BnF Gallica

[Manuscrits autographes de Vingt mille lieues sous les mers] / Jules Verne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Verne, Jules (1828-1905). Auteur du texte. [Manuscrits autographes de Vingt mille lieues sous les mers] / Jules Verne. 1868-1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

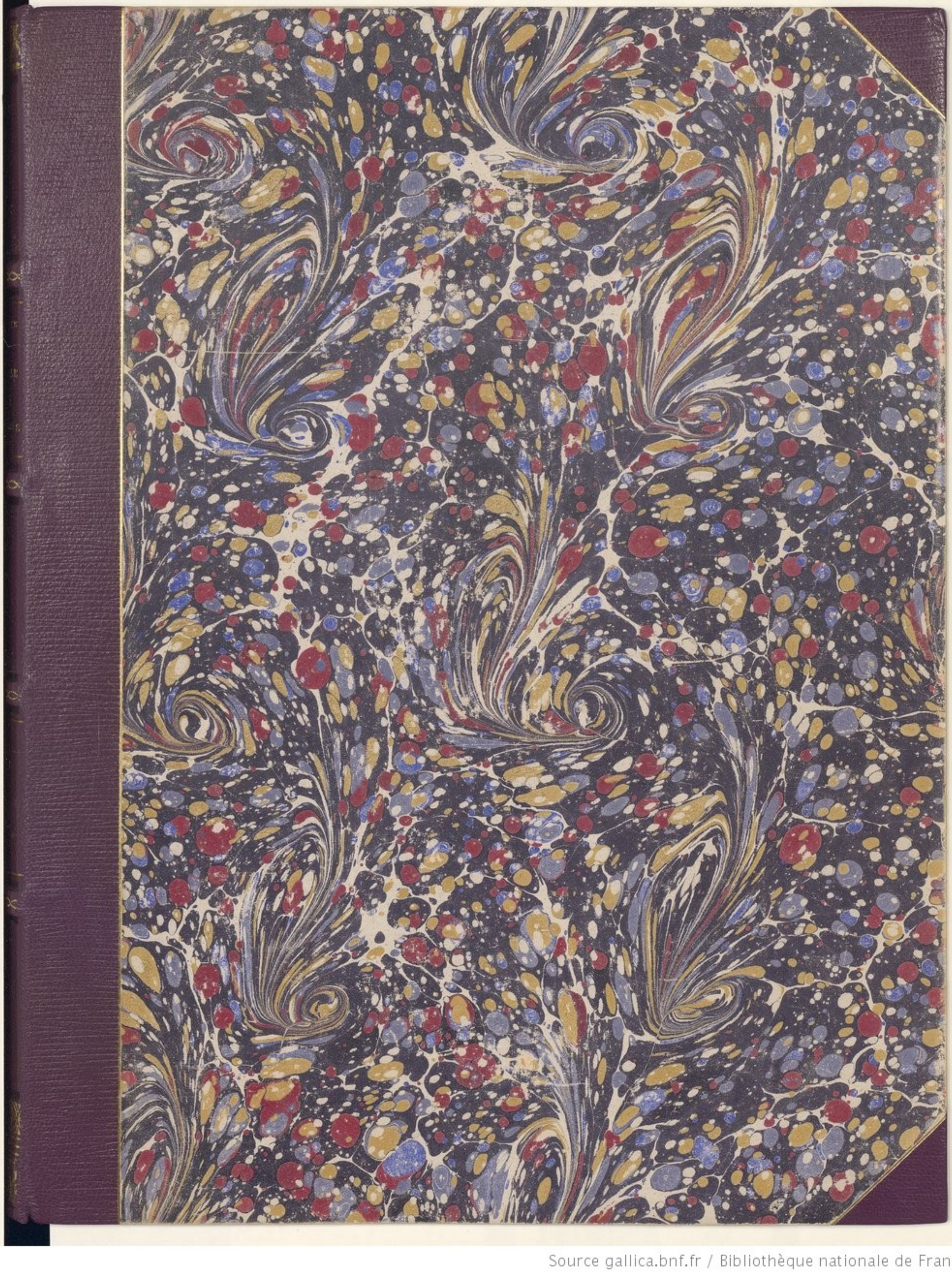
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

~~Résumé folio 1~~

SOCIETE DE GEOGRAPHIE
BnF C&P

GeEE 7706 (1) Rés.

(23)

Knight Bille Lieus

Jours

2e Partie

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
BIBL. C&P

Ge. EE 7706 (2)

Vingt mille lieues sous les mers

2e partie.

Chapitre 1.
L'Océan indien.

Je commence la seconde partie de ce voyage sous les mers. Ce n'est pas qu'il se puisse trouver ni pour nous ni pour nos lecteurs, ni pour le temps employé à le parcourir aucune différence, mais la première s'est terminée sur cette mouvante scène du cimetière de corail qui a laissé dans mon esprit une impression profonde. Cette impression profonde, la vie entière du capitaine Nemo, de cet homme supérieur, tout semblait compléter. Puisque la mer ne lui manquait plus, il était au sein de sa terre, au milieu de ses enfants. Ainsi donc, aucun des événements de la vie du capitaine Nemo ne devait troubler la sérénité de son existence, aucun ne devait la faire dévier de son but. Il avait enfin atteint cette double solitude que l'homme ne trouve ni sur la terre ferme ni au sein des multitudes, et il n'était pas plus qu'à sa tombe qu'il avait préparée dans le plus inaccessible de ses abîmes, où, par un de ces monstres de l'océan se vivifiant les uns les autres, corps et âme! dans la mort comme dans la vie!

Nul tyran, non plus! ne devait atteindre le capitaine Nemo. Fini pour lui le contact des hommes! Fini le mal et ses impuissantes piqûres! Fini aussi le remords! Il était libre, bien libre! Il ne dépendait que de lui! Peut-être, à chaque heure, découvrait-il quelque motif nouveau de s'attacher à son étrange destinée, et, à coup sûr, il ne songeait pas à abréger volontairement une existence dont il ne pouvait plus connaître les côtés mystérieux.

Pour moi, je ne me contentais pas de ces hypothèses qui satisfaisaient mon esprit, et, à l'endroit de notre hôte, le doute gardait ses droits. Je voyais dans le commandant du Nautilus, non un de ces savants inconnus qui rendent à l'humanité mépris pour indifférence, mais un génie méconnu qui, las des petites perfidies de la terre, avait pu se réfugier dans cet inaccessible milieu où il se sentait s'élargir librement. Mais, à mon avis, cette hypothèse n'expliquait que la vie à demi du capitaine Nemo, non sa fin entière.

En effet, le mystère de cette dernière nuit pendant laquelle nous avions été enfermés dans la prison de corail, la tentative si violemment punie par le capitaine, l'arrachement de nos yeux la lunette prête à franchir l'horizon, la blessure mortelle de cet homme dévoué, la douleur inexplicable du capitaine, tout cela me poussait dans une voie nouvelle. Non! le capitaine Nemo ne se contentait pas de fuir les hommes! Son formidable appareil servait plus puissamment, plus complètement ses instincts de liberté, mais peut-être aussi ses instincts de vengeance! Il avait dû calculer les effets de ce double choc, sur les eaux qui entouraient le Nautilus et sur les hommes qui vivaient à son bord. Il avait dû se dire que les traces de son passage seraient terribles, que les cadavres ne remonteraient pas à la surface des mers, et que, sur ces rivages où il abordait, les habitants épouvantés verraient la mort apportée par les monstres de l'océan, en même temps que les menaces de leur hôte! Il avait dû se dire tout cela, et, sans doute, il ne reculait pas devant ses conséquences.

Mais, si je ne voyais plus rien, puisque nous n'avions encore parcouru que six mille lieues à travers le Pacifique! Pourtant je sentais bien que le Nautilus se rapprochait des terres habitées, et que, si quelque chance de salut s'offrait à nous, il fallait en profiter, sacrifier mes compagnons à mes espérances, et à ma passion pour l'inconnu, savants! Il faudra les suivre, peut-être même les guider. Quand cette occasion se présentera-t-elle jamais! Le jour où, le 21 janvier 1868, à midi, vint prendre la hauteur du soleil, je le monte sur la plateforme, j'allumai un cigare, et je suivis l'opération. Il me parut évident que cet homme ne comprenait pas le français, car, plusieurs fois, je me laissai aller à faire à voix haute des réflexions qui auraient dû le provoquer à quelque réponse, s'il les avait comprises. Mais, il resta impassible et muet.

Pendant qu'il observait au moyen du sextant un des matelots du Nautilus, — cet homme vigoureux qui nous avait accompagné lors de notre première excursion sous la mer à l'île Crespo, — visitait les vitres du fanal, qui éclairait notre marche sous les mers. J'examinai alors l'installation ici et apparut dans sa puissance entière. Chacun des fanaux lenticulaires dépassait comme une des phares

Il était évident que l'appareil du Nautilus était impossible; aucun homme n'aurait mené prisonniers sur parole. Aucune organisation d'homme ne pouvait se plier à

Ce ne serait pas sans une sorte de regret que j'abandonnerais ce que la générosité du capitaine nous aurait laissé pénétrer du mystère du Nautilus! Car enfin, faut-il haïr cet homme ou l'admirer? Est-ce un ennemi de l'humanité? Et puis, une chose encore, je voudrais, avant d'abandonner à jamais le Nautilus, je voudrais avoir accompli

l'homme inspiré par la force de son libre arbitre, la désirât, mais la saisit, la mesura, la voulut.

Ms B. II

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

et qui manifestement sa lumière dans le plan utile. La lampe électrique était combinée de manière à utiliser toute son puissance éclairante. La lumière, en effet, se produisait dans le vide, ce qui assurait à la fois sa régularité et son intensité. Ce vide économisait aussi les pointes de graphite entre lesquelles se développe l'arc lumineux. Économie importante pour le capitaine Nemo qui n'aurait pu les renouveler aisément. Mais dans ces conditions, leur usure était presque insensible.

Lorsque le Nautilus se préparait à reprendre sa route marine sous les eaux, je regagnais mon salon. Les panneaux se refermaient, et la route était donnée électriquement à l'ouest.

Nous sillonnions alors les flots de l'océan Indien, vaste plaine liquide d'une contenance de cinq cent cinquante millions d'hectares, dont les eaux sont si transparentes qu'elles donnent le vertige à ceux qui se penchent à leur surface. Le Nautilus y flottait généralement entre cent et deux cents mètres de profondeur. Et ce fut ainsi pendant quelques jours. A tout autre qu'à moi, pris d'un si intense amour de la mer, les heures auraient sans doute paru longues et monotones; mais ces promenades quotidiennes sur la plate-forme où je me retrempais dans l'air vivifiant de l'océan, le spectacle de ces riches eaux à travers les vitres du salon, la lecture des livres de la bibliothèque, la rédaction de mes mémoires, employaient tout mon temps, et ne me laissaient pas un moment de lassitude ou d'ennui.

Notre santé à tous se maintenait dans un état très satisfaisant. Le régime du bord nous convenait parfaitement, et pour mon compte, je ne serais très pressé des variantes que Ned Land regrettait. De plus, dans cette température constante, il n'y avait pas moins un régime à craindre. D'ailleurs, à mesure que nous avancions, nous retrouvions sous la mer des productions appartenant à des classes différentes de celles que nous avions étudiées dans ces parages. Parmi les mammifères marins, je remarquai plusieurs spécimens de dugongs appartenant à deux espèces particulières à la mer Rouge, à la mer des Indes, et à cette partie de l'océan qui baigne les côtes de l'Amérique équinoxiale. Ces précieux animaux, comme les tortues, les tatous, les oursins, les crustacés, sont protégés par une cuirasse qui n'est ni cornée, ni pierreuse, mais véritablement osseuse. Tantôt elle affecte la forme d'un solide triangulaire, tantôt la forme d'un solide quadrangulaire. Parmi les triangulaires j'en notai quelques uns, d'une longueur d'un demi-décimètre, d'une chair salubre, d'un goût exquis, et dont je recommande l'acclimatation dans les eaux douces, auxquelles ils appartiennent. J'observai aussi des ostracions quadrangulaires, surmontés sur le dos de quatre gros tubercules, des ostracions mangeurs de poissons blancs sous la partie inférieure du corps, armés à volonté d'aiguillons, qui s'approchent comme des oiseaux, des trigones, pourvus d'aiguillons formés par la prolongation de leur arête osseuse, et dont les uns grognent à volonté, les autres sifflent, et qui méritent le surnom de "cochons de mer". Puis des rhomboïdaires à grosses bosses en forme de cônes, dont la chair est dure et coriace.

par l'esprit de parti, l'envie s'ingénia à y apporter

, lorsqu'on les prit,

bruns à la queue, jaunes aux nageoires,

Je relus encore sur les notes quotidiennes tenues par maître Conseil, certains poissons de genre tétrodons, particuliers à ces mers: des spengleriens au dos rouge, à la poitrine blanche, que je distinguais par trois rangées longitudinales de filaments, et des electriques, longs de sept pouces, et parés des plus vives couleurs. Puis, comme échantillons d'autres genres, des ostracions, semblables à un œuf, d'un brun noir sillonné de bandelettes blanches, et qui paraissaient dépourvus de queue, des diodons, véritables porcs-épics de la mer, armés d'aiguillons et pouvant se gonfler de manière à former une sphère hérissée de dards, des hippocampes communs à tous les océans, des pégases volants, à museau très allongé, aux quels leurs nageoires pectorales, très étendues et disposées en forme d'ailes, permettent jusque de voler, de nuit, de s'élancer dans les airs, des juliens spatulés qui malgré leur nom n'auront pas la faculté de quitter le liquide élément, mais dont la dentification est faite pour à leur queue couverte de nombreux anneaux écailleux, des macrognathes à longue mâchoire, excellents poissons longs de vingt-huit centimètres, et brillants des plus agréables couleurs, des callionymes livides dont la tête est ridicule, des myriades de blennies-fontaines, rayés en noir, qui audacieux leurs longues nageoires pectorales, qui glissent à la surface des eaux avec une prodigieuse vélocité, de délicieux véliféres qui peuvent hisser leurs nageoires comme autant de voiles déployés aux courants favorables, des labres splendides, auxquels la nature a prodigué le jaune, le bleu céleste, l'argent et l'or, des trichoptères dont les ailes sont formées de filaments, des callies, toujours mouillés de limon, qui produisent un certain bruissement, des triples dont la foie est considéré comme un poison, des bodians qui portent sur les yeux une sorte de mobile, enfin des soufflets, au museau long et tubuleux, véritables gobe-mouches de l'Océan, armés d'un fusil qui leur permet de lancer à leurs victimes les rencontrent, et qui tuent les insectes en les frappant d'une simple goutte d'eau.

Dans le quatre-vingt neuvième genre des poissons classés par Lacepede, qui appartient à la seconde sous-classe des poissons osseux, caractérisée par un opercule et une membrane branchiale, je remarquai la scorpène dont la tête est garnie d'aiguillons, et qui ne possède qu'une seule nageoire dorsale. Ces animaux sont revêtus de petites écailles suivant le sous-genre auquel ils appartiennent. Le second sous-genre nous donna dix aiguillons de dix-huit à quatre centimètres, rayés de jaune, mais dont la tête est d'un aspect fantastique. Quant au premier sous-genre, il fournit plusieurs spécimens de ce poisson bizarre justement surnommé "crapaud de mer". C'est un poisson à tête grande, toute ornée de sinus profonds, toute boursouflée de protubérances; tout hérissé d'aiguillons et parsemé de tubercules, il porte sur tout le corps des verrues irrégulières et hideuses; son corps et sa queue sont garnis de callosités; ses piquants sont des blessures dangereuses. Il est répugnant et horrible.

Du 21 au 23 janvier le Nautilus navigua à raison de deux cent cinquante lieues par vingt-quatre heures, soit cinq cents quarante milles, ou vingt deux milles à l'heure. Si nous reconnaissions au passage les diverses variétés de poissons, c'était que ceux-ci, attirés par l'éclat électrique, cherchaient à l'accompagner, et si la plupart, dévancés par cette vitesse, restaient bientôt en arrière, quelques uns, cependant, parvenaient à se maintenir pendant un certain temps dans les eaux du Nautilus.

Le 24 au matin, nous reconnaissons étions par 12° 5' de latitude sud et 94° 33' de longitude, nous reconnaissons l'île Keeling, ou île des Cocos, toute couverte madréporiques plantés de magnifiques cocos, et qui fut visitée par M. Darwin et le capitaine Fitz-Roy. Le Nautilus prolongea à peu de distance les récifs de cette île déserte. Ses dragues rapportèrent de nombreux échantillons de polypes et d'échinodermes, et des tests curieux de l'embranchement des mollusques. quelques précieux coquilles de produits de l'espèce des d'amphinomes accrurent les trésors du capitaine Nemo auquel je donnais une nutrée pernicieuse, sous de polypier parasite que je trouvai fixé sur une coquille.

Bientôt l'île Keeling disparut sous l'horizon, et la route fut donnée au nord-ouest, vers la pointe de la peninsule indienne.

"Des terres civilisées, me dit un jour le Ned Land. Cela vaudra mieux que ces îles de la Papouasie où l'on ne rencontre plus de sauvages que de mauvais! Sur cette terre indienne, monsieur le professeur, il y a des

BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE

routes, des chemins de fer, des villes anglaises, françaises et indoues. On ne serait pas cinq minutes sans y rencontrer un compatriote ! Itou ! Est-ce que le monsieur n'est pas venu se brûler la politesse au capitaine Nemo ?

— Non, Ned, non, répondis-je d'un ton fait pour décourager, nous avons couru, comme vous dites, vous autres marins. Le Nautilus se rapproche des continents habités. Il revient vers l'Europe. ~~Lorsque nous y serons~~ nous y conduira. Une fois arrivés dans ~~nos mers~~, nous verrons ce que la prudence nous conseillera de faire. D'ailleurs, je ne suppose pas que le capitaine Nemo nous permette d'aller chasser sur les côtes du Malabar ou de Coromandel comme dans les forêts de la Nouvelle Guinée !

— Hybrides ! monsieur, ne peut-on se passer de sa permission ! »

Je ne répondis pas au Canadien. Je ne voulais pas discuter. Au fond, j'avais à mon tour ~~à répondre~~ à répondre. Je voulais ~~répéter~~ épuiser jusqu'au bout les caprices de cette fortune qui m'avait jeté à bord du Nautilus !

A partir de l'île Vanikoro, notre marche se ralentit généralement. Elle fut moins rapide, plus capricieuse, s'arrêtant et nous quand nous faisions entrions à de grandes profondeurs. On fit plusieurs fois usage des plans inclinés que du reste ces manœuvres pouvaient placer obliquement à la ligne de flottaison. Nous allâmes ainsi jusqu'à deux et trois milles dans mais sans avoir jamais vérifié les grands fonds de cette mer indienne que dix sondes de treize mille mètres n'ont pas pu atteindre. Quant à la température des ~~grandes~~ basses couches, le thermomètre ne indiqua toujours une invariable constante à quatre degrés au-dessus de zéro. J'observai seulement que, dans les nappes supérieures, l'eau était toujours plus froide sur les hauts fonds qu'en pleine mer.

Le 29 janvier, le Nautilus, l'océan était absolument désert, passa la journée à la surface, battant les flots de sa puissante hélice, et les faisant rejaillir à une grande hauteur. Comment, dans ces conditions, ne l'eût-on pas pris pour un cétacé gigantesque ? Je passai les trois quarts de cette journée sur la plate-forme. Je regardais la mer ~~immense et tranquille~~. Rien à l'horizon, pas même quatre heures du soir, un long steamer qui courait dans l'ouest à contre-bord. Sa mâture disparut bientôt. Mais il ne pouvait apercevoir le Nautilus, trop bas sur l'eau. Je pensai que ce bateau à vapeur appartenait à la ligne péninsulaire et orientale qui fait le service de Ceylan à Sydney, en touchant à la pointe du Roi Georges et à Melbourne.

A ~~cinq~~ cinq heures du soir, après le rapide crépuscule qui lie le jour à la nuit dans les mers tropicales, commença en moi, nous fûmes émerveillés par un curieux spectacle.

Il est un cyanure annulé, dont la rencontre, suivant les anciens, était présageait des années heureuses. ~~était reconnu par les anciens comme à nos jours porte-bonheur~~. Aristote, Athénée, Pline, Oppien, avaient étudié ses mœurs et ensuite à son égard toute la poétique des savants de la Grèce et de l'Italie. Ils l'appelèrent Nautilus et Pompylius. Mais la science moderne n'a pas ratifié ces leur appellation, et ce mollusque ~~reçu ces appellations, et il~~ est maintenant connu sous le nom d'Argonaute.

Qui me consultât Conseil me apprit de ce brave garçon que l'embranchement des mollusques se divise en cinq classes. que la première classe, celle des céphalopodes, dont les sujets sont tantôt nus, tantôt testacés, comprend deux familles, celles des Dibranchiaux et des Tétrabranchiaux, qui se distinguent par le nombre de leurs branchies ; que la famille des Dibranchiaux renferme trois genres, l'Argonaute, le Calmar et la Seiche ; et que la famille des ~~Dibranchiaux~~ n'en contient qu'un seul, le Nautile. Je pris cette nomenclature, un esprit rebelle me répondre l'argonaute, qui est acétabulifère c'est-à-dire porteur de ventouses, avec le Nautile qui est tentaculifère, c'est-à-dire porteur de tentacules, j'aurais été sans excuses. Argonautes

Or, c'était bien une troupe de ces ~~charmants Nautiles~~ qui voyageait alors à la surface de l'Océan. Nous pouvions en compter plusieurs centaines. Ils appartenaient à l'espèce des argonautes tuberculés qui est répandue aux mers de l'Inde.

Ces ~~charmants~~ graveurs mollusques se mouvaient à reculons au moyen de leur tube locomoteur en ~~chassant~~ par ce tube

l'eau qu'ils avaient aspirée. De leurs huit tentacules, six, allongés et amincis, flottaient sur l'eau, tandis que les deux autres, arrondis en palmes, ~~balancaient leur large membrane au dessus de leur délicate coquille, et~~ se tendaient au vent comme une voile légère. Je voyais parfaitement leur coquille spiraliforme et ondulée que Cuvier compare justement à une élégante mandoline. Vraiment bateau, en effet. Il transporte l'animal qui l'a secrété, sans que l'animal y adhère.

« L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais.

— Aussi fait le capitaine Nemo répondit judicieusement Conseil. C'est pourquoi il est aussi fait d'appeler son Nautilus l'argonaute. »

Pendant une heure environ, le Nautilus flotta au milieu de cette troupe de mollusques. Puis, je ne sais quel effroi les prit soudain. Comme à un signal, toutes les voiles furent subitement amenées ; les bras se replièrent, les corps se contractèrent, les coquilles se renversèrent et aussitôt leur centre de gravité, et toute la flotille disparut sous les flots. Ce fut instantané, et jamais navires d'une escadre n'exécutèrent avec plus d'ensemble.

En ce moment, la nuit tomba subitement et les lames, à peine soulevées par la brise, allongèrent paisiblement sous les premiers du Nautilus.

Le lendemain, 26 janvier, nous coupions l'Equateur sur le quatre vingt-deuxième méridien, et nous entrions dans l'hémisphère boréal.

Pendant cette journée, une formidable troupe de squales nous fit cortège. Terribles animaux qui pullulent dans ces mers et les rendent fort dangereuses ! Nous vîmes des squales platyps au dos brun et au ventre blanchâtre, armés de cinq rangées de dents, des squales ocellés, dont le cou est marqué d'une grande tache noire cerclée de blanc, qui ressemble à un œil, des squales isabelle à museau arrondi et semé de points obscurs. Souvent ces puissants animaux se précipitaient contre la vitre du salon, avec une violence peu rassurante. Ned Land ne se possédait plus alors. Il voulait remonter à la surface des flots et harponner ces monstres, surtout certains squales cornigères dont la gueule est pavée de dents disposées comme une mosaïque, et aussi de grands squales tigres, longs de cinq mètres qui le provoquaient avec une insistance toute particulière. Mais bientôt, le Nautilus, accroissant sa vitesse, laissa facilement en arrière les plus rapides de ces animaux.

Le 27 janvier, à l'ouvert du vaste golfe du Bengale, nous rencontrâmes à plusieurs reprises des cadavres qui flottaient à la surface des flots. C'étaient les morts des villes indiennes, charriés par le Gange jusqu'à la haute mer, et que les vautours, les seuls ensevelisseurs du pays, n'avaient pas achevé de dévorer, mais les squales ne manquèrent pas pour terminer leur funèbre besogne.

Vers trois heures du soir, le Nautilus, à demi-immergé, navigua pendant quelques instants au milieu d'une mer de lait. Après de vérifier l'océan semblait être lactifié. Était-ce l'effet des rayons lunaires ? Non, car la lune, ayant deux jours à peine, était encore perdue au fond de l'horizon dans les rayons du soleil. Mais le ciel, quoique éclairé par le rayonnement stellaire, semblait noir par contraste avec la blancheur des eaux.

Conseil ne pouvait en croire ses yeux et il m'interrogeait sur les causes de ce singulier phénomène. Heureusement, j'étais en mesure de lui répondre.

« C'est ce qu'on appelle une mer de lait, lui dis-je, vaste étendue de flots blancs qui se voit fréquemment sur les côtes d'amboine et dans ces parages.

— mais, demanda Conseil, monsieur peut-il m'apprendre quelle cause produit un pareil effet, car cette eau ne s'est pas changée en lait, je suppose !

— Non, mon garçon, et cette blancheur qui te surprend n'est due qu'à la présence de myriades de bestioles infusoires, sortes de petits vers lumineux d'un aspect gélatineux et incolore, de l'épaisseur d'un cheveu, et dont la longueur ne dépasse pas une cinquantaine de millimètres. Quelques uns de ces bestioles adhèrent entre elles pendant l'espace de plusieurs lieues.

— Plusieurs lieues ! s'écria Conseil.

— Oui, mon garçon, et je t'engage à ne pas te hasarder à supputer le nombre de ces animalcules ! Tu n'y parviendrais pas, car si je ne me trompe, les navigateurs ont navigué sur ces mers de lait pendant plus de quarante milles. »

Je ne sais si Conseil tint compte de ma recommandation, mais il parut se plonger dans de profondes réflexions. Pour moi, je continuai d'observer le phénomène. Pendant plusieurs heures, le Nautilus traversa de son éperon ses flots blanchâtres, et je remarquai qu'il glissait sans bruit sur cette eau savonneuse, comme s'il eut fendu des remous

Pendant à évaluer combien quarante milles carrés pouvaient contenir de cinquièmes de millimètres.

BIBLIOTHÈQUE DE GÉOGRAPHIE

d'écume, que les courants et les contre-courants des baies luisaient quelquefois entre eux.

Vers minuit, la mer reprit subitement sa teinte ordinaire, mais derrière nous, jusqu'aux limites de l'horizon, le ciel reflétait sans doute la blancheur des flots, tandis longtemps encore des vagues lueurs d'une aurore boréale.

Chapitre 2.
Une nouvelle proposition du capitaine Nemo.

Le 28 février, lorsque le Nautilus remonta à midi à la surface de la mer, par 9°49' de latitude nord, il se trouva en vue d'une terre qui lui restait à huit milles dans l'ouest. J'observai tout d'abord une agglomération de montagnes, hautes de deux mille pieds environ, dont les formes se modelaient très capricieusement. Le point terminé je rentrai dans le salon, et lorsque le relèvement eut été reporté sur la carte, je reconnus que nous étions en présence de l'île de Ceylan, cette ~~précieuse~~ perle qui pend au lobe inférieur de la péninsule indienne.

J'allai donc dans la bibliothèque quelque livre relatif à cette île, l'une des plus fertiles du globe. Je trouvai précisément un volume de Sir H. C. esq., intitulé Ceylan and the Cingalese. Rentré au salon, je notai d'abord les relèvements de Ceylan, à laquelle l'autographe avait prodigué tant de noms divers. Sa situation était entre 5°55' et 9°49' de latitude nord, et entre 79°42' et 82°4' de longitude à l'est. Du méridien de Greenwich, sa longueur, deux cent soixante quinze milles, sa largeur maximum, cent cinquante milles, sa circonférence, neuf cents milles, sa superficie, vingt-quatre mille quatre cent quarante huit milles, c'est à dire un peu inférieure à celle de l'Irlande.

Le capitaine Nemo et son second parurent en ce moment. Le capitaine jeta un coup d'œil sur la carte. Puis, se retournant vers moi :

« L'île de Ceylan, dit-il, une terre célèbre par ses pêcheries de perles. Vous serait-il agréable, monsieur Aronnax, de visiter l'une de ces pêcheries ?

— Sans aucun doute, capitaine.

— Bien. Ce sera très facile. Seulement, si nous voyons les pêcheurs, nous ne verrons pas les pêcheurs. L'exploitation annuelle n'est pas encore commencée. N'importe. Je vais donner l'ordre de rallier le golfe de Manaar, où nous arriverons dans la nuit. »

Le capitaine dit quelques mots à son second qui sortit aussitôt. Bientôt le Nautilus rentra dans son liquide élément, et le manomètre indiqua qu'il s'y maintiendrait à une profondeur de trente pieds.

La carte sous les yeux, je cherchai alors le golfe de Manaar ; je le trouvai par le neuvième parallèle, sur la côte N. O. de Ceylan. Il était formé par une ligne allongée de la petite île de Manaar. Pour l'atteindre, il fallait remonter tout le rivage occidental de Ceylan.

« Monsieur le professeur, me dit alors le capitaine Nemo, on pêche des perles dans le golfe du Bengale, dans la mer des Indes, dans les mers de Chine et du Japon, dans les mers du Sud de l'Amérique, au golfe de Panama, au golfe de Californie ; mais c'est à Ceylan que cette pêche obtient les plus grands résultats. Nous arrivons un peu tôt, sans doute. Les pêcheurs ne se rassemblent que pendant le mois de mars au golfe de Manaar, et là, pendant trente jours, leurs trois cents bateaux se livrent à cette lucrative exploitation. Du reste,

6 bis

Suite du chap. 2.

Le dîner fut encore composé de mets d'une ignorance absolument parfaite. Il faut déclarer que c'était bon, mais avec un goût assez étrange, et auquel il fallait être accoutumé. Je remarquai cependant que ces aliments étaient riches en phosphore, et je supposai qu'ils devaient avoir une origine marine.

Le capitaine x... me regardait, et bien que je ne lui eusse rien demandé, il comprit les questions que je voulais lui adresser.

— Vous serez ignorer La plupart de ces mets vous sont inconnus, me dit-il, mais vous pourrez les manger avec confiance ; ils sont sains et nourrissants. Il y a déjà longtemps que je ne fais plus usage des aliments des continents, et je me porte pas plus mal ; mon équipage est fort et vigoureux, et il ne se nourrit pas autrement que moi.

— mais ces animaux,

— ils viennent tous de la mer, monsieur, la mer fournit à tous mes besoins. J'ai là une propriété flottante que j'exploite moi-même, toujours entièrement par la main du créateur de toutes choses ; mes troupeaux paissent dans les prairies de l'océan ; mon gibier gîte dans les forêts sous-marines ; je n'ai ni parcs, ni étables, et les braconniers ne sont pas à craindre. Tantôt je vais chasser moi-même au milieu de cet élément qui paraît inaccessible à l'homme, tantôt je mets mes filets à la trame, et je les retire prêts à se rompre. Puis, je fais la conserve de tous ces produits frais et sains, et mon cuisinier habile se charge de les apprêter.

— En effet, cette nourriture, je ne me trompe pas sur ce poisson frais, sur de la tortue, sur cette chair que j'ignore sur la table ; je comprends qu'elle figure à votre bord, mais pour cette viande

— Vous a-t-on pris plus de la viande, pour me faire de pareils mets, répondit le professeur, c'est simplement des filets de tortue de mer ; voilà mes quelques tranches de dauphin qui auront le droit d'étonner votre palais ; voilà une préparation d'holothurie que je vous recommande, voilà des conserves d'ananas fraîches, remplies le professeur, et vous verrez que la variété n'est pas inférieure à la qualité sur mon table.

— mais d'où ces animaux

— mais cette nuit, cette nouvelle prodigieuse, inquiétante, elle ne me revient pas seulement ; elle me revient avec des détails qui me navrent et qui vous révolteront vous-même

Parmi tous les systèmes de coquillages ; il vous faudra une pompe d'autres coquillages, ou les couleurs des autres mers parfumées je les trouve dans les produits animaux ou végétaux de l'océan ; la pleurote rose laquelle vous croyez vivre d'une fraction de volonté ; l'huître qui vous devient une femme par la saveur ou la pulpe

le Gosiere des matelots.

— Vous aimez la mer !

— Oui ! j'aime la mer, — la mer est tout ; elle couvre les quatre cinquièmes du globe ; son souffle est pur et sain. C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie autour de lui. C'est un prodige de la nature universelle. Elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a

le 7/10e

3073

6 ter

de notre illustre naturaliste. La nature y manifeste par ses trois règnes minéral, végétal, animal, ses quatre embranchements. Ici ses zoophytes par leurs quatre groupes des protozoaires, des protozoaires et des échinodermes ; les articulés par 3 classes sur 6, des crustacés, des myriapodes et des annelides, les mollusques par les cinq classes qui les composent, et enfin les Vertébrés par 3 classes sur 4 les mammifères par phoques, morses, baleines, cétacés et dauphins, les reptiles par les quatre genres des Batraciens, et les poissons par cette immense ordre d'animaux qui compte plus de 13000 espèces dont un dixième seulement appartient à l'eau douce. C'est le grand réservoir de la nature ; c'est par la mer que le monde a commencé, et qui sait si elle n'est pas par la mer qu'il finira ; là est la tranquillité ; la mer n'appartient ni aux peuples ni aux tyrans ; là ne naissent pas encore encore des droits affreux, ni la guerre, ni la navigation, ni les trafiquants des continents ; mais à 10 pieds au dessous, leur empire finit, leur influence s'éteint. Vivez sous l'eau ; là est l'indépendance, là je suis maître, là je suis libre.

Le capitaine N... fut plongé à l'instant ; pendant quelques instants, il se promena en silence ; puis, les bras croisés, les traits rembrunis, il vint se mettre devant moi.

— Et maintenant, dit-il, monsieur le professeur, me direz-vous le nom de ce navire ?

— Mais oui, capitaine.

3700

l'employer, rendrait de grands services dans une telle opération.

– oui, car ces pauvres plongeurs ne peuvent demeurer longtemps sous l'eau. L'anglais Percival dans son voyage à Ceylan parle bien d'un cafre qui resta cinq minutes sans remonter à la surface. Mais le fait me paraît peu croyable. Je sais que quelques plongeurs vont jusqu'à cinquante sept secondes, et de très habiles, jusqu'à quatre vingt sept, mais ils sont rares, et reviennent à bord, les malheureux rendant par le nez et les oreilles du sang. Je crois que la moyenne du temps que les pêcheurs peuvent supporter est de trente secondes, pendant lesquelles ils se hâtent d'entasser dans un petit filet toutes les huîtres perlières qu'ils peuvent arracher, mais, généralement, ces pêcheurs ne vivent pas vieux; leur vue s'affaiblit; des ulcérations se déclarent à leurs yeux; des plaies se forment sur leur corps, et souvent même, ils sont frappés d'apoplexie au fond de la mer.

– oui! dis-je! c'est un triste métier, et qui ne sert qu'à satisfaire quelque vain caprice de l'humanité. Mais, dites-moi, capitaine, quelle quantité d'huîtres peut pêcher un bateau dans sa journée?

– quarante à cinquante mille environ. On dit même qu'en 1854, le gouvernement anglais ayant fait pêcher pour son propre compte, ses plongeurs, dans vingt journées de travail, rapportèrent soixante seize millions d'huîtres.

– mais au moins, demandai-je, ces pêcheurs sont ils suffisamment rétribués?

– à peine, monsieur le professeur. A Panama, ils ne gagnent qu'un dollar par semaine. Le plus souvent, ils ouvrent un sol par huître qui renferme une perle, et combien en rencontrent ils, qui n'en contiennent pas.

– un sol à ces pauvres gens qui enrichissent leur maître! C'est odieux!

– aussi, monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, vos compagnons et vous, vous visiterez le banc de Manaar, et si par hasard, quelque pêcheur habile s'y trouvait déjà, ici bien, nous le verrions opérer.

– c'est convenu, capitaine

– Ah! propos, monsieur Aronnax, vous n'avez pas peur des requins?

– Des requins?» m'écriai-je.

Peur des requins. Cette question me parut pour le moins, très oiseuse.

«Eh bien? reprit le capitaine Nemo.

– Je vous avouerai, capitaine, que je ne suis pas encore très familiarisé avec ce genre de poissons.

– Nous y sommes habitués, nous autres, répliqua le capitaine Nemo, et avec le temps, vous vous y ferez. D'ailleurs, nous serons armés, et durant notre excursion, si quelque requin paraît, nous pourrons peut être tuer quelque squale. C'est une chasse très intéressante. Ainsi donc, à demain, monsieur le professeur, et de grand matin.»

Et cela dit d'un ton dégagé, le capitaine Nemo quitta le salon.

On vous inviterait à chasser l'ours dans les montagnes de la Suisse, que vous diriez: «très bien! demain, nous irons chasser l'ours.» On vous inviterait à chasser le lion dans les plaines de l'Atlas, ou le tigre dans les jungles de l'Inde, que vous diriez: «ah! ah! il paraît que nous allons chasser le tigre ou le lion!» mais on vous inviterait à chasser le requin dans son élément naturel, que vous demanderiez peut être à réfléchir, avant d'accepter cette invitation.

Pour moi, je passai ma main sur mon front où perlaient quelques gouttes de sueur froide.

«Réfléchissons, me dis-je, et prenons notre temps. Chasser des loutres dans la forêt sous-marine, comme nous l'avons fait dans la forêt de l'île Crespo, passe encore. Mais parcourir le fond des mers, quand on est à peu près certain d'y rencontrer des squales, c'est autre chose. Je sais bien que dans certains pays, aux îles Andamanes particulièrement, les nègres n'hésitent pas à attaquer le requin, un poignard dans une main et un lacet dans l'autre, mais je sais aussi que beaucoup de ceux qui affrontent ces formidables animaux ne reviennent pas vivants! D'ailleurs, je ne suis pas un nègre, et quand je serais un nègre, je crois que dans ce cas, une légère hésitation de ma part ne serait pas déplacée.»

Et me voilà rêvant de requins, songeant à ces vastes mangeurs armés de multiples rangées de dents, et capables de couper un homme en deux! Je me sentis mordre déjà une certaine douleur autour des reins! Bref, je ne pouvais digérer le sans façon avec lequel le capitaine avait fait cette

déplorable invitation ! N'eut-on pas dit qu'il s'agissait d'aller traquer sous bois quelque ramard inoffensif ?
« Bon ! me dis-je, jamais Conseil ne voudra venir, et cela me dispensera d'accompagner le capitaine. »

Puis je repris ma lecture du livre de Sir J. Mais je le feuilletais machinalement. Je voyais, entre les lignes, des mâchoires formidablement ouvertes.

En ce moment, Conseil et le Canadien entrèrent, l'air tranquille et même joyeux. Ils ne savaient pas ce qui les attendait.

« Ma foi, monsieur me dit Ned Land, votre capitaine Nemo, - que le diable emporte ! - vient de nous faire une très aimable proposition.

- Ah ! dis-je, vous savez...

- N'en déplaise à monsieur, répondit Conseil, le commandant du Nautilus nous a invités à visiter demain, en compagnie de monsieur, les magnifiques pêcheries de Ceylan. Il l'a fait en termes excellents, et s'est conduit en véritable gentleman.

- Et il ne vous a rien dit de plus ?

- Rien, monsieur, répondit le Canadien, si ce n'est qu'il vous avait parlé de cette petite promenade.

- En effet, dis-je. Et il ne vous a donné aucun détail sur...

- aucun, monsieur le naturaliste. Vous nous accompagnerez n'est-ce pas vrai ?

- moi... je... sans doute ! Je vois que vous y prenez goût, maître Land

- Oui ! c'est curieux ! très curieux.

- Dangereux peut-être ! ajoutai-je d'un ton insinuant.

- Dangereux ! répondit Ned Land, une simple excursion sur un banc d'huîtres ! »

Décidément, le capitaine Nemo avait jugé inutile d'éveiller l'idée de requins dans l'esprit de ses compagnons. Moi, je les regardais d'un œil troublé, et comme il leur manquait déjà quelques membres. Devais-je les prévenir ? Oui, sans doute, mais je ne savais trop comment m'y prendre.

« Monsieur, me dit Conseil, monsieur voudra-t-il nous donner des détails sur la pêche des perles ?

- Sur la pêche elle-même, demandai-je, ou sur les incidents qui...

- Sur la pêche, répondit le Canadien. Avant de s'engager sur le terrain, il est bon de le connaître.

- Eh bien, mes amis, écoutez-vous, mes amis, et je vais vous apprendre tout ce que l'anglais Sir J. vient de m'apprendre à ce sujet. »

Ned et Conseil prirent place sur un divan, et tout d'abord, le Canadien me dit :

« Monsieur, qu'est-ce que c'est qu'une perle ?

- Mon brave Ned, répondis-je, pour le poète, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c'est une goutte de rosée solidifiée ; pour les dames, c'est un bijou de forme oblongue, d'un éclat hyalin, d'une matière nacrée, qu'elles portent au doigt, au cou ou à l'oreille ; pour le chimiste, c'est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour les naturalistes, c'est une simple sécrétion maladive de l'organe qui produit la nacre chez certains bivalves.

- Fort bien, mêlé Conseil, dans les acéphales, ordre des testacés.

- Précisément, savant Conseil. Or, parmi ces testacés, l'oreille de mer, les turbos, les tridacnes, les pinnes-marines, en un mot, tous ceux qui sécrètent la nacre, c'est-à-dire cette substance bleue, bleuâtre, violette ou blanche, qui tapisse l'intérieur de leurs valves, sont susceptibles de produire des perles.

- Les moules aussi ? demanda le Canadien.

- Oui, les moules de certains cours d'eau de l'Écosse, du pays de Galles, de l'Irlande, de la Saxe, de la Bohême, de la France.

- Bon ! on y fera attention désormais, répondit le Canadien

- mais, repris-je, le mollusque par excellence qui fabrique la perle, c'est l'huître perlière, la Meleagrina Margaritifera,

---

Quant à Ned Land, j'avoue que je ne me montrais pas aussi sûr de sa sagesse. Un péril, le plus grand qu'il fût, avait toujours un attrait pour sa nature batailleuse.

la précieuse pintadine. La perle n'est qu'une concrétion nacrée, qui se dépose sous une forme globuleuse. Ou elle adhère à la coquille de l'huître, ou elle s'incruste dans les plis de l'animal. Sur les valves, la perle est adhérente, sur les lobes, elle est libre. Mais elle a toujours pour noyau un petit corps dur, soit un ovule stérile, soit un grain de sable, autour duquel, la matière nacrée se dépose en plusieurs années, successivement et par couches minces et concentriques.

– Trouve-t-on plusieurs perles dans une même huître ? demanda Conseil.

– Oui, mon garçon. Il y a de certaines pintadines qui forment un véritable écrin. On a même cité une huître, mais je me permets d'en douter, – qui ne contenait pas moins de cent cinquante requins...

– Cent cinquante requins ! s'écria Ned Land.

– ai-je dit requins ? m'écrierai-je vivement. Je veux dire cent cinquante perles ! Requins n'aurait aucun sens.

– En effet, dit Conseil, mais monsieur nous apprendra-t-il maintenant par quels moyens on extrait ces perles ?

– On procède de plusieurs façons, et souvent même, quand les perles adhèrent aux valves, les pêcheurs les arrachent avec des pinces. Mais le plus communément, les pintadines sont étendues sur des nattes de sparterie qui couvrent le rivage. Elles meurent ainsi à l'air libre, et au bout de dix jours, elles se trouvent dans un état satisfaisant de putréfaction. On les plonge alors dans de vastes réservoirs d'eau de mer, puis on les ouvre et on les lave. C'est à ce moment que commence le travail double travail des rogueurs. D'abord, ils séparent les plaques de nacre connues dans le commerce sous le nom de franges argentées, de bâtarde blanche et de bâtarde noire, qui sont livrées par caisses de cent vingt-cinq à cent cinquante kilogrammes. Puis, ils enlèvent le parenchyme de l'huître, ils le font bouillir, et ils le tamisent afin d'en extraire jusqu'aux plus petites perles.

– Et ces perles brutes le prix de ces perles varie suivant leur grosseur, demanda Conseil.

– Non seulement suivant leur grosseur, répondis-je, mais aussi suivant leur forme, suivant leur eau, c'est-à-dire suivant leur couleur, et suivant leur orient, c'est-à-dire cet éclat chatoyant et irisé qui les rend si agréables à l'œil. Les plus belles perles sont appelées perles vierges ou paragons; elles se forment isolément dans le tissu du mollusque; elles sont blanches, souvent opaques, mais quelquefois d'une transparence opaline, et de plus communément sphériques ou piriformes; sphériques, elles forment les bracelets, piriformes, des pendeloques et, dans les plus précieuses, elles se vendent à la pièce. Les autres perles adhèrent à la coquille de l'huître, et plus irrégulières, elles se vendent au poids. Enfin, dans un ordre inférieur se classent les petites perles, connues sous le nom de semences; elles se vendent à la mesure, et servent plus particulièrement à exécuter des broderies sur les ornements d'église.

– Mais le travail qui consiste à séparer les perles suivant leur grosseur, doit être long et difficile, dit le Canadien.

– Non, mon ami; à Bahrein il se fait au moyen de tamis ou de cribles percés d'un nombre variable de trous. Les perles qui restent dans les tamis qui comptent de vingt à quatre-vingts trous sont de premier ordre. Celles qui ne s'échappent pas des cribles percés de cent huit cents trous, sont de second ordre. Enfin, les perles pour lesquelles on emploie les tamis percés de mille trous, forment la semence.

– Mais c'est inouï ! dit Conseil, et je vois que la vie ici est, le classement des perles s'opère mécaniquement. Et monsieur pourrait-il nous dire ce que rapporte l'exploitation des bancs d'huîtres perlières ?

– A s'en rapporter au livre de Tavernier, répondis-je, les pêcheries de Ceylan sont affermées annuellement pour la somme de trois millions de francs...

– De francs ! reprit Conseil.

– Oui ! de francs ! trois millions de francs, repris-je. Mais je crois que les pêcheries ne rapportent plus ce qu'elles rapportaient autrefois. Il en est de même des pêcheries américaines, qui sous le règne de Charles Quint produisaient quatre millions de francs, présentement réduits aux deux tiers. En somme on peut évaluer à neuf millions de francs le rendement général de l'exploitation des perles.

– Mais, demanda Conseil, est-ce que l'on ne cite pas quelques perles célèbres qui ont été cotées à un très haut prix ?

– Oui, mon garçon. On dit que César offrit à Servilia une perle estimée cent vingt mille francs de notre monnaie.

– J'ai moi-même entendu raconter, dit le Canadien, qu'une certaine dame antique buvait des perles dans son vinaigre.

– Oui! Cléopatre, répéta Conseil.
– Ça devait être mauvais, ajouta Ned Land.
– Détestable, ami Ned, répondit Conseil, mais un petit verre de vinaigre qui coûte quinze cent mille francs, c'est un joli prix!
– Je regrette de ne pas avoir épousé cette dame, dit le Canadien en manœuvrant son ~~redoutable~~ bras d'un air peu rassurant.
– Ned Land l'époux de Cléopatre! s'écria Conseil.
– mais j'ai dû me marier, Conseil, répondit sérieusement le Canadien, et ce n'est pas ma faute si l'affaire n'a pas réussi. J'avais même acheté un collier de perles à Kat Tender, ma fiancée, qui, d'ailleurs, en a épousé un autre! Eh bien, ce collier ne m'avait pas coûté plus d'un dollar et demi et cependant, – monsieur le professeur voudra bien me croire, – ~~mais~~ les perles qui le composaient n'auraient pas passé par le tamis de vingt trous!
– Mon brave Ned, répondis-je en riant, c'étaient des perles artificielles, de simples globules de verre enduits à l'intérieur ~~d'une~~ d'essence d'orient.
– Ah! cette essence d'orient, répondit le Canadien, elle doit coûter cher!
– Pas plus que rien! Cette essence d'orient n'est autre chose que la substance argentée de l'écaille de l'ablette, recueillie dans l'eau, et conservée dans l'ammoniaque. Elle n'a aucune valeur!
– C'est peut-être pour cela que Kat Tender en a épousé un autre, répondit philosophiquement maître Land.
– mais, dis-je, pour en revenir aux perles de haute valeur, je ne crois pas que jamais souverain en ait possédé une supérieure à celle du capitaine Nemo.
– Celle-ci, dit Conseil, en montrant le magnifique bijou enfermé dans sa vitrine.
– Certainement, je ne crois pas me tromper en lui donnant une valeur de deux millions de...
– francs! dit Conseil.
– Oui, dis-je, deux millions de francs, et sans doute, elle n'aura coûté au capitaine que la peine de la ramasser.
– Ah! s'écria Ned Land, qui dit que demain, pendant notre promenade, nous ne retrouverons pas sa pareille!
– Bon! fit Conseil.
– Et pourquoi pas?
– A quoi de millions nous serviraient ils à bord du Nautilus?
– D'abord, non, dit Ned Land, mais... ailleurs.
– Oh! ailleurs! fit Conseil en secouant la tête.
– En effet, dis-je, maître Land a raison. Si il nous rapportait jamais en Europe ou en amérique une perle de quelques millions, voilà qui donnerait une grande ~~valeur~~ authenticité à, ce fait et, par suite le marché, un grand prix au récit de nos aventures.
– Je le crois, dit le Canadien.
– mais, dit Conseil qui revenait toujours au côté matériel des choses, une que cette perle de perles est dangereuse?!
– Non! répondis-je vivement, surtout si l'on prend quelques certaines précautions!
– que risque-t-on à aller se mettre? dit Ned Land, à avaler quelques gorgées d'eau de mer!
– Comme vous dites, Ned! Ah! propos, dis-je, en essayant de prendre le ton dégagé du capitaine Nemo, est-ce que vous avez peur des requins, brave Ned?
– moi, répondit le Canadien. Un harponneur de profession! C'est mon métier de ne craindre rien!
– oh! fis-je, il ne s'agit pas de les pêcher avec un tridentillon, de les hisser sur le pont d'un navire, de leur couper la queue à coups de hache, de leur ouvrir le ventre, de leur arracher le cœur et de le jeter à la mer!
– Alors, il s'agit de...?
– oui, précisément.
– Dans l'eau même?
– Dans l'eau même.
– ma foi, avec un bon harpon! Vous savez monsieur Conseil les requins, ce sont des bêtes assez mal façonnées pour mordre! Il faut qu'elles se retournent sur le ventre pour happer, et pendant ce temps...."

Ned Land avait une manière de prononcer le mot "happer" qui donnait froid dans le dos.

– Eh bien, et toi, Conseil, que penses-tu de ces requins?
– moi, dit Conseil, je ferai face avec monsieur.

à Lucie M. Meyssac

— A la bonne heure ! pensai-je.
— Si monsieur affronte les requins, dit Conseil, je ne vois pas pourquoi son fidèle domestique ne les affronterait pas avec lui ! »

Chapitre 3
Une perle de dix millions

La nuit arriva. Je me couchai. Je dormis assez mal. Les requins jouaient un rôle important dans mes rêves, et je trouvai fort juste cette étymologie qui fait venir requin de "requiem".

Le lendemain, à quatre heures du matin, je fus réveillé par le steward que le capitaine Nemo avait spécialement mis à mon service. Je me levai rapidement, je m'habillai et je passai dans le salon.

Le capitaine Nemo m'y attendait.

« Monsieur Aronnax, me dit-il, êtes vous prêt à partir ?
— Je suis prêt.
— Voulez vous me suivre.
— Et mes compagnons, capitaine ?
— Ils sont prévenus et nous attendent.
— N'allons-nous pas revêtir nos scaphandres ? demandai-je.
— Pas encore. Je n'ai pas permis au Nautilus d'approcher de trop près cette côte, et nous sommes assez au large du banc de Manaar. J'ai donc fait parer le canot qui nous conduira au point précis du débarquement, et nous épargnera un assez long trajet. Mais il emporte nos appareils de plongeurs que nous revêtirons au moment où commencera notre exploration sous-marine. »

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central dont les marches aboutissaient à la plate-forme. Ned Land et Conseil se trouvaient là, enfoncés dans « la partie de plaisir » qui se préparait. Cinq matelots du Nautilus, les avirons armés, nous attendaient dans le canot qui avait été hissé contre le bord.

La nuit était encore obscure. Des plaques de nuages couvraient le ciel, et ne laissaient apercevoir que de rares étoiles. Je portai mes yeux du côté de la terre, mais je ne vis qu'une ligne trouble qui fermait les trois quarts de l'horizon du sud-ouest au nord-ouest. Le Nautilus, ayant remonté pendant la nuit la côte occidentale de Ceylan se trouvait à l'ouvert de cette baie, ou plutôt de ce golfe, formé par la terre et l'île de Manaar. Là, sous les sombres eaux s'étendait le banc de pintadines, inépuisable champ de perles, dont la longueur dépasse vingt milles.

Le capitaine Nemo, Conseil, Ned Land et moi, nous prîmes place à l'arrière du canot. Le patron de l'embarcation se mit à la barre. Ses quatre compagnons appuyèrent sur leurs avirons ; la bosse fut larguée, et nous débordâmes.

Le canot se dirigea vers le sud. Ses nageurs ne se pressaient pas. J'observai que leurs coups d'aviron, vigoureusement engagés dans l'eau, ne se succédaient que de dix secondes en dix secondes, suivant la méthode généralement usitée dans les marines de guerre, et tandis que l'embarcation courait sur son erre, les gouttelettes liquides tombaient en crépitant sur le fond noir des flots comme des battues de plomb fondu. Une petite houle, venue du large, imprimait au canot un léger roulis, et quelques crêtes de lames clapotaient à son avant.

Nous étions silencieux. A quoi songeait le capitaine Nemo ? Peut-être à cette terre dont il s'approchait, et qu'il trouvait trop près de lui, contrairement au Canadien auquel elle semblait encore trop éloignée ! Quant à Conseil, il était là en simple curieux.

Vers cinq heures et demie, les premières teintes de l'horizon accusèrent plus nettement la ligne supérieure de la côte. Avec plate dans l'est, elle se renflait un peu vers le sud. Cinq milles la séparaient encore de nous, et son rivage se confondait avec les eaux brumeuses. Entre elle et nous, la mer était déserte. Pas un bateau, pas un plongeur. Solitude profonde sur ce lieu de rendez-vous des pêcheurs de perles. Aussi que le capitaine Nemo me l'avait fait observer, nous arrivions au mois trop tôt sur ces parages.

A six heures, le jour se fit subitement, avec cette rapidité particulière aux régions tropicales qui ne connaissent ni l'aurore ni le crépuscule. Les rayons solaires perçaient le rideau de nuages amoncelés sur l'horizon oriental, et l'astre radieux s'éleva rapidement.

Je vis distinctement la terre, avec quelques arbres épars

M. Lanternier
et fort injuste à la fois

ci et là.

Le canot s'avança vers l'île de Ranaar qui s'arrondissait dans le sud. Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait la mer, ~~autour de lui~~.

Sur un signe de lui, l'ancre fut mouillée, et la chaîne courut à peine, car le fond n'était pas à plus d'un mètre et il formait en cet endroit l'un des plus hauts points du baie de pénétrations. Le canot vint aussitôt sous la poussée du jusant qui portait au large.

" Nous voici arrivés, monsieur Aronnax, dit alors le capitaine Nemo. Vous voyez cette baie resserrée. C'est là même que dans un mois se rendiront les nombreux bateaux de pêche des exploitants, et ce sont ces eaux que leurs plongeurs vont fouiller audacieusement. Cette baie est gouvernementalement disposée pour ce genre de pêches. Elle est abritée des vents les plus forts, et la mer n'y est jamais très houleuse, circonstance très favorable au travail des plongeurs. Nous allons maintenant revêtir nos scaphandres, et nous commencerons notre promenade. "

Je ne répondis rien, et tout en regardant ces flots suspects, aidé des matelots de l'embarcation, je commençai à revêtir mon lourd vêtement de mer. Le capitaine Nemo et mes deux compagnons s'habillaient aussi. Aucun des hommes du Nautilus ne devait nous accompagner dans cette nouvelle excursion.

Bientôt, nous fûmes emprisonnés jusqu'au cou dans notre vêtement de caoutchouc, et des bretelles fixèrent sur notre dos les appareils à air. Quant aux appareils Rhumkorff, il n'en était pas question. Avant d'introduire ma tête dans sa capsule de cuivre, j'eus l'observation au capitaine.

" Ces appareils nous ~~donneront~~ serviront ici inutiles, me répondit le capitaine. Nous n'irons pas à de grandes profondeurs, et les rayons solaires suffiront à éclairer notre marche. D'ailleurs, il n'est pas prudent d'emporter sous ces eaux une lanterne électrique. Son éclat pourrait attirer quelque dangereux habitants de ces parages. "

Pendant que le capitaine Nemo prononçait ces paroles, je me retournai vers Conseil et Ned Land. Mais ces deux amis avaient déjà emboîté leur tête dans la calotte métallique, et ils ne pouvaient ni entendre ni répondre.

Une dernière question me restait à adresser au capitaine Nemo.

" Et nos armes ? lui demandai-je, nos fusils ?

— Des fusils ! a quoi bon ! Vos montagnards n'attaquent ils pas toujours un poignard à la main, et l'acier n'est-il pas plus sûr que le plomb ? Voici une lame solide, passez la à votre ceinture, et partons. "

Je regardai mes compagnons. Ils étaient armés comme nous, et de plus, Ned Land brandissait une énorme harpon qu'il avait déposé dans le canot avant de quitter le Nautilus.

Puis, suivant l'exemple du capitaine, je me laissai coiffer de la pesante sphère de cuivre, et mes réservoirs à air furent immédiatement mis en activité.

Un instant après, les matelots de l'embarcation nous débarquaient les uns après les autres, et par un mètre et demi d'eau, nous prenions pied sur un sable uni. Le capitaine Nemo nous fit un signe de la main. Nous le suivîmes, et descendant une pente douce, nous disparûmes sous les flots.

Là, l'obscurité les idées qui obsédaient mon cerveau m'abandonnèrent. Je redevins étonnamment calme ; la facilité de mes mouvements accrut ma confiance, et l'étrangeté du spectacle captiva mon imagination.

Le soleil envoyait déjà sous les eaux une clarté suffisante ; les moindres objets restaient perceptibles. Après dix minutes de marche, nous étions par cinq mètres d'eau, et le terrain devenait à peu près platier.

Sur nos pas, comme des compagnies de bécassines dans un marais, se levaient des volées de poissons curieux à observer. Dans le genre des monoptères, dont les sujets n'ont d'autre nageoire que celle de la queue,

le reconnus le savanais, véritable serpent+ long de plus de cinq mètres, au ventre livide, et que l'on confondrait facilement avec le conger, sans les légers d'or de ses flancs, - Dans le genre des stromatées, dont le corps est long et ovale très comprimé et ovale, des paons aux couleurs éclatantes, portant comme une sorte de voile dorsale, poissons comestibles, qui recherchés et mariés forment un mets excellent connu sous le nom de Kavanade; puis, des tranquebars, appartenant au genre des aspidophoroïdes, dont le corps est recouvert d'une cuirasse écailleuse à huit rangs longitudinaux.

Cependant, l'élévation progressive du soleil éclairait de plus en plus la masse des eaux. Le sol changeait peu à peu. ~~A mesure~~ Au sable fin succédait une véritable chaussée de rochers arrondis, revêtus de tout un monde de mollusques et de zoophytes. Parmi les chatoiements de ces deux embranchements, je remarquai des placunes à valves minces et inégales, sortes d'ostracées particulières à la mer rouge et à l'océan indien, des lucines orangées à coquille orbiculaire, des tarières tubulées, des pourpres persiques qui fourniraient au Nautilus une teinture admirable, des rouleurs cornus, longs de 15 centimètres qui se dressaient sous les flots comme des mains formidables prêtes à vous saisir, des turbinelles cornigères, toutes hérissées d'épines, des hyales hyantes, des anatines coquillages comestibles qui allongent les marges de l'Indoustan, des pélagies panopyres, légèrement lumineuses, et enfin d'admirables ombrelles flabelliformes, magnifiques ombrails qui forment l'une des plus riches arborisations de ces mers.

Au milieu de ces plantes vivantes et sous les berceaux d'hydrophytes couraient de grandes légions d'articulés, particulièrement des ranines dentées dont la carapace représente un triangle un peu arrondi, des birgues, spéciaux à ces parages, des parthenopes horribles, dont l'aspect répugnait aux regards. Un animal non moins hideux que je rencontrai plusieurs fois, ~~dans~~ le lut le crabe énorme observé par M. Darwin, auquel la nature a donné l'instinct et la force nécessaire pour se nourrir de noix de cocos; il grimpe aux arbres du rivage, il fait tomber la noix qui se fend dans sa chute, et il l'ouvre avec ses puissantes pinces. Ici, sous ces flots clairs, il courait avec une agilité sans pareille, tandis que des céphalopodes fauves, de cette espèce ~~mon~~ qui fréquente les côtes du Malabar, se déplaçaient lentement entre les rochers ébranlées.

Vers sept heures, nous arpentions encore le banc de Panadanies, sur lequel les huîtres perlières se reproduisent par millions. Ces mollusques précieux adhéraient aux roches et y étaient fortement attachés par le byssus de couleur brune qui ne leur permet pas de se déplacer. En effet, ces huîtres sont inférieures aux moules elles mêmes auxquelles la nature n'a pas refusé toute faculté de locomotion.

La panadanie Meleagrina, la mère-perle, dont les valves sont à peu près égales, se prenait sous la forme d'une coquille arrondie, aux épaisses parois, et très rugueuse à l'extérieur. quelques unes de ces coquilles étaient feuilletées et sillonnées de bandes verdâtres qui ~~rayonnaient~~ de leur sommets; elles appartenaient aux jeunes huîtres. les autres, à surface rude et noire, vieilles de dix ans et plus, mesuraient jusqu'à quinze centimètres de largeur.

Le capitaine Nemo me montra de la main ce prodigieux amoncellement de panadanies, et je compris que cette mine était véritablement inépuisable, car la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme. Ned Land, fidèle à ses instincts, se gardait d'omettre du plus beau mollusque un filet qu'il portait à son côté.

Mais nous ne pouvions nous arrêter. Il fallait suivre le capitaine qui semblait se diriger par des sentiers connus de lui seul. Le sol remontait sensiblement, et parfois, mon bras que j'élevais dépassait la surface de la mer; puis, le niveau du banc se rabaissait capricieusement. Souvent, nous tournions de hauts rocs, effilés en pyramides,

et dans leurs sombres anfractuosités, de gros crustacés nous regardaient de leurs yeux fixes, pointés comme sur leurs hautes pattes, comme des maîtres de guerre, et sous nos pieds rampaient des myriades, des Glycères, des Aricies, et des annélides qui allongeaient démesurément leurs antennes et les cirrhes tentaculaires.

En ce moment s'ouvrit devant nous une vaste grotte creusée dans un pittoresque entassement de rochers enrichis de tapisseries de toutes les hautes-lisses de la flore sous-marine. D'abord cette grotte me parut profondément obscure. Les rayons solaires semblaient s'y éteindre par dégradations successives. La vague transparence n'était plus que de la lumière noyée.

Le capitaine Nemo y entra. Nous, après lui. Mes yeux s'accoutumèrent bientôt à ces ténèbres relatives. Je distinguai les retombées si capricieusement contournées de la voûte que supportaient des piliers naturels, largement assis sur leur base granitique, comme les lourdes colonnes de l'architecture toscane. Pourquoi notre incompréhensible guide nous entraînait-il au fond de cette crypte sous-marine ? J'allais le savoir avant peu.

Après avoir descendu une rampe assez raide, nos pieds foulèrent le fond d'une sorte de puits circulaire. Là, le capitaine Nemo s'arrêta, et de la main, il nous indiqua un objet que je n'avais pas encore aperçu.

C'était une huître de dimension extraordinaire, une tridacne gigantesque, un bénitier qui eût contenu un lac d'eau sainte, une vasque dont la largeur dépassait deux mètres, et conséquemment plus grande que celle qui ornait le salon du Nautilus.

Je m'approchai de ce mollusque phénoménal. Placé sur son byssus, il adhérait à une table de granit, et là, il se développait isolément dans les eaux calmes de la grotte. J'estimai mentalement le poids de cette tridacne à trois cents kilogrammes. Or, une telle huître contient quinze kilos de chair, et il faudrait l'estomac d'un Gargantua pour en absorber quelques douzaines.

Le capitaine Nemo connaissait évidemment l'existence de ce bivalve ; ce n'était pas la première fois qu'il le visitait, et je pensais que, qu'en nous conduisant en ce endroit, il voulait seulement nous montrer une curiosité naturelle. Je me trompais : le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de cette tridacne.

Les deux valves du mollusque étaient entr'ouvertes. Le capitaine s'approcha, et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre. Puis, de la main, il releva la tunique membraneuse et frangée sur ses bords qui formait le manteau de l'animal.

Et là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier ! Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un bijou d'un prix inestimable. Emporté par la curiosité, j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement.

Je compris alors quels étaient les desseins du capitaine Nemo. En laissant cette perle enfouie sous le manteau de la tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement. Avec chaque année, la sécrétion du mollusque y ajoutait de nouvelles couches concentriques. Seul, le capitaine avait découvert la grotte où "mûrissait" cet admirable fruit de la nature. Seul, il l'élevait, pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même suivant l'exemple des Chinois et des Indiens avait-il déterminé la production de cette perle, en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre ou de métal, qui s'était peu à peu recouvert de la matière nacrée ! En tout cas, comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs, comme curiosité naturelle, et non comme bijou, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu la supporter.

Mais la visite à la splendide tridacne était terminée ; le capitaine Nemo quitta la grotte, et nous remontâmes sur le banc de quartz-dès, au milieu de ces eaux dans lesquelles on ne trouvait pas encore le

travail des plongeurs.

Nous marchions isolement, en véritables flâneurs, nous chacun s'arrêtant, s'éloignant au gré de la fantaisie. Pour mon compte je n'avais plus aucun souci des dangers que mon imagination avait exagérés si ridiculement. Le haut-fond se rapprochait sensiblement de la surface de la mer, et bientôt par une mètre d'eau, via très dépassa le niveau océanique. Conseil me rejoignit, et collant sa grosse capsule à la mienne, il me fit des yeux un salut amical. Mais la plateau élevé ne mesurait que quelques toises, et bientôt nous fumes rentrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi.

Dix minutes après, le capitaine Nemo s'arrêtait soudain. Je crus qu'il faisait halte pour retourner sur ses pas. Non. D'un geste, il nous fit signe de nous blottir près de lui au fond d'une large anfractuosité, sa main se dirigea vers un point de la masse liquide, et je regardai attentivement.

A cinq mètres de moi, une ombre apparut et s'abaissa jusqu'au sol. L'inquiétante idée du requin traversa mon esprit. Mais je ne trompais, et cette fois encore, nous n'avions pas affaire aux monstres de l'Océan.

C'était un homme, un homme vivant, un indien un noir. C'était un pêcheur, un pauvre diable, sans doute, qui venait glaner avant la récolte. J'apercevais le fond de son canot mouillé à quelques pieds au-dessus de sa tête. Il plongeait, et remontait successivement, une pierre taillée en forme de sucre, et qu'il serrait du pied tandis qu'une corde la rattachait à son bateau, lui servait à descendre plus rapidement au fond de la mer. C'était là tout son outillage. Arrivé au sol, par cinq mètres de profondeur environ, il s'accroupissait à genoux, et remplissait son sac de pinctadines ramassées au hasard ; puis, il remontait à son embarcation, vidait son sac, ramassait sa pierre, et recommençait ses opérations qui ne duraient que trente secondes.

Le plongeur ne nous voyait pas. L'ombre du rocher nous dérobait à ses regards. Et d'ailleurs, comment ce pauvre indien aurait-il jamais supposé que des hommes, des êtres semblables à lui, étaient là, sous les eaux, épiant ses mouvements, et ne perdant aucun détail de sa pêche !

Plusieurs fois, il remonta ainsi et plongea de nouveau. Il ne rapportait pas plus d'une douzaine de pinctadines à chaque plongée, car il lui fallait les arracher du banc auquel elles s'accrochaient par leur robuste byssus. Et combien de ces huîtres étaient privées de ces perles pour lesquelles il risquait sa vie !

Je l'observais avec une attention profonde. Sa manœuvre se faisait régulièrement, et pendant une demi-heure, aucun danger ne parut le menacer. Je me familiarisais donc avec le spectacle de cette pêche intéressante, quand, tout d'un coup, à un moment où l'indien était agenouillé sur le sol, je le vis faire un geste d'effroi, se relever et prendre son élan pour remonter à la surface des flots...

Je compris tout. Une ombre gigantesque apparaissait au-dessus du malheureux plongeur. C'était un requin de grande taille, qui s'avançait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !

J'étais muet d'horreur, incapable de faire un mouvement.

Le vorace animal, d'un vigoureux coup de nageoire, s'élança vers l'Indien, qui se jeta de côté et évita les morsures du requin. Mais non le battement de sa queue, car cette queue, le frappant à la poitrine, l'étendit sans mouvement sur le sol.

Cette lutte avait duré quelques secondes à peine. Le requin revint, et se retournant sur le dos, il s'apprêtait à couper l'Indien en deux, quand je vis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis, son poignard à la main, il marcha droit au monstre prêt à lutter corps à corps avec lui.

Le requin, au moment où il allait happer le malheureux pêcheur, aperçut son nouvel adversaire, et se replaçant sur le ventre, il se dirigea rapidement vers lui.

Je vois encore la pose du capitaine Nemo : il s'était replié sur lui-même, attendait de pied ferme le formidable [illegible] et dès que le monstre fut à portée de son bras, avec une dextérité prodigieuse, il lui plongea son poignard dans le flanc, précisément au-dessus de la nageoire pectorale. Mais ce n'était pas tout encore. Un combat terrible s'engagea. Le requin avait pris dans sa gueule la main gauche du capitaine Nemo, et il la broyait sous ses dents aiguës. Mais le capitaine, sans paraître ému, frappait à coups redoublés le monstre, qui faisait jaillir des flots des colonnes d'eau mêlées de sang.

Gorgu
2 Goelo

squale, lorsque celui-ci le précipita sur lui; le capitaine se jetant de côté, évita le choc et enfonça son poignard dans le ventre du requin. Mais tout n'était pas dit. Un combat terrible s'était engagé, un combat sur l'abîme. Le requin rugissait, pour ainsi dire. Le sang sortait à flots de ses blessures. La mer se teignait de rouge, et, à travers ce liquide opaque, je ne vis plus rien.

Plus rien, jusqu'au moment où dans une éclaircie j'aperçus l'audacieux capitaine, ramponné à l'une des nageoires de l'animal, luttant corps à corps, labourant de coups de poignard le monstre de sa main inoccupée, environné sans pouvoir l'atteindre en plein cœur. Le squale, se débattant, agitait la masse des eaux avec une violence incomparable, et leurs remous menaçaient de me renverser.

J'aurais voulu courir au secours du capitaine, mais cloué par l'horreur, je ne pouvais remuer, une épouvantable paralysie me paralysait.

Je regardais, l'œil hagard. Je voyais les péripéties de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément, comme une puissante cisaille d'acier, et entre ses dents allaient s'engloutir la cuirasse métallique qui protégeait la tête du capitaine!

Heureusement! Je voulus courir au malheureux! Mes pieds étaient cloués au sol!

Mais le brave Ned Land se releva, lui, son harpon à la main. Il se précipita vers le requin, lui asséna un formidable coup de pointe, et le frappa de son harpon.

Au second coup, les flots s'imprégnèrent d'une masse de sang; ils s'agitèrent sous les mouvements du squale qui les battait avec une indescriptible fureur! Ned Land n'avait pas manqué son but. C'était le râle du monstre, frappé au cœur. Il se débattait dans des spasmes épouvantables sous le contre-coup, renversa tout.

Cependant, Ned Land avait dégagé le capitaine. Celui-ci, relevé sans blessures, alla droit au corps de l'Indien, coupa vivement la corde qui le liait à sa pierre, le prit dans ses bras et d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface de la mer.

Nous le suivîmes tous trois, et, en quelques minutes, miraculeusement sauvés, nous atteignîmes l'embarcation du pêcheur.

Le premier soin du capitaine Nemo fut de rappeler ce malheureux à la vie; je ne savais s'il y réussirait. Je l'espérais, car l'immersion de ce pauvre diable n'avait pas été longue, mais le coup de queue du requin pouvait l'avoir frappé à mort. Heureusement! Sous les vigoureuses frictions de Conseil et du capitaine, je vis le noyé revenir peu à peu à la vie. Il ouvrit les yeux. Quelle dut être sa surprise, son épouvante même de se voir, lui, un pauvre Indien, en présence de six hommes vêtus de façon étrange, dans l'intérieur d'un appareil inconnu! Il referma les yeux, comme s'il voulait échapper à quelque effroyable vision.

Sur un signe du capitaine, nous regagnâmes le banc de pintadines, et suivant la route déjà parcourue, après une demi-heure de marche, nous rencontrions l'ancre qui rattachait au sol le canot du *Nautilus*.

Une fois embarqués, chacun de nous, avec l'aide des matelots, se débarrassa de sa lourde carapace de cuivre.

La première parole du capitaine Nemo fut pour le Canadien.

« Merci, maître Land, lui dit-il.

— C'est à moi de me venger, répondit Ned Land. Je vous devais cela. »

— Au *Nautilus* », dit Nemo.

L'embarcation vola sur les flots. Quelques minutes plus tard, nous rencontrions le cadavre du requin qui flottait sur l'eau.

A la couleur noire qui marquait l'extrémité de ses nageoires, je reconnus le terrible mélanoptère de la mer des Indes, appartenant à l'espèce des requins proprement dits. Sa longueur dépassait vingt mètres. Sa bouche énorme occupait le tiers de son corps. C'était un adulte, ce qui se voyait aux six rangées de dents disposées en triangles isocèles sur la mâchoire supérieure.

Cette magnifique main fut acceptée par celui-ci d'une main tremblante. Les yeux effarés indiquaient de reste qu'il ne savait

Conseil le regardait avec un intérêt tout scientifique, et je suis sûr qu'il le rangeait dans la classe des cartilagineux, ordre des Abondroptérygiens à branchies fixes, famille des Sélaciens, genre des squales.

Pendant que je considérais cette masse inerte, une douzaine de ces voraces Mélanoptères apparurent tout d'un coup autour de l'embarcation - mais sans se préoccuper de nous, ils se jetèrent sur le cadavre et s'en disputèrent les lambeaux.

A huit heures et demie, nous étions de retour à bord du Nautilus.

Là, je me mis à réfléchir sur les incidents de notre excursion au banc de Manaar. Deux observations s'en dégageaient invinciblement. L'une, portant sur l'audace sans pareille du capitaine Nemo, l'autre sur son dévouement pour un être humain, l'un des représentants de cette race humaine qu'il fuyait sous les mers. Quoi qu'il en dût, cet homme était pour lui un frère auquel il était prêt à tout sacrifier.

Lorsque je lui fis cette remarque, il me répondit d'un ton légèrement ému:

« Cet Indien, monsieur le professeur, c'était un habitant du pays du opprimé et je l'aime encore, je serai jusqu'à mon dernier souffle de ce pays là ! »

~~~

Chapitre 4.
La Mer Rouge

Pendant la journée du 29 janvier, l'île de Ceylan disparut sous l'horizon, et le Nautilus, avec une vitesse de vingt milles à l'heure, se glissa dans le labyrinthe de canaux qui séparent les Maldives des Laquedives. Il rangea même l'île Kittan, terre d'origine madréporique, découverte par Vasco de Gama en 1499, et l'une des dix neuf principales de cet archipel des Laquédives situé entre 10° et 14°30' de latitude nord, et 69° et 50'72' de longitude est.

Nous avions fait alors seize mille deux cent vingt milles, ou sept mille cinq cent lieues depuis notre point de départ dans les mers du Japon.

Le lendemain - 30 janvier - lorsque le Nautilus remonta à la surface de l'océan, il n'avait plus aucune terre en vue. Il filait route au nord nord ouest, et se dirigeait vers cette mer d'Oman, creusé entre l'Arabie et la péninsule indienne, qui sert de débouché au golfe Persique.

C'était évidemment une impasse, sans issue possible. Où nous conduisait donc le capitaine Nemo ? Je n'aurais pu le dire ; ce qui me satisfit fort le Canadien, qui, ce jour-là, me demanda où nous allions.

« Nous allons, maître Ned, où nous conduit la fantaisie du capitaine.

- Cette fantaisie, répondit le Canadien, ne peut nous mener loin. Le golfe Persique n'a pas d'issue, et si nous y entrons, nous ne tarderons guère à remonter sur nos pas.

- Eh bien ! nous remonterons, maître Land, et si après le golfe Persique, le Nautilus veut visiter la mer rouge, le détroit de Babel-Mandeb est toujours là pour lui livrer passage.

- Je ne vous apprendrai pas, monsieur, répondit Ned Land, que la mer rouge est aussi fermée que le golfe Persique. Héroïque de Suez n'est pas encore percé, et le fût-il, un bateau mystérieux comme le nôtre ne se hasarderait pas dans ses canaux coupés d'écluses. Donc, la mer rouge n'est pas encore le chemin qui nous ramènera en Europe.

- Aussi, n'ai-je pas dit que nous reviendrions en Europe.

- Que supposez-vous donc ?

- Je suppose qu'après avoir visité ce curieux paraje de l'Arabie et de l'Egypte, le Nautilus redescendra l'océan Indien, peut-être à travers le canal de Mozambique, pour entrer au large des Mascareignes, de manière à gagner le cap de Bonne Espérance.

- Et une fois au cap de Bonne Espérance ? demanda le Canadien avec une insistance toute particulière.

- Eh bien, nous pénétrerons dans cet Atlantique que nous ne connaissons pas encore. - Ah ! ça ! ami Ned, vous vous fatiguez donc de ce voyage sous les mers ! Vous vous blasez donc sur le spectacle incessamment varié des merveilles sous-marines ? Pour mon compte, je verrai avec un extrême déplaisir ce voyage qu'il aura été donné à si peu d'hommes de faire.

- Mais savez-vous, monsieur Aronnax, répondit le Canadien, que voilà bientôt trois mois que nous sommes emprisonnés à bord de ce Nautilus ?

- Non, Ned ! Je ne le sais pas. Je ne veux pas le savoir, et
~~~

ne compte ni les jours ni les heures.
– Mais la conclusion ?
– La conclusion viendra en son temps. D'ailleurs, nous n'y pouvons rien, et nous discutons inutilement. Si vous veniez me dire, mon brave Ned : « une chance d'évasion nous est offerte, je la discuterai avec vous. Mais rien de tel n'est par le bas, et à vous parler franchement, je ne crois pas que le capitaine Nemo s'aventure jamais dans les mers européennes. »

Par ce court dialogue, on verra que Conseil était devenu fanatique du Nautilus, depuis j'avais vivement blâmé dans le fond de son commandant.

Pendant quatre jours, jusqu'au 3 février, le Nautilus visita les mers d'Oman sous divers rapports et à diverses profondeurs. Il semblait marcher au hasard, comme s'il eût été indécis sur la route à suivre. Mais il ne dépassa jamais le Tropique du Cancer.

En quittant cette mer, nous eûmes en vue pendant quelques heures la capitale du royaume de Mascate, la plus importante ville du pays d'Oman. J'admirai son aspect étrange, au milieu des rochers noirs qui l'entourent et sur lesquels se détachent en blanc ses maisons et ses forts. J'aperçus le dôme arrondi de ses mosquées, la pointe élégante de ses minarets, ses balcons et verdoyantes terrasses. Mais ce ne fut qu'une vision, et le Nautilus s'enfonça bientôt sous les flots sombres de ses parages.

Puis, il prolongea à une distance de six milles les côtes arabiques du Mahrat et de l'Hadramaut, et sa ligne ondulée de montagnes, relevée de quelques ruines anciennes. Le 5 février, nous doublâmes enfin dans le golfe d'Aden, véritable entonnoir introduit dans le goulot de Bab-el-Mandeb, qui entonne les eaux indiennes dans cette bouteille de verre de fer nommée la mer rouge.

Le 6 février, le Nautilus flottait en vue d'Aden perchée sur un promontoire qu'un isthme étroit rattache au continent, sorte de Gibraltar inaccessible dont les anglais ont refait les fortifications après l'avoir emparé en 1839.

Je croyais bien que le capitaine Nemo, pour venir à ce point, allait rebrousser en arrière ; mais je me trompai, et à ma grande surprise, il n'en fut rien.

Le lendemain 7 février, nous embouquions le détroit de Bab-el-Mandeb, dont le nom veut dire en langue arabe « la porte des larmes ». Sur vingt-cinq milles de large, il ne compte que cinquante deux kilomètres de long, et pour le Nautilus lancé à toute vitesse, le franchir fut l'affaire d'une heure à peine. Mais je ne vis rien, pas même cette île de Périm dans le gouvernement britannique à fortifié la position d'Aden. Trop de steamers anglais ou français des lignes de Suez à Bombay, à Calcutta, à Melbourne et à Bourbon et Maurice, fréquentent ce détroit passage, pour que le Nautilus tentât de s'y montrer. Resté à fleur d'eau et prudemment entre deux eaux.

Enfin, le 7 février, à midi, nous atteignions les flots de la mer rouge.

La mer rouge ! Ce lac célèbre des traditions bibliques, que les pluies ne rafraîchissent guère, qu'aucun fleuve important n'arrose, qu'une excessive évaporation pompe incessamment et qui perd chaque année une tranche liquide égale à la hauteur d'un mètre et demi. Imaginez un bassin de mer, qui serait encaissé dans les conditions d'un lac, serait peut-être extrêmement resserré ; inférieure en cela à la voisine la Caspienne ou l'Asphaltite, dont le niveau a relativement baissé jusqu'au point où leur évaporation a précisément égalé la somme des eaux reçues dans leur sein.

Cette mer rouge a deux mille neuf cents kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de deux cent quarante. Au temps des Ptolémées et des Empereurs romains, elle fut la grande artère commerciale du monde, et le percement de l'isthme lui rendra cette antique importance que les railways de Suez ont déjà ramenée en partie.

Je ne voulais même pas chercher à comprendre le caprice du capitaine Nemo qui m'entraînait dans cette mer. Je l'approuvai sans réserve le Nautilus d'y être entré. Il prit une allure moyenne, se tenant tantôt à la surface, tantôt plongeant pour éviter quelque navire, ce qui me permit d'observer ainsi le dedans et le dessus de cette mer si curieuse.

Le 8 février, dès les premières heures du jour,

Le grand air me tonifia. Je terminai la conversation par un mot en forme de monologue : « Tout cela est bon, mais à une condition, c'est qu'il y ait de la brise, il n'y a plus de plaisir. »

Je croyais bien que le capitaine Nemo, pour venir à ce point, allait rebrousser en arrière ; mais je me trompai, et à ma grande surprise, il n'en fut rien.

et sous l'action d'un courant qui court du sud au nord depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai,

haute d'un mètre et demi,

elle est donc

à nous entraîner dans un golfe fermé.

Mokka nous apparut, ville maintenant ruinée, dont les murailles
délabrées tombent au seul bruit du canon, et qui abritait ça
et là quelques Arabes voyageurs; autrefois cité importante,
qui renfermait six marchés publics, vingt-six mosquées, et
à laquelle ses murs défendus par quatorze forts, faisaient
une enceinte de trois kilomètres!

Puis le Nautilus se rapprocha des rivages africains
où la profondeur de la mer est plus considérable. Là, entre
deux eaux d'une limpidité de cristal, par ses grands
ouverts, il nous permit de contempler d'admirables buissons
de coraux éclatants, et de vastes parterres de rosaces revêtus d'
une splendide fourrure verte d'algues et de fucus. quel
indescriptible spectacle, et quelle variété de sites et de
paysages sous-marins que l'arrasement de ces caps et de
ces îlots volcaniques qui confinent à la côte lybienne. Mais
où ces arborisations apparurent dans toute leur beauté, ce
fut vers les rives orientales que le Nautilus ne tarda pas
à rallier, ce fut sur les côtes de Tadjoura, car alors, non
seulement ses étalages de zoophytes fleuris s'offraient aux regards
du rivage de la mer, mais ils formaient aussi des entrelacements
pittoresques qui se déroulaient à dix brasses au dessous; de beaux
ceux-ci plus capricieux, mais moins colorés que ceux-là dont
l'humide vitalité doit le beau des eaux entretenait la fraîcheur.

Que d'œuvres charmantes je passai ainsi à la vive
du scaphandre! que d'enjambements nouveaux de la flore et de la
faune sous-marines j'admirai sous l'éclat de notre fanal
électrique! des fongies agariciformes, des astéries de couleur
ardoisée, entre autres le Stellasterias asper, des tubipores
disposés comme des flûtes de Pan et n'attendant que le souffle du Dieu Pan,
souffle du zoonier, des coquilles particulières à cette mer qui
s'établissent dans les excavations madréporiques et dont
la base est contournée en courte spirale, et enfin mille
spécimens d'un polypier que je n'avais pas observé encore,
la vulgaire éponge.

La classe des spongiaires première du groupe des
polypes a été précisément créée pour ce unique produit dont
l'utilité est incontestable. L'éponge n'est point un végétal,
comme l'admettent encore quelques naturalistes, mais un
animal du dernier ordre, un polypier inférieur à celui du
corail. Son animalité n'est pas douteuse, et on ne peut
même adopter l'opinion des anciens qui la regardaient
comme un être intermédiaire entre les plantes et les
animaux. Je dois dire, cependant que les naturalistes
ne sont pas d'accord sur le mode d'organisation de l'
éponge. Pour les uns, c'est un polypier, et pour d'autres,
tels que M. Milne Edwards, c'est un individu isolé et
unique.

La classe des spongiaires contient environ trois
cents espèces, qui se rencontrent dans un grand nombre de
mers, et même dans certains cours d'eau, où elles ont reçu
le nom de fluviatiles. mais leurs eaux de prédilection
sont celles de la méditerranée, de l'archipel grec, de la
côte de Syrie et de la mer rouge. là se reproduisent en
développement les éponges fines dans toute la valeur
de leur espèce jusqu'à cent cinquante francs, l'éponge blonde de
Syrie, l'éponge dure de Barbarie, etc. Mais puisque je
ne pouvais espérer d'étudier ces zoophytes dans les eaux
du Levant, dont nous étions séparés par l'infranchissable
isthme de Suez, je me contentai de les observer dans les
eaux de la mer rouge.

J'aspirai donc comme pour moi, pendant
que le Nautilus, par une profondeur moyenne de huit à
neuf mètres, rasait lentement tous les beaux rochers de la
côte orientale.

Là, croissaient des éponges de toutes formes, des éponges
prédicules, foliacées, globuleuses, digitées. Elles justifiaient
assez exactement les noms de corbeilles, de calices, de grenouilles,
de cornes d'élan, de pied de lion, de queue de paon, de
gant de Neptune que leur ont attribué les pêcheurs plus
poétiques que les savants. De leur tissu fibreux, enduit
d'une substance gélatineuse à demi-fluide s'échappaient
incessamment de petits filets d'eau, qui après avoir porté
la vie dans chaque cellule en étaient expulsés par un
mouvement contractile. Cette substance gélatineuse disparaît
après la mort du polype, se putréfie en dégageant de
l'ammoniaque. Il ne reste plus alors que les fibres cornées
ou gélatineuses dont se compose l'éponge domestique, que

prend une teinte roussâtre et s'emploie à des usages divers, selon son degré d'élasticité, de perméabilité ou de résistance à la macération.

Ces polypiers adhéraient aux rochers, aux coquilles des mollusques et même aux tiges d'hydrophytes; ils garnissaient les plus petites anfractuosités, les uns s'étalant, les autres s'élevant en pyramides comme des excroissances coralligènes. J'appris à connaître que les éponges se pêchaient de deux manières, soit à la drague, soit à la main. Cette dernière méthode qui préservait l'emploi des plongeurs, était préférable, car en ménageant le tissu du polypier, elle lui laissait une valeur bien supérieure.

Les autres zoophytes qui pullulaient auprès des spongiaires consistaient principalement en méduses d'une espèce très élégante, — les mollusques en variétés de calmars, qui d'après d'Orbigny sont spéciales à la mer Rouge — les reptiles en tortues, *virgata*, appartenant au genre des Chélonées, qui fournirent à notre table une mets gras et délicat.

Pour les poissons observés dans ces parages, ils étaient nombreux et offrent remarquables. Voici ceux que les filets du *Nautilus* rapportaient plus fréquemment à bord: des raies, parmi lesquelles les *limmes*, de formale ovale, de couleur brique, au corps semé d'inégales taches bleues, et ~~sans~~ remarquable à leur double aiguillon dentelé; des armachs au dos argenté des pastenagues à laquelle pointillée, et des bockats, vastes mammifères longs de deux mètres qui ondulaient entre les eaux; — des sodons, absolument dépourvus de dents, sortes de cartilagineux qui se rapprochent du squale; — des ostracions triangulaires dont la bosse se termine par un aiguillon recourbé, long d'un pied et demi; — des ophidies, véritables murènes à la queue argentée au dos bleuâtre aux pectorales brunes bordées d'un liséré gris; — des platoles, espèces de stromatées zébrées d'éclatantes rayures d'or et parées des trois couleurs de la France; — des bleniées garnies, longs de quatre centimètres, — de ~~trois~~ 2 perches carènes, décorés de sept bandes transversales d'un beau noir, de nageoires bleues et jaunes, et d'écailles d'or et d'argent; — des antennes, des mulles auriflammes à tête jaune, des scares, des labres, des balistes, des gobies, etc., et mille autres poissons communs aux mers que nous avions déjà traversées.

De ce dernier, le *Nautilus* flottait dans cette partie la plus large de la mer Rouge, qui est comprise entre Souakin sur la côte ouest et Djeddah sur la côte est, sur un diamètre de cent quatre vingt-dix milles.

Ce jour là à midi, après le point, le capitaine Nemo ~~qui ne m'avait pas vu depuis quelque temps~~, monta sur la plateforme où je me trouvais. Je fus ému de ne point le laisser redescendre sans l'avoir au moins pressenti sur ses projets ultérieurs. Il vint à moi, dit qu'il m'aperçut m'offrit gracieusement un cigare, et me dit:

« Eh bien! monsieur le professeur, cette mer rouge vous plaît-elle? Avez-vous suffisamment observé les merveilles qu'elle recouvre, — ses poissons et ses zoophytes, ses parterres d'éponges et ses forêts de corail! Avez-vous vu entrevu les villes jetées sur ses bords?

— Oui, capitaine Nemo, répondis-je, et le *Nautilus* s'est merveilleusement prêté à toute cette étude. Ah! c'est un intelligent bateau!

— Oui, monsieur, intelligent, audacieux et invulnérable! Il ne redoute ni les terribles tempêtes de la mer rouge, ni les courants, ni les écueils.

— En effet, dis-je, cette mer est une des plus mauvaises, et si je ne me trompe, autant des Anciens, sa renommée était détestable.

— Détestable, monsieur Aronnax. Les historiens grecs et latins n'en parlent pas à son avantage, et Strabon dit qu'elle est particulièrement dure à l'époque des vents étésiens et de la saison des pluies. L'arabe Edrisi qui la dépeint sous le nom de Golfe de Colzoum raconte que les navires périssaient en grand nombre sur les bancs de sable, et que personne ne se hasardait à y naviguer la nuit. C'est pretend-il, une mer sujette à d'affreux orages, semée d'îles inhospitalières, et « qui n'offre rien de bon » ni dans ses profondeurs ni à sa surface. En effet, telle est l'opinion qui se trouve dans Arrien, Agathargide, et Artémidore.

— On voit bien, répliquai-je, que ces historiens n'ont pas navigué à bord du *Nautilus*. ~~Mais leurs erreurs ne sont elles pas excusables~~!

— Exactement, répondit le capitaine, et vous avez raison de dire que les modernes ne sont pas plus avancés que les anciens. Il a fallu que vous et moi, nous fussions là pour trouver la puissance mécanique de la vapeur, qui fait le tour du monde, on verra un second *Nautilus*? Les progrès sont lents, monsieur Aronnax.

— C'est vrai, répondis-je, votre navire avance d'une vitesse de plusieurs nœuds sur ceux d'aujourd'hui, il ne faudrait pas sur son époque qu'un savant qu'un tel bateau doit mourir avec son inventeur! »

Le capitaine Nemo ne me répondit pas. Après quelques minutes de silence:

« Vous me parliez, dit-il, de l'opinion des anciens historiens sur les dangers que offre la navigation de la mer rouge!

— C'est vrai, répondis-je, mais leurs craintes n'étaient elles pas exagérées?

Sandwich

— Oui et non, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo qui me parut posséder à fond sa mer rouge. Aujourd'hui plus dangereux pour un navire moderne, bien gréé, solidement construit, maître de sa direction grâce à l'obéissante vapeur, offrait des périls de toutes sortes aux bâtiments des anciens. Il faut se représenter ces hardis navigateurs s'aventurant sur des barques faites de planches cousues avec des cordes de palmier, calfatées de résine pilée, et enduites de graisse de chiens de mer. Ils n'avaient pas même d'instruments pour relever leur direction et ils naviguaient à l'estime au milieu de courants qu'ils connaissaient à peine. Dans ces conditions, les naufrages étaient et devaient être nombreux. Mais, de notre temps, les steamers qui font le service entre Suez et les mers du Sud, n'ont plus rien à redouter des rages de ce golfe, en dépit des moussons contraires; leurs capitaines et leurs passagers ne se préparent plus au départ par des sacrifices propitiatoires, et, au retour, ils ne vont plus, ornés de guirlandes et de bandelettes dorées, remercier les Dieux dans le temple voisin.

— Je vous crois, dis-je, et la vapeur me paraît avoir tué la superstition dans le cœur des marins. Mais, capitaine, puisque vous semblez avoir spécialement étudié cette mer pourriez-vous m'apprendre quelle est l'origine de son nom?

— L'existe, monsieur Aronnax, de nombreuses explications à ce sujet. Voulez-vous connaître l'opinion d'un chroniqueur du XIVe siècle?

— Volontiers.

— Ce fantaisiste prétend que son nom lui fut donné après le passage des Israélites, lorsque le Pharaon eut péri dans les flots qui se refermèrent à la voix de Moïse:

Au signe de cette merveille,
Devint la mer rouge et vermeille.
Non puis ne purent la nommer
Autrement que la rouge mer. — du poète,

— explication, capitaine Nemo, répondis-je, mais je ne saurais m'en contenter. Je vous demanderai donc votre opinion personnelle.

— La voici. Puisque vous, monsieur Aronnax, il faut voir dans cette appellation de mer rouge une traduction du mot hébreu: Edrom, et si les anciens lui donnèrent ce nom, ce fut à cause de la coloration particulière de ses eaux.

— Jusqu'ici, cependant, je n'ai vu que des flots limpides, et sans aucune teinte.

— Sans doute, mais en avançant vers le fond du golfe vous remarquerez cette singulière apparence. Je me rappelle avoir vu la baie de Tor entièrement ~~toute d'un~~ rougeâtre, comme un lac de sang.

— Et cette couleur, vous l'attribuez à la présence d'une algue microscopique?

— Oui. cette matière immatagnieuse pourpre était produite par ces chétives plantules connues sous le nom de Trichodesmies et il faut quarante mille pour occuper l'espace d'un millimètre carré. Peut-être en rencontrerez-vous quand nous serons à Tor.

— Ainsi, capitaine Nemo, ce n'est pas la première fois que vous parcourez la mer rouge à bord du Nautilus?

— Non, monsieur.

— Alors, capitaine, puisque vous parliez plus haut du passage des Israélites et de la catastrophe des Égyptiens, je vous demanderai si vous avez reconnu sous les eaux des traces de ce grand fait historique?

— Vous, monsieur le professeur, et cela pour une excellente raison

— Laquelle?

— C'est que l'endroit même où Moïse a passé avec tout son peuple, est tellement ensablé maintenant, que les chameaux y peuvent à peine ~~marcher~~ baigner leurs jambes. Vous comprenez que mon Nautilus n'aurait pas assez d'eau pour lui.

— Et cet endroit?... demandai-je.

— Cet endroit est situé un peu au dessus de Suez, dans ce bras qui formait autrefois un profond estuaire, alors que la mer rouge s'étendait jusqu'aux lacs amers. maintenant, que ce passage des Israélites soit miraculeux ou non, les Israélites n'en ont pas moins passé là pour gagner la terre promise, et l'armée de Pharaon a précisément péri

en cet endroit. Je pense donc que des fouilles pratiquées au milieu de ces sables mettraient à découvert une grande quantité d'armes et d'instruments ~~égyptiens~~ d'origine égyptienne.

– C'est évident, répondis-je, et il faut espérer pour les archéologues que ces fouilles se feront tôt ou tard, lorsque des villes nouvelles s'établiront sur cette isthme, après le percement du canal de Suez ! Un canal bien inutile pour le Nautilus.

– Sans doute, mais utile au monde, répondit le capitaine Nemo : les anciens avaient bien compris cette utilité pour leurs affaires commerciales d'établir une communication entre la mer rouge et la mer méditerranée : mais ils ne songèrent point à creuser un canal direct, et préférèrent le Nil pour intermédiaire. Très probablement le canal qui devait réunir le Nil à la mer rouge fut commencé sous Sésostris, si l'on en croit la tradition ; mais ce qui est certain c'est que 615 ans avant Jésus Christ, Necos entreprit les travaux d'un canal alimenté par les eaux du Nil, à travers les plaines d'Egypte qui regardent l'Arabie. Ce canal se remontait en quatre jours, et sa largeur était telle, que deux trirèmes pouvaient y passer de front. Cet ouvrage fut continué par Darius, fils d'Hystaspe, et probablement achevé par Ptolemée II. Strabon le vit employé à la navigation, mais la faiblesse de sa pente entre son point de départ près de Bubaste et la mer rouge ne le rendait navigable que pendant quelques mois de l'année. Ce canal servit au commerce jusqu'au siècle des antonins : abandonné, ensablé, puis rétabli par les ordres du calife Omar, il fut définitivement comblé en 762 ou 762 par le calife Al. Manzor, qui voulut empêcher les vivres d'arriver à Mohammed-ben-Abdallah révolté contre lui. Pendant l'expédition d'Egypte, votre général Bonaparte retrouva les traces de ces travaux dans le désert de Suez, et surpris par la marée, il faillit périr, peu de temps avant de rejoindre Radjaroth, où Moïse avait campé trois mille trois cents ans avant lui.

– En vérité, capitaine, ce que les anciens n'avaient pas osé entreprendre cette jonction entre les deux mers qui abrégera de neuf cents kilomètres la route de Cadix aux Indes, monsieur de Lesseps l'a fait, et avant peu, il aura changé l'Afrique en une île véritable.

– Oui, monsieur Aronnax, et vous avez le droit d'être fier de votre compatriote. C'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines ! Il a commencé comme tant d'autres par les ennuis et les rebuts, mais il a triomphé, car il a le génie de la volonté. Et il est triste de penser que cette œuvre qui aurait dû être une œuvre internationale, qui aurait assuré à ses actionnaires un regain, n'a réussi que par l'énergie d'~~un simple citoyen~~, d'un seul homme. Donc, honneur à monsieur de Lesseps !

– Oui ! honneur à ce grand citoyen ! répondis-je, tout surpris de l'accent avec lequel le capitaine Nemo venait de parler.

– Malheureusement, reprit-il, je ne puis vous conduire à travers ce canal de Suez. Mais vous pourrez apercevoir les longues jetées de Port-Saïd, après demain, quand nous serons dans la méditerranée.

– Dans la méditerranée ! m'écriai-je.

– Oui, monsieur le professeur. Cela vous étonne ?

– Ce qui m'étonne, c'est de penser que nous y serons après demain !

– Vraiment ?

– Oui, capitaine, bien que je donne carte blanche à votre volonté de rien, depuis que je suis à votre bord. ~~du Nautilus~~ !

– Mais à quel propos, cette surprise ?

– A propos de l'effroyable vitesse que vous serez forcé d'imprimer au Nautilus, s'il doit se retrouver, après demain, en pleine mer Méditerranée, ayant fait le tour de l'Afrique et doublé le cap de Bonne-Espérance !

– Qui vous dit qu'il fera le tour de l'Afrique, monsieur le professeur ? Qui vous parle de doubler le cap de Bonne-Espérance ?

– Cependant, capitaine, à moins que le Nautilus ne navigue en terre ferme, et que votre navire ne passe pardessus l'isthme...

– Ou par dessous, monsieur Aronnax.

– Par dessous ?

– Sans doute, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Depuis longtemps la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui à sa surface.

– Il existe un passage ? ~~s'écria-t-il~~ quoi ! Il existe un passage !

– Oui, un passage souterrain que j'ai nommé Arabian-Tunnel. Il prend au-dessous de Suez, et aboutit au golfe de Péluse.

– Mais cette isthme n'est composé que de sables mouvants ?

– Oui, jusqu'à une certaine profondeur, mais à cinquante mètres seulement on rencontre une inébranlable assise de roc !

– Et c'est par hasard que vous avez découvert ce passage, demandai-je, de plus en plus surpris. 23 et même raisonnement plus que hasard.
– Hasard et raisonnement, répondit le professeur
– Capitaine, je vous écoute, mais mon oreille ~~se refuse~~ refuse à croire ce qu'elle entend.
– Ah! monsieur, Aures Gabent et nos audient et de tous les temps. Non seulement ce passage existe, mais j'en ai profité plusieurs fois. Sans cela, je ne me serais pas ~~hasardé à traverser cette impasse~~ aventuré aujourd'hui dans cette impasse de la mer rouge.
– Est-il indiscret de vous demander comment vous avez découvert ce tunnel? ~~capitaine Nemo~~?
– Monsieur, me répondit le capitaine, il n'y peut y avoir rien de secret entre gens qui ne doivent plus se quitter." Illumination

Je ne relevai pas ~~l'observation~~, et j'attendis le récit du capitaine Nemo.
" Monsieur le professeur, me dit-il, c'est un simple raisonnement de naturaliste qui m'a conduit à découvrir ce passage que je suis seul à connaître. J'avais remarqué que dans la mer rouge et dans la méditerranée, il existait un certain nombre de poissons d'espèces absolument identiques, des ophidiens, des plectoles, des quelles, des perciques, des joels, des exocets. Certain de ce fait, je me demandai s'il n'existait pas de communication entre les deux mers. S'elle existait, le courant souterrain devait forcément aller de la mer rouge à la méditerranée par le seul effet de la différence des niveaux. Je pêchai donc un grand nombre de poissons aux environs de Suez; je leur passai à la queue un anneau de cuivre, et je les rejetai à la mer. ~~Et~~ Quelques mois plus tard, sur les côtes de Syrie, je reprenais quelques échantillons de mes poissons ornés de leur anneau indicateur. La communication entre les deux mers m'était donc démontrée. Je le dis à mon Nautilus, je la découvris, je m'y aventurai, et avant peu, monsieur le professeur, vous aussi, vous aurez franchi mon tunnel arabique!"

Chapitre 5
Arabian-tunnel

Ce jour même, je rapportai à Conseil et à Ned Land la partie de cette conversation qui les intéressait directement. Lorsque je leur appris que dans deux jours, nous serions au milieu des eaux de la méditerranée, Conseil battit des mains mais le Canadien haussa les épaules.
" Un tunnel sous-marin! s'écria-t-il. Une communication entre les deux mers! Qui a jamais entendu parler de cela?
– Ami Ned, répondit Conseil, avez-vous jamais entendu parler du Nautilus? Non. Il existe, cependant. Donc, ne haussez pas les épaules si légèrement, et ne repoussez pas les choses sous prétexte que vous n'en avez jamais entendu parler
– Nous verrons bien! répondit Ned Land, en secouant la tête. Après tout, je ne demande pas mieux que de croire à votre passage, si le capitaine, il fait le cas qu'il nous conduise, en effet, dans la mer rouge."

Le lendemain, dès le jour, le Nautilus, flottant à la surface de la mer, se rapprocha de la côte arabe. Nous aperçûmes Djeddah, important comptoir de l'Égypte de la Syrie, de la Turquie et des Indes. Je distinguai assez nettement l'ensemble de ses constructions, les navires amarrés le long des quais, et ceux que leur trop grand tirant d'eau obligeait à mouiller en rade. Le soleil, assez bas sur l'horizon, frappait en plein les maisons de Djeddah et faisait ~~valoir~~ leur blancheur. reporter
Au dehors, quelques cabanes de bois ou de roseaux indiquaient le quartier habité par les Bédouins.

Bientôt, la ville s'effaça dans les ombres du soir, et le Nautilus rentra sous les eaux légèrement phosphorescentes.

Le lendemain, 10 février, plusieurs navires apparurent qui couraient à contre-bord de nous. Le Nautilus reprit sa navigation sous-marine; mais à midi, au moment de jauger, la mer était déserte, il remonta jusqu'à la ligne de flottaison.

Accompagné de Ned et de Conseil, je vins m'asseoir sur la plate-forme. La côte à l'est, se montrait comme une masse à peine estompée dans un humide brouillard.

Appuyé sur les flancs du canot nous causions de choses et d'autres, quand Ned Land, étendant la main vers un point de la mer, me dit:
" Voyez-vous là quelque chose, monsieur le professeur?
– Non, Ned, répondis-je, mais je n'ai pas vos yeux, vous le savez.

– Regarder bien, répliqua-t-il, là, par bâbord devant, à peu près à la hauteur du fanal ! Vous ne voyez pas une masse qui semble remuer.
– En effet, dis-je, après une attentive observation, j'aperçois comme un long corps noirâtre à la surface des eaux.
– Un autre Nautilus ! dit Conseil.
– Non, répondit le Canadien, mais je me trompe fort, ou c'est là quelque animal marin.
– Y a-t-il des baleines dans la mer rouge ? demanda Conseil.
– Oui, mon garçon, répondis-je, on en rencontre quelquefois.
– Ce n'est point une baleine reprit Conseil, qui ne perdait pas des yeux l'objet signalé. Les baleines et moi, nous sommes de vieilles connaissances, et je ne me tromperai pas à leur allure.
– Attendons, dit Conseil. Le Nautilus se dirige de ce côté, et avant peu, nous saurons à quoi nous en tenir. »

En effet, cet objet noirâtre ne fut bientôt qu'à un mille de nous. Il ressemblait à un gros écueil échoué en pleine mer. Qu'était-ce ? Je ne pouvais encore me prononcer.

« Ah ! s'écria Ned Land, mille diables ! quel peut être cet animal ? S'il n'a pas la queue bifurquée comme les baleines ou les cachalots, et ses nageoires remuées à des membres tronqués.
– Mais alors, fis-je.
– Non ! reprit le Canadien, le voilà sur le dos, et il frappe ses mamelles en l'air !
– Mais c'est une sirène, s'écria Conseil, une véritable sirène, s'il ne déplaise à monsieur. »

Ce nom de sirène me mit sur la voie, et je compris que cet animal appartenait à cet ordre d'êtres marins, dont la fable a fait des sirènes, moitié femmes et moitié poissons.

« Non, dis-je à Conseil, ce n'est point une sirène, mais bien un curieux ~~animal~~ dont il reste à peine quelques exemplaires dans la mer rouge. C'est un Dugong.
– Ordre des Sirréniens, groupe des pisciformes, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés, répondit Conseil.

Et lorsque Conseil avait ainsi parlé, il n'y avait plus rien à dire !

Cependant, Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer ~~et saisir~~ dans son élément.

« Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué « de cela ».

Tout le harponneur était dans ce mot.

Sur ce ~~mot~~ instant, le capitaine Nemo parut sur la plate-forme. Il aperçut le Dugong. Il comprit l'attitude du Canadien, et s'adressant directement à lui :

« Si vous tenez un harpon, maître Land, est-ce qu'il ne vous brûlerait pas la main ?
– Comme vous dites, monsieur.
– Et il ne vous déplairait pas de reprendre pour un jour votre métier de pêcheur et d'ajouter ce dugong à la liste de ceux que vous avez déjà frappés ?
– Cela ne me déplairait point.
– Eh bien, vous pouvez essayer.
– Merci, monsieur, répondit Ned Land, dont les yeux s'enflammèrent.
– Seulement, reprit le capitaine, je vous engage à ne pas manquer cet animal, et cela dans votre intérêt.
– Est-ce que ce ~~danger~~ Dugong est dangereux à attaquer ? demandai-je malgré le jugement déjà rendu du Canadien.
– Oui, quelquefois, répondit le capitaine. Cet animal revient sur ses assaillants et dévaste leur embarcation. Mais pour maître Land, ce danger n'est pas à craindre ; son coup d'œil est prompt, son bras est sûr. Si je lui recommande de ne pas manquer ce dugong, c'est qu'on le regarde justement comme un fin gibier, et je sais que maître Land ne déteste pas les bons morceaux.
– Ah ! fit le Canadien, cette bête-là se donne aussi le luxe d'être bonne à manger ?

Le tonnerre

– Oui, maître Land. Sa chair me viande véritable, et extrêmement estimée, et réservée dans toute la Malaisie pour la table des princes! Aussi fait-on à un excellent animal une chasse tellement acharnée, que de même que le lamantin, son congénère, il devient de plus en plus rare.

– Alors, monsieur le capitaine, dit sérieusement Conseil, si par hasard, celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner – dans l'intérêt de la science?

– Peut-être, répliqua le Canadien, mais dans l'intérêt de la cuisine, il vaut mieux lui donner la chasse.

– Faites donc, maître Land, » répondit le capitaine Nemo.

En ce moment sept hommes de l'équipage, muets et impassibles comme toujours, montèrent sur la plate-forme. L'un d'eux portait un harpon et une ligne semblable à celle qu'emploient les pêcheurs de baleines. Le canot fut déposé, armé de son agrès et lancé à la mer. Six rameurs prirent place sur leurs bancs, et le patron se mit à la barre. Ned, Conseil et moi, nous nous assîmes à l'arrière.

« Vous ne venez pas, capitaine? demandai-je.

– Non, monsieur, mais je vous souhaite une bonne chasse. »

Le canot déborda, et dirigé par ses six avirons, il se dirigea rapidement vers le Dugong qui flottait alors à deux milles du Nautilus.

Arrivé à quelques encablures du cétacé, il rallentit sa marche et les rames plongèrent sans bruit dans les eaux tranquilles. Ned Land, son harpon à la main, alla se placer debout sur l'avant du canot. Le harpon qui sert à frapper la baleine est ordinairement attaché à une très longue corde qui se dévide rapidement lorsque l'animal blessé l'entraîne avec lui. Mais ici, la corde ne mesurait pas plus d'une douzaine de brasses, et son extrémité était seulement frappée sur un petit baril qui en flottant devait indiquer la marche du Dugong sous les eaux.

Je me tenais levé et j'observais attentivement l'adversaire du Canadien. Le Dugong, qui porte aussi le nom de Cavicore, ressemblait beaucoup au lamantin. Son corps oblong se terminait par une caudale très allongée, et ses nageoires latérales ~~finissaient~~ par de ~~doigts~~ de véritables doigts. Sa différence avec le lamantin consistait en ce que sa mâchoire supérieure était armée de deux dents longues et pointues, qui formaient de chaque côté des défenses divergentes.

Ce Dugong que Ned Land se préparait à attaquer avait des dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres. Il ne bougeait pas, et semblait dormir à la surface des flots, circonstance qui rendait sa capture plus facile.

Le canot s'approcha prudemment à trois brasses de l'animal. Les avirons restèrent suspendus sur leurs dames. Je me levai à demi. Ned Land, le corps un peu rejeté en arrière, brandissait son harpon d'une main exercée.

Mais soudain, un sifflement se fit entendre et le Dugong disparut. Le harpon, lancé avec force, n'avait frappé que l'eau sans doute.

« Mille diables! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué!

– Non, Ned, l'animal est blessé; voilà son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

– Mon harpon! mon harpon! » cria Ned Land.

Les matelots, ~~immobiles et indifférents~~, se mirent à nager et le patron dirigea l'embarcation vers le baril flottant. Le harpon fut repêché, et le canot se mit à la poursuite de l'animal.

Celui-ci revenait de temps en temps à la surface de la mer pour respirer. Mais sa blessure ne l'avait pas affaibli, car il filait avec une rapidité extrême. L'embarcation, manœuvrée par des bras vigoureux, volait sur ses traces. Plusieurs fois, elle l'approcha à quelques brasses, et le Canadien se tenait prêt à frapper. Mais le Dugong se dérobait par un plongeon subit, et il était impossible de l'atteindre.

On juge de la colère qui surexcitait l'impatience

Ned Land. Il injuriait le malheureux animal avec les plus énergiques jurons de la langue anglaise. Pour mon compte, je n'en étais encore qu'au dépit de voir le Dugong déjouer toutes mes ruses.

On le poursuivit sans relâche pendant une heure, et je commençais à croire qu'il serait impossible de s'en emparer, quand il fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir. Il revint sur nous, voulut devenir assaillant à son tour.

Cette manœuvre n'échappa point au Canadien. « Attention ! » me dit-il.

Le patron prononça quelques mots de sa langue bizarre, qui sans doute prévenait les hommes de se tenir sur leur garde.

Le Dugong, arrivé à vingt pieds du canot, s'arrêta, lança brusquement l'air avec ses vastes narines percées, non à l'extrémité, mais à la partie supérieure de son museau ; puis, prenant son élan, il se précipita sur nous.

Le canot n'a pu éviter son choc ; à demi-renversé, il embarqua une ou deux tonnes d'eau qu'il fallut vider ; mais, grâce à l'habileté du patron, abordé de biais et non de plein fouet, il ne chavira pas. Ned Land, cramponné à l'étrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustées dans le plat-bord, nous soulevait hors de l'eau comme un lion fait d'un chevreuil. Nous étions renversés les uns sur les autres, et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharné contre la bête, ne l'eut enfin frappée au cœur.

J'entendis le grincement des dents sur la tôle, et le Dugong disparut entraînant avec lui le harpon ; mais bientôt le baril revint à la surface, et peu d'instants après lui, le corps de l'animal, retourné sur le dos. Le canot le rejoignit, le prit à la remorque, et se dirigea vers le Nautilus, qu'il rejoignit après deux heures de chasse.

Il fallut employer des palans d'une grande puissance pour hisser le Dugong sur la plate-forme ; il pesait cinq mille kilogrammes. On le disposa sous les yeux du Canadien qui tenait à suivre tous les détails de l'opération. Le jour même, le steward me servit à dîner quelques tranches de cette chair, habilement apprêtée par le cuisinier du bord. Je la trouvai excellente, et même supérieure à celle du veau et du bœuf.

Le lendemain, 11 février, l'office du Nautilus s'enrichit encore d'un gibier délicat ; car une compagnie d'hirondelles de mer s'abattit sur le Nautilus. C'était une espèce de Sterna Nilotica, particulière à l'Égypte, dont le bec est noir, la tête grise et pointillée, l'œil entouré de points blancs, le dos, les ailes et la queue grisâtre, le ventre et la gorge blancs, les pattes rouges. On prit aussi quelques douzaines de canards du Nil, oiseaux sauvages d'un goût exquis, dont le cou et le dessus de la tête sont blancs et tachetés de noir.

La vitesse du Nautilus était alors modérée ; il s'avançait en flânant, pour ainsi dire. J'observai que l'eau de la mer rouge devenait de moins en moins salée, à mesure que nous approchions de Suez.

Vers cinq heures du soir, nous relevâmes au nord le cap de Ras Mohammed. C'est ce cap qui forme l'extrémité de l'Arabie Pétrée, comprise entre le golfe de Suez et le golfe d'Akabah.

Le Nautilus pénétra dans le détroit de Jubal qui conduit au golfe de Suez. J'aperçus distinctement une haute montagne, dominant entre les deux golfes le Ras Mohammed. C'était le mont Horeb, le mont Sinaï au sommet duquel Moïse vit Dieu face à face, et que l'esprit se figure naturellement couronné d'éclairs flamboyants.

A six heures, le Nautilus, tantôt flottant tantôt immergé, passait au large de Tor, assise au fond d'une baie, dont les eaux paraissaient teintées de rouge (observation déjà faite par le capitaine Nemo). Puis, la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient parfois le cri du pélican et de quelques oiseaux de nuit,

le bruit du ressac irrité par les rocs, ou le gémissement
lointain d'un steamer, battant les eaux du golfe de ses
hales ~~régulières~~ sonores

~~Vers neuf heures moins le quart~~, de huit à neuf
heures, le Nautilus demeura à quelques mètres sous les eaux.
Suivant mon calcul, nous devions être très près de Suez.
Dans les panneaux du salon, j'apercevais des fonds de rochers
vivement éclairés par notre lumière électrique. Il me
semblait que le détroit se retrécissait de plus en plus.

A neuf heures un quart, le bateau étant revenu
à la surface, je montai sur la plate-forme. Très impatient
de franchir le tunnel du capitaine Nemo, je me promenais
seul en place, et je cherchais à respirer l'air frais de la nuit.

Bientôt, dans l'ombre, j'aperçus un feu pâle, à
demi-décoloré par la brume, qui brillait à un mille
de nous.

« C'est un pharo flottant » dit-on près de moi.

Je me retournai et je reconnus le capitaine.

« C'est le feu flottant de Suez, reprit-il. Nous ne tarderons
pas à gagner l'orifice du tunnel.

– L'entrée en doit être facile ?

– Non, monsieur, aussi j'ai pour habitude de me tenir
dans la cage du timonier pour diriger la manœuvre.

– Je ne puis qu'approuver votre prudence.

– Et maintenant, si vous voulez descendre, monsieur
Aronnax, le Nautilus va s'enfoncer sous les flots et
ne reviendra à leur surface qu'après avoir franchi l'
Arabian tunnel. »

Je suivi le capitaine Nemo. Le panneau se
referma, les réservoirs d'eau s'emplirent, et l'appareil
s'immergea d'une dizaine de mètres

Au moment où je me disposais à regagner ma
chambre, le capitaine ~~me~~ m'arrêta.

« Monsieur le professeur, me dit-il, vous plairait-il
de m'accompagner dans la cage du pilote ?

– Je n'osais vous le demander, répondi-je.

– Venez donc. Vous verrez ainsi tout ce que l'on peut
voir de cette navigation à la fois sous-terrestre et
sous-marine. »

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central.
A mi-rampe, il ouvrit une porte, suivit les coursives supérieures,
et arriva dans la cage du pilote, qui, on le sait, s'élevait à
l'extrémité de la plate-forme.

C'était une cabine, mesurant six pieds sur chaque
face, à peu près semblable à celles qu'occupent les timoniers des
steamboats du Mississipi ou de l'Hudson. Au milieu se ma-
nœuvrait une roue disposée verticalement, engrenée sur la drosse
du gouvernail qui courait jusqu'à l'arrière du Nautilus.
Quatre hublots de verre lenticulaires, inclus dans les parois de
la cabine, permettaient au pilote de regarder
dans toutes les directions.

La cabine était obscure, mais bientôt mes yeux
s'accoutumèrent à cette obscurité, et j'aperçus le pilote, un
homme vigoureux dont les mains s'appuyaient sur les rayons
de la roue. Au dehors, la mer apparaissait vivement éclairée
par le fanal qui rayonnait en arrière de la cabine, à l'autre
extrémité de la plate-forme.

« Maintenant, dit le capitaine Nemo montrons notre passage. »

Des fils électriques reliaient la cage du timonier
avec la chambre des machines, et de là, le capitaine pouvait
communiquer instantanément à tout Nautilus la direction et
la marche. Il prenait un mouvement, et aussitôt la vitesse
de l'hélice était très diminuée.

Je regardais en silence une haute muraille très
escarpée que nous longions en ce moment, et qui servait de
base aux vastes falaises de la côte. Nous la suivions ainsi
pendant une heure, et à quelques mètres de distance seulement.
Le capitaine Nemo ne quittait pas du regard la boussole
~~qui~~ suspendue dans la cabine sous ses deux cercles concentriques.
Sur un simple geste, le timonier modifiait à chaque instant
la direction du Nautilus.

Je m'étais placé au hublot de bâbord et j'apercevais
de magnifiques constructions de coraux, des Gorgones, des algues,
des crustacés agitant leurs pattes énormes qui s'allongeaient
hors des anfractuosités du roc.

A dix heures un quart, le capitaine Nemo prit lui-même
la barre. Une large galerie, noire et profonde, s'ouvrait

Chryssa

à continuer

devant nous. Le Nautilus s'y enfonça hardiment. Un bruit sourd violent et inaccoutumé se fit entendre sur ses flancs. C'étaient les eaux de la mer rouge que la pente du tunnel précipitait vers la Méditerranée. Le Nautilus, emporté, suivait le torrent, rapide comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice.

Sur les muraille étroites du passage, je ne voyais plus que des raies éclatantes, des lignes droites, des sillons de feu, tracés par notre vitesse sous l'éclat de l'électricité. Mon cœur palpitait et je le comprimais de la main.

A dix heures trente cinq minutes, le capitaine Nemo abandonna la roue du gouvernail, et se retournant vers moi:

« La Méditerranée ! me dit-il.

En moins de vingt minutes, le Nautilus, entraîné par ce torrent, venait de franchir l'isthme de Suez.

Chapitre 6
L'archipel grec.

Le lendemain, 12 février, au lever du jour, le Nautilus remonta à la surface des flots. Je me précipitai sur la plate-forme. A trois milles dans le sud se dessinait la vague silhouette de Péluse. Un terrain nous avait ~~autrefois~~ portés d'une mer à l'autre. Mais ce tunnel, facile à descendre, devait être impraticable à remonter.

Vers sept heures, Ned et Conseil me rejoignirent. Les deux inséparables compagnons avaient tranquillement dormi sans se préoccuper autrement des prouesses du Nautilus.

« Eh bien, monsieur le naturaliste, demanda le Canadien d'un ton légèrement goguenard, et cette Méditerranée !

— Nous flottons à sa surface, ami Ned.

— Hein ! fit Conseil, cette nuit même ?

— Oui, cette nuit même en quelques minutes, nous avons franchi cette isthme insaisissable.

— Je n'en crois rien, répondit le Canadien.

— Et vous avez tort, maître Land, répliqua-je. Cette côte basse qui s'arrondit vers le sud est la côte égyptienne.

— A d'autres, monsieur, répliqua l'entêté Canadien.

— Mais puisque monsieur l'affirme, lui dit Conseil, il faut croire monsieur.

— D'ailleurs, Ned, le capitaine Nemo m'a fait les honneurs de son tunnel, et pendant prié de lui, dans la cage du timonier, pendant qu'il dirigeait lui-même le Nautilus à travers cette étroit passage.

— Vous entendez, Ned, dit Conseil.

— Et vous qui avez de si bons yeux, ajoutai-je, vous pouvez, Ned, apercevoir les jetées de Port-Saïd qui s'allongent dans la mer."

Le Canadien regarda attentivement.

« En effet, dit-il, vous avez raison, monsieur le professeur, et votre capitaine est un maître homme. Nous sommes dans la Méditerranée. Bon. Causons donc, s'il vous plaît de nos petites affaires, mais de façon à ce que personne ne puisse nous entendre. »

Je vis bien où le Canadien voulait en venir. Je pensai qu'il valait, en effet, ~~pensait qu'il valait~~ mieux causer, puisque il le désirait, et tous les trois, nous allâmes nous asseoir ~~à l'extrémité de la plate-forme~~, près de la lanal, où nous étions moins exposés à recevoir l'humide embrun des lames.

« Maintenant, Ned, nous vous écoutons, dis-je. Qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Ce que j'ai à vous apprendre est très simple, répondit le Canadien. Nous sommes en Europe, avant que les caprices du capitaine Nemo nous entraînent aux mers polaires ou nous ramènent en Océanie, je demande à quitter le Nautilus. »

J'avouerai que cette démission de Canadien m'embarrassait toujours. Je ne voulais en aucune façon, entraver la liberté de mes compagnons, et cependant, je n'éprouvais nul désir de quitter le capitaine Nemo. Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, et je refaisais mon livre des Fonds sous-marins au milieu même de l'élément qu'il traitait. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Océan ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me lasser à cette

à abandonner le Nautilus, au cours notre cycle d'investigations accomplis.
" Ainsi Ned, dis-je, répondez moi franchement. Vous ennuyez-vous à bord ? Regrettez-vous que la Destinée vous ait jeté entre les mains du capitaine Nemo ? "
Le Canadien resta quelques instants sans répondre ; puis, croisant les bras :
" Franchement, dit-il, non, je ne regrette pas le voyage sous les mers. Je serai content de l'avoir fait ; mais pour l'avoir fait il faut qu'il se termine. Voilà mon sentiment.
— Il se terminera, Ned.
— Où et quand ?
— Où ? je n'en sais rien. Quand ? je ne peux le dire, ou plutôt je suppose qu'il s'achèvera, lorsque ces mers n'auront plus rien à nous apprendre. Tout ce qui a commencé a forcément une fin en ce monde.
— Je pense comme monsieur répondit Conseil, et il est fort possible qu'après avoir parcouru toutes les mers du globe, le capitaine Nemo nous donne la volée à tous trois.
— La volée ! s'écria le Canadien. Une volée, vous dites !
— N'exagérons rien, maître Land, repris-je, ni d'une côté ni de l'autre. Nous n'avons rien à craindre du capitaine. Mais je ne partage pas non plus les idées de Conseil. Nous sommes maîtres de nos secrets de l'existence de ~~maîtres des secrets du~~ Nautilus, et je n'espère pas que son commandant ~~voudra jamais notre liberté~~, pour nous rendre notre liberté, se résigne à ce que nous courions le monde avec lui.
— Mais alors qu'espérez-vous donc, ? Demanda le Canadien
— que des circonstances se rencontreront dont nous pourrons, dont nous devrons profiter, aussi bien dans six mois que maintenant.
— Ouais ! fit Ned Land. Et où serons-nous dans six mois, s'il vous plaît monsieur le naturaliste ?
— peut-être ici, peut-être en Chine. Vous le savez, le Nautilus est un rapide marcheur. Il traverse les ~~mers~~ océans comme une tempête traverse les airs, ou un express traverse les continents. Il ne craint point les mers fréquentées. qui nous dit qu'il ne va pas rallier les côtes de France, d'Angleterre, d'Amérique, sur lesquelles notre fuite pourra être aussi avantageusement tentée qu'ici ?
— Monsieur Aronnax, répondit le Canadien, vos arguments pèchent par la base. Vous parlez au futur : " Nous serons là ! Nous serons ici ! " Moi, je parle au présent : " Nous sommes ici. " Et il faut en profiter. "
J'étais pressé de près par la logique de Ned Land, et je ne savais sur quel terrain me retrancher. Je ne savais plus quels arguments faire valoir en ma faveur.
" Monsieur, reprit Ned, supposons, par impossible, que le capitaine Nemo, vous offre aujourd'hui même la liberté. Accepteriez-vous ?
— Je ne sais, répondis-je.
— Et s'il ajoute que cette offre qu'il vous fait aujourd'hui il ne la renouvellera pas plus tard, accepterez-vous ? "
Je ne répondis pas.
" Et qu'en pense l'ami Conseil ? Demanda Ned Land.
— L'ami Conseil, répondit tranquillement ce digne garçon, l'ami Conseil n'a rien à dire. Il est absolument désintéressé dans la question. Ainsi que son maître, ainsi que son camarade, veuf, il est célibataire. Ni femme, ni parents, ni enfants ne l'attendent au pays. Il est au service de monsieur ; il pense comme monsieur, il parle comme monsieur, et, à son grand regret, on ne doit pas compter sur lui pour faire une majorité. Deux personnes seulement sont en présence : monsieur d'un côté, Ned Land de l'autre. Cela dit, l'ami Conseil écoute, et il est prêt à classer les points. "
Je ne pus m'empêcher de sourire à voir Conseil annihiler si complètement sa personnalité. au fond, le Canadien devait être enchanté de ne pas l'avoir contre lui.
" Alors, monsieur, dit Ned Land, puisque Conseil n'existe pas, ne discutons qu'entre nous deux. J'ai parlé, vous m'avez entendu. qu'avez-vous à répondre ? "
Il fallait évidemment conclure, et les faux-fuyants me répugnaient.
" Ami Ned, dis-je, voici ma réponse. Vous avez raison contre moi, et mes arguments ne peuvent tenir devant les vôtres. Il ne faut pas compter sur ~~le capitaine Nemo~~, la bonne volonté du capitaine Nemo. la prudence la plus vulgaire ~~celle-ci veut~~ lui défend de nous mettre en liberté. Par contre, la prudence veut que nous profitions de la première occasion pour quitter le Nautilus.
— Bien, monsieur Aronnax, voilà qui est sagement parlé.

— Seulement, dis-je, une observation, une seule. Il faut 30 que l'occasion soit sérieuse qu'une sérieuse occasion se présente. Il faut que je note la première tentative de fuite, nous réussissions, si notre car telle avorte, nous n'aurions pas ne retrouverons pas l'occasion de la reprendre, et projet vraiment à espérer le capitaine Nemo ne nous pardonnerait pas, d'avoir voulu fuir le Nautilus.

— Tout cela est juste, répondit le Canadien, mais votre observation s'applique à toute tentative de fuite, qu'elle ait lieu dans deux ans ou dans deux jours. Donc, la question est toujours celle-ci : si une occasion favorable se présente, il faut en profiter. la saisir.

— D'accord. Et maintenant, me direz-vous, Ned, ce que vous entendez par une occasion favorable ?

— Ce serait celle qui, par une nuit sombre, amènerait le Nautilus à peu de distance d'une côte européenne.

— Et vous tenteriez de vous sauver à la nage ?

— Oui, si nous étions rapprochés d'une rivage, et si le navire flottait à la surface. Non, si nous étions éloignés et si le navire naviguait sous les eaux.

— Et dans ce cas ?

— Dans ce cas, je chercherai à m'emparer du canot. Je sais comment il se manœuvre. Nous nous introduirons à la l'intérieur, et les boulons enlevés, nous remonterons à la surface sans même que le timonnier, placé à l'avant, s'aperçoive de notre fuite.

— Bien, Ned. Si vous saisissez donc patiemment l'occasion, et si j'en oublie pas qu'un échec nous compromettrait tous perdrait.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur

— Et maintenant voulez-vous connaître toute ma pensée sur votre projet ?

— Volontiers, monsieur Aronnax.

— Eh bien, je pense, — je ne dis pas j'espère, — je pense que cette occasion favorable ne se présentera pas.

— Pourquoi cela ?

— Parceque le capitaine Nemo doit penser que nous n'avons pas renoncé à l'espoir de recouvrer notre liberté, et qu'il se tiendra sur ses gardes, surtout dans les mers et sur les côtes européennes.

— Je suis de l'avis de monsieur le Conseil.

— Nous verrons bien, répondit Ned Land, qui secouait la tête d'un air déterminé.

— Et maintenant, Ned Land, ajoutai-je, convenons de ceci, chaque fois que nous ne reparlerons plus de cette affaire. le jour où vous serez prêt à fuir, vous nous prévindrez, et nous vous suivrons. Je vous fais un homme prudent et habile, je m'en rapporte complètement à vous. »

Notre conversation, qui devait avoir plus tard, de si graves conséquences, se termina ainsi. Je dois dire, maintenant, que, au grand désespoir du Canadien, les faits semblèrent confirmer mes prévisions. Le capitaine Nemo se défiait-il de nous dans ses fréquentes, ou bien voulait-il seulement se dérober à la vue des hommes une navire de toutes nations qui fréquentent la Méditerranée ? Quoi qu'il en soit, le plus souvent le Nautilus nageait entre deux eaux, et au large des côtes. Où le Nautilus émergeait ne laissant passer que la cage du timonnier, où il s'en allait à de grandes profondeurs, car entre l'archipel grec et l'Asie mineure, nous ne trouvions pas le fond par deux mille mètres.

Ainsi, je n'eus connaissance de l'île de Carpathos, l'une des Sporades, que par ce vers de Virgile que le capitaine Nemo me cita, en posant son doigt sur un point du planisphère :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus ...

C'était en effet, l'antique séjour de Protée, le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, maintenant l'île de Scarpanto, située entre Rhodes et la Crète ; Mais je n'en vis que les soubassements granitiques à travers les vitres du salon.

Le lendemain, 14 février, je résolus d'employer quelques heures à étudier les poissons de l'archipel ; mais par un motif quelconque, les panneaux demeurèrent hermétiquement fermés. En relevant la direction du Nautilus je remarquai qu'il se dirigeait directement vers Candie l'ancienne île de Crète. Au moment où je m'étais embarqué sur l'Abraham Lincoln, cette île venait de s'insurger toute entière contre le despotisme turc. Mais ce que devenait cette insurrection depuis cette époque, je l'ignorais absolument, et ce n'était pas le capitaine Nemo, privé de toute communication avec la terre, qui aurait pu me l'apprendre.

Épiez dans cette occasion, mais n'

ne peut pas se dissimuler que

je l'ignore ;

retour en là, et plus un mot sur tout cela.

Je ne fis donc aucune allusion à cet événement lorsque je le trouvai seul avec lui dans le salon. D'ailleurs il me remarqua à peine, tant il me parut préoccupé. Puis, contrairement à ses habitudes, il fit ouvrir les deux panneaux du salon, et allant d'une à l'autre, il observa attentivement la masse des eaux. Dans quel but? je ne pouvais le deviner, et de mon côté, j'employai mon temps à étudier les poissons qui passaient devant mes yeux.

Entre autres, je remarquai des gobies agiles, des [illegible] et des galéorhines connus sous le nom de "loups de mer", que l'on rencontre particulièrement dans les eaux salées avoisinant le delta du Nil. Puis d'une se déroulaient des plagres à demi-phosphorescents, sortes de spares que les Egyptiens rangeaient parmi les animaux sacrés, et dont l'arrivée dans les eaux du fleuve sacré annonçait le second débordement, était fêtée par des cérémonies religieuses. Je notai également des chétodons longue de trois décimètres, poissons obscurs, à écailles transparentes, dont la couleur avide est un mélange de taches rouges; ce sont de grands mangeurs de végétaux marins, ce qui leur donne un goût exquis. Aussi ces chétodons étaient-ils très recherchés des gourmets de l'ancienne Rome, et leurs entrailles, accommodées avec des laites de murènes, des cervelles de paons et des langues de phénicoptères composaient le plat d'un goût ravissant Vitellius.

Un autre habitant de ces mers attira mon attention et retint dans mon esprit tous les souvenirs de l'antiquité. Ce fut le remora qui voyage, attaché au ventre des requins: au dire des anciens, ce petit poisson, accroché à la carène d'un navire, pouvait l'arrêter dans sa marche, et l'un d'eux retenant le vaisseau d'[illegible] pendant la bataille d'Actium, sauva ainsi la victoire d'Auguste. A quoi tiennent les destinées des nations! J'observai également d'admirables anthias, que l'ordre des Sultans, poissons sacrés pour les Grecs, qui leur attribuaient le pouvoir de chasser les monstres marins des eaux qu'ils fréquentaient; leur nom signifie fleur, et ils le justifiaient par leurs chatoyantes couleurs, par leurs nuances comprises dans la gamme du rouge depuis la pâleur du rose jusqu'à l'éclat du rubis, et par les fugitifs reflets qui moiraient leur nageoire dorsale. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ces merveilles de la mer, quand ils furent frappés soudain par une apparition inattendue.

Au milieu des eaux, un homme apparut, un plongeur portant à sa ceinture une bourse de cuir. Il n'était pas un corps abandonné aux flots. C'était un homme vivant qui nageait d'une main vigoureuse, disparaissant parfois pour aller respirer à la surface, et replongeant aussitôt.

Je me retournai vers le capitaine Nemo, et d'une voix émue:

"Un homme! un naufragé! m'écriai-je. Il faut le sauver à tout prix!"

Le capitaine ne me répondit pas, et vint s'appuyer à la vitre.

L'homme s'était approché, et la face collée au panneau, il nous regardait.

A ma profonde stupéfaction, le capitaine Nemo lui fit un signe. Le plongeur lui répondit de la main, remonta un médiocre vers la surface de la mer et ne reparut plus.

"Ne vous inquiétez pas, me dit le capitaine. C'est Nicolas, du Cap Matapan, surnommé le poisson, et bien connu dans toutes les Cyclades. Un hardi plongeur! l'eau est son élément, et il y vit plus que sur terre, allant sans cesse d'une île à l'autre et jusqu'à la Crète.

— Et vous le connaissez, capitaine?

— Pourquoi pas, monsieur Aronnax..."

Cela dit, le capitaine Nemo se dirigea vers un meuble placé près du panneau gauche du salon. Près de ce meuble, je vis un coffre, cerclé de fer, dont le couvercle portait sur une plaque de cuivre le chiffre du capitaine Nautilus avec la devise Mobilis in mobile.

En ce moment, le capitaine, sans se préoccuper de ma présence, ouvrit le meuble, sorte de coffre-fort, qui renfermait un grand nombre de lingots.

Des lingots d'or. D'où venait ce précieux métal? Il représentait là une somme énorme. Où le capitaine prenait-il cet or, et qu'allait-il faire de celui-ci?

Je ne dis pas un mot. Je regardais. Le capitaine Nemo prit un à un ces lingots, et les rangea méthodiquement dans le coffre. Il le remplit entièrement, et j'estimai qu'il renfermait alors plus de mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire près de cinq millions de francs.

Le coffre fut solidement fermé, et le capitaine y traça une adresse avec ~~à l'encre noire et~~ en caractères qui devaient appartenir au grec moderne, ~~une paraphrase assez calligraphiée~~.

Conclusion

Fin du tome...

31

Ceci fait, le capitaine Nemo pressa un bouton dont le correspondait avec le poste de l'équipage. Quatre hommes arrivèrent et, sans avoir prononcé, ils poussèrent le coffre hors du salon. Puis, j'entendis qu'ils le hissaient au moyen de cabestans sur l'escalier de fer.

En ce moment, le capitaine Nemo se tourna vers moi:

"Et vous disiez, monsieur le professeur? me demanda-t-il.

- Je ne disais rien, capitaine.

"Alors, monsieur, vous me permettrez de vous souhaiter le bonsoir."

Et sur ce, le capitaine Nemo quitta le salon.

Je rentrai dans ma chambre, très intrigué, où je songeai vainement à dormir; je cherchais une relation entre l'apparition de ce plongeur et ce coffre à millions. Bientôt, je sentis à certains mouvements de roulis et de tangage que le Nautilus, quittant les couches inférieures, remontait à la surface des eaux.

Puis, j'entendis un bruit de pas sur la plate-forme. Je compris que l'on déhalait le canot, qu'on le lançait à la mer. Il heurta en retombant les flancs du Nautilus, et tout bruit cessa.

Deux heures après, le même bruit, les mêmes allées et venues se reproduisaient. L'embarcation, hissée à bord, était rapatriée dans son alvéole, et le Nautilus se replongeait sous les flots.

Mais donc, ce coffre, ces millions avaient été transportés à leur adresse! Sur quel point du continent! Quel actif correspondant du capitaine Nemo?

Le lendemain, je racontai à Conseil et au Canadien les événements de cette nuit, qui surexcitaient ma curiosité au plus haut point. Mes compagnons ne furent pas moins surpris que moi.

"Mais où prend-il ses millions? demanda Ned Land.

A cela, pas de réponse possible. Je me rendis au salon, après avoir déjeuné, et je me mis au travail. Jusqu'à cinq heures du soir, je rédigeai mes notes. En ce moment, - devais-je l'attribuer à un état personnel, - je ressentis une chaleur extrême, et je dus relever mon vêtement de byssus. Effet incompréhensible, car nous n'étions pas sous de hautes latitudes, et d'ailleurs, le Nautilus, immergé à trente pieds de profondeur, ne devait éprouver aucune élévation de température. Je regardai le manomètre. Il marquait une profondeur de soixante pieds, à laquelle la chaleur atmosphérique n'aurait pas atteindre.

Je continuai mon travail; mais la température du salon s'éleva au point de devenir intolérable.

"Serait-ce que le feu serait à bord? me demandai-je.

J'allais quitter le salon, quand le capitaine Nemo entra. Il s'approcha du thermomètre, le consulta, et se retournant vers moi:

"Quarante deux degrés, dit-il.

- Je m'en aperçois, capitaine, répondis-je, et pour peu que cette chaleur augmente, nous ne pourrons la supporter.

- Oh! monsieur le professeur, cette chaleur n'augmentera que si nous le voulons bien.

- Vous pouvez donc la modérer à votre gré?

- Non, mais je puis m'éloigner du foyer qui la produit.

- Elle est donc extérieure?

- Sans doute. Nous flottons dans un courant d'eau bouillante.

- Est-il possible! m'écriai-je.

- Regardez."

Les panneaux s'ouvrirent, et je vis la mer entièrement éclairée autour du Nautilus. Une zone de vapeurs sulfureuses, se déroulait au milieu des flots, qui bouillonnaient comme dans une chaudière. J'appuyai ma main sur une des vitres, mais la chaleur était telle que je dus la retirer.

"Où sommes-nous? demandai-je.

- Près de l'île Santorin, monsieur le professeur, me répondit le capitaine, et précisément dans le canal qui

(32) 32 bis.
Journal

de Néa-Kaméni à Néa-Kaméni. J'ai voulu vous donner le curieux spectacle d'une éruption sous-marine, ~~un phénomène cruptif~~ qui se produit au sein des eaux
– Je croyais, dis-je, que la formation de cette île nouvelle était terminée ?
– Rien n'est jamais terminé dans les parages volcaniques, répondit le capitaine Nemo, et le globe y est toujours travaillé par les feux souterrains. Déjà, en l'an dix-neuf de notre ère, suivant Cassiodore et Pline, une île nouvelle, Théia, la Divine, apparut à la place même où de tout temps avaient existé ces îlots. Puis, elle s'abîma sous les flots, pour se remontrer en l'an soixante-neuf, et s'abîmer encore une fois. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le travail plutonien fut suspendu. Mais, le 3 février 1866, un nouvel îlot, qu'on nomma l'îlot de George, émergea au milieu des vapeurs sulfureuses, des flots bouillonnants, près de Néa-Kaméni et s'y souda, le 6 du même mois. Sept jours après, le 13 février, l'îlot Aphroessa parut, laissant entre Néa-Kaméni et lui un canal de dix mètres. J'étais dans ces mers quand le phénomène se produisit, et j'ai pu en observer toutes les phases. L'îlot Aphroessa mesurait trois cents pieds de diamètre sur trente pieds de hauteur. Il se composait de laves noires et vitreuses, mêlées de fragments feldspathiques. Enfin, le 10 mars, un îlot plus petit, appelé Réka, se montra près de Néa-Kaméni, et depuis lors, ces trois îlots, soudés en semble, ne forment plus qu'une seule et même île.
– Et le canal où nous sommes en ce moment ? demandai-je.
– Le voici, me répondit le capitaine Nemo, en me montrant une carte de l'archipel. Vous voyez que j'y ai porté les nouveaux îlots.
– Mais ce canal se comblera un jour ?
– Cela probable, monsieur Aronnax, car, depuis 1866, huit petits îlots de lave ont surgi au sud du port Saint-Nicolas de Palea-Kaméni. Il est donc évident que Néa et Palea se réuniront dans un temps rapproché. Ici, dans le Pacifique, comme tous les univers qui forment les continents, ici, comme tous les phénomènes cruptifs. Voyez, monsieur, voyez le travail qui s'accomplit sous ces flots. »

de forme arrondie,

Je revins vers la vitre. Le Nautilus ne marchait plus. La chaleur devenait intolérable. De chaque côté, la mer se faisait rouge, coloration due à la présence d'un sel de fer. Malgré la fermeture, une odeur sulfureuse insupportable se dégageait et faisait des flammes écarlates qui luttaient d'éclat avec l'électricité.

J'étais en nage, j'étouffais. J'allais mourir. Comme en délire, je me saisis de

« On ne peut rester plus longtemps dans cette eau bouillante, dis-je au capitaine.
– Non ! ce ne serait pas prudent. » répondit l'imperturbable capitaine.

Un ordre fut donné. Le Nautilus vira de bord et s'éloigna de cette fournaise qu'il ne pouvait impunément braver. Un quart d'heure plus tard, nous respirions à la surface des flots.

La pensée me vint alors que si Ned Land avait choisi ces parages pour effectuer notre fuite, nous ne serions pas sortis vivants de cette mer de feu.

Le lendemain, 16 février, nous quittions le bassin qui sépare Rhodes d'Alexandrie, mesuré des profondeurs de trois mille mètres, et le Nautilus, passant au large de Cerigo, abandonnait l'archipel grec, après avoir doublé le cap Matapan.

Chapitre 7

La Méditerranée en quarante-huit heures.

La Méditerranée, la mer bleue par excellence, la Grande Mer des Hébreux, la « Mer » des Grecs, le « Mare nostrum » des Romains, bordé d'orangers, d'aloès, de cactus, de pins maritimes, encadrée de rudes montagnes, baignée d'un air pur et transparent, mais incessamment tranquille sous les feux de la terre, est un véritable champ de bataille où Neptune et Pluton se disputent l'empire du monde. Ici là, sur ses rivages et sur ses eaux dit Michelet, que l'homme se retrempe dans l'un des plus puissants climats du globe.

Mais, si beau qu'il soit, je n'ai pu garder que mauvais souvenir de

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

prendre qu'un plongeon rapide de ce bassin dont la superficie couvre deux milliards de kilomètres carrés. Ces communications du capitaine Nemo ne furent mises en défaut pendant cette traversée, car l'énigmatique personnage ne parut pas une seule fois pendant cette traversée à grande vitesse. Jusqu'où a-t-il aussi fait un tour complet autour du monde sous les flots de cette mer, et ce voyage, il l'accomplit en deux fois vingt quatre heures. Parti, le matin du 16 février des parages de la Crète, le 18, au soleil levant, nous avions franchi le détroit de Gibraltar.

Il fut évident pour moi que cette Méditerranée renfermée dans nulle de ses terres qu'il voulait fuir, déplaisait au capitaine Nemo. Ses flots et ses brises lui rapportaient trop de souvenirs, sûrement trop de regrets. Il n'avait plus ici cette liberté d'allures, cette indépendance de manœuvres que lui laissaient les océans, et son Nautilus se sentait à l'étroit entre ces rivages de l'Afrique et de l'Europe.

Aussi, notre vitesse fut elle de vingt-cinq milles à l'heure, soit douze lieues de quatre kilomètres. Il va sans dire que Ned Land, à son grand ennui, ne put exécuter son projet de fuite. Il ne pouvait se servir du canot entraîné à raison de deux à trente mètres par seconde. Quitter le Nautilus dans ces conditions, c'était sauter d'un train marchant avec cette rapidité, manœuvre imprudente s'il en fut. D'ailleurs, notre appareil ne remontait que la nuit à la surface des flots, afin de renouveler sa provision d'air, et il dirigeait parfaitement suivant les indications de la boussole et les relèvements du loch.

Je me vis donc de nouveau emprisonné pour un temps indéterminé dans cette mer Méditerranée que le voyageur d'un express aperçoit du paysage qui fuit devant ses yeux, c'est à dire les objets lointains, et non les premiers plans qui passent comme un éclair. Cependant, comme moi, nous pûmes observer quelques uns de ces poissons méditerranéens, que la puissance de leurs nageoires maintient quelques instants dans les eaux du Nautilus. Nous restions à l'étage devant les vitres du salon, et mes notes ont permis me permettaient de refaire en quelques mots l'ichthyologie de cette mer.

Des divers poissons qui l'habitent, j'ai vu les uns entrer les autres, sans parler de ceux que la vitesse du Nautilus déroba à mes yeux, qu'il me soit donc permis de les classer d'après cette classification fantaisiste. Elle rendra mieux mes rapides observations.

Au milieu de la masse des eaux vivement éclairées par les rayons électriques, circulaient quelques uns de ces lamproies longues d'un mètre, qui sont communes à presque tous les climats. Des oxyrhinques, sortes de raies, larges de cinq pieds, au ventre blanc, au dos gris cendré et tacheté, se développaient comme de vastes étoffes emportées par les courants. D'autres raies passaient si vite que je ne pouvais reconnaître si elles méritaient le nom d'aigles que leur ont donné par les Grecs, ou les qualifications de rats, de crapaud et de chauve-souris dont les pêcheurs modernes les ont affublées. Des squales milandres, longs de douze pieds, et particulièrement redoutés des plongeurs, luttaient de rapidité avec eux. Des requins marins, longs de huit pieds, et dont la dorsale triangulaire d'un noir d'ébène, apparaissaient comme de grandes ombres bleuâtres. Des dorades, singulier sparoïdes, dont quelques unes mesuraient jusqu'à trente décimètres, se montraient dans leur vêtement d'argent et d'azur entouré de bandelettes, qui tranchait sur le fond sombre de leurs nageoires; poissons consacrés à Vénus, à bout enfoncé dans un sourcil d'or d'une précieuse amie de toutes les eaux, bonnes ou salées, habitant et fleuves, les lacs et les océans, vivant sous tous les climats, supportant toutes les températures, et dont la race, qui remonte aux époques géologiques de la terre, a conservé toute sa beauté des premiers jours. Des esturgeons magnifiques, longs de neuf à dix mètres, animaux de grande marche, semblaient de leur queue puissante la vitre des fenêtres, montrant leur dos bleuâtre à petites taches brunes; ils remontaient aux squales dont ils n'égalaient pas la force, et se rencontrent dans toutes les mers; au printemps, ils aiment à remonter les grands fleuves, à lutter contre les courants du Volga, du Danube, du Pô, du Rhin, de la Loire, de l'Oder, et se nourrissent de harengs, de maquereaux, de saumons et de gades. Bien qu'ils appartiennent à la classe des cartilagineux, ils sont délicats; on les mange frais, salés, marinés ou au sel; et autrefois, on les portait triomphalement sur la table des Lucullus. Mais de tous les hôtes de la Méditerranée, ceux que je pus observer le plus utilement, lorsque le Nautilus se rapprochait de la surface, appartenaient au sixième troisième genre des poissons osseux; c'étaient des thons, au dos bleu-noir, au ventre argenté d'argent, et dont les rayons dorsaux étincelaient d'or; ils ont la réputation de suivre à la marche des navires dont ils remplissent l'ombre fraîche sous les feux du ciel tropical, et ils ne la démentirent pas en accompagnant le Nautilus comme ils accompagnèrent autrefois les vaisseaux de Lapérouse; pendant de longues heures, ils luttèrent de vitesse avec notre appareil. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces animaux véritablement taillés pour la course, leur tête petite, leur corps lisse et puissant qui mesurait trois mètres, leurs pectorales douées d'une

remarquable vigueur, et leurs caudales furcynes. Ils nageaient en triangle, comme certains troupes d'oiseaux dont ils égalaient la rapidité, ce qui faisait dire aux anciens que la géométrie et la stratégie leur étaient familières ; en attendant, ils n'engraissaient point les pourvoiries des provençaux, qui les estiment comme les estimaient les habitants de la Lyonnaise et de l'Italie romaine, chacun en avalera, en étourdi, que les précieux animaux vont se jeter et périr par milliers dans les madragues marseillaises.

Je citerai, pour mémoire seulement, - car des poissons moins communs que conseil ou moi, nous ne fîmes qu'entrevoir : l'élégant des gymnotes électriques bleuâtres, qui paraissent comme d'insaisissables vapeurs, des murènes congres, serpents de trois à quatre mètres enveloppés de vert, de bleu et de jaune, des gades merlus longs de trois pieds, dont la chair me paraissait un morceau délicat, des coryphènes hippuris, qui flottaient comme de fines algues, des trigles, que les poètes appellent poissons-lyres, et les marins poissons siffleurs, et dont le museau est orné de deux lames triangulaires et dentelées qui figurent l'instrument du vieil Homère, des trigles-hirondelles, nageant avec la rapidité de l'oiseau dont elles ont pris le nom, des holocentres-mérons à tête rouge, dont la nageoire dorsale était garnie de filaments, des aloses, agrémentées de taches noires, grises, brunes, bleues, jaunes, vertes, et qui sont nuisibles à la voix argentine des dorades, et enfin de splendides turbots, ces laitues de la mer, roux de losanges à nageoires jaunâtres, pointillés de brun, et dont le côté supérieur, le seul comestible, est généralement marbré de brun et de jaune, ainsi que des troupes d'admirables mulles-rougets verdâtres ou cuivrés de paradis aux écailles, que les romains payaient jusqu'à dix mille sesterces la pièce, et qu'ils faisaient mourir sur leur table suivant d'un œil cruel leurs changements de couleurs depuis le rouge cinabre de la vie jusqu'au blanc pâle de la mort.

Et ici je ne puis observer ni muraènes, ni balistes, ni tétrodons, ni hippocampes, ni gobies, ni centrisques, ni blennies, ni surmulets, ni labres, ni éperlans, ni exocets, ni anchois, ni pagels, ni bogues, ni orphies, ni tous ces principaux représentants de l'ordre des pleuronectes, les limandes, les flets, les plies, les soles, les carrelets, communs à l'Atlantique et à la Méditerranée, il faut en accuser la vertigineuse vitesse qui emportait le Nautilus à travers ces eaux opulentes.

Quant aux mammifères marins, je crois avoir reconnu en brossant à l'ouvert de l'adriatique, deux ou trois grands cétacés, munis d'une nageoire dorsale, du genre des physétères, quelques dauphins de ~~cette~~ du genre des globicéphales, spéciaux à la Méditerranée, et dont la partie antérieure de la tête est zébrée de petites lignes claires, et aussi une douzaine de phoques au ventre blanc, au pelage noir, connus sous le nom de moines, et qui ont aussi obtenu l'ouïe de Dominicains, longs de deux à trois mètres.

Pour sa part, ~~croit avoir~~ conseil croit avoir aperçu une tortue large de six pieds, ornée de trois arêtes saillantes dirigées longitudinalement. Je regrettai de ne pas avoir vu ce reptile, car, à la description que m'en fit conseil, je crus reconnaître ~~une~~ remarquai la chélonée, qui forme une espèce assez rare. Je ne ~~vis~~, pour mon compte, que quelques caouannes, à carapace allongée.

Quant aux zoophytes, je pus admirer, pendant quelques instants une admirable galéolaire orangée qui s'accrocha à la vitre du salon de babord ; c'était un long filament ténu, s'arborisant en branches infinies, et terminé par la plus fine dentelle qu'aucune femme filât de ses rivales d'Arahyné. Je ne pus malheureusement recueillir cet admirable échantillon, et aucun autre zoophyte méditerranéen ne se fut sans doute offert à mes regards, si le Nautilus, dans la soirée du 16, n'eut singulièrement modifié sa verticale. Voici dans quelles circonstances.

Nous passions alors entre la Sicile et la côte de Tunis. Dans un espace resserré entre le cap Bon et le détroit de Messine le fond de la mer remonte presque subitement. Il forme comme une véritable crête sur laquelle il ne reste que dix mètres d'eau, tandis que de chaque côté, la profondeur en a cent soixante dix mètres. Le Nautilus dut donc manœuvrer prudemment afin de ne pas se heurter contre cette barrière sous-marine.

Je montrai à conseil, sur la carte de la Méditerranée l'emplacement qu'occupait ce long récif.

« Mais, m'en répliqua-t-il, si observateur conseil, c'est comme un isthme véritable qui rejoint l'Europe à l'Afrique.

— Oui, mon garçon, répondis-je, il barre en entier le détroit de Libye, et les sondages de Smith ont prouvé que les deux continents étaient autrefois réunis entre le cap Bon et le cap Furina.

— Je le crois volontiers, dit conseil.

— J'ajouterai, repris-je, qu'une barrière semblable existe entre Gibraltar et Ceuta, qui, au temps géologiques du globe, fermait complètement la Méditerranée

— Eh ! fit conseil, si quelques pouces volcaniques relevait un jour ces deux barrières au-dessus des flots !...

— Il n'est guère probable, conseil.

gorjie

– Enfin, que nourrira un pareil abîme ? Je ne vois rien qui se produise, et j'ai bien peur que ce ne soit encore pour nous de temps, qui se donne tant de mal pour peupler sa solitude !

– Vous vous trompez, ami, je le répète, Conseil, ce phénomène ne se produira pas. La vitalité du foyer souterrain va toujours en diminuant. Le volcan, si nourri aux premiers jours du monde, s'éteint peu à peu ; la chaleur centrale se perd, et la température des couches inférieures du globe baisse d'une quantité appréciable par siècle. Il en détruira de notre globe, car cette chaleur, c'est la vie.

– Cependant le soleil...

– Le soleil ne suffira pas, Conseil. Peut-il rendre la chaleur à un cadavre ?

– Non, que je sache.

– Eh bien, mon ami, la Terre sera un jour ce cadavre refroidi ; elle deviendra inhabitable, elle sera inhabitée comme la Lune, qui depuis longtemps a perdu sa chaleur vitale.

– Dans combien de siècles ? demanda Conseil.

– Dans quelques centaines de mille ans, mon garçon.

– Oh ! alors, répondit Conseil, nous avons le temps d'achever notre voyage, si toutefois Ned Land ne s'en mêle pas !

Et Conseil, rassuré, se remit à étudier le gaillard que le Nautilus nasait de près sous une pression modérée.

Là, sur un sol rougeâtre et volcanique, j'admirais toute une flore vivante, des éponges, des halotides des cydippes hyalines, ornées de cirrhes rougeâtres, et qui émettaient une légère phosphorescence, des béroés vulgairement connus sous le nom de concombres de mer et baignées pour ainsi dire dans les ondulements d'une lumière solaire, des comatules ambulantes, larges d'un mètre, et dont la pourpre rougissait les eaux, des encrines arborescentes de la plus grande beauté, des pavonaires à longues tiges, un grand nombre d'oursins connus chez les pêcheurs variées, des actinies vertes au tronc grisâtre, au disque brun, et qui se perdaient dans leur ceinture tentaculaire de tubacelles.

Conseil s'était occupé plus particulièrement d'observer les mollusques et les articulés, et bien que la nomenclature en soit un peu aride, je ne veux pas faire tort à mon brave garçon en omettant ses observations personnelles.

Dans l'embranchement des mollusques, il cite de nombreux pélonides particuliers, des spondyles pieds d'âne, qui s'entassaient les uns sur les autres, des donaxs triangulaires, des hyalles tridentées, à tuyaux jaunes étroitement transparents ; des pleurobranches orangés, des oscabrions ressemblant aux hydatines des aplysies connues aussi sous le nom de lièvres de mer, des dolabelles, des aciéres effarouchés, des ombrelles spéciales à la Méditerranée, des oreilles de mer dont la coquille produit une nacre très recherchée, des pétoncles flammulés, des anomies que les Languedociens, dibon, préfèrent aux huîtres, des clovis à ceux aux marseillais, des praires dorées, blanches et grises, de ces clams qui abondent sur les côtes de l'Amérique du nord, et dont il se fait un débit si considérable à New-York, des pétricoles opercutaires, de couleurs variées des lithodomes, enfoncés dans leurs trous, et dont je goûtais fort le goût poivré, des vénéricardes sillonnées dont la coquille a sommet bombé présentait des côtes saillantes des cythérées décrites de tubercules écarlates, des carniaires à pointe recourbée et semblables à de légères gondoles, des sérpules entortillées des atlantes à coquilles spiralisformes, des hélices grises, tachetées de blanc, et recouvertes de leur mantille triangle, des colides semblables à de petites limaces, des cavolines rampant sur le dos des ancillules et quelques autres ténioglosses à coquille ovale, des scalaires fauves, des littorines, des janthines, des aréraires, des pétricoles, des lamellaires, des cabochons, des pandores, etc.

Quant aux articulés, Conseil les a, sur ses notes, très justement divisés en six classes, dont trois appartiennent au monde marin, à sous la classe des crustacés, de cirrhopodes et des annélides.

Les crustacés se subdivisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil buccal se compose de plusieurs paires de mâchoires, et qui possèdent quatre, cinq, ou six paires de pattes thoraciques de ambulatoires. Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards qui fait trois sections des décapodes, les brachyoures, les macroures et les anomoures. Les noms sont légèrement barbares, mais ils sont justes. Parmi les macroures, Conseil cite des galathées dont le front se termine de deux grandes pointes divergentes, l'Inachus scorpion, qui – je ne sais pourquoi, – symbolisait la sagesse parmi les Grecs ; des lambres massena, des lambres spinimanes, probablement égarés sur ce fond, car d'ordinaire, ils vivent à des grandes profondeurs, des xantho, des Pilumnes, des Pinnothères, des calappiens grandeur – dont la chair est, à tort, – tenue pour vénéneuse, des corystes édentés, des Cryptopodes, des Dorippes laineuses, etc. Parmi les brachyoures subdivisés en cinq familles, les canstacés, les

Chez Sac

des annélides.

Les crustacés se subdivisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil buccal se compose de plusieurs paires de mâchoires, et qui possèdent quatre, cinq, ou six paires de pattes thoraciques de ambulatoires. Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards qui fait trois sections des décapodes, les brachyoures, les macroures et les anomoures. Les noms sont légèrement barbares, mais ils sont justes. Parmi les macroures, Conseil cite des galathées dont le front se termine de deux grandes pointes divergentes, l'Inachus scorpion, qui – je ne sais pourquoi, – symbolisait la sagesse parmi les Grecs ; des lambres massena, des lambres spinimanes, probablement égarés sur ce fond, car d'ordinaire, ils vivent à des grandes profondeurs, des xantho, des Pilumnes, des Pinnothères, des calappiens grandeur – dont la chair est, à tort, – tenue pour vénéneuse, des corystes édentés, des Cryptopodes, des Dorippes laineuses, etc. Parmi les

Léger

toutes les astacines, les salicoques et les oligozopodes, et cette des langoustes communes, dont la chair en si estimée surtout chez les femelles, des scyllares-cours ou cigales de mer, des gébies reverantes, et toutes sortes d'espèces comestibles, mais rien de la subdivision des astacines qui comprend les homards, car les langoustes sont les seuls homards de la méditerranée. Ensuite, parmi les anomoures, il vit des Dromies communes, abritées derrière cette coquille abandonnée d'une eolis, des Homoles à front épineux, des Bernard l'ermite, des porcellanes, etc...

Là s'arrêtait le travail de Conseil. Le temps lui avait manqué pour compléter la classe des crustacés, par les stomapodes, les amphipodes, les lemodipodes, les isopodes, les trilobites, les branchiopodes, les ostracodes et les entomostracées. Et pour terminer l'histoire des articulés marins, il aurait dû citer la classe des cyrrhopodes qui renferme les cyclopes, les argules, et la classe des annelides qu'il n'eut pas manqué de voir tout l'or du monde, de l'Inde ou en tubicoles et en Dorsibranches! Mais le Nautilus, ayant dépassé le banc sous-marin de Portland, reprit dans les eaux plus profondes de la mer libre.

Pendant la nuit du 16 au 17 février, nous étions alors dans le grand bassin méditerranéen, dont la plus grande profondeur ne dépasse pas trois mille mètres. Le Nautilus, sous l'impulsion de son plan incliné, glissait sur ses plans inférieurs, rasant presque les derniers couches de la mer.

Là, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes émouvantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la méditerranée si féconde en naufrages. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu! La méditerranée n'est qu'un lac comparée aux vastes plaines liquides du Pacifique! mais c'est un lac capricieux, aux flots changeants, aujourd'hui, propice et caressant pour la frêle tartane qui semble flotter entre le double azur de ses eaux et du ciel, mais demain, rageur, tourmenté, démonté par les vents, et brisant les plus forts navires de ses lames courtes mais pressées.

Aussi, dans cette promenade rapide à travers les couches profondes, que d'épaves j'aperçus gisant sur le sol, les unes déjà encroûtées par les coraux, les autres revêtues seulement de leur manteau de rouille, des ancres, des canons, des boulets, des garnitures de fer, des monceaux de mitraille, des cylindres brisés, des chaudières défoncées! puis des coques de navires, flottant entre deux eaux, mais à fleur, celles-là sûrement pour ne plus revoir la surface.

De ces malheureux navires naufragés, les uns avaient péri par collision, les autres pour avoir heurté de leur carène quelque écueil de granit. Plusieurs qui avaient coulé à pic avec leur mâture droite, leurs agrès intacts, semblaient n'attendre que l'heure d'être à flot dans une nouvelle rade flottante, et d'attendre le moment du départ. Lorsque le Nautilus passait entre eux, leurs couches de rouille semblaient prendre des teintes plus sombres, et les enveloppait de leur ombre comme d'un crêpe funèbre. Mais je ne vis pas encore ces grands navires de guerre, ces trois-ponts, ces frégates, ces corvettes, ces bricks, ces goélettes, ces bateaux à vapeur, ces yachts, ces transports, ces paquebots, ces bateaux à rames, ces galères, ces galiotes, ces tartanes, ces chebecs, ces barques, ces felouques, ces pinques, ces tartanes, ces bateaux de pêche, ces barques de commerce, ces navires de toutes sortes, ces bateaux de toutes formes, ces bateaux de toutes grandeurs, ces bateaux de toutes couleurs, ces bateaux de toutes nationalités, ces bateaux de toutes époques, ces bateaux de toutes matières, ces bateaux de toutes dimensions, ces bateaux de toutes capacités, ces bateaux de toutes vitesses, ces bateaux de toutes manœuvres, ces bateaux de toutes destinations, ces bateaux de toutes fortunes, ces bateaux de toutes misères, ces bateaux de toutes gloires, ces bateaux de toutes légendes, ces bateaux de toutes histoires, ces bateaux de toutes vies, ces bateaux de toutes morts, ces bateaux de toutes résurrections, ces bateaux de toutes éternités, ces bateaux de toutes infinités, ces bateaux de toutes absolus, ces bateaux de toutes dieux, ces bateaux de toutes univers, ces bateaux de toutes tout.

J'observai que les fonds méditerranéens étaient plus encombrés de ces sinistres épaves, à mesure que le Nautilus se rapprochait du détroit de Gibraltar. Les côtes d'Afrique et d'Europe se rétrécissaient alors, et dans ce détroit espacé, les naufrages étaient plus fréquents et terribles. Je vis là de nombreuses carènes de fer, des ruines fantastiques de steamers, les uns couchés, les autres debout et semblables à des animaux formidables. Un de ces bateaux naufragés, aux flancs ouverts, sa chaudière écrasée, ses roues brisées, n'offrait plus que la monture disloquée, son gouvernail séparé de l'étambot et retenu encore par une chaîne de fer, son tableau d'arrière rongé par les sels marins, se présentait aux yeux sous un aspect terrible! Combien d'existences avait-il brisées dans son naufrage! Combien de victimes avait-il entraînées sous les flots! Personne de son bord n'avait-il survécu pour raconter le terrible désastre? Ou les flots avaient-ils gardé jusqu'au secret de ce sinistre. Et, je ne sais pourquoi, il me vint à la pensée que ce bateau disparu sous cette mer pouvait être le malheureux Atlas, disparu corps et biens, depuis une vingtaine d'années, dont on n'avait jamais entendu parler! Ah! quelle sinistre histoire ce serait à faire que celle de ces fonds méditerranéens, de ce vaste ossuaire, où tant de victimes ont trouvé la mort!

Cependant, le Nautilus, indifférent et rapide, courait à toute vitesse au milieu de ces ruines. Le 18 février, vers trois heures du matin, il se présentait à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Là, existent deux courants: un courant supérieur, depuis longtemps reconnu, qui amène les eaux de l'océan dans le bassin de la méditerranée; puis un contre-courant

inférieur, dont le raisonnement a démontré l'insuffisance. En effet, la somme des eaux de la Méditerranée, incessamment atteinte par les flots de l'Atlantique, et par les fleuves qui y jettent, devrait élever chaque année le niveau de cette mer, car son évaporation est insuffisante pour rétablir l'équilibre. Or, il n'en est pas ainsi, et on a dû nécessairement admettre l'existence d'un courant inférieur qui porte du détroit de Gibraltar, vers dans le bassin de l'Atlantique, le trop plein de la méditerranée.

Fait exact, en effet. Sûr de ce contre courant que projetait le Nautilus; il s'avança rapidement par l'étroite passe. Un instant, je pus entrevoir les admirables ruines du temple d'Hercule submergé avec l'île basse qui le supportait, au dire de Pline et d'Avienus, et, quelques minutes plus tard, nous flottions sur les flots de l'Atlantique.

Chapitre 8
La baie de Vigo.

L'Atlantique! Vaste étendue d'eau dont la superficie couvre vingt-cinq millions de milles carrés, longue de neuf mille milles sur une largeur moyenne de deux mille sept cents. Importante mer presque ignorée des anciens, sauf peut-être des Carthaginois, des Hollandais de l'antiquité, qui dans leurs périgrinations commerciales suivaient les côtes de l'Europe et de l'Afrique! Océan, dont les rivages aux immenses parallèles embrassent une température de climats, arrosé par les plus grands fleuves du monde, le Saint-Laurent, le Mississipi, l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, le Niger, le Sénégal, l'Elbe, le Loire, le Rhin, qui lui apportent les eaux des pays les plus civilisés et des contrées les plus sauvages. Magnifique plaine liquide sillonnée incessamment par les navires de toutes les nations, abritée sous tous les pavillons du monde, et qui termine ses dernières terribles, redoutées du navigateur, le cap Horn et le cap des Tempêtes.

Le Nautilus en brûlait les eaux sous le tranchant de son éperon, après avoir accompli près de dix mille lieues en trois mois et demi, c'est-à-dire plus de neuf fois que n'est mesurée un des grands cercles de la terre. où allions-nous maintenant, et que nous réservait l'avenir?

Le Nautilus, sorti du détroit de Gibraltar, avait pris le large; il revint à la surface des flots, et nos promenades quotidiennes sur la plateforme nous furent rendues.

Je montai aussitôt accompagné de Ned Land et de Conseil. Une distance de douze milles apparaissait vaguement le cap Saint-Vincent, qui forme la pointe sud-ouest de la Péninsule hispanique. Il ventait un assez fort coup de vent du sud; la mer était grosse, houleuse; elle imprimait de violents tangages au Nautilus. Il était presque impossible de se maintenir sur la plateforme, que d'énormes paquets de mer battaient à chaque instant. Nous redescendîmes donc après avoir humé quelques bouffées d'air.

Je regagnai ma chambre. Conseil revint à sa cabine. Mais le Canadien, bien autrement préoccupé, me suivit. Notre rapide passage à travers la Méditerranée ne lui avait pas permis de mettre ses projets à exécution, et il désirait savoir à quoi s'en tenir désormais.

Lorsque la porte de ma chambre fut fermée, il s'assit et me regarda silencieusement.

« Ami Ned, lui dis-je, je vous comprends, mais vous n'avez rien à me reprocher. Dans les conditions où naviguait le Nautilus, vous n'avez pas songé à le quitter sans être de la folie! »

Ned Land ne répondit rien. Ses lèvres pincées se serrèrent, ses sourcils froncés, indiquaient qu'une violente obsession s'emparait de lui.

« Voyons, repris-je, ce n'est pas encore l'Europe que nous fuyons. Nous remontons la côte du Portugal. Nous bientôt en la France, l'Angleterre où nous pourrions facilement trouver un refuge. Mais si le Nautilus, sorti du détroit de Gibraltar, avait mis le cap au sud, s'il nous entraînait vers les régions où les continents manquent, je partagerais vos inquiétudes. Mais nous le savons maintenant, le capitaine Nemo ne fuit pas les mers civilisées, et dans quelques jours, je crois que vous pourrez agir avec quelque sécurité. »

Ned Land me regarda plus attentivement encore, et fermant à demi les lèvres:

« Chez pour ce soir » dit-il.

Je me redressai subitement. Malgré, je l'avoue, mon préparé à cette communication, j'aurais voulu répondre au Canadien, mais les mots ne me vinrent pas.

« Nous étions convenus d'attendre une circonstance, reprit Ned Land. La circonstance se présente. Ce soir, nous ne serons qu'à quelques milles de la côte espagnole. La nuit sera sombre. Le vent souffle du large. M'en votre parole, monsieur Aronnax, ne comptez sur vous »

Comme je restais toujours, le Canadien se leva et

16e garrone
194 Lieues

Se rapprochant de moi :
« Le soir, à mes yeux, me dit-il, j'ai pressenti conseil. Ce
matin-là, le capitaine Nemo sera informé dans sa chambre et
probablement consigné. Ni les mécaniciens ni les hommes de l'équipage
ne pourront nous voir. Arrêté avec nous, nous gagnerons l'escalier
central. Vous, monsieur Aronnax, vous rentrerez dans la bibliothèque
d'où nous partons, attendant mon signal. Et alors, à mer de la
voile sous l'eau le canot. Vous comprenez parfaitement mes propositions. Je me suis
procuré une clef anglaise pour dévisser les écrous, aussi, à l'œuvre et
à vous soir. »
— La mer est mauvaise, dis-je
— Nous vaincrons, répondit le Canadien, mais il faut risquer cela. La liberté vaut qu'on la paye. D'ailleurs, l'
embarcation est solide, et quelques milles avec un vent qui porte ne
sont pas une affaire. Qui sait si demain, nous ne serons pas à mille lieues
à terre au large. Que les circonstances nous favorisent, et avant deux
jours nous serons débarqués sur quelque point de la côte terre
ferme. Alors ou morts. Et la grâce de Dieu et à ce soir ! »
Sur ce mot, le Canadien se retira, me laissant presque abasourdi.
abasourdi. J'avais voulu ne laisser à Ned aucune initiative
par la fuite. Mais aurais-je dû, après tout ? Ned avait avant moi
raison. Cette rencontre inopinée du capitaine Nemo, cette invitation
sur ma poitrine, et assumer cette responsabilité de compromettre
par son intérêt l'avenir de mes compagnons ? Demain, le capitaine
Nemo ne pourrait-il pas nous entraîner au fond de toutes mers ?
Au même moment, un ronflement sourd m'apprit que les
réservoirs avaient se remplissaient, et le Nautilus s'enfonça sous les
flots de l'Atlantique.
Je demeurai dans ma cabine, je voulais calmer mon esprit entre le capitaine pour calmer à ses yeux
le capitaine Nemo qui me dominait. Vaine pensée que
laissa amer entre le désir et le regret d'abandonner à jamais
Nautilus, de laissant inachevés mes chers sous-marines ! quitter
aussi ces beaux, mon océan atlantique, comme j'emplaisais à le
nommer, sans en avoir observé les dernières couches, sans lui
avoir dérobé ses secrets que m'avaient révélé les mers du Indes et
du Pacifique ! mon roman me tombait des mains au premier
volume ! mon rêve s'interrompait au plus beau moment ! Mais
quelles heures mauvaises j'écoulerais ainsi, tantôt me voyant
en fuite, à terre, avec mes compagnons, tantôt souhaitant, en dépit de ma raison, que
quelque circonstance inconnue empêche la réalisation du projet
de Ned Land !
Deux fois, je vins au salon. Je voulais consulter le compas.
Je voulais voir si la direction du Nautilus nous rapprochait, en effet, de
nous éloignait de la côte ! mais non. Le Nautilus se tenait toujours
dans les eaux portugaises ! Il courait au nord en prolongeant
les rivages de l'Océan.
Il fallait donc en prendre son parti et se préparer à fuir.
mon bagage n'était pas lourd. Mes notes, rien de plus.
Quant au capitaine Nemo je me demandais ce qu'il
penserait de notre évasion. Je n'avais pas à me plaindre de lui.
au contraire, jamais hospitalité ne fut plus franche que la sienne.
En le quittant je ne pouvais être taxé d'ingratitude ! N'en répondant,
car, le capitaine outrepassant ses droits, prétendait nous retenir
perpétuellement à son bord. En aucune manière, aucun serment
ne nous liait à lui.
Je ne l'avais pas revu depuis notre visite à l'île de
Santorin. Le hasard devait-il me mettre en sa présence avant
notre départ ? Je le désirais et je le craignais tout à la fois. J'errais ainsi
dans ma cabine ou je me l'imaginais faisant marcher dans la galerie centrale
à la mienne. Aucun bruit ne venait à mon oreille. Cette
galerie devait être déserte.
Alors, je me mis à me demander si cet étrange personnage
était à bord. Depuis cette nuit pendant laquelle le canot avait
quitté le Nautilus pour un service mystérieux, mes idées s'étaient
beaucoup modifiées. Je pensais que le capitaine Nemo devait avoir
renoncé avec la terre à toutes relations d'une certaine espèce. Ne
quittait-il pas aussi lui le Nautilus ! Des semaines entières !
étaient souvent écoulé, sans que je l'eusse rencontré. Que faisait
il alors, en ce moment je le croyais en proie à quelque crise de misanthropie,
n'accomplissait il pas au fond quelque sinistre dessein dans la nature
ou s'échappait jusqu'ici ?
Toutes ces idées m'assaillirent simultanément. J'éprouvais
un malaise véritable. Cette journée d'attente me fatiguait déjà.
Les heures tournaient trop lentement à mon gré. Mes impatiences
Mon dîner me fut servi dans ma cabine, car
mon absence fut aussi remarquée à mon absence. Je mangeai mal,
étant trop préoccupé. Je quittai la table au bout vingt minutes, — je le comptais, — me séparant encore du moment où
je pourrais répondre à Ned Land. Mon agitation redoublait. Je
ne pouvais rester immobile. Malgré moi je venais espérant calmer
Je voulus revoir le salon une dernière fois. Je pris
sur les rayons, à l'aventure, quelques livres, ouvrages
tant d'heures agréables dans ces mêmes heures étudiés. Je regardai
toutes ces richesses, tous ces trésors, comme un homme
d'un cerveau exalté, qui pense pour ne jamais revenir. Les
merveilles de la nature, au sein desquelles j'avais vécu depuis
je concentrais ma vie, j'allais les abandonner pour jamais !

Je suis monté pour me y
qui attendait le canot à la coque du Nautilus.

Je n'avais imaginé que le cas échéant j'aurais
eu le temps de réfléchir, de discuter. Mon opinion était
compagnons en dire le dernier mot. Que les

dans ma cabine tout personnel

quelles inquiétudes, quels torts pourtant dans mon esprit
et ce qu'il serait dans le double cas où ma tentative
réussirait ou manquerait ! Sans doute

Aucun serment ne nous liait à lui. Aussi sur la force
des mers seule qu'il comptait et non sur notre parole
pour nous fixer à jamais auprès de lui. Cette prétention
justement avouée de nous retenir éternellement prisonniers
à son bord, justifiait toutes nos tentatives.

et mille autres

à la fois. Le temps des impatiences ne peut être quantifié
dans l'étrange situation où nous sommes. J'éprouvais une
malaise insupportable. Cette journée d'attente me fatiguait
étrangement.

j'avais à
mon poids battait avec violence
par le mouvement le trouble de mon esprit. L'idée de succomber
dans notre tentative entreprise était le moins pénible
de mes soucis, mais la pensée de voir notre projet découvert
avant d'avoir quitté le Nautilus, à la veille d'être
ramené devant le capitaine Nemo, irrité de ce qui me est
pis, traître et trahi de mon abandon, me faisait palpiter.
depuis deux jours

~~Une fois encore~~ J'aurais voulu plonger mes regards par la vitre du salon à travers les eaux de l'Atlantique ; mais les panneaux étaient hermétiquement fermés, et un matelas de tôle me séparait de cet océan que je ne connaissais pas encore.

~~Jusqu'à l'horloge marqua huit heures~~ je regardai la boussole. Notre direction était toujours au nord. Le loch indiquait une vitesse modérée, le manomètre, une profondeur de vingt-sept mètres environ. Les circonstances favorisaient donc les projets du Canadien.

Je regagnai ma cambre. Je me vêtis chaudement, bottes de mer, bonnet de loutre, caban de byssus double de peau de phoque. J'étais prêt. J'attendis. Les frémissements de l'hélice troublaient seuls le silence profond qui régnait à bord. Machinalement, je tendais l'oreille, quelque cri de voix ne m'apprendrait-il pas, tout à coup, que Ned Land venait d'être surpris dans ses projets d'évasion ! Une inquiétude mortelle ~~me troublait~~ m'envahit. J'essayais vainement de reprendre mon sang-froid.

Trois heures sonnèrent, je collai mon oreille près de la porte du capitaine. Nul bruit. Je quittai ma cambre. Je revins au salon. J'étais plongé dans une demi-obscurité, mais désert.

J'ouvris la porte qui communiquait avec la bibliothèque, même clarté mystérieuse, même solitude. J'allai me poster près de la porte qui ~~donnait~~ sous la cage de l'escalier central. J'attendis le signal de Ned Land.

En ce moment, les frémissements de l'hélice me parurent diminuer sensiblement. Puis, ils cessèrent tout à fait. Pourquoi ce changement dans l'allure du *Nautilus* ? Le silence absolu n'était plus troublé en moi que par les battements de mon cœur. Cette galte du *Nautilus* favorisait elle ou gênait-elle les desseins de Ned Land ? Je n'savais que devenir.

Soudain, un léger choc se fit sentir. Je compris que le *Nautilus* venait de s'arrêter sur le fond de l'Océan. Mon inquiétude redoubla. Le signal du Canadien ne m'arrivait pas. J'avais envie de rejoindre Ned Land, et de l'engager à remettre sa tentative. Je sentais que notre navigation ne se faisait plus dans les conditions ordinaires...

En ce moment, la porte du grand salon s'ouvrit, et le capitaine Nemo parut. Il m'aperçut aussitôt, et, sans autre préambule :

« Ah ! monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ? ~~mais elle~~ ~~me~~ ~~intéresse~~ ! »

Ou saurais-je mieux l'histoire d'Espagne que dans les conditions où je me trouvais, l'esprit troublé, la tête perdue, ou ne pouvant articuler un mot.

« Eh bien ? reprit le capitaine Nemo, vous avez entendu ma question ? Savez-vous votre histoire d'Espagne ?

— Mal, répondis-je tant mal, répondis-je.

— Voilà bien les savants, dit le capitaine, ils ne savent rien. Mais enseignez-vous, ajouta-t-il, et je vais vous raconter un curieux épisode de cette histoire. »

Le capitaine s'étendit sur un divan, et machinalement, je pris place auprès de lui, dans la pénombre.

« Monsieur le professeur me direz, écoutez mon bien, car peut-être cette histoire vous intéressera par un certain côté, car elle répondra à une question que sans doute vous ne n'avez pu résoudre.

— Je vous écoute, capitaine, dis-je, me maîtrisant ~~de~~ mon mieux.

— Votre attention ne vous fatiguera pas, répondit le capitaine Nemo, si vous le voulez bien, je commencerai mon histoire en 1702. Vous n'ignorez pas qu'à cette époque, votre roi Louis XIV croyant qu'il suffisait d'un geste de potentat pour faire rentrer les Pyrénées sous terre, avait imposé le duc d'Anjou aux Espagnols. Ce prince, qui régnait plus ou moins mal, ~~avait~~ sous le nom de Philippe V, à force de sacrifices, d'argent, de soldats, de marins. Cependant, l'argent ne lui manquait pas, à la condition que ses galions, chargés de l'or et de l'argent de l'Amérique, entrassent dans ses ports. Or, en cette année de 1702, on attendait un riche convoi que la France fit escorter par une flotte de vingt-trois vaisseaux commandés par l'amiral de Chateau-Renaud, car les marines coalisées couvraient alors l'Atlantique.

« Ce convoi devait se rendre à Cadix, mais l'amiral, ayant appris que la flotte anglaise croisait dans ces parages, résolut de rallier un port de France.

Il parcourut ainsi le salon, s'arrêta près de la porte ménagée dans le pan coupé, et qui s'ouvrait sur la cambre du capitaine. A mon grand étonnement, cette porte était entrebâillée. Je reculai involontairement. Si le capitaine Nemo était dans sa cambre il pouvait me voir. Cependant, n'entendant aucun bruit à l'intérieur de cette cambre, je m'approchai. Cette cellule était déserte. Je poussai la porte. Je fis quelques pas à l'intérieur. Toujours le même aspect sévère, sombre.

Sur un matelas, quelques cartes pliées, suspendues à la paroi, et que je n'avais pas remarquées à ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée, Kosciusko, le héros tombé aux mains de Finis Poloniæ, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Lincoln, tombé sous la main d'un assassin, et enfin ce martyr de l'affranchissement des nègres, John Brown, suspendu à son gibet, d'après le dessin terrible de Victor Hugo.

Quel lien unissait-il entre eux ces héros de l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je douter de cette réunion de portraits dépendant le mystère de son existence. Était-il le champion des peuples opprimés, le vengeur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques du siècle ? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse !...

Tout à coup, l'horloge sonna huit heures. Le battement du premier coup de marteau sur le timbre m'arracha à mes rêves. Je tressaillis comme si une main invisible eût pu plonger au plus secret de mes pensées, et je me précipitai hors de la cambre.

Là, mon regard s'arrêta sur la boussole

Dumas

« Les commandants espagnols du convoi protestèrent contre cette
décision, et exigèrent d'être conduits dans un port espagnol, et
on désigna de Cadix, dans la baie de Vigo, située sur la côte nord
ouest de l'Espagne, et qui n'était pas fermée.
« L'amiral de Chateau Renaud eut la faiblesse d'obéir à cette
injonction, et les galions entrèrent imprudemment dans la baie
de Vigo.
« Malheureusement la cette baie forme une rade ouverte,
qui ne peut être aucunement défendue. Il fallait donc se hâter
de débarquer les galions avant l'arrivée des flottes coalisées, et
le temps n'eut pas manqué à ce débarquement, si une misérable
question de rivalité n'eut surgi tout à coup. « Vous suivez bien
l'enchaînement des faits, me demanda le capitaine Nemo.
— Parfaitement, dis-je, ne sachant encore à quel propos il était fait cette leçon d'
navigation.
— Je continue. Voici ce qui se passa. Les commerçants de Cadix
avait un privilège pour leur port, en vertu duquel ils devaient recevoir
toutes les marchandises qui venaient des Indes Occidentales. Or,
débarquer les lingots des galions au port de Vigo, c'était aller contre
leur droit. Ils se plaignirent donc à Madrid, et obtinrent
du faible Philippe V. que le galion le convoi sans procéder à l'on du Vigo
débarquement resterait en séquestre dans la rade, jusqu'au moment
où les flottes ennemies se seraient éloignées.
« Or, pendant que l'on prenait cette décision, le 22 octobre
1702 les vaisseaux anglais se présentèrent dans la baie de Vigo.
L'amiral de Chateau Renaud, malgré les forts inférieures, se battit
courageusement. Mais, quand il vit que les richesses du convoi
allaient tomber entre les mains de l'ennemi, il incendia et
aborda les galions qui s'engloutirent avec leurs immenses trésors. »

Le capitaine Nemo s'était arrêté ; mais je trouve je
ne voyais pas encore en quoi cette histoire pouvait m'intéresser.
« Et bien ? demandai-je
— Eh bien, monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo,
nous sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous
d'en pénétrer les mystères. »

Le capitaine se leva et me pria de le suivre. Pendant que le temps de me remettre.
Nautilus. Le salon était obscur, mais par les vitres découvertes on voyait
les flots de la mer. Je regardai.

Autour du Nautilus dans un rayon d'une demi-mille
la eau apparaissait comme imprégnée de lumière électrique
sous les puissants réflecteurs de notre fanal. Le fond sablonneux était
net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de leurs scaphandres,
s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi pourris,
des caisses éventrées au milieu de bois encore noirs d'une incendie.
Puis, à ces caisses ou à terre, ils s'attachaient sous leurs efforts des
lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable
en était jonché. Puis, chargé de ce précieux butin, ces hommes,
revenaient au Nautilus, y déposaient leur fardeau, et repartaient pour une nouvelle pêche d'argent et d'or.
retournaient aussitôt et revenaient pour cette inépuisable mine

Je comprenais enfin ! C'était ici le théâtre de la bataille
du 22 octobre 1702. La mer avait roulé les galions d'argent
pour le compte du gouvernement espagnol. Là le capitaine
Nemo venait prendre, suivant ses besoins, les millions dont il lestait
son Nautilus. C'était pour lui, pour lui seul, que l'
Amérique avait livré ses plus précieux métaux ! Il était l'héritier
direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et
aux vaincus de Fernand Cortez.
« Savez-vous, monsieur le professeur me demanda-t-il en souriant,
que la mer contient tant de précieux métaux ?
— Je savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes
l'argent qui est tombé en espèces ou dans les eaux.
— Sans doute, monsieur, mais pour extraire cet argent, les dépenses
l'emporteraient de beaucoup sur le profit. Ici, au contraire,
je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu
et non seulement dans cette baie de Vigo, mais encore
sur mille théâtres de naufrages qui dont ma carte sous-marine
a noté la place. Comprenez-vous, maintenant, que je sois riche
à millions ! de reste
— Je le comprends, capitaine. Tous ces trésors de la mer vous appar-
tiennent dans l'exploitera qui en exploitant présentement cette
baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une
société future.
— Et la quelle ?
— une société, dont j'ai entendu parler quelque temps avant
notre départ, et qui a reçu du gouvernement espagnol, le privilège
de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés
par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évaluait à cinq cents
millions la valeur de ces richesses naufragées.
— Cinq cents millions, me répondit le capitaine Nemo. Ils y
étaient, mais ils n'y sont plus.
— C'est juste. Les malheureux actionnaires vont encore crier au vol
devant je les plains, mais après tout, que ces pauvres de la terre
ces malfaiteurs, qui ne profiteront jamais de tant de richesses
pour des futilités !
— Futilités ! répondit le capitaine Nemo en s'animant, croyez-vous
donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, parce que je les
reprenais ! qui vous dit que je ne les emploie pas à nourrir

Permettez-moi pourtant de vous dire

ami, un bon avis à ces actionnaires serait-il aussi de mauvais goût ! Qui sait pourtant s'il serait bien reçu.
Ce que les hommes regrettent par dessus tout d'ordinaire,
c'est moins la perte de leur argent que celle de leurs
folles espérances. Je les plains moins, après tout, que ces
milliers de malheureux avec quels faim de richesses bien
répartis eussent pu profiter, tandis qu'elles seront
à jamais stériles pour eux ! »

Je n'avais pas plutôt exprimé ce regret, que je
soupçonnai qu'il avait dû blesser le capitaine Nemo.

alors que c'est moi qui les
Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de faire le
métier de chercheur de trésors ?, qui vous dit que je n'en fais pas

~~ceux qui souffrent, à quelque nation qu'ils appartiennent, et~~ aident ceux qui ~~souffrent~~ [illegible] »

Le capitaine Nemo s'arrêta sur ces dernières paroles, regrettant peut-être d'avoir trop parlé ! Mais j'avais compris ~~tout~~ devine ~~sa dernière pensée~~ ! quelques fureurs les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'impénétrable sous les mers, avant tout, et était-ce un homme ! Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux individus ! ~~comme aux peuples~~

Et je compris alors à quel étrange destinée un millionaire expédié par le capitaine Nemo, lorsque le Nautilus naviguait dans les eaux de la Crète insurgée !

Chapitre 9.
Un continent disparu.

Le lendemain matin 9 février, je vis entrer le Canadien dans ma chambre. J'attendais sa visite. Il avait l'air très désappointé.

« Eh bien, monsieur ! me dit-il

— Eh bien, Ned ! le hasard s'est-il mis contre nous hier ?

— Non ! il a fallu que le digne capitaine s'arrêtât précisément à la heure où nous allions sur son ~~ennemi~~ banc !

— Oui, Ned, il avait affaire à son banquier

— Son banquier !

— Ou plutôt la maison de banque. N'entends-tu pas là cet océan où ne trouverez rien plus en sureté que dans les caisses d'un État ! »

Je racontai alors au Canadien les incidents de la veille, et je vis bien que le digne Ned aurait volontiers fait une promenade sur les champs de bataille du Vigo.

« Enfin, dit-il, une autre fois, nous réussirons. Ce n'est que partie remise, et dès ce jour, n'en parlons ... »

— quelle est la direction du Nautilus ?

— Le Nord, répondit Ned.

— Eh bien ! à midi, nous verrons le point. »

Le Canadien retourna près de Conseil. Dès que je fus habillé, je passai dans le salon. La carte n'était pas rassurante. La route du Nautilus était ~~sud~~ sud sud ouest. Nous tournions le dos à l'Europe.

J'attendis avec une certaine impatience que le point fut porté sur la carte. Vers onze heures et demie, les réservoirs se vidèrent et notre appareil remonta à la surface de l'océan. Je m'élançai vers la plate-forme. Ned Land m'y avait précédé.

Plus de terres en vue. Rien que la mer immense. Quelques voiles à l'horizon, de celles sans doute qui vont chercher jusqu'au cap Bon rogné les vents favorables pour doubler le cap de Bonne Espérance. Le temps était couvert. Un coup de vent se préparait.

Ned, ragaillardi depuis, essayait de percer l'horizon brumeux. Il espérait encore qu'au dernière tour de tourillard, il étendait cette terre si désirée.

À midi, le soleil se montra un instant. Le second profita de cette éclaircie pour prendre sa hauteur. Puis, la mer devenant plus houleuse, nous redescendîmes, et la panneau fut refermé.

Une heure après, lorsque je consultai la carte, je vis que la position du Nautilus y était indiquée par 15°17' de longitude et 33°22 de latitude, à ~~une~~ quinze lieues de la côte la plus rapprochée. Il ne fallait pas songer à fuir, et je laissai à penser quelles furent les colères du Canadien, quand je lui fis connaître notre situation.

Pour mon compte, je ne me désolai pas outre-mesure, et en attendant une occasion, je repris mes travaux habituels.

Vers le soir, je reçus la visite du capitaine Nemo. Il me demanda fort gracieusement si je me sentais fatigué d'avoir veillé la nuit précédente. Je répondis négativement.

« Alors, monsieur Aronnax, je vous proposerai une curieuse excursion.

— Parlez, capitaine.

— Vous n'avez encore visité les fonds sous-marins que le jour et sous la clarté du soleil. Vous conviendrait-il de les voir par une nuit obscure ?

— Très volontiers.

— Cette promenade sera fatigante, je vous en préviens. Il faudra marcher longtemps, gravir une montagne. Les chemins ne sont pas très bien entretenus.

— Ce que vous me dites là, capitaine, redouble ma curiosité. Je suis prêt à vous suivre.

— Venez donc, monsieur le professeur, nous allons revêtir nos engins. »

Arrivé au vestiaire, je vis que ni mes compagnons ni aucun homme de l'équipage ne nous suivrait pendant cette excursion. Le capitaine Nemo ne m'avait pas proposé d'emmener Ned ou Conseil, et je ne crus pas devoir les offrir.

En quelques minutes, nous fûmes vêtus de nos appareils. On plaça sur notre dos le réservoir abondamment chargé d'air, mais les lampes électriques n'étaient pas préparées. Je le fis observer au capitaine.

---

ne bon usage ! Croyez-vous que j'ignore quel 42
ensuite des êtres souffrants, de races opprimées ou
cette terre, des misérables à soulager, des victimes
à venger ! Ne comprenez-vous pas ?... »

aux races asservies comme

dans le secret espoir de le ramener à l'idée de ne point abandonner le capitaine, mais mon récit n'eut d'autre résultat que le regret clairement exprimé par Ned de n'avoir pas fait pour son compte.

Tout n'est pas fini. Il reste quelque coup de harpon perdu

Vers onze heures,
très inattendue

je me sentais comme soulagé du poids qui m'opprimait et je pus reprendre avec une sorte de calme relatif

« Eux nous seraient inutiles » me répondit-il.

Je crus avoir mal entendu, mais je ne pus retenir mon observation, car la voix du capitaine n'avait déjà plus sa sonorité métallique. Il gagnera de me garnauger, et quelques minutes plus tard, après la manœuvre habituelle, nous prenions pied sur le fond de l'Atlantique, à une profondeur de trois cents mètres.

Les eaux étaient profondément obscures, mais le capitaine Nemo me saisit le bras, et me montra dans le lointain, une boule rougeâtre, et une sorte de large lueur, qui brillait à deux milles environ du Nautilus. Ce qu'était ce feu, quelle matière l'alimentait, pourquoi et comment il se revivifiait dans la masse liquide, je n'avais pas le temps de le chercher. En tout cas, il nous éclairait, vaguement il est vrai mais mes yeux s'accoutumèrent bientôt à ces lumières particulières, et je compris, dans cette circonstance, l'inutilité des appareils Ruhmkorff.

Le capitaine Nemo et moi nous marchions l'un près de l'autre, et depuis quelques instants déjà nous foulions sur le sol signalé, le lit étant plat et montant insensiblement. Nous faisions de larges enjambées, aidés par nos bâtons; mais notre marche était lente, en somme, car nos pieds s'enfonçaient souvent dans une boue de vase pétrie avec des algues et semée de pierres plates.

Tout en m'avançant, j'entendais une sorte de grésillement au dessus de ma tête. Ce bruit redoublait parfois et se produisait comme un pétillement continu. Je compris bientôt la cause de ce bruit. C'était la pluie qui tombait violemment en crépitant à la surface du flot. Instinctivement, la pensée me vint que j'allais être trempé! Par l'eau, au milieu de l'eau! Je ne pus m'empêcher de rire de cette idée baroque. Mais pourtant, sous l'épais scaphandre, on ne sent plus le liquide élément, et l'on croit se mouvoir au milieu d'une atmosphère un peu plus dense que l'atmosphère terrestre, voilà tout.

Après une demi-heure de marche, le sol devint plus rocailleux. Des méduses, de crustacés microscopiques, de pennatules l'éclairaient légèrement de leurs lueurs phosphorescentes. J'entrevoyais des monceaux de pierres que tapissaient des milliers de zoophytes et des familles d'algues. Le pied glissait souvent sur ces visqueux tapis de varech, et sans mon bâton ferré, je serais tombé plus d'une fois. En me retournant, je voyais toujours le fanal blanquâtre du Nautilus qui commençait à pâlir dans les ténèbres.

Ces amoncellements pierreux dont je viens de parler, étaient dû à sur le fond océanique, suivant une certaine régularité que je ne m'expliquais pas. Je suivais du yeux ces gigantesques rideaux qui se perdaient dans l'obscurité lointaine et doublaient longues enjambées à tout évaluation. D'autres énigmes se présentaient aussi, que je ne savais résoudre. Il me semblait que mes lourdes semelles de plomb écrasaient une litière d'ossements qui craquaient avec un bruit sec. Qu'était donc cette vaste plaine que je parcourais ainsi? J'aurais voulu interroger le capitaine, mais son langage par signes qui lui permettait de causer avec ses compagnons, lorsqu'il le suivait dans ses excursions sous-marines, était encore incompréhensible pour moi.

Ayant alors la clarté conjecture qui nous guidait, j'accroissait en allongeant mes foulées. La présence de ce foyer sous les eaux m'intriguait au plus haut degré. Était-ce quelque effluence électrique qui se manifestait au milieu des eaux? Allais-je voir quelque phénomène naturel encore inconnu des savants de la terre? Ou même, - car cette pensée traversa mon cerveau - la main de l'homme intervenait-elle dans ces embrasements? Souffrait-elle ici encore? Devais-je rencontrer sous ces couches profondes, des compagnons, des amis du capitaine Nemo, vivant comme lui de cette existence étrange, et auxquels il allait rendre visite? Trouverais-je là bas, toute une colonie d'exilés, qui fait des fonds de la terre avaient ajouté et trouvé l'indépendance au plus profond de l'Océan! Toutes ces idées folles, inadmissibles, me poursuivaient et dans cette disposition d'esprit, surexcité sans cesse par une série de merveilles qui passaient sous mes yeux, je n'aurais pas été surpris, si j'avais rencontré, au fond de cette mer, une de ces villes sous-marines que rêvait le capitaine Nemo.

Notre route s'éclairait de plus en plus. La lueur blanchissante rayonnait au sommet d'une montagne haute de deux cents pieds environ. Mais ce que j'apercevais n'était qu'une simple réverbération produite par le métal réfléchissant des couches d'eau. Le foyer, source de cette inexplicable clarté, occupait le versant opposé de la montagne.

Au milieu des dédales pierreux qui sillonnaient le fond de l'Atlantique, le capitaine Nemo s'avançait sans hésitation. Il connaissait cette sombre route; il l'avait souvent parcourue, sans doute, et ne pouvait s'y perdre. Je le suivais avec une confiance inébranlable; il me semblait être un des génies de la mer, et quand il marchait devant moi, mes yeux admiraient sa haute stature qui se découpait en noir sur le fond lumineux de l'horizon.

Il était alors une heure du matin. Nous étions arrivés aux premières rampes de la montagne. Mais pour les aborder, il fallut s'aventurer sous par les sentiers difficiles d'un vaste taillis.

Oui! un taillis d'arbres morts sans feuilles, sans sève, minéralisés sous l'action des eaux, et que dominaient quelques des arbres gigantesques.

pins gigantesques. L'eau comme une gouttière encore écoute, tenant par ses ramures au sol environ, couverte la ramure, à la manière des fines dentelures de papier noir se dessinait nettement sur le plafond des eaux. Que l'on figure une forêt du Hartz, accrochée aux flancs d'une montagne avec une forêt engloutie, des sapins étaient ensevelis d'algues et de fucus, entre lesquels grouillait un monde de crustacés. J'allais, gravissant les rochers, enjambant les troncs étendus, brisant les lianes de mer qui se balançaient d'un arbre à l'autre, effarouchant les poissons qui volaient de branches en branches. Autrefois, je ne sentais plus la fatigue; je suivais mon guide qui ne se fatiguait pas. ~~Je pensais qu'à la surface du bouleau, il eut suffi d'une étincelle pour embraser cette forêt incombustible.~~

Quel spectacle! Comment le rendre? Comment peindre l'aspect de ces rochers dans ce milieu liquide, avec leurs dessous sombres et farouches, leurs dessus colorés de tous rouges sous cette dernière que doublait la puissance réfractante des eaux! Nous gravissions des pans noirs qui s'écoulaient ensuite par sombres avec un sourd grondement d'avalanche. A droite, à gauche, se creusaient de profondes galeries où se perdait le regard. Ici s'ouvraient de vastes clairières que la main de l'homme semblait avoir dégagées, et j'eus même demandé si quelque habitant de ces régions sous-marines n'allait pas tout à coup m'apparaître.

Mais le capitaine Nemo montait toujours; et je ne voulais pas rester en arrière. Je le suivais gardant ~~chaque~~ mes effets ~~divers~~ pressentant ~~physiques~~, à mesure que je m'élevais vers les ~~couches~~ supérieures, je me sentais plus lourd. Mon habit me procurait un utile secours. Il sait par ses ~~étr~~ dangereux sur les étroites passes encombrées ~~sur~~ le flanc des gouffres; mais j'y marchais d'un pied ferme et sans ressentir l'ivresse du vertige. Tantôt je sautais une crevasse qui m'eut fait reculer ~~sur~~ au milieu des glaciers de la terre; tantôt je m'aventurais sur le tronc vacillant des arbres jeté d'un abîme à l'autre, sans regarder à mes pieds, n'ayant d'yeux que pour admirer les sites sauvages de cette contrée ~~sa~~, des rochers formidables, pendant sur leurs bases irrégulièrement ~~de~~ coupés, et s'accroissant par masses, ~~ainsi~~ semblant défier les lois de l'équilibre. Entre leurs genoux de pierre, des arbres ~~croissaient~~ poussaient comme un pot sous une pression formidable, et soutenaient ceux qui les soutenaient eux-mêmes. Puis, des fleurs naturelles, de larges fleurs, taillées à pic comme des courtines, et s'inclinant sous un angle que les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé dans les régions terrestres.

Et moi-même, ne sentais-je pas cette différence due à la puissante densité de l'eau, quand, malgré mon lourd vêtement, ma tête de cuivre, mes semelles de métal, je m'élevais sur des pentes d'une inexplicable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la légèreté d'un isard ou d'un chamois!

~~Deux heures après avoir quitté le Nautilus~~ Du reste je fais de cette excursion sous la mer, je suis bien que je ne pourrai être ~~croyable~~ vraisemblable. ~~croira~~! Je suis le historien des faits ~~vraisemblables qui~~ d'apparence impossibles, qui sont pourtant réels, incontestables sont pourtant vrais. Je n'ai point rêvé. J'ai ~~seulement~~ vu et senti!

Deux heures après avoir quitté le Nautilus, nous avions franchi la ligne des arbres, et à mes pieds ondoyait de nos têtes je devinais le pic de la montagne dont la projection faisait ombre sur l'éclatante réfraction du versant opposé. Quelques arbrisseaux pétrifiés couraient ça et là en zig-zags grimaçants. Les poissons se levaient en masse sous nos pas. La main rougissait dans ses ~~profondeurs~~ sanguinolentes, de grottes profondes, de trous ~~sombres~~, ~~humides~~ insondables, au fond desquels j'entendais remuer des choses formidables. ~~Mon~~ sang me refluait jusqu'au cœur, quand j'apercevais une antenne énorme se barrer la route ou quelque pince effrayante se refermant avec bruit, et qu'il fallait fuir! Des milliers de points lumineux brillaient dans les ténèbres. C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis comme des tigres dans leur tanière, des homards se redressant comme des hallebardiers, et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes tragués comme un canon sur son affût, prêts à s'élancer, et des poulpes géants entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents.

Quel était ce monde ~~gigantesque~~ que je ne connaissais pas encore? A quel ordre appartenaient ces crustacés titaniques auxquels le roc formait comme une seconde carapace? Qui pourrait jamais peindre les secrets de leur existence, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan?

Mais je ne pouvais m'arrêter. Le capitaine Nemo, familiarisé avec ces terribles animaux, n'y prenait plus garde. Nous étions arrivés à un premier plateau, et d'autres surprises m'attendaient encore. Là se déroulaient de pittoresques ruines, que traduisaient la main de l'homme, et non plus celle de la nature. C'était de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples, tout revêtus d'un manteau de zoophytes et de fleurs, et auxquels, au lieu de lierre, les algues et les fucus faisaient un épais manteau de végétal.

Mais qu'était donc cette portion du globe engloutie par les cataclysmes? Qui avait disposé ces rochers et ces pierres comme des dolmens des temps antéhistoriques? Où allais-je, où m'avait entraîné la fantaisie du capitaine Nemo?

J'aurais voulu l'interroger, et ne le pouvant, je l'arrêtai,

Je saisis son bras, mais lui, secouant la tête, et me montrant le dernier sommet de la montagne, semblait me dire:
« Viens! viens encore! viens toujours! »
Je le suivis dans un dernier élan, et en quelques minutes, j'avais gravi le pic qui dominait d'une hauteur de mètres, toute cette masse rocheuse.
Je regardai. Du côté que nous venions de franchir, la montagne ne s'élevait que de sept à huit cents pieds au-dessus de la plaine; mais de son versant opposé, qui mesurait deux fois plus en hauteur, elle dominait d'une hauteur double le fond du contrebas de cette portion de l'Atlantique. Mes regards s'étendaient au loin, et embrassaient un vaste espace éclairé par une fulguration violente. En effet, c'était un volcan que cette montagne. A cinquante pieds au-dessous du pic, un large cratère, au milieu d'une pluie de pierres et de scories, au milieu d'un nuage de cendres, vomissait des torrents de laves, qui se dispersaient en cascades de feu au sein de la masse liquide. Ainsi posé, ce volcan, comme un immense flambeau, éclairait la plaine inférieure jusqu'aux derniers limites de l'horizon.
J'ai dit que le cratère sous-marin rejetait des laves, mais non des flammes. Il faut aux flammes l'oxygène de l'air, tandis que peuvent se développer sous les eaux; mais des coulées de laves qui ont en elles le principe de leur ignition, peuvent se porter au rouge blanc et lutter victorieusement contre l'élément liquide, et vaporiser l'eau qui les recouvre. De rapides courants entraînaient tous ces gaz en dissolution, et les torrents lumineux glissaient jusqu'au bas de la montagne, comme les déjections du Vésuve sur un autre versant de l'Etna.
En effet, là, sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, je voyais comme une ville détruite, ses temples abattus, ses colonnes gisant à terre, ses ~~monuments~~ portiques, ses colonnes gisant à terre, ses temples abattus, d'une gigantesque aqueduc, ici l'extrémité mutilée d'une acropole, là des vestiges de quai, comme si quelque antique port eut abrité jadis sur les bords d'un océan disparu les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre! Plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues désertes, toute une Pompéi enfouie sous les eaux, et que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards!
Où étais-je! où étais-je? Je voulais l'apprendre à tout prix! Je voulais parler, je voulais arracher la sphère de verre qui me recouvrait la tête.
Mais le capitaine Nemo revint à moi, m'arrêta d'un geste. Puis ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de basalte noir, et il traça ce seul mot:

ATLANTIDE

Quel éclair traversa mon esprit! L'Atlantide, l'ancienne Mésopotamie de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce monde fabuleux, Atlantis maudit par Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Posidonius, Pline, Ammien Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Origny, je l'avais là sous les yeux, et portant encore les irrécusables témoignages de sa catastrophe! C'était donc cette région engloutie, qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Lybie, au-delà des colonnes d'Hercule, ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premières guerres de l'ancienne Grèce!
Ce que j'avais ~~lu~~ consigné dans ses écrits ~~l'historien~~ le divin Platon, ~~qui a raconté dans ses dialogues~~ de Timée et de Critias, ~~a été~~ pour ainsi dire, sous la dictée de Solon, poète et législateur:
Un jour Solon s'entretenait avec de sages vieillards de Saïs, ville déjà vieille de mille ans, avant que le temple de Neith fut élevé. Ces vieillards racontaient l'histoire d'une autre ville encore plus ancienne de mille ans. Cette première cité athénienne, âgée de neuf cents siècles, avait été envahie et en partie détruite par les Atlantes. Les Atlantes, disait-on, occupaient un continent ~~qui~~ plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies. Leur domination s'étendait jusqu'à l'Egypte. Ils voulurent la porter jusqu'en Grèce, mais ils durent se retirer devant l'indomptable résistance des Hellènes. Des siècles s'écoulèrent. Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement, à l'engloutissement de cette Atlantide. Tous les plus hauts sommets, Madère, les Açores, les Canaries, les îles du Cap Vert émergent encore de l'océan.
Tels étaient les souvenirs historiques que l'interprète du capitaine Nemo avait fait palpiter dans mon esprit. Tandis donc, que conduit par la plus étrange destinée, je foulais du pied l'une des montagnes de ce continent! je tournais de la main ces ruines entassées, ces monuments contemporains des époques géologiques. Je maîtrisais la même ce avaient maîtrisé les contemporains du premier homme! Je voyais sous mes lourdes semelles les squelettes d'animaux des temps fabuleux, que les arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre!
J'aurais voulu descendre les pentes abruptes de cette montagne! J'aurais voulu parcourir en entier ce continent inconnu qui sans doute rejoignait l'Afrique à l'Amérique! J'aurais voulu visiter ces grandes cités antédiluviennes. Là, peut-être, sous mes regards, s'étendaient Makrimos, la guerrière, ou Eusebès, la pieuse, dont les gigantesques habitants vivaient des siècles entiers, et aux quels

ses vastes dialogues,
où l'on voudrait encore les solides proportions d'une
architecture toscane,
avec les formes flottantes d'un Parthénon,

et l'historien qui a
les hauts faits de ces temps héroïques, c'est-à-
lui-même. Son dialogue
a traité sous l'inspiration de

qui s'étendait du deuxième degré de latitude au quarantième
degré nord.

la foule ne s'élançait pas pour entasser ses flots qui resurgissaient
entière à l'action des eaux. Mais un jour peut-être, quelque phéno-
mène analogue les ramènera à la surface des flots, ces ruines englouties!
On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion
de l'océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires
en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits
sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments; les autres
ont ramassé des cendres volcaniques projetées hors de la mer.
Tout ce sol jusqu'à l'Equateur est encore travaillé par les forces
plutoniennes. Et qui sait si, un jour, accrus par les déjections
volcaniques, par les couches successives de laves et de scories, des
sommets de montagnes environnes n'apparaîtront pas à la surface
de cet Atlantique?

Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à
fixer dans mon souvenir tous les détails de cette scène grandiose,
le capitaine Nemo, accoudé sur une table inconnue, demeurait
immobile et comme perdu dans une muette extase. Songeait-
il encore à ces générations disparues, et leur demandait-il le secret
de la destinée humaine? Était-ce à cette place que ce homme
étrange venait se retremper dans les souvenirs historiques, ce survivre
de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne?
que n'aurai-je donné pour connaître les pensées qui s'engendraient
en lui, pour les partager, pour les comprendre!

Nous restâmes à cette place une heure encore, contemplant
cette vaste plaine sous l'éclat des laves qui prenaient parfois une
intensité surprenante. Les bouillonnements intérieurs faisaient
courir de rapides frissonnements sur l'écorce de la montagne.
Ces bruits profonds, dernier retentissement transmis par ce milieu liquide,
se répercutaient avec une majestueuse ampleur.

Au même moment, la lune, apparaissant un instant entre les
deux eaux, et jeta quelques pâles rayons sur le continent englouti.
Ce ne fut qu'une lueur, mais d'une indescriptible effet. Le capitaine
se leva, jeta un dernier regard à cette immense plaine, puis de
la main, il me fit signe de le suivre.

Nous descendîmes rapidement la montagne. La forêt minérale
une fois dépassée, j'aperçus le fanal du Nautilus qui brillait
comme une étoile. Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions
rentrés à bord, au moment où les premières teintes de l'aube
blanchissaient la surface de l'Océan.

Chapitre 10.

Les bouilleurs sous-marins.

Le lendemain, 20 février, je me réveillai fort tard.
Les fatigues de la nuit avaient prolongé mon sommeil jusqu'à
onze heures. Je m'habillai promptement, et je me rendis au salon
J'avais hâte de connaître la direction du Nautilus. Les instruments
m'indiquaient qu'il courait toujours vers le sud avec une vitesse de
vingt mille à l'heure, par une profondeur de cent mètres.

Conseil entra. Je lui racontai notre excursion nocturne,
et les panneaux étant ouverts, il put encore entrevoir une partie de
ce continent submergé. Dans je vous d'admirer les merveilles
Ce soir le Nautilus rasait à dix mètres du sol seulement
la vaste plaine de l'Atlantide. Il glissait comme un ballon emporté
par le vent au-dessus des prairies herbeuses; mais il serait plus vrai
de dire que nous étions dans ce salon comme dans le wagon d'un
train express, regardant les fonds et les premiers plans qui passaient
devant nos yeux. Quelques rares bosquets fantastiquement des
forêts d'arbres, privés de vie végétale dans le règne animal, et
dont l'immobile silhouette grimaçait sous les flots. J'aperçus aussi
des mares pierreuses entourées sous des tapis d'algues et d'anémones,
hérissées de longues hydrophytes verticales, puis des blocs de laves
aux angles contournés, qui attestaient toute la fureur des expansions
plutoniennes.

Tandis que ces rives bizarres resplendissaient sous nos
feux électriques, je racontai au Conseil l'histoire de ces Atlantes, qui
au point de vue purement imaginatif inspirèrent à Bailly tant
de pages charmantes. Je lui dis les guerres de ces peuples
héroïques. Je discutai la question de l'Atlantide, un homme qui
ne pouvait plus douter. Mon auditeur, distrait, m'écoutait peu, et
sont indifférence à traiter ce point historique, me fut bientôt
expliquée.

En effet, de nombreux poissons attiraient ses regards,
et quand parurent des poissons, aussitôt il disparaissait emporté dans
les abîmes de la classification, sortait du monde réel. Dans ce
cas, je n'avais plus qu'à le suivre, et à reprendre avec lui ses
études ichthyologiques.

Du reste, les poissons de l'Atlantique ne différaient pas
sensiblement de ceux que nous avions observés jusqu'ici. Cependant
on notait d'une taille gigantesque, longues de cinq mètres, et douées
d'une grande force musculaire qui leur permettait de s'élancer
au-dessus des flots; des squales d'espèces diverses, et entre autres,
une glauque de quinze pieds, à dents triangulaires et aiguës, que la transparence
rendait presque invisible au milieu des eaux,
des sagres brunes, des hémiptères en forme de prismes curieusement
d'une peau tuberculeuse, des esturgeons semblables à ceux

M. Zurcher. 3 rue Eg. 18 arr.

congénères de la Méditerranée, des syngnathes-trompettes, longs d'un pied et demi, jaunes brunes, pourvus de petites nageoires grises, sans dents ni langue, et qui se déplacent comme de fins et souples serpents.

Parmi les poissons osseux, Conseil nota des makaïras noirâtres, longs de trois mètres, et armés à leur mâchoire supérieure d'une épée pergante, des vives, aux couleurs amincies, dont quelques-uns donnaient aux temps d'Aristote sous le nom de dragons marins, et que les aiguillons de leur dorsale rendent très dangereux à saisir; puis, des coryphènes, au dos brun rayé de petites raies bleues, et encadré dans une bordure d'or, de belles dorades, des chrysostomes-bleus, sortes de dagues à reflets d'argent, qui, ailerés en dessus par les rayons solaires, apparaissaient comme de grandes taches d'argent; enfin des xyphias espadons, longs de huit mètres, grands nageurs marchant par troupes, portant des nageoires jaunâtres taillées en faux et de longs glaives de scie pointus, ustensiles aussi redoutables que puissants, et qui obéissaient au moindre signe de leurs semblables comme des vaisseaux bien stylés.

Mais tout en observant ces divers échantillons de la faune marine, je ne laissais pas d'examiner les longues plaines de l'Atlantide. Parfois, de capricieux accidents du sol obligeaient le Nautilus à s'élever ou à s'abaisser obliquement. Il se glissait alors avec l'adresse d'un cétacé dans d'étroits étranglements de collines; il se labyrinthait dans d'inextricables dédales, puis reparaissait bientôt au milieu d'une nappe liquide. Son aéroscaphe, le double pavillon à la poupe, il regagnait sa route rapide à quelques mètres au-dessus du sol. Admirable et dernière manœuvre, qui rappelait toutes les manœuvres d'une frégate aéronautique, avec cette différence toutefois, que l'obéissant Nautilus se dirigeait docilement sous la main de son timonier.

Vers quatre heures du soir, le terrain, généralement composé d'une vase épaisse mêlée de cailloux, de coquilles, se modifia peu à peu; il devint plus rocailleux, semé de conglomérats, de tufs basaltiques, avec quelques scories de lave et d'obsidiennes sulfureuses. Je pensai que la région des montagnes allait bientôt succéder aux longues plaines, et en effet, dans certaines évolutions du Nautilus, j'aperçus l'horizon méridional barré par une haute muraille, qui semblait nous fermer toute issue. Son sommet que je ne pouvais apercevoir devait évidemment dépasser le niveau de l'océan. Il devait être un continent ou tout au moins une île isolée des Canaries, ou bien des îles du cap Vert. Le plan n'ayant pas été fait, — à dessein peut-être, — j'ignorais notre position. En tout cas, cette haute muraille me parut marquer la fin de cette Atlantide, dont nous n'avions parcouru en réalité qu'une petite portion.

La nuit ne m'interrompit pas mes observations. J'étais resté seul. Conseil avait regagné la cabine. Le Nautilus, ralentissant son allure, voltigeait au milieu des couches confuses du sol, tantôt les effleurant comme s'il eût voulu s'y poser, tantôt remontant capricieusement à la surface des flots. J'entrevoyais alors quelques vives constellations à travers le cristal des eaux et précisément six ou sept étoiles zodiacales qui brillent à la proue d'Orion.

Longtemps encore, je serais resté immobile à ma vitre, admirant les beautés de la mer et du ciel, quand les panneaux se refermèrent. A ce moment, le Nautilus était arrivé à l'aplomb de la haute muraille. Comment manœuvrerait-il? Je ne pouvais le deviner. Je regagnai ma chambre; le Nautilus ne voguait plus. Je m'endormis avec la ferme intention de me réveiller après quelques heures de sommeil.

Mais, le lendemain, il était huit heures, lorsque je revins au salon. Je regardai le manomètre. Il m'apprit que le Nautilus flottait à la surface de l'océan. J'entendais d'ailleurs un bruit de pas sur la plate-forme. Cependant, aucun roulis ne trahissait l'ondulation des lames supérieures.

Je montai jusqu'au panneau. Il était ouvert. Mais, au lieu du grand jour que j'attendais, je me vis environné d'une obscurité profonde. Où étions-nous? Était-ce trompe? Faisait-il encore nuit? Non! Pas une étoile ne brillait, et la nuit n'a pas de ces ténèbres absolues!

Je ne savais que penser, quand une voix me dit:

« Est-ce vous, monsieur le professeur? »

— Ah! capitaine Nemo! répondis-je. Où sommes-nous?

— Sous terre, monsieur le professeur.

— Sous terre! m'écriai-je. Et le Nautilus flotte encore?

— Il flotte toujours, monsieur.

— Mais je ne comprends pas...

— Attendez quelques minutes. Notre fanal va s'allumer, et si vous aimez les situations claires, vous serez satisfait. »

Je mis le pied sur la plate-forme, et j'attendis. L'obscurité était si complète que je n'aperçus aucun pas le capitaine Nemo. Cependant, en regardant au zénith, exactement au-dessus de ma tête, je crus saisir une lueur indécise, une sorte de demi-jour qui empruntait un trou circulaire. En ce moment, le fanal s'alluma

soudain, et son vif éclat fit évanouir cette vague lumière.

Je regardai, après avoir un instant fermé mes yeux éblouis par le jet électrique. Le Nautilus était stationnaire. Il flottait auprès d'une berge disposée comme un quai. Cette mer qui le supportait en ce moment, formait un lac emprisonné dans un cirque de murailles, mesurant deux milles de diamètre, soit six milles de tour. Son niveau, – le manomètre l'indiquait – ne pouvait être que le niveau extérieur, car une communication existait nécessairement entre ce lac et la mer. Les hautes murailles, parois inclinées sur leur base, s'arrondissaient en voûte, et figuraient un immense entonnoir renversé dont la hauteur comptait cinq ou six cents mètres. Au sommet s'ouvrait cet orifice circulaire par lequel j'avais aperçu cette légère clarté, évidemment due au rayonnement diurne.

Avant d'examiner plus attentivement les dispositions intérieures de cette énorme caverne, avant de me demander si c'était là l'ouvrage de la nature ou de l'homme, j'allai vers le capitaine Nemo.

« Où sommes-nous, lui demandai-je.

– Au centre même d'un volcan éteint, me répondit-il, et dont la mer a envahi l'intérieur à la suite de quelque convulsion du sol. Pendant que vous dormiez, monsieur le professeur, le Nautilus a pénétré dans ce lagon par un canal naturel ouvert à dix mètres au-dessous de la surface de l'océan. C'est ici son port d'attache, un port sûr, commode, mystérieux, et abrité contre tous les rhumbs du vent! Trouvez moi sur les côtes de vos continents ou de vos îles une rade qui vaille ce refuge assuré contre toutes les fureurs des ouragans.

– En effet, répondis-je, ici, vous êtes en sûreté, capitaine Nemo, et qui pourrait vous atteindre au centre d'un volcan? mais, à son sommet n'ai-je pas aperçu une ouverture?

– Oui, son cratère, un cratère empli jadis de laves, de vapeurs et de flammes, et qui maintenant donne passage à un air vivifiant que nous respirons. Mais montagnes volcaniques?

– Mais y a-t-il donc des habitants à ces nombreux îlots dont cette mer est semée.

– Elle appartient à un des nombreux îlots désert situé sur cet immense. Simple comme pour les navires, pour nous cavernes immenses. Le grand ou le petit jour d'ouverture, et on entre le grand ou l'autre sans crainte. Les pics de la montagne

– Mais ne pourrait-on descendre par un orifice qui forme le cratère du volcan?

– Pas plus que je ne pourrais y monter. Jusqu'à une certaine de pieds la base intérieure de cette montagne est praticable, mais au-dessus, les pentes surplombent et leurs rampes deviennent infranchissables ne pourraient être franchies.

– Je vois, capitaine, que la nature a fait pour vous ici tous les frais de l'hydrographie et de l'architecture. Vous avez trouvé sur votre lac un port excellent, mais que vous importe? Que pouvez-vous demander de plus?

– Rien, monsieur le professeur, mais il a fallu à l'habitant quelque chose pour satisfaire aux premiers besoins de l'existence, il a fallu pour alimenter ses instruments, de charbon pour faire de l'électricité, pour en obtenir le charbon. Où principalement la mer recouvre-t-elle des forêts entières qui furent utilisées dans les temps géologiques; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour nous une mine inépuisable.

– Et vos gardiens, capitaine, font-ils le métier de mineurs?

– Puisqu'un jour les mines s'étendent sous les flots comme les galeries de Newcastle. Chacun vaque à ses travaux en obéissant à un signe de son chef. Et quant à moi, je creuse dans ces profondeurs comme je le ferais dans les mines de la terre. Et lorsque je brûle la combustible pour la fabrication du sodium, la fumée qui s'échappe par le cratère de cette montagne leur donne l'apparence d'un volcan en activité.

– Et nous les verrons à l'œuvre, vos compagnons?

– Non, pas cette fois, du moins, car je suis pressé de reprendre continuer ce tour du monde sous-marin. Aussi je me contenterai de puiser aux réserves de sodium que je possède. Le temps de les embarquer, cela a été une affaire d'heures, et nous reprendrons notre voyage. Si vous voulez parcourir ces parages, je ferai le tour du lagon, pendant que mon second, monsieur Aronax."

Je remerciai le capitaine et j'allai chercher mes deux compagnons qui n'avaient pas encore quitté leur cabine. Je les invitai à me suivre sans leur dire où ils se trouvaient.

Ils montèrent sur la plateforme. Conseil, qui ne s'étonnait de rien, regarda comme quoi cette nature de rocher était naturelle de se réveiller sous une montagne après s'être endormi sous les flots. Mais Ned Land n'eut d'autre idée que de chercher si la caverne présentait quelque issue.

Après déjeuner, vers dix heures, nous descendîmes sur la berge.

"Nous voilà donc encore une fois à terre, dit Conseil.

– Je n'appelle pas cela la terre, répondit le Canadien. Et d'ailleurs, nous ne sommes pas dessus, mais dessous."

Entre le pied des parois de la montagne et les eaux du lac se développait un rivage sablonneux qui, dans sa plus grande largeur, mesurait jusqu'à cinq cents pieds. Il permettait de faire aisément le tour du lac. Mais dans le sable le pied de la base des hautes parois formait un sol tourmenté, sur lequel gisaient dans un pittoresque désordre des blocs volcaniques et d'énormes pierres ponces. Toutes ces masses désagrégées, recouvertes d'un émail poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des rayons électriques du fanal. La poussière micacée du rivage qui roulait sous nos pas, ressemblait à une multitude d'étincelles.

Le sol s'élevait insensiblement en s'éloignant du relais de flots, et nous fumes bientôt arrivés à de rampes longues et suivies, de véritables raidillons qui nous permettaient de nous élever peu à peu. Mais il fallait marcher prudemment au milieu de ces conglomérats qui ne reliait aucun ciment. Ne reliait entre eux et le pied glissait sur ces trachytes vitreux, faits de cristaux de feldspath et de quartz.

La nature volcanique de cette énorme excavation s'affirmait de toutes parts. Je le fis observer à mes compagnons.

" Vous figurez-vous, leur demandai-je, ce que devait être cet entonnoir, lorsqu'il s'emplissait de laves bouillonnantes, et que le niveau de ce liquide incandescent s'élevait jusqu'à l'orifice de la montagne, comme la fonte sur les parois d'un fourneau.

— Je me le figure parfaitement, répondit Consil. Mais monsieur me dira-t-il pourquoi le grand fondeur a suspendu son opération, et comment il se fait que la fournaise ne remplisse pas des eaux tranquilles d'un lac ?

— Très probablement, Consil, répondis-je, parce que quelque convulsion a produit au-dessous de la surface de l'océan cette ouverture qui a servi de passage au Nautilus. Alors, les eaux de l'Atlantique se sont précipitées à l'intérieur de la montagne. Il y a eu une lutte terrible entre les deux éléments, lutte qui s'est terminée à l'avantage de Neptune. Mais bien des siècles se sont écoulés depuis lors, et le volcan submergé s'est changé en grotte paisible.

— Très bien, répliqua Ned Land. J'accepte cette explication, même je regrette, dans notre intérêt, que cette ouverture dont parle monsieur le professeur, ne soit pas produite au-dessus du niveau de la mer.

— Mais, ami Ned, répliqua Consil, si ce passage n'eût pas été sous-marin, le Nautilus n'aurait pu y pénétrer.

— Et j'ajouterai, maître Land, que les eaux ne seraient pas précipitées sous la montagne, et que le volcan serait resté volcan. Donc vos regrets sont superflus."

Notre ascension continua. Les rampes se faisaient de plus en plus raides et étroites. De profondes excavations les coupaient parfois, qu'il fallait franchir. Des masses surplombantes roulaient être tournées : on se glissait sur les genoux, on rampait sur le ventre. Mais, l'adresse de Consil et la force du Canadien aidant, tous les obstacles furent surmontés.

A une hauteur de trente mètres environ, la nature du terrain se modifie, sans qu'il devînt plus praticable. Aux conglomérats et aux trachytes succédèrent de noirs basaltes ; ceux-ci étendus en nappes toutes grumelées de soufflures ; ceux-là formaient des prismes réguliers, et disposés comme une colonnade qui supportait les retombées de cette voûte immense, admirable spécimen de l'architecture naturelle. Puis, entre ces basaltes serpentaient de longues coulées de laves refroidies incrustées de rares bitumineux, et, par places, s'étendaient de larges tapis de soufre. Un jour plus puissant, entrant par la cheminée supérieure, inondait d'une vague clarté toutes ces déjections volcaniques, à jamais ensevelies au sein de la montagne éteinte.

Cependant, notre marche ascensionnelle fut bientôt arrêtée à une hauteur de cent cinquante pieds environ, par d'infranchissables obstacles. La voussure intérieure revêtait ici un surplomb, et notre monture dut se changer en promenade ascensionnelle. A ce dernier plan, le règne végétal commençait à lutter avec le règne minéral. Quelques arbustes et même certains arbres apparaissaient hors des anfractuosités de la paroi. Je reconnus des euphorbes qui laissaient couler leur suc laiteux caustique, des héliotropes, très inhabiles à justifier leur nom, puisque les rayons solaires n'arrivaient jamais jusqu'à eux, des pimprenelles tristement leurs grappes de fleurs sans couleurs et sans parfums de deux pieds. Çà et là, quelques crassulacées poussaient timidement, aux pieds d'aloès à fleurs jaunes, tristes et malades. Mais, entre les touffes de lauriers, j'aperçus de petites violettes encore parfumées d'une légère odeur, et j'avoue que je les respirai avec délices. Le parfum, c'est l'âme de la fleur, et les fleurs de la mer, les splendides hydrophytes en sont sans âme !

Nous étions arrivés au pied d'un bouquet de dragoniers robustes, qui écartaient les rocs sous l'effort de leurs musculeuses racines, quand Ned Land s'écria :

" Ah ! monsieur, une ruche !

— une ruche ! répliquai-je, en faisant un geste de parfaite incrédulité.

— Oui ! une ruche, répéta le Canadien, et des abeilles qui bourdonnent autour. "

Je m'approchai, et je dus me rendre à l'évidence. Il y avait là, à l'orifice d'un trou creusé dans le tronc d'un dragonnier, quelques milliers de ces intelligentes insectes, si communs dans toutes les Canaries, et dont les produits sont grandement estimés.

Tout naturellement, le Canadien voulut faire sa provision de miel. Il aurait eu mauvais grâce à s'y opposer. Une certaine quantité de feuilles sèches mélangées de soufre s'alluma sous l'étincelle de son briquet, et il commença à enfumer les abeilles. Les bourdonnements cessèrent peu à peu. La ruche fut enlevée et livra plusieurs livres d'un miel parfumé. Ned Land en remplit son havre-sac.

" Quand j'aurai mélangé ce miel avec la pâte de l'artocarpus,

Je serai en mesure de vous offrir un gâteau succulent.
— Parbleu ! fit observer le vieux, du pain d'épice.
— Vieux pour le pain d'épice ! dis-je, mais regagnons notre promenade. »

Quelques détours du sentier que nous suivions alors, le lac nous apparaissait dans toute son étendue. Le canal du Nautilus découvrait en entier sa surface paisible qui ne connaissait ni les rides ni les ondulations. Le Nautilus gardait une immobilité parfaite. Sur sa plateforme et sur la berge s'agitaient les hommes de son équipage, ombres noires nettement découpées au milieu de cette lumineuse atmosphère.

En ce moment, nous contournions la crête la plus élevée de ses premiers plans de rochers qui soutenaient la voûte. Je vis alors que les abeilles n'étaient pas les seuls représentants du règne animal à l'intérieur de ce volcan. Des oiseaux de proie planaient çà et là dans l'ombre, ou s'enfuyaient de leurs nids perchés sur des pointes de roc. C'étaient des éperviers au ventre blanc, et des corneilles ordinaires. Sur les pentes s'enfuyaient aussi, de toute la rapidité de leurs pattes, de beaux et gras outardes. Je laisse à penser si la convoitise du canadien fut allumée à la vue de ce gibier savoureux, et il regretta de ne pas avoir une fusil entre ses mains. Il essaya de remplacer le plomb par les pierres, et après plusieurs essais infructueux, il parvint à blesser une de ces magnifiques outardes. Disons qu'il risqua vingt fois sa vie pour s'en emparer, car il n'y eut que vérité pure, mais à fin si bien, que l'ami d'Ned alla rejoindre dans son sac les gâteaux de miel.

Nous dûmes alors rebrousser vers le rivage, car la crête devenait impraticable. Au dessus de nous, le cratère béant apparaissait comme une large ouverture de puits. De cette place le ciel se laissait distinguer avec netteté, et je voyais courir, des nuages chassés par le vent d'ouest, et qui laissaient traîner jusqu'au sommet de la montagne leurs brumeux haillons. Preuve certaine que ces nuages ne touchaient à une hauteur médiocre, car le volcan ne s'élevait pas à plus de huit cents pieds au dessus du niveau de l'océan.

Une demi heure après le dernier exploit du canadien, nous avions regagné le rivage intérieur. Ici, la flore était représentée par de larges tapis de cette Criste-marine, pétrie plante ombellifère, fort bonne à confire, et qui porte aussi les noms de perce-pierre, de passe-pierre et de fenouil-marin. Conseil en récolta quelques boutts. Quant à la faune, elle comptait par milliers des crustacés de toutes sortes, des homards, des crabes tourteaux, des palémons, des squilles, des salicoques, des galathées, et un nombre prodigieux de coquillages, ponctuations, rouges et panachés, particulièrement.

En cet endroit, s'ouvrait une magnifique grotte. Mes compagnons et moi, nous prîmes plaisir à nous étendre sur son sable fin. Le feu avait poli ses parois émaillées et étincelantes, toutes saupoudrées de la poussière du mica. Son voûte était sombre. Ned Land en tâtait les murailles, en sondait la épaisseur. Je ne pus m'empêcher de sourire. La conversation se mit alors sur ses éternels projets d'évasion, et je vis pouvoir, sans trop m'avancer, lui donner cette espérance : c'est que le capitaine Nemo n'était demandé au sud que pour renouveler sa provision de sodium. J'espérais donc que, maintenant, il rallierait les côtes de l'Europe ou de l'Amérique, ce qui permettrait au canadien de reprendre avec plus de succès sa tentative avortée.

Nous restâmes depuis une heure dans cette grotte charmante. La conversation, animée au début, languissait alors. Une certaine somnolence s'emparait de nous. Comme je ne voyais aucune raison de résister au sommeil, je me laissai aller à un assoupissement profond. Je rêvai que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque ; il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...

Tout d'un coup, je fus réveillé par la voix de Conseil.

« Alerte ! alerte ! criait ce digne garçon.
— qu'y a-t-il ? demandai-je en me soulevant à demi !
— L'eau nous gagne ! »

Je me redressai. L'eau se précipitait comme un torrent dans notre retraite, et, puisque nous n'étions pas des mollusques, il fallait fuir. L'eau nous montrerait bientôt jusqu'à la voûte.

En quelques instants, nous fûmes sur le sommet de la grotte même.

« Que se passe-t-il donc ? demanda Conseil. Quelque nouveau phénomène ?

— Non ! mon ami, répondis-je, c'est la marée, ce n'est que la marée qui a failli nous surprendre comme le héros de Walter Scott ! L'océan se gonfle au dehors, et par une loi toute naturelle l'équilibre, le niveau du lac monte également. Nous ne pouvons quitter pour un bain. Allons nous changer au Nautilus. »

Trois quarts d'heure plus tard, nous avions achevé notre promenade sous-marine, et nous rentrions à bord. Les hommes de l'équipage achevaient de faire leur provision de sodium, et le Nautilus aurait pu partir à l'instant.

M. Doineau

Cependant le capitaine Nemo ne donna aucun ordre. Voulait-il attendre la nuit, ~~pour~~ sortir secrètement par son passage sous-marin ? Peut-être.

Quoiqu'il en soit, le lendemain, ~~à mon réveil~~, le Nautilus, ayant quitté son port d'attache, naviguait à quelques mètres au-dessous des flots de l'Atlantique. au large de toute terre.

1516

Chapitre 11
La mer de Sargasses.

La direction du Nautilus ne s'était pas modifiée. Tout espoir de revoir vers les mers européennes devait être rejeté. Le capitaine Nemo maintenait sa direction vers le Sud. Où nous entraînait-il ? Je n'osais l'imaginer.

Ce jour-là, le Nautilus traversa une singulière portion de l'Océan atlantique. Personne n'ignore l'existence d'un grand courant d'eau chaude, connu sous le nom de Gulf Stream. Après être sorti du canal de la Floride, il se dirige vers le Spitzberg. Mais avant de pénétrer dans le golfe du Mexique, vers le quarante-quatrième degré de latitude nord, ce courant se divise en deux bras ; le principal porte vers les côtes d'Irlande et de Norvège, tandis que le second fléchit vers le Sud, à la hauteur des Açores, frappe les rivages africains puis s'arrondissant décrivant un ovale allongé, il revient vers les Antilles.

Or, ce second bras, c'est plutôt un collier qu'un bras, de ces anneaux d'eau chaude qui entourent une portion de la mer froide tranquille, immobile, que l'on appelle la mer de Sargasses ! Cette mer est un véritable lac en plein Océan, et les eaux du grand courant ne mettent pas moins de trois ans à en faire le tour.

La mer de Sargasses, à proprement parler, couvre toute la partie submergée de l'Atlantide. Certains auteurs sont même admis que ces nombreuses herbes d'automne ~~en~~ semée sont arrachées aux prairies de ce ancien continent. Il est plus probable, cependant, que ces herbages algues et fucus, entraînés aux rivages de l'Europe et de l'Amérique, sont entraînés jusqu'à cette zone par le Gulf Stream. Ce fut là une des raisons qui amenèrent Colomb à supposer à l'existence d'un nouveau monde, lorsque ~~ce grand observateur~~ les navires de ce grand observateur arrivèrent à la mer de Sargasses, ils naviguèrent non sans peine au milieu de ces herbes qui arrêtaient leur marche, au grand effroi de leurs équipages, et ils perdirent trois longues semaines à les traverser.

Tel était cette région que le Nautilus traversait en ce moment. Une prairie véritable, un tapis serré d'algues, de fucus natans, de raisin de tropique si épais, si compact, que l'étrave d'un bateau ne pouvait pas le diviser sans peine. Aussi, le capitaine Nemo ~~ne voulut~~, ne voulant pas engager son hélice dans cette masse épaisse, se tenait-il à quelques mètres de profondeur au-dessous de la surface des flots.

Le nom de Sargasses vient du mot espagnol sargazzo qui signifie varech. Ce varech, cet le varech nageur ou sargasse, forme principalement ce banc immense. Et ~~c'est donc~~ voilà pourquoi, suivant le savant Maury, l'auteur de la géographie physique du globe, ces hydrophytes se réunissent dans ce prairie basse de l'Atlantique : voilà pourquoi, suivant l'explication du savant Maury

« L'explication qu'on en peut donner, dit-il, me semble résulter d'une expérience connue de tout le monde. Si l'on place dans un vase des fragments de bouchons ou de corps flottants quelconques, et que l'on imprime à l'eau de ce vase un mouvement circulaire, on verra les fragments s'éparpiller se réunir en groupe au centre de la surface liquide, c'est-à-dire au point le moins agité. Dans le phénomène qui nous occupe, le vase, c'est l'Atlantique, le Gulf Stream, c'est le courant circulaire, et la mer de Sargasses, le point central où viennent se réunir les corps flottants. »

Je partage l'opinion de ~~la~~ l'ingénieur Maury, et ~~je~~ j'ai pu étudier le phénomène dans ce milieu spécial où les navires pénètrent rarement. Autour de nous flottaient des corps de toute provenance, entraînés au milieu de ces herbes brunâtres, des troncs d'arbres arrachés aux Andes ou aux montagnes Rocheuses et flottés par l'Amazone ou le Mississipi, de nombreuses épaves de ruines de quilles, ou de carènes, des bordages défoncés tellement alourdis par les coquilles et les zoophytes qu'ils ne pouvaient remonter à la surface de l'Océan. Et le temps justifiera une fois pour cette autre opinion de Maury, que ces matières ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables gisements. Précieux précieux qui prépare l'intelligente nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents.

Au milieu de ce inextricable tissu d'herbes et de fucus, je remarquai de ci de-là quelques Astéries aux couleurs

roses, des actinies vertes qui laissaient traîner leur longue chevelure de tentacules, et particulièrement, en grandes touffes nommées les Rhizostomes de cuvier, dont l'ombrelle bleuâtre est bordée d'un feston violet.

Toute cette journée du 22 février, je passai dans la cale nord de Sargasses, où les poissons, amateurs de plantes marines et de crustacés, trouvaient une abondante nourriture. Le lendemain, l'Océan Atlantique avait repris son apparence accoutumée.

Maintenant, je dois dire que pendant dix neuf jours, du 23 février au 12 mars, le Nautilus tenant le milieu de l'Atlantique, nous emporta avec une vitesse constante de quinze lieues par vingt quatre heures. Le capitaine Nemo voulait évidemment accomplir son programme du tour du monde sous-marin, et je ne doutais pas qu'il ne songeât, après avoir doublé le Cap Horn, à revenir dans les mers australes du Pacifique.

Ned Land avait donc eu raison de craindre. Dans ces larges mers, privées d'îles, il ne fallait plus songer à quitter le bord. Nul moyen, non plus, de s'opposer aux volontés du capitaine Nemo. Le seul parti était donc de se soumettre. Mais ce qu'on ne devait plus attendre de la force ou de la ruse, ne pouvait-on l'obtenir par la persuasion? Le voyage terminé, ne consentirait-il pas à nous rendre la liberté, sous serment de ne jamais rien dire sur existence? Serment d'honneur que nous aurions tenu à jamais? Mais il fallait traiter cette délicate question avec le capitaine. Or, devait-je bien venir à réclamer cette liberté? Lui-même, n'avait-il pas déclaré dès le début, et d'une façon formelle que le secret de sa vie exigeait notre emprisonnement perpétuel à bord du Nautilus? Mon silence, depuis quatre mois, ne devait-il pas lui paraître une acceptation tacite de cette situation? Revenir sur ce sujet, n'était-ce pas donner des soupçons qui pourraient nuire à nos projets, si quelque circonstance favorable se présentait plus tard de recouvrer notre liberté? Toutes ces raisons, je les pesai, je les retournai dans mon esprit, je les soumettai à Conseil qui n'était pas moins embarrassé que moi. En somme, bien que je ne fusse pas facile à décourager, je comprenais que les chances de jamais revoir nos semblables diminuaient de jour en jour. Surtout en ce moment, où le capitaine Nemo courait en vue des côtes hospitalières de l'Océan asiatique!

Pendant les dix neuf jours que j'ai mentionnés plus haut, aucun incident particulier ne signala notre voyage. Je vis peu le capitaine. Il travaillait, et dans la bibliothèque je trouvais souvent des livres qu'il laissait entrouverts, ce qui ouvrait des livres d'histoire naturelle. Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, souvent feuilleté par lui, était couvert de notes en marge, qui contredisaient ses théories et ses systèmes. Mais le capitaine ne discutait pas, et il était rare qu'il répondît à mes objections. Quelquefois, j'entendais résonner les sons mélancoliques de son orgue, mais la nuit seulement, dans la plus profonde obscurité, et quand le Nautilus s'endormait dans les profonds déserts de l'Océan.

Pendant cette partie de notre voyage, nous naviguâmes des journées entières à la surface des flots. La mer était comme abandonnée. Après quelques navires à voiles, qui gagnaient les Indes, et se dirigeaient vers le Cap de Bonne Espérance, une fois, nous fûmes poursuivis par les embarcations d'un baleinier qui nous prenait pour quelque énorme cétacé d'une grande prise. Mais le capitaine Nemo ne voulut pas faire perdre à ces braves gens leurs temps et leurs peines, et il remonta à la mer en plongeant sous les eaux. On pouvait facilement se convaincre que le Canadien avait dû regretter que notre coque de tôle ne fut pas frappée à mort par le harpon de ces pêcheurs.

Les poissons observés par Conseil et par moi, pendant cette période, différaient peu de ceux que nous avons déjà étudiés sous d'autres latitudes. Les plus curieux furent des squales de plusieurs espèces, dont quelques-uns, entre autres, des squales galeoncs, longs de cinq mètres, à tête déprimée et plus large que le corps, à nageoire caudale arrondie, et dont le dos portait sept grandes bandes noires parallèles et longitudinales; puis des squales-perlons, gris-cendrés, pourvus de sept ouvertures branchiales, et pourvus d'une seule nageoire dorsale placée vers la queue; des squales-nez, armés de cinq rangées de dents en crochet, disposées en triangle, et couverts de petites verrues cornées; des squales-tigres, longs de six mètres, armés de dents aiguës, admirablement organisés pour la rapidité, les plus voraces de tous les squales, si redoutables, malgré leur petite taille, à ces requins bleus, qui, sans doute, les suivent toujours, comptant sur quelque bonne aubaine. Je remarquai aussi des squales-lamies, à museau pointu, percés de cinq fentes branchiales, et dont quelques échantillons de cette terrible espèce mesuraient jusqu'à vingt pieds de longueur; enfin, des squales-marteaux, qui ne comptent pas moins de trente dents sur chaque côté de leur mâchoire transversale.

M. Léger ✓

~~caudale~~, ~~phoque~~ dorsale placé à peu près vers le milieu du corps.

Paraissent aussi de grands cétacés de mer, poissons voraces s'il en fut. On a le droit de ne point croire aux récits des pêcheurs, mais aussi, voici ce qu'ils racontent. On a trouvé dans le corps de l'un de ces animaux une tête de baleine et un veau tout entier; dans un autre, deux thons et un matelot en uniforme; dans un autre, un soldat avec son sabre; dans un autre aussi, un cheval avec son cavalier. ~~Aucun~~ de ces animaux ne se tenta de prendre aux filets du Nautilus, et je ne puis vérifier les témoignages de leur voracité.

Des troupes de gaudes de dauphins nous accompagnèrent pendant des jours entiers. Ils allaient par bandes de cinq ou six, massacrant comme les loups dans les campagnes. D'ailleurs, non moins voraces que les cétacés de mer, si j'en crois un professeur de Copenhague, qui retira de l'estomac d'un ~~marsouin~~ dauphin treize marsouins et quinze phoques. C'était, il est vrai, un épaulard, appartenant à la plus grande espèce connue, et dont la longueur dépasse quelquefois vingt-quatre pieds. Cette famille des Delphiniens comptait dix genres, et ceux que j'aperçus, tenaient du genre des Delphynorhinques, remarquables par leur museau excessivement étroit et quatre fois long comme leur crâne. Leur corps, mesurant trois mètres, noir en dessus, était en dessous d'un blanc rosé, semé de petites taches très rares.

Je citerai aussi, dans ces mers, quelques curieux échantillons de ces poissons de bordure acanthoptérygiens de la famille des Scénoïdes, quelques auteurs, – plus poètes que naturalistes, – prétendent que ces poissons chantent mélodieusement, et que leurs voix réunies forment un concert qu'aucun amateur de voix humaine ne saurait égaler. Je ne dis pas non, mais ces sirènes ne nous donnèrent aucune sérénade à notre passage, et je le regrette.

Pour terminer enfin, courait dans une grande quantité de poissons volants, un rémi ne était plus curieux que ~~cette espèce~~ de voir les dauphins leur donner la chasse, avec une précision merveilleuse, quelque fut la portée de leur vol, quelque courbe qu'il décrivît, même au-dessus du Nautilus, l'infortuné poisson trouvait toujours la bouche du Dauphin ouverte pour le recevoir. L'Exocet ou des Priacanthes, ou des trigles volants, à bouche lumineuse, qui, pendant la nuit, avait tracé du rayon de feu dans l'atmosphère, plongeait dans les eaux sombres comme autant d'étoiles filantes.

Jusqu'au 13 mars, notre navigation se continua dans ces conditions. Ce jour là, le Nautilus fut employé à des expériences de sondages qui m'intéressèrent vivement.

Nous avions fait alors peu de trente mille lieues depuis notre départ dans les ~~eaux~~ mers du Pacifique. Le point nous mettait par 45°37' de latitude sud et 178°53' de longitude ouest. Nous étions en vue des côtes de la Nouvelle-Zélande, et le capitaine Denyam, de l'Hérald, fila quatorze mille mètres de sonde sans trouver de fond. Là, comme, le lieutenant Parker de la frégate américaine Congress, n'avait pu atteindre le sol sous ~~une~~ quinze mille cinq cent quarante mètres de ligne.

Le capitaine Nemo résolut d'envoyer son Nautilus à la plus extrême profondeur afin de contrôler ces différents sondages, et je me préparai à noter tous les résultats de l'expérience. Les panneaux du salon furent ouverts, et les manœuvres commencèrent pour descendre jusqu'à un compas si prodigieusement reculés.

On peut bien que je ne fus pas quatre à plonger notre ~~connaissance~~ en remplissant les réservoirs. Peut-être n'aurait-il pas ~~su~~ accroître suffisamment la puissance spécifique du Nautilus. D'ailleurs, pour remonter, il aurait fallu ajouter cette surcharge d'eau, et les pompes n'auraient pas été assez puissantes pour vaincre la pression extérieure.

Le capitaine Nemo résolut d'aller explorer le fond océanique par une diagonale suffisamment allongée, et au moyen de ses plans latéraux qui furent placés sous un angle de quarante cinq degrés avec la ligne d'eau du Nautilus. Puis, ~~dès lors~~ l'hélice fut mise à son maximum de vitesse, et notre quadruple branle battit les flots avec une indescriptible violence. ~~Le tonnage avec une rapidité que je ne pouvais suivre.~~

Sous cette pression puissante, la coque d'acier du Nautilus frémit comme une corde sonore, et l'on sonda régulièrement tous les cinq. Le capitaine et moi, postés dans le salon, nous suivions l'aiguille du manomètre qui se déviait rapidement. Bientôt elle dépassa cette zone habitable où vivent la plupart des poissons. Quelques uns de ces animaux ne peuvent vivre qu'à la surface des mers ou des fleuves, d'autres, moins nombreux, ne se tiennent qu'à de grandes profondeurs. Parmi ces derniers, j'observai l'Hexanche, espèce de chien de mer, muni de six fentes respiratoires, le télescope, aux yeux énormes, le malarmat cuirassé, aux thoracines grises, aux pectorales noires, et protégé par son plastron de plaques osseuses d'un rouge pâle, puis aussi, le grenadier, qui, vivant par deux cent mètres de

profondeur, supportait alors une pression de cent vingt atmosphères.

Je demandai au capitaine Nemo s'il avait remarqué observé des poissons à de profondeurs plus considérables.

– Des poissons ? me répondit-il, rarement, mais dans l'état actuel de la science, que prouve-t-on, que sait-on ?

– Je vois, capitaine. On sait que dans en allant vers les basses couches de l'océan, la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale. On sait que là où se rencontrent encore des êtres animés, ne végète plus une seule hydrophyte. On sait que les polypiers, les mollusques vivent par deux cents mètres d'eau, et que Mac Clintock, le héros des mers polaires, a retiré une étoile vivante d'une profondeur de deux mille cinq cents mètres. On sait que l'équipage du Bull-Dog, de la marine royale, a pêché une astérie par deux mille six cents vingt brasses, trois plus d'une lieue de profondeur. Mais, capitaine Nemo, puis-je vous demander comment vous expliquez que des êtres puissent vivre à de telles profondeurs ?

– Je l'explique par deux raisons, répondit-il. D'abord, parce que les courants verticaux déterminés par les différences de sel et de densité des eaux produisent un mouvement qui suffit à entretenir la vie rudimentaire des encrines et des astéries.

– Juste, fis-je le capitaine.

– Ensuite, parce que, si l'oxygène est la base de la vie, on sait que la quantité d'oxygène dissous dans l'eau de mer augmente avec la profondeur au lieu de diminuer, et que la pression des couches basses contribue à l'y comprimer.

– Ah ! on sait cela répondit le capitaine Nemo, d'un ton légèrement surpris de lui-même, mais monsieur le professeur, on a raison de le savoir, car c'est la vérité. J'ajouterai, en effet, que la vessie natatoire des poissons renferme plus d'azote que d'oxygène quand ce animaux sont pêchés à la surface des eaux, et plus d'oxygène que d'azote, au contraire, quand ils sont tirés des grandes profondeurs. Ce qui donne raison à votre système. Mais continuons nos observations. »

Mes regards se reportèrent sur le manomètre. L'instrument indiquait une profondeur de six milles, et notre immersion durait déjà une heure. Le Nautilus glissait sur ses plans inclinés à l'ensonge, toujours. Les eaux déjà étaient admirablement transparentes, d'une diaphanéité que rien ne saurait peindre. Une heure plus tard, nous étions par trois mille mètres, trois lieues et quart environ, et le fond de l'océan ne se laissait pas percevoir.

Cependant, par quatre mille mètres, j'aperçus des pics nombreux qui surgissaient au milieu des eaux. Mais, ici, sommets pointus appartenaient à des montagnes hautes comme l'Himalaya ou le Mont-Blanc, plus hautes même, et la profondeur de ces abîmes liquides demeurait incalculable.

Le Nautilus descendit plus bas encore, malgré les puissantes pressions qu'il subissait. Je sentais ses tôles trembler sous la poussée de leurs boulons ; ses barreaux s'arquaient, ses cloisons gémissaient ; les vitres du salon semblaient se gonfler sous la pression des eaux. Et ce solide appareil il me cédait sans doute, si, comme l'avait dit son capitaine, il n'était capable de résister comme un corps plein.

En rasant les pentes de ces rocs perdus sous les eaux, j'apercevais encore quelques coquilles, des serpules, des spirorbes inégales, mais vivantes, et quelques échantillons d'astéries. qui supportaient cette épouvantable pression.

Mais bientôt ces derniers témoignages de la vie animale disparurent et, au-dessous de trois lieues, le Nautilus dépassa les limites de la création sous-marine, comme fait le ballon qui s'élève dans les airs. Au-dessous des zones respirables. Nous avions atteint une profondeur de sept mille mètres, quatre lieues, et les flancs du notre appareil supportaient une pression de sept cents atmosphères, deux à dix-neuf cents kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface !

« Quelle situation, m'écriai-je ! Je dois, je savais dans ces régions profondes où l'homme n'a jamais paru ! Voyez, capitaine, voyez ces rocs magnifiques, ces grottes inhabitées, ces derniers rendez-vous du globe où la vie n'est plus possible ! quels sites inconnus, et pourquoi faut-il que nous soyons réduits à n'en conserver que le souvenir !

– Vous plairait-il aussi, me demanda le capitaine Nemo, d'en rapporter plus que le souvenir ?

– Que voulez-vous dire par ces paroles.

– Je veux dire que rien n'est plus facile que de prendre une vue photographique de cette région sous-marine !»

Je n'avais pas eu le temps d'exprimer la surprise que me causait cette nouvelle proposition, je n'avais pas eu le temps de m'étonner que, sur un appel du capitaine Nemo, un objet m'eut apporté dans le salon. Par les panneaux largement ouverts, le milieu liquide éclairé électriquement se détachait avec une clarté parfaite. Nulle ombre, nulle dégradation de notre lumière solaire ! le soleil n'est pas plus favorable à une épreuve de cette nature. Le Nautilus sous la poussée de son hélice maîtrisé par l'inclinaison de ses plans, demeurait immobile. L'instrument fut braqué sur ces sites du fond océanique, et quelques secondes, nous avions obtenu un négatif d'une extrême pureté.

C'est le premier portique que l'on donne à voir au
rares primordiales qui n'ont jamais connu la lumière du ciel,
ces granits inébranlables qui forment la puissante assise du globe, ces
grottes profondes évidées dans la masse pierreuse, ces parois d'une
incomparable netteté, et dont le trait terminal se détache en noir
comme s'il était dû au pinceau de certains peintres flamands. Puis,
au delà, un horizon de montagnes, une admirable ligne ondulée
qui compose les arrière-plans du paysage! Je ne puis décrire un
ensemble de roches bizarres, polies, sans une mousse, sans une
tache, aux formes étrangement découpées, et solidement établies
sur ce tapis de sable ~~rouge~~, qui doublait ~~au contact~~ tous
les jets de la lumière électrique.

Cependant, le capitaine Nemo, après avoir terminé son
opération photographique, m'avait dit:

« Remontons, monsieur le professeur. Il ne faut pas abuser de cette
station, de peur de lasser le scaphandre trop long-temps exposé à supporter la
pression extérieure. »

Je parlais premier.

— Remontons, répondit-il.

— Tirez-vous bien.

Je n'avais pas encore eu le temps de comprendre pourquoi
le capitaine me faisait cette recommandation, quand je fus
précipité sur le tapis du salon.

Mon corps embrayé sur un signal du capitaine, les
jets d'eau remontèrent verticalement, le scaphandre emporté comme un ballon
dans les airs, s'enleva avec une rapidité foudroyante. Il
coupait la masse des eaux avec un frémissement sonore, aucun
détail n'était visible. En quatre minutes, il avait franchi les
quatre lieues qui le séparaient de la surface de l'océan, et, soulevé
emporté par sa vitesse, il émergeait ~~des flots~~ comme un
poisson volant, et retombait aussitôt en faisant jaillir ~~dans les flots~~
à une prodigieuse hauteur.

~~~~~
~~~~~

5 56

Chapitre 12
Conseil et Ned. Courses

Pendant la nuit du 13 au 14 mars, le Nautilus reprit sa direction vers le Sud. Je pensais qu'à la hauteur du Cap Horn, il redescendrait vers l'ouest afin de rallier les mers du Pacifique et d'achever son tour du monde. Il n'en fit rien et continua de porter vers les régions australes. Où voulait-il donc aller? ~~Le capitaine Nemo~~ ? Au pole ? C'était insensé. Je commençai à croire que les fantaisies du capitaine justifiaient suffisamment les appréhensions de Ned Land.

Le Canadien, depuis quelque temps, ne me parlait plus de ses projets de fuite. Il était devenu moins communicatif, presque silencieux. Je voyais combien ce long ~~emprisonnement~~ prolongé lui pesait. Je savais ce qu'il avait à craindre de colère ~~en lui~~. Lorsqu'il rencontrait le capitaine, ~~dans~~ ses yeux s'allumaient d'un feu sombre, et je craignais toujours que sa violence naturelle ne le portât à quelque extrémité.

Ce jour-là, le 14 mars, Conseil et lui vinrent me trouver dans ma chambre. Je leur demandai la raison de leur visite.

« Une simple question à vous poser, monsieur, me répondit le Canadien.

— Parlez, Ned.

— Combien d'hommes croyez-vous qu'il y ait à bord du Nautilus ?

— Je ne saurais le dire, mon ami.

— Il me semble, ~~monsieur~~, reprit Ned Land, que sa manœuvre ne nécessite pas un nombreux équipage.

— En effet, répondis-je, dans les conditions où il se trouve, une dizaine d'hommes au plus suffiraient à le manœuvrer.

— Eh bien, dit le Canadien, pourquoi y en aurait-il davantage ? »

— Pourquoi ? » répliquai-je.

Je regardai ~~fixement~~ Ned Land, dont les intentions étaient toutes à dévoiler.

« Parbleu, ami Ned, si j'en crois mes pressentiments, si j'ai bien compris ~~tout~~ le capitaine, ~~et plus intime penseur~~, le Nautilus n'est pas seulement un navire, c'est ~~aussi~~ un lieu de refuge pour ~~les~~ ceux qui, comme son commandant, ont cru devoir rompre toute relation avec la terre.

— Peut-être, dit Conseil, mais aussi, le Nautilus ne peut contenir qu'un certain nombre d'hommes, et monsieur ne pourrait-il évaluer ce ~~nombre~~ maximum ?

— Connais-tu, Conseil ?

— Par le calcul. Étant donné la capacité du navire que monsieur connaît et par conséquent la quantité d'air qu'il renferme, sachant d'autre part ce que chaque homme dépense dans l'acte de la respiration, et comparant ces résultats avec la nécessité où le Nautilus est de remonter toutes les vingt-quatre heures... »

La phrase de Conseil n'en finissait pas, mais je vis bien où il voulait en venir.

« Je te comprends, dis-je, mais ce calcul-là, facile à établir d'ailleurs, ne peut donner qu'une chiffre très incertain.

— ~~N'importe~~, répondit Ned Land, ne résistant.

— Voici le calcul, répondis-je. Chaque homme dépense en une heure l'oxygène contenu dans cent litres d'air, soit en vingt-quatre heures l'oxygène contenu dans deux mille quatre cents litres. Il faut donc ~~au Nautilus~~ construit de sorte le Nautilus renferme deux mille quatre cent litres d'air.

— Précisément, dit Conseil.

— Or, repris-je, la capacité du Nautilus étant de quinze cents tonneaux, et le tonneau celle du tonneau de mille litres, le Nautilus renferme quinze cents mille litres d'air, qui, divisés par deux mille quatre cents ... »

Je calculai rapidement au moyen :

« ... Font dix cent au quotient six cent vingt-cinq. Ce qui revient à dire que l'air contenu dans le Nautilus pourrait rigoureusement suffire à six cent vingt-cinq hommes pendant vingt-quatre heures.

— Six cent vingt-cinq, répéta Ned.

— Mais tenez, pour certain, ajoutai-je, que l'équipage, marins et officiers, ne forment pas à bord la dixième partie de ce chiffre.

— Cent encore trop pour trois hommes ! murmura Conseil.

— Donc, mon pauvre Ned, je ne puis que vous conseiller la patience.

— Et aussi mieux que la patience, répondit Conseil, la résignation. »

Conseil avait employé le mot juste.

« Après tout, reprit-il, le capitaine Nemo ne peut pas aller toujours au Sud ! Il faudra bien qu'il s'arrête, ne fut-ce que devant la banquise, et qu'il revienne vers des mers plus civilisées ! Et alors, il sera temps de reprendre les projets de Ned Land.

Le Canadien secoua la tête, passa la main sur son front, ne répondit pas, et les deux amis se retirèrent dans leur cabine.

Il est certain que la monotonie du bord devait paraître insupportable à un homme habitué à une vie libre et active. Les événements qui passionnaient le passionnaient étaient rares. Cependant, ce jour-là, un incident vint me rappeler mes beaux jours de bibliothécaire.

« Si monsieur me permettait de lui faire une observation, me dit alors Conseil. Ce serait de penser à tout ce qu'il ne peut pas avoir : tout lui revient de sa vie passée : tout lui semble regrettable de ce qui nous est interdit. Ses anciens souvenirs l'oppressent et il a le cœur gros, allez. Il faut le comprendre, qu'est-ce qu'il a à faire ici ? rien. Il n'est pas un savant comme monsieur, et il saurait prendre le mieux parti que nous aux choses admirables de la mer ! Il regrettera tout jusqu'à pouvoir mettre dans une tartine de son pays bien à lui. »

Vers onze heures du matin, étant à la surface de l'océan, le Nautilus tomba au milieu d'une troupe de baleines; rencontre qui ne me surprit pas, car je savais que ces animaux, chassés d'Europe, s'étaient réfugiés dans les bassins du hautes latitudes.

Le rôle joué par la baleine dans le monde marin et son influence sur les découvertes géographiques ont été considérables. Elle seule, qui, entraînant les Basques d'abord, puis les Asturiens, les anglais et les Hollandais, les aguerrit contre les dangers de l'océan et les conduisit d'une extrémité de la terre à l'autre. Les baleines aiment à fréquenter les mers australes et boréales. D'anciens légendes prétendent même que ces cétacés entraînèrent les pêcheurs jusqu'à sept lieues seulement du pôle nord. Je le sais bien sans, il vint un jour, et c'est probablement ainsi, en chassant la baleine, dans les régions arctiques ou antarctiques, que les hommes atteindront les points inconnus du globe.

Le pêcheur Land, s'il ne pouvait s'y tromper, — qui signala d'abord le passage de la caravane — Nous étions ainsi sur la plate-forme par une mer tranquille. Mais le mois d'octobre de ces latitudes nous donnait de belles journées d'automne. Le Canadien avait signalé une baleine à l'horizon, dans l'est. Ses regards attentifs ne voyaient pas ses nageoires s'élever et s'abaisser alternativement aux cimes des flots, à cinq milles du Nautilus.

« Ah! s'écria Land, si j'étais à bord d'un baleinier, voilà une rencontre qui me ferait plaisir! Car une animal de grande espèce! Voyez avec quelle puissance il chasse par ses nasaux des colonnes d'air et de vapeur! Mille diables! pourquoi faut-il que je sois enfermé sur ce morceau de fer!

— Ami, lui répondis-je, vous n'avez pas encore perdu de vos vieilles idées de pêche?

— Est-ce qu'un pêcheur de baleines, monsieur, peut jamais oublier son ancien métier! Est-ce qu'on se lasse jamais des émotions d'une telle chasse? n'en a-t-il pas encore?

— Vous n'avez jamais pêché dans ces mers?

— Jamais, monsieur. Dans les mers boréales seulement, mais autant dans le détroit de Behring que dans celui de Davis.

— Alors la baleine australe vous est encore inconnue? — c'est pourquoi,

— Oui, la baleine franche que vous avez signalée, elle ne se hasarderait pas à passer les eaux chaudes de l'équateur.

— Ah! monsieur le professeur, que dites-vous là? répliqua le Canadien d'un ton parfaitement incrédule.

— Je dis ce qui est.

— Par exemple! Moi qui vous parle, j'en ai soixante cinq, voilà deux ans et demi, j'en ai moi-même amariné près du Groenland une baleine qui portait encore dans son flanc le harpon d'un baleinier de Behring. Or, je vous demande, comment après avoir été frappé à l'ouest de l'Amérique, l'animal serait venu se faire tuer à l'est, s'il n'avait pas doublé sous le cap Horn sous le cap de Bonne Espérance, et franchi l'équateur?

— Je pense comme l'ami Ned, dit Conseil, et j'attends ce que répondra monsieur.

— Il vous répondra que les baleines sont localisées suivant leurs espèces, dans certaines mers qu'elles ne quittent pas. Et si l'une de ces animaux a passé de l'détroit de Behring dans celui de Davis, c'est tout simplement parce qu'il existe un passage d'une mer à l'autre, soit sur les côtes de l'Amérique, soit sur celles de l'Asie.

— Vous croyez? demanda le Canadien, en fermant à demi un œil.

— Il faut croire, répondit Conseil.

— Et alors, reprit le Canadien, puisque je n'ai jamais pêché dans ces parages, je ne connais pas les baleines qui les fréquentent?

— Raison de plus pour faire leur connaissance. —

— Vous l'avez dit, ami Ned.

— Voyez! voyez! s'écria le Canadien, la voilà venue. Elle s'approche! elle rit sur nous! elle me nargue! elle sait bien que je ne peux rien contre elle! »

Ned frappait du pied. Sa main frémissait en brandissant un harpon imaginaire.

« Ces cétacés, demanda-t-il, sont-ils aussi gros que ces mers boréales?

— à peu près, Ned.

— Mais j'en ai vu de grosses, monsieur, et qui mesuraient plus de cent pieds de longueur. Je me suis même laissé dire que le Hullamock et l'Umgullick des îles Aléoutiennes dépassaient quelquefois cent cinquante pieds.

— Cela me paraît exagéré, répondis-je. Ces animaux ne sont que des baleinoptères, pourvus de nageoires dorsales, et ils sont généralement plus petits que la baleine franche, que les cargalots.

— Ah! s'écria le Canadien, dont le regard ne quittait pas l'Océan, elle se rapproche, elle vient dans les eaux du Nautilus!

Puis, reprenant sa conversation: « Vous parlez, Ned, de cargalots, comme d'une petite bête! Je dis cependant

Des cabaliots gigantesques. Ce sont des ustensiles intelligents. Quelques-uns, dit-on, se souviennent d'alpenstocks et de fusils. On les prend pour des îlots. On campe dessus, on s'y installe, on fait du feu...

— ...on y bâtit des maisons, dit Conseil.

— Oui, parfois, répondit Ned Land. Puis, un beau jour l'animal plonge et entraîne tous les habitants dans l'abîme.

— Sait-il, maître Land, si je serais que vous aimez les histoires extraordinaires! Quels cabaliots que les vôtres! J'espère que vous n'y croyez pas!

— Mais, monsieur le naturaliste, répondit sérieusement le Canadien, il faut tout croire de la part des baleines! — Comme elle marche, cette-ci! comme elle se dérobe! — On dit que ces animaux font le tour du monde en quinze jours.

— Je ne dis pas non.

— Mais, ce que vous ne savez sans doute pas, monsieur Aronnax, c'est que, au commencement du monde, les baleines filaient plus vite encore.

— Ah! vraiment! Et pourquoi cela?

— Parce qu'alors elles avaient la queue de travers, comme les poissons. C'est-à-dire que cette queue, comprimée verticalement frappait l'eau de gauche à droite et de droite à gauche. Mais le Créateur, s'apercevant qu'elles manquaient trop vite, leur fendit la queue, et depuis ce temps-là elles battent les flots de haut en bas au détriment de leur rapidité.

— Bon, Ned, dis-je en reprenant une expression du Canadien, faut-il vous croire?

— Pas trop, répondit Ned Land, et pas plus que si je vous disais qu'il existe des baleines longues de trois cents pieds et pesant une mille livres!

— C'est beaucoup, en effet, dis-je. Cependant, il faut avouer que certains cétacés acquièrent un développement considérable, puisque, dit-on, il fournissent jusqu'à cent vingt tonnes d'huile.

— Pour ça, je l'ai vu, dit le Canadien.

— Je le veux bien, Ned comme je vais que certains baleines égalent en grosseur des éléphants. Jugez les effets produits par une telle masse lancée à toute vitesse.

— Est-il vrai, demanda Conseil, qu'elles puissent couler des navires?

— Des navires, je ne le crois pas! répondit-je. On raconte, cependant, qu'en 1820, précisément dans ces mêmes mers du Sud, une baleine se précipita sur l'Essex, et le fit reculer avec une vitesse de quatre mètres par seconde. Des lames pénétrèrent par l'arrière, et l'Essex sombra presque aussitôt."

Ned me regarda d'un air narquois.

"Pas mon compte, dit-il, j'ai reçu un coup de queue de baleine — dans mon canot, ça va vous dire. Mes compagnons et moi, nous avons été lancés à une hauteur de six mètres. Mais auprès de la baleine de monsieur, la mienne n'était qu'un baleineau.

— Sans doute, un baleineau long de vingt mètres! dit Conseil.

— Mille ans, répondit le Canadien, sans hésiter.

— Et comment le savez-vous, Ned?

— Parce qu'on le dit.

— Et pourquoi le dit-on?

— Parce qu'on le sait.

— Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre-vingts ans, lorsque les premiers navires se aventurèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supérieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, avec beaucoup de vraisemblance, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce que elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que les baleines pourraient ces cétacés pourraient et devraient vivre mille ans. Vous entendez?"

Ned Land n'entendait pas. Il n'écoutait plus. La baleine s'approchait toujours. Il la dévorait des yeux.

"Ah! s'écria-t-il! ce n'est pas une baleine! C'est dix! C'est vingt! C'est un troupeau tout entier! Ce ne pouvoir vous faire! Sire le pied ne pouvoir bien.

— mais ami Ned, pourquoi ne pas demander au capitaine Nemo la permission de chasser...?"

Conseil n'avait pas achevé sa phrase que Ned Land s'était affalé par le panneau, devant à l'exercice du capitaine. Quelques instants après, tous deux reparaissaient sur la plate-forme.

Le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés qui se jouait sur les eaux à un mille du Nautilus.

"Le fond des baleines australes, dit-il. Il y a là la fortune d'une flotte de baleiniers.

— Capitaine, monsieur, demanda le Canadien, me pourrai-je les chasser, ne fut-ce que pour ne pas oublier mon ancien métier de harpon-neur?

— A quoi bon? répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire! Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

— Cependant monsieur, reprit le Canadien, dans la mer Rouge vous avez autorisé [illegible] à poursuivre un dugong!

— Comme dans le voyage de Sinbad le marin, répliqua-je en riant.

— Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à notre équipage. Mais moi, je voulais tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je m'indigne sans distinction d'âge ou de sexe, si'indignais pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, elles nécessaires et bons, vos parents, maître Land, ont commis une action blamable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. baleines. Si vous tenez aux dents de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies sans que vous vous en mêliez. "

Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien pendant ce cours de morale. Donner de semblables raisons à un chasseur, c'était perdre ses paroles. Ned Land regardait le capitaine Nemo, et ne comprenait évidemment pas ce qu'il voulait lui dire. Et cependant, le capitaine avait raison, et l'anthropophage barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.

Enfin, Ned Land [illegible] siffla entre les dents son [illegible], mit ses mains dans ses poches, et [illegible] nous tourna le dos.

Cependant, le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés, et se tournant vers moi:

" J'avais raison de dire prétendre, que sans compter l'homme les baleines ont assez d'autres ennemis naturels. Celui-ci vous avez affaire à forte partie avant peu. Voyez, Apercevez-vous, monsieur Aronnax, à huit milles sous le vent un point noirâtre qui semble se mouvoir?

— Oui, capitaine, répondis-je.

— C'est un troupeau de cachalots, monstres de carnassiers aussi terribles que j'ai quelquefois rencontrés par troupes de deux ou trois cents! Cependant ce sont des bêtes cruelles et malfaisantes, et on a raison de les exterminer. "

Le Canadien se retourna vivement à ces derniers mots.

" Eh bien, capitaine, dit-il, il est temps encore, sauvons l'univers même des baleines ...

— Tranquillisez-vous, monsieur le professeur, le Nautilus ne fera ici de dégâts. Il est armé d'une défense d'acier qui vaut bien celle du garçon de maître-Land, j'imagine? "

Le Canadien secoua la tête en signe d'incrédulité, mais il ne pensait pas pouvoir balancer les épaules! Attaquer des cétacés à coups d'éperon, qui avait jamais entendu parler de cela!

" Venez, monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo, nous vous montrerons une chasse que vous ne connaissez pas encore. Pas de pitié pour ces ferocs cétacés, ils ne sont que bouche et dents! "

Bouche et dents! On ne pouvait mieux rendre le cachalot macrocéphale, dont la taille dépasse quelquefois vingt-cinq mètres. La tête énorme de ce cétacé occupe environ le tiers de son corps. Il est armé Mieux armé que la baleine dont la mâchoire supérieure est seulement garnie de fanons, il est muni de vingt-cinq grosses dents, longues de vingt centimètres, cylindriques et coniques à leur sommet, qui pèsent deux livres un kilogramme chacune. Dans la partie supérieure de cette énorme tête, que se trouvent trois à quatre cents kilogrammes de cette huile précieuse, dite "blanc de baleine". Le cachalot est un animal [illegible] puissant, suivant la remarque de Frédol; il est mal construit dans [illegible] pour ainsi dire "manqué" dans toute la partie gauche de sa charpente on n'y voyant guère que de l'œil droit.

Cependant, le monstrueux troupeau s'approchait toujours. Il avait aperçu les baleines, et se préparait à les attaquer. Et bien pouvait assurément, d'avance, leur victoire non seulement pouvaient ils soit mieux armés que leurs inoffensifs adversaires, mais aussi, parce qu'ils pouvaient rester plus longtemps sous [illegible], sans venir respirer à la surface.

Il n'était que temps d'aller au secours des baleines. Le Nautilus se mit entre deux eaux. Conseil, Ned et moi, nous prîmes place dans le salon. Le capitaine Nemo se rendit près du timonnier pour manœuvrer son appareil comme un engin de destruction. Bientôt je sentis les battements de l'hélice se précipiter et notre vitesse s'accroître.

Le combat était déjà commencé entre les cachalots et les baleines, lorsque le Nautilus arriva; il manœuvra de manière à couper la troupe des macrocéphales. Ceux-ci, [illegible] montrèrent peu émus à la vue du nouveau monstre qui se mêlait à la bataille. Mais bientôt ils durent se garer de ses coups!

Quelle lutte! Ned Land, lui-même, bientôt entièrement armé, finit par battre des mains. Le Nautilus n'était plus qu'un

garçon formidable brandi par la main ~~forte~~ de son capitaine.
Il se lançait contre ces masses charnues, les traversait
ici par un point, laissant après son passage deux grouillantes
moitiés d'animal. Les formidables coups de queue qui frappaient
les flancs, il ne les sentait pas; ~~il~~ mais qu'il produisait,
plus d'avantage. Un cachalot exterminé, il courait à un autre,
virait sur place pour ne pas manquer sa proie, allait de l'avant,
de l'arrière, doublait à bon gouvernail, ~~puisant par ses hybrides~~
plongeant quand le cétacé s'enfonçait dans les couches profondes,
remontant avec lui, lorsqu'il revenait à la surface, le
frappant de plein fouet ou d'estoc, le coupant ou le déjirant,
et dans toutes les directions et sous toutes les allures, le
perçant de son terrible éperon.

Quel carnage! quel bruit à la surface des flots! quels
sifflements aigus et quels ronflements particuliers à ces animaux ~~de ces~~ couleurs ordinairement si paisibles,
épouvantés! Au milieu ~~de tous~~, leur queue faisait de véritables
tempêtes ~~dans ces couches ordinairement si paisibles~~. La
mer était rouge, ~~de sang~~ et paraissait ~~être~~ enflammée ~~par les rayons~~
~~électriques~~.

Pendant une heure se prolongea cet horrible massacre
auquel les macrocéphales ne paraissaient ne vouloir faire. Plusieurs
fois, dix ou douze réunis essayèrent d'écraser le Nautilus sous
leur masse. On voyait à la vitre, leur gueule énorme, toute
pavée de dents, leur œil formidable. Ned Land, qui ne se
possédait plus, les menaçait et les injuriait. On sentait qu'
il se cramponnait à notre appareil comme des mains
qui cassait un ragot sous les haches. Mais le Nautilus, forçant
son hélice, les emportait, les entraînait, ou les ramenait
vers le niveau supérieur du lac, sans se soucier ni de
leur poids énorme, ni de leurs puissantes étreintes.

Enfin, la masse des cachalots s'éclaircit. Les flots redevinrent
tranquilles. Je sentis que nous remontions à la surface de
l'océan. Le panneau fut ouvert, et nous nous précipitâmes
sur la plate-forme.

La mer était couverte de cadavres mutilés. ~~Une~~
explosion formidable n'eût pas divisé, déchiré, déchiqueté
avec plus de violence ces masses charnues. Nous flottions au
milieu de ~~ces~~ corps gigantesques, blanchâtres sur le dos, blanchâtres
sous le ventre, et tous bossués d'énormes protubérances.
Quelques cachalots épouvantés fuyaient à l'horizon. Les flots étaient teints en rouge sur
~~Sang coulait sur les flots teignait les flots sur~~ un espace de plusieurs
milles, et le Nautilus flottait sur une mer de sang.

Le capitaine Nemo nous rejoignit.

« Eh bien, maître Land, ? dit-il.

— Eh bien, monsieur, répondit le Canadien dont la colère
intempestive s'était calmée devant un spectacle terrible, un
effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, ce
n'est qu'une boucherie.

— C'est un massacre d'animaux malfaisants, répondit le capitaine
~~répondit-il~~ et le Nautilus n'est pas un coupe-gorge.

— J'aime mieux mon harpon, répliqua le Canadien.

— Chacun son arme, répondit le capitaine, en regardant fixement
Ned Land.

Je craignais que celui-ci ne se laissât emporter
à quelque violence qui aurait eu des conséquences déplorables.
Mais ~~son attention fut~~ la colère fut détournée par la
vue d'une baleine ~~que~~ le Nautilus ~~venait~~ accostait en ce
moment.

L'amiral n'avait pu échapper à la dent des cachalots.
Je reconnus la baleine australe dans la tête un peu déprimée,
et qui est entièrement noire. Anatomiquement, elle se
distingue de ~~la~~ la baleine blanche du Nord-Caper
par la soudure de ses sept vertèbres cervicales, et elle compte
deux côtes de plus que ses congénères. Le malheureux
cétacé, couché sur le flanc, le ventre troué de morsures, était
mort. ~~Cette baleine retenait encore par un~~ Un bout de la nageoire mutilée pendait encore
~~contre~~ un petit baleineau qu'~~elle~~ il n'avait pu sauver
de ses dents. La bouche grand ouverte, laissait couler l'eau
qui murmurait comme du ressac à travers ses fanons.

~~Je voyais pour quelle raison~~ Le capitaine Nemo fit
arrêter le Nautilus près du cadavre de ~~la~~ l'amiral. Deux de
ses hommes montèrent sur ~~cette masse~~ et je vis, non sans
étonnement, qu'ils retiraient des mamelles de l'amiral tout
le lait qu'elles contenaient, c'est à dire la valeur de
deux ou trois tonneaux. le flanc de la baleine,

Le capitaine Nemo m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma répugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait était excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune façon du lait de vache.

Je le goutai et je fus de son avis. C'était donc pour nous une réserve utile, car ce lait sous la forme de beurre salé ou de fromage, devait apporter une agréable variété à notre ordinaire.

De ce jour là, les dispositions de Ned Land envers le capitaine Nemo devinrent de plus en plus mauvaises et je résolus de surveiller de près les faits et gestes du Canadien.

~~~~~

Chapitre 13.
La Banquise.

Le Nautilus avait repris son imperturbable direction vers le Sud. Il suivait le méridien avec une vitesse considérable. Voulait-il donc atteindre le pôle Sud ? Je ne le pensais pas, car jusqu'ici toutes les tentatives pour s'élever ~~jusqu'au~~ jusqu'à ce point du globe avaient échoué. La raison, d'ailleurs, était déjà fort avancée, puisque le 13 mars des terres antarctiques correspond au 13 septembre des régions boréales, ~~qui forme~~ qui forme la perio de équinoxiale.

Le 14 mars, j'aperçus pour la première fois des glaces flottantes, par ~~un~~ 54° de latitude, ~~l'éclaireur~~ simples débris de vingt à vingt-cinq pieds, formant des cercles sur lesquels la mer déferlait. Le Nautilus se maintenait généralement à la surface de l'Océan. Ned Land, ayant déjà fréquenté les mers arctiques, était familiarisé avec ce spectacle des ice-bergs. Conseil et moi, nous l'admirions pour la première fois.

Dans l'atmosphère, vers l'horizon du sud, s'étendait une vaste bande blanche d'un éblouissant aspect; les baleiniers anglais lui ont donné le nom de "ice-blink"; quelque épais que soient les nuages, ils ne peuvent l'obscurcir. Elle annonce la présence d'une pack ou banc de glace.

En effet, bientôt apparurent des blocs plus considérables dont l'éclat se modifiait suivant les caprices de la brume. Quelques-uns de ces massifs ~~imposants~~ montraient des veines vertes, qui semblaient ~~du~~ comme si le sulfate de cuivre en eut tracé les lignes ondulées; d'autres, semblables à d'énormes améthystes se laissaient pénétrer par la lumière; ceux-ci réverbéraient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux; ceux-là, mariés des tons les reflets du calcaire, n'auraient aussi à la construction de toute une ville de marbre.

Plus nous descendions ~~vers le~~ au sud, plus ces flottants, gagnaient en nombre et en importance. Les oiseaux polaires y ~~régnaient~~ pullulaient par milliers, des pétrels, des damiers, des puffins, qui nous assourdissaient de leurs cris. Quelques uns, prenant le Nautilus pour le cadavre d'une baleine, venaient s'y reposer, et piquaient de coups de bec sa tôle sonore.

Pendant cette navigation au milieu des glaces, le capitaine Nemo se tint toujours sur la plate forme. Il observait avec attention les flancs abandonnés. Je voyais son calme regard s'animer parfois. ~~Il~~ Je disais à moi-même que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était là chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? Peut être. ~~Mais aucun~~ Mais il ne parlait pas. Il restait immobile, ne revenant à lui que lorsque les instincts de manœuvrier reprenaient le dessus. Il dirigeait alors son Nautilus avec une adresse consommée. Il évitait habilement le choc de ces masses dont quelques unes mesuraient une longueur de plusieurs milles sur une hauteur qui variait de soixante dix à quatre vingt mètres. Souvent l'horizon ne présentait aucun changement formé par les glaces. A la hauteur du soixantième degré de latitude, toute issue avait disparu. Alors le capitaine Nemo s'engageait avec soin, trouvait bientôt quelque étroite ouverture par laquelle il se glissait audacieusement, sachant bien, cependant, que celle ci se refermerait derrière lui.

Le Capitaine Nemo
Léger
~~~~~

Ce fut ainsi que le Nautilus, guidé par cette main habile, dépassa toutes ces glaces, classées suivant leur forme ou leur grandeur, avec une précision qui enchantait Conseil, ice-bergs ou montagnes, ice-fields ou champs unis ou plaines, drift-ice ou glaces flottantes, packs ou champs brisés, hummocks glaçons, quand ils sont circulaires, et streams, lorsqu'ils sont faits de morceaux allongés.

La température était assez froide. Le thermomètre exposé à l'air extérieur, marquait deux à trois degrés au-dessous de zero. aussi nous étions nous admirablement habillés de fourrures dont les phoques ou les ours marins avaient fait les frais. L'intérieur du Nautilus, régulièrement chauffé par ses appareils électriques, défiait les froids les plus intenses. D'ailleurs il lui était facile de s'enfoncer à quelques mètres au-dessous du flots pour y trouver une température supportable.

Aussi mes plus tôt, nous restions pendant des journées entières dans cette salle d'
un jour perpétuel, mais déjà la nuit se faisait pendant trois ou quatre heures, et trois mois plus tard, elle devait jeter ses voiles d'ombre sur les régions circumpolaires.

Le 16 mars, la latitude des îles New Zealand et des Sandwich du sud était dépassée. Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres désolées; mais que la Guerre des anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrait les adultes et les jeunes petits, là où existait l'animation de la vie, avait laissé après eux le silence de la mort.

Le 16 mars, vers huit heures du matin, le Nautilus suivant toujours le méridien quarante-unième, coupa le cercle polaire antarctique. Les glaces nous entouraient de toutes parts et fermaient l'horizon. Cependant, le capitaine Nemo maintint de passe en passe et demandait toujours à monter. Où va-t-il? me demandai-je.

— Devant lui, répondait Conseil. Après tout, lorsqu'il ne pourra pas aller plus loin, il s'arrêtera.

— Je n'en prévois pas! répondis-je.

Et, pour être franc, j'abjurais que cette excursion aventureuse ne me déplaisait pas. A quel point m'émerveillaient les beautés de ces régions nouvelles, les glaces prenaient des attitudes superbes. Tantôt leur ensemble formait une ville orientale avec les minarets et les mosquées innombrables; là, une cité croulée, écrasée, jetée à terre par une convulsion du sol; aspects incessamment variés par les obliques rayons du soleil ou perdus dans les brumes grises au milieu des ouragans de neige. Puis, de toutes parts, des détonations, des éboulements, de vastes écroulements d'ice-bergs, qui changeaient le décor comme dans un diorama. Tandis que le Nautilus était immergé au moment de se remparer en équilibre, le bruit se propageait sous les eaux avec une effrayante intensité et la chute de ces masses créait de véritables remous jusque dans les couches profondes de l'Océan. Le Nautilus roulait et tanguait alors comme un navire abandonné à la fureur des éléments.

Souvent, ne voyant plus aucune issue, je pensais que nous étions définitivement prisonniers des glaces. Mais Conseil se guidant, sur le plus léger indice, le capitaine Nemo découvrait des passes nouvelles; il ne se trompait pas en observant les nuées et selon d'eau blanchâtre qui sillonnaient les ciels sombres. Aussi ne doutai-je pas qu'il n'eût aventuré déjà le Nautilus au milieu des mers antarctiques.

Cependant, dans la journée du 16 mars, les champs de glace nous barrèrent absolument la route. Ce n'était plus une banquise, mais de vastes ice-fields, entassés par le froid. Cet obstacle ne pouvait arrêter le capitaine Nemo, et il se lança contre l'ice-field avec une effroyable violence. Le Nautilus entrait comme un coin dans cette matière friable et la divisait avec des craquements terribles. Il s'élevait, bélier puissant poussé par une puissance infinie. Les débris de glace, lancés projetés, retombaient en grêle autour de nous lui. Par la seule force d'impulsion, il se creusait un chemin particulier. Quelquefois emporté par son élan, il montait sur le champ de glace et l'écrasait de son poids, ou bien s'ouvrait sous l'ice-field, il le divisait par un simple mouvement de tangage, qui produisait de larges déchirures.

Pendant ces journées, de violents chocs nous ballottèrent. Par certains brumes épaisses, on ne se jetait pas vu d'une extrémité de la plate-forme à l'autre. Le vent sautait brusquement à tous

les pointes du compas. La neige s'accumulait en couches si dures qu'il fallait la briser à coups de pics. Bien que la température de midi donnât au thermomètre zéro, toutes les parties extérieures du Nautilus se recouvraient de glaces. Les grécements n'auraient pu se manœuvrer, car tous les cordages étaient engagés dans les gorges des poulies. Les haubans sans voiles, et mus par un moteur électrique qui le faisait de manœuvre, pouvaient seuls affronter ces grands froids.

Dans ces conditions, le baromètre se tint généralement très bas. Il tomba même à 730 mm. Les indications de la boussole n'offraient aucune garantie. Les aiguilles affolées marquaient des directions contradictoires, et l'approximation du pôle magnétique nord commençait qu'on ne se comprend pas avec le Sud du monde. Il fallait seuls alors des observations nombreuses sur les compas transportés à différentes parties du navire, et prendre une moyenne. ~~de toutes ces observations~~, mais souvent, on s'en rapportait à l'estime pour suivre la route parcourue, méthode peu satisfaisante au milieu de ces passes ~~dangereuses~~ dont les points de repère changeaient incessamment.

Enfin, le 19 mars, après vingt assauts inutiles le Nautilus voyait sa marche définitivement arrêtée. Il n'existait plus ni lacs, ni fleuves, ni les plaines, ni les icebergs, même une infranchissable et immobile barrière formée de montagnes soudées entre elles.

« La banquise ! me dit ~~quelquefois~~ le Canadien.

Je compris que pour Ned Land comme pour tous les navigateurs qui nous avaient précédé, c'était l'insurmontable obstacle. Le soleil ayant un instant paru vers midi, le capitaine Nemo obtint une observation aussi exacte que possible qui donnait notre situation par 51° 30' de longitude et 67° 39' de latitude méridionale. C'était déjà un point avancé ~~dans~~ des régions antarctiques.

De mer de surface liquide, il n'y avait plus apparence devant nos yeux. Sous l'éperon du Nautilus s'étendait une vaste plaine tourmentée, encombrée de blocs confus, avec tout le pêle-mêle capricieux qui caractérise la surface d'un fleuve quelque temps avant la débâcle des glaces, mais sur des proportions gigantesques. Ça et là des pics aigus, des aiguilles délicées s'élevaient à une hauteur de deux cents pieds ; plus loin, une suite de falaises taillées à pic, de teinte générale variée miroirs qui reflétaient quelques rayons de soleil à demi noyés dans les brumes. Puis, sur cette nature désolée, un silence formidable, à peine rompu par le battement d'aile des pétrels ou des puffins. Tout était gelé alors, même le bruit.

Le Nautilus dut donc s'arrêter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace.

« Monsieur me dit ce jour-là Ned Land, si votre capitaine va plus loin...

— Eh bien ?

— Ce sera un maître homme.

— Pourquoi, Ned ?

— Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine, mais enfin ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré.

— En effet, Ned Land, et cependant j'aurais bien voulu savoir ce qu'il y a derrière cette banquise ! Un mur ! Voilà ce qui m'irrite le plus !

— Monsieur a raison, dit Conseil, les murs n'ont été inventés que pour agacer les savants. Il ne devrait y avoir de murs nulle part.

— Bon ! fit le Canadien. Derrière cette banquise, on sait bien ce qui l'y trouve.

— Quoi donc ? demandai-je.

— Mais de la glace et toujours de la glace !

— Vous en êtes certain, Ned, répliquai-je, mais moi je ne le suis pas. Voilà pourquoi je voudrais aller voir.

— Eh bien, monsieur le professeur répondit le Canadien renoncez à cette idée. Vous êtes arrivé à la banquise, ce qui est déjà ~~beau~~ joli, ~~bien~~, mais vous n'irez pas plus loin, ni votre capitaine Nemo, ni ton Nautilus. En quelque ville ou non, nous reviendrons vers le Nord, celui a dû au pays des gymnotes gens. »

Il est certain que Ned Land avait raison, et bien que le navire ne fonctionnât pas sans doute pour naviguer sur les champs de glace, ils devaient s'arrêter devant la banquise.

En effet, malgré ~~tous~~ ses efforts, malgré les moyens puissants employés pour disjoindre les glaces, le Nautilus fut réduit à l'immobilité. Ordinairement, qui ne peut aller plus loin en est quitte pour revenir sur ses pas. Mais ici, revenir était

En effet, suivant Hansteen il est situé à peu près par 70° de latitude et 130° de longitude, et d'après les observations de Duperrey, par 135° de longitude et 70° 30' de latitude.

Dotes iv.
Ly 214

aussi impossible qu'avancer, car les passes s'étaient toutes
refermées derrière nous, et pour peu que notre appareil
demeurât stationnaire, il ne tarderait pas à être bloqué.
par les glaces. Ce fut même ce qui arriva vers deux heures du
soir, et la jeune glace se forma sur les flancs avec une étonnante
rapidité. Je dus avouer que la conduite du capitaine Nemo
était plus qu'imprudente.

N'était-ce pas braver sans nécessité des dangers toujours
renaissants? Le Nautilus était-il donc fait pour affronter
victorieusement les obstacles accumulés par la nature dans
ces mers hyperboréennes? Allait-il, comme un être intelligent,
employer à propos la force qui lui était mécaniquement
départie? Devait-on le considérer comme responsable des
événements qui pouvaient se produire, comme s'il eût été
conscient de ses actes?

Toutes ces questions, je me les posais à chaque instant,
et malgré moi, je subissais l'influence de cet homme qui,
depuis trois mois, nous entraînait toujours plus avant dans
le nord, sans se préoccuper des difficultés du retour.

Cependant, la glace ne cessait de nous entourer. Des
craquements se faisaient entendre de toutes parts. Les
tôles du Nautilus se couvraient de cicatrices. Sous les
coups de boutoir des blocs, il se creusait des bosselures
profondes. Les hélices battaient à vide, et leur action
était nulle dès qu'elles n'étaient pas complètement
immergées. Le Nautilus était pris de tous côtés, et
il semblait impossible qu'il échappât à ces étreintes
de glaces.

Cependant, je ne me plaignais pas de cette aventure.
Je voulais aller jusqu'au bout de notre entreprise.
Je voulais voir ce que personne n'avait vu encore,
et, quelque danger qu'il y eût à se trouver au milieu
de ces régions australes, je ne me plaignais pas.
Ce qui me frappait, c'était la beauté sauvage de ces
contrées désolées. Je ne pouvais me lasser d'admirer
les effets de lumière sur ces masses de glace. Quand
le soleil les frappait de ses rayons obliques, elles
étaient traversées par des flammes infinies, lorsque
les éclairs électriques se croisaient dans les nuages
sombres, ou que l'aurore boréale répandait ses
lueurs mystérieuses, on voyait s'allumer au loin
les feux de couleurs complémentaires, le rouge et le
vert, le jaune et le violet, le bleu et l'orange,
qui, par leurs oppositions, donnaient à ces
terres polaires une fantasmagorie digne
de la palette fantastique d'un peintre halluciné.

Au milieu de ces phénomènes naturels, je
notais certains effets de réfraction, de
mirages, qui transformaient les proportions
de ces masses de glace. Des bancs de
phoques, des troupes de morses, des
cétacés gigantesques, se montraient
à nous sous des aspects inusités,
grandissant démesurément, et
se dressant comme des colonnes
de granit. Puis, des illusions
d'optique succédaient à ces
effets de lumière. Les
mêmes animaux, reproduits
par le phénomène de la
réverbération, semblaient
se mouvoir dans les
airs, au-dessus de
nos têtes, tandis
que d'autres
figures
fantastiques
se

— En effet, dis-je entraîné par le raisonnement du capitaine, si la surface de la mer est solidifiée par les glaces, ses couches inférieures sont libres, par cette raison profondément due qui a placé à un degré supérieur à celui de la congélation le maximum de densité de l'eau. Et si je ne me trompe, la partie immergée de cette banquise est à la partie émergeante comme six est à quatre?

— A peu près, monsieur le professeur. Pour un pied que les icebergs ont au-dessus de la mer, ils en ont trois au-dessous. Or, comme les montagnes de glace ne dépassent une hauteur de cent mètres, elles ne s'enfoncent que de trois cents mètres ~~au-dessous de la surface de la mer~~. Or, quelle est trois cents mètres pour le Nautilus?

— Rien, monsieur

— Il pourra même aller chercher à une profondeur plus grande cette température uniforme des eaux marines, et là-nous braverons impunément les quinze ou vingt degrés de froid de la surface.

— Juste, monsieur très juste, répondis-je en m'animant.

— La seule difficulté, reprit le capitaine Nemo, sera de rester plusieurs jours immergés sans renouveler notre provision d'air

— N'est-ce que cela? répliquai-je. Le Nautilus a de vastes réservoirs, nous les remplirons d'air et ils nous fourniront tout l'oxygène dont nous aurons besoin.

— Bien imaginé, monsieur Aronnax, répondit en souriant le capitaine. Mais ne voulant pas que vous puissiez m'accuser de témérité, je vous soumets d'avance toutes mes objections.

— En avez-vous encore à faire?

— Une seule. Il est possible, si la mer existe au pôle sud, que cette mer soit entièrement prise, et que nous ne puissions revenir à la surface!

— Bon monsieur, oubliez-vous que le Nautilus est armé d'un redoutable éperon, et ne pourrons-nous, enfin le lancer diagonalement contre ces champs de glace, qui s'ouvriront au choc.

— Eh, monsieur le professeur, vous avez des idées aujourd'hui!

— D'ailleurs, capitaine, ajoutai-je en m'enthousiasmant de plus belle, pourquoi ne rencontrerait-on pas la mer libre au pôle sud comme au pôle nord. Les pôles du nord et les pôles de la terre ne se confondent ni dans l'hémisphère austral ni dans l'hémisphère boréal, et jusqu'à preuve contraire, on doit supposer ou un continent ou une océan de cette glace à ces deux points ~~circonscrits~~ du globe.

— Je le crois aussi, monsieur Aronnax, répondit le capitaine Nemo. Je vous ferai seulement observer que après avoir fait taire vos objections à mon projet, maintenant vous m'écrasez d'arguments en sa faveur.»

Le capitaine Nemo disait vrai. J'étais arrivé à la manière de penser! C'était moi qui l'entraînais au pôle sud! Je le dérangeais, je le dérangeais... Mais non! pauvre fou. Le capitaine Nemo savait mieux que moi le pour et le contre de la question, et il s'amusait à me laisser emporter dans les rêveries de l'impossible!

Cependant il n'avait pas perdu un instant. A un signal, le second parut. Les deux hommes s'entretinrent rapidement dans leur incompréhensible langage, et soit que le second eût été antérieurement prévenu, soit qu'il trouvât le projet praticable, il ne laissa voir aucune surprise, ~~pas son visage~~.

Mais si imperturbable qu'il fût, il ne montra pas une plus complète impassibilité que Conseil lorsque j'annonçai à ce digne garçon notre intention de pousser jusqu'au pôle sud. Ah! comme Il plaira à monsieur il accueillit mon communication, et je dus m'en contenter. Quant à Ned Land, il jamais épaules se levèrent à un niveau supérieur, ses yeux allèrent du Canadien.

«Voyez-vous, monsieur me dit-il, vous et votre capitaine Nemo, vous me faites pitié!

— Mais nous irons au pôle, maître Ned.

— Possible, mais vous n'en reviendrez pas!»

Et Ned Land, rentra dans sa cabine, «pour ne pas faire un malheur!» dit-il en me quittant.

Cependant les préparatifs de cette audacieuse tentative venaient de commencer. Les puissantes pompes du Nautilus refoulaient dans les réservoirs de emmagasinement à une haute pression. Vers quatre heures, le capitaine Nemo me prévint qu'on allait fermer les panneaux de la plate-forme. Je jetai un dernier regard sur l'épaisse banquise que nous allions franchir. Le temps était clair, l'atmosphère assez pure, le froid très vif, 12° au-dessous de zéro; mais le vent s'étant calmé, cette température ne semblait pas trop insupportable.

Une dizaine d'hommes montèrent sur les flancs du Nautilus et, armés de pics, ils cassèrent la glace autour de la carène qui fut bientôt entièrement dégagée. Opération rapidement pratiquée car la jeune glace était mince encore. Tous nous rentrâmes à l'intérieur. Le panneau fut solidement boulonné. Les réservoirs habituels se remplirent de cette eau libre tenue libre à la flottaison. Le Nautilus ne tarda pas à descendre.

J'avais pris place au salon avec Conseil. La vitre ouverte, nous regardions les couches inférieures de l'Océan austral. Le thermomètre remontait, l'aiguille du manomètre dévirait sur le cadran.

A trois cents mètres environ, ainsi que l'avait prévu le capitaine Nemo, nous flottions sous la surface ondulée de la banquise. Mais le Nautilus s'immergea plus bas encore. Il atteignit bientôt cent mètres. La température de l'eau, qui donnait deux degrés à la surface, n'en accusait plus que onze. Deux degrés étaient déjà gagnés. Il va sans dire que la température du Nautilus, élevée par ses appareils de chauffe, se maintenait à un degré très supérieur. Toutes les manœuvres s'accomplissaient avec une extraordinaire précision.

« On passera, m'en répliqua M. Aronnax, au Pôle Sud. — J'y compte bien! » répondis-je avec une profonde conviction.

Sous cette mer libre, le Nautilus avait pris directement le chemin du pôle Sud, pour s'écarter du cinquante-deuxième méridien, à 67° 39' latitude à 90°, vingt-deux degrés et demi restaient à parcourir, c'est-à-dire un peu plus de trois cents lieues. Le Nautilus prit une vitesse moyenne de vingt-six milles à l'heure, la vitesse d'un train express. S'il la conservait, quarante heures lui suffisaient pour atteindre le pôle.

Pendant une partie de la nuit, la nouveauté de la situation nous retint à la vitre du salon, Conseil et moi. La mer s'illuminait sous l'irradiation électrique du fanal, mais elle était déserte. Les poissons ne séjournaient pas dans ces eaux prisonnières. Ils ne trouvaient là qu'un passage pour aller de l'Océan antarctique à la mer libre du Pôle. Notre marche était rapide. On la sentait telle aux tressaillements de la longue coque d'acier.

Vers deux heures du matin, j'allai prendre quelques heures de repos. Conseil m'imita. Je ne rencontrai pour le capitaine Nemo. Je supposai qu'il ne quittait pas la cage du timonier.

Le lendemain 19 mars à cinq heures du matin, j'avais repris mon poste dans le salon. Le log électrique m'indiqua que la vitesse du Nautilus avait été modérée. Il remontait alors vers la surface, mais prudemment, vidant lentement ses réservoirs.

Mon cœur battait. Allions-nous émerger et retrouver l'atmosphère libre du pôle?

Non. Un mot suffit pour m'apprendre que le Nautilus

avait gagné la surface supérieure de la banquise très épaisse encore, à en juger par la matité du bruit. En effet, nous avions « touché » pour employer l'expression marine, mais en sens inverse, et par mille pieds de profondeur. Ce qui donnait deux mille pieds de glaces au dessus de nous, dont mille émergeaient. La banquise présentait alors une hauteur supérieure à celle que nous avions relevée sur les bords. Circonstance peu rassurante.

Pendant cette journée, le Nautilus renouvela plusieurs fois cette même expérience et plusieurs fois il trouva sa hauteur contre la muraille qui plafonnait au dessus de lui. Au niveau, il la rencontra par cent cinquante mètres de profondeur, ce qui accusait douze cents mètres d'épaisseur dont deux cents mètres s'élevaient au dessus de la surface de l'Océan, le double de la hauteur au moment où le Nautilus s'était enfoncé sous les flots.

Je notai soigneusement ces diverses profondeurs, et j'obtins ainsi le profil sous-marin de cette région qui se développait sous les eaux.

Le soir aucun changement n'était survenu dans notre situation. Toujours la glace entre quatre cents et cinq cents mètres de profondeur. Diminution évidente, mais quelle épaisseur encore entre nous et la surface de l'Océan!

Il était huit heures alors, et depuis quatre heures déjà, Conseil devait être renouvelé à l'intérieur du Nautilus, ou se conformant au usage du bord. Cependant, je ne souffrais pas trop, bien que le capitaine Nemo n'eût pas encore demandé à ses réservoirs une supplément d'oxygène.

Pour ma nuit fut pénible pendant cette nuit. Il paraît que j'éprouvais tour à tour. Je me relevai plusieurs fois. Les tâtonnements continuaient. Vers trois heures du matin, j'observai que la surface inférieure de la banquise ne se remontrait plus que par cinquante mètres de profondeur. Cent cinquante mètres, nous ne séparaient donc plus que seulement alors de la surface des eaux: La banquise redevenait peu à peu ice-field. La montagne tournait à la plaine.

Je ne me reconnaissais plus. Mes yeux ne quittaient plus le manomètre. Nous remontions toujours en suivant, par une diagonale allongée, la surface resplendissante que éclairait sous les rayons électriques. La banquise s'abaissait en dessus et en dessous par des rampes allongées. Elle s'amincissait de mille en mille.

Enfin, à six heures du matin, ce jour mémorable du 22 19 mars, la porte du salon s'ouvrit. Le capitaine Nemo parut.

« La mer libre! » me dit-il.

Chapitre 14.
Le Pôle Sud.

Je me précipitai vers la plate-forme. Oui! La mer libre. A peine quelques glaçons épars, des icebergs mobiles, au loin une vaste étendue. Un monde d'oiseaux dans les airs et des myriades de poissons sous ces eaux qui suivant les fonds, variaient du bleu intense au vert olive. Le thermomètre marquait trois degrés centigrades au dessous de Zéro. C'était comme un printemps relatif conquis derrière cette banquise dont les mers éloignées se profilaient sur l'horizon du nord.

« Sommes nous donc au pôle? demandai-je au capitaine, le cœur palpitant.

— Je l'ignore me répondit-il. A midi, nous ferons le point.

— Mais le soleil se montrera-t-il à travers ces brumes? dis-je en regardant le ciel gris

— Si peu qu'il paraisse, il me suffira. »

En effet, quand à dix milles du Nautilus

Légers

vers le Sud, s'élevait un îlot solitaire, à une hauteur de deux mètres. ~~nous mangions sur les~~. Nous mangions sur lui mais prudemment, car cette mer pouvait être semée d'écueils.

Une heure après nous l'avions atteint. Deux heures plus tard, nous achevions d'en faire le tour. Il mesurait trois à quatre milles. ~~Il était séparé par~~ Un étroit canal le séparait d'une terre considérable, un continent peut-être. Dans nous ne pouvions en apercevoir les limites. L'existence de cette terre semblait donner raison aux hypothèses de Maury. ~~Il~~ L'officier américain ~~a toujours admis~~ a remarqué, en effet, qu'entre le pôle Sud et le soixantième parallèle, la mer est couverte de glaces flottantes, dont les dimensions sont énormes, et qui ne se rencontrent jamais dans l'Atlantique Nord. De ce fait, il a tiré cette conclusion que le cercle antarctique renfermait des terres considérables, puisque ces ~~mers~~ considérables icebergs ne peuvent se former en pleine mer mais seulement sur des côtes. Suivant ses calculs, la masse des glaces qui enveloppe le pôle ~~Sud~~ australe formerait une vaste calotte dont la largeur atteindrait quatre mille kilomètres.

Cependant, le Nautilus, par crainte de s'échouer s'était arrêté à trois encablures d'une grève que dominait un superbe ~~amphithéâtre~~ amphithéâtre de rochers. ~~Puis l'ancre~~. Le canot fut lancé à la mer. Le capitaine, deux de ses hommes portant ses instruments, Conseil et moi, nous nous y embarquâmes. Il était dix heures du matin. Pas un navire ne se montrait. Le Canadien sans doute, ne voulait pas se désavouer en présence du pôle Sud.

Quelques coups d'avirons ~~nous~~ amenèrent le canot sur le sable, où il s'échoua. Au moment où Conseil allait sauter à terre, je le retins.

« Monsieur, dis-je au capitaine Nemo, à vous l'honneur de mettre pied le premier sur cette terre du Pôle.

– Oui, monsieur, répondit le capitaine et si je ~~foule le sol~~ n'hésite pas à fouler ce sol, c'est que jusqu'ici, ~~aucun~~ aucun être humain n'a jamais imprimé la trace de ses pas ! »

Cela dit, il sauta légèrement sur le sable. Une vive émotion lui faisait battre le cœur. Il gravit un gros roc qui terminait en surplomb un petit promontoire, et là, les bras croisés, le regard ardent, immobile et muet, il m'apparut comme le génie de ces régions ~~du~~ australes. Puis, après cinq minutes passées dans cette extase, il se retourna vers nous.

« Quand vous voudrez, monsieur, me cria-t-il.

Je débarquai, suivi de Conseil, laissant les deux hommes dans le canot.

Le sol ~~que nous foulâmes~~ sur un long espace présentait un tuf de ~~une~~ couleur rougeâtre, comme s'il eût été fait de brique pilée. Des scories, des volcans de lave, des pierres-ponces le recouvraient. On ne pouvait méconnaître son origine volcanique. En de certains endroits, quelques légers fumerolles dégageaient une odeur sulfureuse, attestant que les feux intérieurs conservaient encore quelque puissance. Cependant, ayant gravi un haut escarpement, je ne vis aucun volcan dans un rayon de plusieurs milles. On sait que dans les contrées antarctiques, James Ross ~~autres antarctiques~~, ~~James Ross~~, a trouvé les cratères de l'Erebus et du Terror en pleine activité sur le mont soixante septième méridien et par 77° 32' de latitude.

La végétation ~~de ce~~ continents désolé ne paraît extrêmement restreinte. Quelques lichens de l'espèce Usnea melanoxantha s'étalaient sur les roches noires, ~~quelques~~ certains plantules microscopiques, des diatomées rudimentaires sortes de cellules disposées entre deux coquilles quartzeuses, de longs fucus pourpres et cramoisis supportés sur de petites vessies natatoires et que le ressac jetait à la côte, composaient toute la maigre flore de cette région.

Le rivage était parsemé de ~~quelques~~ mollusques, ~~pa~~ de petites moules, de patelles, et particulièrement de clios au corps oblong, membraneux, et dont la tête est fournie de de lamellibranches lisses, en forme de cœurs,

deux lobes arrondis. Je vis aussi du nigriadu de ces clios boreales, longues de trois centimètres, et dont la baleine avale un monde à chaque bouchée. Les hyaeaeaes pteropodes, veritables papillons de la mer, animaient les eaux libres sur la lisière du rivage.

Entre autres hydrophytes apparaissaient sur les hauts fonds quelques arborescences coralligènes, de ceux qui servent parmi nous vivent dans les mers australiques jusqu'à mille mètres de profondeur. puis, de petits alcyons appartenant à l'espece procellaria pelagica, un grand nombre d'astéries particulières à ces climats, et d'étoiles de mer qui constellaient le sol.

mais où la vie surabondait, c'était dans les airs. La volaient et voletaient par milliers des oiseaux d'espèces variées et qui nous assourdissaient de leurs cris. D'autres encombraient les rochers, nous regardant passer sans crainte, ~~car ils ignoraient~~, et se prêtant familièrement tous nos traits. Certains des puigotais aussi agiles et souples dans l'eau, où on les a confondus parfois avec de rapides bonites qu'ils sont gauches et lourds sur terre. Ils poussaient des cris barbares et formaient sur les rochers des assemblées nombreuses, sobres de gestes, mais prodigues de clameurs.

Parmi les oiseaux, je remarquai des Chionis, de la famille des échassiers, gros comme des pigeons, blancs de couleur, le bec court et conique, l'œil encadré d'un cercle rouge; comme ils font provision, car ces volatiles sont assez abondants préparés, forment un met agréable. Dans les airs passaient des grands albatros fuligineux d'une envergure de quatre mètres vulgairement appelés les vautours de l'Océan, des pétrels gigantesques, entre autres des quebrantahuesos, aux ailes arquées, qui sont grands dévoreurs de phoques, des damiers sortes de petits canards dont le dessus du corps est noir et blanc, enfin toute une série de pétrels, les uns blanchâtres, aux ailes bordées de brun, les autres bleus et spéciaux aux mers antarctiques, aux-là n'ils hideux, dit-je à Conseil, que les habitants des îles Feroé se contentent d'y adapter une mèche et les allument avant de les allumer comme une fusée — un peu plus, lui répondit Conseil, ce seraient des lampes parfaites! Après ça, on ne peut exiger qu'ils aient une mèche naturelle!"

Après un demi-mille ~~de promenade~~, le sol se montra tout criblé de nids de manchots, sortes de terriers disposés pour la ponte, et dont s'échappaient de nombreux oiseaux. Le capitaine Nemo en fit ajouter plus tard quelques centaines car leur chair noire est très mangeable. Ils poussaient des braiements d'âne. Ces animaux, de la taille d'une oie, ardoisés sur le corps, blancs en dessous et cravatés d'un liseré étroit, se laissaient tuer à coups de pierre, sans chercher à s'enfuir.

Cependant, la brume ne se levait pas, et à onze heures, le soleil n'avait point encore paru. Son absence ne laissait pas de m'inquiéter pour nos observations, car sans lui comment reconnaître si nous avions atteint le pôle. ~~Ce point exigeait en effet que les méridiens du globe~~

Lorsque je rejoignis le capitaine Nemo, je le trouvai silencieusement accoudé sur un morceau de roc, et regardant le ciel. Il paraissait impatienté contrarié. Mais que y faire? ~~pouvait il?~~ Ce gourmet andalou et puritain ne commandait pas au soleil comme à la mer.

Midi arriva sans que l'astre du jour se fut montré un seul instant. On ne pouvait même reconnaître la place qu'il occupait derrière le rideau de brume qui s'épaississait. Bientôt cette brume commença de se résoudre en neige.

"A demain," me dit simplement le Capitaine, et nous regagnâmes le Nautilus au milieu du tourbillon de l'atmosphère.

Pendant notre absence, les filets avaient été tendus, et j'observai avec intérêt les poissons que l'on venait de haler à bord. Les mers antarctiques servent de refuge à un très grand nombre de poissons migrateurs, qui fuient les tempêtes des zones moins élevées pour finir, il est vrai, sous la dent des marsouins et des phoques. Je notai quelques sortes australes, voisines d'une dernière, cartilagineuse (?) blanchâtre

traversés de bandes livides et armés d'aiguillons, puis des
dentures antarctiques, longues de trois pieds, le corps
brun allongé, la peau lisse argentée et lisse, la
tête arrondie, le museau terminé dos rond de trois
rangées, et le museau terminé par une trompe
qui se recourbe vers la bouche. Je goûtai beaucoup la chair de
ce cartilagineux, mais je la trouvai insipide, malgré
l'opinion de Conseil, qui l'en accommoda fort.

La tempête de neige dura jusqu'au lendemain. Il
était impossible de se diriger sur la plateforme. Du
salon où je notais les incidents de cette excursion au continent
polaire, j'entendais les cris des pétrels et des albatros qui se
jouaient au milieu de la tourmente. Le Nautilus n'était
pas resté immobile, et prolongeant la côte, il s'avança
encore d'une dizaine de milles au sud, au milieu de
cette demi-clarté que laissait le soleil en rasant les bords
de l'horizon. Derrière le rideau de brumes.

Le lendemain, 20 mars, la neige avait cessé.
Le froid était un peu plus vif. Le thermomètre marquait
deux degrés au-dessous de zéro. Les brouillards se levaient
et j'espérais que ce jour-là, notre observation serait pourrait
s'effectuer.

Le capitaine Nemo n'ayant pas encore paru,

Le canot nous prit et nous mit à terre, les seuls à terre, Conseil et moi. La
nature du sol était la même, volcanique. Partout des
traces de laves, de scories, de basaltes, sans que j'aperçusse
le cratère qui les avait vomis. Ici comme là-bas, des
myriades d'oiseaux aquatiques partis du continent
polaire, mais, en empire, ils le partageaient alors avec
de vastes troupeaux de mammifères marins qui nous
regardaient de leurs yeux doux. Quelques uns phoques
d'espèces diverses, les uns étendus sur le sol, les autres
couchés sur des glaçons en dérive, plusieurs sortant de
la mer ou y rentrant. Ils ne se sauvaient pas à notre
approche, n'ayant jamais eu affaire à l'homme, et
en voyant là de quoi approvisionner des centaines de
navires.

« Ma foi, dit Conseil, il est heureux que Ned Land ne nous
ait pas accompagnés.

— Pourquoi cela, Conseil ?

— Parce que l'enragé Canadien aurait tout tué !

— Tout ! Cela beaucoup dire, mon brave Conseil, mais je
crois, en effet, que nous n'aurions pu empêcher le Canadien
de harponner quelques uns de ces magnifiques cétacés,
ce qui eut dû obligé le capitaine Nemo, qui ne verse pas
inutilement le sang des bêtes inoffensives.

— Et il a raison.

— Certainement, Conseil. Mais dis-moi, n'as-tu pas déjà
classé ces superbes échantillons de la faune marine ?

— Monsieur sait bien répondit Conseil, que je ne suis pas
très versé sur la pratique. Quand monsieur m'aura
appris le nom de ces animaux ...

— Mais ce sont des phoques et des morses.

— Deux genres appartenant à la famille des Pinnipèdes,
ordre des Carnassiers, groupe des unguiculés, sous-classe
des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement
des vertébrés.

— Bien Conseil, mais ces deux genres, phoques et morses
se divisent en espèces, et si je ne me trompe, nous aurons
ici l'occasion de les observer. Marchons. »

Il était huit heures du matin. Depuis quatre
heures nous restions à employer jusqu'au moment où
le sol pourrait être utilement observé. Je dirigeai
nos pas vers une vaste baie qui s'enfonçait dans la
falaise granitique du rivage.

Là, je pus dire qu'à perte de vue autour de
nous, les terres et les glaçons étaient encombrés de
mammifères et je mêlais involontairement du regard
le vieux Protée, le pasteur qui gardait ces immenses troupeaux
de Neptune. Il étalait particulièrement des phoques;
ils formaient des groupes distincts, mâles et femelles
le père veillant sur sa famille, la mère allaitant
ses [illegible] dans sortes d'enfants qui jouaient quelques pas

~~jeux de gracieux ebats~~. Lorsque ces mammifères voulaient se déplacer, ils allaient par petits sauts dus à la contraction de leur corps, et ils s'aidaient assez gauchement de leur nageoire, qui, chez le lamantin, leur cachait, sous un véritable avant-bras, ~~mais, au repos, et autrement pourvue~~ Des attitudes je doit dire, que dans l'eau, leur élevait par excellence, ces animaux à l'épine dorsale mobile, au basin ebon, au poil ras et serré, aux pieds palmés, nageait admirablement. ~~Mais~~ Au repos, ~~il prenait~~ et sur terre ils prenaient des attitudes extrêmement gracieuses. Aussi les anciens, observant leur physionomie douce, leur regard expressif que ne saurait ~~égaler~~ surpasser le plus beau regard de femme, leurs yeux veloutés et limpides, leurs pose charmantes et les prêtaient à leur manière, métamorphosèrent-ils les mâles en Tritons, et les femelles en Sirènes.

Je fis remarquer à Conseil le développement considérable des lobes cérébraux chez ces animaux ~~intelligents~~. Aucun mammifère, l'homme excepté, n'a la matière cérébrale aussi riche. Aussi les phoques sont ils susceptibles de recevoir une certaine éducation; ~~car~~ ils se domestiquent aisément, et je pense avec certains naturalistes, que, convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche.

La plupart de ces phoques dormaient sur les rochers ou sur le sable. Parmi les phoques proprement dits qui n'ont point d'oreilles externes, — différant en cela des otaries dont l'oreille est saillante — j'observai plusieurs variétés de Stenorhynques, longs de trois mètres, blancs de poils, à têtes de bull-dogs, armés de dix dents à chaque mâchoire, quatre incisives en haut et en bas, et deux grandes canines découpées en forme de fleur de lys. Entre eux se glissaient des ~~phoques à trompe, vulgairement appelés~~ éléphants-marins, sortes de phoques à trompe courte et mobile, à les géants de l'espèce, qui sur une circonférence de vingt pieds mesuraient une longueur de dix mètres. Ils ne faisaient aucun ~~mouvement~~ à notre approche.

« Ce ne sont pas des animaux dangereux, ? me demanda Conseil.

— Non, répondis-je, à moins qu'on ne les attaque. Lorsqu'un phoque défend son petit, ~~surtout~~, sa fureur est terrible, et il n'est pas rare qu'il mette en pièces l'embarcation des pêcheurs.

— Il use de son droit, ~~dit-il~~ répliqua Conseil.

— Je ne dis pas non. »

Deux milles plus loin, nous étions arrêtés par le promontoire qui fermait la baie contre les vents du sud. Il tombait d'aplomb à la mer, et écumait sous le ressac. Au delà éclataient de formidables rugissements, tels qu'un troupeau de ruminants en eut pu produire.

« Bon! fit Conseil, un concert de bœufs ou de taureaux ?

— Non, dis-je, un concert de morses

— Ils se battent !

— Ils se battent ou ils jouent.

— N'en déplaise à monsieur, il faut voir cela.

— Il faut le voir, Conseil. »

Il nous volta franchissant les rochers noirâtres au milieu d'éboulements et sur des pierres que la glace rendait fort glissantes. Plus d'une fois, je roulai au grand détriment de mes reins. Conseil, plus prudent ou plus solide, ne broncha guère et me releva, disant:

« Si monsieur voulait avoir la bonté d'écarter les jambes, monsieur conserverait mieux son équilibre. »

Arrivé à l'arête supérieure du promontoire j'aperçus une vaste plaine blanche, couverte de morses. Ces animaux jouaient entre eux. Éclataient des hurlements de joie, non de colère.

Les morses ressemblent aux phoques par la forme de leurs corps et par la disposition de leurs membres, mais « canines et les incisives manquent à leur mâchoire

manquent à leur supérieure, et quant aux canines supérieures, elles forment deux défenses longues de quatre pieds et demi et mesurent trente trois à la circonférence de leur alvéole. Les dents sont faites d'un ivoire compact et sans stries plus dur que celui des éléphants, et moins prompt à jaunir, sont très recherchées. Aussi, les morses sont ils en but à une chasse inconsidérée, qui les détruira bientôt jusqu'au dernier puisque les chasseurs, massacrant indistinctement les femelles pleines et les jeunes, en détruisent chaque année plus de quatre mille.

Courtois. 1A 6.

En passant auprès de ces curieux animaux, je pouvais les examiner à loisir, car ils ne se dérangeaient pas. Leur peau était épaisse et rugueuse, d'une d'un ton fauve tirant sur le roux, leur pelage court et peu fourni quelques uns avaient une longueur de quatre mètres. Plus tranquilles et moins craintifs que leurs congénères du Nord, ils ne constituaient point à des sentinelles choisies le soin de surveiller les abords de leur campement.

Après avoir examiné attentivement cette côte des morses, je songeai à revenir sur mes pas. Il était onze heures, et si le capitaine Nemo se trouvait dans des conditions favorables pour observer le soleil, je voulais être présent à son opération. Cependant je n'espérais pas que le soleil se montrât ce jour-là. Des nuages entassés sur l'horizon le dérobaient à nos yeux. Il semblait que cet astre jaloux ne voulut pas révéler à des êtres humains ce point inabordable du globe.

Cependant, je voulus revenir vers le Nautilus. Nous suivîmes notre ancien chemin un étroit raidillon qui courait sur le sommet de la falaise. A onze heures et demie, nous étions arrivés à notre point de débarquement. Le canot amené avait déposé le capitaine à terre. Je l'aperçus debout sur un bloc de basalte. Ses instruments étaient près de lui. Son regard se fixait sur le point de l'horizon du nord par lequel le soleil décrivait alors sa courbe allongée.

Je pris place auprès de lui et j'attendis sans parler. Midi arriva, et comme la veille, le soleil ne se montra pas.

C'était une fatalité. L'observation nous manquait encore ce jour-là. Si demain elle ne s'accomplissait pas, il faudrait renoncer définitivement à relever notre situation. Dans cette mer lointaine.

En effet, nous étions primitivement au 20 mars. Demain 21, jour de l'équinoxe, le soleil disparaîtrait sous l'horizon pour six mois, et avec sa disparition commencerait la longue nuit polaire. Depuis l'équinoxe de septembre il avait successivement décrit, s'élevant en décrivant des spirales allongées jusqu'au 21 juin décembre, à cette époque le solstice d'été de ces contrées boréales, il avait commencé à redescendre, et le lendemain, il devait leur lancer les derniers rayons, dans ces terres désolées.

Je communiquai mon observation et mes craintes au capitaine Nemo.

« Vous avez raison, monsieur Aronnax me dit-il, si demain, je ne peux encore prendre la hauteur du soleil, je ne pourrai avant six mois reprendre cette opération. Mais aussi, précisément parce que les hasards de ma navigation m'ont amené le 21 mars dans ces mers, mon point sera plus facile à faire, si à midi, le soleil se montre à nos yeux!

– Et pourquoi ?

– Parce que, lorsque l'astre du jour décrit des spirales si allongées, il est difficile de mesurer exactement sa hauteur au moment de l'horizon, et les instruments sont exposés à commettre de graves erreurs.

– Comment procéderez-vous donc, capitaine ?

– Je n'emploierai que mon chronomètre, me répondit le capitaine. Si demain, 21 mars, à midi, le disque du soleil, en tenant compte de la réfraction, est coupé exactement par l'horizon du nord, c'est que je suis au pole sud.

– En effet, dis-je. Pourtant cette affirmation n'est pas rigoureusement rigoureuse, parce que l'équinoxe ne tombe pas précisément à midi.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

– Sans doute, monsieur, mais l'océan ne sera pas de cet
instant, et il me faut en faire mon affaire. À demain
donc. »

Le capitaine Nemo retourna à bord. Conseil et moi
nous restâmes jusqu'à cinq heures à arpenter la plage, observant
et étudiant. Je ne recueillis aucun objet curieux, si ce n'est
un œuf de pingouin, remarquable par sa grosseur et qu'un amateur
aurait payé plus de mille francs. Sa couleur isabelle, les raies,
les caractères qui l'ornaient comme autant d'hiéroglyphes, en
faisaient un bibelot rare. Je le remis entre les mains de Conseil,
et le prudent garçon, au pied sur, le serra comme une précieuse
porcelaine de Chine, il rapporta intact au Nautilus.

Là, je déposai cet œuf rare sous une des vitrines du
musée. Je soupai avec appétit d'un excellent morceau de foie
de phoque dont le goût rappelait celui de la viande de porc
puis je me couchai, non sans avoir invoqué, comme un
Indou, les faveurs de l'astre radieux.

Le lendemain, 21 mars, dès cinq heures du matin
je montais sur la plate-forme. J'y trouvai le capitaine
Nemo.

« Le temps se dégage un peu, me dit-il. J'ai bon espoir
Après déjeuner nous nous rendrons à terre pour étudier notre
point d'observation. »

Le point convenu, j'allai trouver Ned Land. J'aurais
voulu l'emmener avec moi. L'obstiné Canadien refusa et
je vis bien que la taciturnité comme la surdité s'aigrissaient
s'accroissaient de jour en jour. Après tout, je ne regrettai
pas son entêtement dans cette circonstance. Véritablement,
il y avait trop de phoques à terre, et il ne fallait pas le
soumettre à cette tentation.

Le déjeuner terminé, je me rendis à terre. Le Nautilus
s'était encore élevé de quelques milles pendant la nuit. Il
était au large, à une grande lieue de la côte que dominait
un pic aigu de quatre à cinq cents mètres. Le canot portait
avec moi deux hommes le capitaine Nemo, deux hommes de l'
equipage, et les instruments, c'est-à-dire un chronomètre, une lunette
et un baromètre.

Pendant notre traversée, je vis de nombreux baleines
qui appartenaient aux trois espèces particulières aux mers
australes, la baleine franche du right-whale du anglais,
qui n'a pas de nageoire dorsale, le Humpback, balénoptère
à ventre plissé, aux larges nageoires blanchâtres, qui malgré
son nom, ne forment pourtant pas des ailes, et le finback
brun jaunâtre, le plus vite des cétacés; ce puissant animal
se fait entendre de loin, lorsqu'il projette à une grande hauteur
ses colonnes d'air et de vapeur, qui ressemblent à des tourbillons
de fumée. Ces différents mammifères s'ébattaient par troupes
dans ces eaux tranquilles, et je vis bien que le banni des pôles
antarctiques cherchait maintenant de refuge aux cétacés trop
vivement traqués par les chasseurs.

Je remarquai également de longs cordons blanchâtres
de salpes, sortes de mollusques agrégés, et des méduses de grande
taille qui se balançaient entre le remous des lames.

À deux heures, nous accostions la terre. Le ciel
s'éclaircissait. Les nuages fuyaient dans le sud. Les brumes
abandonnaient la surface froide des eaux. Le capitaine
Nemo se dirigea vers le pic dont il voulait sans doute faire
son observatoire. Ce fut une ascension pénible, sur
des laves aiguës des pierres ponces, au milieu d'une
atmosphère souvent saturée par les émanations sulfureuses
des fumerolles. Mais le capitaine pour un homme habitué
à fouler la terre, gravissait les pentes les plus raides avec
une souplesse, une agilité que je ne pouvais égaler, et
qui eussent excité un chasseur à l'arts.

Il nous fallut deux heures pour atteindre le sommet
de ce pic noirâtre porphyre, noirâtre ~~granit ou~~ basalte.
De là, nos regards embrassaient une vaste mer qui
vers le nord ~~contrastait nett~~ traçait nettement la ligne
terminale sur le fond du ciel. À nos pieds des champs
éblouissants de blancheur. Sur notre tête, un pâle azur,
dégagé de brumes, et, au septentrion, le disque du soleil

Léger

comme une boule de feu déjà cornue par le tranchant de l'horizon. Du sein des eaux s'élevaient en gerbes magnifiques des jets liquides par centaines. au loin, le Nautilus comme un récif endormi. Derrière nous, vers le sud et l'est, une terre minime, un amoncellement chaotique de rochers et de glaces dont on n'apercevait pas la limite.

Le capitaine Nemo, qui arrivait au sommet du pic, avait soigneusement relevé sa hauteur au moyen du baromètre, car il devait en tenir compte dans son calcul d'observation.

A midi moins le quart, le soleil, vu alors par réfraction seulement, se montra comme un disque d'or, et dispensa ses derniers rayons à la contrée abandonnée, à moins que l'homme n'y fut jamais nommé

Le capitaine Nemo, muni d'une lunette à réticules qui au moyen d'un miroir, corrigeait la réfraction observée, visa le disque qui s'allongeait peu à peu au-dessus de l'horizon en suivant une diagonale très allongée. Je tenais le chronomètre. Mon cœur battait fort. Si la disparition du demi-disque du soleil coïncidait avec le midi du chronomètre, nous étions au pôle même.

« Midi, m'écriai-je bientôt.

— Le pôle sud, me répondit le capitaine Nemo d'une voix grave, en me montrant le centre du jour premièrement coupé en deux par l'horizon.

Je regardai rapidement les derniers rayons couronner le pic, et les ombres monter peu à peu sur ses rampes.

Sur ce moment, le capitaine Nemo, appuyant la main sur mon épaule, me dit :

« Monsieur, en 1600, le Hollandais Gheritz entraîné par les courants et les tempêtes, atteignit 64° de latitude sud et découvrit les New Shetland. En 1773, le 17 janvier, l'illustre Cook, suivant le trente huitième méridien, arriva par 67°30' de latitude, et en 1774, le 30 janvier sur le cent neuvième méridien, il atteignit 71°15' de latitude. En 1819, le russe Bellingshausen se trouva dans le soixante neuvième parallèle et en 1821 sur le soixante sixième par 111° de longitude ouest. En 1820, l'anglais Brunsfield fut arrêté sur le soixante cinquième degré. La même année, l'américain Morrel, dont les récits sont douteux, remontant sur le quarante deuxième méridien découvrait la mer libre par 70°14' de latitude. En 1823, l'anglais Powell ne pouvait dépasser le soixante deuxième degré. En 1829, la même année, un simple pêcheur de phoques, l'anglais Weddel s'élevait jusqu'à 72°14' de latitude sur le trente cinquième méridien et jusqu'à 74°15' sur le trente sixième. En 1829 l'anglais Forster commandant le Clyantheer prenait possession du continent antarctique par 63°26' de latitude et 66°26' de longitude. En 1831 l'anglais Biscoë le 1er février découvrait la terre d'Enderby par 68°50' de latitude, en 1832, le 5 février, la terre d'Adelaïde par 67° de latitude, et le 21 février, la terre de Graham par 64°45' de latitude. En 1838, le français Dumont d'Urville, arrêté devant la banquise par 62°57' de latitude relevait la terre Louis Philippe ; en 1840, deux ans plus tard, dans une nouvelle pointe au sud, il nommait par 66°30' le 21 janvier, la terre adélie, et huit jours après, par 64°40' la côte clarie. En 1838, l'anglais Wilkes s'avançait jusqu'au soixante neuvième parallèle sur le centième méridien. En 1839, l'anglais Balleny découvrait la terre Sabrina par
enfin, en 1842, l'anglais James Ross, montant l'Erebus et la Terror découvrait le 12 janvier par 76°56' de latitude et 171°7' de longitude une terre Victoria, le 23 du même mois il relevait le soixante quatorzième parallèle, le plus haut point atteint jusqu'alors ; le 27, il était par 70°8', le 28, par 77°32', le 2 février, par 78°4' et en 1842, il revenait au soixante onzième degré qu'il ne-

donnant la lunette qu'il me

pouvait dépasser. Sur deux, mon, capitaine Nemo, le 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle sud, sur le quatre vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents connus.

— ~~Accord mon capitaine~~ au nom de qui, capitaine ?

— ~~Mon nom monsieur ! " Au~~ Au mien, monsieur ! "

Et un drapeau, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N^ d'or écartelé sur ~~la tombe~~ l'

étamine. Puis, je retournant vers l'astre du jour qui dorait ses derniers rayons l'horizon de mer : ~~étoile toi dans cette~~ compte toi sous cette mer libre,

" Adieu, soleil, s'écria-t-il ! Disparais et laisse la nuit de six mois étendre ses ombres sur mon domaine ! "

Chapitre 15

Accident ou Incident ?

Le lendemain, 22 mars, à six heures du matin, les préparatifs de départ furent commencés. Les dernières heures du crépuscule se fondaient. Le froid était vif. Les constellations resplendissaient avec une surprenante intensité. Au zénith brillait cette admirable croix du sud qui sert d'étoile polaire aux régions antarctiques.

Le thermomètre marquait douze degrés au dessous de zéro, et quand le vent donnait, il causait de piquantes morsures. Les glaçons se multipliaient sur l'eau libre. La mer tendait à se prendre partout ; de nombreuses plaques noirâtres, étalées à sa surface, annonçaient la prochaine formation de la jeune glace. Évidemment, le bassin austral gelé pendant les six mois de l'hiver, était absolument inaccessible. Que devenaient les baleines pendant cette période ? Sans doute, elles allaient par dessous la banquise chercher des mers plus praticables. Pour les phoques et les morses, habitués à vivre sous les plus durs climats, ils restaient sur les parages glacés. Les animaux ont l'instinct de percer des trous dans les ice-fields et de les maintenir toujours ouverts ; c'est par ces trous qu'ils viennent respirer et si les oiseaux, chassés par le froid, émigrent vers le nord, ces mammifères marins demeurent les seuls maîtres du continent polaire.

Cependant, les réservoirs d'eau étaient remplis et le Nautilus descendit lentement. ~~dans les eaux~~. A une profondeur de mille pieds, il s'arrêta. Son hélice battit les flots, et il s'avança droit au nord avec une vitesse de quinze milles à l'heure. Vers le soir, il flottait déjà sous l'immense carapace glacée de la banquise.

Les panneaux du salon avaient été fermés par prudence, car la coque du Nautilus pouvait se heurter à quelque bloc immergé. Ainsi, je passai cette journée à mettre mes notes au net. Mon esprit était tout imprégné des souvenirs du pôle. Nous avions atteint ce point inaccessible sans fatigue, sans danger, comme si notre wagon flottant eut glissé sur les rails d'un chemin de fer. Et maintenant le retour commençait véritablement. Me réservait-il encore de pareilles surprises ? Je le pensais, tant les merveilles sous-marines étaient inépuisables ! Cependant, depuis cinq mois et plus que le hasard nous avait jetés à bord du Nautilus, nous avions franchi quatorze mille lieues, et sur ce parcours plus étendu que l'équateur terrestre, combien d'incidents ou curieux ou terribles avaient égayé notre voyage, les ayant dans les forêts de Crespo, l'échouement du détroit de Torres, le naufrage de corail, les perles de Ceylan, le tunnel arabique, les feux de Santorin, les rivières de la baie de Vigo, l'Atlantide, le Pôle Sud ! Pendant la nuit, tous ces souvenirs passant de veille en rêve, ne laissaient pas mon cerveau sommeiller un instant.

A trois heures du matin, je fus reveillé par un choc violent. Je m'étais redressé sur mon lit, j'écoutais au milieu de l'obscurité, quand je fus précipité brusquement au milieu de la chambre. Evidemment, le Nautilus donnait une bande considérable après avoir talonné.

Je m'accotai aux parois, et je me traînai par les couloirs jusqu'au salon qui s'éclairait ~~un~~ le plafond lumineux. Les meubles étaient renversés. Heureusement, les vitraux, solidement saisis par le pied, avaient tenu bon. Les tableaux de tribord, par le déplacement de la verticale, se collaient aux tapisseries, tandis que ceux de babord s'en écartaient d'un pied par leur bordure inférieure. Le Nautilus était donc couché sur tribord, et, de plus, complètement immobile.

A l'intérieur j'entendais un bruit de pas, des voix confuses. Mais le capitaine Nemo ne parut pas. Au moment où j'allais quitter le salon, Ned Land et Conseil m'entrèrent.

« Qu'y a-t-il ? leur dis-je aussitôt.

— Ce que vous devez le demander à mieux, répondit Conseil

— mille diables ! s'écria le Canadien, je le sais bien, moi ! Le Nautilus a touché, et à en juger par la gîte qu'il donne, je ne crois pas qu'il s'en tire comme la première fois dans le détroit de Torres.

— Mais au moins, demandai-je, est-il revenu à la surface de la mer ?

— Nous l'ignorons, répondit Conseil

— Il est facile de s'en assurer, » répondis-je

Je consultai le manomètre, et à ma grande surprise, il indiquait une profondeur de trois cent soixante mètres.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je.

— Il faut interroger le capitaine Nemo, dit Conseil.

— Mais où le trouver ? demanda Ned Land.

— Suivez-moi, » dis-je à mes deux compagnons.

Nous quittâmes le salon. Dans la bibliothèque, personne. A l'escalier central, au poste de l'équipage, personne. Je supposai que le capitaine Nemo devait être posté dans la cage du timonnier. Le mieux était d'attendre. Nous revînmes tous trois au salon.

Je passerai sous silence les récriminations du Canadien. Il avait beau jeu pour s'emporter, je le laissai exhaler sa mauvaise humeur tout à son aise, et pas lui répondre.

Nous étions ainsi depuis vingt minutes, cherchant à surprendre les moindres bruits qui se produisaient à l'intérieur du Nautilus, quand le capitaine Nemo parut. Il ne sembla pas nous voir. Sa physionomie, habituellement si impassible, révélait une certaine inquiétude. Il observa silencieusement la boussole, le manomètre, et mit pour son doigt sur un point du planisphère, dans cette partie qui représentait les mers australes. ~~Puis il se plongea dans ses réflexions.~~

Je ne voulus pas l'interrompre. Seulement, quelques instants plus tard, lorsqu'il se tourna vers moi, je lui dis, en ~~mettant~~ retournant contre lui une expression dont il s'était servi au détroit de Torres :

« Un accident, capitaine ?

— Non, monsieur, répondit-il, un accident cette fois.

— Grave ?

— Peut-être.

— Le danger est-il immédiat ?

— Non.

— Le Nautilus est-il échoué ?

— Oui.

— Et cela est venu ?...

— D'un caprice de la nature, et non de l'imperfection des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Mais on ne saurait empêcher ~~les lois~~ l'équilibre de produire leurs effets. On peut braver les lois humaines, mais résister

aux lois naturelles, non. »

Jusqu'au moment que je quittai le capitaine Nemo pour me livrer à une dissertation philosophique. En somme, sa réponse ne m'apprenait rien

« Puis-je savoir, monsieur, lui demandai-je quelle est la cause de cet accident ?

— Un énorme bloc de glace, une montagne entière, s'est retournée me répondit-il. Lorsque les ice-bergs sont minés à leur base, ou par des eaux plus chaudes ou par des chocs réitérés, leur centre de gravité remonte ; alors ils se retournent en grand, ils culbutent. C'est ce qui est arrivé. L'un de ces blocs, en se renversant, a heurté le Nautilus qui flottait sous les eaux, puis, glissant sur sa coque, et le relevant avec une irrésistible force, il l'a ramené dans des couches moins denses, où il se trouve coincé sur le flanc

— Mais ne peut-on dégager le Nautilus en vidant ses réservoirs de manière à le remettre en équilibre ?

— C'est ce qui se fait en ce moment, monsieur, Vous pouvez entendre les pompes fonctionner. Voyez l'aiguille du manomètre. Elle indique que le Nautilus remonte, mais le bloc de glace remonte avec lui et, jusqu'à ce qu'un obstacle arrête son mouvement ascensionnel, notre position ne sera pas changée. »

En effet, le Nautilus donnait toujours la même bande sur tribord. Sans doute, il se redresserait, lorsque le bloc de glace s'arrêterait lui-même. Mais à ce moment, qui sait si nous n'aurions pas heurté la partie supérieure de la banquise, si nous ne serions pas effroyablement pressés entre les deux surfaces glacées ?

Je réfléchissais en silence à toutes les conséquences de cette situation. Le capitaine Nemo me savait observer le manomètre. Le Nautilus, depuis le heurt de l'ice-berg, avait remonté de cent cinquante pieds environ, mais il faisait toujours le même angle avec la perpendiculaire.

Soudain, un léger mouvement se fit sentir dans la coque. Évidemment, le Nautilus se redressait un peu. Les objets suspendus dans le salon reprenaient sensiblement leur position normale. Les parois se rapprochaient de la verticalité. Personne de nous ne parlait. Le cœur ému, nous observions, nous sentions le redressement. Le plancher redevenait horizontal sous nos pieds. Dix minutes s'écoulèrent.

« Enfin, nous sommes droits ! m'écriai-je

— Oui, dit le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte du salon.

— Mais flotterons-nous ? lui demandai-je.

— Certainement, répondit-il, puisque les réservoirs ne sont pas encore vides, et que vides, le Nautilus devrait remonter à la surface de la mer. »

Le capitaine sortit, et je vis bientôt, que par ses ordres, on avait arrêté la marche ascensionnelle du Nautilus. En effet, il aurait bientôt heurté la partie inférieure de la banquise, et mieux valait le maintenir entre deux eaux.

« Nous l'avons échappé belle ! dit alors Conseil.

— Oui, mon ami. Nous pouvons être écrasés entre deux blocs de glace, ou tout au moins emprisonnés. Et alors, faute de pouvoir renouveler l'air... Oui, nous l'avons échappé belle !

— Si c'est fini, ! » murmura Ned Land.

Je ne voulus pas entamer avec le Canadien une discussion sans utilité, et je ne répondis pas. D'ailleurs les panneaux s'ouvrirent en ce moment, et la lumière extérieure fit irruption à travers la vitre dégagée.

Nous étions en pleine eau ainsi que je l'ai dit, mais à une distance de dix mètres, sur chaque côté du Nautilus s'élevait une éblouissante muraille de glace. Au dessus et au dessous, même muraille. Au dessus, partout

la surface inférieure de la banquise se développait comme un plafond immense. Evidemment, parce que le bloc culbuté ayant glissé peu à peu, avait trouvé ~~deux points d'appui~~ sur les murailles latérales, deux points d'appui qui le maintenaient dans cette position. Le Nautilus était ~~donc~~ emprisonné dans un véritable tunnel de glace, d'une longueur de vingt mètres environ, et rempli d'une eau tranquille. Il lui était donc facile d'en sortir ~~soit~~ en marchant soit en avant soit en arrière, et de reprendre ensuite, à quelques centaines de mètres plus bas, un libre passage sous la banquise.

Le plafond lumineux du salon avait été éteint et cependant, il resplendissait d'une lumière intense. C'était que la puissante réverbération des parois de glace ~~y~~ y renvoyait « violemment » les nappes électriques du ~~de notre~~ fanal. Je ne saurais peindre l'effet des rayons voltaïques sur ces grands blocs capricieusement découpés. Dans chaque angle, chaque arrête, chaque facette jetait une lueur différente, suivant la nature des veines qui couraient dans la glace. Mine éblouissante de gemmes, particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet vert des émeraudes, tempérés ça et là par des nuances opalines d'une douceur infinie, au milieu de points ardents comme autant de diamants de feu dont l'œil ne pouvait soutenir l'éclat. La puissance du fanal était centuplée, comme celle d'une lampe à travers les lames lenticulaires d'un phare de premier ordre.

« que c'est beau ! que c'est beau ! s'écria Conseil

— Oui ! répondis-je, c'est un admirable spectacle. N'est-ce pas, Ned ?

— Eh ! mille diables ! oui ! répondit Ned Land. C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. On n'a jamais rien vu de pareil. mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme. C'est trop beau !»

Ned avait raison. C'était trop beau. Tout à coup, un cri de Conseil me fit retourner.

« qu'y a-t-il ? demandai-je.

— que monsieur ferme les yeux ! que monsieur ne regarde pas ! »

Conseil, en disant, appliquait vivement ses mains sur ses yeux.

— mais qu'as-tu, mon garçon ?

— Je suis ébloui, aveuglé ! »

Mes regards se portèrent involontairement vers la vitre, mais je ne pus supporter le feu qui la dévorait.

Je compris ce qui s'était passé. Le Nautilus venait de se mettre en marche à grande vitesse. Tous les éclats tranquilles ~~que j'admirais~~ des murailles de glace, s'étaient alors changés en raies fulgurantes. Les feux de ces myriades de diamants se confondaient, se concentraient. ~~Dans~~ Le Nautilus, emporté par son hélice, voyageait dans un fourreau d'éclairs.

Les panneaux du salon se refermèrent alors. Nous tenions nos mains sur nos yeux tout imprégnés de ces lueurs concentriques qui flottent devant la ~~vue~~ rétine lorsque un rayon solaire ~~l'a~~ trop violemment frappée. Il fallut un certain temps pour calmer le trouble de nos regards. Enfin, nos mains s'abaissèrent.

« ma foi, je ne l'aurais jamais cru ! dit Conseil

— Et moi, je ne le crois pas encore ! — répondit le Canadien.

— Grand nous reviendrons sur terre, ajouta Conseil, plaisir aux tant de merveilles de la nature, que devindrons-nous, que penserons-nous de ces misérables continents, et des petits ouvrages sortis de la main des hommes! Non! le monde habité n'est plus digne nous!"

De telles paroles dans la bouche d'un impassible degré d'ébullition flamand, montrent à quel était monté notre enthousiasme. Mais le Canadien ne manqua pas d'y jeter sa goutte d'eau froide.

"Le monde habité! dit-il en secouant la tête. Soyez tranquille, ami Conseil, nous n'y reviendrons pas!"

Il était alors cinq heures du matin. En ce moment, un choc se produisit à l'avant du Nautilus. Je compris que son éperon venait de heurter un bloc de glace. Ce devait être une fausse manœuvre. Le tunnel sous-marin, peut-être obstrué de blocs glacés, n'offrait sans doute pas une navigation facile. Je pensai donc que le capitaine Nemo modifiait sa route, tournerait les obstacles, ou suivrait les sinuosités du tunnel. En tout cas, la marche en avant ne pouvait être absolument enrayée. Cependant, contre mon attente, le Nautilus prit un mouvement rétrograde très prononcé.

"Nous revenons en arrière! dit Conseil.

— Oui, répondis-je. Il faut que de ce côté le tunnel soit sans issue.

— Et alors?..

— Alors, dis-je, la manœuvre est très simple. Nous retournerons sur nos pas, et nous sortirons par l'orifice sud. ~~Un retard de quelques heures.~~ Voilà tout."

En parlant ainsi, je voulais paraître plus rassuré que je ne l'étais réellement. Cependant, le mouvement rétrograde du Nautilus s'accentuait, s'accélérait, et marchant à contre hélice, il nous entraînait avec une grande rapidité.

"Ce sera un retard, dit Ned.

— Qu'importe quelques heures de plus ou de moins, pourvu qu'on sorte.

— Oui, répéta Ned Land, pourvu qu'on sorte!"

Je me promenais pendant quelques instants dans le salon à la bibliothèque, l'esprit troublé. Mes compagnons, assis, se taisaient. Je me jetai bientôt sur un divan, et je pris un livre que mes yeux parcoururent machinalement.

Un quart d'heure après, Conseil, s'étant approché de moi, me dit:

"Est-ce bien intéressant ce que lit Monsieur?

— Très intéressant, répondis-je.

— Monsieur lit sans doute! C'est le livre de Monsieur que lit Monsieur!

— Mon livre!"

En effet, je tenais à la main l'ouvrage des Grands Fonds Sous-Marins. Je ne m'en doutais même pas. Je fermai le livre, et repris ma promenade.

Ned et Conseil se levèrent pour se retirer.

"Restez, mes amis, dis-je en les retenant. Restons ensemble jusqu'au moment où nous serons sortis de cet impasse.

— Comme il plaira à Monsieur, répondit Conseil qui quelques fois s'écoutaient. J'observai souvent les instruments suspendus à la paroi du salon. Le manomètre indiquait que le Nautilus se maintenait à une profondeur constante de trois cents mètres, la boussole,

qu'il se dirigeait toujours au sud, le bord qu'il marquait avec une vitesse de vingt milles à l'heure, vitesse exercée dans un espace aussi resserré, mais le capitaine Nemo savait bien qu'il ne pouvait trop se hâter, et qu'alors, les minutes valaient des siècles.

A huit heures vingt-cinq, un second choc eut lieu. A l'arrière, cette fois. Je pâlis. Mes compagnons s'étaient rapprochés de moi. J'avais saisi la main de Conseil. Nous nous interrogions du regard, et plus directement que si les mots eussent interprété notre pensée.

En ce moment, le capitaine Nemo entra dans le salon. J'allai à lui.

« La route est barrée au sud ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur. Le bloc en se retournant a fermé toute issue.

— Nous sommes bloqués ?

— Oui. »

Chapitre 16
Faute d'air

Ainsi autour du Nautilus, au-dessus, au-dessous, un infranchissable mur de glace. Nous étions prisonniers de la banquise ! Le canadien avait frappé une table de son formidable poing. Conseil se taisait. Je regardais le capitaine. Sa figure avait repris son impassibilité habituelle. Il s'était croisé les bras. Il réfléchissait. Le Nautilus immobile, ne bougeait plus.

Le capitaine prit alors la parole.

« Messieurs, dit-il, d'une voix calme, il y a deux manières de mourir dans les conditions où nous nous trouvons. »

Cet inexplicable personnage avait l'air d'un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves.

reprit-il,

« La première est de mourir écrasé. La seconde, est de mourir asphyxié. Je ne parle pas de la possibilité de mourir par la faim ; car les aliments dureront certainement plus que nous. Occupons nous donc des moyens d'écrasement ou d'asphyxie.

— Quant à l'asphyxie capitaine, répondis-je, elle n'est pas à craindre, car les réservoirs sont pleins.

— Juste, reprit le capitaine Nemo. Mais ils ne donneront que deux jours d'air. Or, voilà trente six heures que nous sommes enfouis sous les eaux, et déjà l'atmosphère alourdie du Nautilus demande à être renouvelée. Dans quarante huit heures, notre réserve d'air sera épuisée.

— Eh bien, capitaine, soyons délivrés avant quarante huit heures.

— Nous le tenterons, du moins, répondit le professeur, en forçant la muraille qui nous entoure.

— Et sur quel côté ? demandai-je.

— C'est ce que la sonde nous apprendra. Je vais ordonner le Nautilus sur le banc inférieur et mon homme, revêtu de sa cuirasse, attaquera l'iceberg par la paroi la moins épaisse.

— Peut-on ouvrir les panneaux du salon ?

— Sans inconvénient. Nous ne manquons plus...

Le capitaine Nemo sorti. Bientôt des sifflements m'apprirent que l'eau s'introduisait dans les réservoirs. Le Nautilus s'abaissa lentement, et reposa sur le fond de glace par une profondeur de trois cents cinquante

mètres, profondeur à laquelle était immergé le banc de glace inférieur.

« Mon ami, dis-je, la situation est grave, mais je compte sur votre courage, et sur votre énergie.

– Monsieur, me répondit le Canadien, ce n'est pas dans ce moment que je vous ennuierai de mes reconnaissances. Je suis prêt à tout faire pour le salut commun.

– Bien, Ned, dis-je en tendant la main au Canadien.

– J'apprendrai, reprit-il, qu'Conseil a manié le pic comme le garçon, je puis être utile au capitaine Nemo, et qu'il peut disposer de moi.

– Il ne refusera pas votre aide ; venez, Ned. »

Je conduisis le Canadien à la chambre au les hommes du capitaine Nautilus revêtaient leurs scaphandres. Je lui fis part de la proposition de Ned, qui fut acceptée immédiatement. Le Canadien passa un costume de mer, et fut aussitôt prêt que ses compagnons de travail. Chacun deux portait sur son dos l'appareil Rouquayrol auquel les réservoirs avaient fourni un large contingent d'air pur. Emprunté considérable, hélas ! remarqué, fait à la réserve du Nautilus, quand aux lampes Ruhmkorff, elles devenaient inutiles au milieu de ces eaux lumineuses et saturées de rayons électriques.

Lorsque Ned fut habillé, je revêtis à mon tour le scaphandre, je vérifiai soigneusement les tuyaux d'air, et portai pour ma part de la provision de Ned, qui fut acceptée immédiatement. Le Canadien parut un instant de mer, et fut aussitôt prêt que ses compagnons de travail. Chacun deux portait sur son dos l'appareil Rouquayrol auquel les réservoirs avaient fourni un large contingent d'air pur. Emprunté considérable, hélas ! remarqué, fait à la réserve du Nautilus, quand aux lampes Ruhmkorff, elles devenaient inutiles au milieu de ces eaux lumineuses et saturées de rayons électriques.

Lorsque Ned fut habillé, je revêtis à mon tour le scaphandre, je vérifiai soigneusement les tuyaux d'air, et portai pour ma part de la provision de Ned, qui fut acceptée immédiatement. Le Canadien passa un costume

Ned Dotésion

(Liv 85)

qui ainsi s'éclaircissait par le haut de ce dont il diminuait par le bas. Mais peu importait, du moment que la paroi inférieure s'amincissait d'autant.

Après deux heures d'un travail énergique, Ned Land fut relevé. Ses compagnons et lui furent remplacés par de nouveaux travailleurs, auxquels nous nous joignîmes, Conseil et moi. Le second du Nautilus nous dirigeait.

L'eau me parut singulièrement froide. Mais je me rhabillai promptement en manœuvrant le pic. Mes mouvements étaient très libres, bien qu'ils se produisissent sous une pression de trente atmosphères.

Quand je remontai, après deux heures de travail, pour prendre quelque nourriture et quelque repos, je trouvai une notable différence entre l'air pur que me fournissait l'appareil Rouquayrol et l'atmosphère du Nautilus, déjà chargée d'acide carbonique. L'air n'avait pas été renouvelé depuis quarante-huit heures et ses qualités vivifiantes étaient considérablement affaiblies. Cependant, dans ces cas de douze heures, nous n'avions enlevé qu'une tranche de glace, épaisse d'un mètre, sur la superficie circulaire, soit environ six mètres cubes. En admettant que la deuxième partie de la nuit fût égale à celle du jour, le même travail fut accompli par douze heures, il fallait encore cinq nuits et quatre jours pour mener à bonne fin cette entreprise.

" Cinq nuits et quatre jours! dis-je à mes compagnons, et nous n'avons que pour deux jours d'air dans les réservoirs.

— Sans compter, répliqua Ned, qu'une fois sorti de cette damnée prison de glace, nous serons encore emprisonnés sous la banquise, et sans communication possible avec l'atmosphère! "

Réflexion juste. Qui pouvait alors prévoir le minimum de temps nécessaire à notre délivrance? L'asphyxie ne nous aurait-elle pas étouffés pendant douze heures avant que le Nautilus eut pu revenir à la surface des flots? Était-il destiné à finir avec tous ceux qu'il renfermait dans ce tombeau de glace? La situation paraissait terrible. Mais chacun de nous avait envisagé en face, et tous étaient décidés à faire leur devoir jusqu'au bout.

Suivant mes prévisions, pendant la nuit, une nouvelle tranche d'un mètre fut enlevée à l'ultime alvéole. Mais, le matin, quand, revêtu de mon scaphandre, je parcourus le milieu liquide, par une température de six à sept degrés au-dessous de zéro, je remarquai que les murailles latérales se rapprochaient peu à peu. Les couches d'eau, plus rapprochées de la fosse que n'échauffaient plus le travail des hommes et le jeu des outils, manifestaient une tendance à se solidifier. Un péril de ce nouveau et imminent danger, que devenaient nos chances de salut, si nous ne pouvions empêcher cette solidification de notre milieu liquide, qui nous fait éclater comme du verre les parois du Nautilus?

Je ne fis point connaître ce nouveau danger à mes deux compagnons. À quoi bon risquer d'abattre

leur énergie que qu'ils employaient au pénible travail du sauvetage ? Mais, lorsque je fus revenu à bord, je fis observer à ~~le commandant~~ au capitaine Nemo cette grave complication.

« Je le sais, me dit-il, de ce ton calme qui ne pouvait modifier les plus terribles conjonctures. C'est un danger de plus, mais je ne vois aucun moyen d'y parer. Le seul moyen de salut, c'est d'aller plus vite que la solidification. Il s'agit d'arriver premiers. Voilà tout. »

Arriver premiers. Enfin ! J'aurais dû être habitué à ces façons de parler.

Pendant cette journée, pendant plusieurs heures, je manœuvrai le pic avec acharnement. Le travail me soutenait. D'ailleurs, travailler, c'était quitter le Nautilus. C'était respirer directement cet air pur emprunté aux réservoirs et fourni par les appareils. C'était ~~quitter~~ abandonner une atmosphère appauvrie et viciée.

Vers le soir, la fosse s'était encore creusée d'un mètre. Quand je rentrai à bord, je faillis être asphyxié par l'acide carbonique dont l'air était saturé. Ah ! que n'avions-nous les moyens chimiques qui nous eussent permis de brûler ce gaz délétère ! L'oxygène ne nous manquait pas. Toute cette eau en contenait une quantité considérable, et on la décomposait par nos puissantes piles, on elle nous eût restitué ce fluide vivifiant qui nous manquait. Il y avait bien longtemps, sans doute, que l'acide carbonique, produit de notre respiration, avait envahi toutes les parties du navire. Pour l'absorber, il eût fallu remplir des récipients de potasse caustique, et l'agiter incessamment. Or, cette matière manquait à bord, et rien ne la pouvait remplacer.

Ce soir-là, le capitaine Nemo découvrit les robinets de ses réservoirs, et lança quelques volumes d'air pur à l'intérieur du Nautilus. Sans cette précaution, nous ne nous serions pas réveillés vivants.

Le lendemain, 26 mars, je repris mon travail de mineur en entamant le cinquième mètre. Les parois latérales et la surface inférieure de la banquise s'épaississaient visiblement. Il était certain que nous rejoindrions avant que le Nautilus fut parvenu à se dégager. Mon espoir me prit un instant. Mon pic fut près de s'échapper de mes mains. Que serait-ce, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n'eut pas même inventé ! Il me semblait être entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochaient irrésistiblement.

Sur ce moment, le capitaine Nemo, dirigeant le travail, travaillait lui-même, passa près de moi. Je le touchai de la main, et lui montrai les parois de notre prison. La muraille de ~~tribord~~ babord n'était avancée à moins de quatre mètres de la coque du Nautilus.

Le capitaine me comprit, et me fit signe de le suivre. Nous rentrâmes à bord. Mon scaphandre ôté, je l'accompagnai dans le salon.

« Monsieur Aronnax, me dit-il, il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment.

— Oui ! dis-je, mais que faire ?

Daté
Lg. 190

– Ah ! s'écria-t-il, si mon *Nautilus* était assez fort pour supporter cette pression sans en être écrasé
– Eh bien ? demandai-je, ne saisissant pas l'idée du capitaine.
– Ne comprendrez-vous pas, reprit-il, que cette congélation de l'eau nous viendrait en aide ! ~~alors~~ Ne voyez-vous pas que par la solidification, elle ferait éclater ces blocs de glace qui nous emprisonnent, comme elle fait éclater les pierres les plus dures ! Ne saisissez-vous pas qu'elle serait un agent de salut au lieu d'être un agent de destruction !
– Oui, capitaine, peut-être. Mais quelque résistance à l'écrasement que possède le *Nautilus*, il ne pourrait supporter cette épouvantable pression, et s'aplatirait comme une feuille de tôle.
– Je le sais, monsieur. Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-mêmes. Il faut l'opposer à cette solidification, il faut l'employer. Nos parois latérales se resserrent, mais il ne reste pas deux pieds d'eau à l'avant ou à l'arrière du *Nautilus*. La congélation nous gagne de tous les côtés. ~~Que faire, que faire~~ ?
– Combien de temps, demandai-je, pouvons-nous respirer à bord ? »

Le capitaine me regarda bien en face, :

« Après demain, répondit-il, le réservoir a dix heures vides ! »

Une sueur froide m'envahit ~~tout~~ l'épiderme. Et cependant, devais-je m'étonner de cette réponse ? Le 21 mars, le *Nautilus* s'était plongé sous les eaux libres du pôle. Nous étions au 26. Depuis cinq jours, nous vivions sur les réserves du bord ! Et ce qui restait d'air respirable, il fallait ~~encore~~ le réserver aux travailleurs. En ce moment où j'écris ces choses, mon impression est toujours vive encore, qu'une terreur involontaire s'empare de tout mon être, et que l'air semble manquer à mes poumons !

Cependant, le capitaine Nemo ne paraissait ni ému, ni troublé. Visiblement, une idée lui traversait l'esprit. Mais il paraissait la repousser. Il se répondait négativement à lui-même. Enfin, un mot s'échappa de ses lèvres.

« L'eau bouillante ! » murmura-t-il.
– L'eau bouillante ? m'écriai-je.
– Oui, monsieur. Nous sommes renfermés dans un espace relativement restreint. Entre que des colonnes d'eau bouillante, constamment injectées par les pompes du *Nautilus*, s'élèveraient par la température du milieu, et ne retarderaient pas la congélation ?
– Il faut l'essayer, dis-je résolument.
– Essayons, monsieur le professeur. »

Le thermomètre marquait alors moins cinq degrés à l'extérieur. Le capitaine Nemo me conduisit aux cuisines où fonctionnaient de vastes appareils distillatoires qui fournissaient l'eau potable par évaporation. Ils furent chargés d'eau, et toute la chaleur électrique des piles fut lancée à travers les serpentins baignés par le liquide. En quelques minutes, cette eau avait atteint cent degrés. Elle fut dirigée vers la pompe, pendant que l'eau nouvelle la remplaçait au fur

de la masse. La chaleur fournie dans celle que l'eau froide, puisée à la mer, traversait seulement les appareils, et arrivait bouillante aux corps de pompes.

L'injection commença, et trois heures après, le thermomètre marquait extérieurement six degrés au dessous de zero. C'était un degré de gagné. Deux heures plus tard, il n'en marquait que quatre.

« Nous réussirons, dis-je au capitaine, après avoir suivi et contrôlé par de nombreuses remarques les progrès de l'opération.

– Je le pense, me répondit-il. Nous ne serons pas écrasés. Nous n'avons plus que l'asphyxie à craindre. »

Pendant la nuit, la température de l'eau remonta à deux degrés au dessous de zero. Nos injections ne purent la porter à un point plus élevé. Mais comme la congélation de l'eau de mer ne se produit qu'à moins deux degrés, je fus rassuré contre les dangers de la solidification.

Le lendemain, 27 mars, six mètres de glace avaient été arrachés de l'alvéole. Quatre mètres seulement restaient à enlever. C'étaient encore de quarante huit heures de travail. L'air ne pouvait plus être renouvelé à l'intérieur du *Nautilus*. Aussi, cette journée fut-elle toujours en empirant.

Une lourdeur insupportable me pesait. Toujours. Vers trois heures du soir, le tourment d'angoisse fut porté en moi à un degré violent. Des bâillements dilatants me disloquaient les mâchoires ; mes poumons haletaient en cherchant le corps comburant indispensable à la respiration, et qui se raréfiait de plus en plus. Une lourde torpeur morale s'empara de moi. Il était étendu sans force, presque sans connaissance. Mon brave Conseil, privé des mêmes symptômes, souffrant des mêmes souffrances, ne me quittait pas ; il me prenait la main, il m'encourageait, et je l'entendais encore murmurer :

« Oh ! si je pouvais ne pas respirer pour laisser plus d'air à monsieur ! »

Les larmes me venaient aux yeux de l'entendre parler ainsi.

Si notre situation, à tous, était intolérable à l'intérieur, avec quelle joie, avec quel bonheur, nous revêtions nos scaphandres pour travailler à notre tour ! Les pics résonnaient sur la voute glacée. Les bras se fatiguaient, les mains s'écorchaient, mais qu'étaient ces fatigues, qu'étaient ces blessures ! L'air vital arrivait aux poumons ! On respirait, on respirait !

Et cependant, personne ne prolongeait au delà du temps voulu son travail sous les eaux. Sa tâche accomplie, chacun remettait à ses compagnons haletants le réservoir qui devait leur verser la vie. Le capitaine Nemo donnait l'exemple, se soumettait le premier à cette sévère discipline, et, à deux reprises, il vint à son apparut à un autre, et rentrait dans l'atmosphère viciée du bord, toujours calme, sans une défaillance, sans un murmure.

Ce jour là, le travail habituel fut accompli avec plus de vigueur encore. ~~Trois mètres restaient à creuser~~ Deux mètres seulement restaient à enlever.

87 Botesio 87

sur toute la superficie. Deux mètres seulement nous séparaient de la mer libre! mais les réservoirs étaient presque vides d'air. Le peu qui restait devait être conservé aux travailleurs. Pas un atome pour le Nautilus.

Lorsque je rentrai à bord, je fus à demi-suffoqué. Quelle nuit! Je ne saurais la peindre. De telles souffrances ne peuvent être décrites. Le lendemain, ma respiration était oppressée. Aux violentes douleurs de tête se mêlaient d'étourdissants vertiges qui faisaient de moi un homme ivre. mes compagnons éprouvaient les mêmes symptômes. Quelques uns râlaient.

Ce jour là, le sixième de notre emprisonnement le capitaine Nemo trouvant trop lents la pioche et le pic résolut d'écraser la couche de glaces qui nous séparait encore de la nappe liquide. Cet homme avait conservé son sang froid et son énergie. Il dominait par sa force morale les misérables douleurs physiques. Il pensait il combinait, il agissait.

D'après son ordre, le balancier fut soulagé, c'est à dire soulevé de la coque glacée par un déplacement de pesanteur spécifique. Lorsque il flotta, on le fixa de manière à l'amener au centre de l'immense fosse dessinée suivant la ligne de flottaison. Puis, ses réservoirs d'eau s'emplissant, il descendit et s'emboita dans son alvéole.

En ce moment tout l'équipage rentra à bord et la double porte de communication fut fermée. Le Nautilus reposait alors sur la coque de glace qui n'avait pas un mètre d'épaisseur et que les sondes avaient trouée en mille endroits.

Les robinets des réservoirs furent alors ouverts et cent mètres cubes d'eau se précipitèrent, accroissant de cent mille kilogrammes le poids du Nautilus.

Nous attendions, nous écoutions, oubliant nos souffrances, espérant encore. Nous jouions notre salut sur un dernier coup.

Malgré les bourdonnements qui emplissaient ma tête j'entendis bientôt des frémissements sous la coque du Nautilus. Un nivellement se produisit. La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire... et le Nautilus s'abaissa.

« Nous flottons » murmura Conseil à mon oreille.

Je ne pus lui répondre. Je saisis sa main Je la pressai dans une convulsion involontaire

Tout à coup, emporté par son effroyable surcharge, le Nautilus s'enfonça comme un boulet sous les eaux c'est à dire qu'il tomba comme il est fait dans le vide!

« aux pompes! aux pompes! » cria le capitaine Nemo

Toute la force électrique fut mise sur les pompes, qui fonctionnèrent aussitôt, et commencèrent à chasser l'eau des réservoirs. Après quelques minutes, la notre chute fut suspendue. Bientôt même, le manomètre indiqua un mouvement ascensionnel. L'hélice, marchant à toute vitesse, fit bouillonner la coque de tôle jusque dans ses boulons, et nous entraîna vers le nord.

Quand devait durer cette navigation sous la banquise, jusqu'à la mer libre? Un jour encore?

Je serais mort avant !

A demi étendu sur un divan de la bibliothèque, je suffoquais. Ma face était violette, mes lèvres bleues, mes facultés ~~étaient~~ suspendues. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. La notion du temps avait disparu de mon esprit. Mes muscles ne pouvaient se contracter.

Des heures qui s'écoulèrent ainsi, je ne saurais les évaluer. Mais j'eus la conscience de mon agonie qui commençait. Je compris que j'allais mourir....

Soudain je revins à moi. Oui ! quelques bouffées d'air pénétraient dans mes poumons. Étions-nous revenus à la surface des flots ? Avions-nous franchi la banquise ?

Non ! c'étaient Ned et Conseil, mes deux braves amis, qui se sacrifiaient pour me sauver. Quelques atomes ~~restés~~ d'air ~~emplissaient~~ restaient encore au fond d'un appareil. Au lieu de le respirer, ils l'avaient conservé pour moi, et, tandis qu'ils suffoquaient, ils me versaient la vie goutte à goutte ! Je voulus repousser l'appareil. Ils me tinrent les mains, et pendant quelques instants je respirai avec volupté.

Mes regards se portèrent vers l'horloge. Il était onze heures du matin. Nous devions être au ~~vingt-huit~~ 28 mars. Le Nautilus marchait avec une vitesse effrayante de quarante milles à l'heure. Il se tordait dans les eaux.

Où était le capitaine Nemo ? Avait-il succombé ? Ses compagnons étaient-ils morts avec lui ?

En ce moment, le manomètre indiqua que nous n'étions plus qu'à vingt pieds de la surface. Un simple champ de glace nous séparait de l'atmosphère. Ne pouvait-on le briser ?

Peut-être. En tout cas, le Nautilus allait le tenter. Je sentis, en effet, qu'il prenait une position oblique, abaissant son arrière et relevant son éperon. Une introduction d'eau avait suffi pour rompre son équilibre. Puis, poussé par sa puissante hélice, il attaqua la ice-field par en dessous comme un formidable bélier. Il la creusait peu à peu, se retirait ~~pour reprendre du champ~~, prenait son élan, donnait à toute vitesse contre le champ qu'il dépassait ; et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa ~~sous~~ de son poids.

Le panneau fut ouvert ou pour mieux dire, arraché, et l'air pur s'introduisit à flots dans toutes les parties du Nautilus.

Chapitre 17.

Du Cap Horn à l'Amazone.

Combien étais-je arrêté sur la plate-forme je ne saurais le dire. Peut-être le Canadien m'y avait-il transporté dans ~~ses bras vigoureux~~, mais je respirais je humais l'air vivifiant de la mer. mes deux compagnons s'enivraient près de moi de ces fraîches molécules. Les malheureux, trop longtemps privés de nourriture, ~~devaient~~ ne pouvaient se jeter inconsidérément sur les premiers aliments qu'on leur présenta. ~~Mais~~ Non, au contraire, nous

n'avions pas à nous retenir. Nous pouvions aspirer à pleins poumons les atomes de cette atmosphère, et c'était la brise, la brise elle-même qui nous versait cette voluptueuse ivresse.

« Ah! faisait Conseil, que c'est bon, l'oxygène! que monsieur ne craigne pas de respirer. Il y en a pour tout le monde. »

Quant à Ned Land, il ne parlait pas, mais il ouvrait des mâchoires à effrayer un requin. Et quelles puissantes aspirations! Le Canadien « tirait » comme une pompe en pleine combustion.

Les forces nous revinrent promptement, et, lorsque je regardai autour de moi, je vis que nous étions seuls sur la plate-forme. Aucun homme de l'équipage. Pas même le capitaine Nemo. Les étrangers marins du Nautilus se contentaient de l'air qui circulait à l'intérieur. Pas un n'était venu se délecter en pleine atmosphère.

Les premières paroles que je prononçai furent des paroles de remercîments et de gratitude pour mon dévoué compagnon. Ned et Conseil au détriment avaient prolongé mon existence pendant les derniers jours de cette longue agonie. Toute ma reconnaissance ne pourrait trop payer un tel dévouement.

« Bon! murmura le professeur, me répondit Ned Land, cela ne vaut pas la peine d'en parler! quel mérite avons-nous en cela! aucun. Ce n'était qu'une question d'arithmétique. Votre existence valait plus que la nôtre. Donc il fallait la conserver.

— Non, Ned, répondis-je, elle ne valait pas plus. Personne n'est supérieur à un homme généreux et bon, et vous l'êtes!

— Celui! c'est vrai! répétait le Canadien embarrassé.

— Et toi, mon brave Conseil, tu as bien souffert?

— Mais pas trop, pour tout dire à monsieur. Il me manquait bien quelques inspirations, mais je crois que je n'y serais pas. D'ailleurs, je regardais monsieur qui se pâmait, et cela me donnait pas le moindre envie de respirer. Cela me coupait, comme on dit, la respir... — Si mes amis répondit-je, vivement ému, nous sommes liés les uns aux autres pour jamais, et vous avez sur moi des droits...

— Donc j'aboierai, reprit le Canadien, en m'interrompant.

— Mieux, fit Conseil.

— Oui reprit Ned Land, le droit de vous entraîner avec moi quand je quitterai cet infernal Nautilus.

— En effet, dit Conseil, allons nous du bon côté

— Oui, dis-je, puisque nous allons du côté du soleil, et ici le soleil, c'est le nord.

— Sans doute, reprit Ned Land, mais il reste à savoir si nous naviguons le Pacifique ou l'Atlantique, c'est à dire les mers fréquentées ou désertes. »

A cela je ne pouvais répondre. Mais, je craignais fort que le capitaine Nemo ne nous ramenât plutôt vers ce vaste océan qui baigne à la fois les côtes de l'Asie et de l'Amérique! Il compléterait ainsi son tour du monde sous-marin, et reviendrait vers ces mers où le Nautilus trouvait la plus entière indépendance. Mais si nous retournions au Pacifique, que deviendraient les projets d'évasion, loin de toute terre habitée?

Nous devions, avant peu, être fixés sur ce point

[Conseil, content de s'être jeté dans la banalité, n'alla pas.

important. Le Nautilus marchait rapidement. Le cercle polaire fut bientôt franchi, et le cap mis sur ~~le cap la pointe de~~ la pointe de Horn. ~~pas~~ Nous crûmes par le travers de la pointe américaine, le 31 mars, à sept heures du soir.

Alors toutes nos souffrances passées étaient oubliées. Le souvenir de ~~notre~~ cet emprisonnement dans les glaces s'effaçait de notre esprit. Nous ne songions plus qu'à l'avenir. ~~Dans~~ Le capitaine Nemo ne paraissait plus, ni dans le salon, ni sur la plate-forme. Le point reporté chaque jour sur le planisphère et tracé par le second, me permettait de relever la direction exacte du Nautilus. Or, je vis là, à mon grand évident à ma grande satisfaction, que nous revenions au nord par la ~~grande~~ route de l'Atlantique.

J'appris au Canadien et à Conseil le résultat de mes observations.

« Bonne nouvelle, répondit le Canadien. Mais où va le Nautilus?

– Je ne saurais le dire, Ned!

– Son capitaine voudrait-il, après le pole sud, gagner un pole nord, et remonter au pacifique par le fameux passage du nord ouest?

– Il me faudrait plus d'un désir, répondit Conseil

– Eh bien, dit le Canadien, ~~le~~ nous lui passerons compagnie auparavant.

– En tout cas, ajouta Conseil, c'est un maître homme que le capitaine Nemo, et nous ne regretterons pas de l'avoir connu.

– Surtout quand nous l'aurons quitté! » répliqua Ned Land.

Le lendemain, 1 avril, lorsque le Nautilus remonta à la surface des flots, quelques minutes avant midi, nous aperçûmes connaissance d'une côte à l'ouest. C'était la Terre du Feu, ~~sur~~ à laquelle les premiers navigateurs donnèrent ce nom en voyant les fumées nombreuses qui s'élevaient des huttes indigènes. Cette Terre du Feu forme une vaste agglomération d'îles qui s'étend sur trente lieues de long et quatre vingt lieues de large, entre 53° et 56° de latitude australe et 67°50' et 77°15' de longitude ouest. La côte me parut basse, mais au loin se dressaient de hautes montagnes. Je crus même entrevoir le mont Sarmiento qui monte à deux mille soixante dix mètres au dessus du niveau de la mer, bloc pyramidal de schiste, à sommet très aigu qui, « suivant qu'il est voilé ou dégagé de « vapeurs, annonce le beau ou le mauvais temps, » me dit Ned Land.

– Un fameux baromètre, mon ami

– Oui, monsieur, un baromètre naturel, qui ne m'a jamais trompé quand je naviguais dans les passes du détroit de Magellan. »

En effet, ce pic nous parut nettement découpé sur le fond du ciel. C'était un présage de beau temps, et il se réalisa.

Le Nautilus rentra sous les eaux, se rapprocha de la côte qu'il prolongea à quelques milles seulement. ~~Sur~~ Par les vitres du salon, je vis de longues lianes de mer, et des fucus gigantesques, des varechs porte poires, dont la mer libre du pole ne renfermait que quelques échantillons; certains là, étendant leurs filaments visqueux et polis, ils mesuraient

jusqu'à trois cents mètres de longueur ; véritables cables, plus gros que le pouce, très résistants, et qui servent souvent à amarrer aux navires. Une autre herbe, connue sous le nom de Kelp ; à feuilles longues de quatre pieds, et engainées dans les concrétions coralligènes, tapissaient les fonds. Elles servaient de nid et de nourriture à des myriades de crustacés et de mollusques, des crabes, des serpes, et, là, les phoques et les loutres, se livraient à de splendides repas, mélangeant la chair du poisson et les légumes de la mer, suivant la méthode anglaise.

Sur ces fonds gras et luxuriants, le Nautilus passait avec une grande rapidité. Vers le soir, il se rapprocha de l'archipel des Malouines, dont je pus le lendemain reconnaître les tristes et âpres sommets. La profondeur de la mer était médiocre. Je pensai donc, non sans raison, que ces deux îles, entourées d'un grand nombre d'îlots faisaient autrefois partie des terres magellaniques. Les malouines furent probablement découvertes par le célèbre John Davis, qui leur imposa le nom de Davis Southern islands ; plus tard, Richard Hawkins les appela Maiden islands, îles de la Vierge. Elles furent ensuite nommées Malouines, au commencement du dix-huitième siècle par des pêcheurs de Saint-Malo, et puis Falkland par les anglais auxquels elles appartiennent aujourd'hui.

Sur ces parages, nos filets rapportèrent de beaux spécimens d'algues, et particulièrement un certain fucus dont les racines étaient chargées de moules ~~magellaniques~~, qui sont les meilleurs du monde. Des oies et des canards s'abattirent par douzaines sur la plate-forme et figurèrent presque place d'honneur dans les ~~cartes~~ offices du bord. Du lait de poissons, j'observai spécialement des mets appartenant au genre gobie et surtout des bouleros, longs de deux décimètres, tout parsemés de taches blanchâtres et jaunes.

J'admirai également de nombreuses méduses, et l'une des plus belles du genre, la chrysaore particulière aux mers des Malouines. Tantôt elle figurait une ombrelle demi-sphérique très close, rayée de lignes d'un rouge brun, et terminée par douze festons réguliers ; tantôt c'était une corbeille renversée d'où s'échappaient gracieusement de larges feuilles et de longues ramilles rouges. Elle nageait en agitant ses quatre bras foliacés, et laissait pendre à la dérive son opulente chevelure de tentacules. J'aurais voulu conserver quelques échantillons de ces délicates méduses ; mais ce ne sont que des images, des ombres, des apparences, qui fondent et s'évaporent hors de leur élément natal.

Lorsque les dernières hauteurs des Malouines eurent disparu sous l'horizon, le Nautilus s'immergea entre vingt et vingt-cinq mètres, et suivit la côte américaine. Le capitaine Nemo ne se montrait pas.

Jusqu'au 3 avril, nous ne quittâmes pas les parages de la Patagonie, tantôt sous l'océan, tantôt à sa surface. Le Nautilus dépassa le large estuaire formé par l'embouchure de la Plata, et se trouva le 4 avril, par le travers de l'Uruguay, mais à cinquante milles au large. La direction se maintenait au nord, et il suivait les longues sinuosités de l'amérique méridionale. Vers avions fait alors seize mille

lieues depuis notre embarquement dans les mers du Japon.

Vers onze heures du matin, le Tropique du Capricorne fut coupé sur le trente septième méridien parallèle, et nous passâmes au large du cap Frio ! Le capitaine Nemo, sans doute, au grand déplaisir de Ned Land, n'aimait pas le voisinage des côtes fabriées du Brésil, car il marchait avec une vitesse vertigineuse. Par un poisson, par un oiseau, des plus rapides qui soient, se pouvaient nous suivre, et les curiosités naturelles de ces mers échappaient à toute observation.

Cette rapidité se soutint pendant plusieurs jours et le 9 avril, au soir, nous avions connaissance de la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud, qui forme le cap San Roque. Mais alors, le Nautilus s'écarta de nouveau, et il alla chercher à de plus grandes profondeurs une vallée sous-marine qui se creuse entre le cap et Sierra Leone sur la côte africaine. Cette vallée se bifurque à la hauteur des Antilles et se termine au nord par une énorme dépression de neuf mille mètres. En cet endroit, la coupe ~~de l'Océan~~ géologique de l'Océan figure jusqu'aux petites Antilles une falaise de neuf kilomètres, taillée à pic, et à la hauteur des îles du Cap Vert, une autre muraille non moins considérable qui enferme ainsi tout ce continent immergé de l'Atlantide. Le fond de la vallée est accidenté de quelques montagnes qui doivent donner de pittoresques aspects à ces fonds sous-marins. J'en parle surtout d'après les cartes manuscrites que contenait la bibliothèque du Nautilus, cartes évidemment dues à la main du capitaine Nemo, et levées sur ses observations personnelles.

Pendant deux jours, ces eaux désertes et profondes furent visitées au moyen des plans inclinés. Le Nautilus fournissait de longues bordées diagonales qui le portaient à toutes les hauteurs. Mais le 11 avril, il se releva subitement, et la terre nous réapparut à l'ouvert du fleuve des Amazones, vaste estuaire dont le débit est si considérable, qu'il dessale la mer sur un espace de plusieurs lieues.

L'Equateur était coupé. A vingt milles dans l'ouest se trouvaient les Guyanes, et une terre française sur laquelle nous aurions trouvé un facile refuge. Mais le vent soufflait en grande brise, et les flots démontés n'auraient pas permis à une simple canot de les affronter. Ned Land le comprit sans doute, car il ne me parla de rien. De mon côté, je ne fis aucune allusion à ses projets de fuite, car je ne voulais pas le pousser à quelque tentative qui aurait infailliblement avorté.

Je me dédommageai pendant ces deux journées par d'intéressantes études, pendant ces deux journées des 11 et 12 avril. Le Nautilus ne quitta pas la surface de la mer, et son hélice battait les flots avec une régularité de pendule. Nous passâmes devant tout le littoral de la Guyane, puis devant celui de la province de Para. Quelques arbres gigantesques se détachaient parfois sur le fond de l'horizon. Nous aperçûmes même quelques-uns de ces arbres qui ont donné leur nom à cette partie de la côte, et qui semblent être des cocotiers. Mais la vitesse du Nautilus ne me permettait pas de faire de la botanique, et je ne pus classer ces curieux spécimens de la flore brésilienne.

Je comptais sur quelques jours de navigation sous-marine pour traverser ainsi l'Océan Atlantique, et rejoindre les côtes de l'Europe, mais les projets du capitaine Nemo étaient différents. Il ne voulait pas encore s'éloigner de ces mers si peu fréquentées. Il ne voulait pas quitter ces régions où le navire à vapeur ne fait que de rares apparitions. Il ne voulait pas abandonner ces eaux où il ne craignait pas de rencontrer un bâtiment. Il ne voulait pas s'éloigner de ces côtes où il ne courait pas le risque de voir un de ses semblables.

Le Nautilus remonta donc vers le nord, et je pus entrevoir les côtes de la Guyane française, puis celles de la Hollande, et enfin celles de la France, jusqu'à la hauteur de Cayenne. Là, le Nautilus se rapprocha de la côte, et nous nous trouvâmes à quelques encablures de ces terres françaises, où

la plupart des Zooplytes avaient été dragués par la
Drague des dyalutes. Ceteient pour la plupart, de belles plyt
phyctallines, appartenant à la famille des actinidiens, et
entre autres espèces, la "phyctalis protexta", originaire de cette
partie de l'Océan, petit tronc cylindrique, agrementé de lignes
verticales et tacheté de points rouges, et que couronne un
merveilleux epanouissement de tentacules. Quant aux mollusques,
ils consistaient en produits que j'avais déja
observés des turritelles, des olives porphyres, à lignes regulièrement
entrecroisées dont les taches rousses se relevaient vivement
sur un fond de dyair. Des ptéroceres lantrisistes, semblables
à des scorpions petrifiés, des hyales translucides, des argonautes
des seiches excellentes à manger, et certaines espèces de calmars
que les naturalistes de l'antiquité classaient parmi les poissons
volants, et qui servent principalement d'appât pour la pêche
de la morue.

Parmi les poissons de ces parages que je n'avais pas
encore eu l'occasion d'étudier, je notai diverses espèces.
Parmi les cartilagineux : des petromizons -prieka, sortes d'
anguilles, longues de quinze pouces, tete verdatre, nageoires
violettes, dos gris bleuatre, ventre brun argenté, sème de
taches vives, iris des yeux cerclé d'or, curieux animaux
que le courant de l'amazone avait du entraîner jusqu'en
mer, car ils habitent l'eau douce des fleuves ; des rais tuberculés,
à museau pointu, à queue longue et déliée, armée de long
d'un long aiguillon dentelé ; de petits squales d'un metre
gris et blanchatres de peau, dont les dents, disposées sur plusieurs
rangs se recourbent en arrière, et qui sont vulgairement connus
sous le nom de pantoufliers ; des coplurs vespertilions, rougeatres d'un demi-metre,
sortes de triangles isocèles aux quels les pectorales tiennent
par des prolongations ayrmes, qui leur donnent l'aspect de
dyauves-souris, mais que leur appendice corné situé près des
narines a fait surnommer Licornes de mer ; enfin quelques
espèces de balistes, le curassavien dont les flancs pointillés
brillent d'une éclatante couleur d'or, et le capriqne, violet-clair
à reflets chatoyants comme la gorge d'un pigeon.

Je termine la trop nomenclature un peu seche,
mais très exacte par la série des poissons curieux que j'observai :
passans, appartenant au genre des apteronotes, dont le
museau est très obtus et blanc de neige, le corps peint
d'un beau noir, et qui sont munis d'une lanière ayrmée
très longue et très déliée ; d'odontognathes aiguillonnés
longues sardines de trois decimetres, resplendissant d'un vif
eclat argenté ; sombres guares, pourvus de deux nageoires
anales ; centronotes negres, à taches noires que leur perce
avec des brandons, longs poissons de deux metres, à chair
grasse, blanche, ferme, qui frais, ont le gout de l'anguille,
et secs, le gout du saumon-fumé ; labres demi-rouges,
revetus d'écailles seulement à la base des nageoires dorsales
et anales ; chrysoptères, sur lesquels l'or et l'argent mêlent
leur eclat à celui du rubis et de la topaze ; sparres queue-d'or,
dont la chair est extrêmement delicate, et que leurs propriétés
phosphorescentes trahissent au milieu des eaux ; sparres frobs
à langue fine, à reflets oranges ; scienes coro à caudales
d'or, acanthures noirauds, anableps de Surinam, etc.

Cet été et hiver" ne saurait m'empêcher de citer
encore un poisson, dont tout le monde se souviendra longtemps
et pour cause.

Un de nos filets avait rapporté une sorte de raie très applatie
qui, la queue coupée, eut formé un disque parfait. Elle devait peser

une vingtaine de kilogrammes ; elle était blanche en dessous, rougeâtre en dessus, avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et cerclées de noir, trois fois de peau, et terminée par une nageoire bilobée. Étendue sur la plate-forme, elle se débattait, essayait de se retourner par des mouvements convulsifs, et fut sans d'efforts qu'un dernier soubresaut allait la précipiter à la mer. Mais Conseil, qui tenait à son poisson, se précipita sur lui, et, avant que je ne puisse le retenir, il le saisit à deux mains.

Aussitôt, le voilà renversé, les jambes en l'air paralysé d'une moitié du corps, et criant : « Ah ! mon maître, mon maître ! »

C'était la première fois que le pauvre garçon se permettait pour la troisième personne.

Le Canadien et moi, nous l'avions relevé, nous le frictionnions à bras raccourci, et quand il reprit ses sens, ce eternel classificateur murmura d'une voix entrecoupée :

« Classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens à branchies fixes, sous-ordre des Sélaciens, famille des raies, genre des torpilles !»

— Oui, mon ami, répondis-je, c'est une torpille qui t'a mis dans ce déplorable état.

— Ah ! monsieur peut m'en croire, répondit Conseil, mais je me vengerai de cet animal.

— Et comment ?

— En en mangeant. »

Ce qu'il fit le soir même, mais par pure représaille, car franchement, c'était coriace.

L'infortuné Conseil s'était attaqué à une torpille de la plus dangereuse espèce, la Gymnote. Ce bizarre animal, dans un milieu conducteur tel que l'eau foudroie les poissons à plusieurs mètres de distance, tant est grande la puissance de son organe électrique. Tous les deux sont principaux se mesurent pas moins de vingt-sept pieds carrés.

Le lendemain, 12 avril, pendant la journée, le Nautilus s'approcha de la côte hollandaise, vers la embouchure du marais. La rivière en famille plusieurs groupes de Lamantins. C'étaient des Stellers, qui comme le Dugong et le Stellère appartiennent à l'ordre des Sirréniens. Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs, longs de six à sept mètres, devaient peser au moins quatre mille kilogrammes. M. Appris à Ned Land et à Conseil que la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines, et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.

« Et savez-vous, ajoutai-je, à qui l'on produit, depuis que les hommes ont presque entièrement détruit ces rares utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétaux vénéneux se sont développés sous ces mers torrides, et le mal s'est récemment développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! »

Et il faut en croire Conseil, ce Pléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques.

à Suivre

Léger

flots, encombrés de poulpes, de méduses, de calmars, alors deviendront de vastes foyers d'infections, puisque alors ne possederont plus ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés « d'écumer la surface des mers. »

Cependant, malgré ces théories, l'équipage du Nautilus s'occupa d'une pêche fructueuse de ces Mammifères. Il s'agissait en effet, d'approvisionner les cambuses d'une chair excellente, supérieure à celle du bœuf et du veau. Cette chasse ne fut pas intéressante. Les animaux se laissaient frapper sans se défendre. Plusieurs milliers de viande destinée à être salée furent emmagasinés à bord.

Ce jour là, une pêche singulièrement pratiquée vint encore accroître les réserves du Nautilus, tant ces mers se montraient généreuses. Le chalut avait rapporté dans ses mailles un certain nombre de poissons dont la tête, à son sommet, se terminait par une plaque ovale à rebords charnus. C'étaient des Echéinides, de la troisième famille des malacoptérygiens subbrachiens. Leur disque aplati se compose de lames cartilagineuses transversales mobiles entre lesquels l'animal peut opérer le vide, ce qui lui permet d'adhérer aux objets à la façon d'une ventouse.

Le rémora, que j'avais observé dans la méditerranée appartient à cette espèce. Mais, celui dont il s'agit ici, c'était l'Echéinéide ostéochère, particulier à cet océan. Nos marins du Nautilus, à mesure qu'ils les prenaient, les déposaient dans des bailles pleines d'eau de mer.

La pêche terminée, le Nautilus se rapprocha de la côte. Là, un certain nombre de tortues marines dormaient à la surface des flots. Il eut été difficile de s'emparer de ces premiers reptiles, car le moindre bruit les éveille, et leur solide carapace est à l'épreuve du harpon. Mais l'échéinide devait opérer cette capture avec une sureté et une précision extraordinaire. Cet animal, en effet, est un hameçon vivant.

Les pêcheurs attachèrent à la queue de ces poissons un anneau assez large pour ne pas gêner leurs mouvements, et à cet anneau, une longue corde amarrée à bord par l'autre bout.

Les Echéinides jetés à la mer, commencèrent aussitôt leur rôle, et allèrent se fixer au plastron des tortues. Leur ténacité était telle, qu'ils ne fussent déliés plutôt que de lâcher prise. On les hala à bord, et avec eux les tortues auxquelles ils adhéraient.

On prit ainsi plusieurs Caouannes, larges d'un mètre, qui pesaient deux cents kilos; leur carapace, couverte de plaques cornées grandes, minces, transparentes, brunes, avec marbrures blanches et jaunes, les rendaient très précieuses. En outre, elles étaient excellentes au point de vue comestible, ainsi que des tortues franches d'un goût exquis.

Cette pêche termina notre séjour sur les parages de l'amarone, et, la nuit venue, le Nautilus regagna la haute mer.

Chapitre 18.
Les Poulpes.

Pendant quelques jours, le Nautilus s'écarta constamment de la côte américaine. Il ne voulait pas évidemment fréquenter les eaux du Golfe du Mexique ou de la mer des Antilles. Cependant, Conseil n'eut pas manqué sous sa quille, puisque la profondeur moyenne de ces mers est de dix huit cents mètres. Mais probablement ces parages semés d'îles et tillonnés de steamers ne convenaient pas au capitaine Nemo.

Le 16 avril, nous étions connaissance de la Martinique et de la Guadeloupe, à une distance de dix milles environ. J'aperçus un instant leurs pitons élevés.

Le canadien, qui comptait mettre ses projets à exécution dans le golfe, soit en gagnant une terre, soit en accostant un des nombreux bateaux qui font le cabotage d'une île à l'autre, fut très découragé. La fuite eut été très praticable si Ned Land fut parvenu à s'emparer du canot à l'insu du capitaine. Mais en pleine océan, il ne fallait plus y songer.

Le canadien, Conseil et moi, nous eûmes une assez longue conversation à ce sujet. Depuis six mois nous étions prisonniers à bord du Nautilus. Nous avions fait six mille lieues, et, comme le disait Ned Land, il n'y avait pas de raison pour que cela finit. Il fit me fit donc une proposition à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut de poser catégoriquement la question au capitaine Nemo. Le capitaine comptait-il nous garder indéfiniment à son bord ?

Une semblable démarche me répugnait. Suivant moi, elle ne pouvait aboutir. Il ne fallait rien espérer du capitaine, et tout de nous seuls. D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. Je ne le rencontrais que de rares intervalles. Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines, maintenant il m'abandonnait à mes études, et ne venait plus au salon :

quel changement s'était opéré en lui ? Pour quelle cause ? Je n'avais rien à me reprocher. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle ! Cependant, ~~il semblait par fonder~~ je ne devais pas espérer qu'il fut jamais à nous rendre la liberté.

Je priai donc Ned de me laisser réfléchir avant de m'adresser ~~au capitaine~~ de lui. De cette démarche n'obtenait aucun résultat, elle pouvait rendre les rapports du capitaine, notre situation pénible, et nuire aux projets du Canadien. J'ajouterai que je ne pouvais en aucune façon arguer de notre santé, ~~dont~~ ne nous étions jamais meilleure portés, ni Ned, ni Conseil, ni moi. Cette nourriture saine, cet atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température nous laissaient pas prise aux maladies, et pour un homme ~~qui~~ auquel les souvenirs de la terre ne laissaient aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est mon lui, qui va où il veut, qui fait des voies mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, ~~ne pouvait voir~~ je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avions pas rompu avec l'humanité. Pour nous, rien n'était fini. J'avais maintenant mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais ~~le faire~~, que plus tôt que plus tard, il put voir le jour. Si l'on excepte la rude épreuve de la banquise du Pole Sud, nous

La mer, dans cette mer des Antilles, a des maîtres endurcis de la surface des flots, par les pauvres ouverts, que de produits intéressants j'eus à porter sur mes

Mr Verne

riofes quotidiennes. C'etaient, entre autres Zoophytes, des cialeres, connues sous le nom de physalis pelagiques, sorte de grosses vessies oblongues, a reflets nacrés, faisant leur membrane au vent, et laissant flotter leurs tentacules bleus comme des fils de soie; des armantes meduses a long, venimeux orties au toucher, et qui distillent un liquide corrosif. C'etaient, parmi les articulés, des amelides longues d'un metre et demi, armees d'une trompe rose et pourvues de dix sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et s'etalent en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'etaient dans l'embranchement des poissons des rais moluboars, enormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombé, les yeux fixés aux extremités de la face anterieure de la tete, qui flottaient comme une epave de navire, et s'appliquant parfois comme un opaque volet sur notre verre. C'etaient des balistes americains pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir, des gobies plumiers, allongés et agarnis, aux nageoires jaunes, a la mandibule proeminente, des nombres de neuf decimetres, a dents courtes et aigues, couverts de petites écailles, appartenant a l'espece des albicores. Puis, par instants, apparaissaient des surmulets, corsetés de rais d'or de la tete a la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires de veritables chefs d'oeuvre de bijouterie, consacrés autrefois a Diane, et particulierement recherchés des maitres romains, et dont le proverbe disait: Ne les mange pas qui les prend! Enfin, les pomacanthes dorés, ornés de bandelettes emeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Veronese; les spares esperonnés se derobaient sous leur rapide nageoire thoracine; des chaetodons de quinze pouces, developpaient de leurs brillantes phosphorescentes, des mulges battaient la mer de leur grosse queue charnue, des scorpions rouges semblaient fouetter les flots avec leur pectorale tranchante, et des scleres argentés, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets doux et charmateurs.

Que d'autres enchantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observé, si le Nautilus ne se fut peu a peu abimé vers les couches profondes! Ses plans inclinés l'entraincrent jusqu'a des fonds de deux mille metres et trois mille cinq cents metres. Alors la vie animale n'etait plus representée que par des encrines et des etoiles de mer, de chrysaores pentacrines tete de meduse, dont la tige droite supportait un petit calice, des broques, des gueuttes sanglantes, et des serpulaires, mollusques littoraux de grande espece.

Le 20 avril, nous etions remontés a une hauteur moyenne de quinze cents metres. La terre la plus rapprochée etait alors cet archipel des Lucayes, disseminées comme un tas de fleurs a la surface des eaux. La, s'elevaient de grandes falaises sous-marines, murailles droites faites de grands blocs unis, disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons electriques n'eclairaient pas jusqu'au fond.

Ces roches etaient tapissées de grandes herbes, de laminaires geantes, de fucus gigantesques, un veritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans.

BnF C&P

De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil
Ned et moi, nous fûmes naturellement amenés à ~~parler~~ citer les
~~les~~ animaux gigantesques de la mer. Les uns sont évidemment
destinés à la nourriture des autres. Cependant, par les
vitres du Nautilus presque immobile, je n'aperçois
encore sur ces longs filaments que les principaux échantillons
de la Division des Brachioures, des lambres à longues
pattes, des crabes violacés, des Clios particuliers aux mers
des Antilles.

Il était environ onze heures, quand Ned Land
attira mon attention sur un formidable fourmillement
qui se produisait à travers les grandes algues.

« Eh bien, dis-je, ce sont là de véritables cavernes à poulpes,
et je ne serais pas étonné d'y voir quelques uns de
ces monstres.

– Quoi ! fit Conseil, des calmars, de simples calmars, de
la classe des céphalopodes ?

– Non, dis-je, des poulpes de grande dimension, mais
~~Ned~~ maître Land s'est trompé, sans doute, car je n'
aperçois rien.

– Je le regrette, répliqua Conseil. Je voudrais contempler face à face
l'un de ces poulpes ~~gigantesques~~ dont l'on tant entendu parler,
et qui peuvent entraîner des navires dans le fond des
abîmes. Ces bêtes-là, ça se nomme des Kraken...

– ~~Kraque~~ insit, répondit ironiquement le Canadien.

– Krakens, reprit Conseil, en appelant son ami sans
se soucier de la plaisanterie de son compagnon.

– Jamais on ne me fera croire, dit Ned Land, que de
pareils animaux existent

– Ma foi, dit répondit Conseil, nous avons bien cru au
narwal de monsieur.

– Nous avons eu tort, Conseil.

– Sans doute ! mais d'autres y croient peut-être encore.

– C'est probable, Conseil, mais pour mon compte, répliquai-je,
je suis bien décidé à n'admettre l'existence de ces monstres,
que lorsque je les aurai disséqués de ma propre main.

– Ainsi, me demanda Conseil, monsieur ne croit pas aux
poulpes gigantesques ?

– Ah ! quel diable y a jamais cru ! s'écria le Canadien.

– Beaucoup de gens, ami Ned.

– Pas des pêcheurs, des savants peut-être !

– Pardon, Ned, des pêcheurs et des savants !

– mais moi, qui vous parle, dis Conseil, de l'un le plus sérieux du monde
je me rappelle parfaitement avoir vu une grande embarcation
entraînée sous les flots par les bras d'un céphalopode.

– Vous avez vu cela ? demanda le Canadien.

– Oui, Ned.

– De vos propres yeux ?

– De mes propres yeux.

– Où, s'il vous plaît ?

– A Saint Malo, répartit imperturbablement Conseil

– Dans le port, dit Ned Land ironiquement.

– Non, dans une église, répondit Conseil

– Dans une église ! s'écria le Canadien.

– Oui, ami Ned. C'était un tableau qui représentait
le poulpe en question !

– Bon ! fit Ned Land, éclatant de rire. Monsieur Conseil
qui me fait poser !

– Il a raison, dis-je, j'ai entendu parler de ce
tableau ; mais c'est une ~~ce sont~~ légende, et vous savez ce qu'il
faut penser des ~~ce sont~~ légendes en matière d'histoire naturelle !

D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination redouble qu'à s'égarer. Non seulement, on a prétendu que ces poulpes pouvaient entraîner des navires, mais un certain Olaüs Magnus parle d'un céphalopode long d'un mille qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. L'évêque de Nidros, dit-on, dressa même un autel sur un rocher immense, et sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe.

– Et c'est tout ? demanda le Canadien.

– Non, répondis-je. Un autre évêque, Pontoppidan de Bergen, parle également d'un poulpe monstre sur lequel pouvait manœuvrer un régiment de cavalerie ! d'autrefois !

– Ils allaient bien, ces évêques ! dit Ned Land.

– Enfin, les naturalistes de l'antiquité citent des monstres dont la gueule ressemblait à un golfe, et qui étaient trop gros pour passer le détroit de Gibraltar.

– À la bonne heure ! fit le Canadien ; mais, dans tous ces récits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.

– Rien, mes amis. Cependant on ne peut nier qu'il existe des poulpes ou des calmars de grande espèce ; je crois même inférieurs aux cétacés. Aristote a constaté les dimensions d'un calmar de cinq coudées, soit trois mètres dix. Nos pêcheurs en voient fréquemment dont la longueur dépasse un mètre quatre-vingts. Les musées de Trieste et de Montpellier conservent des squelettes de poulpes qui mesurent les deux mètres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux long de six pieds seulement aurait des tentacules longs de vingt-sept, ce qui suffit pour en faire un monstre formidable.

– Mais on pêche-t-on de nos jours ? demanda le Canadien.

– S'ils n'en pêchent pas, les marins en voient du moins. Un de mes amis, le capitaine Paul Bos du Havre m'a souvent affirmé qu'il avait rencontré un de ces monstres de taille colossale dans les mers de l'Inde, mais le fait le plus étonnant, et qui ne permet plus de nier l'existence de ces monstres gigantesques, s'est passé, il y a quelques années, en 1861.

– Quel est-il ? demanda Ned Land.

– Le voici. En 1861, dans le nord-est de Ténériffe, et à peu près par la latitude où nous sommes en ce moment, l'équipage de l'aviso *l'Alecton* aperçut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et l'attaqua à coups de harpon et à coups de fusil, sans grand succès, car balles et harpons traversaient ces chairs molles comme une gelée sans consistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'équipage parvint à passer un nœud coulant autour du corps du mollusque, ce nœud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arrêta. On essaya alors de hâler le monstre à bord, mais son poids était si considérable, qu'il se sépara de sa queue sous la traction de la corde, et, privé de cet ornement, il disparut sous les eaux.

– Enfin, voilà un fait, dit Ned Land.

– Un fait indiscutable, mon brave Ned. Aussi a-t-on proposé de nommer ce poulpe « Calmar de Bouguer »

– Et quelle était sa longueur ? demanda le Canadien.

ruit du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'à la fable ou à la légende. Toutefois, à l'imagination des conteurs, il faut mettre une cause, du moins, un prétexte.

~~qui, posté à la vitre examinait de nouveau les autres~~
~~de la salaise~~
– Ne mesurait-il pas six mètres environ ? dit Conseil, qui posté à la vitre, examinait de nouveau les autres parties de la salaise
– Précisément, répondis-je.
– Sa tête, reprit Conseil, n'était-elle pas couronnée de huit tentacules, qui s'agitaient sur l'eau comme une nichée de serpents ?
– Précisément.
– Ses yeux, placés à fleur de tête, n'avaient-ils pas un développement considérable ?
– Oui, Conseil.
– Et la bouche, n'était-elle pas un véritable bec de perroquet, mais un bec formidable ?
– En effet, Conseil.
– Eh bien ! n'en déplaise à monsieur, si ce n'est pas le calmar de Bouguer, voici, du moins, un de ses frères »
Je regardai Conseil. Ned Land se précipita vers la vitre.
« Ah ! épouvantable bête ! » s'écria-t-il.
Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un vif mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques.
C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de corps. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du Nautilus. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras ou plutôt ses huit pieds implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. On voyait distinctement les nombreuses rangées de ventouses disposées sur la face interne des tentacules et faites en forme de capsules semi-sphériques. Parfois, ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre, – un bec de corne, fait comme le bec d'un perroquet – s'ouvrait et se refermait verticalement ; sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. Quelle fantaisie de la nature ! un bec d'oiseau à un mollusque ! Son corps fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre.
Pourquoi s'irritait ce monstre ? Sans doute de la présence de ce Nautilus, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité la Créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs.
Le hasard nous avait mis en présence de ce calmar, et je ne voulus pas laisser fuir l'occasion de l'étudier soigneusement. Je surmontai l'horreur que m'inspirait

son aspect, et prenant un crayon, je commençai à le dessiner.

« C'est peut-être le même que celui de l'Alecton, dit Conseil.

— Point, répondit le Canadien, puisque celui-ci en entier et que l'autre a perdu sa queue.

— Il ne serait pas une raison, répondis-je. Les bras et la queue de ces animaux se reforment par régénérations, et depuis sept ans, la queue du Calmar de l'Alecton a sans doute eu le temps de repousser.

— D'ailleurs, reprit Ned, si ce n'est pas celui-ci, c'est peut-être un de ceux-là ! »

En effet, d'autres poulpes apparaissaient à la vitre de tribord. J'en comptai sept en tout. Ils faisaient cortège au Nautilus, et j'entendais les grincements de leur bec sur la coque de tôle. Nous nous servis à nouveau.

Je continuai mon travail. Ces monstres se maintenaient dans nos eaux du Nautilus avec une telle précision qu'ils semblaient immobiles, et j'aurais pu les décalquer en raccourci sur la vitre. D'ailleurs nous marchions sous une allure modérée.

Tout à coup, le Nautilus s'arrêta. Un choc prononcé le fit tressaillir dans toute sa membrure.

« Est-ce que nous avons touché ? demandai-je.

— En tout cas, répondit le Canadien, nous serions dégagés car nous flottons. »

Nous flottions sans doute le Nautilus flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient plus les flots. Une minute se passa, et le capitaine Nemo, suivi de son second, entra dans le salon.

Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Il me parut triste, sombre. Sans nous parler, sans nous voir peut-être, il alla au panneau, regarda les poulpes qui s'étaient arrêtés, dit quelques mots à son second.

Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.

J'allai au capitaine.

« Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, un tour dégagé qu'aurait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

— En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps à corps. »

Je regardai le capitaine. Je croyais ne pas avoir bien entendu.

« Corps à corps ? dis-je.

— Oui. L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules, logées dans l'un de ces calmars s'seront engagées dans le pas. Ce qui nous empêche de marcher.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Remonter à la surface, et tenter de massacrer toute cette vermine.

— Entreprise difficile.

— Oui, car les balles électriques sont impuissantes contre ces

chairs molles où elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater. Mais nous les attaquerons à la hache.
– Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.
– Je l'accepte, maître Land.
– Nous vous accompagnerons, dis-je, et, suivant le capitaine Nemo, nous nous ~~rendîmes~~ dirigeâmes à l'escalier central.

Là, une dizaine d'hommes armés de haches d'abordage, se tenaient prêts à l'attaque. Conseil et moi, nous prîmes deux haches semblables. Ned Land saisit un harpon.

Le Nautilus était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers cylindres, dévissait les boulons du panneau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau, ~~se rabattit~~ se releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe.

Aussitôt un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres se dressèrent au dessus. D'un coup de hache le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule qui glissa sur les cylindres en se tordant.

Au moment où nous nous précipitions les uns sur les autres pour atteindre la plate-forme, deux autres bras, cinglant l'air et sifflant s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine, et l'enlevèrent par un coup irrésistible.

Le capitaine Nemo poussa un cri terrible, et s'élança au dehors. Nous nous étions tous précipités à sa suite.

Quel spectacle devant nos yeux! Le malheureux saisi par le tentacule, collé à ses ventouses, était balancé dans l'air au caprice de cette énorme trompe! Il râlait, il étouffait, il criait: à moi! à moi!. Ces mots, prononcés en français, me causèrent une profonde stupeur! J'avais donc un compatriote à bord, plusieurs peut-être! ~~Et~~ Cet appel déchirant, je l'entendrai toute ma vie!

L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte? Cependant, le capitaine Nemo s'était précipité sur le poulpe, et lui avait encore abattu un bras. Son second luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur les flancs du Nautilus. L'équipage se battait à coups de hache. Le Canadien, Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses charnues. Une ~~horrible~~ violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible.

Au instant je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion; Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul brandissant la victime, comme une plume au vent, se tordait dans l'air. Mais au moment où le capitaine Nemo et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'humeur noirâtre, secrétée par

une bourse située profondément dans son abdomen. Nous en fumes aveuglés, et quand ce nuage ~~fut enfin dissipé~~ se fut dissipé le calmar avait disparu, et avec lui, mon infortuné compatriote.

Quel rage, ~~qu~~ nous entraîna alors contre ces monstres! On ne se pomenait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plateforme et les flancs du Nautilus. Nous roulions pêle mêle au milieu de ces troncons de serpents qui tressautaient sur la plateforme, dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces vigueux tentacules renaissaient comme les têtes de l'hydre. Le harpon de Ned Land, a chaque coup, se plongeait dans les yeux glauques des monstres et les crevaient. Mais, mon audacieux compagnon, fut soudain renversé par les tentacules d'un calmar qu'il n'avait pu eviter.

Ah! comment mon coeur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur! La formidable bec du Calmar s'était ouvert sur Ned Land. ~~Il~~ allait être coupé en deux! Je me précipitai a son secours. Mais le capitaine Nemo m'avait devancé. Sa hache disparut entre les deux énormes mandibules et, miraculeusement sauvé, le Canadien se relevant, plongea son harpon tout entier jusqu'au triple coeur du poulpe.

Ce mollusque monstrueux

"Je me devais cette revanche lui dit le capitaine Nemo au Canadien.
Ned s'inclina sans lui répondre.

Ce combat avait duré un quart d'heure; ~~mais enfin les~~ Les monstres vaincus, mutilés, frappés a mort, nous laissèrent ~~le~~ enfin la place, et disparurent sous les flots.

Le capitaine Nemo, rouge et ~~noir~~ de sang, ~~était~~ alors immobile pres du fanal, ~~il~~ regardait la mer qui avait englouti ~~son~~ l'un de ses compagnons, et ~~il pleurait~~ en la regardant de grosses larmes coulaient de ses yeux.

~~~~~

Ch
~~~~~

Victor

Rousseau

Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poetes, l'auteur des Travailleurs de la mer.

(Chapitre 19
le Gulf Stream.)

~~J'ai lu~~ Cette terrible scene du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une emotion violente. Depuis, j'en ai revu le recit ~~plusieurs fois~~. Je l'ai lue à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exacte comme fait, mais insuffisante comme effet. ~~Je le sens bien. Il y a des situations, des mouvements, une mise en scène que la plume ne saurait rendre.~~

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant la mer. Sa douleur fut immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort! Cet ami, ecrasé, etouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous les eaux par les mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons sous les paisibles eaux du cimetière de corail!

Pour moi, au milieu de cette lutte, c'était ce cri qui m'avait déchiré le coeur. De désespoir poussé par l'infortuné, le pauvre français, oubliant son langage de convention, s'était repris à parler la langue de son pays, de sa mere, pour jeter ~~à l'océan~~ un supreme appel! Parmi cet equipage de Nautilus associé de corps et d'ame au capitaine Nemo, fuyant comme lui le contact des hommes, j'avais donc un compatriote! Etait-il seul à representer la France dans cette mysterieuse association, evidemment composée d'individus de nationalités diverses! C'était encore un de ces insolubles problemes qui se dressaient sans cesse devant mon esprit!

Le capitaine Nemo rentra dans sa chambre, et je ne le revis plus de plusieurs semaines. Mais qu'il devait être triste, désespéré, irresolu, si j'en pouvais juger par son navire dont il était l'ame et qui recevait toutes ses impressions. Le Nautilus ne gardait plus une direction déterminée, allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des lames. Son hélice avait été dégagée, et cependant, il s'en servait à peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du theatre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens.

Dix jours se passerent ainsi. Ce fut le 1 mai seulement que le Nautilus reprit franchement sa route au nord, après avoir eu connaissance des Lucayes à l'ouest du canal de Bahama. Nous suivions alors le courant du plus grand fleuve de la mer, qui a ses rives, ses eaux, ses poissons et sa température propres. J'ai nommé le Gulf Stream.

En effet, c'est un fleuve qui coule librement au milieu de l'Atlantique, et dont les eaux ne se melangent pas aux eaux oceaniennes. C'est un fleuve salé, plus salé que la mer ambiante. Sa profondeur moyenne est de trois mille pieds, sa largeur moyenne de soixante milles. En de certains endroits, son courant marche avec une vitesse de quatre kilometres à l'heure. L'invariable volume de ses eaux est plus considerable que celui de tous les fleuves du globe.

La veritable source du Gulf Stream, reconnue par le commandant Maury, son point de départ, si

Nous venons de visiter dans le golfe de Gascogne. Là, les eaux, encore faibles de température et de couleur, commencent à se former. Il descend au sud, longe l'Afrique équatoriale, échauffe ses flots aux rayons de la zone torride, traverse l'Atlantique, atteint le cap San Roque sur la côte brésilienne, et se bifurque en deux branches dont l'une va se charger encore des chaleurs indolentes de la mer des Antilles. Alors, le Gulf Stream, chargé de rétablir l'équilibre entre les températures, et de mêler les eaux des tropiques aux eaux boréales, commence son rôle de pondérateur. Ayant chassé à Nord dans le golfe du Mexique, il s'élève au nord sur les côtes américaines, s'avance jusqu'à Terre Neuve, dévie sous la poussée du courant froid du détroit de Davis, reprend la route de l'Océan, suivant un des grands cercles du globe la ligne loxodromique, se divise en deux bras vers le quarante troisième degré, dont l'un revient au golfe de Gascogne et aux Açores, aidé par l'alizé du nord-est, et dont l'autre, après avoir attiédi échauffé les rivages de l'Irlande et de la Norvège, va jusqu'au delà du Spitzberg, où sa température tombe à quatre degrés, former la mer libre du pôle.

Nous étions sur ce fleuve de l'Océan que le Nautilus naviguait alors. A sa sortie du canal de Bahama, sur quatorze lieues de large, et sur trois cent cinquante mètres de profondeur, il marchait à raison de huit kilomètres à l'heure. Cette rapidité devait régulièrement à mesure qu'il s'avançait au nord, et il faut soupçonner que cette régularité persiste, car, si, comme on a cru le remarquer, sa vitesse et sa direction venaient à se modifier, les climats européens seraient soumis à des perturbations dont on ne saurait calculer les conséquences.

Vers midi, j'étais sur la plate-forme avec Conseil. Je lui faisais connaître les particularités relatives au Gulf Stream: quand mes explications furent terminées, je lui dis de plonger ses mains dans le courant.

Conseil obéit, et fut très étonné de ne éprouver aucune sensation de froid ou de chaud.

« Cela vient, lui dis-je, de ce que les eaux du Gulf et la température des eaux du Gulf Stream, en sortant du Golfe du Mexique, ne diffèrent de celle du sang. Ce Gulf Stream est un vaste calorifère qui permet aux côtes d'Europe de se parer d'une éternelle verdure. Et, il faut en croire Maury, la chaleur de ce courant, totalement utilisée, fournirait assez de calorique pour tenir en fusion un fleuve de fer fondu aussi grand que l'Amazone ou le Missouri. »

En ce moment, la vitesse du Gulf Stream était de deux mètres vingt-cinq par seconde. Son courant est tellement distinct de la mer ambiante, que ses eaux conservent fort saillie sur l'Océan et qu'un dénivellement s'opère entre elles et les eaux froides. Sombres d'ailleurs, et très riches en matières salines, elles tranchent par leur pur indigo sur les flots verts qui les environnent. Telle est aussi la netteté de leur ligne de démarcation, que le Nautilus, à la hauteur du Carolines, traversait de son éperon les flots du Gulf Stream, tandis que son hélice battait encore ceux de l'Océan.

le courant entraîné avec lui tout un monde d'êtres vivants. Les argonautes, si communs dans la méditerranée, et depuis longtemps étudiés par aristote et Pline, y voyageaient par troupes nombreuses. Parmi les poissons cartilagineux, les plus remarquables étaient des raies à queue très déliée formant à peu près le tiers du corps, et figurant de vastes losanges longs de vingt cinq pieds; puis de petits squales d'un mètre, à tête grande, à museau court ~~pointu~~ et arrondi, à dents pointues disposées sur plusieurs rangs, et dont le corps apparaissait couvert d'écailles.

Parmi les poissons osseux, je notai des labres-grisons particuliers à ces mers, des spares-synagres dont l'iris brillait comme un feu, des scènes longues d'un mètre, à large gueule hérissée de petites dents, qui faisaient entendre un léger cri, des anthonotes negres dont j'ai déjà parlé, des coryphènes bleus, relevés d'or et d'argent, des perroquets vrais arcs en ciel de l'océan, qui pouvaient rivaliser de couleur avec les plus beaux oiseaux des tropiques, des blennies bosquiens à tête triangulaire, des ~~24~~ rhombes bleuâtres, dépourvus d'écailles, des batrachoïdes recouverts d'une bande jaune et transversale qui figure un t grec, des fourmillements de petits gobies bos ponctillés de taches brunes, des dipterodons à tête argentée et à queue jaune, divers échantillons de salmones, des Mugilomores ~~voltes~~ de taille, brillant d'un éclat doux, que Lacepede a consacrés à l'aimable compagne de sa vie, enfin un beau poisson ~~dont le nom m'échappe~~, le chevalier américain, décoré de tous les ordres, et blasonné de tous les rubans dans ces mers d'une grande nation où les rubans et les ordres sont médiocrement estimés.

J'apercevais, que pendant la nuit, les eaux phosphorescentes du Gulf stream ~~pouvaient~~ rivalisaient avec l'éclat électrique de notre canal, surtout par ces temps orageux qui nous menaçaient fréquemment.

Le 8 mai, nous étions encore par le travers du Cap Hatteras à la hauteur de la Caroline du Nord. La largeur du Gulf stream en cet endroit de soixante quinze milles et sa profondeur de deux cents dix mètres. Le Nautilus continuait d'errer à l'aventure. Toute surveillance semblait bannie du bord. Je reconnus que dans ces conditions, une évasion pouvait réussir. En effet, les rivages habités offraient partout de faciles refuges; la mer était incessamment sillonnée par les nombreux steamers qui font le service entre New York ou Boston et le golfe du Mexique, et huit cent jour parcourue par ces petites goelettes, chargées du cabotage entre les divers points de la côte américaine. On pouvait espérer d'être recueilli. C'était donc une occasion favorable, malgré l'éloignement des trente milles qui séparaient le Nautilus des rivages de l'Union.

Mais une circonstance fâcheuse contrariait absolument les projets du Canadien. Le temps était fort mauvais.

Vous approchions de ces parages où les tempêtes sont fréquentes, de cette patrie des trombes et des cyclones prématurément engendrés par le courant du Gulf Stream. Affronter une mer souvent démontée sur un frêle canot, c'était courir à une perte certaine. Ned Land en connaissait lui-même aussi, rongeait-il son frein, pris d'une furieuse nostalgie que la fuite seule pouvait guérir, ou pu guérir.

« Monsieur, me dit-il un jour là, il faut que cela finisse. Je veux en avoir le cœur net. Votre Nemo descend des côtes et remonte vers le nord! Mais je vous le déclare, j'ai assez du pôle sud, et je ne suivrai pas au pôle nord.

— Mais que faire, Ned, puisqu'une évasion est impraticable en ce moment?

— Je vous reviens à mon idée; il faut parler au capitaine. Vous n'avez rien dit, quand nous étions dans les mers de votre pays; je veux le parler, maintenant que nous sommes dans les mers du nôtre! Quand je songe, qu'avant quelques jours, le Nautilus va se trouver à la hauteur de la Nouvelle Ecosse, et que là, vers Terre-Neuve s'ouvre une large baie, que dans cette baie se jette le Saint-Laurent, et que le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale, quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes dents se grincent. Tenez monsieur je me jetterai plutôt à la mer! Je ne resterai pas ici! J'y étouffe! »

Le canadien était évidemment à bout de patience. Sa vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder de cet emprisonnement prolongé. Sa physionomie s'altérait de jour en jour. Son caractère devenait plus sombre. Je sentais ce qu'il devait souffrir, car mon ami, la nostalgie me prenait. Près de sept mois s'étaient écoulés, sans que nous eussions eu aucune nouvelle de la terre. De plus, l'isolement du capitaine Nemo, son humeur modifiée, surtout depuis le combat des poulpes, sa taciturnité, tout me faisait apparaître les choses sous un aspect différent! Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait être un flamand comme Conseil pour accepter cette situation, dans ce milieu réservé aux otaries et autres habitants de la mer. Véritablement, si ce brave garçon, au lieu de poumons avait eu des branchies, je crois qu'il aurait fait un poisson parfait distingué!

« Eh bien, monsieur? reprit Ned Land, voyant que je ne répondais pas.

— Eh bien, Ned, vous voulez que je demande au capitaine Nemo quelles sont ses intentions à notre égard.

— Oui, monsieur

— Et cela, quoiqu'il les ait déjà fait connaître?

— Oui. Je veux devoir être fixé une dernière fois. Parlez pour moi seul, ou non tout nous, si vous voulez.

— Mais, je le rencontre rarement. Il m'évite même.

— C'est une raison de plus pour l'aller voir.

— J'irai, Ned, je l'interrogerai, Ned.

— quand! demanda le Canadien en insistant.

— quand je le verrai.
— Monsieur Aronnax, voulez-vous que j'aille le trouver, moi?
— Non, laissez moi faire. Demain...
— aujourd'hui, dit Ned Land.
— Soit. aujourd'hui, je le verrai » répondis-je au Canadien, qui, en agissant lui-même, eut certainement tout compromis. ~~L'affaire.~~

Je restai seul. La demarche décidée, je résolus de d'en finir immédiatement. J'aime mieux mon faite que mise à faire.

Je rentrai dans ma chambre. De là, j'entendis marcher dans celle du capitaine Nemo. Et ne fallait pas laisser échapper cette occasion de le rencontrer. Je frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse. Je frappai de nouveau, puis je tournai le bouton. La porte s'ouvrit.

J'entrai. Le capitaine était là. Courbé sur sa table de travail, il ne m'avait pas entendu. Résolu à ne pas sortir sans l'avoir interrogé, je m'approchai de lui. Il releva la tête brusquement, fronça les sourcils, et me dit d'un ton assez rude:
« Vous ici, monsieur! que me voulez-vous?
— Vous parler, capitaine.
— Mais je suis occupé, je travaille. Cette liberté que je vous laisse de vous isoler, ne puis-je l'avoir pour moi?... La
Cette réception était peu encourageante. Mais j'étais décidé à tout entendre pour tout répondre.
« Monsieur, dis-je froidement, j'ai à vous entretenir d'une affaire ~~grave~~ qui il ne m'est pas permis de retarder.
— La quelle, monsieur? répondit-il ironiquement. Avez vous fait quelque découverte qui m'ait échappé? La mer vous a-t-elle livré de nouveaux secrets?»

Nous étions loin de compte. Mais avant que j'eusse répondu, me montrant un manuscrit ouvert sur sa table, il me dit d'un ton plus grave:
« Voici un manuscrit écrit en plusieurs langues. Il contient le résumé de ~~toutes~~ mes études sur la mer, et, s'il plaît à Dieu, il ne périra pas avec moi. Le manuscrit signé de mon nom, complété par l'histoire de ma vie, sera renfermé dans ~~une bouteille~~ un petit appareil, une sorte de baril imperméable. Le dernier survivant de nous tous à bord du Nautilus jettera ~~cette bouteille~~ le baril à la mer, et elle ira où les flots la porteront. »

Le nom de cet homme! Son histoire écrite par lui-même! Son mystère serait donc un jour dévoilé! mais ~~je supposais de moi les paroles~~ en le moment, je ne vis dans cette communication qu'une entrée en matière.
« Capitaine, répondis-je, je ne puis qu'approuver cette pensée qui vous fait agir. Il ne faut pas que le fruit de vos études soit perdu. mais le moyen que vous primitif employez me paraît ~~épouvantable~~. Qui sait où les vents pousseront ce frêle ~~cette bouteille~~, en quelles mains elle tombera? Ne pourriez-vous trouver mieux? Vous, ou l'un des vôtres ne peut-il?...
— Jamais, monsieur, dit vivement le capitaine en m'interrompant.

— mais moi, mes compagnons, nous sommes prêts à garder ce manuscrit en réserve, et si vous nous rendez la liberté...

— La liberté! fit le capitaine Nemo, en se levant.

— Oui, monsieur, et c'est à ce sujet que je voulais vous interroger. Depuis six mois nous sommes à votre bord, et je vous demande aujourd'hui, si votre intention est de nous y garder toujours.

— Monsieur Aronnax, dit le capitaine Nemo, je vous répondrai aujourd'hui ce que je vous ai répondu, il y a six mois: Celui qui entre dans le Nautilus ne doit plus le quitter.

— mais en vertu de quel droit nous retenez-vous?

— Du droit que s'arroge monsieur dit Nemo le plus fort. Je vous ai déjà donné mes raisons, et je m'étonne de vous voir revenir sur ce sujet.

— C'est cet esclavage même que vous nous imposez.

— Donnez lui le nom qu'il vous plaira.

— mais vous avez le droit de reconnaître notre liberté par tous les moyens.

— Vous vous trompez. Je ne vous ai pas demandé votre parole de ne jamais quitter le bord. Sans mon autorisation

— Nous ne vous l'aurions pas donnée, monsieur!"

Le capitaine Nemo me regarda. Puis en croisant les bras.

"que cette première fois, dit il, où vous traitez ce sujet soit aussi la dernière."

Je me retirai. A compter de ce jour, notre situation fut très tendue. Je rapportai ma conversation à mes deux compagnons, Ned

"Nous savons maintenant dit Ned qu'il n'y a rien à attendre de cet homme. Le Nautilus se rapproche de Long island. Nous fuirons, quelque soit le temps."

mais le ciel devenait de plus en plus menaçant. Des symptômes d'ouragan se manifestaient. L'atmosphère se faisait blanchâtre et laiteuse. Aux cyrrhus à gerbes déliées succédaient à l'horizon des couches de nimbo-cumulus. D'autres nuages bas fuyaient rapidement. La mer grossissait et se gonflait en longues houles. Les oiseaux disparaissaient, à l'exception des satanilles, amis des tempêtes. Le baromètre baissait notablement, et indiquait dans l'air une extrême tension des vapeurs. Le mélange du storm-glass (1) se décomposait sous l'influence de l'électricité qui saturait l'atmosphère. La lutte des éléments était prochaine.

La tempête éclata dans la journée du 12 mai, précisément lorsque le Nautilus flottait à la hauteur de Long island, à quelques milles des passes de New-York. Je puis la décrire, car au lieu de la fuir dans les profondeurs de l'Océan, le capitaine Nemo, par un inexplicable caprice, voulut la braver à sa surface.

Le vent souffla du Sud ouest, d'abord en grand frais, c'est à dire avec une vitesse de quinze mètres à seconde, qui fut portée à vingt cinq mètres vers trois heures du soir. C'est le chiffre des tempêtes

Le capitaine Nemo, tête nue, mis branlable,

cette lutte des éléments,

— mais partout l'esclave garde le droit de reconquérir sa liberté! quelque soient les moyens qui s'offrent à lui, il peut les croire bons!

— Le droit, répondit le capitaine Nemo, qui vous le dénie? Je saurai peut être vous empêcher par un serment

Le capitaine me regardait en se croisant les bras.

— monsieur, lui dis-je, revenir une seconde fois sur ce sujet ne servirait ni de votre goût ni du mien. mais puisque nous l'avons entamé, épuisons le. Je vous le répète, ce n'est pas seulement de moi qu'il s'agit. Pour moi, l'étude est un secours, une diversion puissante, un entraînement, une passion qui peut me faire tout oublier, comme vous, je suis homme à vivre ignoré, obscur, dans le fragile espoir de léguer un jour à l'avenir le résultat de mes travaux au moyen d'un appareil hypothétique confié au hasard des flots et des vents. En un mot, je puis vous admirer, vous suivre sans déplaisir dans un rôle que je me prendrais sur certains points, mais il est encore d'autres aspects de votre vie qui me la font entrevoir entourée de complications et de mystères auxquels tous les nôtres, mes compagnons et moi, nous n'avons aucune part. Et même, quand notre sang a pu battre pour vous, ému par quelque trait de vos douleurs ou ranimé par vos actes de génie ou de courage, nous avons dû refuser en vous jusqu'au plus petit témoignage de sympathie que fait naître la vue de ce qui est beau et bon, que cela vienne de l'ami ou de l'ennemi. Et bien, c'est ce sentiment que nous sommes étrangers à tout ce qui vous touche, qui fait de notre position quelque chose d'inacceptable, d'inpossible, même pour moi, mais d'impossible pour Ned Land surtout. Tout homme par cela seul qu'il est homme, vaut qu'on songe à lui. Vous, vous lui demandez ce que l'amour de la liberté, la haine de l'esclavage pouvait faire naître de projets de vengeance dans une nature comme celle de Ned Land, capitaine ce qu'il pouvait penser, tenter, essayer!.."

Je m'étais tu, le capitaine se tut.

"que Ned Land pense, tente, essaye tout ce qu'il voudra, que m'importe! Ce n'est pas moi qui l'ai retenu! Ce n'est pas pour mon plaisir que je le garde à mon bord, quant à vous, monsieur Aronnax, vous êtes de ceux qui peuvent tout comprendre, même le silence. Je n'ai rien de plus à vous répondre. Que cette première fois où vous veniez de traiter ce sujet soit aussi la dernière, car une seconde fois, je ne pourrais plus vous écouter."

Tous les raft des rafales avait pris place sur la plate-forme.
Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et ce Gouffre incomparable qui lui tenait tête.
La mer était monstrueuse et était balayée par de grandes lames de nuages qui traversaient dans ses flots. Je ne voyais plus de ces petites lames intermédiaires qui se forment au fond des grands creux. Rien que de longues ondulations prodigieuses, dont la crête ne déferle pas, tant elles sont compactes. Leur hauteur s'accroissait, elles s'excitaient entre elles. Le Nautilus, tantôt se couchant sur le côté, tantôt se dressant comme un mat, roulait et tanguait épouvantablement.
Vers cinq heures une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaîna avec une vitesse de quarante milles à la seconde, soit quarante lieues à l'heure. Que dans ces conditions qu'il renverse les maisons, qu'il enlève des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompe des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. Et pourtant, le Nautilus, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un ingénieur « Il n'y a pas de vague bien construite qui ne puisse résister à la mer ! » Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démoli, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans gréement, sans mature, qui bravait impunément leur fureur.
Cependant j'examinais attentivement ces vagues énormes. Elles mesuraient jusqu'à quinze mètres de hauteur sur une longueur de cent cinquante à cent soixante quinze mètres, et leur vitesse de propagation, moitié de celle du vent, était de quinze mètres à la seconde. Leur volume et leur puissance s'accroissait avec la profondeur des eaux. Je compris alors le rôle de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers où elles portent la vie avec l'oxygène. Leur extrême force de pression, — on l'a calculé, — peut s'élever jusqu'à trois mille kilogrammes par pied carré de la surface qu'elles contrebalancent. C'est de telles lames qui aux Hébrides ont déplacé un bloc pesant quatre vingt quatre mille livres. Ce sont elles qui dans la tempête du 23 décembre 1864, après avoir renversé une partie de la ville de Yedo au Japon, lancent sept cents kilomètres à l'heure, et allèrent se briser le même jour sur les rivages de l'Amérique.
L'intensité de la tempête s'accrut avec la nuit. Le baromètre, comme en 1860, à la Réunion, pendant un cyclone, tomba à 710 millimètres. Vers la fin du jour, je vis paraître à l'horizon un grand navire à vapeur, qui luttait péniblement. Il cherchait sous pression pour se maintenir debout à la lame. Ce devait être un des steamers des lignes de New-York à Liverpool ou au Havre. Il disparut bientôt dans l'ombre.
A dix heures du soir, le ciel était en feu. L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo les regardait en face, et semblait aspirer en lui l'âme de la tempête.

un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues écrasées, du mugissement du vent des éclats du tonnerre. Le vent tournait à tous les points de l'horizon, et le cyclone partant de l'est, y revenait en passant par le nord, l'ouest, et le sud, en sens inverse de ceux des cyclones de l'hemisphere austral.

Ah! le Gulf-Stream, il justifiait bien son nom de roi des tempêtes. Oui lui qui crée ces formidables cyclones par la différence de température des couches d'air superposées à ses courants!

A la pluie avait succédé une averse de feu. On les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. eut dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, méprisait à ce point foudroyer. Dans un effroyable mouvement de tangage, le Nautilus dressa en l'air son éperon d'acier, comme la tige d'un paratonnerre, et j'en vis jaillir de longues étincelles. Debout

Brisé, à bout de forces, je me traînai à plat ventre vers le panneau; je l'ouvris, et je redescendis au salon. L'orage atteignait alors son maximum d'intensité. Il était impossible alors de se tenir debout à l'intérieur du Nautilus.

Mais le capitaine Nemo rentra vers minuit; j'entendis le réservoir se remplir peu à peu, et le Nautilus s'enfonça doucement au-dessous de la surface des flots.

Par les vitres ouvertes du salon, je vis de grands poissons effarés qui passaient comme des fantômes dans les eaux en feu. Quelques uns furent foudroyés sous mes yeux, par l'électricité

Le Nautilus descendait toujours. Je pensais qu'il retrouverait le calme à une profondeur de quinze mètres. Non. Les couches supérieures étaient trop violemment agitées. Il fallut aller chercher le repos jusqu'à cinquante mètres, dans les entrailles de la mer.

Mais là, quelle tranquillité parfaite, quel silence, quel milieu paisible. Qui eut dit qu'un ouragan formidable se déchaînait alors à la surface de cet océan?

Chapitre 20

Par 47°24' de latitude et 17°28' de longitude.

A la suite de cette tempête, nous avions été rejetés dans l'est. Tout espoir de s'évader sur les côtes de New-York ou du Saint-Laurent s'évanouissait. Le pauvre Ned, désespéré, s'isola comme le capitaine Nemo. Conseil et moi, nous ne nous quittions plus.

J'ai dit que le Nautilus s'était écarté dans l'est. J'aurais dû dire dans le Nord-est. Pendant quelques jours, il erra tantôt à la surface des flots, tantôt au-dessous, au milieu des ces brumes si redoutables aux navigateurs. Elles sont principalement dues à la fonte des glaces qui entretient une extrême humidité dans l'atmosphère. Que de navires perdus dans ces parages, lorsqu'ils allaient reconnaître les feux incertains de la côte! Que de sinistres dus à ces brouillards opaques! Que de chocs sur ces écueils dont le rivage est semé par le bruit du vent! Que de collisions

Mr Brutè
263 67 — note 63
30 inst — 10

entre les batiments, malgré leurs feux de position, malgré les avertissements de leurs sifflets et de leurs cloches d'alarmes.

Ainsi, le fond de ces mers offrait l'aspect d'un champ de bataille, où gisaient encore tous ces vaincus de l'Océan; les uns vieux et emportés déjà; les autres jeunes, et renvoyant l'éclat de notre fanal par leurs ferrures et leurs carènes de cuivre. Parmi eux, que de bâtiments ~~disparus~~ perdus corps et bien, avec leurs équipages, leur monde d'émigrants, sur ces points dangereux signalés dans les statistiques, le cap Race, l'Ile Saint Paul, le détroit de Belle-Ile, l'estuaire du Saint Laurent! Et depuis quelques années seulement que de victimes fournies à ces funèbres relevés par les lignes du Royal-Mail, d'Inman, de Montréal, le Solway, l'Ems, le Paramatta, l'Hungarian, le Canadian, l'Anglo-Saxon, le Humboldt, l'United-States, tous enfoncés, l'Arctic le Lyonnais perdus par abordage, le Président, le Pacific, le City of Glasgow disparus pour des causes ignorées, sombres débris au milieu desquels naviguait le Nautilus, comme s'il eut passé une revue des morts.

Le 15 mai, nous étions sur l'extrémité méridionale du Banc de Terre Neuve. Ce banc est un produit des alluvions marines, un amas considérable de ces détritus organiques amenés de l'Equateur par le courant du Gulf Stream, ou du pôle boréal par le courant froid qui longe la côte américaine. Là aussi s'amoncellent les flots erratiques charriés par la débâcle des glaces; là s'est formé un vaste ossuaire de poissons, de mollusques ou de zoophytes qui y périssent par milliards.

La profondeur de la mer n'est pas considérable au banc de Terre-Neuve; quelques centaines de brasses au plus. Mais vers le sud se trouve subitement une dépression profonde, un fond de trois mille mètres. Là s'élargit le Gulf Stream, dont un épanouissement de ses eaux. Il perd de sa vitesse et de sa température, mais il devient une mer.

Parmi les poissons que le Nautilus effaroucha à son passage, je citerai le cyclоptère d'un mètre, à dos noirâtre, à ventre orangé, qui donne à ses congénères un exemple peu suivi de fidélité conjugale; un maquereau de grande taille, sorte de murène émeraude, d'un goût excellent; des scombres à gros yeux, dont la tête a quelque ressemblance avec celle du lion, des blennies ovovivipares comme les serpents, des gobies couleurs or et jaune noir de deux décimètres, des macroures à longue queue, brillants d'un éclat argenté, poissons rapides aventuriers hors des mers hyperboréennes.

Les filets ramassèrent aussi un poisson hardi, audacieux, vigoureux, bien musclé, armé de piquants à la tête et d'aiguillons aux nageoires, véritable scorpion de deux à trois mètres, souvent allarmé des blennies, des gades et des saumons; c'était le cottе des mers septentrionales, au corps tuberculeux, brun de couleur, rouge aux nageoires. Les pêcheurs du Nautilus eurent quelque peine à s'emparer de cet animal, qui, grâce à la conformation de ses opercules, ~~pouvait~~ pouvait préserver ses organes respiratoires du contact desséchant de l'atmosphère, peut vivre quelque temps hors de l'eau.

Je cite maintenant, — pour mémoire, — des bosquiens, petits poissons qui accompagnent long-temps les navires dans les mers boréales, des oxyrhinques spéciaux à l'Atlantique septentrional des rascasses, et j'arrive aux gades, principalement à l'espèce morue, que je surpris dans les eaux de prédilection sur ces inépuisables bancs de Terre Neuve.

On peut dire que ces morues sont des poissons de montagnes, car Terre Neuve n'est qu'une montagne sous-marine. Lorsque le Nautilus s'ouvrit un chemin à travers leurs phalanges pressées, Conseil me fit cette observation:

« Ça! des morues, dit-il! mais je croyais que les morues étaient plates comme des limandes ou des soles?

— Naïf! m'écriai-je, les morues ne sont plates que chez l'épicier, ou sur le marbre ouvertes et étalées. Mais dans l'eau, elles sont des poissons fuselés comme les maquereaux, et parfaitement conformés pour la nage.

— Je veux croire, monsieur répondit Conseil! quelle mine, quelle fourmillère!

— Eh! mon ami, il y en aurait bien davantage, sans leurs ennemis, les requins et les hommes! Sais-tu combien on a compté d'œufs dans une seule femelle?

— Faisons bien les choses, répondit Conseil. Cinq cents mille.

— Onze millions, mon ami.

— Onze millions. Voilà ce que je ne croirai jamais, à moins de les compter moi-même.

— Compte les, Conseil. Mais tu auras plus vite fait de me croire. D'ailleurs, c'est par milliers que les Français, les Anglais, les Américains, les Danois, les Norvégiens pêchent les morues. On les consomme par quantités prodigieuses, et sans l'étonnante fécondité de ces poissons, les mers en seraient bientôt dépeuplées. Ainsi, en Angleterre et en Amérique seulement, cinq mille navires montés par soixante quinze mille marins sont employés à la pêche de la morue. Chaque navire en rapporte quarante mille en moyenne, ce qui fait vingt cinq millions. Sur les côtes de la Norvège, même résultat.

— Bien, répondit Conseil, je m'en rapporte à monsieur. Je ne les compterai pas.

— Quoi donc?

— Les onze millions d'œufs. Mais je ferai une remarque.

— Laquelle?

— C'est que si tous les œufs éclosaient, il suffirait de quatre morues pour alimenter l'Angleterre, l'Amérique et la Norvège. »

Pendant que nous effleurions les fonds du banc de Terre Neuve, je vis parfaitement ces longues lignes armées de deux cents hameçons, que chaque bateau tend par douzaines. Chaque ligne était entraînée par un bout au moyen d'un petit grappin, était retenue à la surface par un orin fixé sur une bouée de liège. Le Nautilus dut manœuvrer adroitement au milieu de ce réseau sous-marin.

D'ailleurs, il ne demeura pas long-temps dans ces parages fréquentés; il s'éleva jusqu'à la hauteur de la baie de la Trinité, jusque vers le quarante deuxième degré de latitude. C'était à la hauteur de Saint Jean de Terre Neuve et de Hearts Content où aboutit l'extrémité du cable transatlantique.

Le Nautilus au lieu de continuer à marcher vers le nord, prit une direction vers l'est, comme s'il voulait suivre ce plateau télégraphique sur lequel repose le cable, et dont des sondages multipliés ont donné le relief avec une extreme exactitude.

Ce fut le 17 mai, à cinq cents milles environ de Heart's Contents par deux mille huit cent metres de profondeur que j'aperçus le cable gisant sur le sol. Le conseil, que je n'avais pas prevenu, le prit d'abord pour un gigantesque serpent de mer, et s'apprêtait à le classer suivant la methode ordinaire, mais je désabusai le digne garçon et pour le consoler de son déboire, je lui appris diverses particularités de la pose de ce cable.

Le premier cable fut établi pendant les années 1857 et 1858 ; mais, après avoir transmis quatre cents télégrammes environ, il cessa de fonctionner. En 1863, les ingénieurs construisirent un nouveau cable mesurant trois mille quatre cents kilometres et pesant ~~4/0~~ quatre mille cinq cents tonnes qui fut embarqué sur le Great Eastern. Mais cette fois encore cela ne marcha.

Or, le 25 mai, le Nautilus immergé par trois mille huit cent trente six metres de profondeur, se trouvait précisément en ce endroit ou se produisit la rupture qui ruina l'entreprise. C'était à six cent trente cinq milles de la cote d'Irlande ; on s'aperçut, à deux heure après midi, que les communications avec l'Europe venaient de s'interrompre. Les electriciens du bord résolurent de couper le cable avant de le repêcher, et à onze heures du soir ils avaient ramené la partie avarice. On resta un jour et une épissure ; puis le cable fut immergé de nouveau. Mais, quelques jours plus tard, il se rompit ~~de nouveau~~ et ne put être ressaisi dans les profondeurs de l'Océan.

Les américains ne se découragèrent pas. L'audacieux Cyrus Field, le promoteur de l'entreprise, qui y risquait toute sa fortune, provoqua une nouvelle souscription. Elle fut immédiatement couverte. Un ~~nouveau~~ autre cable fut établi dans de meilleures conditions ; le faisceau de fils conducteurs isolés dans une enveloppe de gutta percha, étaient protégés par un matelas de matières textiles ~~et par une~~ couchées dans une armature métallique. Le Great Eastern reprit la mer le 13 juillet 1866.

L'opération marcha bien. Cependant, un incident peu connu se produisit. Plusieurs fois, en déroulant le cable, les electriciens ~~que~~ s'aperçurent que des clous y avaient été ~~traversés~~ enfoncés dans le but d'en détériorer l'ame. Le capitaine anderson, ses officiers, ses ingénieurs se réunirent, délibérèrent, et furent d'avis que si le coupable était surpris à bord, il serait jeté à la mer, sans autre jugement. Depuis lors la ~~mauvaise intention~~ criminelle tentative ne se ~~renouvela~~ reproduisit plus.

Le 23 juillet, lorsque le Great Eastern n'était plus qu'à huit cents kilometres de Terre Neuve, on lui télégraphia ~~adressa~~ d'Irlande la nouvelle de l'armistice conclu entre la Prusse et l'autriche après Sadowa. Le 27, il relevait

au milieu des brumes le port de Heart's Content. ~~Et~~
~~la gigantesque~~ l'entreprise était heureusement terminée et, par sa première dépêche,
~~de~~ la jeune Amérique adressait à la vieille Europe, ~~en toute deux centièmes de seconde~~,
ces magnifiques paroles si rarement comprises : "Gloire
à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes de bonne
volonté sur la terre. "

Je ne m'attendais pas à trouver le câble électrique
dans ~~l'état~~ son état primitif, tel qu'il était en sortant des
ateliers de fabrication. ~~Non~~ Le long serpent paraissait
recouvert de débris de coquilles, ~~de~~ de vérétilles de foraminifères
et entouré dans son enveloppe pierreux qui le protégeait
contre les mollusques perforants. Il reposait tranquillement,
à l'abri des mouvements de la mer, et sous une pression
favorable à la transmission de l'étincelle électrique qui
va de l'Amérique à l'Europe en trente deux centièmes de
seconde. Sa durée sera infinie sans doute, car on a ~~remarqué~~
observé que l'enveloppe de gutta-percha s'améliorait par
son séjour dans l'eau de mer au lieu de se détériorer.

D'ailleurs, sur ce plateau si heureusement choisi,
le câble n'est jamais immergé à des profondeurs telles qu'il
puisse se rompre. Le Nautilus le suivit jusqu'à son
fond le plus bas, situé par quatre mille quatre cent trente cinq
mètres, et là, il reposait encore sans traîner aucun effort
de traction. Puis, nous nous rapprochâmes de l'endroit
où avait eu lieu l'accident de 1863.

Le fond océanique ~~offrait~~ formait alors une vallée
large de cent vingt kilomètres sur laquelle on eut pu
poser le Mont Blanc sans que son sommet émergeât
des flots. Cette vallée est fermée à l'est par une muraille
à pic de deux mille mètres. Nous y arrivions le 28
mai, et le Nautilus n'était plus qu'à cent vingt
kilomètres de l'Irlande.

capitaine Nemo

Le Nautilus allait il remonter pour atterrir
sur les îles britanniques ? Non ; à ma grande surprise,
il redescendit au sud, et revint vers les mers européennes.
En contournant l'île d'Emeraude, j'aperçus une minute
le cap Clear et le feu de Fastnet qui éclaire les milliers
de navires sortis de Glasgow ou de Liverpool.

Une importante question se posait alors à mon
esprit. Le Nautilus oserait il s'engager dans la
Manche ? Ned Land qui avait reparu depuis que nous
rallions ~~en terre~~ la terre, ne cessait de m'interroger,
comment lui répondre ? Le capitaine Nemo demeurait
invisible, mais après avoir laissé entrevoir au Canadien
les rivages d'Amérique, allait-il donc me montrer
les côtes de France ?

Cependant le Nautilus s'abaissait toujours
vers le sud. Le 30 mai, il passait en vue du Land's End,
pointe extrême de l'Angleterre et les
Sorlingues qu'il laissa sur tribord.

S'il voulait entrer en Manche, il fallait prendre
franchement à l'Est. Il ne le fit pas.

Pendant toute la journée du 31 mai, le Nautilus décrivit sur la mer une série de cercles qui m'intriguèrent vivement. Il semblait chercher un endroit qu'il avait quelque peine à trouver. A midi, le capitaine Nemo vint faire son point lui-même. Il ne m'adressa pas la parole. Il me parut plus sombre que jamais. Qui pouvait l'attrister ainsi? Était-ce la proximité des rivages européens? Éprouvait-il seulement quelque remords de son passé abandonné? Qu'éprouvait-il alors? Des remords ou des regrets? Long-temps, cette pensée occupa mon esprit, et j'eus comme un pressentiment que le hasard trouverait avant peu les secrets du capitaine.

Le lendemain, 31 juin, le Nautilus conserva les mêmes allures. Il était évident qu'il cherchait à reconnaître un point précis de l'Océan. Le capitaine Nemo vint faire son point de midi, ainsi qu'il avait fait la veille. La mer était belle, le ciel pur. A huit milles dans l'est, un grand navire à vapeur se dessinait sur l'horizon. Aucun pavillon ne battait à sa corne et je ne pus reconnaître sa nationalité.

Le capitaine Nemo, quelques minutes avant que le soleil passât au méridien, prit son sextant et observa avec une précision extrême. Le calme absolu des flots facilitait son opération. Le Nautilus immobile ne ressentait ni roulis ni tangage.

J'étais en ce moment sur la plateforme. Lorsque son relèvement fut terminé, le capitaine prononça ces seuls mots:

« C'est ici. »

Il redescendit par le panneau. Avait-il vu le bâtiment qui modifiait sa marche et semblait se rapprocher de nous? Je ne saurais le dire.

Je revins au salon. Le panneau se ferma et j'entendis les sifflements de l'eau dans les réservoirs. Le Nautilus commença de s'enfoncer suivant une ligne verticale, car son hélice envoyée ne lui communiquait plus aucun mouvement.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait à une profondeur de huit cent-trente trois mètres, et reposait sur le sol.

Le plafond lumineux du salon s'éteignit alors, les panneaux s'ouvrirent, et à travers les vitres, j'aperçus la mer vivement illuminée par les rayons du fanal. Dans un rayon d'un demi-mille.

Je regardai à bâbord, et ne vis rien que l'immensité des eaux tranquilles.

Par tribord, sur le fond, apparaissait une forte extumescence qui attira mon attention. On eut dit des ruines ensevelies sous un empâtement de coquilles blanchâtres comme sous un manteau de neige. En examinant bien cette masse, je crus reconnaître les formes épaissies d'un navire, rasé de ses mats, et qui devait avoir coulé par l'avant. Mais ce naufrage à dater certainement d'une époque reculée. Cette épave, pour être ainsi encroûtée dans le calcaire des eaux, emprunté déjà bien des années passées sur le fond de l'Océan.

Quel était ce navire? Pourquoi le Nautilus venait-il

cacher sa tombe ? Naîtrait-il donc par un naufrage qui avait
englouti ce bâtiment sous les eaux ?

Je ne savais que penser, quand, près de moi, j'entendis
le capitaine Nemo me dire d'une voix basse :

« Autrefois il navigua sous le nom de Marseillais. Il portait
soixante-quatorze canons et fut lancé en 1762. En 1778,
le 13 août, commandé par La Poype-Vertrieux, il se battit
vaillamment contre le Preston. En 1779, le 4 juillet,
il assistait avec l'escadre de l'amiral d'Estaing à la prise
de Grenade. En 1781, le 5 septembre, il prenait part au combat
du comte de Grasse dans la baie de la Chesapeake. En 1794,
la république française lui changeait son nom. Le 16 avril
de la même année, il rejoignait à Brest l'escadre de Villaret-
Joyeuse, chargé d'escorter un convoi de blé qui venait d'
Amérique sous le commandement de l'amiral Van Stabel.
Le 11 et le 12 prairial, an II, cette escadre se rencontrait
avec les vaisseaux anglais. Monsieur, c'est aujourd'hui le
13 prairial, le 1er juin 1868. Il y a soixante-quatorze ans, jour
pour jour, à cette place même, par 47° 24' de latitude et
17° 28' de longitude, ce navire, après un combat héroïque,
démâté de ses trois mâts, l'eau dans ses soutes, le tiers
de son équipage hors de combat, aima mieux s'engloutir
avec ses trois cent soixante-six marins que de se rendre,
et cloua son pavillon ~~au tronçon de son mât d'artimon~~ à sa poupe,
il disparut sous les flots au cri de : Vive la République !

— Le Vengeur ! m'écriai-je.

— Oui ! monsieur, ~~mais rendez lui son vrai nom : le~~
~~Vengeur du Peuple !~~ » Le Vengeur ! Un beau nom ! » murmura le capitaine Nemo en se croisant les bras.

~~~~~

Chapitre 21.
Une hécatombe.

Cette façon de dire, l'imprévu de cette scène,
cet historique du navire patriote froidement raconté ~~par un~~ d'abord ~~étrange personnage~~
~~étrange personnage~~, puis l'émotion avec laquelle j'avais prononcé
ses dernières paroles, le véritable nom restitué au Vengeur
et donc la signification qu'il pouvait m'échapper tous
se réunissait pour frapper profondément mon esprit. Mes
regards ne quittaient plus le capitaine. Lui, les mains tendues
vers la mer, considérait d'un œil ardent ~~l'épave républicaine~~ la glorieuse épave.
Peut-être ne devais-je jamais savoir qui il était, d'où il
venait, où il allait. Mais je voyais peu à peu l'homme
se dégager du savant. Ce n'était pas une misanthropie commune
~~commune~~ qui avait enfermé dans les flancs du Nautilus
le capitaine Nemo et ses compagnons, mais une haine que monstrueuse ou sublime que
le temps ne pouvait affaiblir.

~~Mais~~ Cette haine cherchait-elle encore des vengeances ?
L'avenir devait bientôt me l'apprendre.

Cependant, le Nautilus remontait lentement vers la
surface de la mer, et je vis ~~bientôt~~ paraître peu à peu les formes
confuses du Vengeur. Bientôt, un léger roulis m'indiqua
que nous flottions à l'air libre.

En ce moment, une sourde détonation se fit entendre.
Je regardai le capitaine. ~~Il~~ Le capitaine ne bougea pas.
« Capitaine ! » lui dis-je.
~~~~~

Il ne me repondit pas.

Je le quittai, et montai sur la plate-forme. Conseil et le Canadien m'y avaient precédé.

« Cette detonation ? demandai-je

— Un coup de canon, » me repondit Ned Land.

Je regardai dans la direction du navire que j'avais aperçu. Il s'était rapproché du Nautilus, et l'on voyait qu'il forçait de vapeur. Six milles le separaient de nous.

— Quel est ce batiment, Ned.

— A son greement, à la hauteur de ses bas mats, repondit le Canadien, je parierais pour un navire de guerre. Puisse-t-il venir sur nous, eperonner et couler, s'il le faut, ce damné Nautilus !

— Ami Ned, repondit Conseil, quel mal pourrait-il faire au Nautilus ! Ira-t-il l'attaquer sous les flots ? Ira-t-il le canonner au fond des mers ?

— Dites moi, Ned, demandai-je, pouvez-vous reconnaitre la nationalité de ce batiment ?

Le Canadien, fronçant ses sourcils, abaissant ses paupières, plissant ses yeux aux angles, regarda fixement pendant quelques instants le navire de toute la puissance de son regard.

« Non, monsieur, me repondit-il ; je ne saurais reconnaitre à quelle nation il appartient. Son pavillon n'est pas hissé. Mais je puis affirmer que c'est un navire de guerre, car une longue flamme se deroule à l'extremité de son grand mat. »

Pendant un quart d'heure, nous continuâmes d'observer le batiment qui se dirigeait sur nous. Je ne pouvais admettre, cependant, qu'il eut reconnu le Nautilus à cette distance, encore moins qu'il sut ce que c'était qu'un sous-marin.

Bientôt, le Canadien m'annonça que le batiment était un grand vaisseau de guerre, à eperon, un deux-ponts cuirassé du type Solferino. Une epaisse fumée noire s'echappait de ses deux cheminées. Ses voiles serrées se confondaient avec la ligne des vergues. Mais sa corne ne portait aucun pavillon. La distance empechait encore de distinguer les couleurs de sa flamme, qui flottait comme un mince ruban.

Il s'avançait rapidement. Si le capitaine Nemo le laissait approcher, une lutte de boulets s'offrait à nous.

« Monsieur, me dit Ned Land, que le batiment nous passe à un mille, et je me jette à la mer, et je vous engage à faire comme moi. »

Je ne repondis pas à la proposition du Canadien, et je continuai de regarder le navire qui grandissait à vue d'oeil. Qu'il fut anglais, français, americain ou russe, il était certain qu'il nous accueillerait cordialement, si nous pouvions gagner son bord.

« Monsieur voudra bien se rappeler, dit alors Conseil, que nous avons quelque expérience de la natation, il peut se reposer sur moi du soin de le ramorquer vers le navire s'il lui convient de suivre l'ami Ned. »

J'allais répondre, lorsque une vapeur blanche jaillit à l'avant du vaisseau de guerre, puis, une quelques secondes après, les eaux troublées par la chute d'un corps pesant, ébaubissèrent l'arrière du Nautilus. Peu après, une détonation frappait mon oreille.

« Comment ! ils tirent sur nous ! »

— Braves gens ! murmura le Canadien.

— Il ne nous prennent donc pas pour des naufragés accrochés à une épave ?!

— N'en déplaise à monsieur, — Bon, fit-il en soulevant l'eau qu'un nouveau boulet avait fait jaillir jusqu'à lui, — Non. Déplaise à monsieur, ils ont reconnu le monstre, le fameux Narwal, et ils canonnent le Narwal.

— mais ils doivent bien voir, m'écriai-je qu'ils ont affaire à des hommes.

— C'est peut être pour cela ! répliqua Ned Land, en me regardant.

Toute une révélation se fit dans mon esprit. Sans doute, on savait à quoi s'en tenir maintenant sur l'existence du prétendu monstre. Sans doute, dans son abordage avec l'Abraham Lincoln, lorsque le Canadien le frappa de son harpon, le commandant Farragut avait reconnu que le Narwal était un bateau sous-marin plus dangereux encore qu'un cétacé surnaturel !

Oui, cela devait être ainsi, et sur toutes les mers, sans doute on poursuivait maintenant ce terrible engin de destruction ! si comme on pouvait le supposer, le

Terrible en effet, si le capitaine Nemo n'employait pas son Nautilus à une œuvre de vengeance ! Pendant cette nuit, lorsqu'il nous emprisonna dans la cellule, au milieu de l'Océan Indien, ne s'était-il pas attaqué à quelque navire ? d'une certaine nation qu'il poursuivait de sa haine. Et cet homme, enterré maintenant dans le cimetière de corail, n'avait-il pas été victime du choc provoqué par le Nautilus ? Oui ! je le répète. Il ne devait être ainsi. une partie de cette mystérieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait à mes yeux. Et si son identité n'était pas reconnue, du moins, les nations coalisées contre lui, ne voyaient elles plus un être mythique, mais bien un homme qui leur avait voué une haine implacable !

Tout le passé formidable apparut à mes yeux. Au lieu de rencontrer des amis sur le navire qui s'approchait, nous n'y pouvions trouver que des ennemis sans pitié.

Cependant, les boulets se multipliaient autour de nous. Quelques uns, remontant la surface liquide, s'en allaient par ricochet se perdre à des distances considérables. Mais aucun n'atteignit le Nautilus.

...

Le navire incriminé n'était plus alors qu'à trois milles de nous. Malgré sa violente canonnade, le capitaine Nemo ne paraissait pas. Et cependant, l'un de ces boulets conjugués, frappant normalement la coque du Nautilus, lui eut été fatal.

Le Canadien me dit alors :

« Monsieur, nous devons tout tenter pour nous tirer de ce mauvais pas. Faisons des signaux ! mille diables ! on comprendra peut-être que nous sommes d'honnêtes gens ! »

Ned Land prit son mouchoir et l'agita dans l'air. Mais il l'avait à peine déployé, que terrassé par la main de fer, ~~du capitaine~~, malgré sa force prodigieuse, il tombait sur le pont.

« Misérable, s'écria le capitaine, veux-tu donc que je te cloue sur l'éperon du Nautilus avant qu'il ne se précipite contre ce navire ! »

Le capitaine Nemo, terrible à entendre, était plus terrible encore à voir. Sa face avait pâli sous les spasmes de son cœur qui avait dû cesser de battre un instant ; ses pupilles étaient contractées effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. Le corps projeté en avant, il tordait sous sa main les épaules du Canadien.

Puis, l'abandonnant tout d'un coup, et se retournant vers le navire dont les boulets pleuvaient autour de lui :

« Ah ! toi sans que je sois, navire d'une nation maudite ! s'écria-t-il d'une voix puissante, à moi je n'ai pas un besoin de tes couleurs pour te reconnaître. Regarde ! je vais te montrer les miennes ! »

Cela dit, le capitaine Nemo ~~il~~ planta à l'avant de la plate-forme ce pavillon jaune et noir qu'il avait déjà déployé au pôle Sud.

A ce moment, un boulet vint frapper obliquement la coque du Nautilus, sans l'entamer, et passant par ricochet près du capitaine, il alla se perdre en mer.

« Le capitaine Nemo haussa les épaules, puis, s'adressant à moi :

« Demandez, me dit-il d'un ton bref, demandez, vous et vos compagnons.

— Monsieur, m'écriai-je, vous allez attaquer ce navire ?

— Monsieur, je vais le couler, répliqua le capitaine.

— Vous ne ferez pas cela, dis-je. ~~Ce serait le fait d'un barbare~~

— Taisez-vous, monsieur, répondit le capitaine d'une voix irritée, ~~taisez-vous, monsieur~~, et ne vous avisez pas de me juger ! ~~Lorsque je vous enfermai dans cette cellule~~, la fatalité vous ~~mit dans~~ montra ce que vous ~~deviez~~ ne deviez pas ~~la~~ voir. J'attaque en veuve ! ~~Leur~~ ! ~~La~~ riposte. Sera terrible ! ... Rentrez.

— mais ce navire, quel est-il ?

— Vous ne le savez pas ? Eh ! bien ! que sa nationalité reste un secret pour vous. Descendez ; ~~vous dis-je~~. »

Le Canadien, Conseil et moi, nous ne pouvions qu'obéir. Une quinzaine de marins du Nautilus entouraient le capitaine, et jetaient de sinistres regards sur ce navire qui s'avançait vers eux. On sentait bien que le même sentiment de vengeance animait toutes ces âmes.

Je descendis, au moment où un boulet frappait encore la coque du Nautilus, et j'entendis le capitaine Nemo :

« Frappe, navire insensé ! Tu n'iras pas ~~jusque~~ à cette place que tu pervias ! Je ne veux pas que tes ruines aillent se ~~mêler~~ confondre avec les ~~une~~ ruines du Vengeur ! »

Je regagnai ma chambre. Le capitaine et son second étaient restés sur la plate-forme. L'hélice fut mise en mouvement, et le Nautilus, s'éloignant avec vitesse, se mit hors de la portée des boulets du vaisseau. Mais la poursuite continua, et le capitaine Nemo se contenta de maintenir sa distance.

Vers quatre heures du soir, ne pouvant contenir l'impatience et l'inquiétude qui me dévoraient, je revins vers l'escalier central. Le panneau était ouvert. Je me hasardai sur la plate-forme - le capitaine Nemo s'y promenait encore d'un pas agité. Il regardait le navire qui lui restait sous le vent à cinq ou six milles. Il tournait autour de lui comme une bête fauve, et l'attirant vers l'est, il se laissait poursuivre. Cependant, il n'attaquait pas. Peut-être hésitait-il à rassasier sa haine d'une telle hécatombe ?

Je voulus intervenir encore. Mais j'avais à peine interpellé le capitaine Nemo, que celui-ci m'imposait silence.

« ~~Taisez-vous, monsieur, répétait-il. Taisez-vous quand je vous~~ ~~ordonne ! Un homme digne de vous pays, exilé depuis longtemps,~~ ~~loin de sa femme, loin de ses enfants que la douleur a faits~~ ~~quelque chose d'autre que des hommes ordinaires... Pour la dernière fois,~~ ~~taisez-vous !~~ »

Je portai un dernier regard sur le vaisseau qui avait suspendu son feu et forçait de vapeur ; puis, je regagnai Ned et Conseil.

« Venez ! m'écriai-je, ~~Je ne veux plus rester à bord~~.

— Bien, fit Ned. Que ce navire ?

— Je ne sais. ~~Il va~~ Il sera coulé avant la nuit. ~~Quelque chose~~ ! En tout cas, ~~Il vaut~~ mieux périr avec lui que de se servir les complices de pareilles gens dont on ne peut pas mesurer l'équité.

~~Ne répétons rien.~~

— C'est mon avis, répondit froidement Ned Land. Attendons la nuit ! »

La nuit se fit bientôt. Un profond silence régnait à bord. La boussole m'indiquait que le Nautilus n'avait pas modifié sa direction. J'entendais le battement de l'hélice qui frappait les flots avec une rapide régularité. Il se tenait à la surface des eaux, et un léger roulis le portait tantôt sur un bord tantôt sur un autre.

Nous avions résolu de fuir au moment où le vaisseau serait assez rapproché, soit pour nous faire entendre, soit pour nous faire voir, car la lune qui devait être pleine le 9 juin resplendissait. Une fois à son bord, nous ne pourrions prévenir le coup qui le menaçait, mais du moins, nous aurions fait tout ce que les circonstances nous permettaient de faire. Plusieurs fois, je crus que le Nautilus se disposait pour l'attaque. ~~Il allait~~ Mais il se contentait sans doute de laisser se rapprocher son adversaire, et, peu de temps après, il reprenait son allure de fuite.

« Je suis le droit, je suis la justice même, je suis l'opprimé et voilà l'oppresseur. Tout ce que j'ai aimé, aimé, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr ! Tout ce que je hais est là ! Taisez-vous ! »

Une partie de la nuit se passa sans incident. Nous attendions l'occasion d'agir. Elle ne se présentait pas. Nous parlions peu, étions trop émus. Ned Land aurait voulu se précipiter sans retard à la mer. Je le forçai d'attendre. Suivant moi, le Nautilus devait attaquer le deux points à la surface des flots, et alors il serait possible, mais facile, il serait aussi facile de s'enfuir.

A trois heures, minuit, ne pouvant plus tenir en place, je revins sur la plateforme. Le capitaine Nemo ne l'avait pas quitté. Il était debout, à l'avant, près de son pavillon qu'une légère brise déployait au-dessus de sa tête. Il ne quittait pas le vaisseau des yeux. Il semblait son regard, d'une extraordinaire intensité, semblait l'attirer, le fasciner, l'entraîner, plus surement que l'hélice lui eût donné la remorque.

La lune passait alors au méridien. Jupiter se levait dans l'est. Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui ait jamais réfléchi son visage.

Et quand je pensais à ce calme profond des éléments comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs du mystérieux Nautilus, je me sentais frissonner dans tout mon être.

Le deux points apparaissait à deux milles de nous. Il s'était rapproché, marquant toujours par cet éclat phosphorescent qui signalait la présence du Nautilus. Je vis les feux de position, vert et rouge, et le fanal blanc suspendu au grand étai de misaine. Une vague reverbération éclairait son gréement, et indiquait que les feux étaient poussés à outrance. Des gerbes d'étincelles, des nuées de myriades enflammées s'échappaient de ses cheminées, étoilant l'atmosphère.

Je restai ainsi jusqu'à deux heures du matin, sans que le capitaine Nemo m'eût aperçu. Le vaisseau se trouvait non avait à un mille et demi, et avec les premières lueurs du jour, sa canonnade recommença. Le moment me parut être éloigné, où le Nautilus attaquerait son adversaire, ou nos compagnons et moi, nous quitterions à jamais le Nautilus. Et comme que je n'osais juger

Je me disposais à descendre à la fin de ces préliminaires, lorsque le second monta sur la plateforme. Plusieurs marins l'accompagnaient. Le capitaine Nemo ne les vit pas ou ne voulut pas les voir. Ces amis disposèrent comme prêts, ce qu'on aurait pu appeler le branle bas de combat du Nautilus. Ils étaient huit simples. La fétière qui formait balustrade autour de la plateforme fut abaissée. De même, une grande coupole de fanal et du timonnier rentrèrent dans la coque de manière à l'affleurer seulement. La surface du long cigare de fer n'offrait plus une seule saillie qui pût gêner les mouvements.

Je restai au talus. Le Nautilus émergeait toujours. Quelques heures du jour s'infiltraient dans la couche liquide; les vitres sombres s'éclairaient des rougeurs du soleil levant. Ce devait être le 2 juin

de l'air.

Puis, tout, le long m'apprit que la vitesse du Nautilus se modérait. Je compris qu'il se laissait approcher. D'ailleurs, les détonations se faisaient plus violemment entendre. Les bruits labouraient l'eau ambiante et s'y répétaient avec un sifflement prodigieux. « Mes amis, dis-je, le moment est venu. Une bonne poignée de main, et que Dieu nous garde ! »

Ned Land était résolu, Conseil calme, moi nerveux, me contenant à peine.

Nous passâmes dans la bibliothèque. En ce moment, j'ouvrais la porte qui donnait sur la cage de l'escalier central, j'entendis le panneau supérieur se fermer brusquement...

Le canadien s'élança sur les marches, mais je l'arrêtai. Un sifflement bien connu m'apprenait que l'eau pénétrait dans le réservoir... Et en effet, en quelques instants, le Nautilus s'immergeait à quelques mètres au-dessous de la surface des flots.

Je compris sa manœuvre — trop tard pour nous. Le Nautilus ne voulait pas échapper à deux pouces dans son inflammable enceinte, mais au-dessous de la ligne de flottaison, comme une gigantesque torpille, là où la carapace métallique ne protège plus le bordé !

Nous étions emprisonnés de nouveau, et nous étions obligés du sinistre drame qui se préparait. D'ailleurs, nous eûmes à peine le temps de réfléchir. Perdus dans la nuit, nous nous regardions sans prononcer une parole. Une stupeur profonde s'était emparée de mon esprit. ~~Je voyais~~ Le mouvement de la pensée s'arrêtait en moi. Je me trouvais dans cet état pénible où nous met l'attente d'une détonation épouvantable. J'attendais, j'écoutais, je ne vivais que par l'oreille.

Cependant, la vitesse du Nautilus s'accroissait considérablement. C'était son élan qu'il prenait ainsi. Toute sa coque frémissait.

Soudain, je poussai un cri. Un choc venait de se produire, mais relativement léger. Je sentis la pointe pénétrante de l'éperon d'acier. J'entendis des craquements, des raclements. ~~Le~~ Mais le Nautilus, emporté par sa puissance de propulsion, passait au travers de la masse, comme l'aiguille du voilier à travers la voile !

Je ne pus y tenir. Fou, éperdu, je m'élançai hors de ma chambre, et me précipitai dans le salon.

Le capitaine Nemo était là. Il regardait par [illegible] sombre, inébranlable. Il regardait par le panneau de tribord.

Une masse énorme roulait sur les eaux, et pour ne rien perdre de son agonie, le Nautilus descendait dans l'abîme avec elle. A dix mètres de moi, je vis cette coque entrouverte, où l'eau s'engouffrait avec un bruit de tonnerre ; puis la double ligne des canons, les bastingages, et le pont ! Il était couvert d'hommes noirs qui s'agitaient.

Maupassan

21
125

L'eau montait. Le malheureux nageait
dans les goubans, s'accrochait aux mats, se tordait
sous les lames. C'était une fourmillante humanité surprise
par l'envahissement d'une mer!

Paralysé, raidi par l'angoisse, les cheveux hérissés, l'œil
démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans ~~[illegible]~~, moi aussi!
souffle, sans voix, je regardais ~~une irrésistible attraction~~
me collait à la vitre.

Le ~~deux~~ vaisseau s'enfonçait lentement. Le Vanikoro le
suivait, épiait tous ses mouvements, une ~~formidable~~
explosion au lieu. L'eau comprimée fit voler les ponts comme
si le feu en prit aux soutes. La poussée des eaux fut telle
que le Nautilus dévia.

Alors, le malheureux navire s'enfonça par un mouvement
plus prononcé. Les hunes plongèrent de nouveau lentement,
puis les barres, et enfin le sommet ~~de~~ couvert encore de grappes
d'hommes, et enfin, le sommet de son grand mât, ~~tout~~
~~dans une dernière convulsion un pauvre petit homme~~,
~~comme engainé dans la flamme livide~~, se tordait
~~dans une dernière convulsion~~. Puis, la mer immense
disparut, et avec elle, le cadavre ultramici par un formidable
remous.

Je me retournai vers le capitaine Nemo. ~~Il regardait~~
toujours, ~~blanc ardent~~, fixé de côté, les dents découvertes
sous sa lèvre relevée, son corps raidi, ses poings fermés,
sa tête retirée entre les épaules, ~~l'attitude~~ ~~statue~~
~~de la fureur, telle que je l'ai~~ qu'il était ~~l'a~~ apparu à mes
~~yeux dans les mers de l'Inde~~!

A foudre justicier, vengeur de la mer, tel qu'il m'était déjà apparu dans les mers de l'Inde, regardait

Quand tout eut disparu, le capitaine Nemo se dirigeant vers la porte de sa chambre, l'ouvrit, et entra. Je le suivis des yeux. Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras et s'agenouillant jusqu'à terre, il fondit en sanglots.

Chapitre 22

Les dernières paroles du capitaine Nemo.

Les passagers s'étaient replongés sur cette effrayante vision. Mais la lumière n'avait pas été rendue au salon. À l'intérieur du Nautilus, on n'était que ténèbres et silence. Il fuyait en ligne de déclivité à cent pieds sous les eaux, avec une rapidité prodigieuse. Où allait-il ? au nord ? au sud ? Où fuyait ce homme après sa sanglante exécution ?

Pendant quelques heures, on fut caché. Je crus rentrer dans ma chambre ou Ned et Conseil se tenaient silencieusement. J'éprouvais une insurmontable frayeur à l'aspect du capitaine Nemo. Quoiqu'il eut mal usé de la part des hommes, il n'avait pas le droit de se venger ainsi. Il m'avait fait, jusqu'à un certain point, son complice, son prisonnier ! Il s'était déjà trop révélé.

Vers onze heures, la clarté électrique reparut. Je passai dans le salon. Il était désert. Je consultai les divers instruments. La mer fuyait avec une rapidité de vingt-cinq milles à l'heure, tantôt à la surface de la mer, tantôt à trente pieds au-dessous.

Relèvement fait sur la carte, je vis que nous passions à l'ouest de la Manche et que notre déviation nous portait vers les mers boréales, avec une vitesse comparable à celle de la lumière.

Dans la Manche, il ne fallait pas se rassurer. À cette époque, la lune, [illegible] devait atteindre son [illegible] plénitude. Elle coïncidait avec les marées d'équinoxe, et, à cette époque, elle se levait de sept heures à sept heures du soir, précisément dans les conditions les plus favorables à la production de ces grandes marées qui submergent les côtes basses. Je savais donc à quoi m'en tenir sur ces phénomènes, déjà si violents par eux-mêmes, et qui devaient être encore exagérés dans ces étroites passes, où la mer se précipite comme un torrent.

Le fond de la Manche est creusé de vallées profondes, de ravins, de montagnes, sur lesquels les eaux ne coulent pas avec une uniformité de vitesse, mais avec des rapidités différentes, suivant les accidents de la surface. Il se produit là des courants semblables à ces grands fleuves qui roulent, tantôt des eaux tranquilles, tantôt des eaux furieuses, suivant la nature de leurs lits. Enfin, il existe dans la Manche trois marées par jour, dont la troisième, la plus faible, se fait sentir à peine.

Le soir, nous avions franchi le détroit de Douvres et le cap Grisnez. Le Nautilus, remontant au nord, passait entre les bancs de sables découverts à chaque marée. Vers huit heures, nous côtoyions la falaise blanche du cap Antifer, qui, à la nuit tombante, présentait un aspect fantastique : une nappe crayeuse, éclairée par des angles de gazon, représentant une interminable procession de figures étranges. Des nains difformes, avec la tête enfoncée dans les épaules, des géants accoudés, comme les serpentaires d'un feu d'artifice, des animaux de toutes sortes qui jouaient obligeamment au milieu de leurs jambes, et enfin des troupes de moutons qui bêlaient de toute leur voix. Mais j'observais, j'étudiais de plus en plus. Je n'étais plus maître de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne me laissaient pas de repos.

Le soir, nous avions franchi la Manche entière et doublé le cap de la Hague, dont le phare nous montrait son éclat électrique. Je reconnus alors les magnifiques falaises du cap Antifer, qui, à la nuit tombante, prenaient un aspect fantastique ; leur nappe crayeuse, éclairée par des angles de gazon, représentait une interminable procession de figures étranges. Des nains difformes, avec la tête enfoncée dans les épaules, des géants accoudés, comme les serpentaires d'un feu d'artifice, des animaux de toutes sortes qui jouaient obligeamment au milieu de leurs jambes, et enfin des troupes de moutons qui bêlaient de toute leur voix. Mais j'observais, j'étudiais de plus en plus. Je n'étais plus maître de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne me laissaient pas de repos.

Le soir, nous avions franchi la Manche entière et doublé le cap de la Hague, dont le phare nous montrait son éclat électrique. Je reconnus alors les magnifiques falaises du cap Antifer, qui, à la nuit tombante, prenaient un aspect fantastique ; leur nappe crayeuse, éclairée par des angles de gazon, représentait une interminable procession de figures étranges. Des nains difformes, avec la tête enfoncée dans les épaules, des géants accoudés, comme les serpentaires d'un feu d'artifice, des animaux de toutes sortes qui jouaient obligeamment au milieu de leurs jambes, et enfin des troupes de moutons qui bêlaient de toute leur voix. Mais j'observais, j'étudiais de plus en plus. Je n'étais plus maître de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne me laissaient pas de repos.

Puis, bientôt après, l'apparition de fonds dans les brumes du soir.

Puis l'ombre se fit
et la mer fut envahie par les ténèbres jusqu'au bord
de la lune.

Je cherchais ma chambre. Je ne pus trouver. J'étais
assailli de cauchemars. L'horrible scène de destruction se répétait
~~se multipliait~~ dans mon esprit. ~~Pour suivie, nous passions~~
~~à travers de la baie de Vanina dans les dix mille fractures~~
~~de glace couvrant à la nuit montante.~~

Je me réveillai vers le premier jour du
matin, accablé, ~~comme~~ péniblement et malade. Quand je
me réveillai, Ned Land qui guettait le feu de mon
sommeil, je pensais à lui, et me dit à voix basse.
"Nous allons fuir !"

Je me redressai vivement.

"Quand ? demandai-je

— La nuit prochaine, ~~dans~~ toute surveillance semble avoir disparu
du Nautilus. ~~ordinairement~~ Chacun vaque à ses travaux ordinaires.
Nous aurons pris à bord.

— ~~Il faut se préparer.~~

— Vous serez prêt, ami Ned ?

— Oui. Mais Dis-nous ?

— ~~Je vais de Torres que je venais de relever le matin au milieu des~~
~~Canaques, à vingt milles de nous~~
~~Cette côte est basse et boisée. Nous entrerons dans la~~
~~mer du Nord. Il faut à tout prix fuir. Qui sait où nous~~
~~serons entraînés~~

— Oui, Ned, oui, nous fuirons cette nuit, dut la mer nous
engloutir.

— Mais, la mer est calme, le temps est favorable, vous
veillerez ainsi dans cette légère embarcation ne m'effraie aucunement pour.
Non pas je transporterai quelques vivres, quelques barriques d'eau
à bord de l'équipage. Selon le vent nous nous abattrons
les rivages de Terre ou de Gilbert.

— Je vous suivrai, Ned.

— D'ailleurs, ajouta le Canadien, si je suis surpris, je
me défends, je me fais tuer.

— Nous mourrons ensemble ami Ned. "

J'étais décidé à tout. Le Canadien me quitta.
Je montai sur la plate-forme. Le Nautilus flottait
à quelques milles de la terre qui lui restait sur tribord.
Une légère brume s'amoncelait. Le ciel était blanc,
l'atmosphère calme. Pas une bouffe de brise. Sur la
mer de petites rides régulières figuraient les croisées entrecroisés
le sol les paquets de points brillants. L'eau, ~~semblable~~
à de l'émeraude liquéfiée, se gonflait en larges ondulations
que le Nautilus ne sentait même pas. Au loin, dans
la brume paissante, quelques madrépores de pêche, deux ou trois
cyclostomes aux voiles flasques, s'entrouvraient confusément
une fumée de Vapeur légère une nuée immobile sur le
fond du ciel.

Le temps semblait devoir nous favoriser. Le Nautilus
rangeait les terres en poursuivant au Nord. malgré nous
il marquait bien vite. Evidemment il les droites parce de

Caltrop ou du Sud ? S'engagerait-il dans cette mer Baltique sans issue ? Je ne savais que penser.

J'imaginais plutôt qu'il remonterait les côtes occidentales de la Norvège.

Oui. Ned avait raison. Nous ne devions perdre ni une journée ni une heure.

Après ~~avoir~~, le point de midi, le Nautilus remonta vers la côte. Je revins au salon, craignant et désirant tout à la fois de rencontrer le capitaine Nemo, voulant et ne voulant plus le voir. Que lui aurais-je dit ? Pouvais-je ~~avoir~~ cacher l'involontaire horreur qu'il m'inspirait ! Non ! Mieux valait ne pas me trouver face à face avec lui ! Mieux valait l'oublier. Et pourtant !

Combien fut longue cette journée, la dernière que je devais passer à bord du Nautilus ! Je restai seul. Ned Land et Conseil évitaient de me parler, par crainte de se trahir.

A cinq heures, je dînai, mais je n'avais pas faim. Je me forçai à manger, malgré mes répugnances, ne voulant pas me laisser affaiblir.

A six heures et demie, Ned Land entra dans ma chambre : il me dit :

« Nous ne nous reverrons pas avant l'instant de fuir. A dix heures, la lune ne sera pas encore levée : nous serons au canot. Soyez prêt à tout, nous vous y attendrons. »

Puis, il sortit, sans m'avoir donné le temps de lui répondre.

Je voulus revoir une dernière fois revoir le dernier du Nautilus. Je me rendis au salon. Nous courions nord nord-est avec une vitesse effrayante, par cinquante mètres de profondeur

Je jetai un dernier regard sur les merveilles de la nature sur les richesses de l'art entassés dans ce salon, sur cette collection sans rivale destinée à périr un jour au fond des mers avec celui qui l'avait si intelligemment fondée. Je voulus fixer dans mon esprit une impression suprême. Je restai une heure ainsi, baigné dans les effluves du plafond lumineux, et parcourant ces trésors resplendissant sous leurs vitrines. Puis, je revins à ma chambre.

Là, je revêtis de solides vêtements de mer. Je rassemblai mes notes, et les serrai précieusement sur moi. Mon cœur battait avec force. Je ne pouvais en comprimer les pulsations. Certainement, mon trouble, mon agitation n'auraient échappé aux yeux du capitaine Nemo.

Que faisait-il en ce moment ? J'écoutai à la porte de sa chambre. Quelque bruit de pas se fit entendre. Le capitaine Nemo était là.

130

Il n'était pas comme ! J'aurais voulu le savoir comme. Chaque mouvement, il me semblait qu'il allait ouvrir une porte et me demander pourquoi je cherchais à m'enfuir. J'éprouvais des alertes, soudaines, mon imagination les grossissait. Cette impression devint si poignante que ~~j'allais~~ je me demandai s'il ne fallait pas entrer dans la chambre du capitaine, le voir face à face, le braver du geste et du regard.

Cette une imprudence de fou. Je me retins heureusement. Je m'étendis sur mon lit, pour ~~calmer~~ apaiser en moi les agitations du corps. Mes nerfs se calmèrent un peu, mais, le cerveau surexcité, je revis dans une rapide souvenir toute mon existence à bord du Nautilus, tous les incidents heureux ou malheureux qui avaient traversé depuis ma disparition de l'Abraham Lincoln, les chasses sous-marines, le détroit de Torres, les sauvages de la Papouasie, l'échouement, le cimetière de corail, le passage de Suez, l'île de Santorin, le plongeur crétois, la baie de Vigo, l'Atlantide, la banquise, le pôle Sud, l'emprisonnement dans les glaces, le combat des poulpes, la tempête du Gulf-Stream, le vengeur, et cet horrible scène du vaisseau abîmé coulé avec tout son équipage !... Tous ces événements passaient devant mes yeux comme ces toiles de fond qui se déroulent à l'arrière-plan d'un théâtre, et alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange ; son type s'accentuait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus un semblable, un fugitif des continents habités, mais l'homme des eaux, le génie des mers...

Il était alors neuf heures et demie. Je tenais ma tête à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Je fermais les yeux. Je ne voulais plus penser. Une demi-heure d'attente encore ! Mais une demi-heure de ce cauchemar m'aurait rendu fou.

En ce moment, j'entendis les ~~plaintifs~~ accords de l'orgue, une harmonie triste sous un doigt indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutais par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde...

Puis, une pensée soudaine me ferma. Le capitaine Nemo avait quitté sa chambre ; il était dans ce salon que je devais traverser pour fuir. Là, je le rencontrerais une dernière fois. Il me verrait, il me parlerait peut-être ! Un geste de lui pouvait m'enchaîner, un seul mot, m'enlever à son bord !

Cependant, dès que j'eus atteint le sommet, je me relevai vivement de quelques pas et je regardai mes compagnons.

Il n'y avait pas à se tromper, c'était bien le capitaine Nemo qui venait derrière moi. J'ouvrais ma porte avec précaution, et cependant, il me sembla qu'en tournant sur ses gonds, elle faisait un bruit effrayant. Serait-ce le bruit qu'entendait-il que dans mon imagination!

Je m'avançai en rampant à travers les couches obscures du Nautilus, — ~~arrêtant~~ — m'arrêtant à chaque pas pour comprimer les battements de mon cœur.

J'arrivai à la porte angulaire du salon. Je l'ouvris doucement. Le salon était plongé dans une obscurité profonde. Les accords de l'orgue résonnaient faiblement. Le capitaine Nemo était là. Je ne le voyais pas. En pleine lumière, il ne m'eût pas aperçu. Son extase l'absorbait tout entier.

Je me traînai sur le tapis, évitant le moindre geste dans la crainte de l'éveiller. Il me fallut cinq minutes au moins, pour gagner la porte du fond qui donnait sur la bibliothèque.

J'allais l'ouvrir, quand un soupir du capitaine Nemo me fora à ~~me~~ sur place. Je compris qu'il se levait. Je l'entendis même, car quelques rayons de la bibliothèque éclairèrent faiblement jusqu'au salon. Il vint vers moi, les bras croisés ~~sur la poitrine~~, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre! Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles, les dernières que mon oreille ait saisies:

« assez! assez! assez! » Dieu tout puissant! assez!"

Était-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi?...

Cependant, je me glissai dans la bibliothèque; je montai l'escalier central, et par la couche supérieure, j'arrivai au canot. J'y pénétrai par l'ouverture qui avait livré passage à mes deux compagnons.

« Partons! Partons! me criai-je

— À l'instant! répondit le Canadien

L'horrible évadé dans la tête du Nautilus, fut bientôt solidement fermé et boulonné au moyen d'une clef anglaise dont Ned Land s'était muni. L'ouverture du canot se ferma également, et le Canadien commença à dévisser les écrous qui nous retenaient encore au bateau sous-marin.

Soudain, un bruit intérieur se fit entendre. J'entendis des voix se répondre avec vivacité. Qu'y avait-il? S'était-on aperçu de notre fuite? Je sentis que Ned Land me glissait un poignard dans la main.

« Oui! dis-je! Nous saurons mourir.

Le Canadien s'était arrêté dans son travail. Mais un mot, vingt fois répété, un mot terrible, me revela la cause de cette agitation. Ce n'était pas à nous que les hommes du Nautilus en voulaient!

« Maelstrom ! Maelstrom ! » répétai-je.

Le maelstrom ! Un nom plus effrayant ne pouvait retentir à notre oreille. Le danger était certainement dans ce gouffre inondable, au moment même où notre canot allait se détacher de ses flancs !

On sait qu'au moment du flux, les eaux renfermées entre l'île Vroë et les côtes Lofoden, s'engouffrent avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire ne saurait plus sortir. De tous les points de l'horizon se précipitent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le "Nombril du Démon", dont l'attraction s'étend jusqu'à une distance de quinze kilomètres. Là tout attiré, engloutis sont non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.

C'est là que le Nautilus s'était aventuré par un capitaine. Il se débattait avec une rapidité vertigineuse, décrivant une spirale dans le rayon diminuait de plus en plus. Je le suivais aussi. J'éprouvais ce tournoiement malaisé qui succède à un mouvement de rotation trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'estomac anéanti, et bravés de mille morts, comme les fous de Dagomet ! Et quel bruit autour de notre pauvre canot ! quels craquements quel écho répété à mille détours ! quels mugissements que l'écho répète à mille lieues ! quels fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond là, où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent, et se font à coups de poils ! — selon l'expression norvégienne. quelle situation ! Nous étions ballottés effroyablement.

Le Nautilus se défendait vaillamment. Il résistait comme un être humain ; ses muscles d'acier craquaient parfois et se brisaient, et nous avec lui !

Ce que dura cette angoisse, je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est que mes nerfs, trop violemment tendus, allaient se rompre, et je me sentais envahi par un accès de folie. Il faut me lier, me tuer ! dis-je enfin. Il faut nous lier au Nautilus, nous pouvons nous sauver encore ! — Oui ! nous sauver ! Je veux ! Dépêche-toi, dépêche-toi, dernier canon ! Ah malheur ! Le Nautilus !

Le tourbillon l'entraîne, et dans l'effet d'une mer formidable, je perdis connaissance.

Il n'avait pas acheté de parler, qu'un craquement se fit entendre : les cercles manquaient, et le canot arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d'une fronde, au milieu du tourbillon.

Ma tête, portant sur une membrure de fer, heurta mes voisins, et je perdis connaissance.

132

Avec lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse.

Chapitre 23

Conclusion

133

Voici la conclusion de ce voyage sous la mer. Ce qui se passa, pendant cette nuit, comment le canot échappa au formidable remous du Maelstrom, comment Ned Land, Conseil et moi, nous sommes sortis du gouffre, je ne saurais le dire. Mais quand je fus revenu à moi, je gisais couché dans la cabane d'une pêcheur des îles Lofoden. Mes deux compagnons étaient sains de moi et me serraient les mains.

Ici se nomment, nous ne pouvions songer à regagner la France. Les moyens de communication entre la Norvège septentrionale et le Sud sont rares. Je fus donc forcé d'attendre le passage du bateau à vapeur qui fait le service bi-mensuel du Cap Nord.

Donc, c'est parmi ces braves gens que nous avons recueillis, que j'ai revu le récit de mes aventures, qui elles me donnent le droit de parler de cette mer, sous laquelle en moins de dix mois, j'ai franchi vingt mille lieues, dans le tour du monde sous-marin qui nous a révélé toutes ses merveilles, à travers le Pacifique, l'Océan indien, la mer rouge, la Méditerranée, l'Atlantique, les mers australes et boréales!

Mais qu'est devenu le Nautilus? A-t-il résisté aux dernières étreintes du Maelstrom? Le capitaine Nemo vit-il encore! Poursuit-il sous l'Océan ses effroyables représailles? Les flots apporteront-ils un jour cette bouteille qui renferme toute l'histoire de sa vie? Saurai-je enfin le nom de cet homme? Le navire disparu nous dira-t-il par sa nationalité la nationalité du capitaine?

Je l'espère. Je crois aussi, je crains, — car dois-je l'espérer? — que sa puissante machine ait vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, que son Nautilus ait survécu là où tant de navires ont péri! S'il en est ainsi, s'il habite toujours cette vaste mer, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne enfin en lui cet esprit de vengeances. Si sa destinée est étrange, elle est aussi sublime. Nul ne doit pas le seul homme qui puisse répondre "Moi" à cette demande de l'Ecclésiaste: Qui a jamais sondé les profondeurs de l'abîme?

Et a été demandé depuis il y a six mille ans par l'Ecclésiaste: qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme, deux hommes seuls entre tous les hommes peuvent répondre à votre haute: le capitaine Nemo et moi.

SOCIETE DE GEOGRAPHIE

Chapitre 11
Le Nautilus.

Le capitaine x se leva. Je quittai la table et le suivis. Il ouvrit une porte disposée sur l'arrière de la salle à manger et j'entrai dans une salle égale en dimension à celle que je venais de quitter.

L'obscurité à la fois une bibliothèque d'une richesse. De livres uniformes et richement reliés apparaissaient partout soigneusement rangés autour de la salle. Le meuble en palissandre noir fut incrusté d'ivoire d'un grand prix. Tout autour se développait une large divan recouvert d'un cuir brun, richement capitonné pour permettre de s'y coucher dans les attitudes les plus reposantes. La lumière électrique pénétrait dans cette salle par quatre globes dépolis adroitement engagés dans le plafond. Je regardais cette salle si bien disposée, et je ne pouvais en croire mes yeux.

— Capitaine x... voilà une bibliothèque qui ferait honneur à plus d'un palais de la terre, et quand je songe qu'elle vous suit au plus profond des mers. — où trouverait-on plus de solitude plus de silence, répondit le capitaine x. Votre cabinet de travail vous a-t-il jamais offert un rassemblement aussi complet

— Non capitaine, jamais ; jamais ami plus, il ne m'a offert un si précieux collection de livres. Vous avez là sept cent mille volumes.

— Douze mille, monsieur Aronnax. Et tous les seuls biens que me rattachent à la terre. Mais le monde a bien tourné aussi le jour où mon navire s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour là, j'ai acheté mes derniers livres, et depuis, c'est pour moi comme si les générations n'avaient plus rien publié, ni pensé ni écrit. Ces livres, monsieur le professeur, vous êtes libre de les parcourir, et vous pourrez en user à votre aise, tout le temps que les circonstances me forceront de vous imposer notre séjour dans cette prison.

Je remerciai le capitaine et je m'approchai des rayons où reposaient en beaux livres. Livres de science et de littérature en toutes langues y abondaient. J'y remarquai les chefs d'œuvre des maîtres anciens et modernes, tout ce que l'humanité avait produit de plus beau, depuis les livres sacrés dans l'histoire et la poésie jusqu'aux ouvrages de science pure. Le second paraissait avoir surtout fait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique de balistique, d'hydrographie, de météorologie y tenaient une place aussi importante, mais aussi que les livres d'histoire naturelle. La chance, je le vis bien, les premiers étude de cet yacht étrange. Sur une table je voyais à demi feuilletés les ouvrages de Mr. Arthur Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, des publications de Petermann, de l'Atlantis Jacobi, l'ouvrage de J. Norton sur les grands astronomes, que avaient pour moi l'avantage de me donner une date certaine. Le dernier ouvrage particulièrement, que avait paru dans l'heure

et divers auteurs, indifféremment mélangés, [illegible] en quelque langue qu'il fussent écrits, n'que me prouvait que Nemo la parlait toute, et qu'il savait lire couramment ce que je tenais prenais sur [illegible] Tome l'Aragon, le Humboldt, les mémoires de l'académie des sciences

d'Agassiz

les bulletins de la société de géographie, etc.

un dernier ouvrage me donna une date certaine.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
FR 3754

MS AI

1865 me prouvait que l'installation du Nautilus ne remontait pas à une date postérieure. Finis. Donc il y avait 3 ans et demi que le capitaine X... avait commencé sa mystérieuse existence sous-marine. Il était probable que d'autres livres plus récents me permettraient de fixer plus exactement cette date, mais j'avais devant moi trop de temps pour faire cette enquête, et je me réservai pour plus tard notre promenade à travers les merveilles du Nautilus.

- Monsieur, dis-je au capitaine, je vous remercie de mettre à ma disposition les trésors amassés par vous dans cette salle ; il y a là de quoi apprendre, et j'en profiterai

- Ce n'est pas seulement une bibliothèque, me dit-il, c'est aussi un fumoir.

- Un fumoir ! m'écriai-je, mais on fume donc à bord !

- Sans doute, répondit-il.

- Cependant, capitaine, pour un homme qui n'a plus aucune relation avec la terre, continuai-je, et qui vit, vous me devez encore quelques relations avec la Havane.

- Aucune, répondit-il, aucune. Voici ma réponse, me répondit le capitaine X, et quoique je ne vienne pas de la Havane, nous avons cependant, si vous voulez, de bons cigares.

Le cigare qu'il m'offrait avait de la grandeur d'un londrès et d'une couleur dorée. On me dit qu'il était fabriqué avec les feuilles battues de ce métal. Le Nautilus a un petit brasero qui donnait sur un élégant support de bronze, et j'aspirai ma première bouffée avec les délices d'un fumeur qui n'a pas fumé depuis deux jours.

- C'est suprême, dis-je, mais ce n'est pas du tabac

- De la Havane, me répondit X.., ni du tabac d'Orient ; mais la mer est plus riche en plantes que vous ne croyez, et on me dispense de me fournir aux pourvoyeurs de feuilles nicotinées. Regrettez-vous les londrès, monsieur Aronnax.

- Monsieur, je les suppose à parler de ce jour.

- Faites-vous à votre aise, vous vous prononcerez de la provenance de ces cigares : aucune régie ne les a contrôlés, et ils n'ont pas reçu leurs

- Ils sont bons, dis-je.

Cela dit, le capitaine X, ouvrit la porte qui faisait face à celle par laquelle je venais d'entrer dans la bibliothèque, et alors je pénétrai dans une salle immense et superbement éclairée.

C'était un carré long de 10 mètres et large de 6 mètres. Un plafond lumineux orné de légères peintures à couleurs adoucies, répandait une suave lumière sur toutes les choses de cette galerie. Tout ce que l'art de l'histoire et la curiosité peuvent réunir de merveilles entassées dans un musée, on retrouvait dans cette salle dont l'ameublement intelligent artiste et prodigue avait semblé les trésors de la nature et de l'art. Tout ce qu'il y a de rare dans les plus riches artistes qui distingue ces objets de prix dont on ne trouve que de rares échantillons. Là, je vis une prodigieuse collection de perles, une variété de coquilles, une collection de zoophytes, une exposition de Vénus, une assemblée

FG 3411

de Murillo, une Kermesse de Rubens, deux paysages flamands, quelques œuvres modernes signées Troyon, Daubigny, Courbet, Delacroix, Decamps, Meissonnier, Fromentin; ces tableaux sollicitaient tour à tour le regard et resplendissaient sous le jour factice que leur versait le plafond lumineux. Quelques statuettes de marbre et de bronze ornaient les angles de ce vaste salon. Je remarquai aussi d'étincelants panoplies qui décoraient les parois tendues de tapisseries d'un dessin sévère.

– Monsieur répondit, me dit le capitaine X..., vous excuserez le désordre dans lequel je vous reçois. Il y a un peu de désordre dans ce salon.

– Capitaine, lui répondis-je, j'ai promis de ne point chercher à savoir qui vous êtes, et je tiendrai ma promesse. Mais je vois si évidemment en vous un artiste...

– Un amateur tout au plus, monsieur le professeur. J'aimais autrefois à collectionner ces belles choses de la main des hommes. J'étais un chercheur avide, un fureteur infatigable, et j'ai pu réunir quelques échantillons d'un haut prix. Ce sont eux qui me rappellent encore cette société humaine avec laquelle j'ai rompu désormais. Mes vos artistes modernes ne sont pour moi que des ancêtres; ils ont deux ou trois mille ans d'existence; un Delacroix, un Rigaud ne sont pour moi que des contemporains d'Apelles ou de Zeuxis, et je ne suis pas que ce monde ne leur a pas longtemps survécu.

– Et ces musiciens, monsieur, dis-je, en montrant quelques partitions de Rossini, de Meyerbeer, d'Herold, de Wagner et de Gounod, éparses sur un piano-orgue qui tenait à l'instrument de salon

– Des contemporains d'Orphée, dont il n'est jamais égalé les succès dans l'âge de pierre

– Mais vous aimez leurs œuvres

– Oui, mais d'une musique que je préfère à la musique de tous les artistes anciens et modernes

– Laquelle capitaine

– La mienne, monsieur.

Cette réponse m'expliquait les rares rayons que j'avais entrevus pendant cette première nuit passée sur la coque du Nautilus. Le capitaine X... l'habitait; je considérais avec une certaine émotion cet être étrange. Il semblait perdu dans une de ces rêveries pendant lesquelles on entend hanter sa vie. Accoudé sur l'angle d'une table précieuse table de musique, il ne me voyait plus, il oubliait ma présence.

Je respectai cette rêverie silencieuse, et je restai immobile.

Il y avait de tout dans ce musée, et surtout des curiosités naturelles, plantes ou coquilles, arrangées à la mer, ce qui devait provenir de découvertes personnelles du capitaine X. Au milieu du salon, un petit cadre, chef-d'œuvre d'ébénisterie retombait dans une vasque immense, faite d'une tridacne gigantesque; ces coquilles, les plus grandes que fournissent les mollusques appelés **marguerites** mesurent de deux mètres, et donnent par les bords merveilleusement festonnés une circonférence de sept mètres environ; c'est dépassait donc en

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
FG 3870

en grandeur ces deux belles tridacnes qui furent données à François 1er par la république de Venise et dont l'église Sainte Sulpice à Paris, a fait deux bénitiers gigantesques.

Autour de cette vasque, sont des vitrines élégamment closes dans lesquelles de cuivre étincelant et étiquettes les plus précieuses coquilles qui aient jamais été réunies à l'étude d'une conchyliologie. On comprend ma joie de professeur. J'y vis la magnifique mantelum royal de l'Océan indien dont les régulières taches blanches ressortaient vivement sur un fond rouge et brun, le spondyle impérial aux vives couleurs et tout hérissé d'épines, dont les musées Européens n'ont que de petits échantillons, et dont j'estimai la valeur à plus de 20000 francs, un magnifique cône amiral des mers de la nouvelle Zélande, et d'une grande rareté. Deux admirables vitrines spéciales appartenaient aux perles de la plus grande beauté, des perles roses arrachées aux pinnes marines de la mer rouge, des perles vertes de l'haliotide iris, des perles jaunes, bleues, rouges, provenant des divers mollusques de toutes les mers, et même des moules perlières de quelques cours d'eau du Nord, entre ces resplendissantes pleiades perles d'un prix inestimable, se trouvaient des spécimens des plus rares. J'en vis là qui jamais n'arrivent au grossissement de pigeon, et dont la valeur pouvait s'élever par milliers. Elles égalaient certainement celle que le voyageur Tavernier vendit jadis de 3 millions au Shah de Perse, et j'étais entêté de révéler à cette perle de l'océan de merveilles que je voyais jusqu'alors jamais révélé au monde. Je notais pour mémoire deux belles vitrines spéciales de beaux cardes épineux, des buccards exotiques du Sénégal, coquilles blanches et fragiles, à double valves, d'admirables telline rosées, de rares espèces de Venus et de Cytherées d'admirables variétés des mers de Java, portes d'huîtres calcaires bordés de replis foliacés, et trois rares dans les collections d'amateurs; puis toute une série de troques, les uns jaunes verdâtres des mers d'Amérique, les autres brunes nouvellement de la nouvelle Hollande, ceux-ci miliaires venant des mers des antilles, le troque stellaire des mers australes, et l'superbe de la nouvelle Zélande, le plus rare de tous; le cadran treillissé des côtes de Tranquebar, le sabot marbré dont la nacre nitescente resplendissait, le perroquets des mers de Chine, aux couleurs vertes, les littorines, les scalaires, les turritelles, les xanthyques, les cones si rares et si précieux du genre cenodulli, le cône amiral des Moluques, rares exemplaires, et la gloire de la mer, la plus précieuse coquille des mers orientales, toutes les variétés de porcelaines qui servaient de monnaie dans l'Inde et l'Afrique, les porcelaines tigrées, ondées, les ovules piscarnates, les volutes, les olives, les mitres, les casques, les pourpres, les buccins, les Harpes, les rochers, les Tritons, les cérites, les fuseaux, les strombes, les ptérocères, les patelles, &c. Des bigales, des clavagelles. Toutes ces merveilles naturelles, si dignes de recueillir de la main de [illegible] parmi les mollusques gastéropodes

Hf 3932

Nautilus avait fréquenté toutes les mers du globe

L'entretien sur les zoophytes n'était pas moins bien représenté : le corail dans la Méditerranée, les tubipores, les gorgones, les cérianthes, les pennatules, la virgulaire d'Amérique des mers de Norvège, les rhizostomes, les alcyoniens, les madrépores auxquels que mon maître Milne Edwards a si ingénieusement classés en tubipores, et parmi lesquels je remarquais les flabellums, du archipel de l'île Bourbon, le dyar de neptune des antilles, et d'autres espèces de ces curieux polypes dont les squelettes pierreux forment des archipels qui deviendront un jour des continents, des îles admirables pour les zoophytes, dont la prodigieuse activité, après avoir peuplé les océans, des animalcules, les astéropodes, les ombrelles, les holothuries, etc.

dans le groupe des polypes

puis du corail, pag. 116, 129 (10 lignes)

Pendant plusieurs heures, entièrement absorbé, je continuai mes recherches au milieu même de l'élément qui les avait livrées ; mais je fus interrompu dans ma contemplation par le capitaine X...

– Vous m'excuserez mon cognilion, me dit-il ; mais dois-je en effet, interroger un professeur d'histoire naturelle ; je lui adresse volontiers de ma main, et il n'est pas une partie du vaste globe qui ne lui soit connue. Vous voyez que l'océan est inépuisable.

– Oui, capitaine X, vous avez là une collection qu'aucun naturaliste des plus riches musées de l'Europe, mais ne peut former par ses admirables collections, mais j'ignore encore ce que vous allez faire pour la conservation qui les porte. Je ne veux point pénétrer des secrets qui ne m'appartiennent point, mais j'avoue que je voudrais bien savoir la force motrice qu'il emploie dans ses flancs, ses machines, comment il se manœuvre

– Il y a dans tout cela, monsieur Aronnax, des choses que je veux bien vous révéler ; mais il vous faudra venir où vous verrez. Mais avant, veuillez vous rendre dans la chambre qui vous est destinée ; il faut bien que vous sachiez comment vous serez installé ici pendant le temps indéterminé que vous devez y passer.

– Je vous suis.

Le capitaine X ouvrit une porte de côté ; je le suivis par les escaliers, et j'arrivai vers l'arrière du navire dans une vaste cabine, meublée élégamment de divans, d'une étoffe élégante, d'une véritable richesse de tous les navires qui auraient fait honneur à un plus élégant hôtel.

Je ne pus que remercier mon hôte

– Votre chambre est contiguë à la mienne, me dit-il en ouvrant une porte, et la même donne sur le salon que nous avons quitté.

J'entrai dans une chambre d'une propreté rare, et plus que confortable ; mais remarquable surtout par la lumière, une large fenêtre de verre, et par l'air vif et pénétrant qui circulait librement. Quelle différence avec mon cachot du Nautilus, où je me croyais emmené loin du monde civilisé ! Là, je devinais, je sentais la fuite ; ici, je pouvais espérer

Chapitre 12.
Tout par l'électricité

– Monsieur Oyonnax me dit-le capitaine X... vous voyez
Devant vous tous les instruments qu'exige une bonne de
navigation ; ils sont tous connus et vous en connaissez l'usage. Voici le thermomètre qui me donne
la température de l'atmosphère, du second thermomètre
fréquent qui me donne la température de l'eau aux
divers profondeurs, le baromètre qui me permet de
peser le poids de l'atmosphère et de prévoir les changements de temps, l'hygromètre qui me mesure
la sécheresse ou l'humidité atmosphérique, le
storm glass, dont le mélange en se décomposant me
saura prévoir les tempêtes, la boussole ou le compas
qui permet de diriger ma route, le sextant qui
me donne la hauteur du soleil et la latitude, le chronomètre
qui me permettra de calculer ma longitude, et enfin
les lunettes de jour et de nuit qui me servent à
scruter tous les points de l'horizon, quand je serai
le matelot remonté à la surface de la mer. Vous
voyez que je suis complètement armé.
– Oui, monsieur, vous avez tous les instruments
ordinaires à la navigation, excepté deux que
je vois absolument inconnus.
– Lesquels mon Dom, répondit. Dites-moi aussitôt,
obéissant ; j'ai hâte, qui me plaît à tous les usages
et qui règne en maître ici. Chez vous, chez l'électricité. Tantôt j'ai pour elle admiration, elle me
charme, elle me conduit, elle règle mes pas
– L'électricité
– Oui.
– Mais vous ne savez avec une puissance de locomotion
qui s'accorde mal avec l'électricité ; jusqu'ici, sa
puissance dynamique ne nous est connue ; on n'a pu
produire que de petites forces.
– Répondit, mon électricité n'est pas celle de tout le
monde. S'il y a bien un secret que je demande à ne pas
vous dévoiler et garder soi.
– Mais le moteur que vous employez n'est-il pas,
par exemple, il faut dire ici, comme vous n'avez
aucune communication avec la terre, je ne vois pas
trop comment vous le remplacez
– Ces messieurs sont bien, je crois que vous trouverait au
fond du cœur, du même je suis curieux des secrets des
chemins de fer. Mais ce serait indiscret, alors
serait encore demander si la terre ce que je ne veux
pas bien demander.
– Mais à quoi bon
– à être mes passagers. Vous savez la composition. Sur
1000 grammes d'eau on trouve en moyenne sodium 96,47
d'eau, 2,70 de chlorure de sodium puis des chlorures
de magnésium, de potassium, du bromure de magnésium
du sulfate de magnésie, du sulfate de chaux, du
carbonate de chaux, en petite quantité à mêlé le chlorure
de sodium y entre pour une grande moitié. Or c'est
ce sodium, que j'emploie
sur le sodium

et ainsi un manomètre en communication avec l'eau extérieure fait il m'indique la pression, et me fait savoir la profondeur à laquelle je suis descendu.

— Oui, le rodium, mélangé au mercure, il forme un amalgame qui remplace le Zinc dans nos éléments Bunzen, Quinson ; le mercure reste toujours, et je n'ai que le rodium à remplacer, et dès lors nous ne le fournirons, de plus, la pile au rodium peut être employée jusqu'à 100 ohms la plus forte. Ainsi, l'ozone me fournit l'électricité, et l'électricité donne au naufrage la chaleur, la lumière, la vie, le mouvement.

— C'est merveilleux

— Oui, vous pouvez voir par l'application de ce premier agent. Cette horloge électrique et marine avec une régularité qui défie celle de tous les chronomètres, une fois mise en mouvement, vous voudrez suspendre à la paroi de votre chambre. Elle est divisée en 24 heures

— mais nous n'avons pas fabriqué l'air nécessaire à votre respiration.

— Oh ! j'aurais pu fabriquer l'air moi-même ; mais dans ces régions inhabitées, puisque je remonte quand je veux à la surface des eaux, comme les cétacés, et que je peux renouveler ma provision, mais si l'électricité me fabrique bon air, elle me permet aussi de pompes puissantes, de condenser dans des réservoirs spéciaux, ce qui me permet au besoin de prolonger mon séjour dans les couches profondes.

comme les horloges italiennes, ce qui m'est nécessaire, car pour moi, il n'y a ni nuit ni jour, mais ni soleil ni lune, mais cette lumière factice que j'entraîne avec moi au plus profond de l'Océan. Et tenez en ce moment il est deux heures du matin.

— En effet, dis-je.

— Cette application de l'électricité, le cadran muni d'une aiguille mobile, m'indique constamment la vitesse du Nautilus. C'est un fluide électrique. Le long de toutes mes flancs, bien isolé, un fil électrique parfaitement isolé, et l'aiguille m'indique la vitesse, en comptant les tours de l'hélice. Vous voyez toujours devant les yeux, et la vitesse actuelle du moment, et la distance parcourue,

— Mais un merveilleux, capitaine X..., et il est certain que si vous cherchiez ici cet agent merveilleux que vous dédaignez pour le reste, l'hydrogène de l'eau, et qu'il suffirait à lui seul à tous les besoins de l'humanité.

— Nous n'avons pas fini, monsieur, vous voulez me suivre, nous visiterons l'intérieur du Nautilus.

En effet, je connaissais l'avant de cet admirable bateau pour mon usage. Du centre à l'éperon, il avait ses dépendances : la salle à manger de 6 mètres, séparée du fumoir par une cloison étanche, le fumoir de 5 mètres, le grand salon de 10 mètres séparé de la chambre du capitaine par une cloison étanche, la chambre du capitaine de 5 mètres, sa longueur de 2 m.50, et aussi son réservoir d'air pur de 7,50 qui s'étendait jusqu'à l'extrémité. Les cloisons étanches étaient munies de portes qui fonctionnaient facilement et rapidement au moyen d'électro-aimants et assuraient la sécurité en cas de voie d'eau.

Je suivis le capitaine X..., qui reprenait par les coursives situées au-dessus du bâtiment par l'arrière au centre même. Il ouvrait une sorte de puits ménagé dans deux étroites ; une échelle de fer aboutissait à la paroi supérieure.

Je demandai au capitaine à quel usage était destiné

Ouverture. La porte étanche mobile de la pile au II-7
Rodium est le double de celle de la pile au Zinc

Et en ce moment nous filons avec une vitesse modérée de 15 milles à l'heure.

cette cigale.
– Elle conduit à mon canot
– qui ? vous avez un canot
– Sans doute. Il peut servir à la pêche
– mais alors pour vous embarquer vous êtes forcé de revenir à la surface de la mer.
– Assurément. Ce canot est placé à la partie supérieure de la coque du Nautilus, dans laquelle il dispose une cavité pour le recevoir, et dont il emplit exactement la forme. Il est rattaché par des boulons que le fisseur a la coque, et de plus par autant pointes d'acier. Cette cigale conduit à un trou d'homme percé dans la coque du Nautilus, et correspondant avec un trou pareil percé dans le flanc du canot. Quand je veux m'embarquer, je ne m'introduis dans le canot avec mes compagnons, je referme l'une, celle du Nautilus ; je referme l'autre celle du canot ; je largue les boulons, et mon canot vide de revient à la surface de la mer avec une rapidité prodigieuse. Là, j'ouvre la panneau du pont triangulaire formé de je dresse, je lève ma voile, ou je prends mes avirons et
– Mais comment revenez-vous à bord
– Je ne reviens pas, monsieur, le yacht revient à mes ordres, si mes ordres électriques lui parviennent à l'avance.
– A vos ordres
– à mes ordres. Un fil électrique me rattache à lui ; je lui lance un télégramme, il revient à moi.
– De plus en plus merveilleux.
Nous traversions le puits par la verticale ; je remontais une épaisseur de 2 mètres de glaces liquides qui devaient, en vertu de l'inertie, former un bastion de mêtres. Puis je trouvai les couches longues de 3 mètres.
La électricité faisait tous les frais de la cuisson, plus énergique et plus obéissante que le gaz lui-même ; les cuissons s'engageaient et s'opéraient en hâte. Les fils arrivaient sous les fourneaux d'aluminium une chaleur qui pouvait être régulièrement maintenue et distribuée.
La se trouvaient aussi des appareils distillatoires, également au fil électrique, et qui par la vaporisation de l'eau de mer fournissaient à excellente eau potable.
Après la cuisine venait le poste de l'équipage long de cinq mètres ; tous les cadres réunis pouvaient donner asile, à une vingtaine d'hommes, et en effet, il n'en fallait pas plus que cela pour manœuvrer le Nautilus. Je pensai donc que l'équipage de ce steamer marchand ne devait pas être nombreux.
Dans deux mois de marche nécessaires de travaux de bord, il ne me serait même pas nécessaire d'augmenter mon personnel.
Ici se trouvait aussi la quatrième chambre qui séparait la poupe de la cambuse des marins. Plus loin s'étendait sur le capitaine X... spacieux de premier ordre, avec dépôt d'un merveilleux appareil de locomotion.
La cambuse où je pénétrai, éclairée superbement, comme toutes les autres, était vaste ; elle ne mesurait pas moins de 20 mètres de longueur. Elle se trouvait naturellement divisée en deux parties. La première contenait les chemins qui prenaient avec l'électricité, et la seconde le mécanisme qui se communiquait par cette électricité, qui transmettait son mouvement à l'hélice.
Je fus surpris tout d'abord de l'ordre qui général qui caractérisait cette cambuse. Le capitaine X... d'une espèce.

— Il y a en effet, me dit-il, quelques dégagements de gaz produits par l'emploi du sodium, mais c'est un inconvénient insignifiant ; d'ailleurs, tous les matins nous purifions le navire en le ventilant à grand air.

— C'est prospère

— Voici, monsieur le professeur, la marche du Nautilus ; l'électricité est produite par des éléments Bunsen, car les éléments Ruhmkorff seraient trop puissants ; ils sont relativement en petit nombre, mais forts et grands ; ils ont leur maximum de valeur ainsi. L'électricité produite se rend à l'arrière, où elle agit sur des électro-aimants de modèle particulier, qui font mouvoir le levier commun à l'hélice.

— Et vous pouvez obtenir une vitesse

— De 40 milles à l'heure.

Il y avait là un mystère que j'entendais bien pénétrer ; l'électricité n'agissait donc pas de manière directe ; mais j'étais encore, et je le répétais pas. Où était la puissance, dans la transmission, ? dans l'hélice dans l'électricité, qui lui est si prodigue ? Nous allions bientôt savoir.

— Capitaine X... dis-je, je constate les résultats, et je ne cherche pas à les expliquer. J'ai vu le Nautilus manœuvrer devant la Lucerne, et je sais à quoi m'en tenir sur sa vitesse, mais on ne voit pas. Il faut voir où on va, il faut se diriger à droite, à gauche, de haut, en bas. Comment atteignez-vous de grandes profondeurs ? et où vous trouvez une résistance ? Comment vous procurez-vous sous la mer la lumière ? Comment votre navire supporte-t-il la pression ? Enfin les détails qui vous étonnent ? Je suis prêt à vous les demander

— Ainsi, répondit le professeur, dit le capitaine, après un léger préambule. Je ne sais si nous resterons jamais les continents. Il me paraît que l'occasion ne se présentera pas, et si vous les revoyez, ce que nous aurons vu, ce que vous aurez la permission de dire ne vous intéressera guère. Vous avez voulu faire notre histoire, suivez-nous dans notre cabine de travail, la vôtre apprendra bientôt ce que j'ai vu ; elle suffira de savoir sur le Nautilus.

Il me fit asseoir sur les divans d'une bibliothèque qui ornait le salon, et il allait prendre la même position, quand il aperçut mon pantalon. Je vis un sourire errer sous sa moustache, et qui parut se refléter sur [illegible] d'un [illegible] !

— Monsieur, répondit le professeur, les divers habitants de ce bateau sont mes amis, qui vous sont nécessaires pour le comprendre. Il affecte indifféremment la forme d'un cigare aussi qu'on en a déjà compté à Londres. Sa longueur de tels en tête est de 70 mètres, et son bau, à la plus grande largeur de 8 mètres. Il n'est donc pas construit sur le dixième ; mais en bateau doit satisfaire aux conditions pour que l'eau ne trouve aucun obstacle à son déplacement. Ses deux cloisons vous permettent pour un tonnage de 1011.47 mètres cubes, et son volume de 1507,2 mètres cubes ou tonneaux. Lorsque j'ai fixé le plan de ce bateau, j'ai voulu, qu'en équilibre dans l'eau, il plongeât des 9/10e et émergeât pour émergeant 1/10e. Lorsque il devait donc déplacer 1356,48 tonneaux d'eau, dus à divers 9/10e de son volume. J'ai donc dû répartir dans ce 1356,48 tonneaux, les diverses parties qui devaient le composer, de manière convenable. Le Nautilus est donc formé de deux 4264

Il est long pour aller vite.

Plan de répartition

Trois en longueur
deux en profondeur
Il peut donc se plonger
à peu près sur le diamètre
dans les deux sens

voyez remuer entre eux par des fers en T formant clôtures et leur donnant une rigidité extrême. La tôle plaçant qui forme la première voyez n'a pas moins de 5 centimètres d'épaisseur, et pèse 394 t. 96. La seconde enveloppe, la quille, la membrure, le bâti, les divers renforts et munitions présente 961 t. 62, qui s'ajoutés aux 394 t. 96 de la première enveloppe forment le poids de 1356 t. 58. Clair entendu.

— Parfaitement entendu

— Lorsque donc le navire se trouve à flots dans un endroit où il n'émerge que d'1/10e. Si donc, j'ai dispose des réservoirs capables à une capacité égale à ce déplacement, c'est-à-dire qui puissent contenir un poids d'eau égal à 150 t. 72, et que par la remplissage d'eau, le bateau déplacera alors 1507 t. 20, en les prenant, ce qui revient au même, sera complètement immergé. Or, c'est ce que j'ai fait. Les réservoirs existent en abord dans la partie inférieure du navire. Quand ils sont remplis, ils se remplissent, le bateau s'enfonce et vient affleurer la surface de l'eau.

— Tout cela est très simple apparemment, mais vous avez alors à la vérité difficulté. Que vous arriviez à la surface, bien entendu plus bas, n'allez vous pas subir de la part de l'eau une pression qui va peut-être atteindre par 30 mètres d'eau. Or, a moins que vous ne remplissiez le navire tout entier, je n'imagine pas que vous puissiez arriver à le faire plonger

— Je vous demande bien pardon; et il ne faut jamais confondre la statique avec la dynamique; et j'ai très peu de travail à déplacer pour aller dans les bas-fonds de l'océan. Le corps est mis en équilibre à devenir soudain. Voulez-vous me permettre de vous

— Lorsque je vous demande que ce réservoir soit rempli de pierres, je n'ai en vue que d'avoir de la matière, de la masse, de diminuer le volume de l'eau de mer. Or, si l'eau n'est pas comprimée, et il en est absolument de même pour l'eau de mer, cette réduction n'était que de 0,00436 sur 436 kilogrammes par atmosphère. Supposant d'aller à une profondeur de 1000 mètres, je tiens compte alors de la réduction de volume sous une pression équivalente à une colonne d'eau de 1000 mètres, c'est-à-dire sous une pression de 100 atmosphères; cette réduction sera alors de 0,00436, et le volume d'eau à déplacer deviendra le poids total 1507,2 (1+0,00436) ℔ égale 1513,77 donnant l'augmentation de poids n'est donc que de 6 t. 57.

— Je comprends, or, j'ai des réservoirs supplémentaires qui me permettraient d'embarquer plus qu'à 100 tonneaux, et d'aller à des profondeurs considérables. Lorsque je veux remonter à la surface et m'affleurer, il me suffit de chasser cette quantité d'eau, et pour que le Nautilus émerge de moitié de sa capacité totale, je n'ai qu'à le vider entièrement.

— Vraiment vous me comblez capitaine, et permettez maintenant que je vous félicite plus que jamais pour l'ingénieuse idée que vous avez eue. Mais puis-je voir la difficulté.

— Laquelle, dit le capitaine en souriant

— Lorsque vous êtes par 1000 mètres de profondeur, votre bateau supporte une pression de 100 atmosphères; si donc, afin de diminuer votre réservoir supplémentaire pour remonter à la surface, il faut que vos pompes vainquent cette pression de 100 atmosphères; de là une puissance....

4317

et la pression de rester à des pressions de 100 atmosphères

et sa densité par rapport à l'eau est de 7,8.

quille, qui a été faite par 624 t. 4, car sa longueur de 70 m. et a 0,50 de hauteur sur 0,25 de largeur

Il resiste comme un bloc - son bordé ne peut céder; il adhère par lui-même, et non par le serrage des rivets et l'ensemble de la construction qui résulte du parfait assemblage de la matériaux, lui permet de défier les mers les plus violentes.

$$\frac{1}{10} \quad \frac{10}{100} \quad \frac{100}{1000}$$

— ... électricité seule peut me donner ; je vous dis, je vous répète que la puissance dynamique de ma machine est pour ainsi dire infinie. — D'ailleurs, je ne me sers de mes accumulateurs que pour des profondeurs inférieures de 1500 à 2000 mètres pour ménager mon appareil, et lorsque le bateau me prend à bâbord ou à tribord mes forts à 2 ou 3 lieues sous l'eau, j'emploie des manœuvres plus longues, mais infaillibles.

— Les quelles ?

— Ceci m'amène naturellement à vous dire comment se manœuvre le Nautilus.

— Je vous dis impatient de le savoir.

— Pour le gouverner suivant mes plans horizontal, vertical, sur tribord, babord, évoluer dans un plan horizontal, je me sers d'une gouvernail ordinaire, fixé sur l'arrière de l'étambot, une roue et des bragues de cuir mettent en mouvement. Mais je peux aussi me mouvoir de bas en haut, et de haut en bas ; au moyen de deux plans inclinés fixés aux flancs du Nautilus à son centre de flottaison, et qui à la manœuvre de l'intérieur. Les plans sont ils dans le plan du bateau, le bateau chemine horizontalement. Sont-ils inclinés de l'avant à l'arrière, le bateau plonge suivant une diagonale qui l'amène obliquement à la pression qu'il me plaît, et dès que par que l'on plus grandes profondeurs. Sont ils inclinés de l'avant à l'arrière, le bateau remonte suivant une diagonale, en même, si je veux remonter rapidement à la surface ; et la proue du canot le fait remonter verticalement comme un rapide monstre qui va bondir hors de l'océan et retomber dans ses abîmes.

— Bravo ! — mais votre timonnier, il faut qu'il voit le canot à travers, ou au milieu du canot.

— Mon timonnier est placé dans une sorte de cage qui fait saillie à la partie supérieure de la coque, et qui est fermée en avant par des verres lenticulaires de cristal, capables de supporter les plus puissantes pressions.

— Bravo, mais — mais pour voir, il faut de la lumière, et par les plus profondes nuits de l'océan il faut de la lumière.

— Ces mêmes feux électriques éclairent mon canot de manœuvre.

— Vous y voyez, répondis-je, assez pour cela.

— Ah, bravo ! mais vous expliquez aussi phosphorescence que la fantastique les savants

— Oui, monsieur ! Ah ! c'est un beau navire que le Nautilus. Il faut en avoir pour un navire ordinaire, si rapide, le premier submersible ou le second de l'Abraham comme un bateau de la Hollande ou Jamais, sur le Nautilus plus vite ; il n'a pas de déformation à craindre, pour la construction en acier ; pas de graisse que le roulis ou le tangage fatigue ; pas de voiles que le vent emporte ; pas d'emploi inutile de machines à vapeur, puisque l'électricité fait mon service ; pas d'incendie à redouter puisque toutes mes machines sont logées en un tube, et que le peu de bois qu'il contient est tellement éloigné, puisque incombustible, par l'emploi de matériaux calculés avec délicatesse ; pas de remonter puisque il est tout à naviguer sous la eau profonde ; pas de tempêtes, puisque quelques mètres sous la eau, on trouve cette tranquillité absolue, l'idéal que bien mérite ce fluide qui forme les mers du vent. Voilà, monsieur, tout le bâtiment en quelques mots.

Le capitaine X... parlait chaleureusement ; ses yeux, ses gestes, tous prouvaient l'amour et l'admiration qu'il avait pour son navire, comme un père aime son enfant.

— Pardon, monsieur, ou vous pour le savoir, de vouloir à garder le secret sur une construction si importante

— pardon, mon parti pris de ne rien cacher de mes idées en face d'hommes, — des gens de mérite, pratiques et des esprits différents, et en remplissant les fonctions variées de l'intelligence des objets

l'une n'ignorant rien de l'autre

pas de mystère qui s'épaissit

Bureau Veritas.

de rien et vous, que l'imagination la plus riche ne saisirait dans le navire que le constructeur, le commandant plus que le manœuvre même qui le conduit, je suis tout à la fois

— mais vous êtes donc originaire

— oui, j'habite à Paris, à Londres, à New York.

Mais Conseil a fait
— un mouvement qui
et bientôt après

L 490

– Mais alors le prix a été exigé
– remarque, un navire en fer coûte 46 000 par l'ennemie
alors qu'un [illegible] en a coûté 1 687 500 et sans le
remorquage, 2 milliards.
– Mais alors vous êtes ruiné
– ruiné ? Oui, et je pourrai sans me gêner puiser les
3 milliards de la Banque.
Ah ! ça mais ! et fini. L'amour devait me l'apprendre 4400

Chapitre 13.
Le fleuve noir

La partie de la terre occupée par la mer est évaluée à
3 832 558 myriamètres carrés environ ; cette masse liquide peut être
évaluée à 2 milliards 250 millions de mille cubes d'eau qui, remis – 38027 milliards d'hectares
formeraient une sphère de 60 lieues de diamètre. Chaque pays
la quantité d'eau que verseraient tous les fleuves de la terre
pendant 40 000 ans.

Aux époques géologiques, après la période du feu commença la
période de l'eau. L'océan fut d'abord universel : peu à peu, les à l'époque silurienne
îles émergèrent, furent exhaussées de nouveau par des éruptions partielles, sous l'action du principe plutonien
apparurent. Des continents se formèrent, et ainsi la partie solide
du globe apparut telle qu'elle est actuellement à peu près, le
globe ayant conquis sur le liquide 37 657 000 milles géographiques
carrés, soit 12 916 millions d'hectares.

La configuration des divers continents a permis de diviser
les eaux en cinq grandes parties : l'océan glacial arctique, l'océan
glacial antarctique, l'océan indien, l'océan pacifique et l'océan
Atlantique.

L'océan Pacifique ou Grand océan s'étend du Nord au Sud
entre les deux cercles polaires, et de l'Asie à l'Est à l'Amérique à l'Ouest. Il s'étend sur 145 degrés de longitude
l'Amérique et l'Asie. C'est la plus étroite des mers ; les continents
sont larges et hauts, les côtes rocheuses, les plages abruptes.
C'est le pacifique que nous allions appeler d'abord à parcourir
dans les conditions les plus singulières de locomotion.
– Monsieur le professeur, me dit le capitaine X..., nous n'avons pu
vouloir bien prendre un levé exact de notre position relativement
point de départ de notre voyage. Voilà midi sonné, le quart, nous
allons remonter à la surface des eaux.

Il pressa trois fois un bouton électrique. Le signal
fut compris comme il avait été donné. Les pompes aspirèrent l'eau des réservoirs
manœuvre, et l'aiguille indiqua bientôt par les différentes de
pression la marche ascensionnelle du Nautilus.
– Nous pouvons arriver, veuillez me suivre.

Je me trouvai bientôt au pied de l'escalier central qui
conduisait à la partie supérieure du bateau. Je gravis à la suite
du capitaine X. Le panneau avait été préalablement ouvert – et
bientôt je me trouvai sur une plate-forme qui émergeait d'un
décimètre de son diamètre. Cette plate-forme était creusée dans
son milieu pour recevoir le canot qui y adhérait généralement
en avant et en arrière de ce canot je vis la cuirasse des
panneaux protégée par son verre épais, et la cuirasse du fanal
qui éclairait notre route au fond des eaux.

La mer était magnifique, le ciel pur. Le bord n'apparaissait à peine les longues ondulations de l'Océan. Jamais le
état de la mer n'avait été plus propice aux observations.
une légère brise de l'est ridait seule la surface des eaux.

X., armé de son sextant, prit la hauteur du soleil, et
attendit que l'extrémité du bord de son astre supérieur le
touchât à l'horizon. Il regardait, pas un de ses muscles ne
tressaillait ; et son sextant n'eut pas été plus immobile dans
une main de marbre.
– midi, fit-il, grand mercredi.
Je jetai un dernier regard sur cette vaste mer, et je
descendis au grand salon.
Le capitaine X... fit ses calculs, donna successivement la
longitude, qu'il contrôla par des observations précédentes
et me dit.

4466

- mes[illegible], le professeur. Nous sommes par 30 137°15' de longitude O., et 30°07' de latitude nord, c'est-à-dire à 300 milles environ des côtes du Japon. Et aujourd'hui, 8 9bre 1867, à midi, que commence notre voyage d'exploration sous ces eaux.

Vendredi

- Dieu nous garde ! fit-il.
- Monsieur Aronnax, commença le professeur, je vous laisse à vos affaires et le salon est à vous pour toute la journée, comme votre fauteuil, je vous demande la permission de me retirer.

J'ai un salon, me suis tendu par la main, et je me retrouve. Je restai seul dans ce salon, absorbé par la pensée que mes débuts sont étranges, et que mon début de cet étrange, a capitaine X. plus étrange encore. Le mépris, ne peut-être cette haine qu'il portait à l'humanité, cette haine qui s'exerçait peut-être des vaisseaux terrestres, qu'elle était sans origine ? J'aurai à l'apprendre. Il ? Saurai-je à quelle nation appartenait cet homme extraordinaire qui semblait se faire gloire de n'appartenir à aucune ? Mais, que le hasard avait jeté à son bord, mais, dont il avait tant à me cacher les traits, mais qu'il s'efforçait vainement de me voir, il m'avait accueilli froidement, mais hospitalièrement. Mais dans tout salement. Il n'avait jamais pris la main que je lui tendais, il ne m'avait jamais tendu la sienne.

Pendant quelque temps, je demeurai absorbé dans ces idées si préoccupantes - Puis mes yeux se fixèrent sur le vaste planisphère qui couvrait la table. Je plaçai le doigt sur le point même du départ.

Le planisphère indiquait même la direction de ces courants spéciaux, qui traversent sur la même ligne par leur couleur et leur température, et dont le principal est le Gulf stream. Le sont de véritables fleuves de la mer. Ainsi il porte le nom de Kuro-Sivo du Japon ; c'est le fleuve noir ~~dont [illegible] plus large que le Gulf stream~~, qui s'échappe du golfe du Bengale où il va chercher les rayons perpendiculaires du soleil des tropiques, traverse le détroit de Malacca, prolonge les côtes d'Asie, s'avance au nord jusqu'aux îles Aléoutiennes, y apporte les produits indigènes tropicaux ; puis qui, dévié par le contre-courant froid de Behring, descend le long des côtes de la Californie, et je me perdais rêveusement dans la nuit même du canal du Pacifique, quand la porte du salon s'ouvrit.

Ned Land et Conseil apparurent et demeurèrent muets de surprise à la vue du merveilleux de ce musée.

- Par la Sainte-Vierge, ou vous-même, s'écria le Canadien au nom de Québec.
- C'est plaît à monsieur, répondit Conseil, ce sera plutôt à l'hôtel du Commerce.
- Mes amis, répondis-je vous n'êtes ni au Canada ni en France, mais avant du Nautilus, à 30 mètres au-dessous de la surface de l'Océan pacifique.
- Je saurai croire monsieur, puisque vous le dites, mais franchement il y a de quoi étonner, même un simple flamand comme moi.
- Et ne me dites pas, mon ami, de regarder, car pour un classificateur comme vous, il y a de quoi s'amuser ici.

Je n'avais pas besoin d'encourager Conseil. Le brave garçon était déjà à la besogne, et je l'entendais marmotter des noms de gastéropodes, famille des Buccinoïdes, genre des porcelaines, espèce des cyprea Madagascariensis, etc..

Ned, mon cerveliglotton, m'interrogeait sur mon curieux hôte le capitaine X... Avais-je découvert qui il était, d'où il venait, où il allait. Qu'il comptait faire de nous. Vers quelles profondeurs des mers, il nous entraînait, mais mille questions auxquelles je n'avais pas le temps de répondre.

Je lui dis tout ce que je savais, ou plutôt tout ce que je ne savais pas. Puis, je lui demandai ce qu'il avait pu apprendre de son côté.

4545

- Signal méridien
- de Paris. Pour les observations au méridien de Paris, de Greenwich et de Washington - nuit sans vue, pour servir à celui de Paris

8 9bre = 1867

Voir à [illegible] ; pour donner la route à 19 N.E. par 50 mètres de profondeur, voir la carte, et vous pourrez suivre.

navire d'amour, ou de haine politique ?

Le 6 courant. Sc. 12 308

120
12

68
2
96
24
120
12
24

– rien appris, rien entendu, rien vu, répondit le Canadien par
même l'équipage de ce satané bateau – où reposerons-nous ce soir,
ce soir-là. – Est-ce qu'il est électrique aussi comme tout ce qui
se passe dans cette horrible ~~maison pour~~ ~~le diable~~ ?
– Peut-être.
– Combien pensez-vous être d'hommes à bord, demanda Ned, qui
avait toujours raison. Six vrais, cinquante, non !
– Une vingtaine, je suppose, d'après ce que j'ai vu dans le porte-
manteau d'où l'on a pas quelque de se sauver encore, aussi Ned, mieux
au contraire de voir comme nous tous ces marins.
– Vous, monsieur le professeur, mais on ne vous voit ni on ne verra
rien ; nous sommes emprisonnés dans une prison de tôle. Ce qu'il
y a dans la mer autour de nous, c'est comme si nous étions
aveugles...

Ned Land avait à peine prononcé ces mots, que
l'obscurité se fit subitement, l'obscurité profonde dont rien
nous avait déjà rendus ; la flamme lumineuse s'éteignit subi-
tement, et ce fut si subite, que mes yeux en ressentirent comme
une impression douloureuse, analogue à celle que produirait le
changement contraire, le passage subit de l'obscurité à la lumière.

Nous étions tous ici, sans attendre à tout, ne beau-
coup peu, ne sachant pas quelle surprise agréable ou désagréable
nous était destiné. Quand un glissement se fit entendre ; on sen-
tit que la paroi mouvante sur les flancs du navire. Nous
l'obscurité était toujours profonde.
– Chez la fin, dit Land
– ordre ou hydrocudiens, murmura Conseil.

Soudain, le jour suffit et de chaque côté du salon, à
travers deux verrières obliques, de 3 mètres environ sur un
mètre de largeur, les mers légendes nous apparurent, vivement
éclairés par les effluences électriques. Nous n'étions séparés de la
mer que par une plaque de cristal.

Je frémis d'abord, à la pensée que cette fragile plaque
pouvait se briser. mais je rassurai. le cristal, fragile en effet,
offrait une résistance considérable. Dans des expériences faites en
1856 à la pêche à la lumière électrique faites dans la mer
du nord, on a vu du cristal, sous une épaisseur de 7 milli-
mètres seulement, résister à une pression de 16 atmosphères, tout
en laissant passer de puissants rayons calorifiques qui lui
superposaient inégalement la chaleur. Or, le cristal qui nous
séparait de l'eau n'avait pas moins de 21 centimètres, soit 7 m
à dire 30 fois cette épaisseur. Il était maintenu par de
puissantes armatures, et on peut dire que sa résistance était
infinie.

Quand à la mer, éclairé par ces puissants rayons du soleil
d'équinoxe, elle était littéralement vitrifiée dans un rayon d'
un mille de chaque côté du navire.

Quel spectacle et comment ! mais laissa mes d'admira-
tion. Comment peindre les effets de la lumière à travers les nappes
liquides, à toute ordre du milieu, et la dégradation qui
les atteint jusqu'aux dernières ondulations et jusqu'aux dernières
profondeurs ; on ne peut mieux dire qu'on disait que l'élément
de la lumière liquide et rien plus de l'eau lumineuse.

On connaît la transparence de la mer. On sait que l'
emporte en limpidité sur l'eau de roche. Les substances minérales
et organiques qu'elle tient en suspension, accroissent encore sa
limpidité. Dans certains points de l'Océan, aux latitudes, l'
mètre de profondeur n'empêche pas d'apercevoir le fond de l'o
céan, comme s'il était à quelques mètres de la surface, et l'on
paraît rester à 300 mètres la profondeur à laquelle les
rayons du soleil ne parviennent plus d'apercevoir. Mais ici
l'élément liquide, la lumière paraît partie intégrante ; elle se
produisait dans son milieu de l'onde, et sans admettre
même l'hypothèse d'Ecremberg qui voit à une illumination
phosphorescente de la mer, on comprenait l'effet de la puissance
lumineuse émanée au sein de cette

7 m
7 c. 10
14

épaisseur variant de 11 mètres au fond à 21 cent. au centre

4614

Il y avait des jeux de lumière étonnants qui rappelaient ceux de la lune à l'y méprendre à partir d'une certaine intensité, et avec toute la pureté et la limpidité d'un aquarium. De chaque côté du bateau, c'était une fenêtre ouverte sur l'abîme sans fond des eaux ; l'obscurité du salon faisait valoir la clarté extérieure et le cristal faisait voir l'office de la retenue à un milieu aquatique.

Le Nautilus ne semblait pas bouger tant que le log électrique accusait une vitesse de quinze 10 milles à l'heure. C'est que les points extérieurs m'échappaient ; partout, cependant, sur les lignes d'eau brisée par son avant apparaissaient, et sur le rayon filer avec une vitesse excessive.

Nous étions donc accoudés devant les vitres, et pendant de nous n'avait encore parlé ; quand enfin Ned

« Vous voulez-vous, ami Ned, à vous voyez.

– Curieux ! curieux ! faisait le Canadien

– on viendrait de plus loin pour voir ça !

– oui ; répondis-je, et je comprends l'existence de ces gens-là dans ce milieu si étrange – Il leur fait un monde à part, le monde sous-marin, et il a du y voir des merveilles

– mais il ne vient pas nous les expliquer ces merveilles, répondit le harponneur

– non. Avons-nous du moins tout suit de ce spectacle.

– Des poissons, fit Conseil

– Oui ! déjà enflammé par l'étude des poissons, je suis fier dans leur milieu natal, et pour plus dans un aquarium.

– l'aquarium n'est qu'une cage, répondit Ned, et ce n'est pas dans une cage qu'il faut aller observer les habitants des rivages

– oui, mais il n'y a pas de poissons, dit Ned.

– si mon bon, fit Conseil, n'avons-nous pas rencontré ces poissons

– je ne les connais pas ! fit Ned

Quoiqu'il en soit, Ned ne les connaissait pas. Tout le monde sait que

~~Les poissons~~ les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des Vertébrés ; on les distingue ~~en deux grands sous classes~~ à leur squelette osseux « des vertébrés à circulation double et à sang froid, respirant par des branchies et destinés à vivre dans l'eau » Deux sous divisions, la série des poissons osseux, c'est à dire ceux dont le squelette est composé de vertèbres osseuses, et les poissons cartilagineux, c'est à dire ceux dont l'épine dorsale est composée de vertèbres cartilagineuses.

Voilà ce que tout le monde sait, et il ne faut pas grand effort pour savoir de plus que les poissons osseux se subdivisent en six ordres[1] les acanthoptérygiens, ~~les abdominaux, les subbrachiens les apodes, les lophobranches et les Plectognathes,~~ et dont la majorité supérieure est complète, mobile, et dont les branchies offrent la forme de peigne, ordre qui se subdivise en 15 familles qui comprennent les trois quarts des poissons connus – perche commune.

2° les abdominaux qui ont les nageoires ventrales suspendues sous l'abdomen et en arrière des pectorales, sans être attachées aux os de l'épaule, ordre qui se divise en cinq familles qui comprend la plus grande partie des poissons d'eau douce, (carpe et brochet.

3° les ~~subbrachiens~~ subbrachiens dont les ventrales sont attachées sous les pectorales et immédiatement suspendues aux os de l'épaule, ordre qui contient 4 familles, (les morues) les plies, les limandes, les turbots, les barbets, les soles

4° les apodes au corps allongé, dépourvus de nageoires ventrales, et revêtus d'une peau épaisse, souvent gluante, qui ne comprend qu'une seule famille qui comprend 7 genres auxquels appartient l'anguille et le gymnote

5° les lophobranches, qui ont les mâchoires soudées et tellement soudées dans les branchies représentant de petites houppes rondes disposées par paire le long des arcs branchiaux, forment une famille qui comprend 4 genres parmi les quels on remarque les hippocampes et les Pégase dragon

6° les Plectognathes, dont les mâchoires et atteignent fixement sur le côté de l'intermaxillaire qui forme la mâchoire, et dont l'arcade palatine, soudée par suture avec le crâne, en fait la tête immobile, et qui manque de vraies ventrales, ordre qui comprend deux familles, où l'on remarque les tétrodons et les poissons lune.

– Avez-vous compris, maître Ned ?

– oui, mais il n'y a pas de poissons, dit Ned.

– si mon bon, fit Conseil, n'avons-nous pas rencontré ces poissons

– je ne les connais pas ! fit Ned

Quoiqu'il en soit, Ned ne les connaissait pas. Tout le monde sait que

cette science ne savait d'avantage, et lui d'ailleurs s'en ned, il ne pouvait souffrir qu'il fut mieux savant que lui.

– Ned, mon ami, vous êtes un fameux de poissons, vous en avez vu beaucoup, mais savez-vous, connaissez-vous le dessous

– dessous que je mangeons, croyez que je ne les mangeons pas.

– Bon ! ce n'est pas cela. nous allons en voir beaucoup, à sous les connaître.

– allons donc.

– Vous savez qu'on les divise en osseux et en cartilagineux

– je ne m'en doutais pas.

– mais savez-vous la subdivision de ces deux grands classes ?

– je ne m'en doute pas.

les limandes, les turbots, les barbets, les soles

– Alors toujours, aussi loin ?
– quant aux poissons cartilagineux, ils ne comprennent que 3 ordres : 1° les cyclostomes dont les squelettes sont réduits à un cartilage mobile, et dont les branchies s'ouvrent par de trous nombreux, ~~occupent la comparaison~~. ordre comprenant une famille, comme la lamproie

2°. les ~~po~~ Selaciens, aux branchies semblables à celles des cyclostomes, mais dont les squelettes intérieurs restent cartilagineux pendant toute la vie, le plus important de la classe, exemple, les squales et les rajas.

3°. les Sturoniens dont les branchies sont ouvertes comme à l'ordinaire par une seule fente garnie d'un opercule, qui comprend ~~un~~ deux remarquables esturgeons.
– C'est tout ?
– Oui ! c'est tout, et quand on sait cela on ne sait rien encore puisque les familles se subdivisent en genres, en espèces, en variétés.
– Ah bien ! aussi aussi, voilà du travail qui promet
– aussi. Les poissons, ~~n'ont rien~~ ne sont aussi, et cela fait dans leur milieu natal, et non pas dans un aquarium !
– Oui, dis-je l'aquarium n'est qu'une cage, et on n'est pas dans une cage qu'il faut aller étudier les mœurs des oiseaux.
– Ah bien, mon maître me dira-t-on ..

Cela signifiait que le brave garçon, tout dans l'extérieur qu'il était, n'était point un naturaliste, et n'était pas un naturaliste ; il n'aurait pas distingué une bonite d'un esturgeon.. Le matériel de bord qui manquait complètement à tout le poisson
– Ah bien, qu'importe
– un bonite, ~~pis le poisson~~
– et une bonite thynos, ~~appelons~~ dit Ned.
– genre des bonites, famille des ~~Ram~~ sclerodermes, ordre des plectognathes, classe des poissons osseux.

Décidément, c'était dur, Ned le savait, aussi était-il naturaliste complet.

Plusieurs poissons à corps comprimé, à peau grenue, et d'un aiguillon sur leur dorsale, ~~nageoire~~ se jouaient autour du navire ; ils agitaient les quatre rangées d'aiguillons qui garnissent chaque côté de leur queue ; Ned-Land leur jeta quelques harpons, blessa par dessous, et fort savant de pêche, saisit d'un coup sûr deux balistes aux riches couleurs dans les replis sombres des lames.

Puis d'une, un autre poisson de la classe des cartilagineux, et de la famille des sélaciens, une raie ondulait dans le courant ; mais ce qui fit battre mon cœur de naturaliste, c'est qu'elle appartenait à cet espèce rare, considérée comme douteuse pour beaucoup, que ~~ce~~ savants qui ne l'avaient vue que dans des recueils de dessins chinois. C'était en effet la raie oxyrhine ; dont le corps, brun jaunâtre à sa partie supérieure, offrait aux reflets les couleurs d'un rose tendre. Elle portait trois pinnules derrière son œil, et sa forme générale se rapprochait de celle de la torpille.

Bientôt toutes ces troupes aquatiques, attirées par les lueurs phosphorescentes de notre appareil, vinrent faire cortège au navire, rivalisant de beauté, d'éclat, de vitesse, - Effectivement dans l'ordre des acanthoptérygiens le ~~bar~~ labre vert des eaux du Japon, ~~de l'ordre des acanthoptérygiens~~, de la famille des labroïdes, le maillé barbarin, de la famille des percoïdes, vert foncé à la partie supérieure, et muni de chaque côté d'une raie noire longitudinale, le gobie cliotre, de la famille des gobioïdes, de couleur chamoisée, la nageoire caudale arrondie, et la tache violette sur le dos auprès des opercules, le scombre du Japon, de la famille des scomberoïdes, verdâtre, magnifique de reflets, au corps bleu clair, à la tête d'argent, et long de 2 décimètres, le brillant azuré dont le nom seul indique les couleurs dont il se pare, toute une série de la famille des sparoïdes, le sparre rayé ~~sparaillon~~ aux nageoires variées de bleu et de jaune, le sparre pâle à tête empourprée, et percé d'une bande noire sur sa caudale, le sparre mythos, le sparre zonephore orné de sa tête antérieure, des Canthorhines thynos, de la famille 4763

je vis dans l'espace de deux heures

du Bengale en fleurs, avec le long tube rouge au dessus du crane, et formé par le prolongement des os de la face, longs de trois pouces environ, et semblables à ceux que les peintres de la Méditerranée représentent des lézards de mer ou monstres aquatiques, longues de 6 pieds, et dans l'ordre des afrodes, dont les yeux vifs et petits, à la bouche vaste garnie de dents, et toute semblable à une serpent dont elle avoient les mouvements souples la salamandre du prince,

L'admiration de mes compagnons et de moi ne tarissait pas. Ned nommait les poissons, comme les savans moi, j'admirais toutes les merveilles. C'était l'ignorance renversée. J'étais prisonnier et j'étais libre. C'était une volupté perpétuelle.

Je me dérobai par toutes les rapidités que pouvait donner mes yeux étonnés. Jamais la splendeur des eaux de la Chine et du Japon. Les poissons étaient plus nombreux que les oiseaux de l'air, et leurs vêtements ne pouvaient être atteints par l'imagination et étonnaient toujours que le Nautilus portait dans ses flancs.

Nous en étions au plus beau de notre admiration, quand le jour de fête intervint dans le salon; les phénomènes de table d'usage se reproduisirent; la vision, le rêve disparurent subitement.

— Ah! quel spectacle, s'écria Conseil

— Effectivement, c'était assez beau

pour moi, je restais coi, et je ne sortais de mon extase que pour admirer leurs métamorphoses; la bouteille qui donnait la dernière fragrance au vin, le mannequin qui indiquait le retour d'infortunes, et ainsi le long chapelet qui me donnait une marche de quinze milles à l'heure.

J'attendais toujours que l'énigme de toutes ces merveilles vînt à paraître. Mais souvent, je ne parvenais pas. L'horloge marquait onze heures.

Je retournai dans ma chambre. mon réveil tenait sans me l'attendre. Je devais être une sorte de fortune parmi ces cyclones nocturnes, connus sous le nom de calme, d'un sommeil de plus, une fantaisie, d'autre table et de plus joyeux à partir, pouvait me manger délicieux, et qui avait du jeune, suivi les 80 livres dont parle Horace, avant de me jeter mes dix heures, et mes filets de table ayant vaincu chez de l'hôte caché empereur, qui paraît supérieur à celui de saumon.

La journée se passa à réfléchir, écrire, car les livres me manquaient pas à cette époque d'ennui; puis revint le dernier jour à mon coupé sur un lit de goutteux, et dormis du sommeil le plus tranquille au milieu des silences tranquilles au plus profond des flots.

Chapitre 14.

une soirée sous-marine

Le lendemain, je fus réveillé au milieu du rêve extatique que j'avais poursuivi toute la nuit, et à vrai dire, la continuation de ce rêve éveillé du jour précédent. Conseil vint comme si mon Galstrom, savoir également remonter avant pour la nuit, et lui offrir ses services. Le dire Conseil de son cabinet rêveuse de rien ne donner plus paraît extraordinaire cela tout naturel, et s'apprêtait que si c'était tout ce que le Nautilus renfermait d'étrange, il n'était pas la peine de revenir à bord.

Il avait laissé Ned Land dormant comme un homme qui n'aurait fait que cela toute sa vie.

Je laissai le brave garçon babiller et causer à sa fantaisie, sans trop les répondre, car j'étais absorbé dans mes idées. La personnalité du capitaine Nemo était si impressionné qu'elle me tenait toujours. Je regrettais de n'avoir pas vu et connu pendant la journée écoulée, et j'espérais bien me rattraper aujourd'hui, car mes dernières visites me ramenaient à lui

Après avoir retenu mon Galstrom dans la nature devait plus d'une fois parcourir les réflexions de Conseil, je me rendis au grand salon il était désert. Un atlas me l'heure de déjeuner, je me plongeai 4832

Dans l'obscurité des ruruelles entassés autour de moi, à toute la journée se passa sans que je vis apparaître l'auteur de ces ruruelles des panneaux même du grand salon ne s'ouvrirent pas, et je ne vis rien de la ruque nous traversions

La direction se maintenait au N.N.E., la vitesse à 12 milles n^lles l'heure, et la profondeur entre 50 et 100 mètres.

Le lendemain, le 10, les choses se passèrent à peu près de la même façon. Je ne vis personne de l'équipage. Ned et Conseil passèrent une grande partie de la journée avec moi. La bienveillance de cet homme m'impressionna. Le capitaine X était-il malade? Les projets avaient nous avait il changés. Renonçait-il abandonner, à un plan si étrange, il fallait faire abstraction à ce monde entier.

Après tout, suivant la remarque de Conseil, nous jouissions de toute la liberté possible, nous étions délicatement et même abondamment nourris. nous demeurions dans les limites du traité, nous n'avions pas le droit de nous plaindre.

Ce jour là, je commençai le journal de ces mystérieuses mémoires, qui m'ont permis de les livrer au public avec la plus scrupuleuse vérité.

Le lendemain 11, dès le matin, l'air frais qui se répandait dans l'intérieur du Nautilus m'apprit qu'il était remonté à la surface de l'Océan, pour renouveler sa provision d'air. Je me dirigeai vers le panneau central, et, personne ne s'y opposant, j'arrivai sur la plate forme qui émergeait de l'Océan.

Il était cinq heures du matin. Je trouvai le temps couvert, la mer grise, mais calme, à peine de houle. Le capitaine X... que j'espérais voir n'était pas là. J'aperçus seulement le timonier enfermé dans sa cage de verre. Je m'assis sur la saillie produite par l'emplacement du canot, et j'aspirai avec plaisir les émanations salines.

Peu à peu, je vis les brumes se dissiper sous l'action des rayons solaires; l'arc radieux rougissait à l'horizon oriental, les nuages prirent des teintes diversement nuancées, puis se résolurent en vapeurs, et l'astre du jour apparut dans un cadre éblouissant de pourpre et d'or. Mes yeux s'éparpillaient dans les hauteurs du ciel, et se noyaient dans les plus vifs, et de nombreux groupes de voiles rayonnaient sur tous points de l'horizon

Mais aucune de ces voiles ne semblait se diriger vers le Nautilus qui n'avait rien à redouter des hommes.

Je m'absorbais dans mes pensées. J'admirais à jamais le vaste ensemble, qui devait à l'est toutes ses richesses, peu à peu, je différais de la couleur un peu triste et mélancolique qui répand le deuil sur la mer immense.

J'attendais quelque incident sur la plate forme. Je m'attendais à voir le capitaine X...

Ce n'était pas lui; mais un homme de l'équipage, probablement le second qui apparut sur la plate forme, ne paraissant pas s'apercevoir de ma présence; mais pénétré de cette beauté naturelle, il passa en revue tout le point de l'horizon avec un scrupuleux attachement, s'arrêtant sur certains points comme s'il espérait y découvrir quelque chose. Puis ce examen fait, il s'approcha d'une partie vide qui communiquait avec la cage du capitaine X... sans doute, il frappa un pied sur la plate forme, et trois hommes montèrent à son appel.

Ces derniers, je l'ai retenu, sont tous les matins, chargés de respirer l'air pur des profondeurs sublimes. Ils étaient mêmes marins. Malgré leur portant, pourquoi agressifs?

4903

Bref, j'en avais pris mon parti de ne plus le voir, quand le 16 au soir, je reçus un billet ainsi conçu.

« Le capitaine X... invite le professeur Oppenheim à une partie de chasse dans les forêts de l'île Crespo. Il espère que rien n'empêchera Monsieur le professeur et ses compagnons de se rendre à bord

Connu ce rendez-vous mon sang, quand je rentrai dans ma chambre, ne fit qu'un tour. Ces mots écrits d'une écriture franche et nette, mais dure comme, les uns après les autres, les noms gothiques, qui se rapprochaient du type allemand

Sur les le contour d'une deux mâts

– une chasse ! l'heure rêvé.

– et dans les forêts de l'île Crespo, répondis-je aussi.

– mais il va nous falloir un prétexte quelconque pour pouvoir y pouvoir mettre le pied.

– Cher maître, dit mon fidèle.

– Faire y aller, dit-il, je ne serais pas fâché de mettre pied à terre pour voir. »

Sans chercher à me rendre compte de ce qu'il y avait de contradictoire entre l'horreur pour la terre manifestée par le capitaine X..., et son désir à lui aller dans un de ses forêts, je me contentai de répondre

« Voyons d'abord, ce que c'est que cette île Crespo.

Je me dirigeai vers la vaste planisphère, et je vis par 32.40 de latitude, et 167.50 de longitude orientale une roche nommée Roca de Plata, c'est à dire roche d'argent sur les anciennes cartes espagnoles, et qui fut reconnue en 1801 par le capitaine Crespo. mais nous trouvions donc à 1822 nulle trace de notre point de départ et notre dernière modification nous ramenait vers le S.E. je montrai au Canadien la roche isolée dans le Pacifique et.

« Si le capitaine X... va quelquefois à terre, lui dis-je, il devra du moins la trouver isolée et déserte. Vous voyez, ami ami, que ce n'est qu'une roche perdue dans l'ocean, et l'une des plus arides de toute cette micronesie.

Ned Land, hocha la tête sans répondre. Nous, nous échangeâmes quelques mots et après avoir soupé d'une soupe qui me fut servie par le steward muet et impassible, je me couchai mais sans aucune préoccupation du lendemain.

Le lendemain, 17 9bre, quand je me réveillai, je m'aperçus que le navire était absolument immobile. Il était donc arrivé à son point d'arrêt. Je sautai au bas de ma couchette, je m'habillai rapidement et je me dirigeai vers le grand salon. 17 9bre.

Le capitaine X... était là. Il me souhaita le bonjour, me salua, et me demanda s'il me serait pénible de l'accompagner dans les forêts de Crespo

Comme il ne fit aucune allusion à mon silence pendant cette journée, je m'abstins de lui en parler, et je répondis simplement que mon désir était prêt à le suivre.

– Seulement, monsieur, ajoutai-je, je vous demanderai la permission de vous faire une question qui je pense n'aura rien d'indiscret.

– Faites, monsieur, et si je peux y répondre, j'y répondrai

– Comment se fait-il, monsieur, que vous qui avez rompu avec la terre, vous alliez dans les forêts à terre

– Je n'ai point dit forêts à terre, me répondit-il. Les forêts que je possède ne sont connues que de moi seul, elles ne pourront que peu me servir seul ; elles ne m'offrent aucune valeur ni à la lumière ni de agrément, à la terre ni à la fraîcheur ni à la verdure. Ni les lions, ni les tigres, ni les panthères, ni aucun des animaux des continents ne se trouvent dans mes forêts souterraines. Je ne vous parle des forêts souterraines, mais c'est dans les forêts sous-marines.

– Des forêts sous-marines, m'écriai-je, et vous nous disposez de nous y promener

– oui, monsieur.

– à pied.

– monsieur à pied sec

– en plongeant

– en plongeant

– le fusil à la main

– le fusil à la main.

Je regardai mon interlocuteur d'un œil à m'apitoyer, quand il me fit bien ma pensée au fond de mon regard.

– Décidément, me dit-il, pensez-y. Il y a eu un accès pendant toute journée, mais accès n'est pas encore terminé. C'est dommage, car il n'est pas sans charme, il est très étrange

– Venez donc, me dit-il, je donne à mes dires le capitaine X...

Et je le suivis, en homme résigné à tout

Le capitaine X... me conduisit dans la salle à manger, où le dîner se trouvait servi.

— Monsieur le professeur, me dit-il, je vous fais cérémonie d'un prier de partager notre dîner avec moi, d'une conversation en mangeant, ce qui vaudra mieux, et je vous engage à manger beaucoup, car si je peux vous promettre une promenade en forêt, je ne me charge point de vous y nourrir. Je vous engage donc à manger pour toute la journée.

Je me inclinai en signe d'acquiescement, et comme mon appétit était excité, je fis honneur au repas. Il fut d'abord silencieux, le capitaine X..., suivant une habitude de certains gens à de longs intervalles. Cependant, il prit bientôt la parole, et dit

— Monsieur le professeur, quand je vous ai offert pour aller une chasse aux forêts de Cumpo, vous m'avez cru en contradiction avec moi-même, évidemment. Quand je vous ai dit que ce pistolet était chargé, et que vous le trouveriez le fusil à la main, vous n'avez pas tort. Monsieur le professeur il-y-a fort souvent plusieurs heures différentes, et si nous devons être amis retenez bien ceci, ne pouvons alors. J'ai donc de avec un moyen de prévenir mon prisonnier

— Vous voyez

— Tout simplement l'appareil renfermait [illegible] un petit singe de vos amis atroces. Si je voyais d'une retenue en tôle épaisse dans lequel j'emmagasine l'air sous une pression de 50 atmosphères la réserve se fixe sur le dos au moyen de bretelles comme un sac de soldat, le gaz de retour forme une boule de baudruche dans laquelle on me conduit par un tuyau d'abord dans le poumon qui a la fonction ordinaire; deux tuyaux en caoutchouc viennent se perdre dans une sorte de pavillon qui emprisonne le nez et la bouche, l'un de ces tuyaux sert à l'introduction de l'air, l'autre à [illegible] l'air expiré, et il suffit de porter sa langue sur le trou du second, pour que dans l'inspiration par le premier et de l'appliquer sur le premier, tout qu'on renvoie l'air par le second. C'est une manœuvre qui se fait instinctivement, et dès le premier essai, sans qu'on s'en aperçoive.

— Mais dites-moi l'air doit s'user vite, et dès qu'il ne contient plus que 15 % d'oxygène il devient irrespirable.

— Sans doute, mais mon réservoir contient suffisamment pour sept heures, et il n'y a pas besoin de renouveler —

— Bien! je comprends ainsi - Mais à une pression de sept heures de respirer il faut venir

— après l'appareil rougeoyait, l'appareil fumait. Ainsi je pensais à la cantine. Vous venez

...

Sicile voulut tenter Barbicane en lui laissant

(J'ajouterai qu'un des principaux d'Hermann, c'est que comme j'affirme des premiers semblables, j'ai dû ne pas laisser la tête libre, mais l'enfermer comme celle des décapodes dans une sphère ici airée; ce qui supprime le petit nez et le pavillon appliqué)

et pompes foulantes et de régulateurs d'écoulement

un peu perfectionné

Puis il vous vorta respirant et alaire
— Capitaine X... je n'ai plus qu'une demande à vous faire, et alors vous me doutez sans doute ; il s'agit du fusil
— Mais il n'est point un fusil à percer
— un fusil à vent. Vous comprenez que je n'ai pas de poudre à bord, ni les produits pour la fabriquer
— Oui !
— mais l'air
— L'air sous vingt atmosphères au besoin dans une bouteille portée pendant par votre ceinture au moyen d'un robinet d'arrêt, lorsque par hasard, je pourrai parler d'armes en Europe, mais vous voyez comme le progrès, qu'on ne fait par grande dépense d'argent, et qu'on ne lit pas beaucoup de temps de fusil.
— Cependant, dans dix ans, dix ans, et dans ce milieu que nous savons devenir les temps, il peut être difficile d'obtenir un animal à un endroit inconnu
— avec ce fusil, tuer le progrès sur tous les temps sans mouvement et où que l'animal de temps à autre quelque endroit du corps, être foudroyé.
— parfaitement
— par ce que ces balles ne sont pas chargées avec de balles ordinaires mais bien avec de petites capsules de verre de l'invention de M. Lambroca, ~~inventeur~~ chimiste autrichien. — que je fabrique moi-même.
— Des capsules de verre !
— dans lesquelles ce chimiste a trouvé moyen d'emmagasiner de puissantes étincelles électriques ; ces capsules sont recouvertes d'une armature d'acier qui leur permet d'entrer dans le gibier, et elles font explosion au moindre choc. Elles ne sont pas plus grosses que du plomb N°6, et la charge d'un fusil ordinaire peut en contenir jusqu'à 10. Or, un animal tombé foudroyé, si légèrement que ce soit, tombe foudroyé.
— Mmm, je n'en juge rien à dire vrai et je n'ai plus qu'à prendre mon fusil.
— Quand vous voudrez.

Je suis le Capitaine X..., et il me conduisit dans une cabine pendant laquelle on alors prié de la quitter qu'occupait-il et dans. En pensant, je priai en deux mots de me suivre pour la forêt. Nid-de-Chat accourut.

Arrivé dans la salle que l'appelait Blanchet, il se trouva en présence de ces étranges visiteurs qu'il fallait entretenir.
— Quoi de nouveau
— aucun nid, les forêts ne sont pas sûres, mais bien la mer.
— Et vous allez vous introduire la dedans
— Certainement. en compagnie du capitaine X.
— Mais c'est, répondit le garçonnet, en jetant les yeux de l'un à l'autre d'un profond mépris, mais c'est aussi qu'on va mourir, je n'entrerai pas là dedans.
— on ne vous forcera pas, maître nid.
— Et toi, coquin
— je suis mangeur partout où va Monsieur.

Sur un signe du capitaine, deux Malais accoururent qui nous entraînèrent de notre vêtement hippocampe complet en caoutchouc, sans couture. Des spécialités imperméables résistèrent à des pressions considérables sans se fendre. Tout ce qui pénétrait ; une préparation l'empêchait la résistance de l'eau lui-même, mais assez simple ; Nid-de-Chat ce retrouva était à la fois pantalon et veste ; le pantalon a pieds se terminait par de grosses chaussures munies de semelles de plomb qui leur permettaient à peine rester à terre ; à la partie, le torse, si on peut dire ce mot, était maintenu par des bandes intérieures d'acier qui venaient protéger la poitrine ; et les manches se terminaient par des gants sans couture qui ne laissaient rien perdre du corps exposé au contact de l'eau, et était parfait.

Nous revêtîmes aussi et nous ce vêtement avec l'aide de Matelots. Le capitaine X... en personne qui en avait l'habitude avait déjà fait.

Ned-Land eut à s'accommoder la tête dans la sphère métallique qu'on adaptait les épaules.

5141

– Deux gaillards
– Parbleu
– Ce serait donc tous ne nous parle.
– Voilà.

On me prenait un pied, à peu près comme un pied ordinaire. Les orteils en étaient en tout d'une, et de plus grande capacité que la lunaisienne. Cela était le rétrécissement qui y trouvait environ à 40 atmosphères
– Mais les capitaines ?,
– Voici. Le capitaine Nielsen me tenait dissimulé dans l'épaisseur de l'homme, en arrière de la tête, et disposait mes appareils comiques sur mon dos, à la suite l'une de l'autre, et quelle serait pressait en avant de son thorax comprimé l'autre. Dès que mes deux étaient prêts, l'autre était prêt à l'être.
– C'est parfait. Et maintenant comment allons nous gagner la terre.
– Nous ne la gagnerons pas ; le nautilus est disposé à se mettre par 10 mètres d'eau sur le fond de la mer qui nous sépare de la côte.
– Nous allons nous noyer.
– Vous allez voir.

Le capitaine X. introduisit sa tête dans la calotte sphérique comme il avait, nous en fîmes autant, nous sans avoir entendu quand nous l'eûmes ou bonne dame corrigée. La paroi du vêtement se terminait par un collet de caoutchouc, destiné à venir se fixer à l'intérieur de l'appareil de telle sorte qu'aucun fluide extérieur n'y pût entrer, l'étoffe intermédiaire d'une étanchéité impossible.

Les trois paires nous étaient. Elles étaient percées d'une grande fenêtre protégée par une forte épaisseur qui permettait de voir distinctement de tous côtés, tout en résistant à la tête à l'intérieur.

Derrière, les appareils respiratoires nous furent ajustés sur le dos, et nous respirâmes à l'aise. – L'appareil renfermait assez d'oxygène pour notre faible, mais il ne fonctionnait pas encore, et il suffisait de tourner une vis pour le mettre en marche.

Puis le pied nous fut mis à la main, nous étant retournés, nous pûmes à peine tenir sur nos pieds ; la capsule métallique pesait horriblement sur nos épaules. nous ne pouvions faire un pas.

On nous poussa presque dans une petite chambre contiguë à la première, par une porte, nous l'obturateur qui se ferma sur nous. nous étions en pleine obscurité. J'entendis quelques grincements, et je compris que cette pièce intermédiaire allait s'emplir d'eau.

Au bout de cinq minutes, j'entendis une sorte de sifflement et je sentis une légère pression de froid – Evidemment, on avait ouvert des robinets à l'eau ambiante qui nous environnait. Les pieds la chambre fut pleine. J'entendis, ouvrir une porte extérieure, et un bruit plus bien sensible me prouva que nous étions dans cette partie, et nous nous trouvâmes de plein pied sur le fond de la mer

---

Mayo - 16.

Mes pour mon mariage,

Je me trouvai donc dans de circonstances si nouvelles pour moi, qui m'aurait dit qu'un jour j'explorerais avec les plaines fondrières de l'Ocean. Je voudrais pouvoir rendre toutes les que j'ai éprouvé pendant cette journée si curieuse, mais les mots sont impuissants à rendre ces choses, et si la pensée ne rend qu'imparfaitement les effets de ce milieu liquide, la plume ne saurait plus inhabile à les peindre.

Le capitaine X... marchait devant moi et moi ; qui étaient d'ailleurs l'un près de l'autre, comme si une conversation eut été possible à travers nos masques de cuivre. Nos appareils fonctionnaient merveilleusement et la respiration et l'aspiration se faisaient régulièrement. A la pensée, que dès mes instants après notre départ du Nautilus, je ne m'apercevrais plus des conditions 5214

une fois, et une femme qui accompagnait le capitaine un homme fort, un Hercule.

sous le quatre ce renouvellement de l'eau s'opérait. Je dois dire également que je ne m'aperçus ni de la lourdeur de mes vêtements, ni de poids de mes chaussures, de mon retour de tête, ni de l'opaque sphère dans laquelle ma tête était emprisonnée comme un globe dans sa cage. Tous ces objets pendant une grande profondeur d'eau de liquide dans lequel ils étaient plongés, n'altéraient d'aucune manière.

Quant à la lumière qui nous éclairait à cette profondeur de trente pieds au-dessous de l'océan, elle était vraiment pénétrante, les rayons du soleil traversaient facilement cette masse liquide plus pure que le plus pur cristal. La coloration avait disparu. Jusqu'à trois cents pieds de moi, je distinguais nettement les objets; puis les fonds ombrés n'étaient suffisants pour prendre cette couleur verte de mer que nous admirons depuis [illegible] les rayons les plus obscurs de la couleur azurée. Les objets se dessinaient alors d'une étonnante netteté. Particulièrement, cette lumière diffuse n'était qu'un peu plus bleue que l'air ambiant et n'était pas presque aussi éblouissante. Rendues de ma tête et moins puissantes, mes mains projetaient distinctement la silhouette sur le calme de l'océan, et je comprenais qu'en me retournant j'aurais vu mon ombre se reproduire en sens inverse, et j'aurais pu marcher sur la tête à l'ombre des flots.

Nous marchions sur un sable fin, uni, et non pas rude comme ce sable que les lames rejettent à bord, mais un peu moelleux. Ce sable était étincelant, et reflétait les rayons solaires avec une intensité surprenante, et comme un miroir réfléchissait, bien cette réverbération gagnait toutes les particules liquides et en faisait une énergique vapeur de mes belles lumières. Je crois que je dis qu'à cette profondeur de trente pieds, il y régnait encore un plein jour.

Pendant un quart d'heure, nous marchâmes sur un fond absolument d'une première impalpable. La vague ondulation, abaissée sur le sable, semblait un miroir étendu. Je distinguais parfaitement à mes pieds, pendant quelques minutes, la réflexion de mes [illegible] et de mes compagnons, qui se dessinaient à l'horizon, comme des silhouettes fantastiques, marchant sur la tête. Cette illusion d'optique me frappa vivement. Je voulais parler à mes compagnons, mais avant que j'eusse ouvert la bouche, Conseil s'approcha de moi, présenta sa tête contre la mienne, et [illegible] ses paroles sonores vinrent frapper mon oreille. Ce mot unique, prononcé dans l'intérieur d'un casque, avait une intensité telle que je n'entendis pas le son de la voix. Ce n'est pas tout, les vibrations sonores se propagent dans le liquide avec une rapidité quatre fois plus grande que dans l'air, et mon oreille ne put saisir la valeur de cette parole. Conseil comprit mon embarras, et, frappant légèrement sur mon casque, il me fit signe qu'il allait employer un autre mode de communication. Alors, nos têtes se touchant presque, nos casques de cuivre s'entrechoquant, je pus entendre distinctement les mots qu'il prononçait. Je remerciai d'un signe de tête, et je fis entendre à mon tour quelques sons qui, dans ces conditions particulières, devaient être compris de lui. Nous pouvions donc converser facilement.

Bientôt quelques objets plus volumineux apparurent à mes yeux; je reconnus des rochers tout couverts de polypes anémones de mer calcifères, et les plus beaux échantillons de la [illegible] gymnobranches, quelques plantules puissantes parmi eux; mais avant de signaler ces curiosités naturelles, mes yeux furent d'abord frappés d'un effet très particulier.

Comme il était alors 10 heures du matin environ, et que le soleil n'était pas directement au-dessus de ma tête, il frappait obliquement la mer de ses rayons; leur réunion se décomposait par réfraction, comme à travers un prisme, et tous les objets, fleurs, rochers, polypes, étaient ornés sur les bords par les couleurs du spectre solaire. Jamais je n'ai pas vu un effet aussi riche, aussi merveilleux de l'hydrophyte vu des 3 10 pieds, dans l'étroite zone où ses rayons ne pouvaient se jouer librement. Chaque anémone de couleur, une merveille comme elle d'une végétation [illegible], un émerveillement de tout ce que la faune peut produire dans la gamme du violet, une fête des yeux comme devait la [illegible] la perspective des splendeurs sous-marines! Oh! que j'aurais voulu parler, communiquer mes sensations, partager mon admiration! Oh! que dis-je, je le faisais dans ma boule d'air, répétant plus d'une fois que je n'entendais la voix de la [illegible] 5286

Je crois, que me donnait à nouveau le plaisir de mes investigations.

Ennuié comme nuit, j'étais arrivé. Le beau garçon, ordonnait à la vue de toutes ces splendeurs des anneaux planté, dansait dansait toujours. Je vis là des ébauchements de cormorans qui vivaient isolés, divers produits de la belle classe des Zoanthaires du calmar vierge en trouble dont les animaux vivent sur des opiales assez antiques, qui furent autrefois désignés sous le nom de vrai Ham, la songeuse ramassa à un champignon ayant, de l'ordre des madréporaires, et dans l'ordre des admirables des animaux de mer ont adhérents aux rochers par leur disque musculaire, formant tantôt un pattern de fleurs vivantes, d'admirables nudibranches, respirant comme des mollusques opalescents, au beau rose pâle, et voguant comme des balcons dans l'air, entre autres quelques pélagies panopyres, à ombrelle demi-sphérique, de couleur rose tendre, et qui pendant la nuit mêlent à leur nage de leurs lueurs phosphorescentes, de petites parapluies de la famille des Velelles, dynamiquement dignes d'être admirées d'une admirable transparence reproduisant les plus belles nuances de l'azur, des troupes de polycaliés qui paraissent en beaucoup d'heures dans les eaux tentaculées d'entre mer, — et parmi les cnidaires, des nombreuses étoiles de mer qui constellaient le sol, et parmi des quelques astrophytons vermiculés comme des entrelacs, frappés à l'emporte pièce et dont les pattes étaient aussi aux radiations produites par notre miroir au fond des eaux des holothuries, ou concombres de mer, qui sont l'objet d'une pêche si importante.

L'embranchement des mollusques était représenté par quelques huîtres, des pétoncles communes, quelques moutonnes, des donaces emportés profondément dans le sable, ou qui faisaient quelques sauts, coquilles bondissantes, — quelques arrosoirs fort curieux, et qu'on ne trouve que dans les mers lointaines, — des aplysies, ou lièvres de mer, sortes de limaces fort communes dans toutes les mers du globe, munies de 4 antennes des tropiques et principalement le trop de Cook, d'un beau rouge des cornes galbraiques, des pourpres, des casques rouges, quelques arrêtes, une strombe aile d'ange, etc.

Tout allé, je vis dans l'espace d'une demi-heure, mais sans m'arrêter beaucoup, le capitaine X... qui marchait en avant, me fixait sous le casque. Si je m'arrêtais un instant, il me faisait signe de le rejoindre, et alors je pressais ma marche.

Après une demi-heure de nouvelle excursion que nous avons fait à une lieue au-delà de Nautilus, le ventilateur fonctionnait. La nature du terrain avait changé, et les effets aussi. Car de temps en temps, des rayons pénétraient à travers la digue du volcan phénoménale de lumière légère d'ombre dans le milieu liquide. La plaine de sable avait succédé une plaine de cailloux, d'algues mêlées d'herbes pour les eaux, plantes pélagiennes dont l'exubérance de végétation était prodigieuse. J'y remarquais de vastes touffes de mer d'une vert tendre, de vrais palmiers dont les plantes ne paraissaient comme faisant un tapis épais d'une seule pied, tapis d'hydropteris qui n'était autre que les plus rayons produits d'embryons.

Mais si le sol devenait fertile sous nos pieds, elle se changeait moins sous nos têtes; puisque toutes les plantes pélagiennes appartiennent à la famille des algues dont on connaît aujourd'hui plus de 2000. J'en voyais flotter des forêts entières de notre tête, les unes de forme globuleuses, les autres tubuleuses, et vivaient sous nos yeux, des laminaires, des cladostaphes d'un feuillage si délicat, des rhodymenies palmées, semblables à des palmes de cactus. Il me suffisait que les verts se maintinssent plus près de la surface du canal, tandis que les rouges se maintenaient à une profondeur un peu plus grande, laissant aux noirs ou aux brunes le soin de former les jardins, les pâturages, les forêts mêmes à de plus grandes profondeurs sous-marines.

Les algues sont véritablement une merveille de la création; elles produisent à la fois les plus petites et les plus grandes végétaux de la flore terrestre. Car de même qu'on a compté 40 000 de ces plantes dans 1 millimètre carré, de l'algue du trichodesme, on a parlé des forêts sous de 500 mètres.

5355

Cependant, nous avancions toujours. Bientôt, le sol parut s'abaisser peu à peu. Le demi-jour s'apaisa, nous voilâmes à nos pieds, mais à l'abri de la lumière solaire qui diminuait, le ferrant devint moins brillant, et les tons azurés de notre plafond liquide; les nuances de l'émeraude et du saphir qui se développaient aux rideaux de notre fuite, nous entouraient de moins, nous enveloppaient à plaisir; l'éclat du jour prit une teinte uniforme comme serait celle de la lumière électrique.

Nous arrivions à une profondeur de 100 mètres, c'est-à-dire que nous subissions une pression de dix atmosphères environ; nous nous apprêtâmes à happy under about it, but I'm not sure. Let me try again:

une gamme de couleurs retraçant depuis le rose et le carmin
le vert, jusqu'au violet sombre, le fauve et le brun. Je admirai de
myriades pêle-mêle, recouvrant entièrement déployés qui n'
étendaient qu'un peu de vert. Des crabes écarlates, des homards
chinagés qui montaient au ciel, des verts aigue-marine, des
fleurs-mers, genres de cactus mêlés qui s'épanouissaient à leur som-
met, des anémones de bouquets d'améthystes dont les tiges grandi-
saient par le sommet, et d'autres plantes pélagiennes encore
toutes dépourvues de fleurs, anomalies inédites qui ici
remarque une spontanéité naturaliste, "bizarre élément où le
règne animal fleurit, et où le règne végétal ne fleurit pas."

Entre toutes ces hautes plantes qui poussaient de différentes
hauteurs, qui formaient des berceaux où l'on pénétrait une ombre
fraîche, je remarquai de vrais buissons à fleurs vivantes de
l'embranchement des zoophytes, de vrais buissons à ~~fleurs vivantes~~,
de ~~madrépores~~ méandrines, d'oculines à lobules tentaculés,
des caméoïdes, caryophyllies jaunâtres à tentacules diaphanes, de
larges rosettes gazonnantes de zoanthées, et pour compléter l'illusion,
de myriades animaux, des poissons rapides, qui sillonnaient de l'ouest
à l'est entre les branches, semblables à des oiseaux dans l'air
obscurci.

Entre ces animaux, comme autres poissons, des lépisacanthes jaunes
aux reflets métalliques d'argent, des scorènes rouges d'aspect hideux,
et lourds de deux décimètres, des dactyloptères, des holocentres,
des monocentres qui se poursuivaient entre eux, et se livraient sans
doute pas comme des drames de boissons.

Après une marche d'une heure, il devint aussi nul, et
le soleil presque au zénith ne donnait plus de reflets spectraux
aux contours des plantes, je vis le capitaine X... s'arrêter. J'en fus
satisfait pour mes amis, et nous nous étendîmes sous un
berceau d'algues dont les longues lanières peu à peu retombaient
pittoresquement comme des flèches.

Ce repos fut excellent, nous causâmes plus à l'aise, je
me mis à pu vous communiquer toutes mes impressions. Mais
la conversation par la plus petite fraîcheur. Impossible de parler
sous l'eau. J'appuyai seulement mon épaule contre
de cuivre de celle de Conseil. Je vis les yeux de ce brave garçon
brillants de satisfaction, et les signes de contentement, il regardait
sa vie dans ce cadre de beauté le plus sauvage du monde.

Je fus pourtant après quatre heures d'une pareille pro-
menade, de ne pas être très éprouvé par la faim. Aussi fut-ce
avec satisfaction, je me souvenais le dire.

Mais un besoin plus impérieux, fut celui de dormir éprouvé gé-
néralement par tous les plongeurs; je fus pris d'une irrésistible
somnolence, et je vis bien que comité en avait autant que moi.
Aux yeux se fermaient derrière leur verre épais. Je voulus les tenir
ouverts, mais vainement. Du moment que je ne marchais plus, il
me fallait dormir, par de milieu. Le sommeil arrive, en Cé-
pitaine fut pendant quelques minutes ~~Conseil de temps à dormir~~ Je vis d'ailleurs, que le capitaine X
lui-même et ses compagnons aussi succombaient l'exemple, car je
voyais dans le cristal liquide

Combien de temps j'ai dormi ainsi, je ne saurais le dire. Ce-
pendant ~~j'ai~~ il me semble que le soleil n'était ~~à~~ abaissé
sur l'horizon quand je me réveillai. Peut-être, avais-je été
quelque temps à me détacher les membres, entre mes pieds dormant
si une apparition ne m'eut bientôt remis sur mes pieds.

C'était une araignée de mer, monstrueux, qui ne mesurait
pas moins d'un mètre cinquante; elle me regardait, et
semblait vouloir s'élancer sur moi. Quoique je n'eusse rien à
craindre de cet animal, inscrit dans mon vêtement de laine épaisse
je ne pus me retenir un mouvement de répulsion et d'horreur.

Mon mouvement réveilla mes compagnons de promenade.
Le capitaine X... fut sur pied. De la main, il montra à son
homme le fabuleux animal, et alors-ci l'abattit d'un coup de
crosse. Je vis la hideuse patte se détacher, se tordre, avec des
mouvements convulsifs. J'en avais assez.

Je pensai que cette apparition me fit venir à l'idée qu'
d'autres animaux plus dangereux devaient hanter les fonds de
la mer, et que mon vêtement ne me protégerait pas contre
eux, cette pensée, je ne l'avais pas eu encore, et cela me donna
à réfléchir.

5502

Je pensai qu'après cette halte, nous allions revenir au Nautilus ; mais je vis le capitaine continuer à frayer sa route sous bois, et une pensée toujours naît une autre pensée, attiré par elles, je continuai ma route en avant.

Le sol continuait à se déprimer insensiblement ainsi, et le système que nous parcourions, nous ramènerait à de nouvelles profondeurs. Et il devait être très curieux, quand nous nous trouverions par une profondeur de 150 mètres.

Je dis 150 mètres, sans qu'aucun instrument ne m'eût prévenu de l'évaluation ; mais par des sensations, je savais qu'à cette distance, dans les eaux les plus limpides, les rayons solaires ne pouvaient plus pénétrer.

L'obscurité était alors assez profonde pour nous empêcher de voir à dix pas devant nous. J'avais alors le capitaine alors Je remarquai bientôt que mes yeux s'habituaient à ces ténèbres relatives à quelques pas de moi.

Devant le capitaine Nemo qui marchait sans apparat électrique un artiste. Son compagnon l'imitait. Connaît-il mes, sans me fixer autrement en électrisant la continuité entière de la puissance de la mer, éclairée par nos 4 lanternes pouvait suffisamment vivre dans un rayon de 15 mètres.

Il devait pouvoir que cette lumière attira quelques animaux autour de nous, et ce fut ce qui arriva. Mon silence n'étonna pas aucun depuis deux minutes, quand nous nous arrêtâmes. Je le vis se courber vers le sol ; son fusil se dirigea vers l'entolomus. Mais à mon grand étonnement, après avoir été ici pendant quelques instants à fus relevé, et mis en partie.

J'engraissai, comme vous, d'abord avec maigre, mais comme promenade, c'était complet. En effet, la force, mais visible depuis que les rayons du soleil n'y arrivaient plus, semblait avoir des profondeurs infinies. Pendant une heure encore nous marchâmes sous des voûtes d'algues, nous frayant notre chemin à travers ces plantes pélagiques, et c'était bien la forêt vierge dans toute l'acception du mot.

Mais aussi, les arbres devinrent moins grands, les gerbes moins pressés, et je vis bien que nous remontions à la surface ; une mer magnifique se déroula devant nous, avec ses grottes profondes, ses taillis inextricables, ses arbustes gigantesques, comme taillés de granit qui prêtaient à peine des rampes praticables. C'était les accores de cette Corse. C'était la terre.

Et je vis bien que c'était la terre, quand je vis pour même s'arrêter, comme un voyageur qui ne voulait pas y toucher, et ne pas faire un pas de plus. La terre, c'est à dire cette portion du globe, à laquelle les gouttes sous marins ne voulait pas toucher.

Un geste de lui nous fit faire halte et puisque avec quelques autour de prendre pied sur cette terre, il fallut nous arrêter. Je ne pus qu'entrevoir cette sombre barrière, et la marche en arrière continua.

Nous avait repris la 1h2, je dirai grand moyen d'une pas sur et sans aucune hésitation. Il me sembla que nous ne reprenions pas le même chemin pour revenir au Nautilus. Je vis d'ailleurs que notre consultait une petite boussole de poche pour revenir au Nautilus. Cette route d'ailleurs fut rude au point de résultat de nous approcher rapidement de la surface de la mer. Bientôt, la lumière reparut peu à peu, et grandit ; la réapparition de la lumière ; et en même temps, comme le soleil était milieu, la décomposition des rayons solaires, et à fut de vue nous marchions dans les contrées de spectre solaire, et la fête de vue nous manqua.

Nous nous étions repris à 10 mètres de la surface ; nous marchions au milieu d'un essaim de poissons plus nombreux que les oiseaux, et plus agiles aussi.

Tout d'un coup, je vis le mouvement de recul de Nemo prendre une direction oblique. Le corps penché en arrière, les bras croisés, il descendait avec une vitesse effrayante, entraînant avec lui mon capitaine, Conseil et moi, quand je n'avais pas cependant, l'ordre de suivre à cinquante pieds de lui.

Devant moi l'entre [illegible] le plus grand mammifère qui soit existé sur globe, à l'animal à peau tachetée pour les espèces électriques, Nemo Pendragon. Il mesurait environ 25 mètres de long. Sa bouche devait avoir une grande valeur ; car sa peau brune marron en dessus, et blanchâtre argentée en dessous formait une ouverture magnifique ; la partie de la partie de son pont, si toutefois on peut le nommer ainsi, était entièrement une valeur d'au moins 2000 francs.

Pendant mes pleins de la tête monstrueuse qui avait d'abord [illegible] et qui rappelait celle du type les mêmes palmes et nageoires, et la queue arrondie de ce mammifère

De reste, je remarquai que la vie végétale disparaissait plus vite que la vie animale. Les plantes manquaient avant les animaux vraiment encore. De superbes gorgones, des isis naines, des pennatules en [illegible] spiroïdes

5581

canards qui s'éveillent de plus en plus rares, et qui se replient dans les parties hautes à peu-près désertes du Pacifique. Le compagnon de Nemo vint, la hache, la tuer sur son épaule, et la couteau entre les dents.

Pendant deux heures, nous suivîmes un terrain presque plat, une longue plaine de sable : nous étions à peu de chose près à la même profondeur. Je voyais alors de larges nuages former à la surface, et qui n'étaient que de longues lames, dont l'ombre mes fournissait rétrogrades, puis les mouvements dans que leur cause fournissait sur le sol mobile. Il n'était pas jusqu'à l'ombre de grands oiseaux qui planaient à la surface et qui la traversaient rapidement, en jetant leur ombre à notre regard.

Alors me vint l'idée d'être témoin de l'une de ces luttes acharnées qu'il qui jamais n'avaient dû avoir, une de ces grandes scènes planantes s'approchait à nous, quand le compagnon de Nemo fond de la mer le mit au jour. Il pouvait être à dix mètres au-dessus de la surface du sol quand le coup partit.

Immédiatement, l'animal tomba foudroyé, et se dressa l'estomac jusqu'au ciel, et sous le choc il roula pour de notre admiration, le cyanure sur les épaules au bout du tube. C'était un albatros de grande espèce, et l'un des plus beaux spécimens de cette palmipède.

Pour mon compte pendant trois heures, et alors je vis une longue bataille à une grande de nature de nous. C'était le fond du Nautilus ; nous allions donc atteindre à son but, et il était temps, car petit à petit. Je ne pensais donc pas à aucun inconvénient ni à aucun retard, quand je vis Nemo revenir brusquement sur nous, et de sa main puissante me mettre à terre. Son compagnon en fit autant de moi.

Nous étions étendus de notre long, lorsque je relevai la tête, presque protégé par du buisson de varech, quand je tournai la tête, je vis de vastes corps paraître au-dessus de nous, en jetant des lueurs phosphorescentes.

Je pensai que nous étions à la nuit. C'était un couple formidable de Kaïmans, sorte de requins terribles, munis de trois rangées de leurs mâchoires, qui s'ajoutent une matière phosphorescente, et le rend encore des nuages à leur surface rendirent que le tonnerre gronde ; je les reconnus aussi à leur queue comme, à leur regard terne et rétréci.

Heureusement, ces terribles animaux, il y a une peur, et ils passèrent sans nous apercevoir. Mais quel danger, car nous eussions été rencontrer un tigre en pleine forêt.

Nous nous relevâmes. Une demi-heure après, nous allâmes le marcher, nous rencontrâmes par la porte métrique qui était restée ouverte. Le compagnon de Nemo prenait quelques dans les dernières. Nemo passa en tenant qui nous mit à la même à nous avec la machine. J'attendis les premiers mouvements je voulais que Nemo se rendait auprès de nous. Bientôt, le premier compagnon fut entièrement dégagé ; on passa sur le deuxième pour nettoyer, et nous nous retrouvâmes dans le vestiaire.

La galerie était à moitié - remplie d'un bleu pâle tout bon ; et bientôt, lentement, je regagnai ma chambre, encore dans le temps des réflexions que j'venais de voir

comme il me parut bientôt de nuit. Décidément, l'étude ne me pouvait se communiquer ses impressions

et il faisait déjà sombre.

en gagnant les mains

5639

Chapitre 16

Deux heures

Le lendemain matin, 18 [illegible] suivant l'habitude que j'avais prise, je me rendis sur la plate-forme respirer l'air pur avant et frais du matin. J'y trouvai le capitaine Jean Nemo, et j'avais du moment où cette phrase je commençais mes pensées.

- Vous vous nez trop.

Je pensai qu'elle devait se rapporter à l'état de la mer ou plutôt à la fantaisie de Jean Nemo quelque chose dans ce vue.

Il n'y avait rien - pas une voile à l'horizon. La mer était calme ; les fantômes de brume avaient disparu peu dans la nuit.

Jean Nemo fait compléter une série d'opérations astronomiques ne paraît pas s'apercevoir de ma présence, et je ne le dérangeai pas. J'allais retomber pris de la rêverie de l'insomnie

Jean Nemo, les observations terminées, mis à l'écoute pris

5657

18 [illegible]

6 sept 16

3000 60 60 16 57

du canal, m'obligeait à ne pas me préoccuper de ma présence. Sa figure était pensive et triste, comme d'habitude, avec cette indéfinissable expression que je ne saurais rendre.

Cependant, quelques matelots du Nautilus, tous gens forts et bien constitués, avaient apparu sur la plate-forme. Ils venaient retirer les filets mis à la traîne pendant cette nuit. Je les examinais attentivement et je me comprenais dans l'observation faite par le Japonais canadien. C'était que ces hommes étaient appartenaient à des nations différentes ; les principaux type de l'Europe. Je m'y reconnaissais. Il y en avait telle dont j'aurais pu écrire la nationalité sur la figure.

Du reste, ils avaient robes de paroles, et n'employaient entre eux que cet idiome étrange, auquel je ne pouvais assigner aucune origine.

Les filets furent halés à bord. L'examen des espèces de zoophytes, à fleurs vivantes à une des côtés nourrides, variés poissons qui eurent reçues flottantes, et mes yeux ne manquèrent jamais d'admirer. Les ventres portent amis Nautilus remontaient sur leur passage, et balayaient la mer. Je vis là diverses sortes de poissons curieux de ces parages, des coffres hérissés aux piquants leurs mouvements rapides et comiques aux yeux de nous, des cornichons noirs, munis de leurs antennes, de nombreux représentants du genre papillon des balistes, les baliste maculosus d'une jaune noir avec une tache bleue, le baliste ondulé avec les bandelettes rouges qui de ses lèvres à sa nageoire pectorale étagent quelques tétrodons curieux qui gonflent une vessie fusiforme, et qui ne peut être mangé que quand il a été vidé avec soin, quelques lamproies verdâtres, vont appartenant au genre des pétromyzons, des macrorhynques aux corps allongé et couvert d'écailles à dorsale, des trichiures électriques aux couleurs ternes, aux corps brun et fauve qui possèdent une puissance électrique presque égale à celle du gymnote et de la torpille, des notoptères échiliens, avec bandes transversales brunes. Des gades celui à teinte olivâtre, plusieurs exemplaires du genre gobie, le bodd'aert, brun blondâtre par dessus et blanc rougeâtre par dessous, avec les longs filaments de la première nageoire dorsale ; puis quelques scombres plus grands voraces et dangereux, d'un carare à tête pyramidale, à queue forte d'une couleur générale argentée, long d'un mètre, dont trois nombreux comités longues de 6 décimètres, fendu ingénieusement de couleurs bleues et argentées, et dont la chair est très excellente, et une magnifique scombre lyon que la rapidité de sa nage n'avait pas sauvé des filets.

C'était on le voit une belle pêche qui nous promettait des vivres frais et en excellente qualité. Avec la rapidité de sa marche et ses filets, le Nautilus ne devait jamais être à court de poissons.

Tous ces précieux produits de la mer furent entassés dans des mannes, et après avoir passé par le pannier vers les soutes aux vivres les uns devaient être consommés, les autres destinés à être mangés frais.

J'imaginais que cette pêche terminée, on la poursuivrait encore, le panneau allait se déployer, et le Nautilus redescendre à des eaux au fond de la mer, et je me préparais à redescendre dans mes cabines, quand le Canadien vint à moi. Je lui dis.

— Voyez-vous, maître Aronnax, c'est toute une vie que celle de ce Nautilus ! Il a ses colères, il a ses tendresses, il respire comme nous, il endure comme nous, et le viola qui se réveille après sa nuit paisible

— Vous parlez en homme. Oui, on dirait que ce bâtiment est un monstre amphibie, et je suis convaincu que si nous lisons il y a encore plus de mystères que nous ne pouvons pénétrer, et qui dans nos esprits n'avait jamais été interrogé pour lui, comme ces gens qui ne parlent toujours.

— Oui, me dit-il, il s'endort sous les baisers du soleil, il va reprendre sa vie du jour. Vous allez voir tout le jeu de son organisme, et quand on a un homme de savant électricien (le commandant Nemo) qui lui a découvert une circulation aussi réelle que la sienne. Voici sanguins chez les animaux, ses poumons, ses artères, ses passions !

Il en conclut que Nemo n'attendait aucune réponse de moi ! Mais le Canadien vous avez raison, il coule sur nous quelques dans sa conversation. Il parlait plus à lui qu'à moi

plus de 1500 livres de poisson pêché nouvellement, mais non étonnant, car ces Nautilus peuvent plusieurs jours sans être relevé, et emporter avec eux de quoi nourrir de poissons qui ne pourrait vivre, et vivre dans cette immense prison de fer

d'ailleurs, il se reproduit entre chaque plongeon. Devrait-on nager
à vos gants.
— Oui! Il y a une circulation, et un grand fleuve sous-marin, dû aux différences de température, de densité, de salure, de courants! Le fleuve froid des Courants différents, entre deux couches différentes animées des courants et des contre-courants; l'évaporation, nulle aux régions hyperboréennes, mais active dans les zones équatoriales, constitue un échange permanent des eaux équatoriales et des eaux polaires. Il faut voir aussi un courant de fond, un bas-courant froid qui part des régions polaires, glisse sous la couche tiède, et remonte lentement vers les zones équatoriales. Et la mystérieuse légende de l'eau de mer qui devient plus lourde et descend dans les profondeurs, jusqu'à ce qu'elle atteigne la température de 4 degrés au-dessus de zéro où se fait son maximum de densité, puis, si elle se refroidit encore, devient plus légère, et remonte! Vous verrez cela, aux pôles, si nous y allons, monsieur le professeur, et vous comprendrez alors pourquoi par cette raison de la prévoyante nature, la congélation ne peut se faire qu'à la surface.

Diable! les pôles! mais qu'il s'agit d'aller jusque-là
— Et les vents! Enlevez à la mer tous les vents connus en Europe et vous aurez une région de 4 millions de lieues carrées! Les vents soufflant moins souvent et moins violents que les courants sous-marins trop grandes quantités de vapeurs qui submergeraient en se répandant les zones tempérées. Telle est, monsieur, cette pondération admirable de cet agent qui n'est pas une simple fantaisie de la nature.

Puis vous
— Et ces infusoires, ces myriades de milliards d'animalcules qui sont à la pièce, dont une goutte contient plusieurs millions, quel rôle dans l'économie marine! Ils absorbent les sels, assimilent les éléments solides, dont ils forment leur corps, ces madrépores et les coquilles, ces tubes siliceux de certaines éponges, ces carbonates de certains; et la gaine d'eau, aussi transparente, aussi perméable à tous éléments minéraux, s'allège, remonte à la surface, absorbe les sels abandonnés par l'évaporation, s'alcalinise, redescend, et rapporte aux animalcules les sels qu'ils ont encore absorbés; et de la à double courant ascendant et descendant! Toujours le mouvement toujours la vie! La vie plus intense qu'à la surface des terres, plus variée, plus exubérante, s'épanouissant dans toutes les parties de l'Océan, dans cet Océan, élément d'asphyxie et de mort pour l'homme, élément de vie pour des milliards d'animaux et pour moi!"

Toujours la même emphase, la grande poésie dont cet homme semblait être l'incarnation vivante.
— Ainsi là, au Pôle, je verrai des villes nautiques, des cyclones retenus de manière comme le Nautilus, devant rester sous l'eau, et la surface de l'Océan. Et aucun qui sait si quelque tyfon ne remontera pas qui s'emparera du pouvoir

Sur ces mots, qu'il dit ironiquement, comme une idée qui lui était désagréable, Conseil, il fit un geste violent, puis se retourna vers moi, et s'adressant directement à moi:
— Comment, vous, me dit-il, quelles profondeurs ~~vous avez atteintes~~ vous parlez beaucoup, mais pas de sonde dans les Océans

Ces mots durent et je répondis
— Capitaine Nemo, je ne sais que ce que les savants, ou plutôt leurs sondages ont atteint. Je sais que la profondeur des bassins de l'Océan, si le sol en était nivelé, serait environ de 7 kilomètres; je sais qu'on a constaté dans l'Océan des profondeurs de 11 kilomètres, et même des profondeurs de 14 kilomètres, grâce à la sonde de l'Américain Brooke, munie d'un boulet qu'une détente fait tomber le fond. Je sais que nos ~~Dumont~~ Dumont d'Urville a trouvé jusqu'à 15000 mètres dans l'Océan austral. Je sais qu'une attribue à l'Océan atlantique une profondeur moyenne de 1000 mètres, et à l'Océan pacifique une profondeur de 4000 mètres. Je sais que le lieutenant Walsh, américain, a trouvé vers bord des côtes du Etats unis une profondeur de 10624 mètres!
— Bien bien, vous ne savez pas tout, monsieur le savant.
— Je le crois volontiers, la science humaine connaît toujours moins qu'on ne sait pas.
— Et la vie animale, puisque c'est la question, vous en avez parlé.
— Monsieur, je croyais savoir que la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale: Jusque vers Christophe Colomb, on a retiré une sonde de mer d'une profondeur de 2500 mètres. Je sais que les savants et les étoiles de mer vivent à des profondeurs moindres, et que les coraux produits par les différences de salure et de densité produisent un mouvement suffisant pour entretenir la vie. Je sais que le Bradley

5814

l'eau n'est qu'un mélange d'infusoires
— il faut à peu près 8 millions pour peser un centigramme.

Jean de mer
au niveau de zéro

que le Bulldog, de la marine royale, a vu mettre de la pointe du Groenland, a retiré une cloche d'une profondeur de 2620 brasses (brass 5 pieds) 4366 mètres. Je sais aussi que parmi les mollusques, on a retiré des pélerins et des huîtres d'une profondeur de 2800 mètres, ainsi que des fusseaux, des oursins de neige de 1600 mètres, et enfin parmi les poissons que le macropus rupestris, le grenadier, vit constamment sur une profondeur de 1200 mètres. Mais peut-être en dragant plus profond je ne sais rien.

— Je ne dirai pas plus, répondis-je, mais je vous demanderai comment vous expliquez la possibilité de la vie à de telles profondeurs.

— Je vous répondrai, répliqua, que l'oxygène est la base de la vie, et l'on sait scientifiquement que la quantité d'oxygène que l'eau de mer tient en solution, augmente avec la profondeur, au lieu de diminuer, et que la pression qui existe dans ces couches profondes, contribue à l'y comprimer.

— Admettons cela

— Il vous sera aussi que la vitesse ascensionnelle des poissons rapportés plus d'azote que d'oxygène quand ils sont pris à la surface, et plus d'oxygène que d'azote quand ils sont pris à de grandes profondeurs.

— Et vous, vous avez pris la profondeur ici, dans cette partie du Pacifique entre le Japon et la Californie, la profondeur moyenne — une capitale.

— Eh bien, elle est de 10000 mètres, ainsi que le croit..

Le capitaine Jean Nemo en était là de sa conversation, quand un sifflement particulier retentit à bord. Aussitôt sans finir sa phrase, sans me saluer aussi, Jean Nemo se dirigea vers le panneau, et disparut par l'escalier.

Je communiquai à mes hôtes ma pensée, et je me mis en devoir de regagner mon cabinet. Mais je remarquai que je devais rentrer nu-pieds, car le nautilus allait sans doute reprendre sa marche sous-marine. En me rendant au panneau, je jetai un regard sur le puissant canal qui nous entraînait à une prodigieuse vitesse. Je vis que la lumière électrique s'y propageait dans le vide, en gagnant la rondache plus belle, lui donnant une plus grande réflexibilité et une plus grande transparence. C'était en même temps une économie de graphite que l'inventeur mettait à profit. Ce qui était une chose précieuse pour le capitaine Jean Nemo.

Je descendis par le panneau et regagnai le salon; il semblait que le nautilus n'attendait que ma rentrée à bord pour reprendre sa marche, car il plongeait les machines en avant et le cadran me fit voir qu'il courait entre deux eaux à vingt milles à l'heure, vitesse à peine sensible pour les voyageurs, les hôtes qui se promènent dans ses plans.

Je dois dire que pendant les jours et mêmes les semaines qui suivirent, le capitaine Jean Nemo demeura presque invisible. Je ne le vis que lorsque des circonstances, et presque jamais aux repas. Chaque matin, on plutôt chaque nuit, il faisait consigner que je trouverais la carte du salon. De cette sorte je savais toujours où nous venions sur la route suivie, et sur la profondeur que nous occupions dans la Pacifique.

La plupart des livres, choisis en Vrid Land, étaient connus à bord, une fantaisie compagnie. Quand aux manuscrits, aux mémoires de notre capitaine Jean Nemo, je voyais bien que le Dieu des savants refusait de me pas nous avoir accompagnés; mais je pensais bien que l'occasion se représenterait de visiter encore les couches profondes de l'Océan.

Pendant quelques jours du jour, les panneaux restaient ouverts, et grand volume qu'ils éclairaient, et à travers l'épaisse glace de cristal, nous pouvions pénétrer les mystères de l'Océan.

Notre direction était vers le S.E., et notre allure se soutenait vingt à trente tours de vingt milles à l'heure. Cependant en jetant, par un caprice sans doute de son ingénieur, le nautilus fonçait par ses plans horizontaux d'un seul jet, en allant en tirant en parlant diagonale à une profondeur de 1000 mètres. Il descendait ainsi; quand alors que la température était de 4,2 température qui à cette profondeur paraît être commune à toutes les latitudes.

Le 26 fév à 3 heures du matin nous coupâmes le Tropique du Cancer par 172 degrés de longitude, après avoir parcouru dans une même journée 24 degrés de tous les poissons de ces mers. Conseil ne se possédait pas de joie; il donnait en donnait toujours, quand par un hasard nouveau l'animal qui passait devant nos yeux. C'est ainsi qu'il vit des macrochirs, sorte quelques uns atteignaient une longueur de 23 décimètres, et qui paraissaient bien à notre égard les mêmes conditions de vitalité, car ils nous suivirent longtemps, en jouant de leurs nageoires pectorales, à la manière des ~~oiseaux~~ oiseaux rayés avec leur nageoire caudale fourchue à sa pointe, du gobio unicolor faisant

5890

fait

fait

verdâtre pailleté d'or flottants, aux yeux de toutes les couleurs, aux nuances
aussi vives et rapides que pouvait réaliser le pays avec les
belles nuances de Tahiti, on n'est obsédé pour la première fois
du Chrysaore formateur dans les eaux tranquilles de la Corvette. Des
polypiers cornés, longs de cinq pieds, aussi de cent lieues pieds, des
agaricies, longs de douze pieds, qui viennent frapper à notre vitre, et avec des innombrables reflets de Tahiti
surtout une grande capsule d'orale aux jolies couleurs générales
en gratelle, avec d'admirables nuances bleues du dos et du magenta
des magnifiques pourpres pourpres, ornés de leurs splendides tentacules
d'or, qui accompagnaient le mouvement en lui faisant cortège des
pieds-pieds volants qui replongeaient sous la surface de l'onde, après pieds-pieds
avoir été jetés à l'air océanique, de petits cryptopes nudes qui
pullulaient, longs seulement de quelques centimètres, des espadons
asocies espadons que l'éclat de notre fanal attirait particulièrement
parmi eux qui offrirent le plus notre attention, il
faut citer les Ispecies, sortes de poissons chevaliers qui se trouvent
dans la zone équatoriale, et que de leurs voix perçantes forment un
concert très-fort, et tout plein d'une gaieté qu'aucun musicien
ne saurait rendre. Ces jeunes Ispecies poissons volants, des Frégates mêlées
dans l'univers de la bonite au lamantin, et qui après avoir
traversé l'atmosphère en rasé de flot, venaient former autour d'elles
de l'ombre au milieu du sang sombre.

Ces spectacles, toujours variés et gigantesques, nous étaient offerts
à notre bord de cristal, et nous ne pouvions nous en arracher
quoique qu'il en eût, il fallait tout notre pouvoir pour retenir le
bras canadien qui voulait les harponner à travers la vitre, surtout
un certain soir, où il vit passer toute une flotte formidable de
squales, l'amie entourée avec sa bande parée de dents qui formaient
comme une mosaïque, le barbillon long de cinq pieds, rouge de
colère avec de grandes écailles, plates et luisantes, et le marteau
cendré divisé en deux lobes, le barbu avec les appendices vermiformes
de la lèvre supérieure, de nos dents tantôt de fer de lance, etc. Ces
monstres en frayaient point à notre approche, et s'élevaient quelquefois
sur la vague, vrais oiseaux pour la vitesse.

Les Zoophytes et les mollusques nous offrirent des exemplaires
variés, mais moins nombreux, car nous nous tenions loin des terres
et par certains profondeurs. Cependant, parmi les Zoophytes, nous
remarquâmes des colonies entières de porpites bleu clair, qui
flottaient à la surface des eaux, des troupes de physalies dans les
tentacules entremêlés dans les eaux, des rudes gigantesques
qui devaient peser plusieurs livres, et qui paraissaient comme
d'énormes ombrelles, des pelagies panopyres qui laissaient
des lueurs phosphorescentes qui brillaient aux ailerons
pélagiens, des noctiluques miliaires, des aurélies phosphorigènes
et des phalades qui formaient comme une poussière lumineuse
dans l'océan.

Ce fut vers le 27 [illegible] nous passâmes en vue de l'archipel des Sandwich, où l'illustre Cook a fait le plus grand nombre
qui ait jamais illustré les mers, trouva la mort le 17. Nous
avions fait alors 4860 lieues depuis notre point de départ. Le
matin, en reparaissant sur la plate-forme j'aperçus à deux milles dans
le vent Hanaï, la plus grande rade des îles qui forment ce
archipel; j'aperçus aussi la bouche de la rivière entière, et les cases
de cocotiers bâties à ses côtés, et aussi couronnées de volcans pour
la plupart éteints entre autres le Mowna Roa qui s'élève de 4000 mètres
au-dessus du niveau de la mer. Mais le capitaine Reine n'aimait
pas à rapprocher des terres, habitées ou non, et dès que la première
île fut reconnue, il vint se mettre dans les courants
profonds.

Les derniers du matin continuaient d'être au S.E., nous cou-
pâmes l'équateur le 1er décembre, par 142° degrés de longitude, et le
4 du même mois, après une rapide traversée qui ne signala
aucun incident particulier, nous nous retrouvâmes au milieu du groupe de
la Madeleine, au pied de l'archipel de Marquise. J'aperçus à
trois milles, par 9°.57 de latitude sud et 139°.32 de longitude ouest
la pointe Martin de Nombagère, la première île du groupe, qui
appartient maintenant à la France aussi que tout l'archipel, et
que Domicanie du montagneux Vancouver. Dans ces parages, nos filets
rapportèrent toujours d'excellents poissons, frais et variés, qui me
permettaient pas de se lasser de cette nourriture, des coryphènes dorées,
à queues d'or, aux nageoires azurées, et l'espèce plus beaux du genre,
et que Commerson a pertinemment dit l'emporter par la grâce et la
délicatesse de la vigueur sur tous les autres poissons de mer sans exception.
Des holocentres qui paraissent dorés de toute écaille couverte de bandes
transversales et d'un gris argenté, des stromatées blanchâtres, la race errante

gouvre a manqué absolument, &c.

Mais nous ne finîmes que par nous rire de ces épouvantables mugissements, et nous prîmes même soin d'étudier le drapeau français.

Du 4 au 12 [illegible] nous fîmes environ 2000 milles, sans [illegible] jour et lapse de temps que le nautilus tomba dans une véritable migration de calmars; curieux genre de mollusques qui nous fut venu de la mer, que les pêcheurs français désignent sous le nom d'encornets, et qui appartiennent à [illegible] la classe des cephalopodes, et à la famille des dibranchiaux qui comprend les argonautes, les calmars et les seiches.

C'était pendant la nuit du 9 au 10 que nous fûmes accueillis par [illegible] pendant plusieurs heures, par cette troupe d'animaux qui pullulent dans les mers tempérées vers les [illegible] plus grands, comme on le peut tous les ans, et nous pûmes les compter par milliers, en suivant le même itinéraire que les baleines et les sardines. C'était merveilleux de voir s'agiter les bras que la nature leur a implantés sur la tête, véritables serpents qui s'agitent dans toutes les directions, et dont chacun en a dix, c'est-à-dire par dix qu'il fallait multiplier pour compter aux de la troupe; ils nous entouraient, nageant à reculons avec une extrême rapidité, en se suivant par leur fable locomotion, et poursuivant les poissons et les mollusques, et mangeant à leur tour par les cétacés malgré la rapidité de notre marche, nous parcourûmes toute la nuit au milieu de cette troupe répugnante, et nos filets en prirent une grande partie, qui appartenaient aux espèces que j'ai déjà nommées à l'occasion de la classe des céphalopodes, et à la famille des dibranchiaux qui comprend les argonautes, les calmars et les seiches.

Mais je vais, notre promenade nous offrait des sujets d'admiration plus grands, comme on le peut tous les ans, et nous pûmes les compter par milliers, en suivant le même itinéraire que les baleines et les sardines. C'était merveilleux de voir s'agiter les bras que la nature leur a implantés sur la tête, véritables serpents qui s'agitent dans toutes les directions, et dont chacun en a dix, c'est-à-dire par dix qu'il fallait multiplier pour compter aux de la troupe; ils nous entouraient, nageant à reculons avec une extrême rapidité, en se suivant par leur fable locomotion, et poursuivant les poissons et les mollusques, et mangeant à leur tour par les cétacés malgré la rapidité de notre marche, nous parcourûmes toute la nuit au milieu de cette troupe répugnante, et nos filets en prirent une grande partie, qui appartenaient aux espèces que j'ai déjà nommées à l'occasion de la classe des céphalopodes, et à la famille des dibranchiaux qui comprend les argonautes, les calmars et les seiches.

375
16
2250
375
6000

6000

Pendant la journée du 11, pendant tout le temps que je vécus dans le grand salon, nul homme de quart, les passagers eurent, des nouvelles profondeurs de la mer; le nautilus, pour une raison que j'ignore, ne manqua pas, mais [illegible] il avait rempli ses réservoirs d'eau, et le manomètre indiquait qu'il se maintenait à une profondeur de 1000 mètres environ.

Nous étions donc dans les régions relativement peu habitées, et les gros poissons de ces eaux ne paraissaient pas à de rares intervalles.

Tout d'un coup, je fus distrait de ma lecture, en entendant crier de jeune canadien, sur la demande de pain, par un appel de Conseil.

— Monsieur veut-il entendre la lecture? répondit Ned. Il vous en mettra

— qu'y a-t-il, ami?

— que monsieur regarde.

Et je regardai. Un grand banc obscur [illegible] nageait à quelques encablures, mais très nettement relevés, semblait suspendu au milieu des eaux; il était immobile. Je l'examinai attentivement, cherchant à quelque chose. mais je renonçai, nous crûmes

— un navire, m'écriai-je

— oui, un navire naufragé, dit le canadien, un navire dégréé que a coulé à pic!

Le harponneur disait vrai, debout sur la carcasse d'un navire coulé, et que sa dernière main tenait dans cette masse d'eau, on l'entrevoyait encore en bon état; mais sa mâture avait été coupée à huit pieds au-dessus du pont. Quelques débris de [illegible] flottaient encore par des [illegible], et quelques [illegible] de naufrage avait eu lieu peut-être [illegible] depuis la perte de la nature.

Frappé de [illegible] spectacle que celui de cette épave renversée dans les profondeurs de la mer, mais peut-être encore, la vue de nous pour, ou quelque cadavre, attaché par des cordes, [illegible] encore à [illegible] dans la sombre nacelle [illegible]. J'y vis quatre hommes, deux dans attenant près de la roue du gouvernail probablement quand la tempête menaçait de les emporter, un femme, une femme, environ près de l'aisselle de la jambe, et tenant un enfant dans ses bras! une femme jeune encore dans [illegible] pouvait reconnaître les traits non décomposés par l'eau salée, la tête un peu [illegible] dans une attitude effrayante avec la dernière grâce des mouvements, avec la dernière convulsion de la noyade. L'enfant avait sa petite tête [illegible] et une [illegible] par une suprême effort avait mordu à l'épaule dans de la tête au moment de [illegible]. L'attitude de cette femme était effrayante, sans [illegible] que [illegible] pouvait sur la [illegible], mais on se souvient, on se [illegible] [illegible] [illegible] et qui [illegible] [illegible] d'une [illegible] femme vers le même temps

6050

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

quel spectacle ! nous nous mîmes, aussitôt descendre
un espace, pour voir le fait, photographié pour aussi dire dans sa
dernière minute.

Nous devînes rester sans voix ! le vaisseau spectacle, au plus
fort degré de l'horreur, ne voulant pas voir, n'regardant toujours,
le voyons mêmes d'énormes squales tournoyer autour de sa carcasse

Devant un tel mets, et son naufrage ne devait pas avoir
plus de quelques jours de date. une Frégate avait été bien, dans
nous ne nous étions pas aperçus d'un tel événement,

Le Naufrage en ce lieu fournira matière du navire naufragé
et je peu bien sur une table au dessert.

Florida, Sunderland.

Chap. 17.

Vanikoro.

Le deuxième spectacle nous devait profondément ému, il
inaugurait d'une façon terrible cette nouvelle série de nos impressions
Nous allions pour la 1re fois revoir, Non seulement nous
devions y voir la oeuvre de la nature, mais nous pensions trouver
le bilan des catastrophes maritimes, et y retrouver tout ce que les
hommes y avaient perdu.

Il ne nous fut pas rare de remonter de ces Dieux depuis
des années suspendus entre deux eaux, et quand la profondeur
atteinte par le naufrage nous permettait de voir le fond, d'y
voir des objets pesants, que leur densité retenait au fond, des
canons, des ancres, des boulets, du balles, des ballots abandonné par
hasard, et pourrissant au fond des mers.

Il fut aussi que tous nos services, toujours mis à notre
retour, et souvent à bord du navire pour nous en rendre
pendant l'équipage, et à peine le capitaine entraîné par cette
puissante pitié qui parfois nous donne des visions de trente mètres
à l'heure, nous allions nous allier en rade, dans Galathée à une
nation étrange, fort à cette entrée nouveau, à cette nourriture
spéciale au lait et la viande mangeaient, et quand de gens,
peu de vertige qui nous tenaient plus en arrêt.

Et ce fut ainsi que le 11 X^bre, nous entrâmes mouillage de
Vanikoro par Pointe, l'un nous amène Dangereux de Bourgainville,
ville, qui s'étend sur un espace de 500 lieues de l'E. à l'O.
N.O., entre 13.30 et 23.50 de latitude S. et 125,30 et 151,30
de longitude O. Depuis l'île Duff jusqu'à l'île Lazareff, et dont
la superficie totale est de 370 lieues carrés. Les nombreux formés
de groupes d'îles dont on compte plus de soixante, et parmi eux le
groupe de Gambier qui est sous le protectorat du pavillon français
La route des îles Salomon, qu'on soupçonnait sans, mais aucune
Jalousie ne pour les uns avec autres sous le travail ni aucune
Du polypes ; primes de manière à en former qu'une grande île,
puis cette grande île se fendra aux multiples récifs déjà tendus
aux nous, et un système continue pour un plus ample, s'étendre,
depuis la nouvelle Zélande, et la Nle Calédonie, jusqu'aux marquises,
continue pour être de recouverts.

Les hasards de notre navigation, ou peut être le vol conduit de
l'étranger Nous nous avait conduit pour encore vers l'une des
plus curieuses îles de ce groupe, l'île Clermont Tonnerre, découverte
en 1822 par le capitaine Bell de la marine. Nous pensons alors
étudier sur place le système madréporique auquel sont dus tant
de îles du Pacifique.

Le madréporaires qu'il faut se garder de confondre avec les co-
raux, ont une vision exacte d'une anémone ordinaire, et les
modifications de sa structure ont permis à notre illustre maître,
M. Milne Edwards de les diviser en 5 sections. Les petits animaux
minces cylindres qui recouvrent le polypier et vivent au fond de cellules
qu'ils se fournissent eux-mêmes par millièmes de millièmes, et ensuite
du dépôt calcaire qui devient rouges, verts, clairs, ils ; toutes,
forment un ensemble vivant, avec une largeur intérieure que des
Gastéropodes mettent en communication avec la mer extérieure, toutes
forment une ceinture de récifs autour d'une île ou d'un lac, toutes
bordent une côte, et forment aux des récifs frangés, véritables murailles
droites au fond desquelles la mer est profonde presque immédiatement.

Or, le plus ancien spécimen de ces îles madréporiques Clermont
Tonnerre. Sur la presqu'île et quelques ensablures, et sous
une petite très pelouse verdure, nous pouvons admirer le travail gigantesque
d'un myriade de zoaires, cette muraille de Chine que les hommes n'auraient
jamais pu élever, et que pourtant aucune des travailleurs microscopiques, des
animalcules semble. Les barrières murailles droites étaient pour ainsi dire

les barrières de récifs courent sur les côtes de la Nle Calédonie, de Vanikoro
îles de Pomotou,
récifs frangés comme ceux de Bourbon et de Maurice

très accore

6129

produits / ou le madréporaire connu sous le nom de millepores de porites, d'astrées, de méandrines. Ces polypiers se développent principalement dans la partie la plus battue par les eaux de la mer et travaillent donc à la partie supérieure de leur ouvrage, ils commencent par le fond comme font les autres qui croissent des pieds, et dans la maçonnerie se fait par le fond; mais aussi, de même que cette maçonnerie s'exhausse peu à peu dans le sol, de même la formation calcaire, qui repose sur les débris accumulés des secrétions de l'animal, s'exhausse peu à peu. Et il a bien fallu cette théorie de M. Darwin pour expliquer la formation de ces continents non. Daniel[illegible] ont admis, puisque les zoophytes qui les créent, portés en[illegible] n'atteignent jamais un pouvoir vivre qu'à quelques mètres seulement au dessous de la surface de l'eau, et ne se trouvent donc que sur des madrépores perpendiculaires de rochers, qui quand la vague les bat ou le courant.

Nous admirons donc en naviguant en barrière ces madréporaires, et nous pouvons d'autant plus en apprécier quelques rangées de près qu'à une distance d'une encablure, nous n'avions pas de 30 mètres de profondeur. Nous voyons admirablement ces constructions se redresser produit par ces polypes sociaux, et nos rapports électriques sont resplendir ce calcaire fabriqué sont de tout le minerai que ces Zoophytes ont pu extraire de chaque goutte d'eau.

Nous quittons que nous pour connaître les Pleiades sommet de ces barrières madréporiques, je l'examinai longuement en lui demandant d'après le calcul il devait être nécessaire d'une quinzaine de jours d'exposition.

— Et alors me dit-il, pour former ce barrière que je devine devant nous, il aurait fallu

— un laps de temps de 192 000 ans, mais cette année, ce qui changeait singulièrement les points théologiques, mais d'ailleurs la formation de la Nouvelle, c'est à dire de Corail des espèces géologiques exposées par les Anglais, a demandé un temps bien considérable. Je te dirai cependant que dans des circonstances favorables, les polypiers peuvent se développer beaucoup plus vite et qu'on en a de remarquables exemples.

Cependant nous revenons à la passe de Uoea, nous voici dans l'une des développements celle de Clermont-Tonnerre, basse et boisée. Depuis longtemps, la tempête, la tornade enlevait quelques parcelles de cette roche dont nous étions en un continuel travail de ce vieux calcaire. une grande étroite route d'un côté, une rade de l'autre, le village de Uoea, les jardins avaient peu souffert, la végétation reprenait déjà quelques mauvaises, les vers, des insectes avaient paru sur des troncs arrachés par la violence. Nous en traitons les ravages, puis nous l'homme abîmé par la tempête. Ainsi c'était pour cette île, selon de petits zoophytes, et sur laquelle nous pouvions voir encore quelques sauvages.

A propos de ce point, Vaupers par l'angle forcé qui nous dirigeait, la route de Wallis par conséquence modifiée, après avoir franchi le Tropique de Capricorne par le 135e degré de longitude, il peut se rendre vers le O.N.O. en remontant toute cette zone intertropicale. Bien que nous fussions en plein de la zone torride, nous ne souffrions aucunement de la chaleur; à 30 ou 40 mètres au dessous de l'eau, la température ne dépassait pas au dessus de 10 ou 12 degrés et nous n'avions pas plus à craindre de soleil que de vent.

Le 15 décembre, nous laissions dans le N. E. le Wallis archipel de la Pentecôte, et la chaîne de Torres, la route des Paquebots. nous apercevons le matin, à quelque milles sous le vent les sommets élevés de cette île chaîne, et de ses produits, nous n'avions que d'excellents poissons le maquereau, la bonite, l'albicore, des tortues qui nous fournirent un manger excellent, une parcelle de la viande, et de nombreux recrues de cette sorte de serpent appelés anguilles.

Nous avions fait plus 3100 milles, et nous en avions fait 9720 depuis le 29 x[bre] que nous avait franchi notre l'archipel de Tonga Tabou, et l'archipel des navigateurs, nous avions connu dans de l'archipel Viti, ou les sauvages dévorent l'équipage de l'Union.

Et un Anglais qui se promenait sur une étendue de 100 lieues de N. au S., et sur 90 lieues de E. à O. en comptant entre 16°et 21° de latitude S. et 174 et 179° de longitude O. Il se compose d'un certain nombre d'îles, d'îlots, d'écueils, parmi lesquels on remarque les îles de Viti-Levou, de Vanoua-Levou, et de Kandabon. La

Le fer Tasman qui découvrit en 1643, l'année où Louis 14 montait sur le trône et un Torricelli inventait le baromètre je laisse à penser lequel de ces deux faits a été le plus utile à l'humanité. Puis Cook en 1774, d'Entrecasteaux en 1793, le fils de Louis de Wallis que nous nous approchons le plus, on se souvient les derniers relâchèrent à Capetown Dillon, en 1812, et qui y fit un séjour d'une vingtaine, ou peut être faudra pour trouver le nord de l'archipel, dans l'île de Pentecôte le navigateur.

La nous prenons en grande quantité, au moyen de l'étoupille du pêcheur à effet de quatre excellents; mais on ne mangeait un mot commun; mais on ne fait que 10 douzaines de la première malingue en donne que 6226

Grand lieu de malades amenés

Il nous faut encore parler, que l'autre théorie est bonne, et que le polypier n'aura fait que recouvrir de sa couche de madrépores sous-marins et de volcans dans le sommet se trouve un cratère qu'à quelques mètres sous l'eau. mais pour que puissent s'expliquer ces merveilles d'autre et gauche, faisons suivre la première explication

madrépores fertilisés comme un tuf par les travaux de la Tempête

— mêlé à des débris de coquilles de poissons, de plantes marines, qui forment toute végétale

le palmier

le pour au prix

on perd le capitaine de longue cour de Capricorne et l'amiralité Labillardière

et nous avons en 1833 le capitaine Burnier de la Vaudon, commandant l'Amiralty Jones

Ce fut Dumont d'Urville, en 1827 qui débrouilla le mystère la région géographique de cet archipel

Dragons

315 grammes de substance azotée, qui rend la guanine remarquable à substituer un gramme par jour. Le guano appartenait à l'espèce connue sous le nom ostrea carinatina, l'huître carénée ; il ressemble beaucoup, mais meilleur. Il devait y avoir là un banc considérable, car il fallait des cales de dix tonneaux à la malaisque pour qu'on en remplisse plus que deux milliers d'oeufs dans un tel rendement. Le mal est qu'on ne trouve pas d'huîtres partout.

Le 25 janvier, nous étions en plein archipel des Nouvelles Hébrides que Quirós découvrit en 1606, que Bougainville explora en 1768, et auquel Cook en 1773 donna son nom actuel. Cet archipel se compose principalement de cinq grandes îles, et forme une bande de 120 lieues du N.N.O. au S.S.E., comprise entre le 15e et le 20e degré de latitude S. et le 164e et 168e de L. E. Nous passâmes non loin de l'île Aurore, qui nous parut au moment des observations de midi une masse de bois verts dominée par un pic central d'une grande hauteur.

Ce jour-là, était le jour de Noël, mais personne à bord de l'équipage du Nautilus ne dans les préoccupations du capitaine aucune qui marquât l'observation de ce jour. Je ne pus donc savoir si appartenait à la religion chrétienne, ne put plus plus avoir dans le mystère qui le renfermait.

Ned Land me parut exploiter un peu les sentiments du Christ dans les protestants sont fort observateurs, et qui est la véritable foi de la famille. —

Je n'avais pas aperçu le capitaine dans depuis une heureuse de jours, et je m'étonnais aucun bruit dans sa cabine bien qu'elle fut adjacente à la mienne, quand le vingt-sept au matin, il entra dans la salon, sans nous avoir d'une parole qui vient de nous quitter il y a cinq minutes. J'étais occupé à suivre sur le planisphère la route du Nautilus. Il s'approcha de moi, et sans employer la formule d'usage entre gens civilisés, il posa la main sur un point de la carte, et me dit un mot seul :

— Vanikoro.

Le mot fut magique pour moi. Vanikoro, c'était le groupe d'îles autour duquel venaient se perdre les vaisseaux de l'infortuné La Pérouse ; et précisément je lisais la relation des voyageurs.

— Et le Nautilus nous y porte

— Oui, monsieur le professeur

— Et nous pourrons visiter ces îles célèbres où les survivants de ce naufrage

— Si cela vous plaît, monsieur répondit

— Et nous découvrirons peut-être la solution de ce mystère, et que lors de ce naufrage de La Pérouse

— on brûla ne fut plus douté pour moi

— Ce grand homme a Vanikoro.

— Nous y serons, monsieur le professeur. Demain nous serons sur la plateforme.

Je me précipitai à la suite du capitaine Nemo. Le Nautilus avait remonté à la surface des flots, et s'engageait d'un dixième.

Quand je fus arrivé à la plateforme, mes regards parcoururent avidement l'horizon. Je ne trouvai au regard dans le N.E. qu'une ligne basse d'une vapeur grandeur autour d'une masse qui paraissait mesurer 10 milles de circuit. Nous étions au premier de l'île Vanikoro, proprement dite, ainsi que me le fit observer le capitaine Nemo, à laquelle Dumont-d'Urville donna le nom de Recherche, et précisément devant le petit port de Vanou qui le trouve par 16° 4' de latitude S. et 164° 32' de longitude E. Les récifs qui étaient découverts se rendaient depuis la plage jusqu'aux soixante de l'île que dominait le mont Kapogo haut de 476 toises.

Le Nautilus après avoir franchi la ceinture extérieure de récifs par une passe qui nous semblait commandée obliquement se trouva dans l'intérieur du bassin où la profondeur de la mer pouvait atteindre 30 à 40 brasses. Je vis à peine quelques [illegible] sous les ombrages du plateau dans un revoyage rendu riants qui [illegible] une surprise bien naturelle à notre approche. Ces [illegible] à vues des navires comme à la Pérouse, ou de Dillon, ces derniers comme celle de Dumont d'Urville ou Legoarant de Tromelin qui visitèrent ce groupe, que les noms de ces deux corps navrants, pour un nouvel [illegible] qui [illegible] gracieux leur rivage dans du naufrage qu'ils avaient bien le droit de respecter.

Quand le Nautilus vint sur la plateforme devant nous nous des yeux ce groupe volcanique, célèbre par le plus célèbre de naufrages, alors nous fumait le plus magnifique.

Que le capitaine La Pérouse y ait abordé, il n'y a pas de doute possible : C'est là qu'une vision nocturne, le capitaine Dillon a le premier trouvé les traces indubitables du naufrage. Ce marin qu'un mendiait le sauf Patrick, parut le 17 mai 1824 près de l'île de Tikopia qui appartient au groupe des îles Salomon. Et là on lui montra quelques ancres de pirogues qui accostèrent son navire, en plusieurs fusées [illegible] lui vinrent entre [illegible] d'après un argent ou le voyageur de caractères gravés. Le fusée ajoutait que deux navires, dans un voyage à Vanikoro, il y avait environ vingt ans, appartenant à des nations [illegible] grand tonnage.

Dillon sur l'instantané que ces débris avaient été ceux de La Pérouse, car 631[illegible]

Dans les volcaniques

de Hunter de trois ans
et nous les entrons dans la table ronde, à la manière des anciens, et sous la pompe d'Jacques

la disparition d'un navire américain fait un effet énorme dans le monde. Slamming voulut gagner Vanikoro, où le bruit affirmait que l'on retrouverait de nombreux débris du naufrage ; mais les vents les courants l'en empêchèrent.

Dillon rentra à Calcutta. Le 3 mai trouva à la Jamaïque la Compagnie des Indes et la Société asiatique. La Compagnie vida un de ses navires La Recherche sous le commandement de Dillon, un agent français, m. G. Chaigneau, prit passage à son bord, et la Recherche partit le mer le 23 janvier 1827.

Il faut dire qu'avant cette époque le gouvernement français avait déjà fait plusieurs tentatives de recherches. Le 28 7bre 1791, les deux grandes flûtes, la Recherche et l'Espérance quittaient Brest sous les ordres de d'Entrecasteaux, avec mission de diriger vers les îles de l'Amirauté que certains navires devaient avoir visitées ; mais les recherches furent vaines ; les flûtes parcoururent donc Vanikoro sans se savoir à peu de lieues qu'elles voulaient atteindre, et le voyage très malheureux de Recherche, qui devait durer trois mois, et beaucoup de l'équipage périt par suite de maladies, n'eut aucun résultat. Cependant, deux mois après le départ de d'Entrecasteaux, on avait appris que

Depuis presqu'un siècle, aucune nouvelle n'était parvenue. A cette époque on apprit d'une manière bien singulière que des naufragés de cette race de Vanikoro étaient retenus chez les Malais de Java. Le capitaine Dillon, qui commandait le navire anglais le Saint-Patrick, fut informé par le gouverneur hollandais de Timor qu'un homme blanc était prisonnier à Solo, dans l'île de Java. Dillon se rendit à Solo, et y trouva un officier français, M. Jacques Arago, qui était parti avec Freycinet sur l'Uranie, et qui, après avoir échappé au naufrage de cette corvette, avait été fait prisonnier par les Malais. Arago avait appris à Timor que des débris européens avaient été vus à Vanikoro, et il pria Dillon de le ramener à Timor, ce que celui-ci fit volontiers.

Dillon arriva à Timor le 25 juillet 1827. Il y apprit que le navire français qu'il avait rencontré à Java était la Thétis, commandée par Duperrey, qui avait quitté Toulon en 1824 pour faire le tour du monde. Dillon se rendit à bord de la Thétis, et Duperrey lui apprit qu'il avait relâché à Vanikoro, où il avait trouvé des traces évidentes du naufrage de La Pérouse. Duperrey avait même recueilli quelques débris, entre autres une cloche portant la date de 1785, et portant le nom de Bazin, fondeur à Brest. Dillon, qui avait déjà vu à Vanikoro des débris européens, et qui avait appris à Timor que des naufragés avaient été recueillis par les Malais de Java, n'hésita pas à se rendre sur les lieux du naufrage, et il partit de Timor le 7 octobre, sur la goélette le Recouvrance, qui avait été mise à sa disposition par le gouverneur hollandais de Timor.

Le 17 octobre, Dillon arrivait à Vanikoro, et il reconnaissait bientôt les îles Malo et Vanou, situées à l'est de la grande île Vanikoro, et entre lesquelles s'étend la passe de Païou. Il y trouva, en effet, des débris de toute espèce, des ancres, des canons, des ustensiles de fer et de plomb, des étoffes de soie, des porcelaines, des boulets de 18, des fragments de couronnements d'une chaloupe, etc. Il recueillit de nombreux objets qui ne laissaient aucun doute sur leur origine européenne, et il apprit des naturels que deux navires avaient péri sur les récifs de la passe de Païou, et que les équipages avaient construit deux petits navires pour regagner la mer. Ces navires avaient fait naufrage à quelques lieues l'un de l'autre, et leurs équipages avaient été massacrés par les naturels, à l'exception de quelques hommes qui

– Il vous doit que vous le savez !
– Allons vite d'abord le bien du naufrage.

Sur un signe, tous rentrèrent par le panneau dans le salon commun et vide. L'obscurité se fit, les panneaux refermés. Le maître d'équipage a quelques brasses au dessus de la surface des eaux. Puis, nous sommes à pieds, il salue dans un cercle liquide.

Nous étions dans un monde de poissons ayant tous, des girelles, des Doules, des glyphisidons à ceinture, des pomacentres parés de leurs riches, des Diacopes à ventre jaune, différentes espèces d'holocentres, des scolopsides, des carangues, etc. Les mollusques aux innombrables des patelles, des scorbis, des oscargonelles, des melanies, des Nonnabelles, des cyrènes, des auricules jaunes, étendus sur le galbe et les nombreux rangs de coraux, puis des Holothuries, des Tentaculées, des vers, etc.

Bientôt, nous fumes sur le banc des naufrages, et dans les emplacements de coraux couverts d'admirables Zoophytes, des Gorgones, des astéries, des siphonules, des algyons, des caryophyllées, etc., nous remarquâmes des débris que les Anglais n'emportèrent pas, des chaînes de fer, une ancre, des canons, des boulets, une garniture de calfatage, un chaudron d'cuivre, tout cela rouillé et vert portant des fleurs. des Holothuries

Et c'est alors qu'en regardant ces ruines sous-marines ces ruines désolées, tristes, peut-être encore sous leur parure d'animaux fleurs, que Nous d'une voix grave, nous dîmes en Capitaine, parlé le avec les navires la Boussole elle avaient par Louis 16 pour un voyage de circumnavigation, avec le second pour capitaine Delange. Il mouilla à Botany-Bay, il relâcha à Namouka, une île du groupe Hapaï, puis la Vanikoro, mouilla sur les récifs méridionaux de Vanikoro, un premier jour sur la côte méridionale, un des navires s'échoua, la frégate la Boussole qui marchait en avant. Le second vint à son secours s'échoua de même. Les naturels furent d'abord bien accueillants. Les naufragés s'installèrent à terre, ils continuèrent un peu plus loin avec les débris des deux grands, et bâtirent volontairement quelques bâtiments, le premier, l'Espérance, et peu après, ils se dirigèrent vers les îles Salomon. L'Astrolabe, vers la côte méridionale entre ces deux Archipels de Salomon. Retard indu de votre Dumont d'Urville. Elle n'avait rien prévu. Et maintenant, dit-il, est il plus ou moins certain que les naufragés ne soient tombés que sur cette île de Vanikoro ou sur celle de Tikopia ou Santa Cruz, puis relâcha à Wanouka le premier navire se détruisit sur un récif à deux de mouillage, entouré sous le vent de l'île, environ trois mois, devra plus long-temps.

Chap - 18

Le détroit de Torres.

Ces quittant Vanikoro tous pleins des souvenirs de ce lieu célèbre, dans la nuit du 27 au 28 Décembre notre retour fut ouvert : la route avait été donnée au S.O., et nous franchîmes en cinq jours trois jours les 1620 milles ou 7/8 lieues qui séparent cette groupe de Lapérouse au de Santa Cruz. Du côté la pointe S.E. de la Papouasie.

Le matin du 1er janvier 1869, Conseil vint me souhaiter la bonne année sur la plate-forme, par une chaleur de 25 degrés.

– Monsieur, me permettez-vous de vous souhaiter la bonne année
– Mon cher ami, Conseil, exactement comme si j'étais dans mon cabinet de
du jardin des Plantes. Seulement, mon ami, je te demanderai ce que tu
entends par une bonne année dans les circonstances où nous nous
trouvons. Est-ce la fin de notre emprisonnement ? Est-ce la conclusion
de cet étrange voyage. Est-ce le retour en France, ou bien cette existence
vagabonde à travers les mystères sous mains
– ma foi, monsieur, c'est bien. Depuis deux mois que cela dure, nous
n'avons pas encore eu le temps de nous ennuyer beaucoup. C'est tou-
jours intéressant. Je m'étonnerai que soit la dernière merveille
que je me suis à rencontrer encore. Avec cette progression constante
nous ne savons pas qu'au nous arrêterons. Il n'est rien, je pense, qui nous
retiendra jamais une occasion semblable.
– Jamais, Conseil
– Cependant, monsieur, je parierais bien pour mon plus grand
que s'il ne s'ennuyait pas
– Je pense
– Je pense donc qu'une bonne année serait une année qui serait bonne,
et vous permettrais d'avoir tout vu
– Tout. Oui bien, mais que pense Ned Land
– Il pense exactement le contraire de moi. Chez un homme positif,
regarder de pareilles choses un peu trop. Et puis, le manque de pain, de
viande fraîche, tout cela ne va guère à un brave estomac auquel les
bifteks sont familiers, et que le brandy et le gin, pris d'ancienne
propriétaire modérés n'effarouchent guère
– Ma foi, cela n'est pas ce qui me tourmente
– Ah vous. Aussi, je pense pendant quelque temps à rester que bien à de bonne
– Bon
– Cependant, dans, si l'année pas bonne pour moi, bonne pour lui et il

y aura toujours quelque chose à faire
Chez perte.
– maintenant, monsieur, voilà une terre que elle !

6300

~~Mercredi 14~~

~~Détroit de Torres~~

Les jours suivants s'écoulèrent sans amener aucun incident nouveau, et l'année 1868 nous mena sans marquer son début par aucun événement remarquable. Nous pensâmes à reporter notre route plus directement vers la France, ou la Frégate se dirigea dans la soirée à cette époque, et peu après retrouva les comparaisons avec notre atmosphère actuelle, puisque nous entrâmes dans un pays à peu près de deux mille lieues, et par une température torride.

2 janvier 1868

Le 2 janvier, nous avions franchi 11340 milles, soit 5250 lieues depuis notre point de départ dans la mer du Japon. Nous nous trouvions dans le dangereux passage de la mer de Arafoura sur la côte N.E. de l'Australie. Nous prolongeâmes à quelques milles ce banc redoutable de corail sur lequel coule et des navires faillirent se perdre le 10 juin 1770. Le fait le plus saillant de cette journée fut la vue d'une baleine qui nous passa sur le bord, et à laquelle on ne fit pas attention, tant elle était commune dans ces parages. Plus tard nous, nous devions regretter de ne pas avoir harponné ce cétacé dans l'intérêt de notre table.

Nous avions déjà dépassé cette barrière de corail et la profondeur de peu pour la sécurité, lorsque vers le soir nous vîmes plusieurs pirogues, environ vingt, se diriger vers nous. Ces pirogues ne sauraient contenir, et que de petits naturels noirs et presque nus par conséquent, et qui alors les élevaient à leur cime dans l'abîme du canot. Nous étions alors plans inclinés ou montagnes avaient été orientés de manière à nous envoyer à une grande profondeur, pour remonter aussitôt sur une autre, et nous ne vîmes rien de ces travaux entassés à bord.

Nous, pendant ces quelques jours il ne nous fut pas donné à admirer ces travaux, et nous n'aurions rien vu de ce qui contient en mer, sous nos pieds ou à la trame qui nous appartenait quelques cétacés de ses habitants, tels que des dauphins, espèces de monstres grands comme des thons, d'un bleu admirable et pur sur les côtés, et ornés de bandes transversales qui disparaissaient avec la vie de l'animal, dès qu'elle n'était plus dans l'eau; ces animaux sanguinaires nous accompagnèrent en troupes, et ne nous quittèrent un grand nombre d'entre eux, malheureusement délicats, rappelant celui de la bonite. On prit aussi un grand nombre de petits poissons longs d'une demi-livre, ornés de reflets admirables, remarquables de petites écailles, d'un goût approchant celui de la dorade, et qui appartenaient à l'espèce des sparoïdes verkos, et des pirapèdes volants, curieux animaux, fameux de la mer, pourvus d'ailes marines, qui dans les nuits obscures répandent alternativement les éclats et la lueur de leurs lumières phosphorescentes. Les animaux inconnus des zoophytes et des mollusques nous apportèrent différents aspects d'alcyonnaires, des oursins, des martinets des éperons, des cadrans, des mitres, des cérites, des hyales, que la pêche avait arrachés au fond de cette mer. La flore fut représentée par de belles algues d'espèces flottantes, de sargassiers et de nostocs formés uniquement du mucilage qui transsudait à travers leurs pores, et entre autres une magnifique [illegible] galéniaroïde qui, seule, peut prendre parmi les curiosités naturelles des mers.

Mais la pêche la plus importante fut celle de divers espèces de squales qui hantent en nombre et la rendent fort dangereuse, le squale philippe, au dos brun et au ventre blanchâtre, et muni de cinq rangées de dents, le squale scillé dont le corps est orné d'une grande tache ronde, noire au milieu d'un cercle blanc, et qui ressemble à un œil, le squale isabelle, à museau arrondi, et pourvu de taches noires, et des squales féroces longs de cinq mètres, revêtus d'une vraie robe de tigres, et qui malgré le nombre, ne paraissent pas avoir la férocité des autres requins.

4 janvier

Deux jours après avoir traversé la mer, le 4 janvier 1868 nous avions connaissance des côtes de la Papouasie. C'était à cette occasion que j'appris du capitaine Nemo son intention de gagner l'océan Indien par le détroit de Torres; mais il ne communiqua rien à son état-major, et je le vis à cette occasion seulement. Nul ne sait par quelle volonté cet homme rapprochait de l'Europe, mais il paraissait ce qui était fort bon dans les circonstances où il se trouvait.

Le détroit de Torres ne présente pour le navire qui le parcourt autant pour se sécurité de navigation que pour les sauvages habitants qui le fréquentent. Il sépare de la nouvelle Hollande cette grande île de la Papouasie ou nouvelle Guinée.

6574

Cette terre a 400 lieues de long sur 130 lieues de large et une superficie de 40000 lieues géographiques ; elle est située en latitude entre 0 19' et 10, 2' Sud, et en longitude, entre 128°23' et 146 15' [illegible] à midi du 4 janvier, pendant que Mr Brown prenait la hauteur du soleil, je montai sur la plateforme et j'aperçus les sommets des monts Arfakes, qui s'élevaient sur plusieurs plans successifs, et qui se terminaient par des pitons aigus.

Cette terre, découverte en 1511 par le Portugais François Serrano, visitée successivement en 1526 par Don Jose de Meneses, en 1528 par le général espagnol Alvar de Saavedra, en 1527 par Grijalva, en 1545 par Inigo Ortez, en 1753 par Nicolas Struick, de Amsterdam reconnue en 1616 par le hollandais Schouten, puis par Tasman Dampier, Funnel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Torrès, Mac Cluer, d'Entrecasteaux en 1792, Duperrey en 1823 et d'Urville en 1827 ; dans le cours des vingt années qui composent cette nomenclature, je ne me doutais guère que les grands travaux de ma vie allaient me mettre en présence de ces [illegible] aborigènes de Nouvelle-Guinée.

En effet, nous nous trouvions à l'entrée du plus dangereux détroit du globe, celui que les navigateurs désignent plus généralement sous le nom de Torrès, quand tout à coup, en regardant dans la mâture, et dans le gréement de misaine, j'aperçus un Kanaque [illegible] d'entre l'hétérotaxie et les Papous, [illegible] en 1840, faillirent le perdre corps et biens. Le malheureux lui-même, bien qu'au comble de ses souhaits ne pouvait attendre, étant arrivé à [illegible] d'une de ces terres [illegible] orientales.

Le détroit de Torrès a environ 36 lieues de largeur mais il est rétréci par une grande quantité d'îles et de récifs qui rendent la navigation presque impraticable. Aussi pour le traverser le capitaine avait donné pour toutes les précautions possibles.

Le vent était en effet si nul que plus d'une fois, [illegible] d'un [illegible]. Il s'ensuivait [illegible] comme sur [illegible] ; [illegible] [illegible] battait les flots avec une [illegible] violence.

Par [illegible] de cette [illegible] [illegible] de navigation, nous [illegible] avec [illegible], nous nous étions placés sur la plateforme [illegible]. Derrière nous s'élevait la case du timonier, que rien ne protégeait [illegible] mais je me trompe par derrière un [illegible] [illegible] à [illegible] bas, et pour [illegible] de la main diriger le [illegible].

[illegible] emporté [illegible] [illegible] dressée par l'ingénieur hydrographe Vaisseau Dumoulin, et [illegible] de Saint-Jean Longueville Torrès (maintenue annuelle) que fera partie de l'état major de Dumont d'Urville dans son dernier voyage de circumnavigation. Je me trouvais par étrange [illegible] de la [illegible] à bord du Coquille, sous [illegible] du capitaine Duperrey, ce [illegible] [illegible] les meilleurs que l'homme ait sur les dangereux passages

Tout autour de nous la mer bouillonnait avec une [illegible] [illegible] [illegible] courant de flot montant qui portait du S.E. au N.O. avec une vitesse de trois milles et demi ; le brisait avec force sur les récifs de corail dont les îles aiguës sont [illegible] [illegible] [illegible]

– Voilà une [illegible] mer, me dit [illegible]

– Détestable, [illegible].

– Il faut que le capitaine [illegible] [illegible] de la route car voilà [illegible] qui [illegible] [illegible] peu, si forte qu'elle soit.

Je ne répondis pas, car la [illegible] était [illegible] devenue effrayante. Le [illegible] [illegible] [illegible] commit [illegible] [illegible] [illegible]

Il [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'[illegible] et se dirigeait vers le passage de Cumberland vers le S.O. Je [illegible] [illegible] quand je vis rapidement revenir vers le N.O. et se porter à bâbord un grand quantité d'îles et d'îlots peu [illegible] vers l'île Tund [illegible] canal maritime.

Je me demandais déjà si nous naviguerions jusqu'à la Nouvelle allait [illegible] dans ce canal qui [illegible] était [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

le Nautilus venait de toucher un de ces dangereux écueils des parages de Torres. Il était donc immobile, dormant sur une légère gîte sur babord.

Quand nous nous retrouvâmes, hormis le capitaine et deux de ses compagnons, du contremaître sans doute, étaient sur la plate-forme, et examinaient la situation de notre navire, n'ayant que quelques mots dans cette langue étrange qui m'était toujours fault.

Voici quelle était cette situation. A deux mètres sous le niveau moyen de l'océan apparaissait l'île quelconque que j'avais aperçue de nuit à 10 milles au milieu des brisants. Vers le S. et vers l'E. quelques îlots apparaissaient les têtes de rochers que la pleine mer allait recouvrir. Nous nous trouvions dans un parage de neuf à dix brasses, et dans une partie du monde où les courants sont peu forts, ce qui était une circonstance favorable pour la renflouage du Nautilus.

Cependant le navire n'avait aucunement souffert dans sa coque, la solidité extraordinaire de ses parois métalliques n'était pas à craindre ! Il ne pouvait sans doute, ni couler, ni se détruire, mais était-il en état de reprendre l'océan sur un point de son contour, et dans quelle partie de son pourtour ? Ce fut la première question que je posai au capitaine Nemo.

Plus calme à la suite de ses réflexions, quand il eut mon image pour la première fois, mettant à mes moindres désirs, il répondit de même :

— Un accident, lui dis-je

— Non un incident, me répondit-il.

— Un incident qui pourra vous contraindre à redevenir un habitant de ces continents que vous croyez fuir

Il me regarda d'un air singulier et fit un geste négatif.

Il me demanda ensuite s'il avait quelque raison de se plaindre de ses compagnons. Était-il assuré de leur dévouement absolu, de leur obéissance passive, quand, par suite d'accidents de mer, leur chef leur échappait ?

— Monsieur, me répondit-il, mes hommes me sont dévoués, parce qu'ils sont libres de ne pas me suivre. Ici, à bord, je ne donne pas d'ordres, j'indique la route à suivre. Mes compagnons et moi, nous sommes des hommes résolus à mourir. Nos poitrines renferment des cœurs qui battent encore ! Je sais qu'il y a des sentiments à dompter, des instincts à réprimer, des habitudes à vaincre, et c'est pourquoi je vis en solitude au milieu de mes compagnons.

Je m'inclinai devant cette réponse qui révélait chez son auteur une existence brisée à jamais. Mais je ne voulais pas rester sur cette question, et je demandai encore :

— Mais, Monsieur, si votre navire est capable de braver impunément les colères de la mer, pourquoi craindre un accident ?

— Un accident est toujours à craindre, répondit-il, quand on a la terre pour horizon, et surtout quand on est forcé de la visiter souvent pour renouveler ses approvisionnements.

— Vous chassez donc, Monsieur ?

— Oui, répondit-il, mais pour nourrir mes hommes, et non pour satisfaire mes goûts. Mes compagnons et moi, nous avons fait vœu de ne jamais nous servir de ces armes meurtrières qui ont été inventées par la main des hommes, et de ne jamais toucher à un fusil ou à un pistolet.

— Vous haïssez donc ces hommes, Monsieur, qui ont conquis le droit de se battre entre eux ?

Le regard du capitaine s'enflamma à mes paroles. Il releva la tête, et dans un accent d'indicible mépris :

— Ah ! Monsieur, répondit-il, j'ai vu ce que vous appelez civilisation, j'ai vu ce que font les hommes, ces prétendus civilisés ! Entre les peuples les plus barbares et les plus policés, il a fait une différence de sauvagerie ! Mais, puisque vous avez cru devoir me suivre, vous avez dû vous apercevoir que je ne redoute pas les rencontres, et que, dans les circonstances présentes, je me défends comme je le ferais contre des ennemis !

Ces derniers mots me jetèrent dans un nouveau courant de curiosité. Je ne pus que regarder le capitaine Nemo avec une attention mêlée d'une certaine inquiétude. Il me considérait-il comme un être appartenant à une race inférieure à la sienne, et dont il ne voulait pas être importuné ? Je ne savais que penser de cette révélation subite.

— Monsieur, lui dis-je, je vous demande pardon de mes questions, mais je ne vous cache pas que vous excitez vivement ma curiosité. Je vois bien des choses inexplicables à votre point de vue, mais peut-être, habitué que je suis à vivre dans votre milieu, je vois bien des choses qui ne me paraissent pas devoir être comprises par un homme étranger à la civilisation.

— Monsieur, répondit le capitaine Nemo, je n'ai pas l'habitude de cacher mes actions. Je vous observe depuis que le hasard vous a jeté à mon bord. Vous avez vu ce navire, et vous avez pu croire qu'il était construit pour satisfaire les caprices d'un millionnaire excentrique, dont la fantaisie aurait été de se promener sous les eaux. Je vous dis que j'ai vu, moi, que j'ai vu, moi, que j'ai vu, moi,

— Je vais le lui demander, mais il n'osera

A mon grand étonnement, le capitaine vint m'adresser sa demande, et y mit même une certaine grâce et un certain empressement. Le canot fut mis à notre disposition pour le lendemain matin. Je ne demandai même pas à nous dire une chose inutile. Je compris bien qu'aucun gibier ne devait se risquer sur les abords d'un lieu habité par des hommes, et d'ailleurs, la terre n'était que de bonne matière, et c'était un peu de vendre une légère embarcation à travers les récifs n'effraie aux grands navires.

Le lendemain, 5 janvier, le canot fut armé à bord de l'Abondance, 5 janvier
Dorcas, Zebulon, Jephté même et moi à l'heure du haut de la plateforme. Deux hommes suffirent à cette opération, pendant laquelle ils ne devaient pas cesser un seul instant de ramer.

A huit heures du matin, armés de fusils à vent et de balles et de charges chasseresses, nous prenions place dans le canot du capitaine. Comme il avait, nous avions huit places aux deux arrières, et neuf y prenaient dans les pavois trois rameurs, les trois autres dans l'avant. Nous n'atteignîmes pas sans avoir quelque peine à l'Abondance, l'embarcation étant très légère, et nous fûmes rapidement sous la terre.

Neb en remplit pas sa pipe. Il avait un préjugé contre la fumée, et il ne fumait guère qu'il lui faudrait, remarquait-il, manger de la viande, disait-il, mais alors pour manger de la viande, je gâterai pas de pipe, par exemple! le poisson est bon, mais il ne fume pas au dessert; je pense qu'un petit morceau de venaison ferait mieux sécher sur les agrès ardents pour la digestion, répondait Cyrus, il nous en faut pour l'humidité.

— Mais n'oublions pas, dis-je, s'il est permis de plaisanter, que si le gibier n'est pas de belle taille qu'il se trouve lui-même le chasseur, comme le chasse

— Bon! remarque le prospecteur, je mangerai du tigre, de l'éléphant, du tigre plutôt que de ne pas manger de chair

— Vous êtes un grand mangeur intrépide, ami Ned.

— Bon! et quelque bête, tibet ou autre à quatre pattes fera salade de mon premier coup de fusil. Vous verrez, comme le prospecteur, et je ne vous donne pas 25 minutes pour arriver à mon repas de midi, »

A huit heures et demie, le canot de Nautilus venait s'échouer sur une grève sûre, après avoir franchi la dernière ceinture d'îlots de Zebehar.

Je ne tardai pas à prendre l'impression que nous serions guère mieux sur la terre. Il apparaissait qu'il y existait que peu ou point de gibier, et notre opération pour aujourd'hui paraissait devoir être peu fructueuse.

Nous foulions un sol presque entièrement madréporique, mêlé quelques bancs de terrains d'alluvion, mêlés de débris granitiques, démontrant que l'île de Zebehar était due à une formation primordiale. A un demi-mille de la côte s'élevait la forêt, admirables, formés d'arbres énormes dans la taille dépassait souvent deux cents pieds. Ils étaient reliés entre eux par des guirlandes de lianes qui représentaient à perfection les cordages naturels. C'étaient des cocotiers, des fi'ers, des casuarinas, des teaks, des bambous, des pandanus, des palmiers, mélangés dans un ombrage opulent, et à l'abri de leur feuillage verdoyant, et au pied de leur stipe gigantesque croissaient des orchidées, des légumineuses, et des fougères

mêlés dans l'ombre pour l'utile. Le premier cocotier que l'on aperçut fut battu du mien. Nous pensions abattre quelques uns de ces utiles fruits, ou la brise, et nous débuta de leur base et de leur couronne, produit naturel de la terre que la mer ne fournissait pas, et qui par conséquent manquait à l'ordinaire du capitaine Nemo.

— Monsieur, lui dis-je, me lira-t-il?

— Oui

— Et je ne pense pas que votre menu s'oppose à ce que nous en apportions à bord.

— Non, je ne le pense pas, mais il n'en mangera pas

— Eh bien tant pis pour lui, ce sera moins pour nous, répondit Ned Land, il en restera davantage

— Je pense, ami Ned que le cocotier est une bonne chose, mais avant d'en rapporter le canot voyons si elle ne produit pas quelque plante plus utile que substantielle. Quelques légumes frais mis à l'office du Nautilus

— Quand on a mangé du cocotier et si nous pensions, nous pensons trop tard, une pour les fruits, une pour les légumes, une pour la viande, mais je crois bien que nous ne serons le nombre

6900
330
7230
1500
9180
40
1111
300
1900
7187
1200
8387
6812

— Bon, nunc in oryzarum, il me faut deux pour deux
— Ceci n'aura pas besoin d'être expliqué davantage, mais aucun livre d'histoire, aucun professeur ne pourra jamais dire avec autant de précision que ces trois mots ce que fut la nature de la guerre que nous venions mener
— ka ! ka !
— gnon ! nid.
— Eh bien ! vraiment, je comprends qu'on soit autre chose
— vous ! que dites-vous là ! j'ai été content ! je n'ai plus eu besoin aucun de vous, moi qui vivais dans votre colère. Dussai-je vous en revaloir un peu à votre tour pour une compagnon de hyène.
— au contraire, je vous ai cru trop.
— Pour en finir votre part à un autre. En hyène ! que nous en ne pardonnons, il faut absolument abattre un gibier si remarquable que deux hommes à eux plus que du nourriture de pouvoir pour le jeune

Je ne puis m'empêcher de penser à la remarque du digne Conseil, et nous nous efforçons tous les vieux termes de ces forêts géantesques.

~~Nous ne faisons pas trop malheureux dans notre recherche de produits alimentaires de la Terre.~~

~~Nous ne pouvons pas trop malheureux dans notre recherche de produits de la

était complètement ignorante. Ni avec son autre partie ignorante, et nous prîmes une part blanche une nid tendre et succulente qui rappelait par sa saveur celle du cocotier.

Il faut avouer, cependant, que nous en mangeâmes avec un plaisir grand sujet pour l'étonnement.

— Mais comment dis-je, a-t-il pu pousser ici, où la pourra se garder sous il ne paraît inutile d'en faire une provision pour le soir

— par exemple, mon ami ! vous parlez là comme une naturaliste et moi je vais agir comme un bonhomme. Cueille, cueille nous une provision de ces fruits que nous reprendrons à notre passage.

— Et comment les préparez-vous

— Ces ne faisons une sorte de pâte fermentée qui peut se garder longtemps sans se corrompre, cette pâte, je la fais cuire à la cuisine du bord, et malgré sa saveur un peu acide, vous la trouverez excellente et comme un régal.

— allons, je vois qu'il ne me manque rien, à ce point

— Si

— qu'on dise

— un peu de fruits au de légumes

— Observons les fruits et les légumes

Pendant nous faisons une respectable provision de bouche à part, et nous entretenons nos relations pour remplir à notre terminer.

Notre ramasse ne fut pas peu variée, quoique la nature fut peu abondante. A peine principalement des bananes dont il existait plusieurs variétés, et que dans la zone torride, nous pouvons manger sans les faire cuire à la mode malaise ; c'était le piang du malais, un des aliments le plus utile à l'homme dans ces contrées. Comme des nourriture toute bonne, nous n'avons qu'à cueillir au fruit pour faire une repas délicieux.

Il était déjà un accompagnement délicieux pour les fruits de l'arbre à pain, et tout en mangeant nous devrons, nous avons d'ailleurs n'ayant qu'à cueillir ces fruits que la Providence nous servait tout prêts, du jacks énormes, dont la pulpe est bien meilleure qui ne nous semblait nutritif, de délicieux mangues, des ananas d'une grosseur incroyable.

Pendant nous. Comme observait Ned qui mangeait en avant, et qui d'une main sure cueillait tous ces fruits que semblaient devoir remplacer son repas

— Et bien, et ne te manque plus rien

— Si !

— quoi donc ! sur le plateau de ce repas, mon ami

— Et ce n'est pas un repas

— quoi donc

— C'est la fin d'un repas ! Il n'est un dessert, mais le potage, mais le rôti

— En effet, dis-je, et bien que nous fussions complètement après les divers et excellents produits, il me semble que le manque encore. Décidément, nous avons mal des appétences que nous reviendra bientôt.

— Bon ! répond-il, ne te désespère pas déjà, mais nous trouverons quelque chose à nous mettre sous la dent. Rien n'est plus simple, ce sera demain, et demain ne paraît pas trop long à attendre. Nous pouvons de ne pas trop nous éloigner. Il faut retrouver nos provisions d'hier, et notre canot.

— quoi ! retrouver notre ! Ned.

— Oui ! nous avons pensé de revenir sur nos

— quelle pensée a-t-il donc

— D'y trouver encore, après tout,

— Comment le temps perdu sur ce rocher pour.

— Ce nouvel ami,

Nous revînmes donc à travers la forêt, empêtrant nos provisions pendant quelques instants à venir ! Ensuite une rivière de quelques palmiers, qu'il fallait passer en nageant, et dont nous découpâmes la cime des arbres, une route à peine frayée que pourraient pénétrer l'abroa des malais, ou ignorant d'une qualité ou d'une grosseur pas ne laissaient rien à désirer :

Nous étions déjà éloignés assez assez grand nous reconnûmes au canot après plusieurs jours de marche. Nous n'avions pas vu une trace de pirate, et nous n'avions aperçu que quelques oiseaux trop éloignés pour être tirés.

Notre voix ne remplissait pas notre canot, ou le pensait ainsi voulant qu'il remît la voyage plus vite, et répondait autant à lui encourager de quoi la surplus, quand il aperçut plusieurs autres canots de voyage à vingt pieds, appartenant à l'espèce des pahouins. C'était une autre peuplade aussi pacifique que l'était la nôtre, et l'une des plus adonnées produits de la malaisie

697

[illegible] le [illegible] qui avait pris culture dans les forêts et qui, semblable au murier, se reproduit par la grande de ses rejetons.

Ned savait la manière de tirer parti de tout ce qui lui tombait sous la main. Il prit sa gaule, et la manœuvra avec une dextérité peu commune, il ne tarda pas à en couler deux ou trois sur le sol. Il les ayant mondés avec soin dans la paume de sa main, les coupa en petits tronçons de quinze centimètres qu'il enfila dans une ficelle.

Je le regardais faire plus avec le désir du naturaliste que celui de l'affamé. Il commença par enlever à chaque tronçon les deux extrémités qui pouvaient laisser un point d'appui à la dent, mit à nu le tube allongé et entrecoupé, formé de nœuds multipliés entre lesquels se trouvait une sorte de farine gommeuse. Cette farine devait être la raison pour laquelle les naturels mélanésiens font de cette tige un aliment recherché. Ned la délaya dans un verre d'eau pour en faire une espèce de pâte, dans laquelle il trempa les tronçons de bois, et me tendit ensuite un de ces tronçons. Je reconnus d'un coup de dent la farine de la graine dans une chair pour le moins spongieuse, dépourvue de fibres, d'un goût légèrement sucré, et qui rappelait à la fois l'amidon et la moelle de sureau.

Ned me fit signe de manger, ce que je fis sans me faire prier. Puis il me tendit un autre tronçon, que je dévorai avec un appétit qui ne fit qu'augmenter la faim qui me dévorait.

Ensuite, à bord de nos canots, nous nous dirigeâmes vers le nord, et nous fîmes encore environ 7000 mètres dans cette direction. Nous ne vîmes pas terre, ni personne; nous entrâmes dans nos propres parages; je reconnus assez exactement notre position, et vers midi, je donnai ordre de faire halte.

Le lendemain, 6 janvier, le manitou fut tout prêt à se mettre en route, mais suivant la remarque de Ned, il ne put plus nous servir. D'ailleurs, nous et notre équipage ne nous préoccupâmes aucunement de la situation. On ne la voyait en aucune façon; on attendait avec une impatience inexprimable qu'il fallut bien partager.

Le matin, la brume avait caché à notre disparition, puisque ne l'avait pas vue à son lever, nous résolûmes de retourner à l'île. Ned espérait être plus heureux dans sa chasse, et se proposait d'aller visiter une autre partie.

Dès le matin, au lieu de terre, et par une belle journée qui s'annonçait magnifiquement, nous étions en route; l'embarcation entraînée par un courant et portée par le flot qui portait à la côte, atteignait l'île en peu d'instants. Il fut aisé de reconnaître dans la petite anse où nous avions pris terre.

Le même effet devait se produire sur l'Union du canadien pour toutes les choses de chasse comme de pêche. Nous retrouvâmes donc Ned dans les longues galeries ombragées de cette forêt.

Il suivit d'abord la côte, en la remontant vers l'ouest, puis, après quelques détours, il gagna la haute plage que bordaient d'arbustes et hautes forêts. Quelques oiseaux passèrent rapidement sur nos têtes, mais aucun ne parut à la portée du fusil. Cela montrait bien que les animaux savaient à quoi s'en tenir sur l'homme qui les visitait pour la première fois, et que par conséquent il était difficile de les approcher. Du reste, elle était fréquentée par des êtres humains.

Le pourtour, d'ailleurs, de cette partie de l'île, les êtres vivants ne devaient pas nous manquer. En effet, après avoir traversé une petite clairière assez grande, nous débouchâmes sur un petit bois qu'un grand nombre d'oiseaux avaient choisi pour repaire.

— Ce ne sont que des oiseaux, dis-je à Ned.

— Mais il y a des oiseaux qui parlent, répondit Ned

— Quels perroquets

— Je comprends, perroquets. Le perroquet, c'est le faisan des gens qui n'ont pas autre chose à manger.

Et en effet, nous étions environnés par les cris de ces oiseaux des perroquets de toutes les couleurs que l'ornithologie entière les connaît, des perroquets d'espèces variées qu'un ornithologiste aurait plaisir à étudier, des perroquets gravement perchés par les branches, et qui semblaient méditer quelque problème philosophique, des loris d'un rouge éclatant qui passaient comme un météore d'étamine empourpré par le soir, des kakaos qui allaient bruyamment, des kakatoès, des papouas d'un bleu exquis, enfin toute une variété d'oiseaux splendides, mais généralement peu comestibles, quoique en pensa notre hôte.

Nous étions au pouvoir de la Papouasie, afin les premiers colonisateurs de l'Europe moderne, car on ne peut les considérer sérieusement comme ayant depuis les temps de la Papouasie, de la Nouvelle-Guinée et des îles de Papouas, nous allions donc rencontrer l'homme dans son pays natal.

Après avoir marché un petit peu après nous nous étions retrouvés en plaine, nous nous plaçâmes toute notre attention à bruiner. Ned nous en montrait, je voyais voler de magnifiques oiseaux, on visait, et que la disposition de leurs longues plumes obligeait à voler contre le vent; leur vol était oblique, et nous n'avions aucun de les voir se balancer dans les airs avec grâce que désespoir. Je n'eus pas de peine à le reconnaître

— Les oiseaux de paradis, m'écriai-je

— Ceux de Gouvernement, sortis du Gouvernement de Louisiane

— Cette espèce est rare, demanda-t-il

7061

– Je ne suis ni cela ni mieux, monsieur Land, mais je compte me voir
comme peut-être prochainement un de vos curieux ostensoirs
de la Papouasie
– Oh, compris, répondit-il, prompt, quoique je suis plus habitué à
manier un harpon qu'un fusil.
Et nous voilà, comme de vrais égoïstes, riant aux éclats
les uns des autres, dans l'instant éprouvant un véritable bien
qui m'est apparu difficile de le trouver à bord du Manitou.
Mais ce fut une chose difficile, mais n'avons pas à nous en dé-
courager les moyens que la Malaise emploie pour se procurer les
objets dont elle fait une consommation considérable avec les Chinois
sont ils habituellement généralement les bruts, et qu'ils perçoivent des
arbres divers, les indigènes dépouillent des fruits dans lesquels se trouvent
ces objets ; ils s'en emparent ainsi au moyen d'une glu tenace
qui paralyse tous leurs mouvements, et vous mène pendant jusqu'à
une nuit. Il paraît dans les forêts ou ils ne se galopent de ce
dégâts.
Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui
nous laissait bien peu de chance de les attraper, et nous épuisions
vainement une partie de nos munitions chétives.
Vers cette heure de midi, après une longue course, nous étions
arrivés au pied des montagnes qui formaient centre de l'île. nous n'
avions encore rien vu, et la faim se faisait sentir. Avec là nous
D. Gregory Kawawin, nous nous étions jeté au produit de notre
chasse, et nous avons un tort. Tandis que quelques fruits
avec un empressement que pourrait qu'un faim et qu'il fallait
attendre de l'homme, et nous nous étions trouvés sur un gros
arbre ou quelque papaye se fut ni plus ni moins présenté.
Fort heureusement Conseil, à son grand étonnement, fit une cueil
d'entre, qui nous valut notre dîner de midi, c'était un magni-
fique papaye blanc et de rameau entier qu'il abattit à nos pieds.
Land ne dédaigna pas, à l'instant, d'ajouter à notre
dîner, et il apporta rapidement le gibier abattu.
Ce ne fut bientôt les vêtements flamme entrepris dans une
broche, et suspendu devant un feu ardent de bois mort, que les
divers à rôtir. Pendant que nous nous entretenions avec
nous, les fruits de Sterculia platanifolia préparaient sous une bon
cuisson, et un mets de singe qu'il ne faut point dédaigner, nous avions
devant les yeux de succulent. Les papaye et les ramiers étaient
excellents, et la mémoire d'autres est l'habitude de se nourrir
les fruits nous ne regrettons dorénavant
– Chez quoi ne les pendaient-ils l'habitude d'avoir de
trouver d'un côté
– Le bon Vendredi, maître Land, dit que nous manquions nous
– un gibier à quatre pattes, nous le pensons ; nous ne pigeons ne
vous que des gros d'oiseaux, et faut que je trouve pas absolument
bête comestible portant qu'on est établi, je ne serai pas content.
– Ni moi ! répondit-il, tant que je n'aurai pas pris vivant un
de ces beaux cochons de Paradis
– Contentons-nous, notre ayant répondu Ned, mais en revenant
du côté de la mer ; nous nous avons aux premiers pentes
des montagnes, et je pense qu'il nous nous regagne la région des
forêts.
Cela nous avait semblé aussi de Ned Land, et il fut suivi.
Après une demi-heure de marche, nous atteignîmes notre
entre forêt de conifères. Quelques serpents, assez nombreux, nous
qui parurent être une espèce inoffensive devant nos pas. Ils
nous retirèrent plus encore pendant que nous ne les entendions.
Ce fut ainsi de paradis fréquentés à notre approche, et je désespérais
d'en prendre un, quand Conseil, qui marchait en avant, se
baissa rapidement, prenant un air de triomphe, et revint vers
nous rapportant un de ses premiers trésors
– Ah bravo, Conseil
– Heureux mortel dit-il
– Tu as fait là une chose de maître. Prendre vivant de cet la main
un de ces oiseaux.
– Si, répondit-il, il suffit d'y regarder de près, monsieur verra que je n'y
ai pas grand mérite.
– Et pourquoi donc
– parce que cet oiseau est ivre comme un cadet
– Oui ! mon ami, ivre du mauvais gâteau tombé sous le mau-
vais arbre où je l'ai pris ! Bien, Ned, mon ami, vous voyez les
mauvais effets de l'intempérance.
Je regardai le curieux animal. Conseil ne se trompait pas.
Le malheureux était ivre par le mauvais de ses fruits
acidulés, était réduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler,
il marchait à peine. Nous l'en inquiétâmes peu. Je l'avais
retiré, lui disant, quand il faudrait faire de mauvais
Ceci était pour le naturaliste.
Ce oiseau appartenait à l'une des huit espèces que Mon
compte dans la Papouasie et les îles environnantes. C'était le
paradisier grand émeraude, et bien de plus difficile à prendre. 7143

il pouvait avoir trois semaines de moins que la petite Aut relo.
Il était petit, sa queue plus courte et l'ouverture du bec et
petits aussi, mais il présentait un admirable assemblage de
couleurs, chair jaune de cire, brun de pieds et d'ongles, les ailes
couleur noisette, avec un peu de pourpre à leur extrémité, jaune
pâle sur la tête et sur le derrière du cou, brillant d'andrinople
sur la gorge, brun marron sur la poitrine et sur le ventre.
Deux petites cornes et deux autres s'élevaient au dessus de la queue
qui était ornée et prolongée par trois ou cinq plumes
très légères, d'une finesse admirable, et que formaient l'harmonieux
ensemble de cet oiseau que les indigènes appellent l'oiseau du soleil.

Je ne voyais autre chose qu'une mère, et j'admirais que la Nature
de ses aventureuses expéditions au premier monde de nouveau entrât
au nouveau d'histoire naturelle de Paris, qui n'en possédait
pas un exemple.

— Mais vous êtes rare, demanda ned Land, avec un ton d'admi-
ration, qui augmentait encore si elle était possible le prix
de l'oiseau.

— Très rare, mais bien compagnon, répondit Conseil, et on ne
prend que les personnes qui sont chargées d'une mission
spéciale. Il faut bien que l'on donne aux souverains de la terre
ou de l'eau des perles ou des diamants.

— Quoi! répéta Conseil, ces sortes de oiseaux de paradis
sont des rois, et nous ne faisons rien de paradis
au moins nous serons-nous.

— Vous entendez les paradisiers, répondit le canadien. Voilà
pourtant ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et
que les naturalistes ont appelées plumes sabalaires; ce sont
ces plumes que vous voulez par ce fait nouvellement ac-
quis. Les dames de Malaisie adoptent aussi
avec raison à quelque pauvre perruque qu'elle mettent en
effet; de longues les indiens rapportent ici vendent le
tout et expédient aux amateurs d'une bonne partie d'Europe ces
produits de leur étrange industrie.

— Bien, petit ned Land, je vois bien par votre façon
des plumes, et tout ce que la dame a bien pu dire mais
il n'y a rien à dire

— Mais si. Je prie donc mon gibecière mon ami et tâcher
une de ces deux oiseaux, et nous entendrons notre repas.

Conseil ne me vous attendit pas pour satisfaire, les désirs de
son maître. Le canadien disait bien ami. Vous deux gens
de peu adroits une magnifique couple de bois, que les
naturels appellent des rois de soleil. Cette viande
a permis pour nous procurer de la viande de quad
rupède. Ned Land ne fut pas peu fier de son coup. L'animal
tomba par la balle électrique étant toute mort.

Le canadien se disposait à mettre le vide
provisoire, le préparer convenablement, afin qu'il eut pour
quelques semaines que devait nous fournir une grillade pour
notre repas du soir.

Puis, nous regagnâmes notre chaloupe qui devait encore
être mangée par les exploits de ned Land et Conseil.

En effet, ces deux braves compagnons se battaient les
bras dans, frottaient leurs sur une boisse de Mangaroy
que l'on avait enfermé en branches sur les parties de leurs
qui se détachaient comme des parrets d'acier. Nous allions
bientôt pouvoir voir que la capsule électrique ne peut les
frapper pour un jour ou un vol.

— Ah! monsieur, dit ned, que la rage de gourmet prenait
à la tête, ou! quelques instants, ou à l'heure surtout,
ou! quel appétit nous pour le manger! ou. Dieu.
Pour, oui à Pour! Et quand je pense que nous mangerons
bientôt, et que ces imbéciles de naturalistes n'en feront
pas une entrée!

Vous parlerons pour votre de ma part, et s'il n'était pas
bien parlé. Je dirai que la digue l'on avait mouvoir
toute la bande, quand il y eut tué et une dizaine de
ces oiseaux aussi amicaux, magnifiques qui formaient le
premier ordre des magnifiques sybaritaires, nous fit notre
admirable conseil.

— Du reste, on aurait pu que la providence n'avait pas nous
envoyer chasser de petite taille: l'oiseau de Mangaroy
depuis que le bizarre habitaient dans le creux des arbres
et qui courait avec une vélocité extrême; aussi en revanche
a tiré une qui pourrait être le gibier le plus estimé.

Tous contribuèrent de notre mieux nous à préparer
d'une franche cuisine dans la mer. Ned était prêt. Il s'occupait
de retirer le tendineux, ce qui voulait pas moins que d'abolir
pour le Mangaroy de table. mais il comptait sur les

Vêtements.
7222

A six heures du soir, nous avions atteint les côtes de la nouvelle atlantide, quand Land l'occupa de la grande affaire du dîner. Le dîner lui semblait n'avoir pas eu lieu, et il fallait le lui pardonner, eu égard au régime des Canadiens.

Mais il fut entendu à dîner, et on s'entendait par moins à le confectionner, et on repas fut complet, préparé par les mains de Conseil. Des côtelettes de bari-ourebis, un gigot sur le gril, répandaient une odeur qui faisait revenir une morte. L'atmosphère en était embaumée.

Mais je ne m'aperçois que je marche sur les traces du Canadien. Une vraie gourmande, gourmet et un retour devant des grillades qui rôtissaient, que la faim me faisait trouver à l'heure pardonner à Land, me fait pardonner aussi.

Enfin le dîner fut excellent; deux ramiers furent complétés en même extraordinaire; la pâte de sagou, le farine de l'arbre à pain, quelques mangues, et l'eau fraîche du ruisseau le complétèrent, et nous mîmes au lit.

– Si nous ne retournons pas en Europe, dit Conseil,
– Si nous n'y retournons jamais, répondit Ned Land
En ce moment une pierre grosse comme le poing, lancée avec force vint tomber entre nous, et vingt coups à nos projets.

Chapitre 20
La foudre du capitaine Nemo.

Nous avions regardé autour de nous, mais sans nous lever, nos mains s'arrêtant dans le trajet de notre assiette à notre bouche, mais Ned au contraire, enlevant son office.
– Nous pierre ne tombe pas du ciel, dit Conseil, un bris de rocher le nuit d'aérolithe; elle a été lancée par une main humaine
mains quelle main.
une seconde pierre qui enleva de la main de Conseil une coupe de manière à dans devenir plus de poids, pierre soigneusement arrondie à son observation et d'opportunité à la réponse qu'il attendait.
Nous nous étions tous levés, le fusil à la main, prêts à répondre à toute attaque.
– Tous ces singes ? s'écria Ned Land
– à peu près, il sont de sauvages, répondit Conseil.
– au canot, me écriai-je.
Il fallait en effet battre en retraite car une vingtaine de naturels armés d'arcs et de frondes apparaissaient sur la lisière d'un petit bosquet qui se trouvait à cent pas de nous.
Nous n'étions qu'à une cinquantaine de pas de notre embarcation à dans déposé sur le sable.
Les sauvages s'approchaient rapidement accompagnant leur manœuvre des démonstrations les plus hostiles, c'est à dire que les pierres pleuvaient sur nous et autour de nous.
Ned Land n'avait point voulu abandonner nos provisions de chasse fraîche, et malgré l'imminence du danger, il avait chargé son épaule du sac. D'un côté, au Kangarous de l'autre, et armé de sa terrible fusiche, il échelait avec la rapidité d'un singe, mais pas si vite qu'une pierre ne vint frapper sa provision de bouche
En une minute, nous fûmes sur la grève. Pour le canot qui était amarré, il y prenait les avions les provisions, armes les deux arrêtés, prenait la barre au milieu d'une pluie de projectiles et fut bientôt à une certaine
Nous n'étions pas à deux encablures du bord, que plus de cent sauvages, hurlant et gesticulant, se précipitèrent sur la grève. Je regardais si allé apparaît un projectile de quelque dangereux de blessure, mais heureusement aucun n'atteint au barque ne devint pas à nous de vie
Mais deux heures après, nous étions à bord; les panneaux étaient ouverts; après avoir solidement amarré le canot à sa chaîne nous rentrâmes dans le navire.
Je descendis au salon, qui s'illuminait de son lumineux de bougie. Le capitaine Nemo paraissait plongé dans une extase musicale dans passait devant l'harmonium
– Capitaine Nemo.
Il ne bougea pas
– Capitaine Nemo, répétai-je.
– Au ! murmura Cyclamen, me répondant de l'un d'une langue qui semblait d'un monde étranger
– De retour à bord, ajoutai-je
– Oh bon, dans mon ami, monsieur le professeur. Avez vous fait bonne chasse, avez-vous fructueuse, naturaliste, pour votre ample bon attendre, car de ce mois Novembre, vous savez que je fais peu de cas.
– Oui, monsieur le capitaine, mais avons ramené une bonne, une trouvaille de bipède dans le voisinage peut ne pas de plaire aux
– et quels dans
– Des sauvages
– Des sauvages. Etes vous étonné.

– Quoi
– Que je suppose que vous mettez le pied sur un terre quelconque de ce globe, vous y trouverez de sauvages
– Capitaine Nemo
– Mais, pas en toute partout.
– Oh bien, capitaine Nemo, si vous ne voulez pas en avoir à bord de inhabités, je crois que vous ferez bien de prendre quelques précautions
– Bah! il n'y a pas à s'en préoccuper
– Mais s'il sont nombreux
– Combien
– peut être plusieurs centaines suivant ce que je vous parle
– Monsieur Aronnax tous les indigènes de la Polynésie sont bons, soyez bien certain que le Nautilus n'a rien à craindre de leurs attaques

Ce soir-là, Nemo se rendit à la musique des parcs dans un autre monde, et moi, je regagnai la plate-forme pour observer les phénomènes de la nuit. Le capitaine Nemo se retira à peu.

La nuit était déjà venue, car vite l'obscurité se crée rapidement et presque sans crépuscule. Je n'apercevais plus que confusément les cimes de Gebel-Zeit; mais des feux allumés sur la plage me montraient que la indigènes n'avaient pas abandonné la partie.

Je restai ainsi seul presque à minuit, tantôt songeant à ce sauvages, tantôt rêvant à la rédemption autrement, car l'irrésistible confiance du capitaine m'engageait, tantôt les éblouissantes splendeurs de la nuit tropicale, que bien longtemps mes yeux auraient à revoir sous la France sur le dôme de ses étoiles qui l'humanisent aussi. La lune brillait quelques heures avant le coucher du soleil, s'élevait majestueusement d'autre tant ses étoiles. Et je pensais que cet astre rêveur, était là à son poste, remplissant fidèlement le mandat qui lui a été confié, et je me disais, demain elle reviendra, après demain encore, jusqu'à ce qu'elle ait rendu, et avec sa rondeur le Nautilus à son lit de corail.

Je demeurai dans ma cabine, mais minuit, et la nuit se passa sans accidents. Les pagayeurs avaient peut-être peur de se montrer étendus dans la baie. Il semble vrai, car rien de tel aurait échappé à mes yeux. Je n'aperçus aucun pendant la fin de mon quart, ainsi que je m'en aperçus aussi je courant d'air qui rafraîchissait la cabine. Les poumons d'aluminium auront pendant toute la nuit,

8 janvier

A mon réveil du matin, je remontai sur la plate-forme, le 8 janvier. Je n'y trouvai personne. Les ombres du matin se levaient, et Gebel-Zeit apparut bientôt à travers les brumes que le soleil dissipa d'un rayon, en plaçant d'abord, se montrer ensuite.

Les indigènes étaient toujours là, plus nombreux que la veille. Je n'aperçus pas leur nombre à moins de cinq ou six cents. Il était évident que l'île leur fournissait toujours de nouveaux affluents que la pêche a leur descendre. A moins de ferme et de vendanges les pauvres, et de mon prévoir d'où ils arrivaient.

Quelques uns des naturels s'étaient avancés sur les patés de coraux que découvraient alors, le marée était basse, à moins de deux encablures du Nautilus. Je pus les détailler parfaitement. Je les trouvais plus de vraies figures, belle race au front large et élevé, au nez, qui, sans être épaté, avait deux lignes bien droites. Leur chevelure laineuse était généralement teinte en rouge et frangeait d'une façon assez terrible avec leur corps noir et luisant comme celui des nubiens. Le tatouage couvrait et l'étendue supportait des objets ou des qui battaient sur leur poitrine. Les sauvages et même généralement nus, j'avais cru, je remarquai quelques femmes habillées depuis les hanches jusqu'au genou d'une verdure assez longue à bordure attachée à une ceinture végétale. Quelques-uns portaient aux oreilles un ornement dont je ne pus reconnaître la nature, et des colliers de verroteries rouges et blanches qui montaient par leur longueur aux deux le sang de ceux qui les portaient. Presque tous portaient suspendu à leur épaule une sorte de filet qui contenait en pierres arrondies que leur fronde lance avec une grande adresse; ils portaient aussi de nos et de flèches, et une bouclier commun arme défensive.

Vaste athlétique

Un de ces mets était le plus rapproché du nautilus, que l'examinai avec une attention marquée. Ce devait être un chef ou personnage, car il se drapait dans une sorte de natte en feuilles de bananiers doublée sur les bords comme d'une frange de laines, et toute ornée d'ornements variés.

Plusieurs fois j'observai cet indigène de ce beau terrible que nous pouvions sauver avec tant de facilité; mais je crus devoir attendre du commandant Nemo. Autre Européens ou sauvages, les Européens se portaient et s'attaquent par.

Tous que deux les naturels s'approchèrent du nautilus d'assez près, qu'ils le purent; ils étaient véritablement nombreux, mais en général peu bienfaits: je ne les entendais prononcer que le mot amis avait quelques répétitions fréquemment, et à leur geste, je crus comprendre qu'ils m'engageaient à aller à terre. Je donnai ma démission.

Pendant cette journée, le canot fut quatre fois pour le bord, un grand dépôt de vivres fut mis à bord, et qui pourrait longtemps à préparer, ainsi que l'autorisait de Nemo, les viandes et farines qu'il avait rapportées de l'île de Gebeor.

Quand mes occupations, ils regagnèrent leurs îles, vers 11 heures

7930

lorsque le vaisseau se trouva sous l'embouchure de la rivière montante. Il reconnut alors qu'ils en quittèrent point, et prévint leur maître d'accroître leur vitesse, et monter à plus de voiles. Il est probable qu'ils reconnurent des vaisseaux, ou de la Pagerie même ; mais on n'en vit encore ni on ne perçoit.

N'ayant rien de mieux à faire, et ne pouvant abandonner ce ferme, je résolus de passer dans ce lieu ceux que j'avais auparavant jouer pour de théâtre nouveau aux yeux des naturalistes. Je pouvais ici à quelques braves, sur les bancs de corail, toute leur prépuce de coquilles, de polypiers, de plantes marines que excitaient particulièrement mon avis. Sans la peine d'un dragage quelques cents, n'ayant plus que mes poumons à utiliser, et ne craignant l'asphyxie le capitaine second, le matelot devant flotter le lendemain à la marée de pleine lune.

J'appelai mon canot, qui se prêta de vous me aider, et apporta une petite drague légère, dans le genre de celle que servent à pêcher les huîtres.

— Et ne sauvage, dit Conseil, en remontant sur la plate-forme ; il me dépasse en courage, il ne paraissait pas très rassuré

— Le vrai courage des anthropophages.

— Je puis être anthropophage et brave homme, comme on peut être gentilhomme breton, répondit Conseil en riant, l'une n'excluant pas l'autre

— Bien ! je m'accorde à te voir que je veux à pouvoir comme ils pourront bientôt manger mes prisonniers. Mais je ne tiens pas à être dévoré présentement, ni mal entendu. Donc veillons sur nos gardes, car le capitaine second n'est pas fait à un homme à prendre des précautions. Ce manque-t-il encore.

Pendant deux heures, notre pêche continua sans nous rapporter rien de bien rare, à l'exception de quelques, des gorgones, des madrépores, des cariques, et surtout des marteaux, très remarquables, et les plus beaux que j'aie vus jusqu'à ce jour ; nous prîmes aussi des holothuries, quelques huîtres perlières, et une douzaine de petites tortues que j'eus réservées pour l'office du bord. Je trouvai aussi une certaine quantité d'ambre gris, et par gros morceaux, ce qui ne pouvait que le canot devait fréquenter les mers de la nouvelle Hollande, quelque étroite qu'en fut.

On sait que cette substance n'est qu'une sorte de calcul qui se forme dans l'intestin des cachalots, mais ce qui est moins clair que la grande de la nourriture absorbée généralement par le cétacé, influe sur la qualité de l'huile sur la variété odorante de l'ambre ; le cachalot que je tuerai contiendra peut-être quelques kilogrammes, ce qui était déjà considérable, puisque ce produit ne se rencontre guère que par morceaux de 5 à 10 kilogrammes au plus. Mais, mon ami Conseil m'en qui ne paraît pas moins de 27 kilogrammes, chose rare et précieuse, que je destinai aux mains du capitaine Nemo, car il n'en avait pas de cette taille.

Je fus assez heureux ainsi de rencontrer une merveille, mais peut-être devrais-je dire une désillusion naturelle. Conseil venait de donner un coup de drague, et son filet remonté de coquilles de diverses sortes ayant appartenu à des mollusques fort ordinaires. Tout d'un coup, il me vit plonger rapidement mon bras dans le filet, et en retirer une coquille en poussant un cri [illegible] étonnant, mêlé d'une joie bruyante, le plus terrible cri de joie que je connaisse

« Et qu'est-ce donc qui a donc tant

— ce que j'ai trouvé !

— mais je crois bien

— non, mon ami, et aujourd'hui j'aurai bien payé d'une dette la dernière que je veux de faire

— Et cette dernière

— cette coquille

— mais c'est une simple olive porphyre, genre dite, ordre des pectinibranches [?] dans les gastéropodes, embranchement des mollusques

— Oui, mais brune, mais au lieu d'être couverte de raies et de flammes, elle est semée de flammes et de raies

— Et si pointue

— C'est une coquille inconnue

— une coquille inconnue, répondit le brave garçon, le cœur palpitant

— Oui ! regarde la spire.

— Ah ! s'écria-t-il pâle comme un mort, mais il y a bien longtemps que je n'ai trouvé cette coquille, une pareille !

On sait en effet, comme l'ont remarqué les savants naturalistes, que la dextrorsité est une loi de nature. Que les astres, et leurs satellites dans leur mouvement de rotation et de translation se meuvent de droite à gauche, que l'homme se sert plus facilement de la main droite que de la gauche, et que par conséquent les escaliers, les colimaçons, les escaliers, tournent, suivant à monter, sont calculés pour faciliter cette manœuvre.

Or, la nature n'a presque jamais varié dans les lois pour ses coquilles ; elles sont toutes, à de rares exceptions, dextres, et tournent vers la droite, elles sont sur les pas de nos amateurs

Mais mon ami [illegible] dans l'hémisphère de notre Pôle grand 7476

quand une petite pirogue avec trois sauvages dedans vint
à nos bords autour de notre vaisseau.

Je pensai un cri de désespoir ! Cornil courut sur son arme, après
un de sauvages le plus rapproché, fit feu, et le sauvage tomba foudroyé
sur la pirogue qui le portait

— Le gueux ! fit Cornil : j'aurais mieux aimé qu'il me fut coûté une
épaule !

La mort avait changé pendant notre retour devant ce nouvel
objet de terreur pour nous. En effet une douzaine de pirogues entouraient le navire. Ces canots
avaient été creusés dans des troncs d'arbre ; ils étaient longs, étroits, très
enfoncés pour la marche, et munis d'une double balancine en forme de
bambous, flottant à la surface de l'eau et leur servant de balancier.
Ils étaient manœuvrés par des sauvages plus adroits et plus agiles. Je
les voyais s'avancer sans régularité.

Il était évident pour moi que ces pirogues n'en étaient pas à leur
début ; ils avaient déjà eu des relations avec les Européens, puisque ils
avaient changé quelques uns ! Il savaient donc ce que l'on leur sur le
mystère de la navigation ; mais à long tube de fer allongé dans la bouche
comme un conduit vocal, sans mot, sans hymnes, cela devait leur
inspirer bien étrange, leur inspirer de certaines craintes. Aussi n'offrir
point ils qu'à une distance respectueuse, mais à vue d'un mouvement de
recul inexplicable qu'ils devaient peu à peu reprendre confiance, et
devenir familiers avec lui. Or, c'était cette familiarité qu'il fallait
éviter à tout prix.

La mort du sauvage frappé par Cornil n'avait pas produit autant
d'effet que je pouvais en espérer. En effet aucune démonstration n'avait accompagné
cette bouche mystérieuse qui vient tuer à vous foudroyer soudainement et les
compagnons du sauvage savaient à peine la mort étrange de
notre ami. Aussi n'avaient ils pas jeté un cri à cette
salutaire qui est en général pour les armes à feu l'effroi. La
foudre sans les roulements du tonnerre effrayerait peu les hommes,
bien que le danger soit dans l'éclair et non dans le bruit.

Aussi vit-on, sans étonnement, les pirogues se rapprocher du
Nautilus, et sans plaisir une grêle de flèches nous arriva comme
une pluie grêle

— Diable, il pleut des flèches, dit Conseil

— Oui ! une grêle pointue

— Il faut prévenir le capitaine.

Conseil rentrait dans le Nautilus. Je descendis au salon. Je n'y
trouvais point le capitaine Nemo. Personne. Seule parut le Nautilus
remplissait d'un murmure.

Je me dirigeai à la chambre du capitaine, et j'y
frappai légèrement.

On entra, mais il n'entra. Nemo parut à mes yeux dans une lueur
extraordinaire

— Je vous dérange, capitaine

— En effet, répondis-je, répondis-je en fermant une lueur, je
suppose que l'on a vu à bord

— Capitaine, c'est une question de salut

— Est-ce

— Les pirogues des Natures sont autour, et nous pouvons être assaillis
par une centaine de ces sauvages.

— Ces sauvages sont bien pirogues

— Oui, monsieur

— Eh bien, il n'y a qu'à fermer les panneaux

— C'est précisément parce que je venais.

— Rien n'est plus facile

Nemo se pencha sur un cornet acoustique, donna un ordre et se remettre le canot en place
dans une langue étrange que je ne pouvais deviner, et une autre fois
un mouvement inconnu.

— Voilà qui est fait, répondit le capitaine, vous ne craignez bien que
les sauvages ne pénètrent à l'intérieur du navire

— Assurément. Mais il y a un danger

— lequel

— Il faudra ouvrir vos panneaux pour nous faire respirer
notre provision d'air

— Sans contredit. Notre navire a besoin de respirer comme les
grands cétacés de la mer

— Or, si les sauvages occupent la plate-forme, je ne vois pas trop comment
vous pouvez les empêcher d'entrer

— Très bien. Vous supposez alors qu'ils monteront à bord

— Je vous le demande répétais

— Eh bien, quels qu'ils montent, monsieur répondit, qu'ils y montent
et qu'ils y demeurent tant

— Ah !

— Seulement, monsieur le professeur, vous et vos compagnons, entrez de
vous y prendre avec eux. C'est un conseil que je vous donne.

Sur ce, Nemo me salua. Quand nous ne questionna sur
notre voyage à Vigo. Il me demanda s'il me serait pas à leur
dire pour le pied ; il se montra sur ses souvenirs, sur nos
travaux ! Il ne put s'empêcher de rendre un approbation les victoires de
Lord Cand, et de blâme à la vérité et au pain, mon dont il avait
bien raison pendant la guerre, et qui ne répétait pas, d'ailleurs

Puis, la conversation se prolongea en s'éloignant du sujet et d'autres. Le capitaine Nemo fut peut-être plus communicatif, mais pas plus communicatif, mais pour employer un mot juste, plus aimable qu'il ne l'avait jamais été. Nous causâmes de la situation du Nautilus, alors presque sur les parages qui faillirent être si fatals à Bonne d'Urville.

- Ce fut un de vos plus grands marins, me dit-il, que ce vieux capitaine Cook dont les anglais sont si fiers et avec juste raison. Parmi navigateurs avait brové les banquises du pole sud, les vrais de l'Océanie, les authentiques de la mégalésie pour aller périr dans un trou de glaces. Si ce hommes energiques, a par eux sur le temps s'est à peu replacer pendant quelques minutes, jusque sur les pentes les dernières pentes!

Je vis une véritable émotion sur le visage du capitaine Nemo en parlant ainsi; c'était un de ces retours si rares à l'humanité à laquelle quelques liens le rattachaient encore.

Puis, la carte à la main, nous revînmes tous les travaux du grand navigateur, ses voyages de circumnavigation, sa tentative au double pole sud qui amena la découverte des terres adélie et louis philippe, sa reconnaissance des principales terres de l'Océanie.

- Ce que d'invités a fait à la surface des mers, un dit-nous, je l'ai fait et l'entreprise, mais je dois le dire, plus facilement et plus complètement que lui. car rien n'a le différence de nos navires. L'astrolabe et la Zélée, baloué par les ouragans, ne valaient pas le Nautilus véritable cabinet tranquille, que l'on pouvait croire suspendu
- Capitaine, lui je. Il y a un point de repos introuvable au milieu des vagues
- Lequel
- Chacun vous dit cependant au milieu.
- Je ne suis pas cependant, me dit-nous l'instrument propre sur le lit de mer. Les différentes les travaux, que nous faisons sur le lit de mer. Les différentes les travaux, que nous faisons? Dernière la fenêtre de ses bureaux, nous dit-elle, une nature inépuisable. Au jour dit, à l'heure dite, demain, la mer me livrera mystère. Au jour dit, à l'heure dite, demain, la mer le traversera périodiquement, et il apprendra la course à travers les couches profondes de l'Océan. -
- Vous ne dites pas
- Demain, à 2 heure 40, le Nautilus flottera et quittera le détroit de Torres.

Ala dit-nous s'étendre dans un vaste fauteuil. Je compris que je ne l'aurais pas à l'heure dite, et je me retirai dans ma chambre.

Je dormis assez mal; j'entendis le bruit que faisaient les travailleurs du Nautilus, qui l'on pouvait penser, était rendu au milieu de ces pays Gurlants.

Je trouvai le [illegible] comité qui vraisemblablement demandait de renseignements sur mon entrevue avec le capitaine Nemo. Je leur appris que celui-ci ne s'inquiétait aucunement de cela
- Et qu'a-t-il fait
- Il a seulement donné l'ordre de fermer les panneaux.
- Bien, dit comité, il en résulte que les sauvages ne pourront entrer les marchandises du Nautilus que les habitants de Louisiane ne pourront sauver. mais
- C'est juste
- mais si les sauvages n'entrent pas, ce que je crois, l'eau n'entrera pas non plus, ce que je regrette vivement
- Mon bon ami, au contraire donne nous et va dormir tranquille.
- Ma foi, c'est ce que je vais faire, répondit Conseil, puisque je ne vois pas que je puisse être de lui
- C'est ça. va répondre Ned.
- J'y vais
- que fait-il? je lui demande
- Rien monsieur ne s'occupe, mais l'ami Ned prépare un poisson à l'anglaise qui sera une merveille.
- Ces bien mais je questionne encore.

Nous étions [illegible] qu'il était à peine sept heures; en effet, le mouvement ne tarda pas à se faire sentir: il y avait encore, à portée sur la plate-forme, courant çà et là, frappant aux [illegible] sourds, et il devenait évident que nous étions [illegible] du Nautilus.

La nuit se passa ainsi au milieu de ces vacarmes, mais je dois avouer qu'il n'eurent point pour résultat de faire sortir les gens du canton de leurs rêves et de leurs [illegible] habituels. Ils ne s'inquiétaient pas plus des [illegible] qui pullulaient sur leur bord, que les habitants d'une forêt ne songent aux oiseaux qui [illegible] sur leur branche, et ils avaient raison.

A six heures du matin je me levai. Naturellement, les panneaux ne furent pas ouverts, et l'atmosphère du Nautilus ne fut pas renouvelée par les brises matinales de la mer. Mais nous n'en souffrîmes aucunement par ce que les réservoirs répandaient à profusion [illegible] nécessaires à notre entretien.

Je restai à travailler jusqu'à midi sans avoir vu Nemo ou les siens. Aucun préparatif de départ.

Je me rendis au grand salon. La pendule marquait deux heures et demie: je ne l'eus fallait plus que deux minutes que le flot ne atteint son maximum de hauteur pour dégager le

naufrage - il avait compté pour rien, dans ses minutes, un
dernier abri dégagé - il l'avait trompé, sans pouvoir s'en
retenir un peu longtemps, pour de nouveaux.

Cependant, quelques tâtonnements avaient conduit le pauvre
vieux dans la cage qui restait dans le pôle de caramel
A deux heures trente cinq, nemo parut dans le salon
= nous allons partir
= oui :
= dans cinq minutes
= et les sauvages
= les sauvages ? fit il en haussant les épaules
nemo se dirigea vers un panneau du salon, qui se trouvait en
face des portes qui mettaient en communication le salon
avec les pôles de la magnétite
Ce panneau, une interruption, une ligne que nous pourrons nommer
mathématique ouvrant
nemo leva le doigt, et me regardant il dit
= les sauvages n'existent plus.
Le panneau du pôle s'entr'ouvrit, mais en épouvantable de
sorte entendre aux dehors. Le pôle parle.
Puis j'entendis les paroles suivantes
Je regardai nemo, surpris, puis je m'élançai hors du
salon, et gravis l'escalier.
J'allais sur le pôle... une pensée jaillissante me
traversa : mes cadavres flottaient autour de mon
Je compris. La plate-forme avait été entraînée de toute la
puissance électrique de la magnétite, jusqu'au pôle, tandis
que le doigt de nemo avait fait pendre et les sauvages
avaient été foudroyés.
Je dis ici, regardant, terrifié.
Sur ce moment, le navire frissonna, et je crois
battre les flots, je retins l'accoudoir pour ne pas tomber, et à la surface des
flots, il quitta le détroit de Torres 7630

Chap. 21.

Nous sommes

~~Je laisse à penser si notre navigation s'opéra~~
~~à la suite de ces derniers événements, quelles réflexions me firent faire~~
~~Cependant ces événements la présence de ce navire qui avait si mystérieusement~~
~~modifié les plans du capitaine Nemo. Son rapport avec~~ et ces
Nemo avait vu l'existence de ce dernier événement
ce navire merveilleux et étrange qui se défendait tout seul, une
arme sauvage sur laquelle aucun projectile ne pouvait porter
la main sans être aussitôt frappé de mort. Le agent mystérieux
électricité qui après avoir tué sa à bord, répondait encore aux
caresses, tout cela était si surnaturel que je ne pouvais y croire
le capitaine Nemo avait raison. Mon malaise était profond, il
pour voyais plus par quel point il pouvait périr.

Le jour suivant 10 janvier, le navire reprit sa direction 10 janvier
entre deux eaux, mais vers midi Victor remarqua que je ne
pesais pas autant à environ de vingt-cinq mille à l'heure ; la rapidité
de son hélice dans les brumes frappaient l'eau pouvait et pouvait
être évalué ; et les lieues s'abattaient par avec rapidité pour en compter
les tours.

Nous naviguâmes directement vers l'ouest, et le 11 janvier 11 janvier
nous eûmes connaissance du cap Wessel situé par 135 de longitude
et 10 de latitude, et qui forme la pointe E. du vaste golfe de
Carpentarie. Le mistral était encore nombreux mais plus dans
l'ouest, et relevé par la contre une mauvaise rassurante
le fut ainsi qu'il nous fut facile d'entrer et de passer entre les
récifs nommés à babord et le mont Victoria à tribord par 130
de longitude et le dixième degré parallèle que nous devions
impertinablement

Le 14 janvier nous étions arrivés dans les mers de Timor, et 14 janvier
nous avions connaissance de cette île par le 122e degré de
longitude. Elle est la plus grande des îles voisines, présente une
superficie de 1625 lieues carrées, et gouvernée par des radjahs
qui se prétendent tous du crocodile, c'est à dire issus de la plus haute
origine à laquelle un homme puisse prétendre. Comme on le sait
bien, ces animaux horribles pullulent dans les rivières de l'île.
on les protège, on les gâte, on les adule, on les nourrit, quelquefois de
jeunes vierges dit on, ce mal au sujet d'horreur qui porte la
main sur un de ces animaux. Ce qui fait bonne au naufrage
perdu et à ses compagnons

Nous n'eûmes pas occasion de braver les coutumes de cette
île malade, car je ne fis que reprendre Timor que à midi du
13 janvier pendant que je relevais la pointe du Gouverneur.
Je ne fis que entrevoir aussi cette petite île Rotti, qui fait partie de
groupe, et dont les femmes ont une réputation de beauté bien
méritée dans les parages de la malaisie.

A partir de ce point, la direction du navire s'infléchit
vers le S.O, il se dirigeait vers l'Océan indien. mais on la sentait
de nous allions une nouvelle ; remontait-il vers les côtes 7830

de l'Asie, nous rapprochant de celle de l'Europe, nous doublons par une traversée qui fuyait les continents Galvin, ou bien restions vers le sud, allions doubler le cap de Bonne Espérance, puis le cap Horn, pensions un peu, et revenions dans un mois de Pacifique ou nos indépendants étaient vaste, et que était très probable. mais je n'avais rien à supposer, l'avenir me réservait de choses que l'imagination la plus hardie n'aurait pas imaginée.

Après avoir encore prolongé quelques secondes, que sous les derniers efforts du volet contre la digue de chaque bâbord ou tribord, de Terre-Neuve, de Terre-Napoléon, de Tahiti, de Sumatra, nous devions enfin de Terre terre, et la retraite du ribaudeau fut enfin complète, toutes voyageurs nous sommes toutes pleins comme toutes flottant à la surface, comme le plus capricieux de tous de ce monde.

Le fut pendant cette période que nous prîmes nos leçons d'hydrologie et nos premières comparaisons sur les divers températures de la mer et des courants différents. Pour cela le capitaine Nemo dut employer divers des moyens d'analyse, malheureusement difficile, et toute résultat ne nous est donné. Il n'en parlera pas d'ouvrir des robinets hydrographiques à une certaine profondeur pour la prendre de couches différentes. mais peu et exigeant. mesure basé sur la variation de résistance du métal au courant électrique, d'après le procédé Werner et Wheatstone permet de déterminer exactement la température de la mer à de grandes profondeurs.

Non! le Nautilus pouvait aller lui-même chercher une température, et nous n'avions mettre directement pour l'hydrographie de lui-même, son autre préparation.

Ces avis qui sont par la surface obtenus au thermomètre sont par les des autres obtenus au moyen des plans inclinés, le Nautilus alla successivement à des profondeurs de 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 10 mètres, et la température marquée obtenue dans ces diverses régions fut de

Nous avions ainsi à ces résultats dans il fallait une juste exacte. Il y pouvait une certaine utilité scientifique. En effet, je me demandai ces jours qui, dans l'histoire des mers, ne pouvaient jamais à jamais profiter les résultats de ces observations. Ce résultat de la observation, il ne les enfermait pas dans une bouteille, et il ne les livrait pas à la surface des mers pour que quelques courants les ramènent. non. il se donnait à connaître lui-même au fond des profondeurs de mer, et à finir l'heure lui. Aucun qu'il ne me fallait à travail, ce qui était pour le fruit de mon étrange voyage. Enfin, il fallait toujours prendre ce qui arrivait.

~~Ce fut dans ces circonstances que lors d'une descente à une profondeur de six mille mètres, je fus témoin d'un singulier phénomène.~~ D'autres particularités me furent offertes également par la température mers, particularités relatives aux différents de l'eau, et qu'il avait recueillies pendant la période d'un mois.. Tout

ainsi, me dit-il, nous sommes le propre, vivant de notre vie que le pour vous inconnu vaste, aux l'anthropocentrisme d'un sauvage l'emploi que vous entendra. Vous prendrez si vous le voulez la Grande de l'Océan dans, représentée par 6 . 0 v, vous savez que l'Océan de mers en plus dans que l'homme dans mais est limité sauvé dans les mêmes. ainsi j'ai trouvé 1,028 pour les eaux de l'Océan atlantique, 1,030 pour celle de la méditerranée et 1,026 pour les eaux du Pacifique — tiens, pardon, cela me prenait d'abord que j'avais entre dans la méditerranée

— 1,018 pour les eaux de la mer Ionienne.

— Bien, il ne s'agissait pas d'apprendre des eaux

— Et 1,029 pour la mer adriatique.

Il était évident que le Nautilus n'avait pas dans les mains les plus récents du continent européen. C'était pour avoir ces précieux que celui relatif aux diverses côtes ne donnait à penser que le Nautilus nous rapportait dans nos régions polaires.

Le fut ainsi dans ces circonstances, que lors d'une descente à une profondeur de six mille mètres, je fus témoin d'un singulier phénomène que rejeté aux l'Océan ne fond des mers y d'après un système qui semble ne pas appartenir à ce de nos compatriotes les Anglais. une sorte de tube de métal pesant de tous remonta de notre époque par dessus un fond de la mer ancien des [illegible] par dessus un fond de la mer ancien des [illegible]. Le Nautilus était la comme emporté sur un banc de roche, et sur un de ses fonds pointus on la vie animale ne se manifeste que par des animaux des espèces très inférieures qui s'accrochaient à des rochers admirables comme les plantes, madrépores, hydropolypes, zoophytes de toutes sortes, une palme aquatique admirablement éclairée par nos fanaux électriques et couverte.

7915

Les panneaux du salon étaient grand ouverts, la lumière du Nord parfaite, la clarté délicieuse, un appareil photographique fut apporté dans le salon, un objectif braqué, et en quelques seconds, nous eûmes une glace représentant cet admirable paysage, et dans le capitaine nous eûmes réuni un cliché d'une perfection au point bien exacte représentation.

Puis dans le navire, réunis à ce que offre la ferme de pouvoir réfléchir d'une manière, on y voit en rocher qui a une fameuse comme la lumière du soleil, cette grotte profonde tournée peu en tout cas délicieux, ce grand perfectionnement qui se trouve dans un des fameux, et dans quelques mois avec la fumée d'un feu allumé à pouvoir dans l'obscurité des Gants, et ça et là, dans les regards supérieurs sombres et qui prennent à la vue de cet étrange paysage, quelques instants d'amusement, car immobile, et toujours flottant, tout a bien plus mobilité que l'on croit en lui-même comme le remarque naturelle qui est obligé de jouer, de se faire jouer la vue.

" la position. Jamais, Evidemment, il flotte encore : la

On voit bien tous les services que nous rendons en faisant de lumière que nous projetons au sein des mers. Nous seulement ils nous éclairons, mais ils nous fournissent aussi la lumière, pour la reproduction saisissante de tous ces paysages sous-marins.

Et cependant, il nous arrive de pouvoir nous en passer et cela en pleine, ces instants dans l'une se produisit pour la première fois le 16 janvier.

Les effets, vous Dan Geney, les panneaux étaient ouverts, mais les fenêtres étaient, et le navire à une trentaine de mètres environ de Nous, se trouva tout à coup en pleine lumière, avec une apparence électrique, qui fut si peut s'étonner que les premiers observateurs l'aient attribuée à l'électricité.

Nous n'étions cependant qu'en pleine mer phosphorescente et non à plus, mais dans des conditions particulières exceptionnelles. Le navire glissait au milieu de myriades d'infusoires d'une éclatante lumière, qui étincelaient plus encore dans la rainure de navire, et lorsque quelque vague venait se briser sur les flancs. C'était alors un éclair dans les eclairs, et des autres se formaient sur notre sillage de cette même incandescente. Dans l'ombre, on était devenu à jamais banni. Il y avait aussi des apparences de plomb fondu coulant au milieu d'une fournaise, et tous les aspects de tous les plus lumineux que l'homme puisse concevoir. Ce n'était plus notre croisière tranquille ou le calme de nos paisibles électriques, mais bien une vague, une vie, un mouvement. On sentait que cette lumière était vivante.

Et en effet, elle était vivante .. Cornelis, ned et moi, nous admirions cette nature ; nous savions que toute cette lumière était produite par une agglomération infinie d'infusoires pélagiens, dans le plus étonnant de la noctiluque miliaire verdâtre globuleux de gélée transparente munie d'une tentacule filiforme, sorte de trompe ou de tuyau, et dont on a pu compter jusqu'à 4000 dans 30 centimètres cubes d'eau.

Puis sans doute, avec ces noctiluques, tous les autres zoophytes et mollusques qui contribuaient à produire cette étrange lumière, les méduses, les astéries, les cuscles phosphoriques, les pholades, dont une quelques poissons, qui donnent la lumière comme d'autres donnent l'électricité, et qui éclairent cette obscurité étonnante d'effets véritables et inexplicables.

Pendant plusieurs heures, nous ne quittâmes pas cette merveilleuse, et l'on se fatigue à peine par contemplation de milliards de milliards d'animalcules pélagiens qui étaient produits.

Et quand on songe que notre admiration, quand nous vînmes passer sur quelques de ces lumineux à nos pieds de gros animaux qui n'y prenaient aucune de véritables salamandres, sûrement et déparaissaient au milieu de cette eau qui ne brûlait pas, des marsouins élégants et rapides qui se livraient à toutes sortes de culbutes, gais des poissons plus petits, des balistes étoilés aux lueurs fantastiques, longitudinales symétriquement disposées, d'autres balistes rayés de leurs cuirasses noirs, des balistes armés, rayés sur leurs flancs de leur queue de nos rouges d'argent bleus, des crustacés gambadant dans la même région des nageurs longs de 50 centimètres, des nageurs, longs de deux mètres qui semblaient porter une voile de matière [illegible] pour la tromper, des cétiophores longs de 3 mètres qui s'entrelaçaient à tous les poissons, et se plaisaient au sein glauque comme les parois pétrifiantes du navire, poissons argentés comme le poignard des abordages, et nombre d'autres poissons qui nous aient toute cette matière phosphorescente.

Je fus alors une enchantement que la nature nous donnait et qui nous échappait les yeux. peut-être quelque conditions atmosphériques rendaient elle le phénomène plus éblouissant. peut-être quelques orages de deux jours et de la surface des mers ; nous nous à cette profondeur de 30 mètres, nous ne nous en apercevons pas et nous flottions paisiblement au milieu des ondes lumineuses et sanglantes

3006

16 janvier
il y avait un temps d'arrêt pour tirer la première électrique
étant employé à photographier le 17 Juin

photographie

myriade

nuance métallique rougeâtre à bleue

le mucus secrété par les poissons

pour être le grossissement des matières organiques en décomposition,

Pendant quelques jours, nous arrêtâmes ainsi à différents mystères de l'Océan. Notre peregrination n'était pas que scientifique. Nous observions, nous classions, à la grande joie de Lomont les zoophytes, les articulés, les mollusques, les poissons qui passaient devant notre regard ou que le grand amenait dans ses filets. Nos journées passaient vite ainsi. Mêlé à l'équipage de cet équipage spécial qui variait l'ordinaire de bord, et déjà nous nous étions fait à cette existence, que nous ne nous apercevions plus de son étrangeté, nous vivions comme des colonisateurs, lui m'assurait qu'il fallait peu d'effort pour être un colonisateur.

Je ne voyais donc aucune raison pour que ce état de choses fut troublé, quand un événement vint nous rappeler notre étrange aventure.

Le 18 janvier, le navire se trouvait par 10° de longitude et 15° de latitude méridionale. Le temps était assez doux, la mer houleuse; le vent soufflait de S.E. en grande brise, et le baromètre qui baissait depuis plusieurs jours nous présageait quelque prochaine tempête. Le 18 janvier.

Nous nous étions sur la plateforme au moment du retournement, et j'attendais cette phrase accoutumée qui chaque matin amenait ce qu'il n'y avait rien de nouveau à l'horizon.

Cette circonstance n'était pas habituelle, la phrase habituelle fut changée par une autre, mon maître m'interrogea, et me dit devant regarder vers cette mer. Et en effet je crus alors, que les étranges paroles jetées par le pêcheur dans l'intérieur du baleinier, je vis apparaître autour de la capitane nemo, toujours calme et maître de lui.

Il ne fit aucune attention à moi, pas même à moi, muni d'une lunette, se dirigeant vers un point de l'horizon.

Pendant près d'une grande heure, l'instrument resta ainsi braqué sur un point constant. Il devait y avoir là quelque chose, terre ou navire, qui sollicitait l'attention du capitaine. Terre, elle ne pouvait être que très éloignée, puisque aucune de nos cartes ne la marquait, sans doute. Mais plusieurs îles déjà, nous avions rencontrées du même genre sur l'Océan, et aucune n'avait eu le privilège d'attirer ainsi l'attention.

Je regardai donc le capitaine nemo avec plus d'obstination encore.

Je ne vis rien d'abord. L'horizon était parfaitement pur dans cette ligne droite dans cette netteté parfaite. Pendant longtemps je fatiguai mes yeux à chercher cet horizon, je mis successivement un point blanc, ironique mon voile.

Nous nous trouvions alors sur la plateforme, et personne autour de nous [illegible] pouvait soupçonner ce qui chaque matin amenait ici le capitaine nemo, personne ni matelot.

– Rien ne paraît, dit Conseil à demi-voix

– Ni autour de nous non plus, dis-je, mais si nous portons nos regards devant nous, à bâbord ou à tribord, par exemple, à la hauteur même de l'île, je parierais bien que nous allons rencontrer un navire de guerre.

– Et quand ce navire aura passé sous nos yeux, dit Conseil, je pourrais bien lui demander de me prendre à son bord et me ramener en Europe.

– D'ailleurs, répondis-je, l'attaquerons-nous ? reprends-je à voix basse, nous n'avons pas trop savoir s'il n'y avait pas une question facile à faire à cet homme.

Nous avions à peine entendu nos réflexions, je déjeunai, Conseil fit de même, il était tranquille, il n'avait pas besoin de réfléchir. Il avait habitude de me prendre du long sur la plateforme sans rien dire, sans même regarder si je suis sans rien voir. Ce jour était calme, mais peut-être un peu moins régulier que d'habitude.

Après une demi-heure de promenade, il reprit sa place devant moi, la lunette sur les yeux, se tint immobile sur le navire qui venait à nous depuis de la côte qu'il paraissait, et avait la malheur, car on apercevait une épaisse fumée noire qui formait un nuage épais sur le fond du ciel.

Pendant une demi-heure encore, nous restâmes silencieux à observer. Bientôt le navire fut absolument visible, et il fut facile de le reconnaître pour un navire militaire, appartenant à un type français de frégate. Mais quand à sa nationalité, nous ne pûmes la juger à cette distance, car aucun pavillon ne flottait à sa corne; mais un long flamme flottait sur nous et nous permettait de distinguer les couleurs de sa flamme à la poupe : son grand mât.

– Ce navire ne doit rien pour nous, dit-il, ni anglais, ni russe, ni français, ni italien, ni américain

– non, répondis-je, les couleurs de sa flamme se confondent dans les rayons du soleil, et je ne puis rien y reconnaître

mais une chose, le capitaine nemo avait reconnu lui; car une sorte de mouvement sortait de sa poitrine; son pied frappa le sol de la plateforme, et son bras droit fit un geste violent, comme un geste de menace. Je regardai Nemo. Il n'était plus le même homme : il était transformé. Je ne l'avais pas reconnu.

épreuves photographiques pour vous avec une lunette. Vers Sauvages Tahitiens

Vue de navire

Je voyageai nuit, quand tout d'un coup, il se retourna vers moi, et vint à moi d'une pas rapide.
– monsieur, me dit-il d'une toix bref, je reclame de vous l'accomplissement d'une promesse que vous m'avez faite.
– laquelle, capitaine
– celle de vous embarquer pour venir à vous, au moment que je jugerai convenable.
– Et ce moment est arrivé, dis-je en portant mes yeux sur le navire qui croisait à peu d'eau.
– Oui est arrivé.
Je n'avais pas à discuter, mais à obéir. Mes compagnons avaient entendu comme moi le reclamation du capitaine. Je leur fis signe de me suivre.
Nous descendîmes par l'échelle, mais une fois en bas, au lieu de nous diriger vers nos ordinaires respectifs, nos hommes, le steward nous conduisit à notre cabine où fut servi notre premier repas à bord du Vautour
Nos voeux reclamés guidaient notre habitude, nous dormîmes par la nuit; nous n'eûmes conscience de l'abordage
– Jusqu'au moment que la voix est venue, dit-il
Cette parole calma Ned. En effet, la voix était venue, et toujours avec le même retentissement que d'habitude.
– mais non, il y a de la voix, maître Ned.
Aucun de nous ne bougeait pas, et en effet au milieu des flots de ténèbres, d'une voix d'ordinaire agréable, mais en ce moment épouvantable, parvenait le mot de Ned, et ne parlait pas de son corps propre
Pendant que mes compagnons remplissaient le mien, mes pensées s'envolaient dans mes souvenirs.
A quoi pensait-il! pourquoi cette hantise épouvantable à la vue de la mer. Et j'abhorrais la mer, Nemo, irrémissiblement frappé de l'hypocondrie, un refugié, un proscrit irrémissible et qui avait trouvé au plus profond du mien l'idée qui devait me faire le dernier des hommes, qu'était-il donc. Je laissai abroger [illegible] mes pensées, et une complète répulsion remplissait mon être.
Cependant, j'avais entendu les paroles de Ned, et il m'avait paru certain que le Vautour avait repris sa route vers le nord, car il me fallait plus les ronflements de la hune qui m'avait semblé forte. Cependant il dormait à poings fermés.
Je me mis à écouter de toutes mes oreilles, quand tout à coup je me dressai comme mû par un ressort
– Monsieur ne dormez pas si vous m'entendez, dit-il.
– Oui, Conseil.
– Ce bruit, écoutez-le bien
– Tout ce que je vois, mes amis
– Je vous répondrai ainsi qu'il faut attendre, et que j'avais mon appareil
– Ce bruit, Ned
– Mais que la meilleure manière d'attendre, c'est d'attendre en dormant.
Nous nous mîmes à table, et je ne laissai pas de dormir avec un appétit, faisant honneur à la cuisine du bord, comme si un de Ned, qui ne perdait pas une coup de dent. Puis, le repas terminé, chacun de nous s'endormit dans son coin.
Je ne fis pas attendre de vous me dire mes impressions d'endormi pas à pas, sans doute pour l'influence de ce dernier repas. mais je dois dire pour chacun que nous, qui avons à peine mangé, je fus davantage pénétré de somnolence.
En effet, j'éprouvais je ne sais quel étrange, comme un embarras, une lourdeur dans la cervelle: mes yeux que je voulais tenir ouverts se fermaient malgré moi; j'avais comme des hallucinations qui ne pouvaient devenir réalité, et je sentais une irrésistible torpeur m'envahir. Je voulais résister en vain. Mes paupières, voulant retomber de plomb, retombaient sur mes yeux, et sur les pupilles de la vue. Heureux. une dernière fois me montra que notre lumière électrique s'était éteinte, et je fus plongé dans l'obscurité.
Cependant, je ne dormais pas. Mon cerveau battait contre le corps. Je voyais, je voulais entendre. Tout bruit se faisait à bord du navire qui était comme une immense tombe. Le
A quoi devait être dû l'insensibilité, ce que l'avais provoqué je ne savais le dire. Et me restait bien que pendant, plusieurs quart d'heure, mais me sembla, j'entendis, comme un rêve, que des paroles de hurrah retentissaient qui accompagnaient un appel d'une manœuvre forcée, mais ne fut fait, et je tombai enfin dans un sommeil de plomb, lourd, la respiration presque suspendue, et sans même la sensation que le froid de la mort me glaçait mes sens et membres

---

Chap. 22.

Le cimetière de corail.

Le lendemain, 19 janvier, je me réveillai lourd, et mes sens, dans une agitation et sans mes lit. Mes compagnons [illegible] dans leur ordinaire respectif. Ce mien avait transporté [illegible] la nuit, et sans m'éveiller, car mon cher Capitaine

8186

je fermais
ondulations

234

voulais calmer la première tentation sur mon cerveau
je ne pus la soutenir, et un tremblement nerveux
plein de violence et hallucinations terribles, j'imparfait
de fait mon être, chaque nuit m'invitait.

Que l'étais il paru pendant cette nuit étrange. Il fallait que ce fut grave : leur tellement rien ne nous, mais très probablement encore rien de définitif. Nous ne croyions donc d'une propre dû à cause, car à aucun titre, nous ne pouvions faire obstacle à l'une quelconque de ses volontés. Il me paraissait impossible que le temps ne s'emplissât pas de mystère un jour.

Pour y songer à l'aise. Mes yeux étaient très vexés. J'allai à la porte. Elle était ouverte. Je sortis. Je pris par la chaussée, pour aller à Bezançon. Les paysans fermiers là-bas étaient ouverts. Je montais sur la plate-forme. Rien. Il convient d'y attendre. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Comme mêlés de chacun ils étaient endormis à une journée pesante, qui ne leur laissait aucune énergie. Comme moi, ils avaient été étonnés de ne retrouver dans leurs tabacs. Comme moi, ils ignoraient ce qui s'était passé

A vrai dire, aucune trace était en ordre à bord, et on semblait pas qu'il se fut passé quelque chose.

La journée du 19 janvier se passa sans aucun signe de nouveau. Le vaisseau se trouvait à quelques milles, et sous petite vitesse. Cependant, je le remarquai, parce que il ne sentait pas les ondulations de la mer, avec bien plus qu'il fut rapidement remonté à la provision d'air, car je remarquai que les opérations s'étaient plusieurs fois dans la journée, et contrairement aux règles du bord.

Quant à nous, il ne parut pas. Nous ne vîmes du pont de bord que le strict nécessaire.

19 janvier

Le lendemain, 20 janvier, j'étais au salon, occupé à un travail de haute nature, quand le capitaine vint ouvrir la porte, et s'appuya sur le mur.

20 janvier

Je le saluai. Il me rendit mon salut presque imperceptiblement. Puis il me adressa par la parole, je me mis à mon travail pendant, paraissant plus occupé que à en écouter réellement, je l'observai du coin. Sa figure me parut un peu fatiguée, les yeux un peu rouges, et une grande clarté d'insomnie. Il était en pleine force, et la fatigue paraissait se manifester sur elle physiquement froide. Il allait et venait, prenant un livre, l'abandonnant, s'asseyant sur un tabouret, se relevant encore pour aller à autre chose.

Tout d'un coup, il me dit

- Etes vous médecin ? me dit-il en anglais
- Oui, monsieur répondis-je, anglais
- médecin physicien
- Non ! médecin autrefois pendant quelques années
- Bien.

Je vis la figure de mon visiteur avoir un rictus de plaisir. Comme je voyais à quoi tendait cette question, j'attendis qu'il poursuivit sa demande, me réservant de répondre suivant les circonstances

- Connaissez-vous à bord votre malade ?
- Vous avez un malade
- Oui... un blessé.
- Je suis prêt à vous suivre
- Venez.

Un flair, cela se rapportant à un mystère de la nuit précédente : Mais je en apprendre quelques chose. Cela m'intriguait à l'extrême, j'en honte de l'avouer alors je me prenais un peu de ce mystère à demeurer que de l'homme en litige

Je suivis donc. Il me conduisit à une cabine située dans la partie arrière de batiment et près du pont de longueur.

Sur un lit, dans cette chambre étroite quoique relativement assez grande, je vis un homme de quarante ans, reposant sur le dos, un peu de côté, le type saxon très prononcé, mais affaissé comme pâle, et je le reconnus tout de suite, que la fièvre de mort altérait déjà.

Je m'approchai de lui. La tête couverte de longs cheveux noirs grisait la blessure. Je défis les langes, dans que le blessé, qui me regardait avec ses grands yeux ouverts pensait une seule fois.

Le homme était âgé une trentaine d'années à la tête. Son crâne était fracturé en plusieurs endroits, et le cerveau avait été atteint. Je pris son pouls, et était déjà faible et intermittent. N'examinai en attendant encore le malade. Il me parut très mal.

J'étais occupé à le panser de mon mieux, et à réparer ses lèvres quand tout à coup, quand même un dit

- Monsieur Oppenheim, je crois

Je regardai mon homme, puis me mis à dire devant le malheureux ce que j'avais à dire

- Vous venez comprendre notre hésitation
- Vous pouvez parler, me dit-il. Le français n'est pas le français.
- Cet homme sera mort dans quelques heures
- Il est puissant un monde ne peut le sauver
- aucun.

Je vis la main de mon patient, et une lueur glissa lentement de ses yeux qui ne paraissait aucun point fait peu pleurer Ecart. Dans un parent ou père, qui le mourait mais, un fils impatient un de ses parents qui le vit du matelas faisait tous les actes de capitaine. Sans doute, le chemin qu'il devait faire ne pouvait entre eux devait suffire à expliquer ce phénomène bizarre.

Pendant quelques minutes, nous demeurâmes silencieux, amendrons le malade dans l'horreur pâleur était mêlée par le peu électrique qui tombait à plomb sur lui. Je regardai mon visage tête, l'heure de la vie et de vivre dans laquelle le malheureux était du long-temps rentrer. Je cherchai à interpréter quelque dernière parole à échapper de ses lèvres insensibles. Je voulais que elle devait avant de se taire à jamais, par quelque aveu, de ses mots qui étaient. mais rien.

- Vous pouvez être retiré, monsieur Oppenheim, me dit-il. Nous.

8278

Et, le lendemain dans ma cabine, privé de mes carnets, je m'efforçais d'écrire mon journal de mémoire, le plus exactement que je pouvais de l'avoir écrit ces derniers jours, et je me surprenais à me demander si ce que j'écrivais était bien la vérité. Est-ce un cauchemar. Ce journal n'est-il pas du mensonge? Ne me trompé-je pas sur la réalité des choses? Ne me trompé-je pas sur la valeur de ce que j'ai vu? Ne me trompé-je pas sur la réalité?...

Je passai la journée dans l'inquiétude, et sans revoir le capitaine Nemo.

La nuit, je dormis mal, et il me sembla entendre comme un chuchotement qui ressemblait à une sorte de psalmodie très lointaine. Était-ce les prières des morts murmurées dans cette langue que je n'avais jamais comprise.

Le lendemain, 21 janvier, avant midi, je vins sur la plate-forme. Le pilote Conseil ne se réveilla pas avec moi d'habitude, et il me semblait ne pas avoir vu depuis longtemps, ce qui était naturel, puisque je passais presque toutes mes journées à observer les merveilles de la mer. Mais ce matin-là, je ne vis pas apparaître le pilote à l'heure habituelle. Je me demandais ce qu'il pouvait faire, lorsque je le vis sortir de l'escalier central.

Il me parut très sombre, presque triste. Il ne m'aperçut pas, et se mit à marcher de long en large, sans s'arrêter, comme en proie à une vive agitation. Enfin il s'approcha de moi, et me dit brusquement:

— Monsieur le professeur, me demanda-t-il, croyez-vous aux pressentiments?

Je le regardai sans répondre.

— Je vous demande, reprit-il, si vous croyez à quelque chose d'inexplicable, qui nous avertit, nous prévient, nous commande même, dans certaines circonstances, et dont la cause échappe à notre intelligence?

Je le regardai toujours, et je répondis:

— Pilote Conseil, avant de répondre à votre question, je voudrais savoir pourquoi vous me la posez.

— Monsieur le professeur, répondit-il, je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais je ne peux pas vous cacher que j'ai été troublé par des choses inexplicables.

— Parlez, mon ami, lui dis-je.

— Vous me croirez fou, peut-être, monsieur le professeur, répondit-il, je ne sais pas encore si je suis fou ou non, mais je ne veux pas rester plus longtemps dans l'incertitude.

— Parlez, répétai-je.

— Monsieur le professeur, reprit-il, j'ai deux hommes à mon service, Ned Land et moi, qui ne peuvent pas être soupçonnés de folie. Depuis quelque temps, des choses étranges se passent à bord, et il faut que je vous en fasse part.

Le pilote Conseil me regardait fixement, en parlant, et je ne pouvais me soustraire à la pénétration de son regard.

— Monsieur le professeur, me dit-il, me voici à votre disposition.

— Mon ami, répondis-je, je ne sais pas si je vous croirai fou, mais je vous déclare d'avance que je ne vous considérerai pas comme tel. Vous avez donc des choses étranges à me dire?

— Oui, monsieur le professeur.

— Eh bien, asseyez-vous là, devant moi, et répondez-moi. Je vous écoute.

Le pilote s'assit, croisa ses bras, et, après quelques secondes de réflexion, il me dit:

— Monsieur le professeur, vous avez besoin de quatre hommes pour votre expédition sous les mers?

— Oui, mon ami, répondis-je, mais je ne vois pas ce que cela peut avoir de commun avec...

— Monsieur le professeur, reprit-il, vous avez besoin de quatre hommes, et vous avez à votre disposition quatre hommes.

— Comment cela?

— Monsieur le professeur, je ne sais pas ce qui se passe à bord, mais il y a quelque chose d'anormal.

— Quelque chose d'anormal?

— Oui, monsieur le professeur, répondit-il, et je ne sais pas si je suis le jouet d'une illusion, mais il me semble que depuis quelques jours, je ne suis pas le seul à être troublé.

— Vous avez donc vu?

— Monsieur le professeur, reprit-il, je ne sais pas si j'ai vu, mais je ne peux pas vous cacher que j'ai été troublé par des choses inexplicables.

— Parlez, mon ami, lui dis

Grat. 49.51

8458

d'une couleur rouge, et reclose en même pour l'éternité.

Puis, on reprit le cheminement du tombeau, marchant en file, dans le détournement reposant sous les arcades de la forêt ténébreuse, pour se transmettre dans le feuillage plus épais, puis entre les buissons plus rares, et tous deux montèrent.

Bientôt le feu du tombeau apparut et nous marchions dans la fraîche lumière qui nous faisait comme une ligne de pénombre au milieu du flot.

A une heure, nous étions à bord; et bientôt, pelure dans la plaine, errait.

Nous sûmes ne y trouver
- ainsi et bientôt ce même comme je l'avais pour
- nous,
- et il a repris ses compagnons qui l'eux prendi dans ce cercle.
- ons.
- A. comme les nous creusons la tombe, et les pelisses
et il aspirait d'y placer la jeune femme
- ons! et le retour sous la ~~nuit~~ Maisonneuve, et à l'aube
du royaume.
- du royaume et du Gouverneur ...

S480

fin du 1er Volume

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Chapitre 1er.

L'océan indien.

Ici le commandant [illegible] raconte la première partie de la merveilleuse voyage
non pas qu'il [illegible] divisé [illegible], ni par [illegible] l'espace
[illegible] que nous avons parcouru, ni par le temps [illegible] employé à le
[illegible] parcourir - mais [illegible] un des incidents [illegible] avait [illegible] sur
[illegible] moi une impression profonde. Elle me manquait compléter la
vie de cet étrange capitaine. Nemo [illegible]
[illegible]. Nul [illegible] connaissait de la vie terrestre ne lui manquait [illegible] notoire
sous cette [illegible] : la vie [illegible] s'y dérobait, et il n'était
plus jusqu'à la tombe qu'elle [illegible] ne protégeait contre la dent des monstres
[illegible] - nul accident ne pouvait troubler le dernier sommeil [illegible] marin du Nautilus.

Et nul [illegible] avait apprêté le capitaine Nemo. Emporté la
même tempête de la rage [illegible], ou plutôt la même [illegible]
inflexible et permanente.

Ici [illegible] le mystère qui l'entourait. Il avait [illegible] de
[illegible] dans le commandant du Nautilus, un de ces savants inconnus, que
rendent en mépris à l'humanité l'indifférence que cette [illegible]
a pour eux. C'était Nemo pour lui ce génie incompris, qui las
des [illegible] et des [illegible] de la terre, s'était réfugié dans ce
milieu inaccessible, où son génie s'exerçait librement. Mais, pour
moi, cette hypothèse n'expliquait pas le commandant du Nautilus tout entier.
[illegible] cette hypothèse n'expliquait pas

En effet, le mystère de cette nuit m'avait révélé un moyen
dans le présent et le souvenir, la femme de cet homme [illegible] très
[illegible] entr'aperçue [illegible] dans une lutte violente, tout [illegible] ces faits
une humanité [illegible] dans une vie inouïe. Le capitaine Nemo ne se
[illegible] pas devoir [illegible] le monde, puisque [illegible]
[illegible] par devoir [illegible] le monde, puisque [illegible]
J'avais à la fois l'horrible, et son [illegible] apparaît lui
permettait d'en finir de terribles, tant en lui [illegible]
même.

Mais en ce moment je ne sais rien, je ne veux rien savoir
encore, je compte sur l'avenir, au milieu [illegible]
pour moi dans les [illegible] événements.

S'il [illegible] me [illegible] à lui, par [illegible],
qu'il n'a pas voulu [illegible], n'importe bien que l'on se
[illegible] de la prison du Nautilus. Nous ne savons pas où
[illegible] depuis [illegible] la qualité d'hôte ou de prisonnier à
[illegible] bien que rien [illegible] l'homme de résoudre
de toute nécessité offerte et nul doute ne profitera..., mais, [illegible]
aussi, sans doute, le [illegible] que je voudrai avoir accompli [illegible]
[illegible] mon [illegible] dans les détroits sous la [illegible]
que je voudrai avoir [illegible] l'Atlantique [illegible] cette série de
[illegible] inconnu sous les derniers [illegible] du globe ! que je
voudrai avoir vu ce que nul homme n'a vu encore quand
ce devrait être une observation stérile, quand je devrais payer
de ma vie cette insatiable besoin de connaître et d'apprendre ! Qu'ai-je vu pendant
[illegible], nous n'avons encore parcouru que [illegible] lieues
sous les mers [illegible] profondes.

Mais je comprends bien que nous représentons les [illegible]
[illegible], et que si [illegible] se présente, je ne pourrai [illegible] à mes intérêts, à mon désir
[illegible], à mon [illegible] de prolonger [illegible] mes compagnons et leur vie, et leur retour à la terre. Il faudra
les suivre ou [illegible] les éviter. Aurai-je cette occasion inévitable ?...

À midi et un quart 1868 le second vint faire son point
et prendre la hauteur du soleil. Je le suivis sur la plateforme
et [illegible] l'opération. Il me parut évident que le pauvre homme
ne comprenait pas le français, car je me laissai aller [illegible] tout haut
[illegible] réflexions que [illegible] provoquaient [illegible] réponse d'un homme que
[illegible] entendre. Et cependant, je vis un [illegible] se lever [illegible], et mon œil [illegible] sur [illegible]

Pendant qu'il opérait, un des marins du Nautilus [illegible]
[illegible] qui nous avait [illegible] accompagnés pendant notre
[illegible] de l'île Crespo. [illegible] nettoyer les
[illegible] du puissant fanal qui éclairait la chambre du Nautilus.
[illegible]

Je vis alors l'installation de [illegible] appareil dans
la puissante [illegible] électrique au moyen de [illegible] disposés
comme [illegible] phares à feu fixe, et qui [illegible] la lumière
dans le plan [illegible]. Je compris que la force électrique était [illegible] tout le pouvoir éclairant qu'un contenait
condensée [illegible] manière à [illegible] le jeu de la lumière [illegible] lumière [illegible],
se produisait dans le vide, ce qui la rendait plus belle en [illegible] assurant [illegible] du lieu sa
[illegible] régularité et [illegible] intensité. Dans le vide [illegible] permettait aussi d'économiser
[illegible] la [illegible] de gaspiller enfin
les gaz que le développe l'étincelle. Économie très importante pour le
[illegible] Nemo qui n'aurait pu les renouveler facilement. Aussi [illegible]
usure était-elle presque insensible.

Pendant [illegible] le Nautilus se préparait à reprendre sa route sous les

79

Ms A II

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

flots, je redescendis au salon. les passagers se reformèrent, et nous reprîmes notre route vers marins ; direction vers l'ouest.

Nous parcourûmes alors complètement les eaux de l'Océan indien, voguant dans le golfe dont la contenance est de 6 à 7 cent cinquante millions d'hectares. le navire filait généralement entre cent et deux cents mètres de profondeur. nos journées restaient assez monotones à quelques rencontres près, qui interrompaient l'uniformité de notre existence. nous passions cependant de bonnes heures à la plate-forme chaque jour pour nous retremper dans l'air vivifiant de la mer, le spectacle de ces régions aériennes à travers les panneaux du salon, quelques conversations rares d'ailleurs avec le capitaine nemo, la lecture des livres mis à ma disposition, le redacteur rapportant nemo, la lecture des livres mis à ma disposition, le redacteur de ces mémoires employaient mon temps d'une façon complète.

On ne voyait guère de nos compagnons se maintenant dans ces eaux très satisfaisantes ; le régime du bord nous convenait d'ailleurs parfaitement bien, et je crois que nous aurions pu nous passer des variétés que notre sol hard y apportait. nous n'avions pas encore changé notre régime dans cette température constante et nous à un degré hygiénique d'ailleurs, ces besoins, le mets représenté Dauphyllée, comme ce provenant dans le menu de renoncule de mer, et dans le capitaine nemo avait une certaine propriété à bord, nous ne fournit une pâte excellente pour la table, avec la vraie fondante de ses polypes.

Pendant les quelques jours qui suivirent, nous passâmes dans des régions équatoriales palmipèdes gaulands, et nous vîmes, qui fréquentent d'une certaine manière nous fournissant une sorte de gibier beaucoup très accessible, d'innombrables albatros, braillant comme des ânes, ces grands voiliers qui l'on rencontre à d'innombrables distances de toute terre, et qui fatigués du vol se reposent à la surface de la mer, — ces oiseaux vraiment appartenant à la famille des longs-jeunes ; — puis dans la famille des totipalmes, des frégates au vol puissant et rapide, poursuivant quelquefois les poissons à la surface des eaux, des phaétons, ces poules en forme de pigeons des tropiques, et plusieurs sortes le phaéton à brins rouges, au plumage blanc nuancé de rose avec extrémités noires, et aux longues plumes de la queue rouges, gros comme des pigeons.

Nous fîmes aussi de belles pêches au milieu du genre coriacé — carapaces circulaires, qui ressemblaient les pieds des tortues ; ces reptiles que nagent et plongent facilement, peuvent rester longtemps sous l'eau en fermant les rainures situées à l'orifice extérieur de leur canal nasal ; nous en vîmes beaucoup qui dormaient à la surface de l'eau, retirés dans leur carapace et par conséquent, mis à l'abri des dangers de la mer. mais ni les chairs des caret dont nous nous, ni par hasard des œufs, n'était un régal exquis.

Quant aux poissons, je fus toujours mis en admiration par la merveilleuse variété, et nous les admirions à travers les panneaux qui restaient ouverts pendant toute la journée, de telle sorte que nous vîmes de cette vie aquatique, galeries à un poissons qui fréquentent près de nous, comme aux régions du bois. Parmi les espèces que je n'avais pas encore observées jusqu'ici, il y en avait plusieurs.

Le genre des ostracions me fournit le sujet d'une excellente étude ; ces poissons sont particuliers à la mer rouge, à la mer des Indes et aux mers qui baignent l'archipel équinoxiale, et leur goût est aussi délicat ; ils sont des animaux protégés comme les tatous, les tortues, les oursins, les crustacés, par une cuirasse ou cuirasse, ou pierreuse, mais véritablement osseuse, laissant apparaître la forme d'un solide triangulaire, tantôt de solide quadrangulaire. Parmi les plus remarquables de ce genre, je vis des ostracions triangulaires, dont quelques uns atteignaient une longueur d'un demi mètre, d'un goût exquis, et dont on recommande l'acclimatation depuis longtemps, mais dans les eaux douces marines comme des poissons des eaux salées s'accommodent parfaitement ; la couleur brune dominait sur leurs corps et leurs queues, et les nageoires étaient jaunes. Les autres espèces, étaient des ostracions quadrangulaires dont le dos était surtout pourvu de quatre gros tubercules ; des ostracions mouchetés, de l'espèce la plus facile à domestiquer et qui s'apprivoisent comme des oiseaux, et d'autres à pointes étaient sur le dessus du corps, des ostracions trigones, armés d'aiguillons formés par la prolongation en cornes des angles de la carapace osseuse, aiguës en pointe, comme celles de mer vue à la loupe, donnant un bien curieux produit ; des ostracions dromadaires à bosse en forme de cône, mais dans la chair ne sont ni bons ni comestibles.

Puis indépendamment de ces espèces empruntées à la mer des Indes, j'avais mis à classer de nouveaux produits dans le genre des tétrodons, des spongiaires rangeaient en deux classes bien distinctes, et remarquables par leurs trois rangées longitudinales de filaments, — des électriques armés de plus vives couleurs, longs d'un pouce ; puis des poissons inutiles à manger, comme ovoïdes, qui montrent extérieurement l'épaisseur de queue bonne nourriture, et devaient le nom de cuirassés blancs ; des diodons, véritables porcs épics de la mer, pourvus comme lui d'aiguillons, qui se gonfle et s'arrondissent à manière à former une pelote hérissée de dards, de petits hippocampes communs à toutes les mers ; des pégases volants, à museaux très allongés et aplatis, et dont les nageoires pectorales très étendues se déploient en forme d'ailes, et leur permettent sinon de voler, du moins de s'élancer dans les airs, des pégases spatulés, qui comme les derniers

III ainsi avec

leurs vertus si nous ne prenions

des carets à dos bombé, à teintes nuancées de rouge ; et la plus estimée comme écaille

queues aux poissons,

et valable

car ne transparaît que dans les contes certains personnages

n'ont pas la faculté de quitter le liquide élément, jamais soumis par
dessus, blancs par dessous, et dont la queue en guise de rame
armée d'aiguillons, du nageoire, à longue mâchoire, excellent
poisson de vingt centimètres de long, et remarquables par leurs
agréables couleurs, du callionymes livides, dont la tête est armée de
regardés, poisson qui forme son genre à lui seul, du myriades de
blennies sauteurs brunes rayés de noir qui leurs longues nageoires
pectorales permettaient de glisser à la surface de l'eau avec une
prodigieuse vélocité ; de myxinoïdes vélifères, dont le corps se perd
avec volume de sa nageoire qu'il peut plier en forme de voiles,
du Hurtes splendens aux flancs, le bleu céleste, l'or le jaune
dominent et lui font une magnifique parure, du trigoptères,
dont le nom indique assez à filaments ; de rates cotes ombrées,
sortes de vase ou de limon, qui font le bruit de faire entendre un
certain bruissement, mêmes les cobites, les trigles, d'une chair mau-
vaise, mais dont le foie est considéré comme un un poison, des
bodians, dont l'anus est muni de tentacules comme les cyrrhes d'une oscillaire mobile
qui fonctionne son organe, vésicule. etc, et du soufflets, au museau
long et tubuleux, véritables gobe-mouches du mers, qui tuent les
insectes par leur langue adroitement une goutte d'eau, semblable
suivi d'un nouveau genre.

Le quatre-vingt-neuvième genre des poissons, donné par Lacepède
et ainsi que me le fit remarquer Commerçon, de la famille des
Des poissons osseux, de la première division de cette famille sous
classe caractérisée par un opercule branchial et une membrane
branchiale, du premier ordre de cette première division, des poissons
apodes thoraciques, nous donna le spectacle d'une espèce épouvantable,
je veux dire, la surprise dans la tête un garnie d'aiguillons, ou
de protubérances et dépourvue de petites écailles suivant chaque, et le nom genre, etc
avec une seule nageoire dorsale.

Dans le second sous genre, nommé de barbillons, nous remarquons
divisions espèces, telles que la surprise dydactyle, longue de trois à
quatre décimètres, brune et rayée de jaune dans le dos, et dont
la tête a un appendice particulier. placé dans le premier sous genre, Sous cinquième, 2e famille des acanthoptérygiens de cuvier
nous vîmes un appendice cylindrique de ce poisson bizarre, qui a dans la tête un genre et cinquième
été justement appelé le crapaud de mer. Lorsqu'il était grande,
tantôt cruche de teinte profonde, tantôt bronzée de protubérances,
pénétré d'aiguillons, et jaunâtre de tubercules, qui font et avec quelques
espèces de cornes irrégulières et tuberculeuses, corps et queue garnis de
tubercules calleux - crapaud de mer, et dont les piquants font des
piqûres dangereuses.

Pendant quelques jours, du 21 au 23 janvier, nous naviguâmes
à raison de dix mille soixante lieues par vingt-quatre heures, de
sorte que j'ai une quarante mille par vingt-quatre heures, pour plus de
vingt dans mille à l'heure, et pour suivre au passage les diverses
variétés de poissons, en faisant quelquefois par l'état calme que le
Nautilus, ils mordaient à l'accompagnement. Quelques uns se maintenaient
dans sa cage malgré son étroitesse vitesse, mais la plupart
retombaient bientôt en arrière, et nous les perdions de vue.

Ce fut ainsi que le 24 au matin, nous eûmes connaissance
de l'île Keeling, située sous par 12° 5' de latitude Sud et 96° 33' de
longitude ; le Nautilus rasa d'assez près les accores de cette île
déserte, et nos dragues nous rapportèrent de nombreux échantillons
de polypes et d'échinodermes, ainsi que de nombreux et curieux test
de Cruste aux couleurs très voyantes. Quelques coquilles précieuses
de l'espèce des Cauplonnelles allongées accusaient les traces du capitaine
Nemo, ainsi qu'une astrée pustuleuse, sorte de polypier parasite que nous retrouvâmes souvent sur des coquilles vivantes.
nous le tendîmes par 2 pouces de fond à cette île, et la route
fut donnée au N.O., ce qui nous rapprochait des côtes, nous
dirigeant sur la pointe de la péninsule indienne :

— Ou verrons-nous, me dit Ned Land, nous arrêter par la
suite sur cette route de la propontide, ou bien remonterons-nous
de l'archipel que de Mozambique. Là, sur cette mer, il y a des jonques
du monde, de tous les pays asiatiques, indous, français ; on a
peu près certain d'y rencontrer des compatriotes. Mais ! lui ai-je dit
Nemo ne nous ne viendra pas à la traverse. »

— mais, mon, mon. Land, nous verrons, comme nous dirons, nous selon
manière ; le Nautilus se rapprochera des côtes habitées, il nous
vers l'Europe, suivons le nous y conduira. Une fois là, nous
verrons ce que la providence nous conseillera de faire. D'ailleurs,
je ne pense pas que le capitaine veuille nous ramener dans nos
la côte du Malabar ou de Coromandel comme dans les parages de la
nouvelle Guinée -

— Eh bien, me pensai-je je pourrai de la permission. ? »

Je ne répondis pas au canadien. Je ne voulais pas lui répondre.
Je voulais espérer jusqu'au bout les destinées de cet étrange voyage.

A partir de l'île Keeling, la marche du Nautilus se
maintint généralement, du nord, avec plus capricieux, soit dans
les nombreux de détours, soit dans les profondeurs que l'allait visiter.
Plusieurs fois, nous vîmes à fil usage de ses plans inclinés que du lesting
intérieurs plaçaient obliquement à la ligne de flottaison ; nous allions 250

SOCIETE DE GEOGRAPHIE

avec à de profondeurs, de deux à trois kilomètres, mais sans avoir jamais vérifié la grande profondeur de cette mer indienne qui une route de 7040 brasses (13 000 mètres) n'a pu atteindre. Quand à la température de cette profonde, le thermomètre me la donna toujours comme une fonctionnant invariable, de 4 degrés au dessus de zéro, ce qui est le maximum de densité de l'eau distillée, mais dans les couches supérieures, trouvant toujours l'eau plus froide sur les grands fonds que en pleine mer.

Le 25 janvier, le Nautilus, la mer étant déserte, passa la journée sur l'eau, battant les flots de sa puissante hélice, et les lançant rejaillir à une grande hauteur. Il était véritablement impossible qu'on ne le prit pas pour un gigantesque cétacé. Nous passâmes donc cette journée entière sur la plate-forme, regardant la mer un moment et beaucoup. Rien à l'horizon, si ce n'est vers quatre heures, une fumée qui appartenait à un bateau à vapeur courant à contre-bord dans l'ouest. Sa nationalité fut aussi difficile à mettre pour nous, mais il ne pouvait nous voir, nous étions trop bas sur l'eau. Nous pensâmes que ce devait être un des steamers de la ligne péninsulaire et orientale à vapeur, qui fait le service entre ports de Galle, Cité de Ceylan à Sydney, en touchant à la pointe du roi Georges et à Melbourne.

Vers cinq heures, peu à peu le rapide crépuscule qui lie le jour à la nuit dans les régions tropicales, un moment éclaté sous nos pieds par d'irisées nuances.

Il était un charmant petit animal, que les anciens regardaient comme un heureux présage, Aristote, Elyanus, Pline, l'Opplien avaient chanté ses goûts, et avaient vanté toute la poétique de savoir à vivre épars. Ils l'appelaient Nautilus et Pompylius, mais la science moderne n'a pas ratifié leur appellation, et il est connu maintenant sous le nom d'argonaute.

Et qu'est-ce que connaît encore, au regret de ce brave garçon que l'embranchement des mollusques se divise en 5 classes; que la première classe, celle des céphalopodes comprend 2 familles, celle des Dibranchiaux et des Tétrabranchiaux, distingués par le nombre de leurs branchies. Enfin que la famille des Dibranchiaux renferme trois genres, l'argonaute, le calmar, et le seiche, et la famille des Tétrabranchiaux un seul genre le Nautile. Il ne faut donc pas confondre l'argonaute qui est bon à manger, avec le nautile qui est bon à regarder.

On, c'était bien une espèce de ces charmants mollusques que voyageait de nuit sur l'Océan; on ne pouvait compter sur aucun doute, et il appartenait à l'espèce des argonautes tuberculés qui est particulière aux mers de l'Océan indien.

Les argonautes mollusques, munis de huit bras et tentacules pourvus de deux rangées de ventouses, supportent sept de ces bras, l'autre huit de ces bras allongés et aminci s'étend, se déploie en nageant, l'un à droite, l'autre à gauche, dans l'eau, et se termine en forme de cuiller. Cette cuiller allongée, faite en se tendant en tout comme une voile légère, une membrane arrondie, s'ouvre largement par quelques mouvements des flots. Leur coquille spiraliforme et ornée d'ondulations saillantes, qui ressemble à une élégante galoupe, vrai bateau en effet qui transporte le hardi animal qui l'habite, sans que ce dernier y adhère. Il est fixé

« Il me faut de gagner sa coquille, dis-je à Conseil, mais il me faut la gagner pas

— C'est comme la capitaine veut, répondit Conseil, dans le respect qu'il doit à ses supérieurs, et cette fois il aurait même fait d'après une nature d'argonaute de Nautilus.

Pendant une heure, nous regardâmes à petits verres ces curieux de cette espèce particulière, mais je ne sais quel effet les premiers rayons d'un jour, à mon original, aurait été sur ce mollusque, il rentra au milieu d'une flotte, fermant les voiles formées par ses bras, contractés, la coquille se tourna, et le centre de gravité se plaça, l'axe de la flottaison du navire et s'abrita sous les flots. Le feu métallique, et jamais reflets n'eurent éclat plus merveilleux. Puis la nuit se fit presque subitement, et la lune éclaira nos derniers regards.

Le lendemain, 26 janvier, nous naviguions à l'équateur sur le 89e méridien, et nous retrouvions dans l'hémisphère boréal, notre hémisphère que nous n'avions pas revu depuis beaucoup quelque d'années, depuis notre disparition à bord du Nautilus.

Pendant cette journée, nous fûmes assaillis au milieu d'une troupe de squales formidables qui nous prêtèrent cette fois pendant plusieurs heures; bêtes terribles que j'étudiai en moi et les rendus fort dangereux, des squales platyodons des deux mers et au moins Kamtchatka, munis de 11 rangées de dents, le squale obscur dont le cou est orné d'une grande tache ronde noire au milieu d'un cercle blanc qui ressemble à un œil, — le squale isabelle à museau arrondi et aiguë de taches noires; les plus voraces de ces animaux se jetaient assez parfois sur la coque au point de faire croire quelque abordage le brise! Ned Land ne se pouvait en

27 janvier

(retour du Ganges dans le golfe du Bengale, vues diverses par rapport)

pas, il m'enlace alors mes reins, et les harponne quand même, parbleu un formidable requin emissole avec sa bouche pleine de dents qui forma comme une mosaïque — un requin tigré, long de cinq mètres, revêtu d'une vraie robe de tigre. Presque la totalité du manteau se fut immédiatement accrue, et voilà ma chasse pour toujours.

Le 27 janvier, en approchant du golfe du Bengale vers le soir, la mer rouge, le navire atteignait à une immense; la nuit fut absolument sans pleine lune, mais splendide, sans nuages. Il n'y avait autour lui, la lune étant nouvelle, et n'apparut que deux jours, et le ciel plus que clair pour entièrement nous guider à cette immense traînée blanche.

« Lune

— Oui! la mer de lait, répondit-il, comme on l'a vue aux îles d'Amboine, et non de nouveau passage

— Et c'est

— une sorte de bouillie infecte, sorte de petits vers ou d'insectes lumineux, en innombrables longs d'un centimètre, avec l'apparence d'un ver, d'un corps gélatineux et incolore. Quelques uns adhèrent les uns aux autres, pendant des heures

— Oui, je sais.

— Oui! et un de ces hommes blancs, aussi étonné qu'un de Hollandais de voyage.

Et pendant plusieurs jours nous contemplâmes avec sur elle mer de lait, et malgré la vitesse, ou plutôt à cause, le navire ne paraît aucun bruit, aucune rôle ou de l'eau sur la carène dans ses remous d'écume que les courants et contre courants, les brisés laissent quelquefois subsister.

Nous restions sur la plate-forme à contempler ce sublime spectacle, et quand nous fûmes au matin, nous nous quittâmes cette nuit de lait, à laquelle succéda une autre colorée par cette réflexion, brillait encore pour nous bercer

Chapitre 2

une perle de 10 millions

Le 28 janvier, en revenant à midi à la surface des eaux, 28 janvier.

nous étions en vue d'une terre par 9,49 de latitude; nous en étions encore éloignés d'une agglomération de montagnes, hautes de deux mille pieds environ, dont les formes étaient excessivement capricieuses. Le point terminé, je rentrai dans le salon, et quand il fut reporté sur la carte, je compris que nous étions en présence de l'île de Ceylan, cette perle qui pend au lobe inférieur de la grande péninsule indienne.

Je savais qu'dans la littérature quelques ouvrages qui étaient consacrés à cette île, l'une des plus fertiles et les plus belles du globe, et je trouvai un volume de Sir H.C. Sey. intitulé Ceylon and its Dependencies. Je consultai d'abord les relevés topographiques de cette île dans les cartes et j'entrepris dans l'intérieur, et je trouvai ses dimensions sont de 5,55 et 9,49 de latitude nord et entre 79 42 et 82 4 de longitude est du méridien de Greenwich; longueur, 275 000 mètres environ maximum, 150 mètres, circonférence 900 mètres, superficie, 26648 mètres carrés, étendue un peu inférieure à celle de l'Irlande.

Le capitaine Nemo entra et le suivant, je vins jeter un mais avec son second. d'abord sur la carte, puis je retournai vers lui

— L'île de Ceylan, dit-il, est célèbre par ses pêcheries de perles. Vous vous-êtes agréable d'assister à une pêche

— Oui, monsieur

— Elle aura, mais ne sera plus fertile; mais vous n'aurez pas à la fois de l'ouvrier, époque à laquelle les plus grands des pêcheurs commencent, et vous pourrez vous rendre à Mannar. Je vais donner l'ordre de nous diriger vers le golfe de Mannar, et nous arriverons dans la nuit

Le capitaine Nemo donna un ordre auquel quelques officiers obéirent aussitôt. Les panneaux furent fermés; le manomètre indiqua bientôt qu'il s'y trouvait à une profondeur de dix mètres

Alors en reportant sur la carte, je voyais que le golfe de Mannar ne pénétrait que fort peu dans les terres par le même parallèle, et j'étais sur la côte N.O. de l'île était formé par la ligne allongée de l'île Mannar nous devions donc passer le détroit remontrer toute la côte occidentale de l'île.

« Comment le pêcheur, me dit le capitaine Nemo, ou pêche des perles dans le golfe du Bengale, dans la mer des Indes, dans les mers de la Chine et du Japon, dans les eaux de l'Arabie, dans la mer rouge, dans les mers du Sud de l'Amérique, au golfe de Panama, au golfe de Californie, etc., mais d'une manière à Ceylan que cette pêche se fait le plus productivement et le plus régulièrement. Nous arrivons un jour ou sans doute, la pêche ne sera même que de mars et durera une trentaine de jours. Alors le nombre des bateaux pêcheurs réunis au golfe de Mannar s'élève à près de trois cents. Chaque bateau est monté par dix rameurs et dix pêcheurs, et ses derniers se séparent en deux groupes

qui puisse alternativement — Demandez par quelle profondeur de 12 mètres au moyen d'une grosse pierre qui en retombant par une corde au bateau.

— Ah ! Employer le même moyen pour le

— Employer, comme le propose ceux qui en peuvent appartenir aux anglais, ceux qui leur furent définitivement cédés en 1802 par suite du Traité d'Amiens.

— Il me semble cependant que le voyageur serait de nature à rendre de grands services dans une telle opération

— Oui ; car, si quelques gens se peuvent rester longtemps sous l'eau, on raconte que dans le principe quelques-uns de ces hommes remarquables qu'on surnomme sous l'eau, mais je n'en crois rien, beaucoup, seulement, prétendent n'est que de Vingt secondes, tandis que ceux-ci se tiennent certains d'une pêche les huitres perlières. Quelques-uns vont jusqu'à 59 secondes, et les Kaï Gabelles jusqu'à 87 secondes, mais c'est rare et ces plongeurs sont remarquables par leurs oreilles et le nez de l'eau teintée de sang.

— Et vous comptez qu'ils ne peuvent faire beaucoup

— Oh ! un seul bateau dans la journée peut rapporter de quarante à cinquante mille francs. Je me souviens que en 1846, le gouvernement fait venir pour son propre compte, ces plongeurs pendant vingt jours de travail, soixante-quinze mille francs

— Ah ! et ces gens sont payés

— Payés, comment, par ces maîtres qu'ils enrichissent au dollar par jour ainsi dans les Régions de Panama ou bien ont-ils pour toutes parties qui surpasse ces perles ! Et combien de leur plongeons sans se rappeler qui recommence de perles

— ne sais

— comme c'est de vos compagnons de vous vous visiter le bout de manche, ce qui quelques pièces ne les, mais le voyageur leur — Ah ! Ah perroquet ! vous n'avez pas peur des requins

— des requins — murmura, et Flaxman comme se dit que j'en avais vues pour beaucoup.

— Ne vous

— Je vous avouerai, répétai, que n'étant pas familiarisé avec le genre de vie

— Oh ! vous y serez habitué Dans vous vous serez ami. Et Duncan seul, ajouta, et de bon matin."

La dessus il me laissa, et j'allai me reposer jusqu'au dîner qui n'était pas fait.

On vient m'éveiller à cinq heures du matin. Le temps de Surya, que vous venez ; très bien, Duncan, j'aime mieux ainsi que l'on me surprenne à cinq heures du matin dans les déserts de l'Asie ou un tigre dans les jungles de Floride, que vous dites ah ! ah ! il paraît que vous avez chassé Duncan le tigre ou le lion. Diable. Mais quand on veut courir à vous ajoute, et non pas, le requin dans son élément naturel, on ne regarde. On regarde l'eau qui fait l'ondulation et je n'ai vu que par la peine je mais sur pour ne parler quelques gouttes d'eau quelque froide.

Le capitaine vient, n'était pas loi, je passe ma main sur mon front, puis je me mis à réfléchir

— Voyons ! me me plaît-il ? Lyman dans les bois, vous promenez quand on n'est pas absolument sûr d'y rencontrer des animaux malfaisants bien, c'est déjà bien : mais par exemple le fond, du reste, quand on est à peu près sûr d'y rencontrer des requins, c'est bien ou une légère hésitation ne serait plus chez un Anglais. Je sais bien que dans certains pays, aux îles Andamanes, en Inde, les nègres n'hésitent pas à attaquer le requin dans son élément naturel avec un poignard ; une fusée et un bout de planche, et que de vrais nageurs n'hésitent pas à ces dangers formidables, tous ne sont pas requins. mais d'abord, je ne suis pas un nègre, et quand je serais un nègre, je demanderais à réfléchir."

Et me voilà rêvant et songeant au requin, pensant à ses sauts sauvages, à ses multiples rangées de dents, et cependant je suppose en jouant au jeune parton. Je me retrouve encore un certain froid sur le dos. et je ne tiens ni ne suppose de songer à la légèreté avec laquelle l'Anglais avait fait ses sauts, et un peu de qu'il y regrettait d'aller pour lui fragrer quelques minutes) m'assurais

Pleurai donc au plus profond de mes réflexions, en parcourant malgré calmant l'ouvrage de Jour, et sans me distraire presque. il me tombait sous les yeux quelques extraits entre les lignes. Ce a monsieur Ned et comme tatouage, l'ai amalle et l'aquitter, on ne savait pas à quoi m'attendre

— Mais, monsieur Ned, le requin, votre capitaine disait, que le diable emporte, devait de plus en plus amicale.

— Ah vous Français

— n'ai Dyalais a monsieur, il vient de nous inviter pour demain à visiter les beaux parages de l'île Oyster. Elle sait en toutes circonstances et comme un véritable gentleman

— Et il vous a rien dit de plus"

— Non, monsieur, mais qu'il vous avait parlé de la chose

— En effet, il m'a dit vous a donné aucun détail curieux pourquoi.

— Aucun.."

— Monsieur le naturaliste, vous viendrez sans doute, demanda le lyncheur

— mais... p... sans doute. Vous y pensez, mais bien

— Pensé dit par sans. Sur ordre... Lyman,

— Dangereux, peut être, minime

— Oh ! oui ! mais pas grand.."

Si je n'ai pas parlé assez de cinq minutes, un corps dont parle Jacques Perrault dans son voyage à Ceylan n'en peut alors à 2 minutes avec exercice

minute ne devinrent pas vives. Lyman vu l'assemblée ; du mouchoir comme, du plaisir par tous le corps, — rendus applaudi au fond du mer

Je vous promets au besoin la vigueur en route.

Je répondrai j'aimais que Lamet et Land respectaient qui me dispensait d'en

Dr. Cadenas le capitaine nous a leur arrêté par pour la
quatrième qu'il a été faite. Et je les regardais tous les deux comme
j'étais avancé déjà vers minuit de moins. Je vais je les pensais. Une
heure d'arrêt, mais je ne savais trop comment leur dire cela.
- Comment vous êtes-vous, mon Dr. Cadenas, vous donner quelques détails
sur cette pêche.
- Sur la pêche même
- Oui! avant si il y a eu, en ami bien à savoir cela pourrait
nous profiter, et empêcher les distractions
- Certes, mon garçon, répondis-je, en pensant que moi, j'en avais des
distractions; je lisais précisément un ouvrage anglais de sir Cyprien
qui se donnait quelques détails
- Cet livre, monsieur, qu'est-ce que la pêche
- mon ami, pour les Romains orientaux, c'est une société de rois riches.
distincts, pour les dames une broche formée d'une eclat lyrique
d'une matière nacrée, qu'elles portaient au doigt, au cou ou à l'oreille.
Le pêche les savants, une simple secrétion maladive de l'organe qui
produit la nacre dans certains bivalves.
- Cette ignorance de mon ami, dit Cadenas, dans des matières, notre
du Intérêt
- Parfaitement: Or, parmi plusieurs de ces tribus, l'Ouïe de mer vit
les Sinbos, les Indiens, les pêcheurs mêmes ont un mot pour les molluq-
ques produisant la nacre, ~~coquillage~~ bleue, bleuâtre, violette, ou blanche,
indifféremment, blanc, rougeâtre azuré, verdâtre pâle, qui rapide l'intérieur
de leur valve, sont susceptibles de produire des perles.
- que la mère, dit le Cadenas
- Oui, les moules de certains cours d'eau de l'Ecosse et des pays de Galles
entre autres, d'Irlande, en Suède, en Bohême, en France même, on
ont en trouvé.
- Bon! j'y serai attentif dit le Cadenas
- avant de mollusque par excellence qui les produit, c'est l'huître
perlière, la meleagrina margaritifera, la précieuse pintadine. La
perle n'est qu'une concrétion nacrée qui se dépose sous forme globuleuse
variqueuse adhérente à la coquille de l'huître, ou s'incruste dans les plis
de l'animal. Sur les valves, elles sont adhérentes: sur les myares,
elles sont libres; mais elles ont toujours peu point de départ, un
petit corps dur, soit un grain de sable, soit
désigne la matière nacrée de dépôt successif, par couches minces
et concentriques, et on pourrait ainsi
- Et leur grosseur ou pleine perle
- Oui, mon ami: il y a des pintadines qui sont de véritables écrins
où a mûri parfois d'une perfection qui est contrefaite, mais
grossières, qui sont... on dirait quelque contrefaçon ou imparfaite
réussite.
- Réussite! Dit Cadenas
- Oui, dit Cadenas! Comment, continua, je ne vois à quoi je pensais. Je
vous dirai une imparfaite perle - réussite, n'aurait aucune sur-
face franchement. Plus dure.
- Et comment les a-t-on
- De plusieurs manières: quand elles sont adhérentes aux valves, le
pêcheur les arrache quelquefois avec des tenailles, mais le plus souvent
les pintadines sont étendues sur les rochers sur des nattes de spartes
elles ouvrent et au bout de dix jours, elles sont mûres et alors
pêche-saisonnière saisonnière, après quoi on les ouvre, on les vide, et alors
vont recevoir d'eau de mer, on les lave, et alors
commence l'ouvrage des rayonnes. Ils mettent à part les plaques
de nacre connues dans le commerce sous le nom de franche argentée,
de batarde blanche, et de batarde noire, le tout par caisse de 125
à 130 kilogrammes. Quant aux perles, soit la même que l'on
va chercher la perle, dans on la fait bouillir, elles la teinte peu
à peu jusqu'au plus petite perle:
- mais aux valves de puis s'ouvrent leur grosse
- Oui mon ami et mais suivant leur forme, suivant leur eau, c'est à dire
leur couleur, et suivant leur orient, c'est à dire leur plus ou moins
de diapré que la nacre de la perle a beaux. Les plus belles perles sont
des perles rondes ou poiriformes: elles sont formées ordinairement dans le
tissu de l'animal, elles sont blanches, souvent opaques, mais quelquefois
d'une transparence opaline, et le plus généralement sphériques ou
poiriformes: sphériques, elles forment des boutons, piriformes des pendeloques,
et ainsi on voit les plus précieuses de toutes, dans le voisinage de la
prise, les autres adhérentes à la coquille, sont plus irrégulières et se
vendent au poids, et leur irrégularité même leur a valu le nom
de baroque. Ensuite viennent toutes les petites perles connues sous le
nom de semences de perles, qui se vendent généralement à la mesure
de capacité et servent plus particulièrement à broder les vêtements d'église.
- Mais on doit faire un travail de tri après
- Mon ami, on le fait avec des tamis où les petites perles de
trous ~~chaque tamis~~ les autres ~~de grosse~~ sont percés d'un plus ou
moins grand nombre de trous, ainsi le 20, ainsi le 100. Les
perles qui restent dans les cribles de 20 à 80 sont de première
ordre; celles de 100 à 800 de second ordre, et celles de 600 à 900 à
1000 des perles de troisième ordre ou de semence
- Ainsi pour négociants, dit Cadenas, et je vois que le travail se fait
tout seul. Et alors rapport beaucoup
- Donc, d'après le livre que je lis, les pêcheurs de Ceylan, sont assez
pour la pêche de trois mois de régime
- Je crois,.

Dr. Cadenas

Baroque de la mère perlière

- Le perle se compose d'un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine -

Dr. je me suis trouvé par mon idée

– Oui ! Je pense ; j'oubliais de regarder si cet argent avait cours, j'ai toujours pensé que mon père s'était plus ruiné par son côté vraie, le rendement, s'élève en total à 9 millions de francs. Autrefois, sous le règne de Charles quand il existait des perles américaines, j'avais entrepris à 4 millions de francs, mais maintenant, elle se réduite de deux tiers.

– Et vous pensez aux perles une grande valeur

– Très grande, on dit que César en offrit une à Servilia évaluée 12 000 francs de notre monnaie ; mais cependant je ne crois pas qu'il y en ait une supérieure à celle du capitaine Nemo

– Alors-là, dit Conseil, on me montrera le magnifique trésor de sa retraite.

– Celle-là nous, et votre je lui attribuerai bien une valeur de deux millions de reg

– francs, s'il vous

– deux millions de francs. Et pour être sûr, si nous sommes ruinés, elle la perle de la couronne, que la perle de la couronne.

– Ce qui n'empêche pas, répondis-je, d'être un fameux pourvoyeur, dit le Canadien

– Ah ! mon pauvre Ned, à propos, dis-je, en me tournant malgré moi, le sang froid du capitaine, vous n'avez pas peur des requins ?

– Des requins ! s'écria Conseil ! quelle est celui qui a peur des requins ?

– Vous, Ned ?

– moi ! répondit le Canadien, en haussant

– Oh ! ce n'est pas l'objet de la perle avec un tremblement de tout le corps, de leur couper la gorge au coup de hache, de leur ouvrir le ventre, de leur arracher le cœur et de le jeter à la mer.

– ah ! et s'agit de –

– ou de

– dans l'eau même

– dans l'eau même

– ma foi, avec un bon harpon ; vous savez cela me bat mal entièrement pour nouveau ; il faut qu'on se retourne sur le dos pour frapper ; et on attendant, avec un bon harpon.

Ned Land avait la manière de prononcer le mot harpon qui faisait rire dans le dos

– vous ne connaissez pas, mon maître

– je sais bien, mon maître

– à la bonne heure, pensai-je

– si, monsieur rencontrait des requins, je ne vois pas pourquoi mon fidèle Conseil ne les affronterait pas comme lui.

Le pêcheur avança, et répondit la première avec une certaine amitié sérieuse

On dit même que –

– Ce n'est pas très rassurant pour un homme qui ne devait pas se noyer.

– Oui ! – répondis

– Ça devait être marqué

– Définitivement – mais une petite revanche qui vaut 1500 francs

– Je regrette de ne pas avoir apporté mon dans [illegible] Ce calculateur, en faisant manœuvrer ses bras, [illegible] mon numéro. Décidément, j'ai fait là une mauvaise affaire. Je devais me [illegible] d'abord à Ned Land, puis à Conseil, puis à moi, [illegible] ; j'ai [illegible] une valeur de perle. Oui, monsieur, une valeur, mais je ne trouve pas pour le tout plus de 10 000 francs, mais ce ne [illegible] pas pour [illegible] dans le tableau

– Ah brave Ned, décidément les perles artificielles, de simples globules verre de verre recouvert d'une mince, qui l'on endure avec de l'essence d'orient

– Eh ! essence d'orient

– mon ami, ce n'est que la substance argentine de l'intérieur de l'huître, recueillie dans l'eau, et vous vendez dans l'un numéro pour un dollar et demi [illegible] 3,50 à [illegible] ma valeur, mais ce ne trouve pas pour dans le tableau n° 2.

– Ah brave Ned, décidément les perles artificielles, de simples globules verre de verre recouvert d'une mince, qui l'on endure avec de l'essence d'orient

– Eh ! essence d'orient

– mon ami

– Bien! grand vent vendredi
– Et un compagnon
– Je vous attendrai
– N'allons pas nous mettre aux espadons
– Non. Je n'ai pas voulu approcher trop près mon vaisseau de crainte de l'user, et comme nous tournons avec un large du vent pour voir si nous pouvons faire route, j'ai fait passer le canot. Il va y avoir autant de dynamo d'avoir.
– Et de danger, pensai-je. Bon.
– Mais il suffirait d'un espadon ou d'un appareil, et nous serions dans le lieu d'exploration, sans les ressources, et nous retrouver sans aucune perspective
– Capitaine, répondis-je à peu près ce que vous me conduisiez vers l'escalier central, et ses degrés de fer nous amenaient à la plate-forme. Ned et Conseil se trouvaient là. Quelques matelots du Nautilus, les mêmes armés, attendaient dans le canot qui avait été lancé contre le bord.
La nuit était venue. Il n'y avait pas encore de lune à cette heure. Le temps était égard, et le ciel couvert de nuages par phoques qui ne laissaient apercevoir que de rares étoiles. Une partie d'une zone du ciel de la terre, et je n'aperçus qu'une légère brume qui formait les trois quarts de l'horizon des S.O. au N.O. Pendant la nuit, le Nautilus avait remonté vers la côte occidentale de l'île de Ceylan, et se trouvait à l'ouvert de cette baie, de la golfe de Manaar. Là, sous les flancs de la terre et l'île de Manaar. Là, sous les sombres eaux d'attendre la base de pêcheurs, j'ai vu à la longueur de cinq mètres.
Le capitaine vint, suivi, Ned Land et moi, nous prîmes place à l'arrière du canot, qui ne pouvait contenir personne embarcation ordinaire. Un des patrons du canot se mit à la barre, les quatre compagnons, appuyés sur les rames, la tenaient prêts à nous suivre.
Le canot se dirigea vers le S., marchant à une moyenne vitesse. Je remarquai que les nageurs avaient une grande habitude de l'aviron; leurs coups avaient quelque chose de militaire; ils étaient lents; après chaque coup de la rame plongeait, ils s'arrêtaient pendant un quart de seconde, et l'embarcation courait sur son erre, et Ned plongeait son regard dans l'eau pour y découvrir un gouffre de plomb fondu sur le fond noir du canot. Une petite gaule placée à l'avant du canot, un grand galbe de l'avant; quelques matelots se tenaient sur les avant, à l'arrière, un léger clapotis
Nous étions silencieux. A quoi songeait le capitaine Nemo? Il était peut-être dans l'espace après avoir laissé son vaisseau au large. Ned Land, lui, pensait peut-être que la terre n'était pas loin, et que si elle était pour nous une terre déserte, comme la papeterie des Indes, Conseil était là en simple curieux.
Vers cinq heures et demie, les premiers traits de l'aube, un peu plus accentués, dessinaient la ligne supérieure de la terre, mais plus dans l'est, et un peu plus renflé dans le sud; elle se trouvait encore à cinq milles, et la partie inférieure se confondait avec la mer brumeuse; d'ailleurs, presqu'à sec, la mer était basse; on allait pouvoir explorer le banc de pêcheurs, et le rendez-vous général des bateaux pêcheurs était abandonné. Tout juste on devait faire la capitaine Nemo, nous arrivions ravant l'époque de la pêche, qui n'a lieu que vers le mois de février et mars.
A six heures, le jour se fit subitement avec cette rapidité particulière aux régions tropicales, qui ne paraît d'autre crépuscule. La radiance du soleil perça même le rideau de nuages amoncelés sur l'horizon oriental, et bientôt surgit rapidement sur l'horizon. On voyait distinctement la terre. quelques arbres épars, ici et là, plus drus en vue.
Le canot continua de s'avancer vers l'île de Manaar qui s'arrondissait au sud. Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait autour de lui. Il ne paraissait pas craindre de se montrer; aussi avais-je, à cet égard, sans doute.
L'heure dépêche recueillie, et la séance commence, car je pensais qu'elle ne devait pas être de longue durée. Nous étions arrêtés par un fond de plus de trente pieds. Le canot arrêté, l'ancre au large, sous le pouvoir qui portait en mer. Conseil était là en simple curieux.
Vers cinq heures et demie, les premiers traits de l'aube, un peu plus accentués, dessinaient la ligne supérieure de la terre, mais plus dans l'est, et un peu plus renflé dans le sud; elle se trouvait encore à cinq milles, et la partie inférieure se confondait avec la mer brumeuse; d'ailleurs, presqu'à sec, la mer était basse; on allait pouvoir explorer le banc de pêcheurs, et le rendez-vous général des bateaux pêcheurs était abandonné. Tout juste on devait faire la capitaine Nemo, nous arrivions ravant l'époque de la pêche, qui n'a lieu que vers le mois de février et mars.
A six heures, le jour se fit subitement avec cette rapidité particulière aux régions tropicales, qui ne paraît d'autre crépuscule. La radiance du soleil perça même le rideau de nuages amoncelés sur l'horizon oriental, et bientôt surgit rapidement sur l'horizon. On voyait distinctement la terre. quelques arbres épars, ici et là, plus drus en vue.
Le canot continua de s'avancer vers l'île de Manaar qui s'arrondissait au sud. Le capitaine Nemo s'était levé de son banc et observait autour de lui. Il ne paraissait pas craindre de se montrer; aussi avais-je, à cet égard, sans doute. Les appareils étaient prêts. D'un pied l'observateur au capitaine – c'était notre, me dit-il, il serait à propos de grandes profondeurs et les nageurs du pêcheur nous rejoignent. D'ailleurs, il ne plus prudent 795

d'emporter avec lui une lumière sous ses eaux. Leur éclat pourrait nous attirer d'incommodes rencontres de route.

Quand il prononça ces paroles, je jetai un regard autour de nous sur les eaux que je remplissais à perte de regard. Puis, je me retournai vers Conseil et Land; mais ils avaient déjà emboîté leurs têtes dans la sphère de cuivre, et ils ne pouvaient ni me répondre ni m'entendre.

Je revins vers le capitaine Nemo
— et les armes.
— Oui! pas de fusils; c'est inutile, et puis la manœuvre de la hache est plus sûre. Prenez-moi dans vos ceintures des armes qui puissent trancher! Une arme à la main; et vigoureusement frappons droit au cœur.
— Bon! et ce poignard,
— Le voici. Glissez-le à votre ceinture et partons.

Je me retournai pour voir si mes compagnons étaient armés. Ned Land, en effet, avait pris sa plus formidable fouëne de pêche, et il semblait à la manière dont il maniait cette arme qu'il en connaissait particulièrement l'usage.

Quant à Conseil, il était prêt à tout. Son regard calme, son attitude résolue, annonçaient qu'il était décidé à frapper comme à parer.

Nous nous mîmes en ligne, le capitaine Nemo en tête, nous à la suite, sur deux rangs serrés. Nous avancions directement sur le fond de la vallée. Bientôt la pente devint moins rapide, et nos pieds foulèrent le sol horizontal à une profondeur de cent soixante mètres. Çà et là, quelques touffes d'algues, quelques bouquets de zoophytes, et une grande quantité de ces curieux champignons qui tachetaient le sol de leurs saillies arrondies. La lumière électrique se reflétait sur la nacre polie, sur les arêtes cornées, sur les carapaces bombées, sur les cuirasses écailleuses, sur les dos chatoyants, et elle allumait mille étincelles de feu dans les profondeurs de la mer.

Nous marchions, sur un sol que l'éclat progressif de la lumière électrique éclairait de plus en plus, nous marchions à foule du pied une poussière d'or, et je voyais même de longues traînées métalliques qui devaient être des rivières de pépites roulées par les torrents. Mais ce fut bientôt à autre chose que mes regards furent attirés, à des mines véritables, dont le sol était parsemé.

Nous nous trouvions alors dans une vallée sinueuse, bordée de hautes murailles, où s'ouvraient d'innombrables galeries, véritables entrées de mines. Plus loin s'étendaient de larges routes, bordées de monceaux de pierres, sur lesquelles marchaient sans doute des myriades de crustacés gigantesques, espèces de homards géants, qui dressaient sur leur passage, et comme des sentinelles, leurs longues pinces. Une multitude de poissons, effrayés, fuyaient de roche en roche, dans les eaux parfaitement éclairées.

Pendant deux heures, nous suivîmes cette vallée, dont la pente générale nous entraînait vers les grandes profondeurs. Elle se creusait de plus en plus, et des masses de granit, d'une hauteur prodigieuse, remplaçaient les premières roches. Des gouffres, dont la sonde n'aurait pas mesuré la profondeur, s'ouvraient au milieu de ces montagnes gigantesques. Des cavernes sans nombre, des anfractuosités infinies, des dédales inextricables, qui se perdaient sous ces énormes amoncellements de roches, nous faisaient craindre de nous aventurer dans ces régions inférieures. Mais, à ma grande surprise, mes compagnons semblaient connaître ces passages, et je devinais à leur sécurité qu'ils s'engageaient dans des voies déjà parcourues par eux. Je ne voulais pas rester en arrière, et je suivais résolument le capitaine Nemo.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une immense caverne, creusée à cent cinquante pieds de profondeur sous les eaux. Je ne savais pas encore ce que cette caverne contenait de mystérieux. Le capitaine Nemo, ayant fait un signe à ses compagnons, s'arrêta. Nous nous arrêtâmes tous, et je vis que deux d'entre eux avaient détaché de leur ceinture une longue pierre, qu'ils avaient attachée à leurs pieds avec des cordes. Ils avaient donc volontairement alourdi leur marche, et ils ne pouvaient ni me répondre ni m'entendre.

Je revins vers le capitaine Nemo
— et les armes.
— Oui! pas de fusils; c'est inutile, et puis la manœuvre de la hache est plus sûre. Prenez-moi dans vos ceintures des armes qui puissent trancher! Une arme à la main; et vigoureusement frappons droit au cœur.
— Bon! et ce poignard,
— Le voici. Glissez-le à votre ceinture et partons.

Je me retournai pour voir si mes compagnons étaient armés. Ned Land, en effet, avait pris sa plus formidable fouëne de pêche, et il semblait à la manière dont il maniait cette arme qu'il en connaissait particulièrement l'usage.

Quant à Conseil, il était prêt à tout. Son regard calme, son attitude résolue, annonçaient qu'il était décidé à frapper comme à parer.

Nous nous mîmes en ligne, le capitaine Nemo en tête, nous à la suite, sur deux rangs serrés. Nous avancions directement sur le fond de la vallée. Bientôt la pente devint moins rapide, et des masses de granit, d'une hauteur prodigieuse, remplaçaient les premières roches. Des gouffres, dont la sonde n'aurait pas mesuré la profondeur, s'ouvraient au milieu de ces montagnes gigantesques. Des cavernes sans nombre, des anfractuosités infinies, des dédales inextricables, qui se perdaient sous ces énormes amoncellements de roches, nous faisaient craindre de nous aventurer dans ces régions inférieures. Mais, à ma grande surprise, mes compagnons semblaient connaître ces passages, et je devinais à leur sécurité qu'ils s'engageaient dans des voies déjà parcourues par eux. Je ne voulais pas rester en arrière, et je suivais résolument le capitaine Nemo.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une immense caverne, creusée à cent cinquante pieds de profondeur sous les eaux. Je ne savais pas encore ce que cette caverne contenait de mystérieux. Le capitaine Nemo, ayant fait un signe à ses compagnons, s'arrêta. Nous nous arrêtâmes tous, et je vis que deux d'entre eux avaient détaché de leur ceinture une longue pierre, qu'ils avaient attachée à leurs pieds avec des cordes. Ils avaient donc volontairement alourdi leur marche, et ils ne pouvaient ni me répondre ni m'entendre.

Je revins vers le capitaine Nemo
— et les armes.
— Oui! pas de fusils; c'est inutile, et puis la manœuvre de la hache est plus sûre. Prenez-moi dans vos ceintures des armes qui puissent trancher! Une arme à la main; et vigoureusement frappons droit au cœur.
— Bon! et ce poignard,
— Le voici. Glissez-le à votre ceinture et partons.

Je me retournai pour voir si mes compagnons étaient armés. Ned Land, en effet, avait pris sa plus formidable fouëne de pêche, et il semblait à la manière dont il maniait cette arme qu'il en connaissait particulièrement l'usage.

Quant à Conseil, il était prêt à tout. Son regard calme, son attitude résolue, annonçaient qu'il était décidé à frapper comme à parer.

Nous nous mîmes en ligne, le capitaine Nemo en tête, nous à la suite, sur deux rangs serrés. Nous avancions directement sur le fond de la vallée. Bientôt la pente devint moins rapide, et des masses de granit, d'une hauteur prodigieuse, remplaçaient les premières roches. Des gouffres, dont la sonde n'aurait pas mesuré la profondeur, s'ouvraient au milieu de ces montagnes gigantesques. Des cavernes sans nombre, des anfractuosités infinies, des dédales inextricables, qui se perdaient sous ces énormes amoncellements de roches, nous faisaient craindre de nous aventurer dans ces régions inférieures. Mais, à ma grande surprise, mes compagnons semblaient connaître ces passages, et je devinais à leur sécurité qu'ils s'engageaient dans des voies déjà parcourues par eux. Je ne voulais pas rester en arrière, et je suivais résolument le capitaine Nemo.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une immense caverne, creusée à cent cinquante pieds de profondeur sous les eaux. Je ne savais pas encore ce que cette caverne contenait de mystérieux. Le capitaine Nemo, ayant fait un signe à ses compagnons, s'arrêta. Nous nous arrêtâmes tous, et je vis que deux d'entre eux avaient détaché de leur ceinture une longue pierre, qu'ils avaient attachée à leurs pieds avec des cordes. Ils avaient donc volontairement alourdi leur marche, et ils ne pouvaient ni me répondre ni m'entendre.

Je revins vers le capitaine Nemo
— et les armes.
— Oui! pas de fusils; c'est inutile, et puis la manœuvre de la hache est plus sûre. Prenez-moi dans vos ceintures des armes qui puissent trancher! Une arme à la main; et vigoureusement frappons droit au cœur.
— Bon! et ce poignard,
— Le voici. Glissez-le à votre ceinture et partons.

Je me retournai pour voir si mes compagnons étaient armés. Ned Land, en effet, avait pris sa plus formidable fouëne de pêche, et il semblait à la manière dont il maniait cette arme qu'il en connaissait particulièrement l'usage.

Quant à Conseil, il était prêt à tout. Son regard calme, son attitude résolue, annonçaient qu'il était décidé à frapper comme à parer.

Nous nous mîmes en ligne, le capitaine Nemo en tête, nous à la suite, sur deux rangs serrés. Nous avancions directement sur le fond de la vallée. Bientôt la pente devint moins rapide, et des masses de granit, d'une hauteur prodigieuse, remplaçaient les premières roches. Des gouffres, dont la sonde n'aurait pas mesuré la profondeur, s'ouvraient au milieu de ces montagnes gigantesques. Des cavernes sans nombre, des anfractuosités infinies, des dédales inextricables, qui se perdaient sous ces énormes amoncellements de roches, nous faisaient craindre de nous aventurer dans ces régions inférieures. Mais, à ma grande surprise, mes compagnons semblaient connaître ces passages, et je devinais à leur sécurité qu'ils s'engageaient dans des voies déjà parcourues par eux. Je ne voulais pas rester en arrière, et je suivais résolument le capitaine Nemo.

Enfin, nous arrivâmes à l'entrée d'une immense caverne, creusée à cent cinquante pieds de profondeur sous les eaux. Je ne savais pas encore ce que cette caverne contenait de mystérieux. Le capitaine Nemo, ayant fait un signe à ses compagnons, s'arrêta. Nous nous arrêtâmes tous, et je vis que deux d'entre eux avaient détaché de leur ceinture une longue pierre, qu'ils avaient attachée à leurs pieds avec des cordes. Ils avaient donc volontairement alourdi leur marche, et ils ne pouvaient ni me répondre ni m'entendre.

la surface rude et rouvrake, avec etaient vieilli, de 10 ans peut être, se leur coquille avait jusqu'à 15 centimètres de diamètre.

Le capitaine Nemo nous montra du doigt tout un rassemblement de pintadines, et Ned Land, en homme pratique, s'amusa à remplir ses plus belles un filet qu'il portait à son côté. Conseil en remplissait par mêmes; il avait aussi quelque peine à porter de cela.

Il se dirigeait d'un certain côté, et nous n'avions pas plus de fonds pour d'un endroit de la baie. Le terrain remontait parfois, en élevant le bras, une dépression sur la droite; puis, il redescendait capricieusement. Souvent il fallait franchir de grands rochers pointus, qui formaient comme de gigantesques, et dans les anfractuosités, s'apprêtaient de gros crustacés qui nous regardaient de leurs yeux fixes, ou je voyais ramper des annélides, apportant puis un plumet à la famille des serpulides, ornés d'antennes et de cirrhes tentaculaires des magnifiques, de glycères, des aricies, etc.

Après un quart d'heure de marche, depuis que nous avions rencontré la première couche de pintadines, nous arrivâmes à une grotte assez vaste, formé et creusé dans un pittoresque qui entassement de rochers parés de toutes les richesses de la mer.

Cette grotte me parut déserte. Nemo y entra, suivi de suivant, et bientôt nous fûmes accroupis au milieu d'accumulations de toutes sortes relatives à la pêche. Le capitaine Nemo semblait parfaitement connaître cette localité. Il avait même intérêt à nous y condamner.

Après avoir descendu une pente rapide, nous nous trouvâmes sur un sorte de plateau peu creusé. Là, Nemo s'arrêta et du bras, il montra un objet à mes regards.

Là, je vis une huître de grande dimension, véritable fabuleuse gigantesque, un bénitier, dont le diamètre pouvait avoir un mètre cinquante, et peut grand par conséquent que celui qui orne le grand salon du Nautilus.

Je m'approchai de ce gigantesque mollusque; il adhérait par ses byssus à un rocher de roc, et il se développait dans la plus grand calme des eaux. Ces valves étaient irrégulières, et je ne me trompais pas en disant que le poids total de l'animal s'élevait à 300 kilogrammes. Une huître de 300 kilogrammes, représentant 15 kilogrammes de chair, il faudrait un bon estomac pour en avaler quelques douzaines.

Nemo connaissait évidemment ce bivalve, et je pensai qu'il n'avait d'autre but que de nous faire admirer cette curiosité naturelle. mais je me trompais. il s'approcha du mollusque, plaça son poignard entre les deux valves pour les empêcher de se refermer, et de la main, il toucha la frange rougeâtre, à deux pans, qui formait le manteau de l'animal.

Et là, entre les plis de l'énorme, je vis une perle libre qui avait la grosseur d'une noix de coco! Je me précipitai vers ce perle d'une rare perfection d'un orient admirable, forme globuleuse, elle était là. J'allais la saisir de la main, mais Nemo m'arrêta, me fit signe que non, et retirant son poignard, les deux valves se fermèrent lentement.

Je compris. Nemo laissait cette perle à ses coquilles d'ancre en accroître; il laissait la nature et l'époque y déposer ses couches annuelles. Il l'avait découverte, il la réservait pour lui seul comme un jeu. Un jour, peut être, elle ornerait un musée. peut être aussi, avait il, à l'exemple du Nautilus, de la rendre, fait prodigieux cette perle, en retrouvant dans le manteau de l'animal un nouveau de verre ou de rocher qui formerait le noyau, et moyen aussi, il viendrait vivre sur mer.

Mais ainsi que dans maintenant, cette perle valait déjà 10 millions, en la comparant à celle que je connaissais, et à celle que le capitaine Nemo possédait déjà dans son trésor, 10 millions, mais comme curiosité naturelle, et nous avions bien, car je ne sais par quelles oreilles aurait pu la supporter.

Après sa visite à la huître, le capitaine Nemo et nous quittâmes la grotte en s'élevant lentement sur le plateau de pintadines, voyant ainsi merveilleusement dans cette eau claire que ne troublait pas encore le travail des plongeurs.

Nous marchâmes sur un pré des autres en rochers admirables ou merveilleux, de plus en plus rares. je n'avais point encore aperçu de ces rochers qui ne semblent pas terrestres; le terrain calcaire en remontait, et à un moment, sur par l'autre d'eau, ma tête dépassa le niveau océanique, je compris que nous nous rapprochions de la terre. puis, les pentes redescendirent, et nous descendîmes de nouveau sur les eaux.

Une minute d'accident; puis le capitaine Nemo s'arrêta. je vis qu'il faisait halte pour retourner en arrière; mais sans doute, il me fit signe de rester blotti près de lui; ses yeux s'anfractuosités d'une roche qui surplombait sur notre tête, puis sa main se dirigea vers un endroit donné et nous regardâmes.

Je vis à cinq mètres de nous une ombre apparaître dans la transparence de l'eau et s'abaisser jusqu'à terre. Je crus à quelque attaque de requins. mais il n'en fut rien.

962

Cela dura un moment, un siècle, un rêve. Il plongeait ; il revenait
reprendre sa provision, avant tout le monde. C'était un de ces poumons
d'acier qui vivent glacés sous la roche. Son canot mouillé à
quelques pieds au-dessus de sa tête, une pierre au pied de roche
sur laquelle il prenait pied et qu'une corde rattachait au canot
formait tout son matériel. Elle l'entraînait au fond, par 5 mètres
de profondeur peu plus, il se précipitait alors à l'eau, et des deux
mains il remplissait son sac de pierres, puis au bout de peu
il remontait à son embarcation, vidait son sac, ramassait sa
pierre, et recommençait son opération qui ne durait pas plus de
trente secondes.

Il ne nous voyait pas, l'ombre du rocher nous protégeait.
Et comment se serait-il jamais seulement supposé que des gamins, de
chez nous à lui, venaient ici, dans l'île, dans le
cercle de son canot, épier ses mouvements, et étudier attentivement
tous les détails de son opération !

Plusieurs fois il remonta à son petit canot, et plongea de
nouveau. Il ne rapportait pas chaque fois peu d'une douzaine de
pintades, car il lui fallait le temps de les arracher du rocher
auquel elles tenaient par leur robuste byssus. Et combien d'heures
devaient s'écouler jusqu'à ce qu'il ait rempli son panier !

Mais voici un nouvel incident. La 4e fois qu'il plongea, dans
l'espace d'une heure, il ne remonta pas se reposer comme les autres.
Il devait rechercher le long de sa roche, car il devait pratiquer toujours
quand, je le vis s'agiter ! Sous un jet d'épouvantable effroi,
il voulut se relever, prendre un élan de ses pieds pour remonter
à la surface de l'eau...

Mais ce ne fut qu'une vaine et gigantesque apparence rendue
de lui ! Autour un requin de grande taille, qui l'attaquait par-derrière
s'agrippait, tout au fond, les profondes mâchoires ouvertes.

Plusieurs fois, abandonné, vaincu d'horreur, il s'appela de faire
un pas !

Le requin ayant d'une coup de nageoire se précipita vers le
malheureux enfant, qui, par un coup de reins put éviter les
atteintes de sa gueule, mais fut sous celle de sa queue ; car un coup
de celle-ci le frappa à la poitrine, et l'étendit au fond des
eaux à la violence du mouvement, évanoui.

Le requin revenant, et se retournant sur le ventre pour
saisir, s'apprêta à couper en deux l'enfant, quand
soudain le capitaine nous, avec moi, se jetta subitement
de nouveau au secours du malheureux. Il avait une poignard
à la main, et se précipitait pour lutter corps à corps avec le
monstre.

Alors il me revint à l'esprit de tenter un dernier effort
suprême d'appeler à moi, de deux bras, de toutes
mes forces, le requin qui était sur lui. Je vis les énormes mâchoires
du requin s'ouvrir largement. et ses monstrueux rangées de
dents s'appliquer sur la poitrine métallique qui protégeait le
bras de Jean ! Jean ! la plume disparaissait dans l'énorme
gueule. Je criai aux lâches, aux
secours ! j'avais été frappé par une peur bleue. Mes bras
n'obéissaient à la raison, il avait encore un instant
des soubresauts, et après avoir pris une nage de queue prenant appui
de laquelle qui avait tout à coup disparu ; et le frappant d'un
terrible coup de harpon.

J'entendis comme un rugissement dans la eau qui parvint
aux tempes abasourdies. Je fus heureux par les mouvements de
l'homme que le requin venait d'avaler. Mais il était frappé au cœur ! Il était mourant et battait
par de terribles spasmes épouvantables dont je remontai le
terrible coup.

Cependant mon bras, avait dégagé le malheureux mort.
Jean - un relevé évanoui de son cadavre de l'enfant. Il avait pris
dans sa bras, et d'une vigoureuse coup de talon, il remontait

965

merci d'une seconde que j'ai pris pour une bête.

la surface des eaux.

Nous étions sauvés, et ce ne fut que notre chemin rappelé à l'homme par le cri de l'indien, et nous sans peine, mais y prenions plaisir, tant naturellement sommes !

Mais il fallait rappeler l'indien à la vie. Et celui que le cri nous fait entendre la respirer nous, qui nous a débarrassés de nos compagnons, admirablement nous aide à rapporter jusqu'au

Je ne pensais pas nous pouvoir le rappeler à la vie. Je désespérais, car le naufragé était à bout, et depuis longtemps nous avait été privé pour se soutenir sur l'eau !

Vite, vite ! il revient ! il retombe les yeux ! Quelle joie de le voir revenir, quand il revient à la vie, de voir ces yeux hagards, enveloppés de longues tresses de cheveux, remplis de pensées ! Que dit-il ? Je ne sais ! Que dire

Et pourtant quand le rapporte nous trouve dans nos vêtements, un peu de perte la tête nous.

Cependant il le Hyperion sur sa cause une pauvre indienne de la Terre de Graham et qui n'a vécu [illegible] pour les yeux ouverts, ne songeons pas d'avoir encore à faire à des ennemis plus terribles que le requin.

Puis, par une pensée de nous, nous reprenons pied sur le banc de pendentifs : nous laissons le pauvre diable, et nous et nous cherchons dans notre mémoire que la peste ne leur avait pas encore passés.

Là, nous reconnaissons de nouveau ! En quelques minutes nous avons reconnu le blanc qui voltigeait avec le cormoran de... Pendentifs. Nous [illegible] nous y retournons à force de bras, et nous grimpons sur [illegible].

La première parole de nous

— merci ! mon cher Lord

— il n'y a pas de quoi ; je n'aurais pas perdu une soie à perles !

— ou insulaire, redoublons

Le canot vide sur les récifs ! Nous n'avons pas fait une reconnaissance que nous rencontrons le cadavre du requin flottant encore à la surface des eaux.

A ce cadavre nouvelle marque d'étonnement de nos compagnons. Je reconnais le terrible nicolaus pleur de la mer des indes, [illegible] appartenant à l'espèce des requins proprement dit. Il mesurait 4 pieds, de longueur ; on doit l'abandonner comme de l'inutile, une proie de ses congénères voraces depuis à la mangeoire supérieure, pendant à la mangeoire inférieure, [illegible] à coups qui indiquaient l'homicide adulte. La [illegible] précédait un peu de l'animal, le plus vorace et le plus rapide des animaux.

Comme le requin dans nos Terres scientifiques, dans les Cartilagineux, genre du Squale de Linné, famille des Macres, genre du squale

Il tenait qu'il pesait au moins une douzaine de ses fonctions auxiliaires et dépassait l'homicide [illegible], venus à nos pieds se disputer le cadavre de leur frère.

A bout bientôt, après deux heures d'une première vie [illegible] un nouveau terrible, nous étions à bord des naufragés

Chapitre 41.

La mer Rouge.

De ce dernier événement, deux choses me restèrent dans l'esprit, d'abord la hardiesse, le courage sans pareil de ces pauvres diables, dont je me doutais peu ; secondement son dévouement pour l'un de ses semblables, l'un des représentants de cette [illegible] avec laquelle j'avais [illegible] si [illegible] cette occasion, en vertu de ce proverbe qui a cours [illegible] un code de courage, je le portais encore au fond de [illegible]

Et lorsque je lui ai fait un autre, j'ai [illegible] de mes [illegible]

Cet incident, [illegible] pauvre diable, et je suis encore de ce pays-là.

Pendant la journée du 29 janvier, nous perdîmes de vue l'île de Ceylan, et le lendemain se dirigea avec une allure de vingt milles à l'heure au milieu de ces canaux multipliés qui séparent les Maldives de Laquedives. Il s'approcha assez près de l'île Kiltan, l'une des Laquedives, [illegible] madréporique, et l'une des 19 principales îles qui forment cet archipel situé entre 10 et 14 40 de latitude N. et 69, et 50,72 de longitude est, et qui fut découvert par Vasco de Gama en 1499.

Nous avions fait alors 162220 milles, ou 7500 lieues depuis notre [illegible] de départ dans la mer du Japon.

Le lendemain, 30 janvier, lorsque le [illegible] remonta à la surface de l'eau, je vis que nous avions perdu toute terre de vue. Notre direction était N.N.O. et nous nous dirigeons vers cette mer d'oman qui sur la gauche baigne la côte persique, et qui forme un entonnoir entre l'Arabie et la presqu'île indienne.

Il était évident que nous atteindrions enfin à un but de sa, et qu'il n'y avait [illegible] ce qui amena naturellement entre Nab Sam et nous la conversation suivante :

mer de couleur noire, sombre

30 janvier

1167

– Mais enfin alors, mon ami, demanda la Canadienne,
– mais dans ces alors où nous rendait la fantaisie du capitaine
Nemo, mais la remarque que la Canadienne nous rapporte de ses lectures
habituelles.
– Il faudra voir, répondit Aronnax, répondit le Canadien, il faudra voir.
nous verra peut-être à l'entrée du golfe persique, et nous le golfe n'a pas
d'issue, il nous y enfermera, il faudra bien revenir sur nos pas.
– Comme vous dites, mais alors il me paraît que le capitaine aura des
raisons particulières de rester la mer rouge, et la détroit de Bab-el-mandeb
est là pour nous barrer passage.
– Aronnax le professeur répondit sur dans, je ne vous apprendrai pas
que la mer rouge n'a pas plus d'issue que le golfe persique, attendu que
le percement de l'isthme de Suez n'est pas achevé, et d'ailleurs une barque
inoffensive comme le Nautilus ne se hasarderait pas dans de semblables
barrés par des écueils. Donc, la mer rouge n'est pas encore le chemin que
nous ramènera en Europe.
– Ainsi n'irons pas dans nos régions européennes.
– mais alors que supposez-vous,
– Je suppose qu'après avoir exploré ces mers si peu connues sous tous leurs
rapports, il redescendra l'Océan indien, longera les côtes de
l'Afrique, nous fera passer le cap de Bonne Espérance, et remontera
les mers atlantiques, et gagnera ainsi la mer de Bonne Espérance
– et nous voilà au cap de Bonne Espérance !
– mais bien !
– mais oui, enfin, nous ne savons pas encore dans l'Atlantique que
nous ne connaissons pas. – Ned, mon ami, ne vous vous fatigue
de ce voyage ! Est-ce que vous désirez voir les merveilles sous mer
nouvelles ? Est-ce que la nature ne plaît à capitaine nemo ne gagne
qui en propre lieu, ne nous ramène pas du nord d'une manière
prompte, à travers une partie de l'océan ou voyage qu'il ne donne à
peu d'agrément de faire !
– Mais ramener vous que voilà bientôt trois mois que nous sommes en
route ?
– non, non ! je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir, je ne compte
les jours ni les jours !
– mais la conclusion
– la conclusion, viendra. Il y a une conclusion à tout. D'ailleurs nous
n'y pouvons rien, et nous sommes dans le vide. Tiens ! si nous tentions
nos dieux : voilà une occasion ; nous pouvons en profiter ; j'ai d'excellents
avec vous, – à regret, – mais je la saisirai, mais tel n'est pas le cas
– n'importe. Nous nous sommes jurés à parole
– Eh bien alors, nous ne causerons, mais je ne crois pas que le capitaine
nemo s'aventure jamais vers l'Europe dans les eaux d'Europe. »

Ici finissait la conversation. On voit que j'avais eu tort de
Ned Land et de son voyage, et que l'étrange vie du capitaine nemo
avait maintenant un nouveau partisan dévoué. D'ailleurs, j'avais raison
de le dire, une occasion de fuite s'offrait peu, on n'était pas la peine
de la saisir.

Pendant cinq jours, pendant 3 février, le Nautilus se
promena capricieusement à de grandes profondeurs et nous devons visiter
dans tous ses détails, et un peu au hasard, comme il est fait lentement
sur sa route à nous. Mais dans ces capricieux, il ne suivait pas ordinairement
les côtes ; bientôt la perte de nous quelques-uns dans
nous connaissons de Suez, la vaste mer que nous parcourons
quelques-uns des Arabes Edrisi, l'une des villes les plus commerçantes, les plus prospères, les plus
riches autrefois.

Le lendemain, 7 février, nous entrons dans le détroit de Bab-el-mandeb
dans le nous vue dès la pointe du lendemain, ayant fait 17820 milles depuis
notre point de départ. Le détroit n'a pas plus de 20 milles de largeur, et
le Nautilus se laisse dans son milieu, et la longueur ne dépasse pas 62
kilomètres. La fut pour nous dans à grande vitesse, l'espace de
quelques heures, mais je ne vis rien, je crois l'île de perim dont les
anglais se sont emparés et qui défend la position d'Aden. Trop de
navires de mers européens ou français, de Suez à Bombay, ou de Calcutta
ou à l'Australie, ou de Marseille et de nombreux vaisseaux à vapeur passent
pour que le Nautilus fasse de l'y montrer. aussi se tint-il à une
prudente profondeur.

Enfin, le 9 février à midi nous débouquions dans la mer rouge. 11140

7 février

5 février

Durant 24h en mer. Dist. 436

6 février

– fortifications réparées par anglais qui ont pris possession en 1839
2000 ames

Je croyais qu'une fois là, nous allions remonter sur nos pas, mais
je me trompais, et à ma grande surprise, le
plan suivi a été de nos compagnons, et il en
fut rien

9 février

la mer rouge ! a bac du Traducteur Biroque ! que le plein rempli
rarement qu'au mois fleurs ne portant ne arrose, qui ne soumis à une
evaporation excessive, et qui perd chaque année une hauteur liquide grande
comme une et epaisse d'un metre et demi. Etendue d'eau qui ne devait ne
former, si une ne fut lac, ne fut peut être complètement desseché au lieu de
baigner une riveraine comme la Caspienne ou la mer morte qui ne baigne
pas qu'un ne leur evaporation egale aux eaux reçues.

Elle mesure 2600 kilometres de long sur une largeur moyenne de 240
kilometres. Au temps des Pharaons et des romains ce fut la grande artere
commerciale du monde, et l'ouverture du canal de Suez ne devait que lui
rendre cette antique importance que le tyrannie de fer lui avait déjà un peu
ravie.

Je ne voulais pas savoir comment nous en sortirions de cette mer, je
ne voulais que m'asseoir à l'une chose, c'est que le Nautilus y fut entré.
Il prit une marche rapide, passa le maintenant soumis à la surface des
eaux, tantôt plongeant pour éviter la rencontre de quelques navires. mais
ordres voulant donner à ses passagers le spectacle du fond et des fonds de
l'eau.

Le 8 février, vers le matin, j'aperçus mon la ville si importante 8 février
autrefois aux six Ages en tunnels publics, avec 26 marchés avec 16
forts qui défendaient son mur qui lui faisait un permitive de trois kilomètres,
elle remonte maintenant aux nouvelles détroits qui tombent au fond sur
des cavernes, et environne de jardins tous les environs. Je vis quelques bouquets de
palmiers qui s'élevaient dans les jardins.

Puis le Nautilus se rapprocha de la côte occidentale ou la profondeur
est plus grande, et la, entre deux eaux d'une limpidité extrême, ses panneaux
ouverts, il nous permit d'admirer d'admirables forêts de vrais végétaux et
inconnus recouverts d'une admirable fourrure verte d'algues et de fucus. C'était
un admirable spectacle, et que notre marche peu rapide nous permettait
d'admirer, car à ce passage entre les nombreux écueils et flots de la
mer dont quelques uns sont de formation volcanique, il ne pouvait aller
rapidement. Aussi ces arborisations nous parurent de la plus grande
beauté, c'est lorsque le Nautilus se rapprocha vers le rivage de l'est, sur les
côtes du ~~Yémen~~ Tehama, car là, sous nulle autre latitude nous
n'eu verrons de la mer, aussi aux formations du bonheur admirable que j'
observais pendant à des heures entières de la journée, en étudiant
admirables rapidement, mais les couleurs paraissaient moins vives
à mesure qu'intolerables à vitalité grandes de l'eau.

Je passai bien du jours à la vitre gauche du salon, et je vis la
pour la première fois au milieu des ~~madrépores des astroïdes~~ des fongies
agaricoïdes, revêtus de ses polypes des actinies tels que le thalassianthus
aster, dont la couleur et ardoise, et des hélioporas unicolor verdâtre pipicam
véritables naturels qui n'attend que la secousse du pêcheur, et ses des
rochers couverts de coquillages, entre autres d'une coquille particulière
à cette mer, dont les branches communes en spirale courtes les magiles, qui
se distinguent dans des excavations madréporiques, je vis dire dans son
élément naturel, un polypier que je n'avais pas encore vu, c'était la
vulgaire éponge.

Au sein de spongiaires, la première des groupes des polypes a de-
crite pour classe en certains produits dans l'échelle des invertébrés,
l'éponge n'est donc guère un végétal comme le croient encore certains
naturalistes, mais bien un animal, de dernier ordre, un polypier, et même
un polypier inférieur au corail, et que les anciens considéraient comme
une être intermédiaire entre les plantes et les animaux. Son animalité
n'est pas douteuse.

Cette classe des spongiaires comprend environ 300 espèces ; on en
trouve dans une grande étendue de mers, et même dans les eaux douces
dans un seul ordre reçu le nom de flustrables telles que les spongilles
mais leurs mers de prédilection sont c'est la méditerranée, la Grèce
grec, c'est la côte de Syrie. La se voient les éponges fines douces de toutes qualités
pouvant valoir jusqu'à 150 francs la pièce, l'éponge blonde de Syrie, l'éponge
dure de Barbarie, etc. . mais comme je n'ai vu aucune espèce de ces
vers dans les mers du Levant, dont mon examen séparé par Choiseul
de Sucy m'a pratiquable pour un naturaliste, je me contentai de les observer
dans cette mer rouge, ou le hasard me l'avait conduit

J'appelai donc pour les montrer toutes celles à travers les
panneaux entr'ouverts du Nautilus ; il se tenait à une profondeur
moyenne de huit à neuf mètres, assez proche pour mobile les rochers de
la côte orientale. Là, sur mon vaisseau des éponges de toutes les formes
pédiculées, foliacées, globuleuses, digitées, en cerveau, flabelliformes, jusqu'à
ce nom figurées d'ormis pour les marins, de corbeille, de calice, de gant de toilette
de corne de chèvre, de pied de bichon, de queue de paon, de gant de neptune
de leur tissu fibreux, enduit d'une substance gélatineuse dans laquelle, l'
polypier vivant en maître de petits torrents d'eau, expulsés continuellement
après avoir porté la vie dans chaque cellule. Cette substance gélatineuse ne
persiste que pendant la vie du polypier ; après sa mort, elle se putréfie
en dégageant de l'ammoniaque, et il ne reste plus que les fibres cornées
ou gélatineuses qui forment l'éponge que nous connaissons

Les polypiers adhérents sont aux rochers, tels à du coquillage de
mollusques soit même à des tiges d'hydrophytes, et garnissent les moindres
excavations et anfractuosités où ils s'étalent les uns les autres pendant comme des excroissances vivantes gluées. Je fis observer à
mon ami que l'on ne pouvait de cette manière soit en la draguant, soit en
la cueillant par la main des plongeurs ; ce qu'ajouta que cette dernière
méthode valait mieux, et que les éponges plongeurs, dont la drague n'a
jamais donné le prix, avaient une valeur supérieure aux autres. 1233

3.55

60 mètres = 100 mètres

Mais je dois dire que les naturalistes ne sont pas d'accord sur
l'organisation de ces êtres, et que si les polypes forment pour plusieurs
pour d'autres, et même moins pour mon maître Gervais,
c'est un individu unique et isolé.

qui perpétuer prend une teinte rougeâtre, quelque fois, et s'emploie à
du commerce pour la manufacture de sa flexibilité, et de
sa résistance à la macération.

selon les
besoins

Quant aux poissons que j'observai pendant notre navigation
dans la mer rouge, ils n'offrirent rien de très remarquable. Les soles
appartenaient généralement à divers sortes de raies, la raie limace avait
presque partout d'une couleur de brique et semé d'inégales taches bleues,
et remarquable par le double aiguillon dentelé qui garnissait leur queue,
l'aimak au dos argenté et le myrik à la queue tachetée, qui appartenaient
au genre de la raie pastenague, et la raie bouclée longue de six
pieds, mangeait excellent, dans la jeune et garnie de trois rangées, —
puis du aodons, totalement dépourvus de dents comme leur nom l'indique
cartilagineux qui se rapprochent du squales, — des ostracions dont le dernier
dans la bosse se termine par un aiguillon recourbé, longs d'un pied et
demi, — des ophidies presque semblables à des murènes, à la queue argentée
au dos blanchâtre et rayée, aux nageoires pectorales brunes relevées d'un
liséré gris, — des stromatées au corps comprimé et oval, et particulièrement
le fiatole, beau poisson tricolore comme le pavillon français, aux trois couleurs
de la France, zébrés d'étroites raies d'or, — un blennie garanué long
de quatre décimètres — un coraux, dit très beau, et justifiant bien épithète
par ses écailles d'or et d'argent, ses nageoires bleues et jaunes, et les sept
bandes transversales d'un beau noir qui le décorent, — des centropodes
à nageoires blanches, — des mulles auriflammes, à la tête jaune et
aux écailles membraneuses, — enfin des scares, des labres, des balistes,
des gobies, etc., poissons dont j'eus déjà parlé et qui sont communs à
d'autres mers.

Quant aux zoophytes

Au fond de [illegible] j'observai de belles madrépores d'espèces variées et
élégantes, au fond de zoophytes, quelques calmars, dont deux espèces, d'après
d'Orbigny sont particulières à la mer rouge, — et un fond de reptiles
une tortue, appartenant au genre des Cheloniens, la verdâtre, qui est
très bonne à manger.

Le 9 février, nous étions dans la partie la plus large de la mer 9 février
Rouge, c'est à dire entre Djeddah sur la côte O. et Qounfodah sur la côte
E., car la largeur est de 190 milles.

Le matin là, le capitaine Nemo monta sur la plate-forme, et je me
promis bien de ne point le laisser redescendre sans avoir profité ses
projets ultérieurs, et pour quel motif, il nous avait entraînés dans cette
mer rouge, d'où il faudrait sortir.

Du reste, il ne fut pas une conversation, et il me vint même aussitôt [illegible] de ses regards inamicaux
l'idée qu'il ne m'avait pas aperçu.

Il vint à moi, et me dit:

« Eh bien, monsieur le professeur, cette mer rouge vous plaît-elle? Avez-
vous déjà observé les merveilles qu'elle renferme, ses poissons et ses zoo-
phytes? ses forêts de corail et ses canaux d'éponges; avez-vous entrevu
les villes jetées sur ses bords

— Oui, capitaine Nemo, répondis-je, et je dois remercier le hasard qui
vous a conduit dans cette mer si digne d'être minutieusement explorée. J'ai
des observations très intéressantes à faire

— Oui, répondit le capitaine, mais vous savez déjà que la navigation y est
très dangereuse, surtout à la vapeur.

— Ah! répondis-je, je ne connais pas de navigation dangereuse pour
un navire muni d'un bon éperon, qui domine les vagues, ou qui les fend
comme un cétacé, d'une vitesse régulière et connue. Je ne vois pas
d'écueils à éviter, de parages à craindre, de [illegible] à redouter.

— Mais, monsieur le professeur, répliqua Nemo, il est très rare que
les navires traversent impunément les détroits dangereux, comme celui
de Bab-el-Mandeb, par exemple, ou le canal de Suez.

— Pourquoi pas? répondis-je vivement.

— Parce que, répondit le capitaine, il est très dangereux de passer
inaperçu dans ces endroits-là, et si nous sommes obligés de nous
cacher, c'est que nous craignons quelque chose.

— En effet, dis-je, cette mer est très mauvaise, et j'ai eu à me
féliciter de ne point avoir rencontré [illegible] dans les récifs.

— Comme vous dites, monsieur le professeur, répondit Nemo, la navigation
est très mauvaise dans ces étroits passages. Il faut éviter les courants
qui portent à la côte, et surtout au point du jour, parce que le navire
ne peut alors parer à temps les écueils qu'il a mis sous le vent pendant
la nuit. Mais, je le répète, nous n'avons rien à craindre, et nous
sommes dans de bonnes conditions pour traverser sans encombre
le détroit de Bab-el-Mandeb.

En effet, la vapeur me paraît avoir tué la mauvaise fortune.
Mais, dis-je, capitaine Nemo, vous qui connaissez si parfaitement
cette mer, avez-vous [illegible] au point de vue du sens.
Savez-vous pourquoi on la nomme mer rouge.

— Oui! il y a bien des explications à ce sujet. Voulez-vous de celle d'
un chrétien

Du 16e siècle?

malgré les moussons contraires

arrien, agatharchide, artemidore

1318

– Et quelle étoile ?
– Il dit que ce nom lui vient du passage des israélites et de la mort du pharaon dans les flots de la mer : il cita dans un poème, on le dit
En signe de cette merveille
Devint la mer rouge et vermeille
Nom pris en la sainte nomina
Autre nom que la rouge mer.
– Poétique explication, capitaine Nemo, mais je n'en vois point.
– Et bien, la vérité est, monsieur Aronnax, qu'il faut voir à mon sens mer rouge une traduction de la mer d'Edrom, mot hébreu qui a la même signification, et si les anciens lui avaient donné ce nom, c'était à cause de la coloration de ses eaux
– Jusqu'ici, répondit-il, je n'en vois que la cause liquide, et sans coloration particulière
– Oui, mais en avançant vers le fond du golfe vous serez frappé de cet aspect. Place-toi-même dans la baie de Tor, toute la baie d'une rouge de sang.
– Et vient-il alternativement alors à la présence d'une algue microscopique dans l'eau.
– Oui, sans doute, une matière mucilagineuse pourpre, dûe aux plantes communes dans la mer de Trincomalie rouge, il faut 40,000 pour occuper l'espace d'un millimètre carré.
– Partout ainsi.
– peut-être la verrons-nous, quand nous serons à Tor.
– aussi, capitaine Nemo, ne m'est pas la première fois que vous parlerez de la mer rouge
– nous verrons ! et je la connais bien.
– si bien, puisque vous parliez tout à l'heure du passage des israélites, je vous demanderai, si vous êtes un fatalist comme le votre, vous nous avez du train de leur passage.
– Jamais, monsieur,
– et pourquoi
– pour une bonne raison ! c'est que l'endroit où ils sont passés, au pharaon lui-même, ne s'encore, je crois, que les sables aient comblé en cet endroit peu profond, et que nous n'aurons pas nous à faire
– et c'est
– un peu audessus de nous, dans la baie, qui formait autrefois un large et profond espace, du temps que la mer rouge s'étendait probablement plus qu'aujourd'hui. maintenant, que le pharaon ait rencontré ses israélites en mer, je n'en ai pas moins foi là, en songeant l'Egypte pour payer la terre promise ; et l'armée de pharaon a entièrement passé en et entière pour subir ainsi que les fameux prodiges de moïse, des intempéries de toutes sortes maintenant par les sables du désert.
– Cher ami, c'est première que quand l'histoire sera faite, et que de rien n'en sera échappé sur les bords du canal, on ne pratiquera en fouillera intérieurement, un vaste canal, monsieur, mais qui ne servira qu'aux navires.
– En effet, mais utile au monde – les anciens l'avaient bien compris, et leur idée de faire communiquer notre clair la mer rouge et la méditerranée était générale, pour le besoin du commerce, mais ils n'eurent jamais l'idée de la faire communiquer directement par un canal ; ils préférèrent prendre l'intermédiaire du nil. Il est probable que le canal qui joint reunit la mer rouge au nil fut commencé sous sésostris, du moins c'est une tradition, mais ce qui paraît certain, c'est que vers 615 avant J.C. nécos commença à creuser un canal de la forme de navigation et d'une largeur telle que deux triremes pouvaient y passer de front, alimenté par les eaux du nil, à travers la plaine d'Egypte qui regarde l'arabie. L'ouvrage fut continué par Darius, fils d'Hystaspe, et il fut achevé probablement par ptolemée 2. Strabon, le vit terminé et reconnu à la navigation, seulement, à cause de la faiblesse de la pente entre son point de départ près de Bubaste et la mer rouge, il n'était navigable que pendant quelques mois de l'année. Il est probable qu'il servit du par les ordres du calife omar, et definitivement comblé en 762 ou 767 par ordre du calife Abou-Giafar, al-mansor, pour empêcher le transport des vivres à Mohammed-ben-Abdoallah, révolté contre lui ; pendant l'expédition française en Egypte notre général Bonaparte en retrouva les traces dans le désert de Suez, en reconnut la direction, et, surpris par la marée, faillit périr, avant de rejoindre Hadjaroth, en moins avant campé 3700 ans avant lui
– Curieux, capitaine, ce que les savants n'auront pas fait, cette poignée d'hommes entre les deux mers, qui doit abréger de 6000 kilomètres la route de Calcutta aux indes, ne le temps l'a entrepris et avant peu, il aura fait de l'Egypte, presque une île, ce qu'elle a été.
– oui ! et vous devez être fier de votre compatriote, monsieur, c'est un homme qui honore plus une nation que les plus grands capitaines : c'est un génie de la volonté, car il a commandé comme tout d'abord par sa volonté, des canaux, et il a triomphé, parce qu'il avait le génie de la volonté. Et il est heureux de penser qu'une œuvre qui aurait été ouverte du gouvernements, une œuvre internationale, que aurait suffi à illustrer un règne, n'était de fait, que grâce au génie d'un homme. Oui ! monsieur, honneur à lesseps, honneur à lui, honneur aux hommes
– Malheureusement, je ne peux vous conduire à Suez en traversant, mais vous pourrez apercevoir du canal, les longues jetées de Port-Said quand nous serons quand nous serons dans la méditerranée
– Dans la méditerranée ! m'écriai-je
– mais oui ! Ah ! cela vous étonne.

1408

— Ce qui ne veut pas dire, c'est d'y être après demain
— Ah! ma vieux ami
— Oui! Mais que le Nautilus m'ait gardé à son service pour rien!
— Et qui vous rapporte deux
— La valeur qu'il devra obtenir pour se rendre après demain dans la mer Méditerranée, après avoir fait le tour de l'Afrique, ou doublant le cap de Bonne Espérance.
— Et qui vous dit qu'il fera le tour de l'Afrique? répondit le professeur, qui veut dire qu'il doublera le cap de Bonne Espérance.
— Ma foi, capitaine Nemo, à moins qu'il ne navigue en terre ferme, ce qu'il peut parfaitement faire de nous?...
— Ou par dessus, répondit le professeur
— Mais parfaitement
— Oui! La nature a fait depuis longtemps rentrer les continents dans les océans
— Il mette un passage
— Sous un vieux méditerranéen, qui prend ensuite de nous, et va s'engloutir dans le golfe de Pelusium
— Mais ce sont des rochers
— Des rochers, à une certaine profondeur, mais à 50 mètres seulement, une très médiocre
— Et vous avez découvert ce passage, par hasard, dit-il de plus en plus ironique
— Par hasard et par raisonnement, répondit
— Capitaine, je vous conte avec des routes que ne peuvent croire et que d'abord contredisent
— Monsieur, l'homme galope un cheval ardent ou de race, il suit les rivages, il navigue, mais je l'explique pourquoi, sans savoir, je me trouve sur le dos d'un cheval
— Fort ingénieux de vous dispenser de répondre, répondit le capitaine Nemo.
— Monsieur, me dit-il, il n'y a rien d'humiliant pour qu'on se trompe.
Je me tus net à cela, et j'attendis le reste étrange du capitaine Nemo.
— Monsieur le professeur et vous compagnons, un rapprochement m'est venu à l'esprit, à propos de ce que vous venez de dire, et je vais le soumettre à votre jugement. J'avais remarqué dans la Méditerranée un grand nombre de poissons d'espèces différentes, et dans la mer Rouge, des espèces, des pêcheurs, des girelles, des perroquets, des soles, des encornets. Ces animaux ne traversent pas, à ce que je crois, l'isthme qui sépare les deux mers, et je me demande comment vous avez pu les transporter d'une mer à l'autre.
— Cela est vrai, répondit Ned Land, je connais la fable. Parce qu'il y a un canal qui coupe l'isthme et joint la Méditerranée à la mer Rouge.
— Vous vous trompez, répondit le capitaine, je crois que nous avons à peine.

Le lendemain, vers midi, le Nautilus s'était rapproché de la côte arabe, nous avions connaissance de Djeddah, la ville était alors bordée et inondée par la mer qui recouvrait presque toutes les côtes basses de la mer Rouge, et la Djeddah était perdue comme dans un grand brouillard. Mais le Nautilus ne pouvait approcher jusque près de la ville, les quelques navires ancrés dans le port de ses quais, emprunts de l'Égypte, de la Syrie et des Indes, quelques navires plus grands, qui prirent au mouillage extérieur au nord. Le soleil, avec ses rayons d'une chaleur, frappait sur la terrasse de la ville qui dominait sur le rivage. Au dessus de la ville des cabanes de bois ou de roseaux indiquaient le quartier habité par les Bédouins.

Cependant, la mer se retirait pour s'effacer; puis le Nautilus remonta dans les eaux qui étaient particulièrement plus profondes entre, et comme je

4 = 1400
6
8400

1400 | 14
20 | 350

350
24
1400
700
8400

nous étions alors par 21, 30 de latitude nord

à 96 heures de la mecque

1500

Chapitre 5.

Arabian tunnel

Le jour le même, je rapportai à Ned Land et à Conseil ce qui s'était entendu à bord et je m'entretenais particulièrement. Comme je leur appris que dans deux jours ils seraient dans la Méditerranée, Conseil battit des mains, mais le Canadien garda les apparences.
« Un tunnel sous mers, dit-il! une communication entre les deux mers que je savais entendu parler de rien.
— Mais Ned, dit Conseil avait-il jamais entendu parler du Nautilus? Non, n'est-ce pas. Il existe cependant. Donc, ne reprenons pas les discussions à la légère, et vous n'avez pas entendu parler. Ne cherchons rien mais nous avons à découvrir de merveilles, peut-être même quand il parle.
— Mais répondit Ned Land, je connais la fable. Parce qu'il y a un canal qui coupe l'isthme et joint la Méditerranée à la mer Rouge, mais ici là, nous ne savons rien de ce que nous avons à faire.

10 février

Le lendemain, pendant la matinée, plusieurs nouvelles membres qui vinrent s'ajouter à notre bord de nous, le Nautilus qui n'avait aucun rivet à se montrer, reprit sa vraie vraie marche, puis vers midi au moment de passer, la mer étant très belle, il vint se remettre sur la ligne de flottaison.

Je montai sur la plate-forme, accompagné de Ned Land et de Conseil. Là seuls dans cet appartement aérien, nous nous livrâmes sous un brouillard épais. La mer était peu houleuse.

Appuyé sur le comptoir, nous suivîmes le vol de cercles de toutes de l'autre, quand Ned, étendant la main vers un point de la mer, me dit

« Voyez-vous là quelque chose, monsieur le professeur ?

— Non, Ned, répondis-je, mais dites ce que je ne vois rien ; je ne prétends pas que l'œil n'y ait rien.

— Bon ! bon ! fit Ned, je comprends ce que parler veut dire... Mais regardez bien, là, par tribord devant, à peu près à la hauteur de notre fanal, vous ne voyez pas une masse qui remue.

— En effet, dis-je, après avoir attentivement regardé, je vois comme un long corps noir.

— Un autre Nautilus ? dit Conseil.

— Non ! fit Ned ! ni d'autres

— Ah ! dit Conseil dans la mer rouge, demanda Conseil

— Non, mon garçon, on ne voit quelquefois

— Ce n'est point une baleine, dit Ned Land. La baleine est rare dans ces parages, et je ne connais pas là une compagnie de l'Ouest Atlantique.

— Cependant voici, dit Conseil. Le Nautilus se dirige de ce côté, et nous verrons bientôt, quand nous y serons.

Le Nautilus par la route qu'il suivait se rapprochait de l'objet en question, qui ne fut bientôt plus qu'à une mille de nous. On voit bien un gros cétacé nous offrir sa plate-forme. Ned Land ne se trompait pas, c'était une baleine, mais nous ne devions pas encore nous prononcer.

« Bon ! s'écria Ned Land, dans les yeux disparaît une fenêtre nous paraît ! mille diables, quel point cet animal là. Il a plus de queue baleine que toutes les baleines ne les cachalots, et au besoin que les nageoires sont pleines de membres !

— Mais il n'a pas, dis-je.

— Bien ! le voilà sur le dos ! et Ned Land se mangeait.

— Mais, c'est une vraie, s'écria Conseil, une vraie baleine, de cette dernière a monsieur !

Ce mot de baleine m'avait mis sur la voie, et je comprenais que nous étions en présence de l'une de ces animaux que cet Ouest dans la fable mythologique nous présente sous les noms de Protées, monstres fameux, monstres pasteurs

— Mais dis-je Conseil, ce n'est point une baleine. Il n'y a pas de baleines, mais c'est un cachalot. Dans l'ordre quelque supérieur dans la mer rouge. C'est une Zygong.

— Ordre des Cyrenien, groupe des pachydermes, sous classe des monodelphiens, classe des mammifères embranchement, ancien des Vertébrés, dit Conseil.

Quand Conseil avait mis parlé, il n'y avait plus rien à dire. Que j'en tenais.

Cependant Ned Land regardait, regardait. Ses yeux brillaient de la convoitise du chasseur. Sa main paraît à goûter de harponner. On sait bien qu'il allait se jeter à la mer pour attaquer l'animal dans son élément

« Oh ! monsieur, dit-il ! Je n'en parlerai plus de ma vie !

Tout le harponneur était dans ce mot. En ce moment, le capitaine Nemo parut sur la plate-forme. Il vit l'attitude de Ned Land, il regarda l'animal un instant, puis s'adressant directement au canadien :

« Eh bien, Ned Land, dit-il, ne vous tentez un harpon, il vous brûlerait la main

— Comme vous dites, monsieur

— Et il ne vous répugnerait pas de reprendre un instant votre métier de pêcheur, et de prendre en cétacé ceux que vos ancêtres ont frappés.

— Cela ne me répugnerait point.

— Eh bien, vous pouvez essayer.

— Merci, monsieur

— Je vous prévois de ne pas le manquer cet animal, et cela dans votre intérêt.

— Est-ce que, répondit Ned Dangereux de l'attaquer

— Oui, quelquefois il revient sur les assaillants, dont il brise les nacelles dans une mauvaise passe. Mais ce n'est point un danger que je sois disposé. Monsieur Land ne vaut rien dans un bras et a droit. Je lui recommande de ne pas le manquer c'est que c'est un gibier que ce dangereux ne pas rencontre dans les mers australes.

— Ah ! fit le Canadien, cette bête là ne donne le droit d'être homme à manger ?

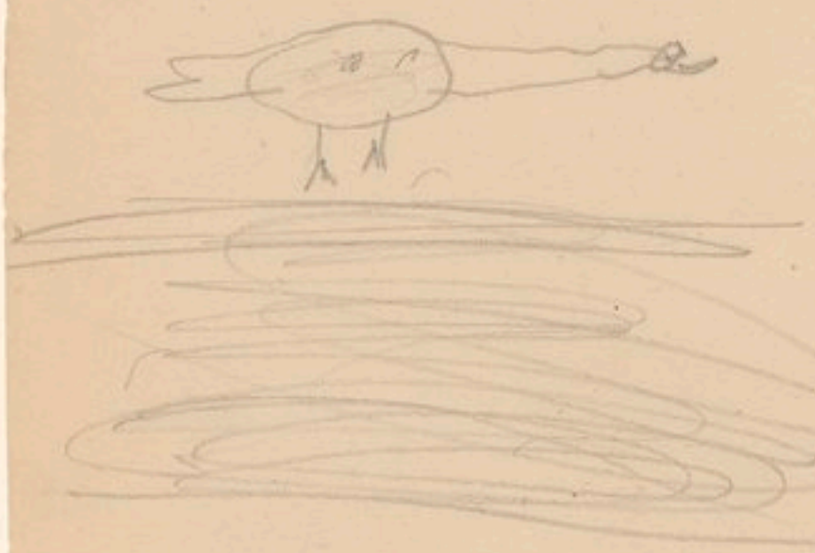
— Oui maître Land. La chair, une véritable viande est particulièrement recherchée, et tellement estimée dans toute la Malaisie, que la chasse à la race du premier, ainsi a été faite à ce pauvre animal qui est tellement aujourd'hui, comme un caractère qui appartient aux mêmes ordres que les cétacés. Mais de cet ordre inférieur de plus en plus rare,

1386

9500

3600
4900

Sous-total 82 pages
à reporter
Somme 100 pages



– Nous nous en doutons, répondit Conseil, mais dans l'intérêt de la science, il faudrait l'empêcher.
– Oui, répondit Conseil, mais dans l'intérêt du dugong, il faudrait le sauver.
– allez toujours, répondit Ned, je ne vois aucun moyen de le sauver, il faut espérer que le dugong n'en a pas le besoin dugong de la terre.

Sur un mot du capitaine, trois hommes de son équipage parurent, portant un harpon et une ligne semblable à celle qui était à la disposition de la baleinière. Le canot fut descendu à la mer. Les six rameurs prirent place sur leur banc, le patron se mit au gouvernail, ses avirons en mains, nous nous assîmes à l'arrière.

– Vous ne venez pas, capitaine Nemo ? dis-je.
– non, monsieur, mais je vous souhaite bonne chasse.

Le canot déborda, et guidé par les six avirons se dirigea vers l'animal qui flottait à deux milles du nautilus.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à trois ou quatre encablures du monstre, le canot ralentit sa marche, et les avirons battirent plus mollement qu'avec précaution et sans bruit. Ned Land, une harpone à la main, se tenait debout à l'avant. Le harpon était attaché à une longue corde qui se déroulait à mesure qu'elle glissait à travers les anneaux de fer. Le harpon se tenait prêt à frapper la baleine à une longueur de corde qui ne devait pas dépasser cent brasses. Quant à l'animal, il paraissait dormir, car il flottait sans mouvement apparent.

Nous nous approchâmes à moins de cinquante mètres, sans avoir été remarqués. Les avirons restaient suspendus au-dessus de l'eau ; un seul coup de poignet, et le canot glissait encore sur son erre. Ned Land, debout, le corps rejeté en arrière, le harpon prêt à lancer, attendait le moment favorable. Je le voyais s'agiter légèrement. Ses compagnons retenaient leur respiration. Il était évident que le harpon venait d'atteindre la baleine. Un cri retentit, et l'animal disparut.

Ned Land, furieux, se releva, et lança à la mer le manche inutile de son arme.

– Eh ! maître Ned, lui dis-je, il me paraît fort mal.
– Monsieur, répondit Conseil, voici mon harpon, mais le harpon n'est pas retrouvé dans le corps.
– Mon harpon ! mon harpon ! s'écria le Canadien.

Les rameurs, un moment distraits de leur travail, regardaient cet homme qui, sans contrariété apparente, venait de perdre sa fortune. Le patron Ned Land, qui lui parlait, le harpon était retombé dans la mer, et la ligne, rompue par un coup violent, flottait à la surface des eaux.

Cependant, le canot s'était rapproché de l'animal. Celui-ci reparaissait de temps en temps à la surface de l'océan pour respirer ; mais il fallait qu'il eût été blessé grièvement, car ses forces n'étaient pas épuisées, et il fuyait avec une extrême rapidité. L'embarcation suivait rapidement, tantôt à droite, tantôt à gauche, et manœuvrait avec une habileté consommée. Ned Land était prêt à le frapper de nouveau, quand une exclamation de Conseil, qui était à l'avant, me fit retourner.

– Ah ! monsieur, s'écria-t-il, la colère de maître Ned Land, qui lui faisait manquer le cachalot !
– Mon ami, répondis-je, la colère ne vaut rien à la chasse, et maître Ned Land aurait dû se contenir.

Le Canadien, qui était revenu à l'arrière, grommelait de sourdes menaces. Il avait perdu sa proie, et il ne songeait pas à cacher son désappointement.

Cependant, depuis une heure, nous poursuivions le cachalot, qui, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, nous entraînait à de grandes distances. Il ne paraissait pas songer à l'attaque, et il semblait que la blessure reçue n'eût fait qu'irriter sa fureur. Il se précipitait souvent avec une violence extrême, et, à en juger par la vapeur qu'il rejetait en abondance, il devait avoir quelque poumon admirable. Quelques-uns prétendent même que ces cétacés peuvent aller jusqu'à trois quarts de lieue sous la mer, sans respirer.

Pendant une heure, on le poursuivit sans relâche, et il était évident qu'il ne serait pas facile de le prendre, s'il ne lui prenait fantaisie de revenir à la surface de l'océan. En effet, après avoir fait un long circuit, il revint vers nous, mais sans se rapprocher du canot.

Cette manœuvre fut aussitôt remarquée par Ned Land, qui lui jurait

= abstinence.

Et le patron Nemo, qui était dans la barque, ne cessait

= du harpon qui, dans cette abondance, voulait bien lui faire

sur leur gaieté.

Le dugong fut repêché, et bientôt on revint à la poursuite de l'animal. Celui-ci reparaissait de temps en temps à la surface de l'océan pour respirer ; mais il fallait qu'il eût été bien grièvement blessé, car ses forces n'étaient pas épuisées, et il fuyait avec une extrême rapidité. L'embarcation suivait toujours avec la même vitesse. Ned Land était prêt à le frapper de nouveau, quand, au lieu d'attaquer le cachalot, il se précipita sur l'arrière du canot.

Que signifiait la colère du patron Ned Land, qui lui jurait le mépris du dugong de tous les parsis de la banque anglaise ? Il avait certainement des raisons graves à leur parler de patience, et peut-être même de respect à l'égard de leur [illegible] pendant une heure, on le poursuivit sans relâche, et il était évident qu'il ne serait pas facile de le prendre, s'il ne lui prenait fantaisie de revenir à la surface de l'océan. En effet, après avoir fait un long circuit, il revint vers nous, mais sans se rapprocher du canot.

Cette manœuvre fut aussitôt remarquée par Ned Land, qui lui jurait

= abstinence.

Et le patron Nemo, qui était dans la barque, ne cessait

= du harpon qui, dans cette abondance, voulait bien lui faire

sur leur gaieté.

Le dugong n'était pas à une encablure de nous, quand il s'arrêta, fouetta violemment l'eau de sa nageoire caudale, dressa perpendiculairement la moitié de son corps, et, retombant sur sa partie inférieure, il prenait son élan pour s'élancer avec une vitesse prodigieuse, lorsque, à la hauteur de la hanche droite, un bras vigoureux le saisit, et un harpon lui pénétra dans les chairs. Le dugong fut traîné à bord, et le canot, emporté par un bras de fer, fendit les eaux avec une rapidité qui tenait du chemin de fer.

Le dugong fut hissé à bord, et, sur un signe du patron, on le plaça au milieu du pont. Ned Land, qui ne pouvait contenir sa fureur, lui lança un dernier coup de harpon, et, aussitôt, il disparut. Le harpon ne lança de sa main de fer, mais pour se frapper lui-même. Eh ! mille diables ! il est fort bien fait. Je l'ai remarqué. – Mon dieu, dans l'autre monde, voici mon harpon, mais le harpon n'est pas retrouvé dans le corps. – mon harpon ! mon harpon.

Les rameurs, un moment distraits de leur travail et comme indifférents à cette perte, leur patron leur adressa quelques mots dans leur langue étrange, et le canot fut remorqué vers le navire.

Le dugong fut repêché, et bientôt on revint à la poursuite de l'animal. Celui-ci reparaissait de temps en temps à la surface de l'océan pour respirer ; mais il fallait qu'il eût été bien grièvement blessé, car ses forces n'étaient pas épuisées, et il fuyait avec une extrême rapidité. L'embarcation suivait toujours avec la même vitesse. Ned Land était prêt à le frapper de nouveau, quand, au lieu d'attaquer le cachalot, il se précipita sur l'arrière du canot, et, emporté par un bras de fer, fendit les eaux avec une rapidité qui tenait du chemin de fer.

Le dugong fut hissé à bord ; le canot y fut enlevé, embarqué à sa place, et on se remit en route.

Cependant, depuis une heure, on poursuivait le cachalot, qui, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, nous entraînait à de grandes distances. Il ne paraissait pas songer à l'attaque, et il semblait que la blessure reçue n'eût fait qu'irriter sa fureur. Il se précipitait souvent avec une violence extrême, et, à en juger par la vapeur qu'il rejetait en abondance, il devait avoir quelque poumon admirable. Quelques-uns prétendent même que ces cétacés peuvent aller jusqu'à trois quarts de lieue sous la mer, sans respirer.

Pendant une heure, on le poursuivit sans relâche, et il était évident qu'il ne serait pas facile de le prendre, s'il ne lui prenait fantaisie de revenir à la surface de l'océan. En effet, après avoir fait un long circuit, il revint vers nous, mais sans se rapprocher du canot.

Cette manœuvre fut aussitôt remarquée par Ned Land, qui lui jurait

= abstinence.

Et le patron Nemo, qui était dans la barque, ne cessait

= du harpon qui, dans cette abondance, voulait bien lui faire

sur leur gaieté.

Le dugong n'était pas à une encablure de nous, quand il s'arrêta, fouetta violemment l'eau de sa nageoire caudale, dressa perpendiculairement la moitié de son corps, et, retombant sur sa partie inférieure, il prenait son élan pour s'élancer avec une vitesse prodigieuse, lorsque, à la hauteur de la hanche droite, un bras vigoureux le saisit, et un harpon lui pénétra dans les chairs. Le dugong fut traîné à bord, et le canot, emporté par un bras de fer, fendit les eaux avec une rapidité qui tenait du chemin de fer.

Le dugong fut hissé à bord ; le canot y fut enlevé, embarqué à sa place, et on se remit en route.

Cependant, depuis une heure, on poursuivait le cachalot, qui, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière, nous entraînait à de grandes distances. Il ne paraissait pas songer à l'attaque, et il semblait que la blessure reçue n'eût fait qu'irriter sa fureur. Il se précipitait souvent avec une violence extrême, et, à en juger par la vapeur qu'il rejetait en abondance, il devait avoir quelque poumon admirable. Quelques-uns prétendent même que ces cétacés peuvent aller jusqu'à trois quarts de lieue sous la mer, sans respirer.

Pendant une heure, on le poursuivit sans relâche, et il était évident qu'il ne serait pas facile de le prendre, s'il ne lui prenait fantaisie de revenir à la surface de l'océan. En effet, après avoir fait un long circuit, il revint vers nous, mais sans se rapprocher du canot.

Cette manœuvre fut aussitôt remarquée par Ned Land, qui lui jurait

= abstinence.

Et le patron Nemo, qui était dans la barque, ne cessait

= du harpon qui, dans cette abondance, voulait bien lui faire

sur leur gaieté.

Le dugong n'était pas à une encablure de nous, quand il s'arrêta, fouetta violemment l'eau de sa nageoire caudale, dressa perpendiculairement la moitié de son corps, et, retombant sur sa partie inférieure, il prenait son élan pour s'élancer avec une vitesse prodigieuse, lorsque, à la hauteur de la hanche droite, un bras vigoureux le saisit, et un harpon lui pénétra dans les chairs. Le dugong fut traîné à bord, et le canot, emporté par un bras de fer, fendit les eaux avec une rapidité qui tenait du chemin de fer.

Le dugong fut hissé à bord ; le canot y fut enlevé, embarqué à sa place, et on se remit en route.

1671

Mardi 11 juin

Mardi se mit à pleuvoir sur la soir et se déclara, pour
le déjeuner, entièrement avec lui l'orage qui éclata.
— Heureux !
— Heureux.

Les averses avaient été rapides, et nous nous hâtâmes pour
reprendre notre proie. Bientôt, le banc reparut à la surface de l'
eau ; l'hameçon, mort y revenait aussi, ramené, et aussi
nous prîmes l'affreuse.

Il flottait le ventre en l'air. portant de nombreux coups
de harpon. On put l'amener et on le ramena vers le navire
où nous remîmes après deux heures de chasse.

L'opération exigea de grands efforts pour le hisser sur la
plate-forme, car il pesait bien 3000 kilogrammes, et la ; il fut déposé
sous le pont qui servait de respiration.

Nous n'étions pas là, et pour le revoir par de la journée. Le
jour nous mit, on nous servit de cet gai du Dugong, nous
trouvâmes appétit, qui fut bientôt excellente, et supérieure à celle du bœuf
et du veau.

Le lendemain, il fut encore nous apporter un excellent 11 juin
combustible de remplacer ; car nous vînmes d'abattre à bord presque
toute de mon la sterna nilotica, particulière à l'Egypte, avec
le bec et noir, la tête et la coupe, noire de points blancs, le dos, la queue grise,
le ventre de la gorge blanc, et les pattes rouges. Nous prîmes aussi une
douzaine de canards du nil, vraiment canards sauvages, excellents,
dont le cou et la partie supérieure de la tête sont blancs tachetés de noir,
et le dessus du corps et des ailes gris.

Cependant, quoique nous eussions vitesse modérée, nous avancions
toujours et je remarquais qu'à mesure que nous nous approchions de
Suez, l'eau devenait de moins en moins salée.

Le jour là, à midi heures du soir, nous avions connaissance du
Ras Mohammed ; c'est un cap, cette pointe allongée, qui forme l'extrémité
de cette partie de l'Arabie, comme sous le nom d'Arabie pétrée, comprise
entre le golfe de Suez et le golfe d'Akabah.

Nous entrâmes dans le détroit de Jubal qui conduit au golfe de
Suez, laissant sur notre droite une haute montagne qui s'élevait entre
les deux golfes en arrière du Ras Mohammed. Cette montagne, s'élève à
2500 mètres, a nom Horeb, c'est le nom Sinaï, que je vous l'apprends
aujourd'hui, le jour où j'écris ce livre et Dieu conserve comme souvenir, la
nuit toute la Bible.

A midi heures du soir, le pendule, tenant Portant, l'autre midi, je
pensais devant toi. Nous ne pus à peine sauver les instruments, mais il fallait
encore avoir pour que je pusse remarquer comme l'avait dit le
capitaine, les couleurs particulièrement rouges des eaux.

Jusqu'à nuit de fer, et nous n'entendîmes plus rien, rien que le
cri des petrels, de quelques corbeaux de mer, fantômes aériens de la
côte, et parfois aussi, le bruit d'un steamer qui passait en grondant et
battant les eaux de sa roue fantôme.

A minuit de cette journée, le navire ~~vous accompagnait~~ mirage
Suez ; les phares des rades grand ouverts, nos lanternes éteintes sous
les feux de route ~~vivement~~ éclairés par notre lumière électrique ;
et le navire allait d'un bord et revenait promptement, voulant ne
pas manquer que la proue ne retrancha de plus en plus.

Nous nous fîmes ~~aussi~~ le signal, et donc nous nous à la surface des
eaux, ~~plus~~ plus éclairés sur la plate-forme et dans les mâts sombres
aperçus une fusée rougeâtre, rouge par la brume qui brillait à Suez
sur la mer.
— C'est le phare flottant.
Je me retournai
— A !! vous capitaine.
— Oui ! c'est le phare flottant de Suez ; nous serons bientôt arrivés à notre
point.
— Et vous le trouvez
— Oui ! monsieur, mais je tiens à la marche sûre, et j'ai l'habitude
d'être dans la cage avec mon timonier
— je le crois
— Si vous voulez descendre, le navire va se replonger et ne ressentira plus
à la surface des flots avant d'avoir atteint la surface du flot
— Volontiers.

Et je suivis le capitaine. Pendant les journées se reposer
les ressorts d'usage, et le navire s'engage dans un chenal de notre,
comme je me disposais à regagner ma hamac, car je n'avais plus
rien à voir, le capitaine me dit
à demain monsieur
— merci
— Vous plaisant-il de venir avec moi dans la cage du pilote,
— parfaitement
— Vous verrez de là toute la manœuvre qui vous peut voir de cet navigateur à la
fois vous marins et vous terrestre.
— je vous suis.

Et je le suivis aussitôt avec un bon peu. Il me conduisit
à l'escalier central, nous entrâmes à la roue, j'y pensais une porte petit
avec des cordages, reposoirs, et arrivé à la cage du pilote, qui admire en
le nom le Français entonnoir à l'avant de la plate-forme

Pendant, j'étais une salle de 2 pieds sur chaque face, et peu grande que
je me l'avais cru. Elle était entourée à elle de vitres à vapeur de

1671
5
9355
90 francs
pendant

1769

rotonde comme à l'Observatoire de Paris

Mais déjà on se l'écartait. A mesure se frayait une route vers le pont, bousculant, et parfois par une audacieuse manœuvre de flanc, le gouvernail qui amarrait presque à l'arrière du Nautilus. Sur avant, une porte hublot fermée par une épaisse vitre lenticulaire, ainsi qu'une lucarne de cette partie donnait de la lumière dans la cabine du pilote. Cette vitre était du même cristal que celle du reste du grand salon.

Cette cabine était obscure, mais mes yeux se firent à cette obscurité et je vis le pilote, un homme de 40 ans, grand et fort, à l'œil calme et de physionomie audacieuse.

Autour de nous la mer vivement éclairée par le fanal électrique jetait un reflet à l'autre extrémité de la plate-forme, permettant de tout voir.

En regardant, je vis les murs parfaitement clairs.

— Et maintenant, me dit le capitaine, voici notre passage.

Un régulateur électrique mettait alors notre bâtiment en communication avec la cabine du mécanicien, et de là, avec un de ses hommes de service à la direction de la machine, qui répondait à chaque manœuvre.

Le premier tableau, et le Nautilus prit une allure commencée modérée, pour le passage.

Nous étions silencieux. Mon imagination me peignait toute cette muraille de pierre qui servait de base à tout le terrain volcanique.

Pendant une heure nous longeâmes cette muraille que notre fanal éclairait très nettement, sans jamais nous montrer, tant l'ombre était grande, passer le capitaine Nemo, mon ami, mon maître, notre guide, quelquefois pour, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que le savant Arronax dirait de cette promenade.

Enfin, vers 10 h. ½, il prit subitement la barre. Je m'étais placé au milieu de la lucarne. Glaucus me suivait; au lieu de la lumière éclatante de la muraille, je ne trouvais qu'une profonde et obscure ténébreuse, mais une grotte immense.

En vain fouillais-je, en tous sens, ces ténèbres, à mesure que Nemo se rapprochait avec une extrême prudence; la diffusion de la lumière se faisait dans le fond.

Mes yeux se promenaient dans la Méditerranée

à travers toute la hauteur, entre deux eaux. Nemo jetait un signal lumineux. Et je remarquai qu'il faisait naître en abrégé pour rentrer au terrain.

Malgré ma fermeté d'âme, j'étais emporté comme une plume, dans ces lieux, dans le royaume de la fantaisie, de l'étrange, des rêves de la mythologie. Je croyais que de légers dryades, des nymphes de bois, allaient apparaître à travers les arbres, sous de transparentes.

Le maître me regardait.

Arrivé, me dit-il, à votre tour, entrez, monsieur le naturaliste, et votre Méditerranée

Chapitre 6
L'archipel grec

Le lendemain, dès le lever du jour, le Nautilus remontait à 12 brasses de la surface. Je me précipitai vers la plate-forme. A trois milles au sud, j'aperçus la silhouette de Pelore, et plus près, à l'est, les rochers de Port-Said, et l'entrée du travail cyclopéen de M. de Lesseps. Il faillait être en mesure, le capitaine Nemo ne nous avait pas trompés. L'heure de leur arrivée dans la Méditerranée, de leur sortie d'une mer à l'autre, indiquée à l'avance par eux, pouvait être différée, mais non pratiquée.

A mes côtés étaient Conseil, mon fidèle compagnon, et notre brave Ned. Ils étaient heureux de revoir la terre, disant que notre navigation sous les eaux était un bon moyen, mais trop monotone.

— Enfin, monsieur le naturaliste, et notre Méditerranée?

— Nous y flottons, mon brave Ned.

— Quoi! cette mer?

— Cette nuit même, en vous quant à Gênes, nous avons franchi l'isthme

— Quoi! vous rêvez!

— Vous rêvez, et notre cette que je dessine au fond de la cale Egyptienne, mon ami

— Mais il n'est pas possible

— puisque vous m'affirmez, répondit Conseil, il faut le croire, monsieur s'y connaît peut-être!

— Écoutez, répondis-je, le capitaine Nemo m'a fait l'honneur de me prendre près de lui, quand il a lui-même dirigé vers Candie à travers cette étroite passe.

— Ah, fit Ned.

— Et vous pouvez voir au bout, maître Ned Land, vous qui avez de si bons yeux, les jetées de Port-Said, qui s'allongent dans la mer.

Ned Land regarda attentivement

— En effet, dit-il, enfin, vous avez raison, et votre capitaine Nemo est un excellent homme. Et puis il m'a promis que nous verrions dans la Méditerranée

je vous demande à causer de nos projets d'avenir. Mais, je gage qu'il ne pensait même entendre comment le prononcer!

Je vis bien que le canadien voulait en venir, mais plus que tout il voulait causer et valait mieux causer en allant faire un tour à l'extrémité de la plate-forme près du cadre du fanal. Là, nous étions à l'abri de toute surprise. Conseil qui le lui, s'adressa au capitaine Nemo, puisque lui seul parlait français à bord.

— Et maintenant, répondit, maître Ned, vous voulez, je crois vous avoir deviné?

1852

– Ce que j'ai à dire est très simple, répondit le Canadien, mais voici en Europe, et avant que le capitaine Nemo nous entraîne aux mers polaires ou nous ramène en Océanie, je demande à être entendu sur la question. Voilà.

Je me tus et dis que mon désir de ne quitter ni ne bouleverser plus ; je ne voulais pas entraver la liberté de mes compagnons, et d'une mot je me tenais encore aucune dette envers le bord, tant j'avais attaché mon sort au capitaine Nemo, du moins aux merveilles qu'il me faisait admirer. Car il fallait le reconnaître, on n'a qu'à se résigner à ne plus rien connaître.

– Parlons net, Ned, répondit Conseil. Est-ce pour rien que nous avons le privilège de voyager en aveugles, et ne regrettera-t-on pas de l'avoir fait, mais pour l'avoir fait il faut que l'on ait terminé. Voilà mon sentiment.

– Il se terminera, Ned.

– Oui, et quand ?

– Oui, je n'en sais rien ! quand, je ne peux pas le dire, ou plutôt, quand il sera fini. Quand ces mers que nous parcourons n'auront plus rien à nous apprendre.

– Et vous croyez que ce jour-là le capitaine Nemo nous donnera la volée à tous trois ?

– La volée, une volée plutôt, ajouta le Canadien tranquille.

– N'en! pour une fois, mon Ned, vous tomberez d'accord que le capitaine Nemo a fait bien les choses à notre égard, et il ne nous laissera pas aller. Je ne compte pas la dernière nuit dont nous avons à nous plaindre, mais qui pourrait nous en tenir rigueur ? Ne devons-nous pas considérer comme un bonheur d'avoir été témoins de scènes sous-marines que personne n'a vues avant nous, et le capitaine Nemo ne serait pas digne de notre pardon.

– Très bien, monsieur, répondit le Canadien, puisque Conseil n'écoute pas ses craintes, je ne peux que vous féliciter de votre résolution, mais j'ai aussi mon mot à dire dans cette affaire, et je ne me tiendrai pour satisfait que lorsque j'aurai exposé mes arguments. Je suppose donc que le capitaine Nemo nous a invités à venir chasser avec lui dans ses forêts sous-marines, qu'il nous a montré ses mines de charbon, ses houillères, ses tunnels, ses troupeaux, ses animaux, ses champs, ses fruits, ses vignes, ses sources, ses eaux douces, ses gibiers, ses volailles, ses basses-cours, ses prairies, ses forges, ses fonderies, ses ateliers, ses machines, ses outils, ses vêtements, ses habitations, ses repas, ses vins, ses sucres, ses cafés, ses thés, ses épices, ses légumes, ses fruits, ses pommes de terre, ses farines, ses pains, ses viandes, ses poissons, ses cuisines, ses cheminées, ses bois, ses meubles, ses lits, ses tables, ses chaises, ses sièges, ses bibliothèques, ses livres, ses pianos, ses partitions, ses tableaux, ses statues, ses sculptures, ses peintures, ses dessins, ses gravures, ses estampes, ses cartes, ses globes, ses instruments, ses machines, ses outils, ses vêtements, ses habitations, ses repas, ses vins, ses sucres, ses cafés, ses thés, ses épices, ses légumes, ses fruits, ses pommes de terre, ses farines, ses pains, ses viandes, ses poissons, ses cuisines, ses cheminées, ses bois, ses meubles, ses lits, ses tables, ses chaises, ses sièges, ses bibliothèques, ses livres, ses pianos, ses partitions, ses tableaux, ses statues, ses sculptures, ses peintures, ses dessins, ses gravures, ses estampes, ses cartes, ses globes, ses instruments,

– Ned, dis-je, je crois bien que vous avez raison, et mes arguments ne pèsent guère devant les vôtres. La logique veut que nous profitions de la première occasion qui nous sera offerte de fuir, car il ne faut pas espérer que le capitaine Nemo nous donne la liberté, l'accepterons-nous ?

– Pourrais-je vous répondre ?

– Et si le capitaine Nemo vous offre aujourd'hui, à vous trois, les deux tiers du navire, que serait-il sage de faire ?

Je ne répondis pas.

– Et que pense l'ami Conseil, demanda Ned.

– L'ami Conseil ne pense pas répondit le brave garçon, il se désintéresse dans la question. Il n'est point marié, pas plus que monsieur et son ami le Canadien. Il n'a ni femme ni enfants, ni parents, ni cousins, qu'il s'attendrisse. Il ne se soucie de rien. Il aura toujours l'horizon de trois mètres, il pense comme monsieur, il parle comme monsieur et à son grand regret, il ne pense pas comme lui pour cette raison majorité. Il n'y a que deux personnes à discuter, monsieur d'un côté, Ned Land de l'autre. Cela dit, il est à votre disposition.

Je ne pus m'empêcher de sourire à entendre le digne Conseil s'annuler de cette manière, mais c'était déjà beaucoup pour le Canadien, qu'il ne fut pas contre lui.

– Eh bien, monsieur, dit le Canadien, puisque Conseil n'existe pas, ne comptons que sur nous deux, et puisque j'ai parlé, puisque vous m'avez entendu, il est que je me trompe, j'en ai l'intime conviction, vous redoutez au fond, que dois-je conclure.

Il fallait s'expliquer.

– Ned, dis-je, je serai très franc avec vous ! Vous avez raison, mes arguments ne pèsent guère devant les vôtres. La logique veut que nous profitions de la première occasion qui nous sera offerte de fuir, car il ne faut pas espérer que le capitaine Nemo nous donne la liberté, l'accepterons-nous ?

– Bien dit

– mais je n'ai pas que deux choses à vous dire, il faut d'abord que cette occasion se présente ; admettons que votre projet aura eu l'assentiment de Conseil, il faudra qu'il réussisse. Car nous pouvons nous trouver mal d'avoir échoué, et le capitaine Nemo ne serait pas homme à nous pardonner.

– Très bien, monsieur ! mais je dois vous recommander ceci, mon ami Conseil pense peu fond que maintenant. Que nous échouions ou réussissions dans notre projet, le capitaine Nemo ne nous le pardonnera pas davantage. Donc, la question se trouve ainsi : si une occasion se présente, nous devons fuir, et elle peut être meilleure dans les premiers mois, il faut en profiter

– D'accord. Et pourrais-je vous demander ce que vous entendez par une bonne occasion

– Il suffit de ce navire, la nuit pour nous surprendre, nous mettre à la mer, le navire à notre disposition, je connais à bord, et le navire sous l'eau.

en baissant la voix

1960

– Et d'un seul ?
– Dame oui, je mangerais à ce moment-là de tout. Nous commencions vraiment un peu à nous ennuyer. Mais puis d'un coup de canon, nous remontons à bord, et Dieu nous confonde.
– Bien. Non, c'est un moment le mal moyen : nous attendons patiemment l'occasion ; il suffira trop vite ; nous n'avons pas le droit d'agir dans notre intérêt. »
– Oui, murmura
– Et maintenant, je vais dire une chose pour je ne dis pas j'espère
– Dites
– Je veux que l'occasion ne se présente pas.
– pourquoi
– parce que le capitaine nemo doit bien penser que la pensée de notre liberté doit être toujours présente à nos yeux, et qu'il ne nous donnera pas une occasion de la recouvrer.
– je suis de l'avis de monsieur.
– nous verrons bien, répondit Ned Land.
– Et maintenant, ami Land, il nous faudra bien nous ne séparer plus de lui. Je peux me vous trop pour vous prévenir, et nous vous secourir ! Vous êtes un homme précieux et habile, nous nous en rapportons complètement à vous. »

Cette fameuse conversation à maintenant je dois dire que les faits justifièrent mes prévisions. Et ne sais combien nous passâmes à la vue du nombreux navire qui s'appelait maintenant le Nautilus. Il suivit bien plus fidèlement que nous, et n'approcha pas beaucoup les côtes ; grand d'autant, il n'aurait que de la rage de pêche, or le capitaine nemo se tenait toujours par une assez grande profondeur, puisque nulle chaîne ne touchait le fond par 2000 mètres de profondeur.

Ainsi, je ne connais notre approche de l'île de Carpathos, le 13 février ou même Scarpanto, Nisiros, Tilos, Astropalia, entre les îles de Crète et de Rhodes que par ce vers de Virgile que le capitaine nemo me murmura à l'oreille en mettant sa main sur mon poignet de plaisir :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Caeruleus Proteus

Cherche le sens de Dieu profond, le pasteur des troupeaux de Neptune marin à la lueur du soleil, je n'en aperçus pas les paisibles montagnes que les tremblements granitiques, et il fallut recourir à mes souvenirs dans toute ma mythologie ancienne.

Le lendemain 16 février j'espérais me retrouver le 16 février sur l'île de Carpathos, mais par une raison que j'ignore, les pompes Denis refusèrent probablement, et je dus me résigner dans le travail, ennui dans la conversation du capitaine nemo.

A vrai dire je supportai d'ailleurs d'autant mieux la solitude, et la retraite que ne cessait devenir par la lecture et la compagnie que nous dirigeons désormais vers Candie, l'ancienne Crète que je savais être alors, du moins quand je m'étais embarqué sur l'abandonnée livrée le joug d'une barbarie musulmane. Mais les événements me rassurèrent. Ce qui me donnait d'abord ! quelques d'autant plus de sécurité, je l'espérais fortement.

Je me demandai non sans à me parler de ce sujet au capitaine nemo, depuis deux derniers communs, dans une dépêche de nouveau salon sous la terre aurait-il eu de ses nouvelles, et ne quoi auraient-elles pu l'intéresser ?

D'ailleurs, ce sujet là, il fut calmer que l'île d'Candie, et l'étant encore morte, et je prévenus assez peu de ma présence dans le salon et cependant, il s'occupa d'un travail, dont je ne compris pas alors la destination.

Une sorte de coffre ou de cuve était placé sur une plaque de cuivre sous laquelle N. avait la durée la flottaison ou mobile avait été disposé dans le grand salon ; le capitaine devait couvert une sorte de couvercle formant comme une caisse d'argent, et en avait tiré du lingots assez pesants, qu'il rangeait dans ce coffre. Sans avoir trop l'air de regarder je regardai cependant, et je vis bien que c'étaient des lingots d'or.

Une fois, je fus si singulièrement alors en que je m'approchai du capitaine. Me vit-il ou non, je ne sais ni dire, mais il ne le parut pas un peu. Il était dans son affaire, rangeant régulièrement dans le coffre ces lingots qui devaient sans doute être emballés, mais dans la mienne il ne formait pas moins une somme énorme.

Alors j'eus des hypothèses sur la fortune du capitaine nemo me revinrent. Cet argent que lui avait été nécessaire pour la construction du navire ou le premier été, cet argent retiré dans ce coffre d'or pouvait-il. Et ainsi lui qu'il voulait il faire ?

Je ne vis qu'une explication, et qu'il remplit donc ce coffre de lingots, et je ne me trompe pas, en admettant qu'il y avait bien cent kilogrammes d'or, c'est à dire plus de cinq millions de francs de notre monnaie.

Puis, le coffre fut refermé à clef, soigneusement, et je vis alors que sur ce coffre, couvert de fine couleur, avec chiffre noir était inscrit en caractères que je reconnus être du grec moderne

A. P.
chef de l'insurrection Candiote.

2030

Voir page 26

2000 | 1000 | 5000000

1000000 32. 2,5,8,0,0

323.58.0 223 1/4 1115 4

1 million pour 223 14 58
5 " 1115 4

25 = 32 — 32
04 — 64
50 — 32 — 11
05 — 107. 214

le que cela signifiait, je ne pouvais le dire, ne comprenant pas le nom de cette langue.

Puis cela fait, le capitaine Nemo se retira sur le pont du Nautilus. quatre hommes vinrent. Ils me parlèrent dans sa langue bizarre, et sur mon ordre, je crois sans peine, ils trouvèrent la voie vers le salon ; peut-être pressentirent qu'aucun moyen de fuir, ni le lointain ni la profondeur.

A ce moment, le capitaine Nemo se retourna vers moi
- Et vous dites ? murmura le professeur, me demanda-t-il
- Je ne dis rien
- Bien, monsieur, vous me suivrez sans le vouloir
- Pardon.

Et je retrouvai ma chambre, entièrement éclairée. Je vis mes vêtements. J'essayai de dormir. Je ne pus, craignant et soupçonnant sans cesse, mais ma curiosité fut portée au dernier point, quand je revis à certains mouvements de roulis et de tangage que le Nautilus, quittant les couches inférieures, était revenu à la surface de l'océan. Puis, j'entendis un bruit de pas sur la plateforme. Je compris que l'on détachait le canot, et qu'on le mettait à l'eau. Je distinguai que l'on frappait les flancs... peut-être moi.

Une heure après, le même bruit se reproduisait ; le canot rentrait et nous remettions en route.

Le lendemain 15 janvier, je montrai ma joie de ce que le panneau fut ouvert. Le canot était au plan, quand au fixe, il avait disparu. Le canot l'avait évidemment porté à son adresse.

Je rencontrai à mon compagnon tant que j'avais vu, à qui j'interrogeai de nouveau attentivement
- mais on prend il ou intendu ?.

A quoi, personne de nous ne put répondre. Nemo monta sur la plateforme ; le Nautilus devint rentrer dans le canal, et il fallait descendre

Je me rendis au salon, me je me mis en occupation de collige mes notes et de les mettre en ordre. Je n'étais pas en retard, et je tenais à ne laisser aucune impression oublié. pour qui ce travail était pour moi, à défaut de mémoire.

Je travaillai ainsi jusqu'à cinq heures, et il fallait que j'eusse mis bien de l'ardeur à mon ouvrage, car je me trouvai avoir très grand, et je mis enfin ma plume de côté. Alors seulement, pendant que dans les journées laborieuses on je n'avais jamais éprouvé aucun effet pareil, et encore dans les journées tranquilles, n'a-t-on qu'une fatigue très supportable, du moment que l'on se plonge à une certaine profondeur sous les flots, je ressentais une lassitude extrême.

Je regardai le manomètre. Il indiquait une profondeur de trente mètres, par conséquent, la vitesse ordinaire du Nautilus ne dépassait pas quinze lieues à l'heure. Je me rappelais que j'avais entendu dire à mon compagnon que, pendant la nuit, on devait faire des essais de vitesse entre les différentes couches de la mer. Je me promettais de voir ces curieux phénomènes, mais il était évident que, pour le moment, le capitaine Nemo ne voulait pas se montrer. Je ne le revoyais pas. Je ne le prévenais pas
- Est-ce que le feu sacré a brûlé, me demandais-je, et n'est-ce pas pénible ?

Cependant j'allais sortir, quand le capitaine Nemo entra. Il me salua d'un air distrait, et s'approcha du thermomètre, le consulta puis se retournant vers moi.
- quarante deux degrés, dit-il
- Je m'en aperçois, répondis-je, et pour peu que cette vitesse augmente, nous ne pourrons plus y tenir.
- Ah ! répliqua le professeur, ce ne sera que ce que nous voudrons,
- Vous êtes libre de l'accélérer, de la modérer
- non ! mais je suis libre, de ne point aller la chercher
- Elle est dans ses ténèbres
- Oui, monsieur, nous sommes dans les ténèbres d'un brouillard
- Et nous nous
- regardons.

Les panneaux s'ouvrirent, et je vis entrer de nous deux un nuage qui me me parut dépasser la densité ordinaire. Il semblait, produit par du vapeurs sulfureuses se dérobant au milieu des flots, qui nous enveloppaient d'un tourbillon sombre dans une obscurité profonde. Le capitaine se balança sur cette vapeur au milieu de ces ondes particulières, et en appuyant ma main sur la vitre du panneau, je sentis qu'elle était brûlante, et je me fus la soutenir.
- Et nous sommes
- Parmi de l'île Santorin, monsieur, dans l'étroit canal qui sépare Nea Kaméni de Palea Kaméni. Je voulais vous montrer l'un des curieux spectacles que la mer puisse présenter, celui d'une éruption sous marine, d'un phénomène complet qui a produit lui-même l'île de cette nuit.
- mais je croyais la formation de ces nouvelles, de fait accomplie Kaméni.
- Il s'est passé Kaméni dans ces parages volcaniques, et le globe y est toujours travaillé par les feux souterrains. Depuis le 19e siècle, d'après Tournefort et Pline, une île nouvelle Théia, la Divine avait paru à la place même où je vous parle en ce moment, puis elle disparut, pour reparaître en l'an 69, et l'Hellénie de nouveau sous les flots. Depuis cette époque jusqu'à nos jours le travail souterrain ; mais le 3 février 1866,

2118

me demandais si l'apparition de plusieurs îles, et la disparition de 5 milliers dans le coffre ne coïncidaient pas.

Pierre Aronnax, ayant l'impression d'avoir les yeux ailleurs qu'il me fermait les yeux, et m'écoutait avec plaisir, que j'accentuais à mesure le capitaine reconnu

un nouvel ilot, témoin l'ilot de Gorgo au milieu de vapeurs nébuleuses
du golfe Grand d'Aulis, du rétrécissement Euripe, passe près de mon Roman,
et s'y fondu le 6 du même mois en formant un promontoire
Sept jours après, le 13 février, l'ilot Aphroessa parut, séparé de mon
Roman par un canal de 10 mètres, flotté dans un même grand de
phénomène de production, et j'ai pu en suivre toutes les alternatives
Jusqu'au ~~le 19 mars enfin un autre ilot, nommé Hélène~~ Cet Aphroessa
mesurait 100 mètres de diamètre et 10 mètres de hauteur. Il était
de forme à peu près arrondie et il était composé de laves noires vitreuses,
selon rayant de nombreux fragments feldspathiques. Enfin, le 10
mars, un autre ilot, rocheux, plus petit que l'Aphroessa, paraissait encore
auprès de mon Roman. Depuis ce temps-là, l'ilot se fondit avec
la forteresse qu'un tout qui le reunit.
— Et on alors le canal est assez
— Je vous dis deux mots, en me montrant la carte, deux voyez que j'ai
ici "porté" les deux nouveaux, et me voici — je trouve au moment 36
travaux de la nature.
— Et le canal sera-t-il de combien
— Deux; mais il faudra plus que 2 ou 3 années pour que la mer
ait fait tout le travail qu'on attend d'elle. Le Port Saint Nicolas
de Palea Kameni, et ce dont il me fait parler
Kameni et vous faire plus que deux. Je dois Colocassi, le nom des
petites îles qui forment les entourent, ici a mis les plus
compliqués.
— Et vous croyez que on ici se remettra
— Vous pouvez en juger par vous-même. Voilà le point précis
où nous nous, de la capitaine on me montrait que mon chemin
à "Thérasie" du canal, et voyez quel travail il faut entreprendre
nous.

Je revins à la mer. La marée en remontant plus; et
était très haute; la lagune devenue intolérable. De blanches qu'
elle était, la mer était devenue rouge comme si on eut versé
la presque d'une cuve de fer; rouge malgré la fermeture, et le dégagement
me devint insupportable, et j'aperçus aussi, à deux
ou trois heures des flammes rouges qui finissaient pâlir l'éclat de notre
électricité.

J'étais en nage, je n'en pouvais plus.
— On ne peut rester ici
— non, ce ne sera pas prudent.

Un ordre fut donné, le marin vira de bord, et l'étrangeur
de notre passage qu'il en pouvait durer un moment.

Une grève s'ignore après nous dans l'archipel
remous, et je repris mon travail en notant en remarque effets
qu'il se trouvait naturellement dans "Pantaxvia". Puis, la journée
était que nous étions assez près de la terre, ce qui fait dans
avait choisi à nouveau pour se fonder en canot, il arrivait ici
fort mal pris.

Le lendemain, nous arrivâmes [illegible] 9000 f. vers 19740 mètres, 16 février
nous quittâmes l'archipel grec, et passant au large de l'île de Cerigo, et
doublant le cap Matapan, nous abandonnâmes [illegible] pour nous un des extrêmes
de la Grèce, nous abandonnâmes l'archipel grec.

D'une à bientôt qui entre Nauplie et Alexandrie a des profondeurs
de gr. 2930 mètres

Sur le moment, j'étais appuyé à la rêve du pauvre, regardant
d'un œil vague [illegible] les passions qui passaient devant mon yeux,
remarquant [illegible] quelques goélands, particulièrement une cane
d'eau du nil et une sarcelle de la Méditerranée aux environs de
Delta de la Seine, etc. par ailleurs, et comme vulgairement sur la route
de Corfou de mer. Des progrès à dîner [illegible] plus pleinement aspect de l'Egypte
que les Egyptiens n'avaient plus parmi les anciens temps, dans l'
arrivée dans le canal du Nil était salué comme un fête, parce que
annonçait le [illegible] de Rosette — des cyclones,
longs de [illegible] jaunâtres, jaunâtres crème de couleur livide, mélangée
de rouge, à cimelle transparente, grands manques de végétaux marins
d'algues, ce qui lui donné peut-être ce que chaque qui était sans remarque
sur les comptoirs tels nommés et dans les entrailles formaient
avec du calcaire de minerais, des arêtes de poissons, et des
langues de plumes d'oiseaux, ce plat divin qui faisait la joie de Vitellius,

A force de grand regarder, j'oubliai mes préoccupations, mes
tristesses, et pendant [illegible] mois de mes amis, mais encore
il m'apportaient mille souvenirs de l'antiquité. Je voyais ces pauvres
rameurs, qui s'attelaient au rythme du rameur et voyaient porter par le
vent salubre égaux, ces rameurs, qui au bruit des anciens poursuivaient un
s'attelaient à un navire [illegible] Dans la course ces rameurs d'Ant Rhum
Jusqu'au [illegible] Actium, [illegible] la victoire d'Auguste; je voyais
la bataille d'Actium et saluais aussi la victoire d'Auguste; je voyais
aussi ces admirables antiques, appartenant à l'ordre de Lutèce, dans
le cœur rue des Fleurs, regardé comme un rocher par les yeux, et qui lui
supportait la vertu de [illegible] sur [illegible] les [illegible] dangereux
des eaux qu'il habitait; j'admirais ces [illegible] animaux, dans
ces merveilleux [illegible] [illegible] dans le gaieté du rouge depuis
l'état du rubis jusqu'aux teintes de rose, la violette, le gris,
et ses nuances [illegible] qui se développait admirablement, et toute
[illegible] de reflets [illegible]; mais [illegible] je ramenais à la
[illegible], [illegible] tout à coup les [illegible] [illegible] par mon [illegible] 9202
[illegible] matinée.

Dans ce qui entre Nauplie et Alexandrie a des profondeurs de gr. 2930 mètres
aussi ne fais je aucune allusion à ce grand événement
[illegible] pas mentionné aux lieux dans le texte.
Il était [illegible], sans [illegible].
Je fus assez surpris, d'ailleurs de voir que sur son mât
le pauvre [illegible], se fût [illegible]; car

Je m'étais dit en moi-même, un homme apparaît, vu d'un homme mort, pendant à la même mât un homme de mer. Je vois d'abord que devant moi gît un cadavre qui flottait au milieu des flots. Mais non, il regardait d'une main vigoureuse, du poignet parfait pour alors reprendre à la nage, un plongeur
d'un autre radeau.

J'allais à nouveau
— un homme, à part nous ! un naufrage
— oui !
— ah !

Il vint au pannau. Lui a ramené l'homme d'abord rappelé ! il vint à la voile. oui !

Je ne me trompe pas, nous lui pêchons un pêcheur, et l'homme remonte à mi-mât. et ne repasse plus.
— ne vous inquiétez pas, messieurs
— si
— c'est vivant, remonté pour de cinq enfants, et qui va crier, puisqu'on dit, et même avec notre aide. Les bras plongent, et une brave garçon. Je ne vis plus rien. L'homme est devenu son élément, et il est bien connu dans toutes les Cyclades
— vivra-t-il
— oui.
— et il vous connaît.
— peut-être, monsieur
Et l'adieu, m'entendis, il alla vers une autre : et.

Chapitre 7

La Méditerranée en 48 heures.

La Méditerranée, la mer bleue par excellence, apparaît aux yeux du voyageur comme un immense bassin entouré de montagnes gigantesques, de volcans éteints, de grands cirques de rochers, de vallées profondes, de plaines magnifiques, de villes célèbres, de ruines fameuses, de tout ce que la terre a de plus admirable. Elle baigne les rivages de trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et reçoit le tribut de fleuves qui arrosent les plus belles contrées de la terre. Elle est entourée d'un ciel pur, d'une atmosphère toujours limpide, et ses eaux, d'une transparence et d'une pureté incomparables, reflètent les nuances changeantes du firmament. Elle est peu profonde, relativement aux grands abîmes de l'Océan, et ses couches inférieures ne donnent pas naissance à ces monstres gigantesques qui hantent les mers du Nord. Pour moi, elle est un lac, tant on y navigue facilement, tant les côtes qui la bordent sont connues, tant elles envoient de vaisseaux à sa surface, tant le calme qui y règne est souvent favorable aux explorations sous-marines !

Ainsi, j'ai déjà parcouru cette mer merveilleuse dans tous les sens, depuis Alexandrie jusqu'à Tunis, depuis Naples jusqu'à Smyrne, et je la connais aussi bien qu'un marin peut connaître son étang. Eh bien, cette mer, si bleue, si limpide, si transparente, si belle à voir, si délicieuse à habiter, elle me déplaît, je la fuis, je la hais, parce que j'ai eu à me plaindre d'elle, parce qu'elle a bouleversé mes projets, parce que je lui en veux de mon voyage interrompu, de mon retour différé, de mes ennuis renaissants, de mes souvenirs attristés, de mes regrets incessants, parce que... parce que... enfin, parce que je le veux ainsi, et je ne veux pas en dire davantage.

Ce n'est pas que je sois resté longtemps à bord du Nautilus pendant cette rapide traversée. Le 20 février, nous étions à la hauteur de Port-Said, et le 21, à quatre heures du soir, nous découvrions les côtes de Candie. Le 22, nous longions l'archipel grec, semé de quelques îles, Cythère, Antikythère, Cérigo, qui apparaissaient à l'horizon, et le 23, nous entrions dans la mer Ionienne, entre la Sicile, dont nous rasions la pointe de Pachino, et la Grèce, dont nous laissions à bâbord les îles Zante, Céphalonie et Ithaque, patrie de l'industrieux Ulysse. Cette nuit-là, nous avions franchi 250 lieues depuis Port-Said.

Le lendemain, 24 février, à midi, nous relevions le cap Matapan, l'extrémité du doigt intermédiaire qui forme la main du Péloponèse, et nous entrions dans l'archipel des îles Cythère, Antikythère, Cérigo, qui apparaissaient à l'horizon, et le 25, nous entrions dans la mer Ionienne, entre la Sicile, dont nous rasions la pointe de Pachino, et la Grèce, dont nous laissions à bâbord les îles Zante, Céphalonie et Ithaque, patrie de l'industrieux Ulysse. Cette nuit-là, nous avions franchi 250 lieues depuis Port-Said.

Le lendemain, 24 février, à midi, nous relevions le cap Matapan, l'extrémité du doigt intermédiaire qui forme la main du Péloponèse, et nous entrions dans l'archipel grec, semé de quelques îles,

Je vis aussi, au printemps, surgir de magnifiques estrugeons de grande marche, dont quelques uns avaient plus de cinq mètres, jamais on n'en trouve les mers appartenant au genre des acipenser, aux écailles dures à vives pointes, disposées par rangées longitudinales sur le dos et moins sur la partie inférieure du corps ; ce poisson de mer n'est jamais remonté des eaux douces ; avec le printemps, il aime à remonter les grands fleuves, s'élève contre les courants de la Volga, du Danube, du Pô, du Rhin, de la Loire, de l'Oder, avant de garnir de magnifiques, de gades, de saumons ; poisson délicat, bien qu'il appartienne à la classe des cartilagineux secs, salés, marinés ou salés qui fut chez nous porté en triomphe sur les tables somptueuses de nos Empereurs.

Je vis aussi un spectacle admirable pour ne pas rapprocher de la remonte des eaux, appartenant au second groupe du premier ordre, celui des Teleostéens, qui ne demeurent pas la reproduction d'une migration lente - Vingt ou trente, quelquefois plus encore, quelques uns longs de 3 et 4 mètres, argentés du ventre, gris ou bleu de fer sur le dos, et jaune, qui s'attaquaient aux poissons et aux crabes dès qu'ils commencent à voir, sont appartenant au genre des gades que les anciens avaient fait connaître sous le nom de Thunnus, - Ils ne dépassent jamais trois mètres de long, - Ils sont d'un noir bleu, qui flottant comme des algues fines, - Ils remontent jusqu'à 5 ou 6 kilogrammes, - quelques exemplaires de diverses variétés, - Ils vivent, que les Grecs modernes appellent poissons lyres, et que les anglais nomment poissons violons et dont le museau se creuse de deux larges cavités triangulaires, et d'autres qui portent les noms d'oiseaux de mer, - Ils vivent de vers et de petits crustacés, - Ils holocentres ruber longs d'une autre rouge sous la tête, à la nageoire dorsale garnie de filaments, - Ils atteignent jusqu'à trois pieds de long, ainsi que les autres argentés, et qui en effet tournent au bruit des clochettes, avec leurs belles robes grises, brunes, bleues, argentées à la queue jaune vert au dos - et enfin un beau poisson de l'ordre des pleuronectes, nommé la sole de mer, quelques uns longs de cinq centimètres à peine, nageant entre deux eaux, rapes dans les fonds sablonneux et confondant avec eux, orange de teinte à nageoires jaunâtres, garnies de taches brunes, dont le côté gauche supérieur est marbré de brun et de jaune, et le côté droit blanc avec des taches brunes, j'ai nommé la turbot.

Ces poissons, sans les vivres, parmi ceux qui parmi qu'ils étaient grands, sont parce que la rapidité de leur natation leur permettait de suivre plus ou moins longtemps le nautilus et par conséquent pour vivre en société, ils balistes, ils tétrodons, ils hyppocampes, ils gobies, ils centrisques ils blennies, ils surmulets, ils labres, ils sparlans, ils crénés, ils anchois, ils ombres, ils dagets, ils bogues, ils mormes, ils dipnes, qui appartiennent au genre des sparus, - et les principaux représentants du genre des

de la pourpre ancienne

Nautilus pompilius, Linné, qui vivait jusqu'à une longueur de 32 centimètres

la tête petite, l'œil gros

que je pus contempler pendant longtemps, grâce à la rapidité de leurs évolutions à la pointe de leurs nombreux tentacules, pendant par la force de ses muscles, la rapide battement de ses nageoires de véritables ailes

comme à l'époque de l'émigration seulement

pleuronectes, les cernaudes, les flets, les plies, les soles, les carrelets communs à l'océan Atlantique comme à la Méditerranée etc.

III 29

Quant aux mammifères, je crois avoir rencontré un panneau à l'entrée de l'adriatique, quelques phoques à ventre blanc, et au reste du pelage absolument noir, rappelant exactement ceux du détroit de Gibraltar. Un dauphin de 2m30, appartenant au genre du globicéphale, long de 4 mètres, à la partie antérieure de la tête sphérique, tigrée de petites lignes claires, parut auprès de la méditerranée, — et deux ou trois grands cachalots appartenant au genre physétère, et munis d'une nageoire dorsale.

Comme crustacés, nous aperçûmes une grande écrevisse de deux mètres environ de long, à trois arêtes saillantes dirigées longitudinalement; n'ayant pas de filet, je crus reconnaître le bouquet appelé vulgairement, je crois, la dentelle de mer, en passant à proximité, je m'aperçus que quelques échantillons, à carapace un peu allongée, longeaient la surface de l'eau.

Les fonds de zoophytes, dont nous ne nous aperçûmes à peu près pas, d'ailleurs, ne m'auraient, en somme, pas beaucoup avancé pour l'anatomie si nous n'avions pas rencontré d'une manière très heureuse, un jour, je peux dire les eaux de l'Inde et du Pacifique, tellement, un jour, je peux m'exprimer accrochés à la voile une admirable galéolaire étrange, long filament tenu comme un fil, jaunâtre de nombreux tronçons, un de petits corps fusiformes, et terminé par la belle frange d'acétabules qu'est censé filer la jolie galère royale d'Arcturus. Je ne puis malheureusement pas m'empare de cet échantillon qui disparut avec la tempête. Je crus voir aussi les rameaux d'une madrépore pierreuse, à branches fortes rougeâtres, et hautes verdâtres.

Par un beau matin qui nous permit d'user le milieu de la mer et de pas approcher les côtes, nous nous mîmes par 8° 40' de latitude nord et 79° 30' de longitude ouest, sur la côte de Panama, dans la baie de Panama, entre la pointe Mala et les îles Perlas, par un fond de 17 mètres de profondeur. Là, nous aperçûmes sur le fond rougeâtre et sablonneux de nombreux échantillons de zoophytes, des éponges, des pennatules, des cydippes lenticulaires, d'une belle couleur rougeâtre et ornées d'une légère phosphorescence, des bérés, quelques-uns couverts de leur manteau, comme enveloppés dans un épais voile noirâtre, des comatules, des astéries, longues d'un mètre, à couleur pourpre, des euryales arborescentes de la plus grande beauté, des pourpres, longues tiges de nombreux cirrhes de différentes sortes, formant des actinies vertes au disque grisâtre, au disque brun, perdus dans leur chevelure de tentacules olivâtres, etc.

Les fonds de mollusques, de nombreux pétoncles, pectinides formes, les spondyles pied d'âne, entassés les uns sur les autres, des bancs triangulaires, des huîtres tridentées, à surface écailleuse transparente, des pleurobranches orangés, de nombreux œufs d'aplysies ou lièvre marin formant sur le sable de vermiculés de mer, et un clavagelle tigrant la mer en pourpre grand et de sentiment inconnu les uns pourprés, couleur lilas et remis de pourpre véritable des volutelles, des autres cyprées, et des ombrelles particulières à la mer tropicale. — Des oreilles de mer, des aplysies produisant une très belle encre très recherchée, des limes à valves entièrement entrouvertes, — des pétoncles flammulés, des anomies pelures d'oignon que les Hindous, dit-on, préfèrent aux huîtres, des pinnes ophiculaires à couleurs très variables, — des télédosmes, cousines d'une autre forme, et recherchées pour leur goût poivré, — des vénéricardes, mollusques, coquilles à valves bombées et à côtes saillantes des cythérées au corps garni de tubercules écarlates, des carinaires gondoles, coquilles à pointe recourbée, minces et légères coquilles, — des scalaires couronnées, pendues de tentacules, — des atlantes à coquilles spiraliformes, — de nombreuses limaces, — des thétys grises tachetées de blanc, recouvertes de leur voile frangé, — des colidies semblables à de petites limaces, — des carolines ramon de tentacules et ramassant sur le dos, des auricules ou oreilles de mer, parmi lesquelles j'ai remarqué l'auricule myosotis, à coquille ovale ou allongée, — des scalaires fauves, des littorines, des janthines, des cinéraires, des petricoles, des limacelaires, des pandores, des calcigones, etc.

Quant aux articulés, et plus spécialement aux crustacés, voici ce que je trouve sur mes notes de cruise, de particulièrement avec une classification très exacte : les articulés comprennent 6 classes dans 6 classes, trois appartiennent au monde marin, les crustacés, les arthropodes et les annelides. Les crustacés se subdivisent en 9 ordres, formés eux-mêmes de nombreux subdivisions : le premier de cet ordre forme l'ordre des décapodes, dont les animaux de la tête dans leur tout ne font et complètement soudés entre eux, l'appareil buccal composé de leurs six paires de membres, chez plusieurs d'entre eux, sont ambulatoires, généralement des 6, 6, ou 5 paires. Milne Edwards a subdivisé les décapodes en trois sections, les brachyoures, les macroures, et les anomoures. C'est cette classification que j'ai suivie, et pensant la même pour mes lecteurs, il les avait séparés en Oxyrhinques, en Cyclométopes en Catométopes, et en Oxystomes. Dans le premier il avait noté les anatifes dont le front est armé de 2 grandes pointes divergentes, l'inachus scorpion, qui symbolisait la ruse chez les Grecs, ne se sont pas pourvus, les Dromies, les membres spiniformes, probablement égarés sur ce haut fond, car ils n'avaient pas de grandes profondeurs. Dans le second, divisé en 2 familles les Cancériens et les Portuniens, je trouve dans la dernière les Xanthes et les Pilumnes — Dans la famille des Catométopes, les Rhomboïdes, — Dans les Oxystomes, des calappiens grameleurs, non seulement d'une grande espèce, mais d'une diversité fauve (remarque de Milne) le Corystes dentelé, l'Ebalie, le Thia 2474

clavis marcilaria siliens (Venus crocea)
praire double, grande comme l'entre-marque, Kennedy et grave (Venus Verrucosa)
clavis ou cancrique de 2 sur 2 dont extraordinaire
new york R. 82

un peu avec, mais je ne veux pas faire tort à ce brave garçon en citant ses remarques.

la Cynopolie, la Dorypé Canicum.

Dans la mêmoires Divini ms familien, les muriani, les Squilleus, les astacins, les Salicoques, et les Schizopodes, j'avais remarqué 1° des langoustes communes dans la zone littorale dans les fonds de 9 syllares ours, ou Gégale de nice - 2° des Scyllares riverains, - 3° rien, pendant les Langoustes sont les Gonodactyles de la méditerranée - 4° toutes sortes d'autres crustacés, des genres Carcinoscorpius, des Nébalias. Divisés en Aspidocarides et en Schizopodes

Dans les anomoures, des Dromies communes armées d'une valve d'éponge abandonnée comme d'un bonnet, - des Homoles à front épineux, - et des Bernards l'Ermitte, et des Porcellanes ...

Le Parvulus le Navarri des Dépôts Coralliens. Il est arrêté en la limite méridionale, et me semble la limite des Crustacés par les Stomapodes ou Schizopodes les genres des Squilles et des Gonodactyles, les Amphipodes, les Cocinopodes, les Isopodes, les Trilobites, les Brangiopodes, les Ostracodes les Entomostracés. Puis il me semble son embranchement des Articulés marqué par les Cirrhopodes, où l'on trouve les Cyclopes, les Argulles et les Branchelles, et par les Annelides, qui n'est pas remarquable de divisés en Tubicoles et en Dorsibranches.

Mais n'importe, le temps leur manque, cette Navarri, il demeura quelque part sur le Grand fonds.

Et comme nous étions peine, et lui de.

- Mais, n'as-tu pas à remarquer, à Grand fond de mer quelque chose qui unit la Sicile à quelque chose à l'Afrique

- Oui, mon ami, à une autre Navarre je ferai cette Gibraltar de Carte, - à quoi contribuerait à former la mer Méditerranée complètement ; il faut se rattacher à ce mot

- Explique-toi

- Mais si, on peut très bien se rendre à l'un ou l'autre opinion de la Méditerranée

- Diable, il faut faire peut-être un peu de temps, et le pensionnat de la maison de Jury, si le pensionnat a été bonne à entendre l'Afrique

- Oui ! - mais c'est peu probable. Des relevés de fond méditerranéen vous démontrent, comme - les relevés, remontrent une profondeur pour de nouveau, à l'extrémité peu à peu à la Sicilienne, et même d'une grande appréciation par-là. Or cette Sicilienne, c'est la suite de notre plateau.

- que le relief

- le relief est nécessaire. Il est pourtant rendu la Sicilienne à cadavre que l'Afrique fendit, le

- mon

- Eh bien ! la Sicilienne sera un pont entre à cadavre tout fait l'Afrique, et notre ami.

- Et mes Méditerranéens

- Oui ! mais ne te la lime de que la Méditerranée fut retenue ; et que les Galeries antérieures

- Et nous en avons

- Encore quelque bonne nuit,

- Oh ! alors nous aurons le temps d'achever notre voyage.

17 février

Le 17 février pendant la nuit du 16 au 17, nous étions dans le bassin Ouest de la méditerranée dans la profondeur probable estimée à 3000 mètres. Le Scandia en forçait pour s'enfoncer plus profondément sous les eaux, et au moyen de son plan incliné à cette amener progressivement du grand lac méditerranéen, si nous en rencontrions pêle-mêle des Crustacés, ni de Mollusques, ni d'articulés. Mais quand il y en aurait eu autre chose nous n'aurait échappé,

En effet nous étions dans une partie de la mer fournie en Crustacés. Entre les Salicoques et les Scyllares que de navires ont fait naufrage, que de balancines ont été percés par collision sous leur tombeau ! Pour une petite mer la Méditerranée n'est pas mal vivante, regorge comme les petits Gouffres, ses capricieux amis tentent adorables pour les balancines qui vont flotter entre deux entre-deux eaux du sol et celui de l'eau ; Vandoises, Saumonets, Perroquets, et enfin Raies du plus fort tonnage avec ses dames Lentes que les Cappelans à coups précipités vous leur donnent le temps de se reconnaître, Oh.

Puis, dans ces grandes profondeurs nous remontrions nous d'objets de fer, quelques uns engagés de navire, d'ancres peu reconnaissables rongés par les eaux, de canons, de boulets, de poulies de métal ; puis des agrès, les uns entièrement pourris les autres dans un entre-deux de conservation flottant pour la plupart entre deux eaux, ramenant la dureté que la pénétration du liquide donnait leur avait faite, celui-ci rendre, celui-ci cruelle, celui-là dessèche,

quelques uns de ces lambeaux déposés avaient du couleur par suite de quelque abordage, le dernier le plus grand que puisse contenir un navire dans ses mers rencontrés ; d'autres, on peut rendre à peu près leur ancienne teinte, en redonnant sur l'eau que les avait retirés l'air de navire à l'heure, attendant immobiles dans nos radeaux flottants.

Et nous passions au milieu d'eux nous attendant toujours à quelque signe de mouvement et de vie, mais rien que le silence et la mort.

Puis, quand le navire allait plus qu'au fond de la mer, à n'avoir plus de cages en bois, mais du cercle de fer, des chaînes aussi de fer, déjà rouillé, des morceaux de planches les rouir en bois, et affleurer les formes fondues de quelques animaux durs marins, et sur l'une d'eux, sur son bateau à dents aussi de rouge 2564

- cette ci n'a que 1.17 mètres à 170 m, et de moyen où la profondeur est de 600 m, tout le détroit de Sicile ou le sondage de Smith prouvent que le bassin Est n'est point entre le Cap Bon et le Cap Farina

par la rouille, je crus lire un A.A.S. Effrayé d'un si malheureux présage, j'allai à ses côtés, faisant le service entre la Fiamma et l'Alcyone, et qui n'en fut jamais reparlé. La flamme était devenue, dit-on, insuffisante, avait été supprimée par la Compagnie, et cependant, il ne pouvait être question, sans doute, de revenir à la voile. La mer était peu profonde alors d'ailleurs! qu'était-ce donc? un abîme sur un accident, quelques pieds d'eau avaient englouti, puis entraîné et sombré! on crut une explosion de machine.

Quelle terrible histoire serait à faire, tout ce qui se trouve dans cette partie de mer! que de naufrages perdus! que de morts

Cependant nous étions de la catastrophe, le Manilla, s'avançait comme une grande ombre, et il arriva dans le détroit de Gibraltar.

La mythe d'une courant, l'un supérieur, qui amène les eaux de l'Océan dans la Méditerranée; celui-ci par suite de cette pente, ne serait il pas, qui sait un contre courant inférieur, qui ramène à l'Océan de la Méditerranée accru par les eaux de l'Atlantique et les eaux du fleuve, et non pas par une évaporation suffisante, le niveau de cette mer, qui devrait sensiblement abaissé d'année en année; or, aucun abaissement ne se produit pas, on en conclut à un courant inférieur qui devrait dans le détroit atlantique le trop plein de la Méditerranée.

Fait exact, et dans le détroit même. Il se maintient dans un courant inférieur; et un peu de temps, entraîné, il fut dans l'Atlantique.

Chapitre 8
La Baie de Vigo

Nous étions dans l'Océan Atlantique, le 18 février au matin, au matin, cependant encore par 10000 brasses d'eau. Il était plus de cinq qu'il n'en faut pour faire le tour de la terre. Devant nous s'étendait cet immense Atlantique, vaste étendue d'eau aux rivages inconnus parallèle dans leur immensité formés par l'Europe et l'Afrique et l'Est, par les deux Amériques à l'Ouest; - Vaste superficie de 900 000 lieues représentées, arrosé par les plus grands fleuves du monde, le Danube, le Mississipi, l'Amazone, la Plata l'Orénoque, le Niger, le Sénégal, l'Elbe, la Loire, le Rhin qui lui envoie le tribut de leurs eaux diverses et qui baigne les pays les plus sauvages et les plus civilisés du monde, et traversé par les deux tropiques, le cap de Bonne Espérance, le cap Horn et le cap des Tempêtes. —

Le Manfredia avait pris le large une fois sorti de la Méditerranée, et nous allions nous aussi; il devait aussi à la surface des flots, et déjà le matelot, le pilotin et les passagers de la plate-forme nous faisaient

18 février matin

- Journal de bord. Déb. V. 406.

et dans un fond dont la profondeur inconnue est de 1000 mètres

quelque matelot

2 millions de milles carrés - Long de 9000 milles sur largeur moyenne de 2700

Presque ignoré des anciens sauf peut-être des Carthaginois qui naviguaient le long O. de l'Europe et de l'Afrique

des Hollandais de l'histoire ancienne

après avoir traversé le détroit fabuleux pour les anciens d'Hercule le non plus ultra.

360
120
480 tonneaux
100 marchandises
150 Espagnol
450 Anglais
300 Français
50 Hollandais
700 Danemarck
2230

2660

Tous, marchands de bord de conseil; nous remarquâmes aussitôt un beau, le capitaine, garde S.O. de la première heure, que le matelot semblait en redouter, nous pensâmes être à une distance de douze milles. Il venait aux ordres du S.O., la mer était très grosse, très houleuse, dangereuse au matelot une route aux nuages, mais un fait grave faible, car il se maintenait debout à la barre, et la longueur le prenait sur deux bancs à la fois.

De temps à autre, nous entendions les cris des marins matelots pour déclamer sur la plate-forme, ce qui était un peu froid au mois de février; mais nous tenions bon, espérant de voir apparaître enfin après une complète disparition de quelques jours.

Nous devions donc de fort bonne grâce, du moins Cornet et moi. Quant à lui, il avait son appartement sur le pont, et notre rapide passage de la Méditerranée ne lui avait pas permis d'accomplir un projet.

« Voyons, me dit-il, il n'y a pas de notre faute. Dans les conditions où naviguait le Manfredia, nous ne pouvions le quitter. Nous ne savions pas de nous abriter, et par quelques, il ne fallait pas songer à changer de route. Une mer infranchissable nous arrêtait en pleine Europe, toi visitée à Gênes sur une jeune grosse, telle que celle-ci.

— Tenez, monsieur le professeur, c'est bien là, ce que je regrette, par exemple et après y avoir bien réfléchi, il ne serait pas difficile de s'expliquer son amour. La nuit, personne ne veille. Seul, le pilote est dans sa cage, et comme on a devant de la plate-forme, il ne verrait pas le canot se détacher à son abri et remonter à la surface des flots.

— C'est un effet, très praticable, dit Cornet. Remarquez-le vous, nous dirons par la suite.

— Oui, me dit-il, la marque de forte existence, mais la circonstance n'est pas favorable, d'ailleurs, il me semble que nous courons à cet désespoir.

— Cela dépend, ou alors nous

— au nord, pardieu, nous remontons la côte du Portugal. Devant nous on la France à droite, l'Amérique à gauche. Rien n'est donc perdu. Si, après la sortie du détroit de Gibraltar, j'avais vu le Manfredia se diriger vers le Sud, nous aurions vers un point central de la terre vu les continents changer, j'aurais pu croire des négociations, mais vous voyez bien que le capitaine nous ne fait point les mêmes civilités, il descend donc, et là nous entrons vers les mêmes parages du nord, vers l'Hollande donc, et là nous entrons vers les mêmes parages du nord, vers la côte d'Angleterre ou de France, nous verrons à quoi nous aurons affaire.

— Tenez bien, dit Ned Land, mais pourquoi pas maintenant, s'il vous plaît, pourquoi ne pas tenter sur les côtes d'Espagne ou du Portugal ce que nous voulons tenter sur celles de France et d'Angleterre. Pourquoi pas?

A un moment une certaine peur, je ne savais que répondre
il n'est pas des arguments qui n'auraient pu être discutés par
Lord. Aussi, je me tairai
– Eh bien, monsieur.
– Eh bien, mon ami, à part l'intérêt que vous prenez à votre malade
je ne vois pas remarque. Est-ce que vous avez dû de notre projet de
partir à une quinzaine prochaine
– Prochain, votre prochain
– Et quand
– Le 20 mai
– Le 20 !
– Oui ! Le 20, je prétends n'être ici 6 mois pour la mise dans votre
bonne ville anglaise des renseignements dans le cas où l'une disparaîtrait
de notre route.
– mais
– mais ne troublez, monsieur, je ne puis y rester de mois ici. Vous parlez
de circonstances, il faut, la voilà la nouvelle. Nous avons à quelques
heures seulement des côtes du Portugal. Que faut-il demain, nous ne serons
pas à quelques milliers de milles de côtes de France.
– mais Lord
– mon cher, répondit-il sans s'émouvoir.
– Écoutez donc : entre hypothèses, répondis-je, on se trouve
Vous ne savez seulement pas ce que je veux dire
– Allons ! Lucien, mais oui, nous discutons pour le bon commun
Lord allait et venait. Tout à coup il s'arrêta.
– Ce train ! quelle répétition.
– à l'état de la mer d'ici
– Je suivrai ce qu'en décidera, monsieur, répondit le capitaine, mais il
serait sage à risquer cela. L'embarcation est solide, et quelques milles
ne sont pas une affaire. Si on trouve le pilote du I.O., il est bon, et
porte à terre, et nous en profitons.
Certainement, il était urgent à tenter, et j'étais quelque
chose de comme d'autorisé. Et d'ailleurs quelle responsabilité n'assumais-je
pas, quand je, l'occasion manquée pour cette fois, un capitaine
prêt, allait nous entraîner loin de toute terre.
– Voyons, Lord, reprenons, une dernière épreuve et puis. Vous ne savez
pas une personne, quand nous entrons dans la Méditerranée, monsieur.
Je reclame de vous l'événement de cette promesse.
Je regardai Lincoln. Celui-ci lit le geste d'un homme qui se tait
calé.
– Eh bien.
– Eh bien, je tiendrai ma parole
– Et si je vous dis que ce soir, vous m'apprêtez, vous me tiendrez
– Nous nous tiendrons
– Bien ! monsieur, je n'ai pas perdu mon temps. pendant cette traversée plus bas
de la Méditerranée, si je vous ai laissé tout mon loisir, c'est que je
réfléchissais ; je pensais mes mesures, j'observais, je préparais tout pour
notre fuite, et je vous dis : dans 10 jours.
– à quoi jeu
– Vous jouez bien, répétons nous ce mouvement de surprise
et allez à vos postes d'observations qui ignorent les dynamites et la
machine sont secrets ne pouvant vous voir. Bon, combat nous nous
pouvons gagner l'océan central. Vous, vous avez soin de ne pas
rentrer dans votre dynamite, mais de rester une minute dans la bibliothèque
et de là, vous irez à bien par le mur. Le dessus et la voie sont dans
le canot. J'ai mes dispositions pour sur que les Indiens et eux ne te font
d'ombrage. Chez toi
– C'est toi, mais bien !
– Bien ! je prépare quelques provisions sur ces deux mois retour
plus que je ne pense. Donc : nous jouons
– à tous jeux
– Bien ! mais, et si nous ne revenions, cette fois je vous jouons, nous avez
dévoué sur la côte portugaise.
Je donnai mon le réveil, et je rentrai à mon bureau.
– Si la raison de Lincoln
– Il n'y a rien, il n'y a rien ; mais il faut être sûr, ami, mais pour
d'une fois nous reprendrons le travail.
Puis nous nous mîmes dans le Nautilus, Conseil rejoignit
ned Land, et moi, je me enfermai dans ma chambre. Pour de longs
heures les pensées furent toutes ; j'arrêtai le résumé de mes projets, et
je résolu que le Nautilus ne sortirait plus de mers.
Cet projet me pesait singulièrement que je pensai, tout à l'
encontre d'un désir dans ces contrées particulières avec une grande
quantité de regrets d'abandonner à mes travaux nature et terre
avec mes études ! La mer qui devait le plus me révéler
ses secrets, mon océan Atlantique, mon nouveau hémisphère, je ne pouvais
le parcourir comme les mes précédentes ne du Pacifique. Je ne
arrêtai au tome 1er d'un ouvrage qui pouvait avoir une infinité
de volumes. J'abandonnais le résultat sans en savoir la fin !
Que de regrets ! mais encore n'y avait-il pas ! Comment éteindre
mon ardeur d'étude de mes compagnons, Conseil, j'étais bien sûr
d'un entraînement dans ces conditions exceptionnelles
pour revoir dans le quart d'heure ! Ah ! quelles vibrations
jouer, je pensai aussi, pendant mes longues heures d'étude ne serait-il pas
avec mon ami, pendant quelques circonstances
uniformes impossibles à mes intérêts des peuples de ned Land, tenté-je
ne dévoiler peu qu'il apprécier mes projets commencés, pour l'aider
et pour l'éclairer la route de mes espérances.
Pendant longtemps, je réfléchis à tout cela. Puis Ned vint me voir 2751

... vous qu'on était la dernière du bateau, et si par hasard, ... je l'embarquerait pas de la vôte, ce qui pourrait peut-être arrêter les projets de Red Land.

Le magasin, hélas, indiquait au contraire qu'il avait dû ... l'approcher de la côte, ce qui favorisait ses projets.

Il fallait donc se rendre sans perdre. Et je m'essayai de rassurer mon matelot que je voulais au moins rapporter avec moi. La seule chose à ... acheter, à emporter. Car vraiment, rien, rien mais en valait rien.

Quand on rapporta Remo, je me demandai ce qu'il pourrait ... de notre courage. Rien n'était absolument à rien plaindre de lui. ... ses camarades, il avait abandonné à son sort, prenant même la ... de partir, il se battait seul. Jusqu'à de l'ingratitude. Oui, à mon ... mais, en somme, car il nous débarrassait à perpétuité et sans avoir ... à le faire, il embarquait un traître, il ne nous avait lié à lui par ... aucun engagement par aucun procès. Cette pensée, d'ailleurs, suffisait à ... leur rendre pas dormir.

Je me levai bien en dépit notre vieille à l'aube à Sambring. Dormi ... je regrettai avant notre départ. Je déjeunai. Et cependant, il m'était ... d'avaler même une bouchée rôtie. Je me demandai à ma dernière ... si on avait une visite de lui, aujourd'hui-même.

Je travaillai peu qu'à deux, allant, revenant dans la bibliothèque, rentrai dans le mien, espérant le rencontrer, ne le voyant nulle part. Aucun bruit ne venait de l'un ou l'autre corridor à la ronde, ce qui me fit supposer qu'il n'y avait personne.

Puis, l'un mot me donna à penser à bord. Depuis que j'avais vu le canot prendre une route générale, je me demandais ... il pourrait à notre insu, il retrouverait par la capitaine Remo ... dans la bibliothèque.

Je dînai seul. L'heure du dessert. Je trouvai ma bouteille ... Jurançon à portée, restait impassible. Je mangeai mal, dans trop ... préoccupé pour cela.

Il était vers 7 heures. Je fumai ... je repris mon poste à bord. Je me promis d'aller ma dernière expédition, ... le salon, voyant tout regardant tout une dernière fois, mais ... mais je pensais à ce que ne reviendrait jamais. Le départ, de la nature, le départ d'avec le bord, avec ... Galatée. Il allait me manquer toute ma vie. J'aurais voulu une dernière fois monter ... sur la ville nuit, mais tout dort encore, et un mauvais ... brouillard, de tels, me l'avaient de la mauvaise saison.

Huit heures sonnèrent à l'horloge du salon. Je regardai ... la montre. Le coup était arrêté. En effet, on entendait ... je me rendis à la fenêtre du Galatée. Je me demandai pourquoi ? ... mais tout à coup, alors, pourtant la proue de Red Land. Un ... instant, je me demandai s'il avait été abandonné, si le canot ... Red Land pour faire reprendre à bord ses abandonnés pour préparer ... mon départ ! Mais non, je me raisonnai, j'étais trop prudent. Il était ... reposée.

Je regardai la montre. Il indiquait une profondeur de 50 ... mètres, puis 40, puis 35.

Ce n'était, en effet, un léger choc sur le fond, ... je compris que le Galatée reposait sur le fond de la mer.

Cela ne m'inquiéta guère, étant parfaitement dans la direction ... l'appel où je me trouvais. J'allais prendre congé de Red Land ... pour toujours, et rentrer dans les mêmes conditions que nous étions, ... que j'indiquerais aux officiers du capitaine Remo. Je quittai le ... salon, je passai dans la bibliothèque, et delà, j'allais me rendre ... la cabine de notre ami, quand la porte s'ouvrit.

Le capitaine Remo parut.

« Ah ! monsieur Aronnax, me dit-il, j'ai justement ... de vous parler quelques instants, et après cet, j'ai peut-être besoin de ... vos avis.

— Quand cela vous plaira, monsieur le capitaine Remo, répondis-je ... le premier ?

— Tout de suite, monsieur Aronnax. Dans votre chambre, ... la profondeur ? »

Ce fut dans la chambre du capitaine Remo que je trouvai le ... Galatée et Conseil parfaitement à leur aise.

— Eh bien ! mon cher professeur, me dit-il, vous vous amusez ... fort à étudier les fonds de la mer ?

— Oui, répondis-je, je ne demande pas mieux que de faire ... cette intéressante récolte pour un savant tel.

— Parfait, monsieur, répondit-il, vous êtes satisfait ?

— Pleinement, monsieur le professeur. Je vous prierai de vouloir ... bien me donner quelques détails sur votre appareil, afin que ... mon tome XIV, consacré à la profondeur de la mer, soit aussi complet ... que possible. Je crois savoir déjà que votre bateau est ... muni d'un système de plus ou moins ingénieux. Le premier ... engin, plein ou moins vaste, me paraît fort bien, et devrait rendre ... de grands services. L'autre procédait une ancre avant été

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
2936

[illegible] à "la Haye" entre les mains d'autrichiens, d'anglais et de Hollandais, dans le but d'arracher la couronne d'Espagne à Philippe V en faveur de l'archiduc auquel on donna aussi prématurément le nom de Charles 3.

" Malheureusement l'Espagne pouvait sans trop, 20000 femmes de plus dans nos mains, ne pouvait tenir tête. Mais ces inquiétudes de la Reine, et la France devait comprendre que l'Espagne devait à jamais se fermer d'elle pour [illegible]. " Et le vieux roi

~~Et voilà pourquoi les raisons de l~~

— Inexplicable. Elle a été surclassée immédiatement depuis!

— Le contraire. Et c'était pour cela, la plupart des navires de l'Espagne leur venaient d'Amérique. Du galion espagnol d'or et d'argent leur armement sont également connus. Et c'est par peur de pirates, ou de fait navire pour une flotte de 23 vaisseaux français, qui leur amenait par l'amiral de Chateau-Renaud.

" Nous sommes bien. Le amiral, un homme prudent, ayant appris que les navires anglais, commandés par Rooke, qui il devait rencontrer les galions, [illegible] d'aborder dans un port de France.

" Les Espagnols protestèrent, ne croyaient d'être rassurés dans un port espagnol, et M. d'Estrées de aller dans le port de Vigo pour [illegible] qui n'obtint pas bloquer. L'amiral de Chateau Renaud avec la faiblesse de ses moyens, et les galions n'entrèrent ni purent dans la rade.

A vrai dire, on avait vu le temps de débarquer toutes les marchandises avec Frères entrés sur les galions, avant l'arrivée de la flotte anglaise! Mais, une question de minutes fit tout échouer. Les commerçants de Cadix avaient un privilège pour leur port, ne devaient être débarqués toutes marchandises venant des Indes occidentales; ils se plaignirent au conseil à Madrid, à la présence des galions dans le port de Vigo, et obtinrent qu'ils retourneraient en Espagne, sans débarquer, pour qu'à ce que les flottes anglaises se fussent éloignées.

Mais pendant que on délibérait, la flotte anglaise, le prince fut à la [illegible] 22 8bre. 1702 devant la rade de Vigo, que ne défendait aucune forteresse valable, elle y entra. L'amiral de Chateau Renaud se battait bravement, mais avec de forces inférieures; et pour que les galions ne tombassent pas aux mains des anglais, il mit le feu aux galions qui s'engloutirent avec tous leurs trésors.

— Nous n'étions arrivés, et je ne voyais pas trop ce que cela pouvait me intéresser

— Et la [illegible]

— Et bon! comme [illegible] comme pauvres. Dans la rade de Vigo, et je me trouvais de Vaisseaux [illegible].

Je suivais [illegible] dans la salle, [illegible] observant [illegible] et [illegible] écoutais. Je me [illegible] et je regardais.

Le journal [illegible] un plan de [illegible] un [illegible] d'une [illegible] de mers. La [illegible] allait [illegible] représenter le Nautilus absolument [illegible]. Les [illegible] de l'équipage, [illegible] de leur [illegible] travaillaient [illegible] aux [illegible]. Et à [illegible].

" Débarqué des Indes occidentales, du [illegible] contenant [illegible] marchandises de bois [illegible] signalé [illegible] appartenant [illegible] un [illegible] de [illegible] mouillé [illegible]. Et [illegible] [illegible] [illegible]

Jean, le capitaine nous rassura, regarda sa femme travailler ne parlant plus, et le vieux prit du courage quand il revint.

Pendant tout le temps j'avais pensé aux mots du vieux, je rentrai dans ma cabine, et j'y dormis à peine j'entendis frapper à ma porte. Jeanne. C'était encore

– Chéri

– Tout est changé, vieux frère. L'équipage est sur pied! On ne peut songer au combat remis à demain

– Ah bien, à demain.

Puis, je me corrigeai, l'esprit tout tendu par les nouvelles pensées de rentrer du capitaine Jean. Et Dieu sait, c'était peu qu'un lendemain ne pesait.

Et c'est alors que Jean me fit part de son projet, et que je compris en frissonnant aussitôt, quand nous étions sur le bord de la côte revoltée! 3000

Chapitre 9

Un matin sur le pont.

Le lendemain, 19 février, je me réveillai de la matinée 19 février.
dans ma cabane le dîner Jacqueline

– Eh bien, monsieur

– Eh bien, vieux,

– Le brouillard s'est enfin entre nous levé! Il a fallu que le dernier capitaine arrivât pour cela

– vieux, il est allé avec son bateau

– Son bateau

– Oui! Pendant que la, et bien que les vivres ne soient peu en sorte que dans les coffres forts d'un gouvernement. Il a la bonne de ne pas

Et alors je racontai à vieux les aventures de la nuit et le bon vieux Canadien aurait volontiers fait une prière pour remercier sur le champ de bataille du Vigo.

– Jacques, dit-il, j'espère que ce n'est pas parti pour toujours, et que ce vieux reprendra son perroquet

– Le bateau n'est pas encore en arrêt?

– Où! Il est en parfait état. Il faudra voir la poudre.

– Bien! a vieux à monter sur la plate-forme.

J'obéissais donc vieux avec une certaine satisfaction; ne songeant plus à la tempête, je pris de terre, jouant mon poste, et j'étais obligé de revenir à la surface de l'eau

Cependant, à 11 h 1/2 j'entendis la sirène qui le Vigilante, en quelques le navire nous eut pas à peu, et une quart d'heure après le Nautilus était revenu à la surface de flots. Les panneaux s'ouvrirent et je montai sur le pont.

Plus de terre, plus rien en vue que la mer immense toujours, parcourue toujours montée de grands vols. une heure, pas une terre autour de nous. Pas une espèce d'île à terre.

Ned Land le regardait, craignant de perdre cette terre, espérant qu'il lui restait encore cette terre sans doute.

Mais non, le grand vieux 1617 de longitude et 33,22 de latitude nord. Nous étions redescendus dans le sud, de six jours de cette dernière plus rapprochés, ceux du Mans.

Quand Jean fut suffisamment à revenir à "nous dans", il éclata en véritables colères

– Je vous l'avais bien dit, que nous nous entêtions, sur dieu! on nous ne nous entêtons pas! Vous n'avez pas voulu m'écouter! Et vous y avez mis la volonté.

– Jacques, mon vieux, dis-je, je reconnais mes torts, je pense à mon devoir, et je crois que nous pas perdus, si Dieu veut bien nous.

Ned ne répondit pas. Il était mal bien que j'avais tort

– Voyons, mon vieux, lui dis-je, je calme, veux n'est mon devoir désespérer; nous en bonne droite vers Terre-Neuve, nous traversons sur l'Atlantique, et d'ici la fin de février nous le saurons.

– Il faut, mon, on dit le Canadien; il ne croient pas qu'il ne faut pas pour vous arriver, mais le grand. Ses bras, il ne le gêne, le grand. Et maintenant sur quelque côté que je me trouve, vers entendre, à ma portée, je sais, je devine.

– Il vient ne descendre pas sur.

Nous rentrâmes à l'intérieur, peu de temps après, le Nautilus replongea sous les eaux, et il y fait par 60 mètres environ sous une petite altitude.

Je passai le reste de la journée dans le salon que je voyais bien ne plus revoir, et je me réfugiai dans mon travail habituel, car je préférais bien à quoi je espérance que serait donner à Ned Land, que le rôle que pouvait bien le prolonger indéfiniment.

Vers huit heures du soir, je reçus la visite du capitaine Nemo qui après quelques réponses entendu de matière, me demanda si j'étais satisfait d'avoir prolongé ma visite pendant la nuit dernier.

Je répondis que oui.

– Eh bien, vous comprendrez-il de faire une promenade sous marine

– Volontiers, dis-je

– Oui, vous n'aurez vu les fonds sauvages qu'à la clarté de notre et il ne vous sera de ce rien pour les nuits sombres.

– Volontiers.

3074

de l'île de la Vierge dans quelques voiles ... à l'horizon, de celle qui nous mènera jusqu'au cap S. Roque où nous devons prendre la route de l'Afrique

un pays sauvage

– Et j'ai lieu de croire que vous ne regretterez pas ce que vous avez vu.
– Rien
– Mais il faudra prendre la nuit entière, marcher, gravir des montagnes
– J'entends ce que vous dites et au lieu d'essayer pour 30 mètres de profondeur
vous dire de vous suivre.
– Eh bien! commencez le premier, nous allons revoir vos escarpements.
– Je vous suis.
Et je le suivis longtemps ainsi, et cette fois, sans m'assigner de partir à minuit
devant par leurs chemins.
Nous vînmes rendre visite à la cabane de pierre et ainsi, nous
devions être seuls. Le capitaine Nemo ne se trouvait point auprès d'un mur
d'appui et nul, dyn ind vînmes sans doute dans leur cabane, et lui nous
n'accompagnait avec lui aucun homme de son équipage.
Le navire s'était arrêté; il naviguait rapidement sur la
surface des eaux. Le capitaine Nemo se trouvait sur la plate-forme, abandonnée
de temps à autre par quelques lames; nous retrouvâmes l'air, abondamment
chargé de l'électricité produite par les appareils
chimiques de Bunsen, mais peu. J'en fis l'observation au capitaine
Nemo.
– C'est exact, me dit-il; mais bientôt, je vous aurai mis en état de vous
passer mon fluide sans en souffrir. Dans un instant, on va nous mettre à flot
et nous pourrons ouvrir les panneaux.
Il me salua. Ce mot pouvait être pris comme un congé. Je me dirigeai
vers l'escalier de fer et, après avoir gravi les premiers échelons, je me trouvai
arrêté par le capitaine Nemo.
– C'est à moi, me dit-il, de vous faire les honneurs de ma cabane.
Je me laissai faire. Il ouvrit une porte placée au fond du salon, et je
me trouvai dans une cellule assez semblable à celle qui m'avait été assignée
à bord de l'Abraham Lincoln.
– Ma chambre à coucher, me dit-il.
Je me dispensai d'entrer, et je remarquai que la tête du capitaine ne
put lui demander d'explications.
– Mon cabinet de travail est un peu plus intéressant, répondit-il, et vous
devez me faire l'honneur d'en franchir le seuil.
Nous entrâmes dans un salon éclairé comme les précédents. Le capitaine Nemo
m'indiqua du geste un siège; je m'assis, et, pendant quelques minutes, je
l'examinai rêveur.
Il était, ma foi, d'un homme, mais d'un homme du pied qu'on
n'aperçoit pas, d'un homme plat. Et d'ailleurs, nous n'avions pas parlé
books, ni journaux. On devait me poser à son égard les questions.
C'était un penseur rongé, incontestablement, et qui paraissait
n'avoir plus rien à apprendre, ni à penser sur les choses de la vie,
car il avait agi de sa vie que je n'avais pas deviné et que j'étais
sur le point de le mettre au courant.
Nous avions à nous prodiguer de la nature pas peu. Et j'attendais
un geste, une parole, afin de me lancer. Cependant le premier, il fut encore
visiblement et qui regardant à la surface de l'eau. Instinctivement, je
passai au vitrage et qu'il était nuit. Quelques étoiles brillaient à travers
nous étaient arrêtés depuis quelques heures déjà.
Je vis bien d'abord que les eaux n'étaient pas sensiblement
à cette nuit dans le premier abord, toujours par cette même obscurité que
j'avais remarquée avec notre immersion, et je compris pourquoi nous n'avions
pas emporté nos appareils électriques.
J'allais en avoir, bien entendu, par cette lumière, la pensée
comprendre la nature. Étaient-ce bien des effluves électriques qui brillaient
aux feux de cette, quel mari lumineux? Était-ce la
des animaux, des animaux du capitaine Nemo, vivant de cette étrange
vie et aussi quels il allait rendre visite, toute une colonie, que l'on dit
tyrannie de la terre étaient-ils obéir l'intelligence au fond des
eaux? Tandis qu'ils, toute un hippocampe ou trotteuse par la tête, et
dans la disposition d'esprit où j'étais, curieux depuis quatre mois passé
spectacle aux sens d'un voyageur merveilleux, je ne voyais pas à tout
ni permis, et je n'aurais pas été surpris, quand j'aurais trouvé la
au fond de l'océan atlantique, vivant, l'ancienne ville,
dans marché dont m'avait une fois parlé le capitaine Nemo.
Cependant rien n'était moins que pour aussi marcher pas à pas,
pas sur le plancher, enfoncé de grands amphibies qu'il avait de son balcon.
Puis aussi un pertinent aucune ligne droite dans l'ne se présentait pas
allant droit au fond. Parfois je me retournais, je regardais en arrière
et je voyais le fanal blanchâtre du navire qui pâlissait dans les
ténèbres. Nous se retournait alors, et d'un geste, il me ramenait
à l'avant.
Après une heure de marche, qui termina le terrain uniforme, à deux
je gênai un peu rocailleux. Il y avait aussi de grands éléments de
pierre naturelle de milliers de zoophytes, entre les quels poussaient
les algues et dans je ne m'expliquais pas une pour une certaine
régularité. Il me semblait aussi que sous mes pieds s'étendaient aussi
de grands espaces, avec un bruit sec, et je me savais que passer de
cette à même plaine que mon pied foulait en ce moment.
On y voyait assez bien. La clarté ambiante était; dans
traversant toutes les eaux d'une atmosphère qui pesait encore quatre
cents pieds environ; mais je n'en percevais que la réverbération, sur le
corps qui la produisait était-il de l'ombre dû, sur l'autre versant
de la montagne
des flots de lumière étaient répandus, et plaquée ça et là de grandes
masses, dont je ne pouvais pas bien la nature. Et quelque sens étonnement
quand j'aurais voulu que m'accompagnât mon hôte dans ma promenade
je me trouvai tout seul.
Oui! un taciturne, avait un milieu d'autres mots, d'où même grand pas
manqué sans famille, sans vers, naturellement ignorant l'univers du cœur, pourtant
dont encore une gouttière encore en relief et debout, de tout le squelette
se profilait nettement sur ce ciel sombre que sous faisait le plafond
des eaux. C'était comme une de ces grandes forêts du Nord, arrêté dans
une plaine d'une montagne, une forêt engloutie, mais abîmée dans
les ténèbres inférieures de l'océan, et faisait sous mes pieds tout un
monde de crustacés; des hôtes morts, je veux dire abattus qui avaient
sur le plancher d'autres vivants, pendant que des poissons volaient de
branches en branches! Cependant, je me trouvais par ici fatigué; comme
par aucun guide qui ne se fatiguerait pas; j'allais à l'instinct, évitant
les rameaux secs, et une dénivellation plein air, et aussi d'une étendue
pour apparaître cette forêt de gouttière!
Ah! quel spectacle! Comment le rendre! Comment peindre l'aspect 3170

pour 30 mètres de profondeur

partis à minuit

on nous mit de fort bonne heure à la mer; parmi d'une pointe aux
aux des Canaries depuis en pyrénées.

prodigieux de 200 pieds environ

plus profondément du fond, rendus et courtaient mi-invisibles,
pensatules.

Je me levai et je me rendis dans le milieu particulier ou je voyais, et dans tout les dons étaient piqué de fleurs rouges aux ailes marbrées que semblait la puissance rubescente du sang. Je grattais de grands pieds, dont les talons coraux, s'imprimaient dans le sable comme des arabesques. Il y avait de grandes allées noires et rondes dans lesquels je perdais le regard, longues, aiguës, sans fin, pleines de sourdes ombres, où l'herbe manquait, par une superstition à regarder si quelque Galatée gémissait de ne régner n'aurait pas songé tout à coup, et je n'en aurais pas été surpris, tant cette réalité était vive des choses que je voyais.

Mais insidieusement toujours, et ainsi, par une loi naturelle, une ombre peu à peu se mêlait à ma lumière, et commençait à me gêner. Je me levai et me retournai vers le soleil supérieur, et constatai comme à mon dos je sentais peser un embarras sombre. Mon ombre devait peser lugubre à mesure qu'il s'élevait. Mais alors j'éprouvais d'étranges principes de mes facultés terrestres de leur fonctionnement de temps. Mon ombre pour moi, mon ombre noire dans ce grand midi, mais la pensée m'engageait dans ce milieu aquatique. Pourquoi même, je me sentais les membres pesants, je sentais à mes pieds de sables pâles en travers. Mais même peut n'importait pas, et j'allais machinalement où va dans la vie sans me questionner beaucoup plus.

Bientôt, mais dans longues je sentais toujours droit qui m'environnait de plus petits et pourtant abruptes: je voyais leur sommet se dresser sur notre mer rouge; leurs ombres étaient vraiment différentes, et ils s'accompagnaient par masses qui semblaient déjà tracer les lois de l'équilibre, et commençaient leurs groupes. Je pensai me mêler à leurs cortèges, pénétrer dans leurs ombres, mais je ne pus jeter mon corps dans leur fraîcheur, et je m'en aurais pas été surpris, tant cette réalité était vive des choses que je voyais.

Mais insidieusement toujours, et ainsi, par une loi naturelle, une ombre peu à peu se mêlait à ma lumière, et commençait à me gêner. Je me levai et me retournai vers le soleil supérieur, et constatai comme à mon dos je sentais peser un embarras sombre. Mon ombre devait peser lugubre à mesure qu'il s'élevait. Mais alors j'éprouvais d'étranges principes de mes facultés terrestres de leur fonctionnement de temps. Mon ombre pour moi, mon ombre noire dans ce grand midi, mais la pensée m'engageait dans ce milieu aquatique. Pourquoi même, je me sentais les membres pesants, je sentais à mes pieds de sables pâles en travers. Mais même peut n'importait pas, et j'allais machinalement où va dans la vie sans me questionner beaucoup plus.

Bientôt, mais dans longues je sentais toujours droit qui m'environnait de plus petits et pourtant abruptes: je voyais leur sommet se dresser sur notre mer rouge; leurs ombres étaient vraiment différentes, et ils s'accompagnaient par masses qui semblaient déjà tracer les lois de l'équilibre, et commençaient leurs groupes. Je pensai me mêler à leurs cortèges, pénétrer dans leurs ombres, mais je ne pus jeter mon corps dans leur fraîcheur, et je m'en aurais pas été surpris, tant cette réalité était vive des choses que je voyais.

Et alors mes membres lourds

Quel spectacle. La succession qui se nous offrait qu'un rien changeait de notre côté, de l'autre l'immensité de quelques pieds une compagne inconnue ; effarés par une subsistance violente. Cette subsistance, l'étonnait de savoir qu'un volume d'une certaine hauteur et une grande étendue de mer, et qui se déroulait en serpent de feu au milieu de l'eau. La succession était un volcan, cependant nous restions pour au milieu de l'eau, et qui atteignait jusqu'au bout de feu au milieu de l'horizon.

Eau de feu : mer de flammes. Les flammes ne pouvaient se développer dans ce milieu, il leur fallait l'air, l'oxygène de l'eau, mais évolué par une lutte violente avec le feu et qui avait leur opalescence et une brillante couleur d'émeraude uniforme. Eau de flammes en contact de feu l'eau épaissit une colonne sans et pendait comme de fumée d'usine de vapeur que se perdait au-delà ; et allait comme un rideau sur la Terre de Grèce.

Et bas, en effet, le voyait au bas, toutes nos villes détruites, nos villes en ruines, renversées, abandonnées avec effroi même par les pirates, abattues, les maisons renversées, les temples en bas, comme avait englouti ; et on dit que, comme il y avait eu bas un peu de bruit, de tremblement, de galerie

On était-il ? Il fallait parler quand même, pour plutôt de ma vie que de ne pas parler

A fin si devait pas nous voir, j'aimais un morceau de roche de terre, il avait le pied mort.

Atlantide

Quel était le fait dans mon esprit à ce nom magique : l'Atlantide, peut-être l'ancienne Mésopotamie de Mésopotamie, l'Atlantide de Platon, ce continent inconnu, mis par l'Égypte, par Hérodote, d'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui le regardaient tout comme une légende purement littéraire, admis par Pomponius, Pline, surtout Malte-Brun, Tertullien, Engel, Heeren, Tournefort, Buffon et Bailly ! Darwin : j'avais lu tout ce qui avait été écrit sur ce continent disparu qui unissait en Atlantis de l'Europe, de l'Asie, de la Lybie, ou de la Mer des Colonnes d'Hercule, et on vivaient en peuples puissants les Atlantes, contre lesquels se formèrent les premières guerres de l'ancienne Grèce.

Et de qui le savait le divin platon qui dans ses dialogues de Timée et de Critias en a parlé si catégoriquement. Du grand Solon lui-même, poète et législateur, et dont les poèmes existent encore en grand nombre, s'il avait eu le temps de les faire, si la politique lui avait laissé du loisir.

Un jour Solon causait avec de sages vieillards, de Sais, dans un lieu parla d'une ville plus ancienne de mille ans que Sais qui comptait déjà 8000 ans d'existence, à en croire les annales inscrites sur les murs de ses temples. Cette première cité allemande âgée de 9000 ans, dont avait fait une amante par l'invasion de ses Atlantes ; ces Atlantes occupaient l'île Atlantide, plus grande que la Libye (Afrique) et l'Asie réunis, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à l'Égypte et jusqu'à la Thyrrénie ; ils voulaient envahir la Grèce et l'avant-garde arrêta devant l'indomptable courage des Hellènes qui les repoussèrent.

Puis, dans les nuits suivantes, un cataclysme terrible, tremblements de terre, inondations, une nuit et un jour suffirent pour engloutir cette Atlantide, dans le plus haut tremblement, elle devint mer, les agores, les Canaries, les îles du Cap Vert, émergent encore de la surface des flots :

Voilà les souvenirs héroïques qui me remuèrent au cœur et que je sais mon avant-sait naître. Je foulais du pied l'une des nombreuses montagnes de cette antique agglomérat ; je voyais de mes yeux, je touchais de la main les ruines plusieurs milliers de fois séculaires, et contemporaines pour celui des époques géologiques. Je buvais, au lac immense ou d'amer, mes eaux des contemporains d'Adam, mais de profondeurs ; je foulais les squelettes des animaux de la grande période tertiaire, et je m'étonnais dans ces ossements antédiluviens maintenant, que je avaient pour l'un et l'autre !

Ah ! comme je voulais d'un regard retenir tout ce que je voyais, entraîné par la volonté des flammes barbares, et que je perdais en lambeaux, et qui n'était qu'un atome de ce merveilleux ensemble qui m'échappait. Sans doute l'amour de l'Afrique : j'aurais voulu visiter ces pompes de Thèbes aux cent portes, aux grandes cités de ses temples, peut-être Makhimos la guerrière, ou Eusebi la prêtresse ou le jeune dieu d'une théocratie primitive, vivants du vieux culte. Et en vain, en effet, étaient grandioses, vivants du vieux culte. Et en vain, en effet, étaient grandioses, vivants du vieux culte, et prouvaient une grande main éternelle le vrai producteur éternel, et prouvaient une grande main éternelle le vrai producteur

Pendant que je regardais tout ami par une stèle inconnue, était dans un profond silence, était admirablement entretenu que restait pour être une génération suivante, allant demandant le secret de la destinée humaine. C'était dans la que ce jeune supérieur venait se retrempe dans la tradition antique. C'était dans la qu'il venait revivre de la vie antique, celui qui ne voulait plus de la vie moderne. Mais, quand même, mon cœur, par cœur, je n'aurais pas voulu le retire de son extase !

Nous restions ainsi une grande minute, contemplant et regardant sous le fulgurations de la lave qui parfois devenait d'une intensité surnaturelle, et au bruit de ces bouillonnements intérieurs, qui faisaient frissonner la montagne, je sentais instinctivement les deux profils de notre tentation devant nous ! Je fis comme une vérité de pyramide aiguë qui dominait la ville, et qui solide était relié d'abrupt au milieu de ses ruines gigantesques. Les ravins latéraux étaient bien indiqués par de longues lignes

Ce n'avait la lune, d'une voix étouffée, qu'on pouvait entendre
de quelques pieds la cause du silence, lança un regard furieux sur
les rares, effet, effet. - Lumière de la Lune a 13 m. Tullemont

nous tous de tenir les pouces de la mer, quelques regards par, mais que
l'on restait pendant. Puis peu de mots au pied, entourés tout d'un
temple, en gros tissus, plutôt taillé dans la pierre même du mont que
construit en pierre coupée, une route d'eau.

Puis vers le soir, par la mer, à travers le bois sombre vers
descendre sur la montagne. Bientôt le jour apparu, et vers 10 heures
le rentrai au Nautilus

Chapitre 10
Les houillères de Ténériffe

20 février

Le lendemain, 20 février, par un réveil [illegible] ayant
à rattraper sur le jour la perte de la nuit passée en prématuré.
Mon premier soin fut de venir au salon, et de consulter les instruments
que me donnaient la direction du Nautilus. Je vis qu'il restait au
sud, et que sa vitesse n'était pas profondeur de 100 mètres était entre
de 20 mètres et 40 mètres.

Conseil notre. Je leur racontai ma visite des merveilles qui
leur m'avait ravies. Les parois du salon étaient ouvert, et par
eux mes yeux un aperçu de ce continent englouti qu'il n'était
ité donné de voir.

En effet, le Nautilus rasait à dix mètres du sol environ
la vaste plaine de l'Atlantide entourée par le dernier ressaut du
talus et par ses apparents électriques. Il [illegible] une élévation
important parmi tant reposée à une hauteur médiocre au dessus du
sol. Ici, pour être plus vrai, nous aurions absolument l'illusion d'être
dans un wagon d'un train express, et je voyais défiler à la vitre des
talus les longues lignes d'herbes. D'autres objets plus rapprochés
passaient avec une rapidité plus grande : volumineux fantômes des
fantastiques rameaux de coupes, bouquets des forêts de troncs d'arbres dans de
vagues végétaux dans le vague environnant, mais qui n'avaient toujours
immobile et grimaçante silhouette ; tantôt des masses profondes
informes avec les reflets d'un cuivre et d'acier, hérissés d'hydroptères
verticales, qu'à une certaine régularité de lignes me démontrait être
l'œuvre de la main des hommes, tantôt des rois lorsque parfois pour
les caractères du système ignoré, dans lequel mes pleurs avait été rédigé
par Platon. Il me semblait même voir à une grande distance
comme une agglomération de ruines, vaguement solitaires qui attestaient les
grands travaux des Atlantes.

Je racontai à Conseil l'histoire de ce peuple englouti qui
avait lutté au commencement des âges historiques où il
prenait la quatrième par son vaste puissance asiatique. Je lui
racontai les guerres des gens de la Atlantis. Je décrivais même
pour ce tableau de la quatrième, heureux que ce que j'avais vu
pendant mon ascension de la réalité historique, mais aussi
répondait par oui à toutes mes affirmations, je prévoyais bien
qu'il avait la tête ailleurs.

En effet, il paraissait des poissons devant ses yeux, et quand il
paraît des poissons, comme il n'existait plus rien. La peinture nous
accompagnait pendant quelque temps, ne nous permettait les voir.
Je dus donc abandonner l'histoire pour l'ichtyologie, et reprendre
comme il les poissons qu'il devait étudier.

Ces animaux d'ailleurs, n'offraient pas des observations bien
différentes de ce que nous avions vu jusqu'alors.

L'on vit parmi les cartilagineux [illegible] qui ont des
nageoires placées sous l'abdomen, des raies manatia d'une taille
plus que ordinaire, - plus de mètre de longueur, qui vont dans
l'eau avec grande force musculaire pour atteindre aux flots ;
nous fîmes admirer leur cou court et leurs nageoires d'étoffe
battant au vent. - Des squales de diverses espèces, le glauque orné
de toutes les nuances du bleu verdâtre, celui à dos ayant la couleur
de la mer qui l'entoure, et dont le ventre [illegible] blanc
lacté de quatre pieds de long, triangulaires, allongés, aigus, et dont crème
parce qu'il se confond avec la couleur des eaux, - des lamies brunes
- des hémiscyllies en forme de poissons triangulaires, brunes et blanchâtres,
à la peau tuberculeuse et longs de quatre pieds, des cestracions
peu différents de ceux que nous avons vus dans la méditerranée, -
des requins bordés, longues d'une pieds dorés, jaunes et bruns
et à petites nageoires qui, et dont les yeux sont entourés d'anneaux
les glaucopes sans doute longues semblables à de fins serpents -
Puis parmi les poissons osseux, des macrorhynques remarquables de grande
taille, longs de trois mètres, armés à la mâchoire supérieure d'une
épée pointue, - des rémis aux dangereux aiguillons de la nageoire
dorsale que l'on emmanche sous le nom de dragon marin ou bien
d'araignée, aux couleurs vives et brunies, et qui n'a rien du dragon,
et se prend souvent aux filets, - des [illegible] portant de cuirasses, dont le dos brun, rayé de petites raies bleues, remarquables
dans le cadre d'or que l'entourait - des dorades parmi les plus
de la méditerranée, - des chrysophrys brun, sorte de dignes à reflets
d'argent et d'argent, et que l'on pêche aux environs de Sète
mais apparaissent ici encore de grandes taches d'or, - des xyphias
espadons longs de sept à huit mètres, grands vaisseaux, menaçant avec
leurs glaives de six pieds manquant rarement à percer le navire, à
dorades brunes, et dont les nageoires ressemblent à du fer mitrailles
et cependant plus fortement que précédemment, et suivant leurs femelles et
obéissant comme des mères leur style.

3437

Nous passâmes ainsi la journée à [illegible] notre
bateau dérivait par les incertitudes de l'équipage plutôt que sous
l'action ; parfois elle était accidentée, et forçait le matelot tenant la
barre à se glisser dans un étranglement de colonnes ; quelquefois, il
fallait briser un peu sa marche, et ne glissait avec lenteur d'une colonne
dans certains labyrinthes ; lorsque leur lacet devenait trop inextricable
il fallait tâtonner, et l'obstacle franchi, il reprenait sa rapide course
à quelque autre tâtonnement de rot.

Ah ! mon ami, j'ignore admirable navigateur que vous êtes de la promenade
aérienne que nous fîmes ; mais que du moins ne dérange
aucune impertinente loi où il voulait aller.

Le rot pendant nous était de temps à autre composé d'une grande variété
avec quelques branches entrelacées entre elles, demeurant une résidence intérieure
mais vive quelque heure du rot, et commença à devenir plus rare à mesure
que je pus mieux reconnaître quelque nature de pierre des conglomérats,
quelques [illegible] des trois basaltiques qui revendiquaient la nature volcanique
de ce fond, sous marin quelques traces de laves refroidies et d'obsidiennes
[illegible]. Je pensais bien que l'état de choses allait changer et, en effet
quand le matelot cessait, s'opérait au loin l'ouverture du sud
fermée par une grande chaîne montueuse, et je pensais que le passage
était à la fin de cette chaîne, dont rien n'annonçait jusqu'ici
en pleine qu'une très vaste portion

La nuit s'était faite alors en hâte, dans ce mois de février, et les
pâles lumières de notre fanal éclairaient notre route. Parfois, le timonier
se rapprochait de la surface du flot, et s'apercevait bien alors que la
sombre surface du flot, [illegible] paraissait que la mer, ne s'arrêtait pas
à la surface, et se devait être au moins une lieue au moins
une de cesses regardées par certains voit autrement des
[illegible] vert. Mais la portée n'avait pas été fixée, et nous ne
pouvions [illegible] connaître la portée.

Mais la nuit n'eut pas le pouvoir de me cacher notre [illegible]
restait seul dans le salon, Cousin avait regagné sa cabine ; le matelot avait
allumé sa veilleuse ; il [illegible] [illegible] du marin couché sur
sol, allumé très capricieusement le gaz sur [illegible], et alors j'ai regardé
les [illegible] minuscules, innombrables [illegible] de la surface, et je voyais alors
les constellations voir comme dans les grandes nuits d'hiver briller à
travers le limpide cristal de eaux, [illegible] autres autres qui s'éteignaient et
[illegible] à l'horizon Sud, et brillait avec un éclat extraordinaire
[illegible].

Je crois que je serais resté là encore une grande partie de la
nuit, plein de ce sentiment que je n'étais plus dans le sein
[illegible] des eaux, mais sur terre à travers [illegible] de l'Atlantide,
quand les paupières se fermèrent, et le sommeil me prit dans le salon.

Je m'avançai dans plus profondément de voir, mais chemin à toute
la grande muraille du fond. N'attendez point voir si le capitaine remonte
redescend ; il ne vint pas, et alors je n'eus plus rien à faire que de me
coucher dans mon hamac.

Je dormis d'un sommeil assez agité, mais je crois comprendre que
le roulis ne fut pas long, et je n'eus même pas les [illegible]
ondulations de la surface.

Le lendemain, 21 février je me réveillai bien de mon lit, et me [illegible]
pertinemment. En pensant par le salon, je vis que l'horloge électrique marquait
huit heures. Je dis que j'avais dormi plus que je ne voulais. Il devait être
grand jour. Je regardai le manomètre. Il indiquait que le navire
était remonté à la surface du flot. Quelques [illegible] [illegible] peu remonter
sur la plate-forme. Mes matelots dormaient encore.

Mais au lieu du jour que j'attendais, je ne trouvai en pleine
[illegible] ! Que voulait-il donc ? Suis-je encore dans
de la nuit ? L'horloge était mal dérangée. Je n'avais pas encore eu le
temps de me poser toutes ces questions qu'une voix me dit
– Ceci vous mener le propos
– Ah ! le capitaine Nemo, ou personne même ici
– Sans doute cette fois, monsieur
– Mon Dieu ! Et le mystérieux flotteur encore
– flotteur temporaire, monsieur
– Mais je ne vous prends pas
– Vous vous attendez quelque instants : le fanal va briller, et, si vous
aimez les [illegible] étranges, vous serez satisfait.

Effectivement, j'essayais de parler mais [illegible] ; mais peu ; cependant
en regardant dans le salon, je me parlai qu'à mon bonheur que
pensait être de 4 ou peu mètres, apparaissait une [illegible], comme
une sorte de jour pour qui m'éclairait un [illegible] qui venait en
[illegible] sur nous.

Je vous avoue très intrigué, quand le fanal s'alluma subitement
et sa vive clarté effaça cette lueur que j'avais bien remarquée.

Je regardai autour de moi. Le [illegible] était toujours clair, et
l'obscurité [illegible] d'une large colonne aux [illegible]. Cette partie de mer qui le
supportait, n'était plus la mer ambiante, mais une portion [illegible]
enfermée dans une [illegible] de murailles qui pouvait mesurer deux
milles de diamètre, c'est à peu près le six milles de tour. Quant au
mur d'eau, il était le même que le mur de la mer extérieure
sauf que me l'avait indiqué le bathymètre. Ces hautes murailles
[illegible] [illegible] vers le centre, et formait de vrais gigantesques que [illegible] mais
ne le fait aucune, allaient en montant, se rapprochant, formant une énorme
entonnoir renversé jusqu'à une hauteur de cinq ou six cents mètres, et
la devait se trouver et ne fixe circulaire par laquelle j'avais aperçu cette
clarté qui ne devait être que celle du jour. En effet, cette [illegible]
émergeait de [illegible] 600 pieds.

– Mais ce [illegible] nous
– Sous un volcan éteint, monsieur le professeur, et dont la mer a creusé
l'intérieur par quelque cheminée [illegible]. Tandis que vous dormiez
le matelot a pénétré dans ce lagon par une ouverture naturelle située
à 10 mètres au-dessous de la surface de l'eau. C'est une porte d'attaque,
[illegible], une porte qui n'a rien de terrestre aucune [illegible] vous voyez, aussi par
n'en est-il aucun [illegible], et aucun [illegible] contre ces [illegible] portières.

– Sous un volcan, répétai-je, et n'ai-je pas eu tort [illegible] à l'heure dans

21 février

24 / 84

120

9800

110
80
190
880
880 0

35 34

le gaul une aventure
– oui ! mmm. c'est le cratère, le cratère inutile d'un volcan, qui s'entrepose
s'emplissant de l'eau, des flammes, du vapeur, et qui maintenant semble
parfaitement fait pour le bain que nous respirons.
– et ce dot retourner
– n'est qu'un K. ce dot qui emerge de cette mer et que l'on remarque
à peine. il n'a rien de particulier, et c'est un du monde de cette sorte
d'immeubles. simple caverne pour les navires, caverne minuscule pour nous.
Car le gaz and qui me l'a fait découvrir, mmm ce n'est rien, le gaz and m'a
fait rêver. Il y suis seul et maître.
– mais ne pouvons-nous y descendre par une crevasse
– pas plus que je ne pouvons y monter.
– après tout, Sup le naufrage n'a pas besoin de port.
mais nous nous il a besoin de quelque peu sec abrité, de vêtements pour se changer
les petits, de nourriture pour faire une soudure, de quelques pierres pour y puiser
son charbon. Or, comme la mer remonte ici des forêts englouties de
temps géologiques, il inévitable qu'elle remplisse pour
nous.
– mmmm, admirable, temporum ! et ces hommes pour ici le malin de
retour
– oui.
– et nager les vêtements
– non ! mais, par cette fois, je me permis de faire une tour de canot
pour nous ; j'ai des rouleaux de rotin sec fait, le temps de les
embarquer, le temps pour nous de nous rendre, et je parierais cette grotte,
d'en explorer la base et nous pénétrer. Vous me permettez de
ramer ?
– oui

Elle vint vers nous, comme les grandes gouttes de nuages qui
glissent à pente de vie sous les flots. Chez la qui révélait de transparence,
et la grâce de pureté et la vraie, dans empreinte vous rendre cette
beauté, que je n'ai jamais pas été déjà, vous le voyez, de demander
aux gouttes transparentes, et la fumée de cette cigarette qui s'échappe de temps en temps fait encore rêver à volonté en artiste de

Il fallait profiter de la permission. Il allait entrer comme
le Nord ; je ne les pleurais de rien. Il montaient sur le plate forme
comme que ce s'étonnait pour de rien, et trouva très naturel
après s'être endormi en plein mer de se réveiller en plein montagne neige
n'est qu'un rêve, chacun si cette sensation pour un n'avait pas d'issue
Je leur recommandai de dépenser promptement et modérément
pour les aliments de nous ont, chez des gants et sous, nous pénétrâmes pour
sur la berge.
– les bons temps vont encore une fois à leur fin comme
– je n'appelle pas cela la terre, répondit comme, j'aime mieux dessous ce
rude dessus.
– allons toujours.
L'aplomb de ce gouffre paraît ne devoir pas tomber perpendiculairement
à la mer : je vous dirai que l'intérieur était plus large en bas que la
partie de mer qui l'emprisonnait. Il suivait de là qu'autour la falaise
intérieure et le pied des parois, il y avait pénétré un large rivage
que actuellement parcourait par de sec pieds de large, le sol était formidable.
était particulièrement composé de blocs de pierre blanchâtre, et ces
derniers calcinés, usés, le travail intérieur avait commencé par place
d'une manière très visible sur les effluves électriques
était abîmé de fissures de fer parcourait par la grande spirillaire
et nous avions l'air de marcher sur une pensionnat d'obus.
De la mer nous parvint, le sol allait en s'élevant ; d'premières
de rampes allongées, semblables comme un vaste dans labyrinthe, et qui
permettaient de s'élever peu à peu. Il fallait faire attention à
ne pouvoir qui s'écroulaient facilement à un conglomérat, qui semblait
un ciment primitif et qui s'effritait dessous nos pas et à
ces blocks aigus, roches volcaniques, fonte d'aigus cristaux de feldspath
rampaient de riches végétaux.
Tous ces présentaient le caractère volcanique au plus
haut degré
– nous vîmes dans l'intérieur de volcan, comme, contrefort tantôt en
bow-window, tantôt lamineux des fausses intérieures
– nous comprîmes aussi. que la mer y avait une profondeur
de fous, il y eut un lac en a remonter
– passé même par un rétrécissement de terre à pendant très visible
par la quelle la révolution a pendant longtemps ; la mer y était peu profonde
pour une marche ; il y aura ni combat de deux éléments qui
se sont fendus au rencontre par des vapeurs plus abondantes, le
fond se sera effondré, et ce sera très à l'heure. Bien des siècles,
mais déjà pour la durée, je le pensais
– peut-être
– pourquoi parce que mon bonheur résidait au dessus de cette montagne,
travailleurs redoutables autour à la montagne même.
– Il ne faisait pas rien, que l'aventure ne fut qu'un incident
dans mon avenir. Sans cela
– heureux rêve, réfléchis, si cette aventure n'avait pas été pour moi
le marbre n'y aurait pas pénétré.
– et j'apprécierais que si elle avait été audacieux de bras, le mien n'y
serait pas venu, cette volcan serait notre volcan. mais, continuons
notre chemin, mon ami, et contentons-nous de ce que la nature
nous offre.
nous enfonçâmes à mains serrer nos bâtons, et nous
fûmes partis, en nous aidant les uns les autres, car les rampes étaient
de plus en plus abruptes ; il y avait de grands éboulements par endroits
qu'il était difficile d'éviter. nous la pente de sud et l'abîme de cercle 3694

plus de viande pour nous.

[illegible] d'obstacles. Toujours que nous nous élevions, la
nature du terrain se modifiait sensiblement. aux amygdaloïdes
et trachytes succédaient des basaltes noirs; les uns et les autres
regulières et formant comme une colonnade qui supportait les
décombres de cette voûte naturelle; les autres disposés en nappes,
et toutes profondément par des soufflures qui attestaient la puissance
ignée; plus haut encore nous avons de grandes
fentes béantes, et nous sommes sur toute la [illegible], une véritable
nappe [illegible] de pierre qui nous fournit une agréable plateforme;
les [illegible] de lave très glissantes, pendant n'offraient aucun point
au pied, et rendaient l'ascension très difficile.

D'abord cette ascension devint avec rapidité extrême
et nous arrivâmes en peu de minutes au [illegible]
avec nos pieds en lambeaux, que malgré tous nos efforts, nous ne pouvions
nous cacher plus long. Alors [illegible] le règne végétal commençait
à lutter avec le règne minéral; il y avait là [illegible] rabougris
des arbustes et [illegible] des arbres qui [illegible] que le règne végétal
fut établi d'une [illegible] qui [illegible] [illegible] par [illegible]
fut caractéristique, des héliotropes qui n'avaient guère été [illegible] de
petite [illegible] leur nom, car le vent ne permettait pas jusqu'à eux, d'exhaler
à [illegible] parfum et à [illegible] effluves que le calice radieux ne pouvait
distiller dans leur corolle tubuleiforme, et dont les grappes de petites
fleurs pendaient [illegible]. Je vis aussi quelques aloès à feuilles allongées
mais maigres et maladives.

Mais ce qui m'étonna le plus, ne fut de voir deux ou trois brins
de [illegible], robustes et [illegible], et qui contrastaient [illegible] peu
le pas de leur racine. Et pour [illegible] mes exclamations de [illegible]
— mais voilà, l'eau.
— eau ?
— oui ! et des abeilles qui bourdonnaient autour
Je ne voulais pas croire mais il fallait bien me rendre à l'
évidence. Oui, il y avait là de la végétation [illegible] [illegible] dans
[illegible] les Canaries, et dont les [illegible] tout à fait [illegible].
Nos voeux [illegible] étaient [illegible] de [illegible], et je [illegible]
tout le droit de m'y opposer. Et comme il n'avait pas le choix des
moyens, il dut employer
— [illegible] — mais faire
— les mêmes.

Il [illegible] du moins règne des arbustes [illegible], dans lesquels
il [illegible] une grande quantité de [illegible], puis il [illegible] à [illegible]
affamé. Il mit [illegible] un [illegible] de temps de ces bourdonnements [illegible]
et [illegible] plusieurs [illegible], à un [illegible] [illegible], qu'il
mit dans [illegible]
— je suis sûr, dit-il que [illegible] au pain de l'[illegible], nous [illegible]
[illegible] [illegible]
— du pain ! d'où, dit-[illegible]
— eh bien ! va pour le pain d'épice.

D'ailleurs [illegible] [illegible] pour [illegible] à [illegible] le règne
animal dans cette grotte intérieure. Autour de nous et dans les
hauteurs, que [illegible] nous perdions dans l'ombre, s'aperçoit [illegible] de vilains
[illegible] que [illegible] dans [illegible] des [illegible] [illegible] [illegible] blanc
de [illegible], [illegible] [illegible] [illegible], et se dérobaient
à [illegible], des [illegible], et peu [illegible], fuyaient sur les [illegible], et se [illegible]
à nous, de grosses et belles [illegible] [illegible] perchés sur leurs [illegible].
Je laissai à penser, [illegible] le [illegible] fut [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible]
par [illegible] [illegible] [illegible] leur devant lui. Il essaya d'y [illegible] par des
[illegible], mais [illegible] [illegible] fut, à un [illegible] [illegible] de ses [illegible]
[illegible].

Cependant nous continuions à nous [illegible] de notre [illegible]
[illegible] le [illegible] [illegible]; nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].
[illegible] nous, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] nous [illegible]
au [illegible] de [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; [illegible]
a [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; — [illegible]
de notre [illegible], nous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
que [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; [illegible] [illegible] [illegible]
était [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], et je
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], et je
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
que le temps fut [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], car je [illegible], alors
[illegible] [illegible], le volcan dont [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible], et après une [illegible] de
marche, les [illegible] nous [illegible] [illegible] au [illegible] intérieur, à peu
près [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]; là, il y avait de [illegible], de
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de [illegible]-[illegible], [illegible] [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

En effet, le vent arrivait et se déchaînait comme un ouragan
dans la cheminée.
— Le beau, dit-il, si nous étions sur notre bateau, nous pompe-
rions dehors, ayant de beau jusqu'à la ceinture
— Ah, répondis-je, nous y reprendrons de cet exercice plus tard, si
nous sommes en mer
— Et qu'est-ce donc, me murmura-t-il
— Ce n'est rien, c'est la marée. La marée qui a failli nous
surprendre comme les pêcheurs de Walcheren. L'ouragan se gonfle au
dehors, et le vent monte dans la rade clos ! pauvre ! et dans l'eau
— En effet, voyez la goutte d'eau plus
— Cette verte, un bain, ne nous reprendrions pas.
Et Faust montrait nous répondre le chemin vers la rade
en une demi-heure, ayant fait le tour par derrière
nous nous efforçons, et nous arrivâmes au terme en-
barqués, sans nous rien qui n'avait rien pas fait la promenade.
et les rideaux de cyprès et de rotangs, coupés près les rivages,
nous ont donné de plus jolis tableaux.
Et le vent vint, on se coucha.

Chapitre II

La mer de Sargasses

Le lendemain 22 juin grand je me réveillai, je trouvai 22 juin
mon ami Land à mon chevet. Il gisait ardemment bien vêtu
et attendait. Et la première parole fût
.. Et bien nous le propose, nous voilà en mer
— Oui, et la direction des matelots est sud, plein sud. — qu'en dites-vous ?
— Je ne sais rien répondis-je. Je m'habillai. Je voulais me rendre à la
plate-forme. Rien ne m'a encore paru si grandiose, le vaste ciel
habituel sous les flots. Je me pris à considérer la mer ; mais en restant au
salon, et me contentant de cela par crainte que la direction des matelots
était bien que mon ami Land me blâmait sûrement.
Plus de doute, nous allions vers le sud, à grande vitesse. Et toute
l'heureux que j'avais pu concevoir était faux, et il était évident que le
vent allait accomplir son œuvre de rapide jusqu'au bout.
Je commençai à avoir quelques inquiétudes et que je reconnus
aussitôt être peu vives. Je me rappelai par toujours de partir indifféremment
sans pilotes les incidents, toujours nombreux dans les voyages, et je me
suis fait naître d'une telle impatience

Le route des matelots se trouvait à travers bien des parages
les plus curieux de l'Océan Atlantique. Tout le monde connaît le
fameux courant d'eau chaude du Gulf Stream ; on sait que ce courant
sort de la Floride et [illegible] se dirige vers le
N.-E. jusqu'à [illegible] Irlande et [illegible] Scandinavie, puis il se partage en deux bras : le premier va par
les côtes d'Irlande et d'Écosse, entre le Jutland et la Grande
des Açores, [illegible] vers le sud [illegible] frapper la côte africaine, s'arrondir
en [illegible] et de là revient [illegible] côte des Antilles
Or ce grand bras est plutôt une idée qu'un bras, et est pour le
moins aussi [illegible] mon ami Jean Land une portion de mer, franchissable
aussitôt [illegible] qu'on appelle la mer de Sargasses, et que les cartes marquent
mettent [illegible] sur la [illegible] côte.
Cette mer de Sargasses mérite proprement toute cette partie
qui nous [illegible] le Gulf Stream et certainement est une [illegible] que le
plus grand [illegible] Ce est aussi [illegible] cette [illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible]

Du 23 février au 11 mars.
10

Du choix de nos matelots, dont chacun est d'une force herculéenne, avec un bâton ou fusée volé, et nommé la Thuzotonne de cuivre. Le grand Paillé.

Nous passâmes la journée à nettoyer nos vêtements et à les parfumer au citron à l'hydrogène et de crottes trouvées ici en quantité abondante et pour cause. Dès qu'il fait jour et le lendemain quand le jour se lève, nous avons travaillé à notre intérieur de glace.

Et maintenant je dois dire qu'il n'y eut plus aucun espoir pour nous de revenir vers le nord; il aurait fallu être fou ou aveugle pour encore espérer la moindre apparence. Pendant les 19 jours du 23 février au 12 mars le Hautclos, tirant le maximum de l'Atlantique, alla toujours avec une vitesse constante de cinq lieues par jour, suivant imperturbablement une ligne droite. Le capitaine Nemo avait bien dû juger cette position, et je ne doutais pas, que voulant doubler le cap Horn, il ne remontât en revenant dans les mers du Pacifique, après avoir accompli tout le tour du monde antarctique.

Mais Land restait dans toute sa grandeur. Le danger devenait même plus imminent de ne quitter que très difficilement le bord. Mais je ne voyais aucune possibilité de s'opposer à l'une pareille volonté du capitaine Nemo. Je cuisais à penser les rages de tous ceux que je connaissais toujours de vouloir faire un coup de tête.

La fuite de cinq personnes alors ici: Quand nous, et notre arrivée à bord, nous dit que nous ne le quitterions plus jamais, je ne pensais pas trop qu'aucun pensât que de lui-même il nous laisserait aller, mais permettrait même de le quitter, ou que lui-même nous engagerait à le faire à notre égard, et qu'après quelques mois de repos, on et nous aurait rendu notre liberté, sans jamais de ne point rester sur notre parole d'honneur, et certainement rien auraient tous les parole d'honneur ne nous y aurait retenus, et au lieu de revenir vers les mers habitées pour américaines, dans les quelles notre retour aurait fait sensation, il s'en éloignait en quittant, et aurait d'une façon inconnue vers un nouvel hyperborée ou méridional les entraîner dans les glaces éternelles, et qui sait peut-être aussi à sa perte. Ainsi que je me suis pas fait le encouragement à dire aux matelots que nos espérances de retour jamais une semblable fois n'auraient été aussi grandes. Lorsque j'en causai avec Conseil, je vis que le brave garçon pensait exactement comme moi, tout en continuant à dire qu'il fallait laisser aller les choses.

Maintenant était-il opportun de communiquer mes pensées au capitaine Nemo. Serais-je bien venu à leur exprimer notre désir de reprendre notre liberté, n'avais-je pas, peut-être, été accepté tout entière dès le début? Lui-même n'avait-il pas déclaré d'une façon formelle que le secret de sa vie était à ce prix? Ne nous rappellerait-il pas parmi nos semblables, notre silence perpétuel ne devait-il pas lui faire croire que nous avions accepté volontiers la situation faite? Ne verrait-il pas dans notre demande la violation de nos engagements et prendrait-il pas des mesures qui nous priveraient à tout jamais et définitivement de toute chance de fuite? Dans ce cas, quelque bienveillance que je lui connaisse, j'hésitais à me mettre à sa merci. Je réfléchis donc, et sans arrêter de projet, je résolus d'attendre et de prendre conseil des circonstances.

Pendant ces 19 jours dont je parle plus haut, le voyage ne présenta aucun incident digne d'être raconté. Je voyais le capitaine Nemo, mais peu, en somme; il travaillait, et je voyais souvent sa bibliothèque qu'il laissait entr'ouverte. Quelques livres d'histoire naturelle. Je mis sur les grands fonds mon ouvrage, dans lequel je feuilletai par lui, et qu'il reprenait souvent de notre côté aux mêmes pages que moi, les sourcils en main, une attention et un système. Mais il se bornait là, et il était rare qu'il les discutât avec moi. J'entendais quelquefois mon capitaine faire usage de son orgue; mais il ne jouait jamais de musique que grand et beau soleil, et nous étions dans l'obscurité du grand calme, la nuit, quand l'Océan dort. Les marins n'arrivaient plus à nous voir ou que rarement, et je me gardais toujours de troubler sa rêverie harmonieuse.

Tous les temps, aux heures où nous montions à la surface de la mer, fut toujours à peu près désert. Aperçu quelques navires à voiles faisant route au cap de Bonne Espérance, et se rendant aux Indes par leur route ordinaire, nous fumes rencontrés à parler embarcations à balaines que nous pûmes héler quelque calme règne en Guinée mais nous ne voulions pas avoir perdre le temps à ce trop grossier, ce qui eut bientôt terminé la chasse, mais je crois vraiment que matelots sud faisaient de vains pour que le coup de fusil fut frappé à mort de capture.

Pendant le cap de temps que j'ai marqué plus haut nous ne vîmes que peu de poissons différents de ceux que nous avions observés jusqu'alors. Les principaux furent des squales galoniés, longs de 5 mètres, à [illegible] sur le dos de l'extrémité grande bande noire parallèle à longitudinales, la tête déprimée, plus large que le corps, et à la nageoire de la queue arrondie; des squales perlons gris cendrés, munis d'une seule nageoire dorsale, placée à peu près vers le milieu du corps, et avec septouvertures branchiales de chaque côté; quelques dans de trois mètres environ de la dernière espèce de cartilagineux, divisés en trois sous-genres, parmi lesquels on ne comptait pas moins de trente-deux espèces.

Nous vîmes aussi de grands dauphins, de ceux que nous voyons d'ici sur les côtes de Provence, la tête noire, le reste du corps blanc, la queue fourchue, mais ces cétacés ne se montrèrent pas dans les eaux glacées du pôle. Parmi les mammifères, nous remarquâmes des phoques, des lamantins, des dugongs, des morses, des ours blancs, des ours noirs, des renards, des lièvres, des rats, des martres, des écureuils, des chauves-souris, des hérissons, des chevreuils, des antilopes, des chamois, des bœufs musqués, des moutons, des chèvres, des lions, des panthères, des tigres, des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, des girafes, des zèbres, des ânes, des chevaux, des buffles, des vaches, des veaux, des loups, des hyènes, des singes, des ours, des paresseux, des fourmiliers, des kangourous, des ornithorynques, des échidnés, des dauphins, des marsouins, des cachalots, des baleines, des narvals, des lamantins, des dugongs, des phoques, des otaries

deux blancs et un matelot tout habillé ; - dans un autre, un soldat avec son sabre, dans un autre enfin un cheval tout entier. Je ne sais ce qu'il faut penser de ces contes, mais je n'eus point l'occasion de vérifier ce que les naturels entendaient par ces mots, ne sachant que les voir et non les prendre.

Nous vîmes aussi de nombreux troupes de dauphins qui nous accompagnèrent pendant un jour entier, par troupes de cinq ou six, cherchant à imiter, et qui bientôt eyssent en fuite dans l'eau comme les loups sur terre. De vrai, nous n'avons que le mieux à leur attribuer, puisqu'un pareil compagnon est ayant dédaigné un rivière d'eau douce marche avec cependant plusieurs. Il est vrai que cet animal est le plus grand de cette commune que peut atteindre puisque la vingt quatre pieds. On compte 10 genres dans cette famille des Delphiniens et les noms appartenant au genre Delphinorhynque, qui se distinguent par un museau cylindrique. Mais dans la longueur de quatre fois peu longue que celle du crane : il mesurait une longueur de trois mètres à dix-huit de corps noir, et dessous d'un blanc sale de petites taches rares.

Nous vîmes aussi un certain nombre de poissons des mers équatoriales, appartenant à l'ordre des acanthoptérygiens, et de la famille des Scomoïdes, des prototropes et des Diagrammes. Quelques auteurs ont prétendu que ces poissons cylindriques, et que leur vaste renommée formaient ce concert qu'aucun instrument ne saurait rendre. Cela pourrait, mais ils ne nous donnèrent aucune sérénade.

Nous vîmes aussi des poissons volants, des surapèdes qui replongeaient dans la surface des ondes après avoir franchi une demi-lieue, et des exocets volants dont l'intérieur de la bouche est lumineux, et qui, après avoir traversé pendant la nuit l'atmosphère en rayon de feu, viennent parfois tomber sur le pont du poisson volant. Tome. 186
comme autant d'obus enflammés au milieu des cris poussés par les matelots.

De la voie, notre navigation s'accomplissait dans les meilleures conditions, et aucun autre incident n'eut lieu que ceux d'une navigation naturellement connue sur. Nous avions dû 19 jours, sans qu'on eut fait mention du garand, sous de la volonté du capitaine Nemo fut vue la dixième notre.

Nous en jour là, 13 mars, le capitaine Nemo fit une expérience 11 à 13 mars
qui fut très intéressante pour moi.

Nous étions par exact par 13000 lieues depuis notre départ du Japon et nous nous trouvions par 45°37 de latitude sud et 37,15 de longitude. C'était aux mêmes parages où le capitaine Denyam de l'Astrolabe avait fixé 14000 mètres de sonde et le lieutenant Parker de la frégate américaine le Congress 15140 mètres sans avoir trouvé de fond.

Le capitaine Nemo résolut d'employer ses meilleurs à la plus grande profondeur possible pour contrôler ces sondages. Si ma prévision se réalisait, cette expérience avait intérêt. Les paramètres furent donnés, et les manœuvres furent faites pour atteindre le fond de l'océan que dans ces parages est vraiment prodigieux.

Que peut bien que j'en fut peiné quelques de descendre avec les engins de sauvetage insuffisants. Jamais avec un matériel aussi incomplet, je ne voulais tenter cette épreuve. Je voulais parler au capitaine mais je ne trouvais pas l'occasion. Enfin, comme nous nous trouvions par 120
ainsi dans des profondeurs considérables, je me décidai à aller le trouver.

Je demandai alors au capitaine Nemo s'il avait rencontré des poissons à une profondeur plus grande
- Jamais, me dit-il, aucun ne la profondeur, mais voici la raison pour laquelle l'expérience ne m'a fait faire aucune réflexion. Vous devez savoir avant tout que la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale dans les profondeurs de la mer, et que là où aucune plante ne croît encore des êtres animés nous en trouverons plus une hydrophyte. Je sais que mon Cluthal a retiré une drague de neuf cents d'une profondeur de 2500 mètres. Je sais que les crustacés et les articulés vivent à des profondeurs prodigieuses, et que les animaux vertébrés produits par les différences de salure et de densité produisent une puissance suffisante pour entretenir leur vie. Je sais que le Bulldog de la marine royale, à 250 milles de la pointe de Groenland, a retiré une étoile d'une profondeur de 2620 brasses, soit 4366 mètres, soit plus d'une lieue. Je sais qu'on trouve des polypiers des huîtres à des profondeurs de 2800 mètres. Mais pourtant, capitaine Nemo, ne dirigez-vous que je ne sais rien.

mais vous savez ce que vous savez à cet égard ?

4000

– Je ne vous dirai pas cela, monsieur le professeur, mais je vous demanderai seulement vous expliquer la pression latérale de la mer à de telles profondeurs
– Je vous répondrai, monsieur, que l'organisme est la base de la vie et l'eau seul actuellement que la quantité d'oxygène que l'eau de mer prime en solution, augmente selon la profondeur en lieu de diminuer et que la pression que subit dans les couches profondes contribue à la compression.
– Ah ! bien fait cela, me répondit mon, de bien de me raison, car c'est la vérité. J'ajouterai, monsieur, que la vessie natatoire des poissons renferme plus d'oxygène que d'azote quand ils sont pris à la surface de l'eau, et plus d'oxygène que d'azote, quand ils sont pris de grandes profondeurs, et que donne absolument raison à votre système. mais continuez Monsieur.
Encouragé par le mouvement, je continuai que nous avions atteint une profondeur de dix mètres ; après un travail d'une heure. le manomètre fonctionnait toujours ; les cinq claires étaient désertes, et toujours d'une transparence admirable à ces profondeurs que rien ne trouble. – A cette heure, le manomètre indiquait une profondeur de trente mètres. Trois lieues et quarante et rien n'indiquait que le fond fut proche.
Cependant quelques instants après je vis de plus nombreux rochers surgir, du vrai récif ; mais ce nouveau spectacle appartenait à des madrépores qui avaient la fraîcheur de l'hyménaster ou du rosace blanc, plus peut-être et en d'autres nuances encore.
Le bateau se frayait une route, tous les deux heures environ ; mais il nous fallait toujours un degré de toute prudence à la barre ; mais il nous fallait toujours un degré de toute prudence, car bientôt nous devions passer entre des écueils, ou barrant dangereusement la route, il aurait fallu remonter à une grande hauteur. Et en effet, il fallait que le capitaine Nemo connut bien, et rapporte de toutes les cartes marines. Effectivement, on voyait sous nos yeux se dérouler les contours abrupts d'énormes soubassements de corail, les escarpements, les anfractuosités, les cavernes profondes, les grottes immenses, les galeries sous-marines, les failles, les ravins aux formes bizarres, les vallées profondes bordées de forêts de polypiers, les collines revêtues de longues algues, les montagnes dont les contours se dessinaient en lignes sévères et pures. Mais si nous admirions ces hautes murailles de pierre, ces inextricables amoncellements de rochers, ces constructions gigantesques, ces travaux titaniques, ces ouvrages cyclopéens, nous ne pensions pas à nous en attribuer la création, et nous nous demandions si quelque race d'hommes, ayant vécu sur ces rivages, n'avait pas déjà reconnu ces profondeurs, si quelque peuple, disparu depuis, n'avait pas laissé sur ces grèves désertes les traces de sa puissante civilisation.
Pendant que je rêvais ainsi, le bateau, pendant quelques instants, s'arrêta. Il était immobile au milieu d'un bouquet de madrépores arborescents, encore dépourvus de leurs polypes, qui, sous les rayons du soleil, devaient se revêtir des plus éclatantes nuances de pourpre, de cramoisi, d'émeraude, de saphir, de topaze, de diamant, de ces colorations qui fuient sous la main du pêcheur, et que la mort seule fixe à jamais. Quelles richesses naturelles perdues pour nos musées terrestres ! Quelles richesses aussi à recueillir dans ces eaux tranquilles ! Mais, hélas, on ne peut pas plus prendre que voir, et il fallait se contenter de regarder à travers les glaces profondes.
Cependant, le fond apparut, un fond tranquille, un sable pur, sans une coquille, sans un galet, sans une algue, et je regardais le manomètre qui indiquait une profondeur de 10000 mètres, quatre lieues, et les flancs de l'Abyssus supportaient une pression de 10000 atmosphères, chiffre effrayant à penser.
– Oh ! monsieur
– Et nous ne nous pouvons pas descendre
– Non.
– Quelle misère ! quelle pensée d'être ici ! Venez au fond, au vrai fond, nous apprendrez, au grand soleil, tous les mystères de la mer, toute la merveilleuse, oh ! passionnante vie. Il faut que vous ne soyez pas le seul.
– Venez, mon capitaine Nemo
– Non.
– Eh bien, nous allons prendre des engins photographiques
– La photographie !
Le capitaine Nemo sortit. Nous n'en fîmes pas moins. Bientôt, en effet, il rentra avec deux de ses compagnons, portant une boîte.
Les panneaux du salon étaient grands ouverts, la lumière de dehors pénétrait, la clarté était intense. Le soleil n'était pas éloigné à la perpendiculaire de plus de trois heures. Nous nous mîmes à l'ouvrage, et quelques minutes suffirent à une expérience photographique. C'était comme une plaque représentant un admirable paysage. Je le donne aujourd'hui
On y voit au premier plan, sous la lumière des eaux, un groupe de polypiers, une grotte profonde, entre les premiers plans les plus éclatants de rochers, par delà une perspective de montagnes aux admirables lignes ondulées à l'infini, où on ne voit que le regard, les masses de polypiers aux pointes de 10000 mètres, quatre lieues, et les flancs de l'Abyssus supportant une pression de 10000 atmosphères, chiffre effrayant à penser.
Le capitaine Nemo sortit. Nous allâmes à la deuxième épreuve. Cette fois, le Nautilus emporta un bateau dans l'est, montait avec une rapidité foudroyante, et nous vîmes se dérouler les flancs abrupts de l'île, ses contours sinueux, les failles qui nous apparurent à l'est en arrière, les grottes immenses, dans lesquelles nous pénétrâmes sans crainte, et sortîmes par une autre, comme des hommes habitués à tout braver, et retombâmes sur le fond de sable.

Température — 4,17. Densité 1,026

Chapitre 12
Jeux et batailles.

Pendant la nuit du 13 au 14, le Nautilus reprit sa course rapide vers le Sud. et quand je me réveillai quand je vis que l'aiguille de la boussole se tournait à la pointe du cap Horn, au lieu de prendre la direction de l'O. pour regagner le Pacifique, il continuait à remonter vers le Sud. Où voulait-il donc aller ? au pole, comme l'avait dit une fois le capitaine Nemo, mais l'idée était insensé. Je commençais à croire que le commandant du nautilus pouvait bien être plus que téméraire, et que la prudence réclamait contre les caprices de son bord.

Depuis longtemps, le canadien ne m'entretenait plus de son projet de fuite, qu'il n'était pas pratiquable. Il était évident pour le canadien comme pour moi. Je voyais combien ces emprisonnements lui pesaient mais je n'y pensais plus, cependant. quand il se trouvait parfois, à mes côtés, avec le capitaine Nemo, je voyais sur son visage l'idée d'une fuite, et je craignais toujours que sa violente nature ne l'emportât, et qu'il ne commît quelque violence,

Le premier, Conseil et lui vinrent me trouver vers huit heures du matin dans ma bibliothèque.

Je leur demandai ce qui les amenait.

- Leur question à vous, parce, répondit, me dit le Canadien.

- Laquelle, mes amis.

- Monsieur croyez-vous que compte d'homme à homme passé de ce dans ce nautilus.

- Ah ! cela, je ne saurais dire.

- Il n'en faut pas beaucoup pour la réponse.

- mon, oublie comme il faut, ce batiment pour se maintenir avec son équipage n'est rien, mais un rien humain suffisant.

- Oh bien alors, dit ned land, dans ce compte il manque le propre qu'on ne fait rien pour nous, pourquoi y on aurait-il désintérêt,

- Pourquoi, ami ned, pourquoi ce matin n'est pas suffisamment entre, ce ne je ne sais ce que je dois, ce que je pressais, suivant les idées du capitaine nemo, ce peut-être un bien de besoin pour ceux qu'on retient ne peuvent trouver à espérer leur vie sur les existants. que nous dirigeons bien des compagnons ne sont pas avec lui.

- monsieur peut avoir raison, dit Conseil, mais ne voit-il pas un moyen de supputer quand le minimum, du moins le maximum des jours du Nautilus finira ?

- Je ne vois guère.

- cependant, reprit Conseil, il me semble qu'on pourrait y arriver par une calcul; étant donné la capacité du navire que Monsieur connaît, et par conséquence la quantité d'air qu'il renferme, sachant d'autre part ce que la machine dépense par jour, il me me semble ce que le nautilus est de nouveau toutes les vingt-quatre heures...

La phrase de Conseil n'était pas, mais je vis bien ce que le brave garçon voulait dire.

- Je te comprends, Conseil, ce ne serait en tout cas qu'un calcul peu approximatif.

- Enfin ce serait ce.

- Eh bien ! je pense le satisfaire. Chaque homme dépense dans une heure la oxygène nécessaire dans 100 litres d'air, ce en 24 heure l'oxygène contenu dans 2400 litres d'air. Ces revenu à notre contenu de fois le renouvellement 2400 litres d'air dans le Nautilus

- pour comme.

- Eh bien, puis qu'il ne de 1500 hommes, et qu'un homme consomme 1000 litres, il renferme 1500 000 litres d'air, qui divisé par 2400..

Je fit un rapide calcul au crayon.

- Eh bien ? fit ned.

- 625 fois, dit-il - ce qui revient à dire, que l'air contenu dans le nautilus pourrait servir à la région à 625 hommes !

- 625, répéta ned.

- Hélas, ajouta-t-il qu'il n'y en a peut-être pas la dixième partie. croyez-moi

- C'est encore trop ! murmura ned Land, c'est encore trop pour nous hommes.

- mon pauvre ned, je n'en peux rien empêcher la patience, car je ne pense que me reposer. ~~Le manque de la patience~~

- Ce n'est pas de la patience, dit Conseil, c'est de la résignation qu'il faut.

Conseil revenait de la mer pensive.

- Après tout, dit Conseil, quand le capitaine nemo ne peut pas tuer aller au sud, que disais, il faudra bien qu'il s'arrête ne fut-ce que devant la terre polaire, il faudra bien qu'il revienne dans des mers plus civilisées, et alors ned, on pourra peut être donner suite à tes projets.

- mais ne pourrais-tu me lui en parler à ce capitaine, dit ned. ne peut on savoir si les intentions me regarde

- Pourquoi aurais-je agir, ned. Je penserai vis-à-vis du monde et bien étranger à nous. Je pense donc, dans l'intérêt même de ceux nous pourrons sauver pour tard, qu'il vaut mieux ne pas en parler. Il vaut mieux que il nous croie résignés

- Jamais l'avis de monsieur.

- Et si jamais quand que j'ai mes amis, dit le Canadien, me mes yeux de ne puisse jamais, de revoir à qui me donne !"

La dame, les deux amis se retirèrent et la vie ordinaire reprit son train. Je conçois bien que pour ned Land en particulier, dès ce avait pas avoir de grand système. Si cet instinct était tuait, les mêmes qui pouvaient l'intérêt se manifestait de jour en jour.

Effectivement, ce jour là, et ce fut un véritable remède pour lui que l'appétit se trouva jamais de balaine sur le nautilus trouva définitivement, je ne dirai pas dans un banc de baleines, mais dans un banc de narwals, mais une grande quantité de baleines, car on savait que ces animaux poursuivis et volontiers dans les bancs des hautes latitudes.

Il vint que sur la vue de la baleine qui intéressait les pêcheurs à sa vue, les officiers prenaient le danger de la mer, et les conduisaient d'un vêtement à l'autre ; de sorte liquide intéressé même qu'ils appartenaient à 7 heures seulement, et manière avec, c'est de la

intéressait du Bargue, pour arteriem, anglais et hollandais

Vingt mille lieues
Sous
Les Mers :

2e partie

360 lignes leur appartiennent.
= 360

[illegible] qui ne pouvait s'y tromper
regarda un baleinier à bord, en regardant bien, on croyait sur son
navire s'élever et s'abaisser alternativement au-dessus du flots. Une pensée
alors a traversé notre [illegible]
– Mais, monsieur, me dit-il, j'étais sublime à bord d'un baleinier, et
j'aimais mon ancien état, dont vous me reconnaissez que je ne dédaigne pas.
D'ailleurs, une baleine, une baleine de grande taille, voyez-vous quelle
magnifique aventure pour un simple [illegible] d'un et de vingt ans, mille
diantre! pourquoi faut-il que je sois [illegible] ici.
– Je gêne ici sur un navire de commerce.
– Est-ce pour un baleinier de cette grandeur, monsieur le professeur,
vu que votre opinion n'est pas toujours [illegible] dans vos ouvrages?
– Mais vous n'avez pas lu mon livre, sans
– Mais, monsieur, dans le sud boréale, mais pour tout dire autant dans
le détroit de Behring que dans celui de Davis.
– Or, alors vous ne rencontrerez pas la même baleine dans ce passage.
C'est la baleine franche que vous avez étudiée, et elle ne fréquente pas
ces [illegible] eaux glacées de l'hyperboréen
– Elle! par exemple, monsieur, que ne dites-vous là.
– La vérité, par
– par exemple! sur, que vous parle, en 61, il y a trois ans, j'ai eu [illegible]
frappé et mis en mon pouvoir un baleineau qui pesait encore
dans un flanc de cylindre d'une baleine de cette espèce, et comme le harpon
portait les initiales du navire, ce n'a pas été difficile de remonter à
ce jour. Demande-moi un peu, monsieur le professeur, ce que devient
de l'immense [illegible] ce petit animal, c'est clair ne [illegible]
pas douter tout le cap Horn tout le cap de Bonne Espérance.
– Ma foi, dit Conseil, je pense comme mon ami Ned, et j'attends que
cette baleine revienne.
– Il vous répondra que les baleines suivent toujours certaines
routes certaines [illegible] qu'elles ne quittent point, et que une baleine de
cette espèce vue dans le détroit de Davis, on peut être sûr de la rencontrer
dans le détroit de Behring par exemple, ou [illegible] un passage à travers
l'archipel [illegible] ou [illegible] tout le tour du monde et
[illegible] tout [illegible] d'Asie.
– Faut-il vous croire,
– Il faut nous croire, monsieur,
– Et alors, suivant vous, puisque je n'ai jamais cessé [illegible] cette
baleine, que nous n'avons pas [illegible] de trouver [illegible]
– Oui
– Et bientôt! [illegible] d'apparaître! une fois sur notre! Elle me barque, dans [illegible]
elle me nargue, elle sait que je suis [illegible] comme un [illegible]
Et la main de Ned frémissait, et [illegible] intense, il brandissait un
harpon imaginaire.
– Et tout-à-coup, dans [illegible] du sud,
– Et [illegible]
– Et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
– Parlez! va – parle, mon brave [illegible]; l'animal plongeait et nous nous
[illegible] [illegible] dans l'obscurité.
– Ah! oui, maître Ned, il paraît que vous aimez les baleines
une peu cuites. Mais vous n'en mangez pas sur mer.
– Mais remarquez-le, monsieur, il faut tout savoir des baleines. – Mais, mon
cher fils, comment [illegible]! On dit que cela prend la tête du monde et
[illegible] jeune! Et moi, j'ai une [illegible] que vous ne savez pas, je suis sûr,
c'est qu'autrefois, au commencement du monde, [illegible] avaient les oreilles
plus [illegible] que [illegible].
– Ah! vraiment, et pourquoi [illegible] plus [illegible].
– Parce que dans le principe, ils avaient les [illegible] [illegible] comme
les [illegible], et c'est [illegible] que cette [illegible] [illegible], [illegible]
s'appelait [illegible] de droite et de gauche et de gauche à droite. Mais Dieu
s'apercevant qu'ils allaient trop vite, leur coupa [illegible] comme
on [illegible] [illegible], et c'est pour cela qu'ils [illegible] la [illegible] de leurs
ailes.
– Bien! et dit, fait-il d'un [illegible],
– par [illegible], monsieur, [illegible] que peu [illegible] je [illegible] [illegible]
que [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
– quand [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Suite de Conseil, qui parle le [illegible]

Ce [illegible] n'est pas vrai

Je devrai [illegible] la même [illegible], je vous [illegible]

42 90

– Non ! nous avons le temps, ned, dit Conseil ; ça va longtemps les baleines.

– Certes, répondit le ned Land, aux nôtres près.

Et il ajouta, à mi-voix

– Je ne dis pas non, répondis-je, mais ne pourrez-vous pas prendre une baleine d'ici à longtemps

– mais sur ce qu'on dit

– Eh bien, je veux vous apprendre pourquoi on le dit ; c'est que depuis le premier jour où l'on a signalé les baleines, il y a bientôt quatre mille ans, aucun de ces animaux n'a encore eu le temps nécessaire pour égaler en volume ceux les premiers que l'on vit dans les mers polaires. Aussi a-t-il dû aux baleines pendant vingt mille ans, puisqu'une baleine vit dix mille ans, et il a eu raison.

Mais ned Land ne se contenta pas, des baleines apparaissaient à l'horizon.

« Ah ! monsieur, s'écria-t-il, c'est dix baleines, c'est vingt baleines, c'est un troupeau, il y a toute une fortune que ces animaux portent dans leurs flancs ! »

– Pourquoi ne pas demander au capitaine Nemo, la permission d'en ajouter une ou deux, dit Conseil

– C'est une idée, ami, dit ned Land.

Et la vérité qu'on n'attende plus longtemps l'assaut par le panneau de la cuisine. Quelques instants après nous étions, reparaissant sur la plate-forme.

Nemo se tenait à côté du baleinier antarctique, et de bien, un fois – bien sûr, capitaine, se permettait-on lui dire la vérité, ne fut-ce qu'en tournant de son côté ? –

Ned regarde poliment le commandant

– Je pense bien, monsieur Land, dit-il, répondre à votre question par un refus, vous n'ignorez que l'huile de baleine a bientôt disparu de nos approvisionnements.

– Également, répondit le Canadien, mais la baleine franche vaut mieux que la baleine australe, elle est plus riche, sa nature est plus à peu près, tout de même, elle est plus commune, et elle est facile à prendre, car elle nage lentement, ayant la nageoire supérieure plus développée que l'inférieure, ce qui la rend presque immobile.

– Je le sais, monsieur Land, mais je ne chasse pas la baleine franche dans ces parages, parce qu'elle a déserté ces mers boréales, qu'elle fréquente de préférence.

– Où se réfugie-t-elle ?

– Elle émigre vers les mers du Sud, où elle trouve encore un refuge sûr contre les audacieux pêcheurs de notre hémisphère.

– Mais, capitaine, dit Conseil, il me semble que la baleine franche, aussi bien que la baleine australe, appartient à la famille des balénidés ?

– Sans doute, monsieur professeur.

– Alors, si je ne me trompe, on doit trouver dans la baleine franche les mêmes dimensions que dans la baleine australe.

– Peut-être, répondit Nemo, mais je ne le crois pas, car, jusqu'à présent, on a toujours signalé les baleines franches comme étant moins grandes que les baleines australes.

– Eh bien, capitaine, dit-il, si votre temps, ne fut-ce que dans le mètre de vos baleines.

– Oh ! je veux que le malheur aidant, nous puissions mettre la trompe en fuite. Je désire avoir quelque chose à vous offrir de votre espèce.

Ned se baissa à hauteur des épaules, mima un fusil, fit signe à Nemo de regarder, puis il demanda, puis il demanda, puis il demanda encore !

– Voyez, monsieur, ce pauvre baleineau, j'avais raison de dire à ned Land que ce n'était pas la peine de se donner tant de mal, puisque vous avez pour vous faire à l'heure. Voyez-vous à quelques cables le vieux, sa mère, qui paraît nous observer en remuant sa nageoire.

– Oui

– Eh bien, c'est une trompe de cinquante mètres de ces pauvres bêtes ; nous avons trouvé le baleineau, et que j'ai remarqué quelques fois les trompes de deux cent et quelques mètres, ned n'aura pas la peine de la chasser longtemps.

– Eh bien, capitaine, dit-il, si cette trompe, ne fut-ce que dans le mètre de vos baleines.

– Oh ! je veux que le malheur aidant, nous puissions mettre la trompe en fuite. Je désire avoir quelque chose à vous offrir de votre espèce.

Ned se baissa à hauteur des épaules encore une fois. Il mima des coups de harpon, il lançait sans doute des paroles encourageantes à l'animal.

– Eh bien, dit Nemo, nous vous montrerons une chose que vous n'avez jamais vue, on peut dire, on doit dire la baleine, une animal fécond, qu'elle que trouble il soit !

Nemo le dépêchait bien en parlant ainsi. Il s'agissait du baleineau encore à naître, dans la longueur peut-être de sept mètres. La femelle semblait surveiller le bien de son corps, et tâcher aussi que la baleine qu'on ne pouvait que du savoir à la nageoire supérieure, pendue aux mâchoires supérieures, quatre fanons d'une cinquantaine de centimètres, qui valaient pas moins de 20 mètres chacun de longueur et qui pesait plus qu'un kilogramme — était aussi une de grande valeur, plutôt Canard que pêcheur, a aussi pendant longtemps contenu ayant la nageoire encore plus développée à droite qu'à gauche, l'oeil gauche plus petit que le droit et fermant et ouvert, enfin un peu rabougri dans toute la partie gauche.

Cependant, le vent fraîchissait, l'ouragan menaçait toujours, et on n'apercevait pas encore de côtes. Les animaux poursuivaient leur chemin à la trompe de baleine, et se préparaient vraisemblablement à l'attaquer, lorsque des circonstances d'abord, jusqu'à ce jour même aussi, et surtout parce qu'elle pouvait peut-être plus tard, puisque rien n'était que la baleine dans notre vie, et nous l'entendre sur nous à quand elle voudrait.

Il était deux heures d'abord, et le capitaine Nemo monta à bord un grand calme, dans les panneaux furent immédiatement ouverts.

Puis, il nous laissa, et je comprends que pour diriger la chasse [illegible] à bord pendant la [illegible] de nous rapprocher avec

ou suit que la portée supérieure de cette arme très terrible, terminée de crochets recourbés par des cartilages qui soutiennent une belle première, est d'une de baleine, qui se fige en se séparant en pièces de 30 à 4000 kilogrammes

ned Land avait les épaules

l'homme - il n'en point un seul qui les prende ! c'est un fugitif.

- un fugitif, fit Samuel, en reprenant son poste d'observation ; ne le perdons pas de vue, et attendons.

Bientôt trois à quatre nuées furent encore gagnés sur les arabes qui fuyaient cependant avec une prodigieuse vélocité.

- Samuel ! Samuel !, s'écria Kennedy, d'une voix tremblante ! - mes yeux ne me trompent pas !

- que veux-tu dire ?

- C'est lui !

- lui ! reprit le docteur.

Lui disait tout, il n'y avait pas besoin de le nommer.

- C'est lui ! Il est à cheval ! ce ne peut être un autre que lui ! - il a fait un signe de la main ! - Il me voit ! - Il me reconnaît ! - Il me menace ! - Il me montre le poing ! - Il me défie ! - Ah ! misérable ! - Ah ! misérable ! je ne veux pas qu'il échappe à ma vengeance ! - Samuel, Samuel, je ne veux pas qu'il échappe à ma vengeance ! - Et ma femme ! - Et mon enfant ! - Ah ! misérable ! misérable ! - Ah ! misérable ! misérable !

Kennedy, dans un paroxysme de rage impossible à décrire, se roulait sur le sable, en proie à une véritable frénésie.

- Malheureux, mon ami, dit le docteur, en le saisissant par les deux mains, et le forçant à se relever, ne te laisse pas aller à une douleur aussi violente ; il y a plus de résignation que faiblesse dans ton désespoir. Tu as besoin de toutes tes forces, et il n'y a plus de temps à perdre. Dans deux heures, le soleil sera à son plus haut point, et nous ne trouverons pas une goutte d'eau à boire.

- Et mon enfant ! répéta Kennedy, en se relevant avec un mouvement de fureur.

- Ton enfant ! répéta le docteur, en le secouant violemment par les épaules, ton enfant est mort, et ta femme aussi, si tu ne me laisses pas faire ce que je veux faire pour le salut de tous !

Pierrot, je voulus la retenir de nouveau par le vêtement, mais le bâtiment de mon frère, en se balançant, me donna un choc violent qui me fit tomber sur le pont.

Quand nous arrivâmes, le combat était déjà commencé entre les trois grands bateaux et leurs redoutables ennemis, et ceux-ci, voyant les Français qui arrivaient, ouvrirent leurs rangs pour les laisser passer dans le milieu de la ligne. Nous ne nous étions pas trompés, c'était bien la bataille qui était le plus éloignée que les autres bateaux, que nous avions laissé derrière nous. Je distinguais parfaitement, sur le pont de chacun des trois grands bâtiments, l'amiral, reconnaissable à ses deux fanaux verticaux allumés, et à la présence de deux voiles de plus. De l'autre côté, le capitaine Nemo, au dos rentré de protubérances étranges, à la peau gaufrée sur le dos et blanchâtre au ventre. Ses deux gendres et la famille des officiers se tenaient avec lui.

Le navire n'était pas, et il dirigeait lui-même l'ouragan de balles, et son propre sang se mêlait à celui de ses compagnons qui arrivaient.

Tous ces mouvements, comme à la vue d'un monstre qu'il avait, à plusieurs reprises, attaqué avec une extrême violence, les pêcheurs les poursuivaient, et parfois on les pouvait entendre se pousser les uns les autres. Mais lorsque pour le temps sous l'eau, il atteignait la côte, et l'abordait,

quel effet, quel combat, quand lui-même, entièrement [illegible] par battu des mains! Ce navire, il ne fût le représentant pour ainsi dire tout entier par la terrible main du capitaine Nemo! Il se lançait sur ses malheureux, et le frappait de son éperon qui entrait comme dans du beurre! Il parcourait un tronçon du navire avec une rapidité d'animal. Les formidables coups de queue qu'il donnait dans ses flancs, il ne les sentait pas. D'un entonnoir, il courait à l'autre, vivant tabernacle pour ne pas manquer sa proie, allant, venant, en arrière, en avant, droit et puissant, plongeant si le navire allait couler sa route dans le conseil peut-être profond, revenant à la surface du vaste gouffre et respirant à la surface, et les pavillons de ses terribles épaves dans toutes les directions.

Quel carnage! quelle boucherie! quel affreux désordre! quelle confusion de cris et de choses! Quelques-uns, blessés par les [illegible] voulaient fuir à la nage, mais ils revenaient bientôt sur leurs pas, poursuivis par des monstres qui les broyaient dans leurs mâchoires. Les femmes, la tête hors de l'eau, poussaient des cris épouvantables! Ici, un homme, entraîné par un [illegible] disparaissait dans les profondeurs, là, un autre, saisi par un [illegible] était coupé en deux par un coup de queue. Les plus acharnés à la victime leur échappaient, les pouvaient [illegible] leurs nids en feu; mais bientôt, privés de leurs [illegible] ils périssaient misérablement. Ce n'était plus un combat, c'était effrayant.

Pierre Aronnax, la main de nouveau [illegible], regardait la scène de carnage, et le monstre [illegible] qui se nourrissait à la surface des flots.

Les pauvres pêcheurs, et nous nous précipitions parmi eux.

Quel spectacle! la mer était couverte de cadavres mutilés, comme en horribles lambeaux qui leur faisaient comme une cuirasse. Quelques embarcations, blessées ou épouvantées, fuyaient à l'horizon. Nous avons frémi, la mer était rouge dans un rayon de trois ou quatre milles, rayon même [illegible] sang, ce qui n'a rien d'étonnant puisque des animaux ne vivent que dans les conditions que je leur assigne, et respirent [illegible] en rouge le sein de la mer [illegible] à la distance de plusieurs lieues.

Ce n'était rien encore.

– Ce bon, maître Aronnax.

– Ce bon, répondit-il, c'est terrible, en effet, mais je ne suis pas un homme, je suis un savant, et ce que j'ai vu, c'est une [illegible].

– Ah! mon maître d'animaux d'argent, maître Land, les gens maganent [illegible].

– Plaisir mieux notre Zarpa

– Chasse-toi arrière.

Je vis s'avancer le nouveau [illegible] et [illegible] Canadien [illegible] des [illegible], mais son attention fut attirée

– vers [illegible], dit-il

En effet, c'était une belle baleine qui n'avait pas échappé à la dent du carnassier; la pauvre bête, retenue par la [illegible] mort, son ventre dévoré par les dents du terrible animal, la respirait avec effort, relevait encore par son bout sa puissante [illegible] de queue, qui venait de mettre, de quelques minutes, les pêcheurs de la mort.

Le navire se dirigea vers elle.

– Tous les trompes y auront peut-être, dit le capitaine Nemo

Puis sur un signe, le navire se trouva près de la [illegible] mourante qui était de grand espèce et pouvait mesurer 25 mètres de longueur. La baleine était morte, et Conseil y savait [illegible] un regard à [illegible] Nemo [illegible].

Je ne savais quelle était l'intention du capitaine Nemo en venant près de cette baleine. Bientôt je le compris, en voyant deux de ses hommes retirer de la [illegible] du flanc droit de l'animal [illegible] construction: c'était deux [illegible] dans un [illegible]. Ma foi, je ne pus retenir de témoigner ma répugnance. Mais le capitaine me dit qu'il était [illegible], et qu'il était absolument [illegible] de la [illegible] du [illegible] de viande.

Je le quittai, et je fus de son avis. Pendant [illegible] que deux [illegible] [illegible] à bord par les [illegible] [illegible] de la [illegible] dans les [illegible].

4487

qu'à cinq cent pas derrière eu
pieds du roi à peine, car - me
pas à cinq longueurs de che

L'un deux gagna u
terrain pour se rapprocher
Joe ; il allait pourquoi le sai
Kennedy. Tout à coup, la mon
sut d'une balle de sa carabine

Joe ne se retourna m
Deux des arabes entraient par l
se rendraient pas compte, et il,
cheval plus rapidement encor

- que fait-il donc Kennedy.
pas !

- il fait mieux que cela, répondit
l'ai compris ; il a mis de ce
la ligne droite du ballon ! ah
Joe ! nous bouleverons à la ba
bédouins - mais nous nous en
peine -

- à peine, répondit Kennedy.

- baisse ton fusil de côté.

- plus encore !

- cela suffira.

Et des sacs de sable remplissaient entre les
bras de Kennedy.

- tiens toi à l'arrière de la nacelle, et sois prêt
à sauter à bas tout d'une masse ! mais sur ta
vie, ne le fais pas avant mon ordre !

- sois tranquille !

- nous manquerions Joe, et il serait perdu !

- compte sur moi.

Le ballon dominait toujours la troupe
des arabes - Samuel, à l'avant de la nacelle,
tenait l'ancre déjà levée, prêt à la lancer au
moment voulu. Joe avait maintenu sa
distance entre ses poursuivants et lui ; il
fuyait toujours au galop, mais la victoire
gagnait sur lui -

- attention, dit Samuel à Kennedy

- je suis prêt.

- hourra ! Joe ! garde à toi ! cria le docteur
de sa voix la plus retentissante, en jetant l'
ancre, dont les derniers anneaux roulèrent la

Mais je ne pensais, peut-être de plus mauvaise disposition d'esprit dans le capitaine.

Chapitre 13

La Banquise

13 th mars

Le voyage fut rapide le premier jour, il nous vit dans que le Nautilus nous entraînait droit au pôle sud : pendant sur le soixante-cinquième méridien, sa vitesse était grande et je ne demandais à qui il allait ainsi par là. Les latitudes d'alors le pôle sud n'avaient jamais encore été atteint, on y était arrêté pour la première fois par le 51e degré de latitude. Le 13 mars de la zone antarctique correspondait au 15 septembre de la zone arctique, c'était déjà presque l'équinoxe. Je ne voyais donc pas dans quel but le capitaine nous allait jusque là.

13 th mars

Dès le 14 mars, nous rencontrâmes les premiers glaçons flottants par 55 degrés de latitude. Ordinairement, de 200 pieds de glace seulement à couleur blafarde, formaient des sortes de radeaux sur lesquels la mer déferlait.

Le Nautilus se tenait presque constamment à la surface de la mer, il nous fut facile de constater la présence des glaces qui devait nécessairement exister au nord. Nos boussoles avaient dû cesser dans les mers antiques, et savant à quoi s'en tenir, marchait par nous regardait par nous, il ne donna plus aucun doute sur ses glaces.

Je regardais donc avec une certaine émotion cette grande quelques après nous annoncer la présence de blocs plus considérable, véritable continent de glace, dont la latitude s'accroissait aux capricieux de la brume, que les cyclopéens. Je vis de ces blocs, ou les rayons de plus près qui présentaient des jaunes verts, comme si des masses et pénétrait par la surface de leurs d'autres étaient parsemés comme des cristaux améthyste, d'autres qui donnaient aux regards toutes les nuances du plus vaste calédoscope variés, et dans lesquels il semblait qu'un art que la nature pour avoir ses palais de marbre d'émeraude, de cristaux qui l'emportaient du monde par sa richesse, la merveilleuse avec réverbération.

plus nous avancions plus ou des flottants s'accroissaient en nombre et en importance et bientôt nous perdîmes entièrement de vue les mers découvertes d'air dans les pôles de brouillards, de damiers, de passages que nous abandonnaient par leurs cris, et quelques uns nous restaient pourtant, formidables falaises, inébranlables contre la vague sonore venaient s'y poser, et frapper leur base contre la voûte sonore.

Pendant ces quelques jours, et cette navigation au milieu des glaces flottantes, le capitaine Nemo ne fut visible sur la plate-forme ou ne descendait dans l'salon que pour consulter ses instruments de navigation. Je supposais que lui aussi, comme moi, cherchait à fuir les glaces, mais il n'en fut rien. Il aurait voulu [illegible] en dehors, mais il ne voulait pas [illegible] sur les glaces. Il allait droit à elles sans hésiter, comme si [illegible] la patrie. Quelquefois je croyais à manœuvres compliquées pour éviter [illegible] ordre pour me prévenir d'une [illegible] ces masses formidables, dans quelques mètres [illegible] plusieurs milles de longueur sur une hauteur [illegible] glaçons que variaient de 70 à 90 mètres; quelquefois [illegible] barrière de vingt-cinq à 60e degré de latitude, nous ne voyions aucune issue [illegible] sans chercher longue route. Alors le navire [illegible] en diminuant, puis s'arrêtait [illegible] je me tenais [illegible] sans retour, je me [illegible] passer les plus étroites [illegible] que j'imaginais [illegible] de la retrouver devenue libre. Mais [illegible] que nous passions [illegible] les ice-fields [illegible] minces parties de glaces [illegible] sans hésiter, les plaques [illegible] ou quelques brisés, [illegible] de morceaux s'rencontraient [illegible] ordre. — Plusieurs fois [illegible] il dut [illegible] manœuvres quand il dut [illegible] un chemin [illegible] les ice-bergs [illegible] un inextricable [illegible] nous [illegible] et nous [illegible] une mer que la pensée [illegible] variée qu'elle [illegible] incessamment.

Le temps [illegible] nous prend alors, et se maintient [illegible] température a [illegible] au-dessus de zéro; mais [illegible] étaient également [illegible] de fourrures [illegible] mettre aux [illegible] manger et [illegible] plus [illegible] nous [illegible] fournir la [illegible] gibier. Quant à [illegible] nourriture du [illegible], il était également [illegible] par [illegible] appétissants [illegible]. D'ailleurs, j'en [illegible] j'offrais de [illegible] de [illegible] aucun [illegible] de [illegible] nous [illegible] plus [illegible] plus délicat, il [illegible] me maintenait [illegible] supérieur, [illegible] pensais pas à me plaindre.

Les jours [illegible] mon temps, mais cependant nous avions déjà [illegible] nous [illegible] de quelques heures; mais dans nos [illegible] pensais [illegible] nous [illegible] latitude, un jour perpétuel, [illegible] pas pour [illegible] disparaître d'une heure [illegible] Dieu. Il en résulte que trois mois [illegible] peut-être, [illegible] la nuit perpétuelle [illegible] une latitude pareille [illegible] entendons avec un [illegible] [illegible] par des [illegible] de [illegible] la [illegible] les jours par nuit.

16 th mars

Le 16, nous nous approchâmes de plus en plus; nous avions dépassé la latitude des îles New Shetland et des Orcades du sud. Le capitaine Nemo ne dit qu'un instant en [illegible] nous [illegible] par un monde de phoques, mais [illegible] baleines [illegible] dans leur rage [illegible] des [illegible] pensais [illegible] femelles [illegible] avaient fait un [illegible] là où il y avait un [illegible] vivant.

17 th mars

Le 17 mars au matin, nous campâmes le cercle polaire fut franchi sur la [illegible] méridien que le Nautilus suivait imperturbablement. Les glaces étaient moins [illegible] que jamais, mais on [illegible] [illegible] on y trouvait du [illegible].

— Ami, me [illegible], me dit-il, nous sommes au [illegible]

— Devons-nous, répondis-je, aller [illegible] d'une [illegible], c'est que quand il ne pourra pas aller plus loin, il s'arrêtera.

— Je n'en pense pas, répondit-il.

Nous étions, pour [illegible] plus de [illegible] sans [illegible] [illegible] le capitaine [illegible] ou ne devait franchir la [illegible], le capitaine [illegible] les glaces étaient plus belles que jamais; elles affectaient les formes les plus [illegible]. Tantôt on voyait [illegible] de [illegible], nous [illegible] arêtes et [illegible] d'obélisques, à [illegible] [illegible], tantôt par des [illegible] [illegible] d'une [illegible] [illegible] [illegible]

poursuivre du vol.

A l'hospital du docteur, brusquement arrêté son élan à la ligne du ballon ; l'amarre en portée - Samuel le suivait à au moment où Joe paraissait

- Hello, où a-t-il à Kennedy

Et le ballon, subitement plus d'un tiers supérieur à valeur à une vingtaine pied Joé se cramponna fortement pendant les grandes oscillat. à subir ; puis grimpant au filet, il parvint à la haute balustrade, et tomba dans le compagnon.

Les arabes avaient pour surprise et de rage ; ils n'avaient pas eu leur être enlevé au vol. Ils étaient déjà loin, et leurs cris se l'espace.

- mon maître ! monsieur Dick Joé !

- Sauvé ! Sauvé !

- parbleu, fit le docteur qui avait repris sa tranquille impassibilité.

Mais Joe était presque nu ; un bras ensanglanté, son corps couvert de meurtrissures la pâleur, épuisait tout ce qu'il avait souffert. Samuel le pansa sa blessure avec le plus grand soin ; et il fut transporté dans la tente.

Il revint bientôt de son évanouissement, demanda un verre d'eau de vie, que Samuel crut ne pas devoir lui refuser ; Samuel n'était pas un homme à traiter comme tout le monde - Une fois le reconfortant absorbé, il serra la main de ses deux compagnons, et se délivra prêt à raconter son histoire

Mais le docteur ne voulut pas le lui permettre, et Joe, tomba dans un profond sommeil, dont il paraissait avoir un grand besoin, et qui devait le remettre tout à fait.

pendant ce temps, le Victoria prenait une ligne oblique vers l'Ouest, et sous l'effort d'un vent toujours croissant, après

d'une lumière qui enflammait les cimes.

Et l'on alla au milieu des détonations, des ébranlements, à ce grand cultre de glace, dont l'épaisseur aurait pu rompre le rencontre le plus immédiat. Quand par hasard il se mettait, nous étions sous l'eau, le bruit prenait une intensité effrayante, se répercutait dans le sein profond de l'océan, et excitait des tempêtes véritables de vagues dans la sérénité Groenlandaise, où nous étions plongés. Et pendant ces instants où tout semblait devoir nous engloutir, nous restions calmes et impassibles devant le péril.

Ainsi donc nous parvînmes à nous créer comme provisoirement un abri au milieu de ces montagnes flottantes, dont nous ne pouvions pas prévoir la fin. Mais l'ordre naturel commençait à s'établir peu à peu dans les esprits, et chacun, à son poste, s'organisait. Les moindres ressources de la science furent mises en usage, et nous étions prêts à soutenir un long siège, lorsque l'hiver arriva. Le soleil disparut de dessus l'horizon, et nous ne le revîmes plus. Nous allions donc entrer dans cette longue nuit polaire, pendant laquelle la température descend souvent à 40 et 50 degrés au-dessous de zéro. Mais nous étions préparés à ce froid, et nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour le combattre. Nos habitations, bien closes, bien calfeutrées, bien chauffées, nous mettaient à l'abri de ses atteintes. Nous avions des vêtements de fourrures, et nous ne sortions que pour faire de l'exercice, ou pour chasser les ours blancs, dont la chair nous était très salutaire.

Pendant toute cette période, le thermomètre descendit souvent à 40 degrés au-dessous de zéro, et même quelquefois à 73 degrés. Mais alors le calme régnait dans l'atmosphère, et nous supportions sans trop de souffrance ces basses températures. Quand le vent soufflait, il nous apportait des tourbillons de neige si épais, que nous ne pouvions pas apercevoir à deux pas de nous. Il fallait alors rester dans nos cabanes, et attendre patiemment que la tempête eût cessé. Nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents de toutes sortes, et nous n'eûmes à déplorer aucun malheur.

Pendant ces longues journées d'hiver, nous ne restions pas inactifs. Nous nous occupions à nous créer des distractions, à tuer le temps, à chasser l'ennui, qui, sous ces latitudes, est le plus redoutable ennemi des voyageurs. Nous avions apporté avec nous des livres, des journaux, des revues, et nous les lisions et relisions avec un intérêt toujours nouveau. Nous avions aussi des instruments de musique, et nous nous livrions à des concerts, dans lesquels nos oreilles étaient souvent cruellement déchirées. Nous organisions des jeux de toutes sortes, des exercices gymnastiques, des courses sur la glace, des luttes, des combats à coups de poings, etc. Enfin, nous avions établi un théâtre, où nous jouions des pièces de notre répertoire, et où nous remportions de véritables succès.

Ainsi le 20 mars arriva, mettant un terme à nos souffrances. Le froid commença à diminuer, et nous vîmes bientôt reparaître le soleil, qui, pendant quelques jours, ne fit que raser l'horizon, et nous montrer sa face rougeâtre. Puis, peu à peu, il s'éleva davantage, et nous inonda de ses rayons bienfaisants. Alors nous pûmes songer à nous mettre en route, et nous préparer à quitter notre prison de glace. Nos chiens, qui avaient pris leurs ébats pendant la mauvaise saison, furent attelés à nos traîneaux, et nous fîmes quelques excursions dans les environs, afin de nous habituer à leur service. Nous nous assurâmes que nos provisions étaient suffisantes, et nous nous préparâmes à partir dès que la température le permettrait.

Le 4 mai, le thermomètre centigrade marquait 10 degrés au-dessous de zéro, et le baromètre 0,76 millimètres. Le ciel était pur, et le soleil brillait d'un éclat incomparable. Nous jugeâmes que le moment était favorable pour nous mettre en route, et nous donnâmes l'ordre du départ. Nos chiens furent attelés à nos traîneaux, et nous nous dirigeâmes vers le sud, en suivant la côte occidentale de la terre de Grinnell. Nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents de toutes sortes, et nous n'eûmes à déplorer aucun malheur.

Pendant toute cette période, le thermomètre descendit souvent à 40 degrés au-dessous de zéro, et même quelquefois à 73 degrés. Mais alors le calme régnait dans l'atmosphère, et nous supportions sans trop de souffrance ces basses températures. Quand le vent soufflait, il nous apportait des tourbillons de neige si épais, que nous ne pouvions pas apercevoir à deux pas de nous. Il fallait alors rester dans nos cabanes, et attendre patiemment que la tempête eût cessé. Nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents de toutes sortes, et nous n'eûmes à déplorer aucun malheur.

Pendant ces longues journées d'hiver, nous ne restions pas inactifs. Nous nous occupions à nous créer des distractions, à tuer le temps, à chasser l'ennui, qui, sous ces latitudes, est le plus redoutable ennemi des voyageurs. Nous avions apporté avec nous des livres, des journaux, des revues, et nous les lisions et relisions avec un intérêt toujours nouveau. Nous avions aussi des instruments de musique, et nous nous livrions à des concerts, dans lesquels nos oreilles étaient souvent cruellement déchirées. Nous organisions des jeux de toutes sortes, des exercices gymnastiques, des courses sur la glace, des luttes, des combats à coups de poings, etc. Enfin, nous avions établi un théâtre, où nous jouions des pièces de notre répertoire, et où nous remportions de véritables succès.

Ainsi le 20 mars arriva, mettant un terme à nos souffrances. Le froid commença à diminuer, et nous vîmes bientôt reparaître le soleil, qui, pendant quelques jours, ne fit que raser l'horizon, et nous montrer sa face rougeâtre. Puis, peu à peu, il s'éleva davantage, et nous inonda de ses rayons bienfaisants. Alors nous pûmes songer à nous mettre en route, et nous préparer à quitter notre prison de glace. Nos chiens, qui avaient pris leurs ébats pendant la mauvaise saison, furent attelés à nos traîneaux, et nous fîmes quelques excursions dans les environs, afin de nous habituer à leur service. Nous nous assurâmes que nos provisions étaient suffisantes, et nous nous préparâmes à partir dès que la température le permettrait.

Le 4 mai, le thermomètre centigrade marquait 10 degrés au-dessous de zéro, et le baromètre 0,76 millimètres. Le ciel était pur, et le soleil brillait d'un éclat incomparable. Nous jugeâmes que le moment était favorable pour nous mettre en route, et nous donnâmes l'ordre du départ. Nos chiens furent attelés à nos traîneaux, et nous nous dirigeâmes vers le sud, en suivant la côte occidentale de la terre de Grinnell. Nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents de toutes sortes, et nous n'eûmes à déplorer aucun malheur.

Pendant ces longues journées d'hiver, nous ne restions pas inactifs. Nous nous occupions à nous créer des distractions, à tuer le temps, à chasser l'ennui, qui, sous ces latitudes, est le plus redoutable ennemi des voyageurs. Nous avions apporté avec nous des livres, des journaux, des revues, et nous les lisions et relisions avec un intérêt toujours nouveau. Nous avions aussi des instruments de musique, et nous nous livrions à des concerts, dans lesquels nos oreilles étaient souvent cruellement déchirées. Nous organisions des jeux de toutes sortes, des exercices gymnastiques, des courses sur la glace, des luttes, des combats à coups de poings, etc. Enfin, nous avions établi un théâtre, où nous jouions des pièces de notre répertoire, et où nous remportions de véritables succès.

Ainsi le 20 mars arriva, mettant un terme à nos souffrances. Le froid commença à diminuer, et nous vîmes bientôt reparaître le soleil, qui, pendant quelques jours, ne fit que raser l'horizon, et nous montrer sa face rougeâtre. Puis, peu à peu, il s'éleva davantage, et nous inonda de ses rayons bienfaisants. Alors nous pûmes songer à nous mettre en route, et nous préparer à quitter notre prison de glace. Nos chiens, qui avaient pris leurs ébats pendant la mauvaise saison, furent attelés à nos traîneaux, et nous fîmes quelques excursions dans les environs, afin de nous habituer à leur service. Nous nous assurâmes que nos provisions étaient suffisantes, et nous nous préparâmes à partir dès que la température le permettrait.

Le 4 mai, le thermomètre centigrade marquait 10 degrés au-dessous de zéro, et le baromètre 0,76 millimètres. Le ciel était pur, et le soleil brillait d'un éclat incomparable. Nous jugeâmes que le moment était favorable pour nous mettre en route, et nous donnâmes l'ordre du départ. Nos chiens furent attelés à nos traîneaux, et nous nous dirigeâmes vers le sud, en suivant la côte occidentale de la terre de Grinnell.

- Hourra, hurrah hurrah.
- Vive,
- Et votre capitaine aussi, n'a plus peur
- Et bien
- Plus un mauvais garçon
- Jamais
- Excepté que c'est la banquise recommence, et que peut-être ne pourra-t-on pas regagner le bord. Il peut être très probable, mais que disait-il à ce sujet ? Il disait que la nature, et ses obstacles, et le froid, et la glace, et la neige, et tout ce qui pouvait nous arrêter, n'était rien pour des Français, et qu'il fallait marcher, marcher toujours, marcher encore, et que nous arriverions.
- Bien dit, je veux le croire aussi, mais dites-moi, vous qui avez de l'instruction, vous qui savez tout, vous qui avez lu tous les livres, vous qui savez tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde, dites-moi, dites-moi, est-ce que nous arriverons ? Est-ce que nous pourrons revoir la France, nos familles, nos amis, nos maisons, nos rues, nos boulevards, nos cafés, nos théâtres, nos femmes ? Est-ce que nous pourrons revoir tout cela ? Est-ce que nous pourrons nous battre encore sur les remparts ? Est-ce que nous pourrons nous battre encore sur les remparts ? Est-ce que nous pourrons nous battre encore sur les remparts ?
- Oh ! Oh ! Oh !

au milieu, espérait-il en trouver une pour, après mille efforts pour lutter contre les flots, venir enfin reprendre de la longueur dans nos mains, quand arrivée à portée de la voix, nous entendîmes le capitaine s'écrier : « Nous ne pouvons plus tenir, nous allons sombrer ! » Et, en effet, le navire s'inclinait de plus en plus sur tribord, et il y avait bien lieu de craindre qu'il ne fût entraîné par le poids de la mâture. Cependant, à bord, on ne désespérait pas encore. Le second, qui ne voulait pas abandonner son navire, avait fait couper les haubans du grand mât, qui, en tombant, avait entraîné le mât de misaine. Ces deux mâts, ainsi débarrassés, se relevaient à chaque oscillation du bâtiment, et battaient violemment les flancs du navire. Mais, à moins de les scier, on ne pouvait songer à les abattre complètement, et, d'ailleurs, ils servaient encore à maintenir le bâtiment contre le vent.

Le jour naissant vint enfin. Il montra le navire dans un état déplorable. Les mâts, avec leurs vergues, leurs voiles et leurs cordages, battaient contre les flancs du bâtiment, menaçant de les défoncer. Il était donc urgent de couper ces mâts, qui devenaient un danger de plus pour le navire. Ned Land, armé d'une hache, se disposait à exécuter cette manœuvre, lorsque le capitaine Hull, s'approchant de nous, nous dit :

— Monsieur Aronnax, voulez-vous me rendre un service ?

— Parlez, capitaine, répondis-je, tout ce qui est en mon pouvoir...

— Votre bras vaut mieux que votre hache, me dit-il, en me montrant le grand mât.

— Je vous comprends, monsieur, répondis-je, et je vais vous débarrasser de ce mât.

Le capitaine Hull me regarda d'un air qui semblait dire : « Nous verrons bien ! »

Je montrai à Ned Land ce que je voulais faire, et, muni d'une hache, je me hissai sur le gaillard d'arrière, qui était encore libre de tout débris.

Mais, avant de commencer mon travail, je voulus prendre quelques précautions pour assurer ma retraite. Je savais combien les mâts, en tombant, allaient remuer ce massif mouvant des vagues, et je craignais que mes compagnons ne fussent entraînés par eux. Je les engageai donc à se tenir prêts à me rejoindre sur le grand hunier, dont les voiles étaient encore serrées sur leurs vergues.

Ned Land, Conseil et moi, nous nous dirigeâmes vers la poupe, et, à coups de hache, nous nous frayâmes un chemin à travers les bastingages. Ce travail fut assez long, car

des traces de leurs grands prédécesseurs.

Si c'était vrai, j'en étais arrivé à être plus audacieux que le capitaine Nemo ! Pierre Nemo ! Jamais peur ! Va, le capitaine Farragut méritait mieux que lui, il fallait emporter dans son suprême cri un nom sans reproche au vent.

– Ou nous nous noierons tranquillement, dit le capitaine, nous n'allons pas perdre une minute.

Le capitaine Nemo appela, deux hommes apparurent. Ils s'entretinrent quelques instants, il est que le petit homme fut pressé d'avoir, car quand Nemo lui proposa un tuyau naturel, il ne lui laissa même pas achever sa phrase.

Du reste, que pouvions-nous faire ? Nous n'avions qu'à nous incliner, à nous confier à la Providence, à nous laisser emporter par le courant, à nous abandonner à la mort. Nemo nous montra deux de ses hommes occupés à la remplir de l'eau pour la submerger.

Pour nous ! Si jamais agonie se terminait à une hauteur prodigieuse pour témoigner d'un esprit prodigieux, ce furent les miennes.

– Venez, monsieur, dit-il, vous me suivrez, je pense que vous allez au pôle, mais il est certain que vous n'en revenez pas.

Et mon Dieu quitta la plate-forme, et entra dans sa cabine, pour ne pas savoir ma malheureuse, dit-il.

Cependant les préparatifs étaient continués, les puissantes pompes du Nautilus rejetaient au dehors des torrents d'eau, et le navire prenait de la gîte, mais très peu. Il tenait à l'horizon par un angle de 45°, la boussole, qui ne trompait pas, mais qu'il fallait consulter d'abord sur le canot.

Cependant Nemo me prévint que les premiers glaçons allaient apparaître, et qu'il était temps de rentrer. Je pris un dernier coup d'œil sur le magnifique salon, la formidable bibliothèque que nous allions perdre. Le temps était clair alors, l'atmosphère assez pure, mais la froidure très vive, étant donné la température des eaux, mais rien à craindre pour l'instant. Il était supportable, et nous pouvions le subir pendant plusieurs jours sur la plate-forme, avant de gagner les régions polaires.

Une dizaine d'hommes de l'équipage vinrent alors sur la plate-forme, et armés de pics, ils commencèrent à briser la glace autour du Nautilus, de manière à dégager complètement la carène. Des blocs qui l'entouraient. Ils furent rejetés sur la surface. Avec quelques mètres d'eau nous aurions pu naviguer, mais il n'y avait que peu d'épaisseur de la glace sur laquelle nous flottions. Aussi, dès que le Nautilus eut pénétré dans une couche plus épaisse, il s'arrêta, et les préparatifs de submersion furent terminés.

Nous prîmes alors congé de Nemo, qui nous reconduisit à la porte de son salon. Je le vis entraîner Conseil vers un des panneaux, et lui montrer un modèle de cet appareil, dont il avait déjà parlé, et qui devait nous servir à nous échapper. Mais je n'eus pas le temps de faire une observation à mon compagnon, car Nemo m'entraîna dans la chambre qui précédait la sienne, et qui était pour moi.

Là, mon premier regard fut pour le chronomètre. Il marquait 4 heures du soir. Nous avions déjeuné, puis dîné, et il me semblait que j'avais bien faim. Mais on ne vivait pas impunément pendant quarante-huit heures sur les réserves du Nautilus, et il fallait songer à se refaire.

Je vis sur la table la moitié des mets que j'avais goûtés le matin, et je me mis à manger machinalement. Nemo entra.

– Monsieur, me dit-il, je vous laisse libre dans votre chambre et dans votre salon. Votre cabine est à votre disposition, et je désire savoir si elle ne laisse rien à désirer.

Je me levai, et remerciai mon hôte.

– Monsieur, répondit-il, je vous ai conduit dans cette chambre, afin que vous puissiez vous reposer. Vous y trouverez votre lit, votre vêtement de nuit, tout est à votre disposition. Je vous ai donné cette chambre, parce que c'est la plus éloignée de la mienne, et de celle de mes hommes. Vous y serez à l'abri de tout dérangement.

Je répondis à Nemo que tout était parfait, et que je ne voyais rien à désirer.

– Monsieur, reprit-il, je vous ai dit que vous seriez libre dans votre chambre, et vous le serez. Nous ne fermons jamais nos portes, et si vous désirez visiter le Nautilus, je suis à votre disposition pour vous accompagner.

Je remerciai Nemo, et je déclarai que je ne désirais rien tant que de voir ce qu'il y avait sous les yeux de cet étrange navire, qui pouvait défier les recherches de la science moderne.

Nemo me demanda si je désirais déjeuner immédiatement. Je répondis que je ne me sentais pas encore disposé à faire un repas, et que je voulais d'abord voir ma chambre.

Nemo me fit passer dans la pièce qui précédait la sienne, et je me trouvai en face d'une assez vaste chambre, bien éclairée, bien aérée, et dont le confortable me fit plaisir à constater. Un large divan occupait le fond, et il était facile de voir qu'il était fait pour un long repos, et non pour un sommeil de quelques heures. Des étoffes moelleuses, des fauteuils commodes, une table de travail, sur laquelle quelques livres étaient déjà ouverts, et qui, pour la première fois, ne traitaient pas de la mer, une batterie de cuisine, et de table, d'argent, et de cristal, bien garnie, bien fournie, et dont un maître d'hôtel aurait été fier, un plafond lumineux, qui répandait la lumière du jour sur tous les objets, et qui, pour la première fois, ne me faisait pas regretter la lampe du salon, une pendule, qui marquait 4 heures du soir, et qui était évidemment réglée sur celle du salon, un magnifique baromètre,

que la banquise se brisait peu à peu en immenses pans. Brusquement, une allure démentielle de glaces. Quelle tempête!

Je me recouchai peu. Je restai des yeux le manomètre; mon immersion. Toujours pareille une longue absence, de ne revenir à quelques pieds au-dessus une longue ligne de glace qui obstruait mon horizon électrique. C'était la banquise qui s'abaissait au dessus et au dessous de nous, à mesure que nous avancions vers le sud.

Mon inconscient avait pendant plusieurs heures. Je regardai ma montre, à une heure du matin, 22 mars; la pendule du salon marquait même parole. La nuit bien, dehors.

Chapitre 14.
Le Pole Sud

Quelques secondes plus sur la plate-forme, et je descends dans cette immense salle! Oui! Libre, quelques glaçons épars sous une voûte sombre à peine quelques îles larges au loin un horizon clair, sans fin. Des poissons variés se jouaient dans les eaux qui baignaient les flancs du Nautilus entiers au vent doux, une mousse d'écume légère, dans les airs. Le thermomètre apporté, ne donnait que moins trois degrés centigrades. C'était une vraie printemps relatif inespéré dernière cette banquise de glace, sous le vigueur les premiers propos d'abonger à mon gaz à l'horizon du nord!

– La nuit bien, monsieur, la nuit bien.

– Mais comment nous au pole

– Il faut attendre midi. mais former le point.

– Mais le soleil se montrera-t-il

– Si peu qu'il se montre, ma mission sera

plusieurs du matin de véritables, le second, comme, se trouve pas

tard à notre rejoindre sur la plate-forme.

– Il le mérite, m'avait dit Conseil, et à pousser le capitaine Nemo!

– Le génie du pole.

A Dieu mêlée de nous élevait dans le ciel une masse, un bloc, blanc de neige mais qu'à sa forme, il était sans doute de monumental pour ne pas rester une île de glace. Sa forme indéfiniment diverse mais mobile. C'était un blot, pittoresque, qui pouvait nous servir à l'atterrissement. Si s'élevait quelques pieds au-dessus des flots, et c'est vers lui que le Nautilus s'avançait dans une mer absolument tranquille, avec une prudence pour ne pas heurter quelque masse immergée sous l'eau.

Une heure après, nous l'avions atteint. Deux heures après nous en avions fait le tour, presque, et mon instinct m'avait pas trompé, c'était bien une île, mais le résultat d'une longue volcanique, mais le noyau d'une mer

d'une heure après, nous étions à l'ouest, cela à dire sur la plate-forme; le capitaine, portant sa hauteur méridienne; le second et moi, nous observions. Je ne savais pas vu midi bord. Si on pouvait croire que il ne voulait pas se découvrir publiquement.

Le moment de disparaître, je me contentai alors notes; je regardais le manomètre.

– Capitaine, dis-je à mon, a vous l'honneur de mettre le premier sur le pole.

– Oui, monsieur, et elle terre, qu'aucun être humain ne a foulé encore, je peux le faire suivi.

Et je sautai, mon cœur battait à bond. une vraie émotion me mettait sur le pas sur une terre. La première fois peut-être depuis que il y a cette mon mouvement. Debout, les bras croisés sur ma poitrine, je regardais, j'écoutais, et avant d'aller à la quête du pole.

Cinq minutes, il resta ainsi, perdu en lui-même, et dans une sorte d'extase que je ne voulais troubler.

– Quand vous voudrez, monsieur

Je tressaillis à la voix, au moment où mes deux yeux se portaient sur le capitaine Nemo!

– Le génie du pole.

Il était là, à quelques pas de moi, sur ce point inconnu où aboutissaient tous les méridiens du globe, sur ce point où disparaissent toutes les différences de longitude, où se confondent tous les climats, et d'où s'échappent toutes les directions! Il était là, froid, impassible, prêt à subir une volonté qu'il ne connaissait pas, prêt à obéir à un caprice de son commandant! Et, machinalement, je me retournai vers l'homme qui avait fait ce pas immense, vers le mystérieux personnage dont la vie entière m'était inconnue, et qui semblait vouloir me cacher jusqu'à son nom! Et, machinalement, je me retournai vers l'homme qui avait fait ce pas immense, vers le mystérieux personnage dont la vie entière m'était inconnue, et qui semblait vouloir me cacher jusqu'à son nom!

Mais sous son regard clair, profond, pénétrant, sous l'empire d'une contention extraordinaire de toutes ses facultés concentrées dans un seul mot, dans un seul geste, je me contins. Je baissai devant lui cet homme qui n'avait pas à répondre aux questions des autres hommes, et je me dis que, si il cachait son nom au monde, il devait avoir de bonnes raisons pour cela, et que désormais je devais moins que jamais chercher à le connaître.

Alors, tournant le dos à cet homme qui m'intimidait, je portai mes regards sur cette partie du globe, inabordable jusqu'à ce jour, où nul navire, pas même le Nautilus, n'avait encore paru.

Au nord, à l'horizon, s'étendait une vaste mer de glaces, d'un aspect merveilleusement pittoresque. Les unes, d'un vert sombre, les autres, d'un blanc éclatant, semblaient taillées à facettes, comme de gigantesques pierres précieuses, et d'autres, encore, mêlaient à leurs cristaux les reflets de la lumière. Plus loin, sur un plan plus élevé, s'étageaient des masses confuses de neige, sur lesquelles se jouaient les teintes roses du matin. Plus loin encore, des vapeurs indécises, qui prenaient des formes fantastiques, se déroulaient sur les flancs de montagnes lointaines, dont la cime se perdait dans les hautes régions de l'atmosphère. Et, enfin, au-dessus de tout cet horizon de glaces, de neige et de vapeurs, se dressaient, à une hauteur de 4 à 5 000 mètres, des pics, des aiguilles, des dômes, des pyramides, dont la base était presque constamment cachée par les brumes, mais dont les sommets, dégagés de tout nuage, apparaissaient dans une netteté merveilleuse.

Au milieu de ce vaste hémicycle, le pole Sud, lui-même, était occupé par un énorme monticule de glace, qui lui faisait comme une couronne de montagnes. Sa circonférence mesurait, à mon estime, deux à trois milles, et il était presque entièrement entouré par la terre, qui formait autour de lui comme un immense rempart. Quelques îlots, situés à quelques encablures, se montraient çà et là, sortant à peine de la mer, et, sans doute, la base de ce continent polaire, dont les hautes cimes apparaissaient au-dessus de l'horizon.

Je cherchai à découvrir les traces de quelques animaux, qui, sans doute, habitaient ces régions désolées, mais je ne vis que quelques oiseaux de l'espèce des pétrels, et des phoques, dont le nombre était considérable. Ces derniers, couchés sur les glaces, nous regardaient passer, en faisant entendre leurs voix mélancoliques, et semblaient se préparer à nous disputer notre approche.

Cependant, la température était très supportable, et, sous l'influence d'un soleil qui, à midi, ne décrivait que de très longues courbes à l'horizon, il se produisait même quelques dégels, dont le bruit était semblable à celui d'une forêt ébranchée par la cognée du bûcheron. Ce n'étaient pas des avalanches, ni des éboulements, mais des chutes verticales, qui se faisaient autour de nous, à mesure que les glaces inférieures, minées par les eaux, s'écroulaient, et dont les grandes masses, se détachant avec un craquement épouvantable, bondissaient, se brisaient, et, se culbutant les unes sur les autres, jetaient au loin leurs échos effrayants.

Cependant, la mer, dans ces parages, était encore très poissonneuse. Elle nourrissait de nombreuses variétés de cétacés, qui, pour la plupart, appartenaient aux espèces les plus perfectionnées. Je vis passer des troupeaux de baleines australes, au museau bombé, qui jouaient dans les lames, et dont les longues nageoires battaient la mer avec une force prodigieuse. Puis, des cachalots macrocéphales, sortes de monstres informes, armés d'une mâchoire formidable, qui, à eux seuls, font la guerre à toute une tribu de mammifères marins, et dont l'apparition dans un troupeau de phoques ou de dauphins détermine une véritable panique. Puis, des hyperoodons, sortes de dauphins, à bec allongé, qui se jouaient dans les eaux, et dont quelques-uns, s'élançant hors de l'élément liquide, retombaient lourdement sur la mer, comme des corps inertes. Puis, enfin, des bandes de narvals, ou licornes de mer, animaux de sept à huit mètres, armés de leur défense conique, sortes de demi-lances d'ivoire, qui, détachées de la mâchoire supérieure de ces cétacés, atteignent quelquefois une longueur de dix pieds. Quelle tempête!

Je ne me trompais pas. Je voyais des yeux le manomètre; mon immersion. Toujours pareille une longue absence, de ne revenir à quelques pieds au-dessus une longue ligne de glace qui obstruait mon horizon électrique. C'était la banquise qui s'abaissait au dessus et au dessous de nous, à mesure que nous avancions vers le sud, et allait en s'amoindrissant.

Mon inconscient avait pendant plusieurs heures. Je regardai ma montre, à une heure du matin, 22 mars; la pendule du salon marquait même parole. La nuit bien, dehors.

10
22 mars

Ce document est la propriété exclusive de Jules Verne. Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation préalable.

qu'on a appelé les vautours de l'océan, les cormorans et des pétrels géants, parmi lesquels je remarquai le plus grand de tous, le quebranta-huesos grand comme un pingouin, à bec arqué, et dont l'envergure atteint jusqu'à quatre mètres et demi.

Puis en montant, nous arrivâmes à une région couverte par la neige de mai 1901, mêlé de verglas qui pendait aux rochers, quelques-uns de ces glaçons, lancés contre nous par la tempête, se brisèrent sur nos vêtements, et nous forcèrent à nous abriter derrière un rocher pour échapper à leurs coups. Le froid devint si vif, que je ressentais à chaque instant dans les pieds et dans les mains des douleurs intolérables, comme si on m'enfonçait des épingles dans la chair. Je me mis à courir, à sauter, à me frapper les bras contre le corps, mais rien ne me réchauffait. Mes compagnons souffraient comme moi, et nous marchions tous les quatre, courbés en deux, sans nous parler, pour ne pas perdre notre souffle.

Enfin nous atteignîmes le col, et nous nous arrêtâmes, éblouis par la blancheur éclatante de la neige. Devant nous, à droite et à gauche, s'élevaient des montagnes de glace, dressant leurs pics aigus dans le ciel pâle, et derrière nous, à perte de vue, s'étendait l'océan, dont on ne distinguait pas la limite, tant la brume était épaisse. Elle montait de la mer comme un rideau immense, cachant l'horizon, et nous ne savions pas si nous allions descendre dans la plaine ou dans l'eau.

Le capitaine Hans, qui connaissait la mer, et prévoyait bien qu'une tempête allait éclater, nous ordonna de nous hâter, mais nous étions épuisés de fatigue, et nous ne pouvions pas marcher plus vite. Nous nous arrêtâmes donc, et nous mîmes à manger, pour reprendre des forces.

Le repas fini, nous nous remîmes en route, et nous descendîmes rapidement la pente opposée. Bientôt nous entrâmes dans la brume, qui nous enveloppa de ses flocons glacés, et nous fûmes obligés de nous tenir par la main, de peur de nous perdre les uns les autres. Nous ne voyions plus rien autour de nous, pas même nos pieds, et nous avancions au hasard, sans savoir si nous allions vers la mer ou vers la terre.

Tout à coup, Hans s'arrêta, et nous dit :

— Entendez-vous ?

Nous écoutâmes, mais nous n'entendîmes rien.

— Écoutez encore, dit-il.

Nous prêtâmes l'oreille, et nous crûmes entendre comme un bruit de voix lointaines, mêlé à des aboiements de chiens.

— Ce sont des hommes, dit Hans.

— Des hommes ! répétai-je, stupéfait.

— Oui, reprit-il, des hommes qui viennent à notre rencontre.

Je ne pouvais croire à ce que j'entendais, et je me demandais si mon imagination ne me jouait pas quelque tour, si ce n'était pas un écho qui répétait les cris de mes compagnons, ou bien encore si nous n'étions pas le jouet d'une hallucination. Mais non, je ne me trompais pas, j'entendais bien des aboiements de chiens, et des voix humaines qui se rapprochaient de plus en plus.

Bientôt, en effet, nous vîmes apparaître, à travers la brume, des formes vagues qui semblaient gigantesques, et qui s'avançaient lentement vers nous. Puis, à mesure qu'elles se rapprochaient, elles prirent des contours plus nets, et nous reconnûmes enfin des hommes montés sur des chiens.

Ils étaient neuf, tous vêtus de fourrures épaisses, et coiffés de bonnets de peau de phoque, dont les oreillons retombaient sur leurs épaules. Ils avaient de longues barbes, et leurs cheveux, qui tombaient jusqu'à leurs sourcils, étaient hérissés de glaçons. Ils étaient armés de fusils à deux coups, et de couteaux à large lame, qu'ils portaient à la ceinture. Leurs chiens, de grande taille, ressemblaient à des loups, et tiraient de toutes leurs forces sur leurs attelages.

Quand ils nous aperçurent, ils s'arrêtèrent brusquement, et nous crûmes un instant qu'ils allaient nous tirer dessus. Mais Hans leur cria quelques mots dans une langue que je ne connaissais pas, et ils nous répondirent par des cris joyeux. Puis ils descendirent de leurs traîneaux, et s'approchèrent de nous avec empressement.

Hans leur parla longtemps, et leur raconta notre histoire, car ils nous regardaient avec curiosité, et nous faisaient des questions auxquelles nous ne comprenions rien. Ils nous offrirent à manger, et nous partageâmes avec eux notre repas. Ils nous donnèrent aussi de l'eau-de-vie, qui nous réchauffa un peu, et nous nous sentîmes bientôt plus forts.

Hans leur demanda alors s'ils connaissaient le capitaine Hatteras, et s'ils savaient où il était. Ils répondirent qu'ils ne l'avaient pas vu, mais qu'ils avaient entendu parler de lui, et qu'ils savaient qu'il était descendu au pôle Nord.

— Et le Forward ? demanda Hans.

— Le Forward, répondirent-ils, est à la mer, à quelques milles d'ici, dans une baie où il a trouvé un refuge contre les glaces.

— Et le docteur Clawbonny ? demandai-je à mon tour.

— Le docteur Clawbonny est avec le capitaine Hatteras, répondit Hans.

— Et Johnson ? dit Simon.

— Johnson est avec eux.

— Et Bell ? dis-je.

— Bell est mort, répondit Hans.

Ces mots me firent mal au cœur, et je ne pus retenir mes larmes. Bell était mort ! Ce brave garçon, qui s'était dévoué pour nous, qui nous avait sauvés tant de fois, qui était notre ami à tous, il était mort, et nous ne le verrions plus ! Je pleurai longtemps, sans pouvoir me consoler, et mes compagnons, touchés de ma douleur, pleurèrent avec moi.

Hans, qui était plus maître de lui, nous consola, et nous dit que nous devions remercier Dieu de nous avoir conservé tant d'autres, et nous espérer que Bell ne serait pas le dernier de notre équipage qui périrait dans cette terrible expédition.

Puis il nous apprit que le capitaine Hatteras, après avoir atteint le pôle Nord, était revenu sur ses pas, et avait hiverné à quelques milles de la baie où le Forward était à l'ancre. Il nous dit que le docteur Clawbonny était resté avec lui, et que tous deux se portaient bien. Quant à Johnson, il était parti avec les Esquimaux, pour chercher du secours, et il devait revenir bientôt avec des traîneaux et des chiens.

Nous étions donc sauvés ! Nous allions revoir nos amis, nous reposer, nous réchauffer, manger à notre faim, dormir sans crainte ! Je ne pouvais croire à notre bonheur, et je me demandais si je ne rêvais pas.

Mais Hans nous fit signe de remonter sur nos traîneaux, et nous nous installâmes tant bien que mal, serrés les uns contre les autres, pour nous garantir du froid. Les chiens partirent au galop, et nous descendîmes rapidement la pente opposée.

Après avoir fait deux milles sur la côte, nous fumes arrêtés par une roche de prodigieuse, sur laquelle plusieurs des marsouins formidables nous environnaient de tous côtés.

– Bon ! fit Conseil, un troupeau de baleines !

– Non, ami Conseil, un troupeau de moines.

– Ils ne battent alors

– Ils le battent vif le poisson.

– Maître, il faut voir cela, reprit-il.

– Il faut le voir, Conseil.

Et nous voilà poursuivant les singes vociférants et nous fûmes aperçus par les habitants des étangs, et sur des pierres rendues très glissantes par la glace, plusieurs fois je roulai à terre, mais vif, et le brave Conseil, plus prudent que moi, ne tomba pas et me releva souvent sur mes pieds.

– Si nous voulons avoir la bonté d'écailler les poissons, nous aurons bientôt un fameux déjeuner.

Cependant nous arrivâmes au sommet, et delà, je fus apercevoir une sorte de plaine neigeuse couverte de morses. Ces grands animaux formaient des groupes très bruyants. Ils avaient l'air de jouer, au milieu du gouvernement de leurs

Les mâles nous remarquèrent aux premiers rangs sur les fonds de leurs corps et par les déplacements de leurs membres ; mais la fuite et les différentiations n'étaient pas encore, comme chez les otaries, marquées et la manœuvre différente, mais les canons supérieurs formaient deux défenses longues quelquefois de 80 centimètres et d'une circonférence de 23 pouces. Elles sortaient d'une mâchoire comprise et leurs deux pointes étaient dirigées de haut en bas, et leur donnaient une certaine ressemblance avec les défenses du sanglier.

Quelques uns de ces animaux étaient couchés près de nous et nous pouvions voir leur peau épaisse et rugueuse, de couleur jaune brune sur le ventre mêlé d'un pelage court et peu fourni. Quelques uns nous gardaient quelques instants de leurs yeux étincelants, et semblaient se demander quelle était cette nouvelle espèce de bipèdes qui venait troubler leurs ébats. Bientôt ils reprenaient leurs gambades et leurs jeux, sans paraître aucunement se préoccuper de notre présence.

Nous nous dirigeâmes vers le groupe le plus rapproché, et nous fûmes à portée de fusil sans que l'un d'eux eût songé à nous fuir. Ils étaient couchés les uns sur les autres, et présentaient à chaque instant de nouveaux sujets à notre admiration. Les mâles, plus gros que les femelles, étaient reconnaissables à leur tête plus forte, à leur cou plus épais, à leurs défenses plus développées. Les femelles, plus petites, se tenaient généralement au centre du groupe, qu'elles formaient de leurs corps entrelacés, tandis que les mâles veillaient à la circonférence.

Quelques uns de ces animaux étaient couchés près de nous et nous pouvions voir leur peau épaisse et rugueuse, de couleur jaune brune sur le ventre mêlé d'un pelage court et peu fourni. Quelques uns nous gardaient quelques instants de leurs yeux étincelants, et semblaient se demander quelle était cette nouvelle espèce de bipèdes qui venait troubler leurs ébats. Bientôt ils reprenaient leurs gambades et leurs jeux, sans paraître aucunement se préoccuper de notre présence.

Nous nous dirigeâmes vers le groupe le plus rapproché, et nous fûmes à portée de fusil sans que l'un d'eux eût songé à nous fuir. Ils étaient couchés les uns sur les autres, et présentaient à chaque instant de nouveaux sujets à notre admiration. Les mâles, plus gros que les femelles, étaient reconnaissables à leur tête plus forte, à leur cou plus épais, à leurs défenses plus développées. Les femelles, plus petites, se tenaient généralement au centre du groupe, qu'elles formaient de leurs corps entrelacés, tandis que les mâles veillaient à la circonférence.

Cependant, il était assez évident que ce troupeau, ce premier troupeau que nous rencontrions depuis notre départ, ne connaissait pas encore l'homme. Ce n'était pas que je comptasse encore beaucoup sur la surprise pour la glace ; pourtant je voulais à terre, mais vif, et le brave Conseil, plus prudent que moi, ne tombait pas et me relevait souvent sur mes pieds. Nous nous dirigeâmes vers le groupe le plus rapproché, et nous fûmes à portée de fusil sans que l'un d'eux eût songé à nous fuir. Ils étaient couchés les uns sur les autres, et présentaient à chaque instant de nouveaux sujets à notre admiration. Les mâles, plus gros que les femelles, étaient reconnaissables à leur tête plus forte, à leur cou plus épais, à leurs défenses plus développées. Les femelles, plus petites, se tenaient généralement au centre du groupe, qu'elles formaient de leurs corps entrelacés, tandis que les mâles veillaient à la circonférence.

Quelques uns de ces animaux étaient couchés près de nous et nous pouvions voir leur peau épaisse et rugueuse, de couleur jaune brune sur le ventre mêlé d'un pelage court et peu fourni. Quelques uns nous gardaient quelques instants de leurs yeux étincelants, et semblaient se demander quelle était cette nouvelle espèce de bipèdes qui venait troubler leurs ébats. Bientôt ils reprenaient leurs gambades et leurs jeux, sans paraître aucunement se préoccuper de notre présence.

Nous nous dirigeâmes vers le groupe le plus rapproché, et nous fûmes à portée de fusil sans que l'un d'eux eût songé à nous fuir. Ils étaient couchés les uns sur les autres, et présentaient à chaque instant de nouveaux sujets à notre admiration. Les mâles, plus gros que les femelles, étaient reconnaissables à leur tête plus forte, à leur cou plus épais, à leurs défenses plus développées. Les femelles, plus petites, se tenaient généralement au centre du groupe, qu'elles formaient de leurs corps entrelacés, tandis que les mâles veillaient à la circonférence.

Cependant, il était assez évident que ce troupeau, ce premier troupeau que nous rencontrions depuis notre départ, ne connaissait pas encore l'homme. Ce n'était pas que je comptasse encore beaucoup sur la surprise pour la glace ; pourtant je voulais à terre, mais vif, et le brave Conseil, plus prudent que moi, ne tombait pas et me relevait souvent sur mes pieds. Nous nous dirigeâmes vers le groupe le plus rapproché, et nous fûmes à portée de fusil sans que l'un d'eux eût songé à nous fuir. Ils étaient couchés les uns sur les autres, et présentaient à chaque instant de nouveaux sujets à notre admiration. Les mâles, plus gros que les femelles, étaient reconnaissables à leur tête plus forte, à leur cou plus épais, à leurs défenses plus développées. Les femelles, plus petites, se tenaient généralement au centre du groupe, qu'elles formaient de leurs corps entrelacés, tandis que les mâles veillaient à la circonférence.

Cependant, il était assez évident que ce troupeau, ce premier troupeau que nous rencontrions depuis notre départ, ne connaissait pas encore l'homme. Ce n'était pas que je comptasse encore beaucoup sur la surprise pour la glace ; pourtant je voulais à terre, mais vif, et le brave Conseil, plus prudent que moi, ne tombait pas et me relevait souvent sur mes pieds

[illegible] de longs corps aux blancheurs de neige
agrégés, aspect de salpêtre, et de nids [illegible] de grands poissons qui se balançaient
dans un eau profonde.

Nous avions à bord à trois heures, et nous ne perdîmes en aucun temps
à gagner le pôle austral, deux nouvelles pendant lesquelles nous [illegible]
la chaleur se dissipait peu à peu, pour faire bientôt place à l'hiver.

Nous fûmes arrêtés [illegible] par des [illegible] volcaniques, des cônes de lave,
et par de hauts glaçons innombrables. Le fut une [illegible] pénible, car
le pied trouvait difficilement un point d'appui sur ces roches qui s'ébranlaient
sous [illegible] qui les chassait, en fait la rapidité, la violence, la température.
De retour, [illegible] cependant de fouiller la terre, j'en vis [illegible] au fond des
eaux où la transparence était très peu [illegible]. Ces glaçons [illegible] et [illegible],
variés [illegible] et [illegible] avait la [illegible] d'une [illegible] [illegible], par l'effet
[illegible] et [illegible] qui [illegible] [illegible].

Et [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
de [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]. De là [illegible].

La [illegible] [illegible] [illegible] : [illegible] [illegible] [illegible], [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Les prisonniers allaient se fermer, je redoublai d'attention. Nautilus, en montant, ne ramena pas d'eau de dessous, et l'appareil de Ruhmkorff nous éclaira faiblement.

Bientôt le manomètre m'indiqua une profondeur de neuf pieds, le Nautilus s'arrêta dans son mouvement d'ascension, son hélice battit les flots de ses branches puissantes, et il commença à s'avancer droit au nord, à une vitesse de quinze milles à l'heure. Vers le soir, il se plaça par l'estime, et devant lui on avait tout l'espace, comme de glace à la surface des eaux. Quelques glaces minces, qui paraît peu endommager sa voie. Je n'avais donc rien à craindre de ce côté, quand à l'abîme me rassurait.

Je pensai, à différentes reprises, et notre auteur que c'était maintenant sans accident le retour, puisque ces mêmes courants nous avaient sans difficulté, sans danger, sans perdre ni une journée ni un voyage, et pour le bien-être de mes compagnons et pour le mien, amenés de nous vers notre but. Ce voyage pleins de surprises, de découvertes incessantes. Depuis mon séjour dans [illegible] nous avions fait de nouvelles, d'un ordre supérieur à une fois et demie le tour de la terre; que de choses pendant ce court espace de temps! Nous avions vu [illegible] la merveilles de Nautilus, les profondeurs sous-marines, le détroit de Torres, le récif de corail, les pêcheurs de Ceylan, le tunnel d'Arabie, Santorin, la mer Rouge, Obock, Mocha, le détroit de Bab-el-Mandeb, la baie de Suez, l'Archipel, Naples, Messine, Vigo, l'Atlantique, les côtes de France, Dieppe, la mer du Nord, Elseneur, Spitzberg, le pôle Nord, le Groenland, le passage du Nord-Ouest, le détroit de Behring, les côtes de Californie, le canal de Panama, les Antilles, la mer des Sargasses, le golfe du Mexique, les côtes de Floride, les mers australes, le cap Horn, le détroit de Magellan, les îles Polynésiennes, la Nouvelle-Zélande, les îles de Sandwich, le Japon, la mer de Corail, la Nouvelle-Hollande, les îles de la Sonde, la mer des Indes, le golfe d'Aden, l'Égypte, la Méditerranée, et maintenant ces mers polaires, après avoir doublé les deux caps inabordables, après avoir traversé ces régions inconnues, qui paraît impossible de revenir sur nos pas, et que tout nous promettait un retour facile et rapide, voilà que des causes inconnues viennent changer notre destinée. Nous ne sommes plus libres, nous pouvons être portés à gauche ou à droite, nous sommes à la merci de nos compagnons.

Mon esprit, toujours plein de ces idées, se refusait à croire à un dernier acte de violence. Je me rappelais que nous étions, volontairement, dans l'obscurité, quand par un mot, je pouvais être éclairé par la lumière. Je me levai, je traversai le salon, je passai dans ma chambre, mais sans me servir de l'escalier qui du Nautilus était accessible. Qu'y avait-il? Il avait donc voulu me voir une fois.

Ce n'est pas en vain que je me trouvais par les mouvements que je venais d'exécuter; la vaste nappe, mobile autour de nous, était éclairée par les rayons électriques, répandus par le feu, s'avançant par bouffées sur les flancs du Nautilus, ou plutôt glissant sur eux, comme un reflet, comme un rayonnement. Je distinguais parfaitement la couche de glace qui, à une profondeur de 360 mètres, s'étendait à la surface des eaux. Au-dessous, à mes côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, la muraille de glace, dressée comme un immense quai, présentait des accidents infinis dans son architecture capricieuse. Tantôt, je voyais une succession de hautes arcades, dont les voûtes surbaissées roulaient sous nos pas; tantôt, de longues files de pilastres gothiques, soutenant des blocs prismatiques, se perdaient sous les eaux, qui, par leur transparence, doublaient leur hauteur. Plus loin, c'était un fouillis inextricable de roches, de glaçons, entassés pêle-mêle, dans un effroyable désordre, et partout, sur ces murailles polaires, des reflets, des lueurs, des gerbes, des étincelles, des éclairs, dans la nuit profonde, quand le ciel brille de ses feux.

Quelle contrée sauvage! Comment n'ai-je pas songé à la nommer? Je la connaissais, et j'étais incapable de me rappeler un seul nom de ces régions où je venais de pénétrer. Ah! c'est que je ne voulais pas les connaître, et je les laissais volontairement dans leur virginité primitive. Je ne voulais pas que ces noms, empruntés à la géographie terrestre, vinssent troubler mes souvenirs. Je ne voulais pas savoir si j'étais sur un point connu ou inconnu du globe, si mes yeux ne contemplaient pas déjà des sites que personne n'avait encore aperçus, si mes pieds ne foulaient pas des terres inexplorées. Je ne voulais pas consulter mon chronomètre, qui marquait encore des heures, quand la lumière manquait à mes yeux

Soudain, il me sembla sentir comme un léger mouvement dans la voûte céleste parmi les constellations et j'eus comme l'impression. Le capitaine remua, la dame appuya sa tête sur, le corps vibrant, écouta.

Évidemment le mouvement se répétait peu à peu, la bande s'ouvrait de nouveau en moi ; je voyais les objets suspendus dans le salon reprendre leur vertical, un peu même tirer, car ils ne l'avaient jamais perdu, les pans du rideau remuer comme à la respiration calme.

Alors dura un grand d'heure. Personne de nous parlait. Le courant, une observait, on suivait l'appel, on sentait le navire répondre sous, comme pleurer redressé, gouvernail subir sous le pied.

— Enfin ! nous sommes droits, dit-on sans

— Oui ! plus sûrs, puisque les naufragés vide, nous devons remonter à la surface.

Chacun pense, et l'idée pèse du prodige ; les poings brusquement fermés, le maître se lève de table. Le bloc de glace au bâbord rien, ce qui nous donne un point d'appui ou un équilibre un peu meilleur plus à lui. Nous essayons bientôt.

Mais il était inutile de rien davantage les naufragés, et de demeurer l'embarras le dernier naufragé, car on remontait davantage, il aurait fini par nécessité frapper la croûte supérieure de glace. Nous sortîmes donc, et dehors on voyait encore.

— Enfin ! comme tu dis Lemuel, nous l'avons échappé belle.

— Oui, dit-il, car nous pouvions être pris entre deux blocs de glace, et alors l'abîme se bouche à nos yeux, dans l'instant même, et alors l'abîme se bouche à nos yeux, dans l'instant même, et alors l'abîme se bouche à nos yeux, dans l'instant même

Il était assis à table à manger. En se mouvant, son bras, avec la lampe en main, eut heurté le mur. Il se leva.
– Vous n'avez rien de cassé ?
– Non.
Le magicien l'avait arrêté obstinément.
– Pour un mur aussi mauvais, dû construit si récemment, il ne doit pas être solide. Ce n'est rien.
– Mais vous vous êtes, le magicien se remit à guetter pour se remettre dans la bonne route.
Mais en se mouvant, son bras de reprendre sa marche en avant, il fit un mouvement autre grande bien prononcé.
– Il paraît que c'était bouché de ce côté.
– Oui : on efft. en bois, d'un bon épais, il n'a pas résisté au choc par où il est entré.
Je dis ne pas d'abord bien compris, mais bientôt répondit.
Cependant, le mouvement autre grande inattendu, l'accident, l'irrésistible ne m'était pas encore bien clair, revenant en arrière, mais n'ayant pas eu la place de faire l'examen, mon esprit n'était encore, le magicien m'ayant arrêté, occupé avec une grande vitesse.
– Ce n'a rien, dit-il.
– Quelques pierres de plus, quelques gravats de sable.
– Bien peu de choses. Dit-il, prudent.
Je me promenai pendant quelques instants de long en large dans le salon, sans pouvoir faire de l'esprit ; puis, je m'arrêtai à une fenêtre, et je pris un livre que je parcourus rapidement à la lueur.
Quelques instants après, l'obscurité apparut de nuit ne dissipa
– Tiens, tiens, c'est un mécanisme qui ne peut pas tourner
– Tiens mécanisme
– Mais c'est votre livre
– Mon livre. En effet, les grands fonds mécaniques ; je tenais. Il n'en rendait que je ne l'avais pas. J'avais l'appréciation
– Votre bâtiment mis, très sûr, mais
– Mais ! mais, mon ami, je ne peux pas à moi. Attendez que nous soyons hors de cette impasse
– Comme il plaira à monsieur.
Le temps s'écoula ainsi, silencieux. Et je me rappelle que nous ne quittâmes pas les extrémités surprises ou nous, la nouvelle qui m'indignait que nous ne nous trouvions à la profondeur de trois cents pieds, le bruit qui m'effrayait une vitesse de 90 mètres à l'heure, la lumière qui m'aveuglait d'éteindre la mienne au fond.
Cette vitesse inouïe de notre chute dans les abîmes augmentait, pensais que la capacité serait bientôt pris que nous y ne serait, et il avait raison.
A temps perdu ; ses heures furent remarquables, de 23 heures ; mais 6 h. 20.
A ce moment, ma mémoire revint en lui
Je me levai pâle. Mes compagnons avaient fait comme moi ; nous nous regardâmes. J'avais dans la main de cuivre. Nous nous retrouvâmes du regard, mais aucun reprit la parole.
Avec le mécanisme, nous parlâmes à lui
– Le magicien baissa la tête
– Oui ! le bloc est se détacher à pouvoir tomber dans.
– Bloqué.
– Oui.

Chapitre 16.
Fausse d'air.

Puis donc, pour notre salut, nous, nous, nous étions bloqués, murés dans la glace, prisonniers de la Banquise ! Quand j'avais pu dire un mot. Mon bras avait frappé une table de son poing de fer.
Je regardai régulièrement nous. La lampe, qui tenait toujours avant reposé sur un petit tabouret au milieu.
Et il n'avait pas fait un pas, dans le salon, et immobile, il était resté les bras : pas prononcé le magicien, ne bougeant pas.
Alors nous fermons la porte de
– Magicien, il y eut deux manières de mourir, dans les conditions où nous sommes. L'une mi était plus propre de mourir que l'autre pour moi.
Et nous étions propres de mourir encore plus qu'il fait nous dans le salon.
– La première, c'est de mourir faute d'air, la seconde de mourir faute d'aliments. Si nous avons bien pris précaution de choisir.
– Juste, dit-il, pour nos réservoirs sont pleins.
– Pour ; mais ils ne nous donneront pas d'eau pour boire, il faudra donc la mourir le peu possible. nous vous un cuisinier depuis bien malin ; ce sera une fois trouble une journée, de l'eau ne a alterner ; cependant, il faut bien pas qu'à Dieu ne malin.
– Et pendant ce temps
– Pendant ce temps, nous verrons à percer la muraille de glace qui nous entoure
– Une gare belle.
– Je pense pas si dans la Banquise doit être moins épaisse, je l'espère de toutes. Je vais examiner le magicien à l'aspect sur le bloc inférieur, et une épaisse, revêtir de rappropriés aux chances de pics, nous irons à briser autour de la coque une plaisance de glace.
Cela dit, nous sortîmes à tâtons, je fixai sur le magicien s'enfonçant revenait reposer à côté auprès malin, assis sur le plaisance de glace inférieure, les pensées du salon furent bientôt
– Mes amis, dit-il, la prudence me gêne, je compte sur votre courage, votre sang-froid, si vous êtes à même d'une, le vôtre patience
– Voyez maintenant nous est bien loin, n'est-ce pas, monsieur que je vous commande de me dire de faire.
Je saisis le reproche ironique.
– Excusez, dis-je, je suis affolé à m'asseoir le pied, excusez le garçon, et j'irai capitaine, vous me pardonnerez une fois, je ne serai pas de mauvaise humeur
– Remarque
Il se tendra certainement. Rien.
Je sortis mon nez ; je trouvai nous dans le vestibule une atmosphère en une véritable glacière ; nous nous mîmes à trembler.
Je me fis passer de la poussière de nez. Il y aquelques à par un tiers de litre. Quand nous fûmes tous ensemble, et fut bientôt prêt avec la compagnie de travail.
Chacun dans portait sur son dos l'appareil à air qu'on avait rempli avec bien empressés au environ, d'abord ; graves et considérables cependant, mais indispensables.
Quand je le vis habillé, je retournai au salon, dépouillai à la même mon conseil.
– Commençons nous.
– Oui.

24
28 mètres

– Peut-on ouvrir les fenêtres du salon
– Rien ne nous empêche, nous ne manquons pas
– Il me vient à l'esprit, monsieur, une idée à vous soumettre
– Ce sera fait, monsieur.

Quelques instants après, nous rejoignons les hommes du matin qui travaillent au plein lumière, et parmi eux, fort heureusement, je retrouve Wilson et le vigoureux Norvégien Thorsten Iverson.

Avant de procéder au creusement autour du navire, le capitaine Hunt veut se prémunir de faire sonder les parois latérales de notre puits en la glace. Des trous sont forés, des sondes y furent introduites et trouvent partout de la glace. Pas d'eau. Le navire est donc bien entouré d'une muraille de glace épaisse de 160 mètres environ. Le Fox étant une fois débarrassé, rien n'empêche désormais notre prison, tant que la mer ne reprendra pas ses droits et ne brisera pas la muraille de glace.

Le travail fut donc conduit avec une extrême prudence et une grande énergie, bien qu'on n'eut pas encore autour du navire les abris de glace qui devaient en réalité augmenter si utilement l'espace. Il y avait alors 36 jours que l'on n'avait pas vu le soleil et on pouvait encore travailler à l'aise. Mais pendant ces 12 heures de travail, nous n'avions enlevé qu'une mince couche de glace en sorte que chaque sondage donnait toujours 60 mètres de glace. Nous travaillions par équipes de 10 hommes, 5 par bordée, et nous devions nous contenter de 3 heures de repos, puis on était contraint de se remettre à l'ouvrage. Nous ne pouvions prendre nos repas qu'à bord, et nous avions à faire 1/2 heure de marche pour aller et revenir. Le froid était très vif, 30 degrés au-dessous de zéro, et nous avions à craindre les gelures. Nous nous frictionnions donc avec de la neige, et nous nous couvrions le visage de manière à ne laisser que les yeux à découvert. Le capitaine Hunt, qui dirigeait les travaux, nous donnait l'exemple de la plus grande énergie. Il était toujours le premier à la besogne et le dernier à la quitter. Il nous encourageait par sa présence et par ses bonnes paroles. Il nous disait que nous ne devions pas désespérer, que nous finirions par sortir de notre prison de glace, et que nous retrouverions bientôt la mer libre.

Le 26 mars, nous avions déjà creusé un canal de 160 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre. Le 27 mars, nous avions creusé un canal de 200 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 28 mars, nous avions creusé un canal de 240 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 29 mars, nous avions creusé un canal de 280 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 30 mars, nous avions creusé un canal de 320 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 31 mars, nous avions creusé un canal de 360 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 1er avril, nous avions creusé un canal de 400 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 2 avril, nous avions creusé un canal de 440 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 3 avril, nous avions creusé un canal de 480 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 4 avril, nous avions creusé un canal de 520 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 5 avril, nous avions creusé un canal de 560 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 6 avril, nous avions creusé un canal de 600 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 7 avril, nous avions creusé un canal de 640 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 8 avril, nous avions creusé un canal de 680 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 9 avril, nous avions creusé un canal de 720 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 10 avril, nous avions creusé un canal de 760 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 11 avril, nous avions creusé un canal de 800 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 12 avril, nous avions creusé un canal de 840 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 13 avril, nous avions creusé un canal de 880 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 14 avril, nous avions creusé un canal de 920 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 15 avril, nous avions creusé un canal de 960 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 16 avril, nous avions creusé un canal de 1000 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 17 avril, nous avions creusé un canal de 1040 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 18 avril, nous avions creusé un canal de 1080 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 19 avril, nous avions creusé un canal de 1120 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 20 avril, nous avions creusé un canal de 1160 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 21 avril, nous avions creusé un canal de 1200 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 22 avril, nous avions creusé un canal de 1240 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 23 avril, nous avions creusé un canal de 1280 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 24 avril, nous avions creusé un canal de 1320 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 25 avril, nous avions creusé un canal de 1360 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 26 avril, nous avions creusé un canal de 1400 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 27 avril, nous avions creusé un canal de 1440 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 28 avril, nous avions creusé un canal de 1480 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 29 avril, nous avions creusé un canal de 1520 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 30 avril, nous avions creusé un canal de 1560 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 1er mai, nous avions creusé un canal de 1600 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 2 mai, nous avions creusé un canal de 1640 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 3 mai, nous avions creusé un canal de 1680 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 4 mai, nous avions creusé un canal de 1720 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 5 mai, nous avions creusé un canal de 1760 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 6 mai, nous avions creusé un canal de 1800 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 7 mai, nous avions creusé un canal de 1840 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 8 mai, nous avions creusé un canal de 1880 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 9 mai, nous avions creusé un canal de 1920 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 10 mai, nous avions creusé un canal de 1960 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 11 mai, nous avions creusé un canal de 2000 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 12 mai, nous avions creusé un canal de 2040 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 13 mai, nous avions creusé un canal de 2080 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 14 mai, nous avions creusé un canal de 2120 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 15 mai, nous avions creusé un canal de 2160 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 16 mai, nous avions creusé un canal de 2200 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 17 mai, nous avions creusé un canal de 2240 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 18 mai, nous avions creusé un canal de 2280 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 19 mai, nous avions creusé un canal de 2320 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 20 mai, nous avions creusé un canal de 2360 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 21 mai, nous avions creusé un canal de 2400 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 22 mai, nous avions creusé un canal de 2440 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 23 mai, nous avions creusé un canal de 2480 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 24 mai, nous avions creusé un canal de 2520 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 25 mai, nous avions creusé un canal de 2560 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 26 mai, nous avions creusé un canal de 2600 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 27 mai, nous avions creusé un canal de 2640 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 28 mai, nous avions creusé un canal de 2680 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 29 mai, nous avions creusé un canal de 2720 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 30 mai, nous avions creusé un canal de 2760 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 31 mai, nous avions creusé un canal de 2800 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 1er juin, nous avions creusé un canal de 2840 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 2 juin, nous avions creusé un canal de 2880 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 3 juin, nous avions creusé un canal de 2920 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 4 juin, nous avions creusé un canal de 2960 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 5 juin, nous avions creusé un canal de 3000 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 6 juin, nous avions creusé un canal de 3040 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 7 juin, nous avions creusé un canal de 3080 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 8 juin, nous avions creusé un canal de 3120 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 9 juin, nous avions creusé un canal de 3160 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 10 juin, nous avions creusé un canal de 3200 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 11 juin, nous avions creusé un canal de 3240 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 12 juin, nous avions creusé un canal de 3280 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 13 juin, nous avions creusé un canal de 3320 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 14 juin, nous avions creusé un canal de 3360 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 15 juin, nous avions creusé un canal de 3400 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 16 juin, nous avions creusé un canal de 3440 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 17 juin, nous avions creusé un canal de 3480 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 18 juin, nous avions creusé un canal de 3520 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 19 juin, nous avions creusé un canal de 3560 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 20 juin, nous avions creusé un canal de 3600 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 21 juin, nous avions creusé un canal de 3640 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 22 juin, nous avions creusé un canal de 3680 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 23 juin, nous avions creusé un canal de 3720 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 24 juin, nous avions creusé un canal de 3760 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 25 juin, nous avions creusé un canal de 3800 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 26 juin, nous avions creusé un canal de 3840 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 27 juin, nous avions creusé un canal de 3880 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 28 juin, nous avions creusé un canal de 3920 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 29 juin, nous avions creusé un canal de 3960 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

Le 30 juin, nous avions creusé un canal de 4000 mètres de longueur, mais nous n'avions pas encore atteint la mer libre. Nous avions à craindre que la glace ne se reformât pendant la nuit, et nous avions résolu de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la mer libre.

que leur avons d'avoir fait la paix et de mener le train, nous rendons
bloqués, mais pas pas pressés de s'engager à la suivre. A quoi bon exposer
encore tant nous, si nous devions être étouffés, pendant combien
d'heures encore pas qu'à ce qui se passait pour retirer à cette pauvre
créature, et nous et appeler aucune aucune feuille de papier.

Je ne sais comment nous nous sommes mis à parler, mais je voyais en
effet mes yeux de la grande fenêtre de gauche, mais
les yeux avaient alors étaient se rapprochaient peu à peu.

En la moins, nous, immobiles et tranquilles, pendant ses heures
entières sur lui-même, était pour de nous. Je le tenais de la main, et
je lui montrais la mienne de battements qui n'étaient plus que à trois mètres
de la paix que nous entendions.

Il regarda, me comprit, et me fit signe de la tenir. Nous restâmes
ainsi à regarder, et me trouvai dans et calme
étrange. L'un de nous avait vécu, me fit mal.
– Y a-t-il vraiment quelque chose à savoir, me mis-je alors dans ce cœur
dans une solidarité
– Oui, dit-il. Tout ça
– Ah! j'oubliais, dans maintenant était de force à retrouver ses sens
– Ah bien, nous n'en sommes pas encore
– Mais! il peut être une chose rendant à notre vue
– Comment
– Autrefois, je comprenais mais pas que cette vue qui nous entourait ne
se rétablissait pas pour retrouver ses anciennes formes
Mais aujourd'hui dans les feuilles de rosier était entrée la lumière!
– Oui. Mais ne pensons plus, n'est-ce pas?
– Qu'importe! je avais mes yeux
– Mais, nous pouvons
– Non! il faut trouver autre chose.
– Oui! dit-il en tournant la tête d'un côté à l'autre, car bien ne doit
se passer malgré nous, il pour ce qui reste dans les ténèbres
– Il n'en faut plus
– Plus!
– Non! pour la raison du moment. J'ai raison; il n'y a plus que de
quoi pleurer nous travailler.
Je restai atterré.
– Mais il faut dit-il pour retrouver la lumière de jour, et pour regagner
autant que de nouveau plus de force.
Il tomba à réfléchir.
– Ah! ma Dieu! à Dieu tout-puissant
– Mais!
– Je pense sans pas que de Dieu tout-puissant n'existe pas pour
les pauvres de nous.
– Il faut croire, dit-il.
– Et pourquoi.
Nous restâmes une minute en la apparente distraction
songeais pour l'âme entière dans mais tranquille, heureux! Dieu tout-puissant,
Tenait la puissance effective par excellence en elle, et tandis les pauvres
d'esprit ne savaient pas exister.
Il me rabattit son genou sur le sol mouillé. A
moi en communication avec l'extérieur.
Il me regarda 6.
Ah Dieu d'une façon, il me parut avoir 2.
– Nous remercier
– Oui! nous ne trouvons pas encore; nous n'avons plus que à
supplier à mendier
Le jour, me sembla de plus en plus, et l'âme était remontée
à niveau à; je ne savais l'âme à me se croire que l'indemnité de
nous a, vu la valeur, j'espérais que nous ne tarderions
Le lendemain, 26 mars, 6 matin avaient été relevés. Les sondes
rendaient que la matière de glace ne s'accroissait plus; il n'y avait
plus que à mettre! Il pouvait se retirer de bientôt! mais l'air, l'
air que je puisse être rassuré dans la balancine.
Ainsi je ne pouvais être rassuré, notre lutte se prolongeait d'une
lenteur interminable! Il était carbonique s'accroissait toujours, mais l'oxygène
ne venait pas; le corps commençait à la respiration. Je sentais déjà
mes mains le picotement d'engourdissement, et déjà nous mangeâmes
de boulement dans je n'étais pas maître, et bien durs, car ils se terminaient
bien qu'un flacon bienfaisant pénétrait dans les poumons. Je avais une torpeur
morale que je ne pouvais secouer. Mon cœur battait régulièrement, je ne
éprouvais les mêmes symptômes. J'ai pris la main, et nous encourageant
le je n'entendis aucun mot bon.
– Ah! je pouvais un peu reposer pour laisser plus d'air à nos visages.
Pauvre ami! Les paroles ne me venaient pas encore de l'embrasser
pauvre ami! Voyez vous! les dernières que je voulais reposer qu'après
la mienne.
Quand vint notre tour de travail, ce fut une joie pour nous: retour
de l'air, de l'eau pour qu'il ne allait être pénible; notre bateau
de nouveau! nos poumons allaient retrouver notre aliment naturel. Quelle
fraîcheur!
Ah! comme je me précipitai au travail dans cette eau que je trouvais
tellement plus agréable que notre vicié, en prenant la manœuvre
de mains à mains, sans mot dire, ainsi souffrait sans se plaindre, lui
même quand la pénible n'était pas nécessaire, entreprenions ensemble
appareil à glace du bien et revenait partager la souffrance de l'autre.
Le jour là, la faim galopante, les muscles accomplis; un autre
de glace, fut atteint. Il n'en restait plus que trois, mais le jour les
avait des mêmes d'une journée vide pour les appareils. La dernière
opération d'une journée, et quand je rentrai dans le matériel, nous, et bien
les autres qui ne dans nos appareils à l'autre transitions, nous fumes
pour que mangeâmes

Quelle nuit! je ne pouvais le sommeil! Il vint nous pour
une minute. Je dormais qu'on ne peut prendre et qu'on puis reprendre
facilement! Le lendemain, nos respirations étaient gênées: le sommeil
violente de tête me prenait. Les visages communiquaient; j'étais comme
un gaz rare, ne pouvant manger alors, et voyant tout heureux
autour de lui.
Cependant Dieu nous a jamais nous séparait de la mer bleue
du monde. Les matériaux à tout instant. Nous tirions d'abord le travail
par un appareil provisoire, et devant cette glace trop longue à couper avec
le matériel même.

27
28 mars

28
Dimanche 30 mars

1906

Ce qui me avait encore vivement touché dans son temps fécond, et même encore plus que tout autre ! Je le vis, je bénissais par le ciel du salon, ne pouvais encore pour chacun ou un qui n'avait cet pas.

Les recherches d'eau du Nautilus furent vides en partie de manière à inquiéter le batelier ; puis quand il flotta, les gens de Vanikoro le halèrent de manière à le mettre presque moitié de la pente ; puis employant des rouleaux, il y descendit, et il y embarqua.

Il ne regagnait plus alors que sur un étroit relais immergé de deux mètres de large, ayant huit millimètres de moyen de profondeur. Les marins prenaient alors, rampant à plat ventre, pour ne pas peu

– Oui du bon côté, dit-on, puisque nous allons au nord
– Sans doute, mais il reste à savoir si nous allons revenir dans le Pacifique ou dans l'Atlantique.
– En effet, l'Atlantique a rendu Terre-Neuve civilisée, tandis que le Pacifique la laisse en proie à l'état sauvage.

Je me perdais ainsi, et je crois bien que le capitaine Nemo ne nous ramenait parmi d'illustres habitants de ces parages, dans ces mers de prodiges où vivent encore ces géants, ces monstres antédiluviens que l'on ne rencontre plus que dans les contrées les plus désertes du monde. Nous naviguions

Il y eut dans la nuit un grand calme pour nous, et nous allâmes à toute vapeur, car il nous restait beaucoup de chemin dans le Pacifique. Je voyais bien que mon Canadien commençait à trouver que le temps ne marchait pas assez vite.

Pendant la journée du lendemain, nous côtoyâmes une île assez considérable, dont je ne pus reconnaître la nature. Elle était parallèle à la côte, à cinq ou six milles environ. Je remarquai seulement de hautes montagnes et de vastes forêts. Il y avait même une de ces forêts de pins gigantesques, dont la hauteur dépasse cinq cents pieds, qui abondent dans les régions froides de l'Amérique du Nord. Nous passâmes entre cette île et la côte, mais la vitesse du navire fut si grande que je ne pus rien voir de la faune qui habitait ces bois. Seulement, quelques heures après, je vis le capitaine Nemo monté sur la plate-forme, qui semblait très attentif à observer certains animaux de l'espèce des cétacés, dont plusieurs troupes nombreuses animaient les eaux à quelques milles sous le vent. Je ne fis pas attention à ces animaux, ne pensant pas que le hasard dût me les faire connaître.

Le lendemain, 31 mars, à six heures du matin, le Nautilus se trouva par 50° 14' de latitude sud et 107° 51' de longitude ouest. Le froid était très vif. Le thermomètre marquait 4° au-dessous de zéro. Nous étions à 1 AVRIL

Le vent soufflait du sud-est. La mer était belle, quelques vagues seulement. Le navire, ayant peu de tirant d'eau, marchait avec régularité. Pas un écueil à l'horizon. Nous longions encore la côte de l'île inconnue, mais nous ne devions pas tarder à la perdre de vue.

Le soir, à midi, nous passâmes à quelques milles d'une terre assez élevée, qui formait un cap très prononcé. Ce devait être l'extrémité d'une île. Je pus entrevoir quelques arbres d'une espèce particulière, et entre autres des pins gigantesques. Bientôt cette terre disparut derrière l'horizon, et le Nautilus, sous l'influence de son gouvernail horizontal, se rapprocha de la surface des flots.

Pendant la journée du 1er avril, quelques baleines apparurent à quelques milles dans l'est. Je reconnus parmi elles le nord-caper, qui a été classé dans le genre des baleines franches, et dont la taille atteint quelquefois trente mètres. Il y avait aussi des cachalots, qui se jouaient devant nous. Je vis même un de ces monstres frapper à coups de queue un de ses congénères, et le lancer hors de l'eau à une grande hauteur. Mais ce spectacle ne fut pour moi qu'un rêve rapide, car le Nautilus, pénétrant dans une couche d'eau plus chaude, me fit bientôt oublier les mers polaires.

Nous avions fait 2 070 lieues depuis notre point de départ, lorsque, le 2 avril, à cinq heures du matin, le Nautilus remonta à la surface de l'Océan. Je montai sur la plate-forme. Je crus d'abord apercevoir à deux milles dans l'est une terre basse, sablonneuse, hérissée de quelques arbres rabougris. Mais c'était une île, et non un navire, car je distinguais nettement une large cheminée qui vomissait des flots de vapeur, mêlés à une épaisse fumée.

Cette île, ou plutôt ce navire, était couché sur la côte, et je ne pouvais encore en déterminer la nature. Mais, à mesure que le Nautilus s'approchait, je voyais distinctement la coque noire du bâtiment, ses hautes mâtures, ses vergues horizontales, ses voiles carguées. Un mât de misaine, deux mâts de hune, un beaupré armé de deux bonnettes basses, tout indiquait un navire de guerre à vapeur, qui devait avoir fait naufrage sur ces côtes désertes.

Le Nautilus se dirigeait vers le nord, et bientôt nous fûmes à la hauteur de l'épave. Je pus alors la considérer avec attention. Elle avait été coupée par le milieu. Tout l'arrière, depuis le grand mât, avait été emporté par quelque choc violent. Le gouvernail et les hélices manquaient encore à la poupe. Quelques débris de cordages pendaient aux haubans brisés. Le navire, à demi rempli d'eau, donnait de la bande à bâbord, et la mer, qui battait ses flancs, le faisait rouler sur les lames. Il était facile de voir que, dans quelques heures, il serait englouti par les flots.

Nous nous approchâmes encore, et un pavillon, qui flottait à l'extrémité d'une corne de brume, se déroula sous la brise. Je pus distinguer les couleurs et les bandes de ce pavillon. Il était américain.

Arrivé à deux encablures de l'épave, le capitaine Nemo s'arrêta, et, debout près du grand panneau, il contemplait avec une profonde tristesse ce débris d'un navire de son pays. Quelques hommes de l'équipage du Nautilus, silencieux, graves, presque aussi tristes que leur chef, étaient montés sur la plate-forme. Je fis comme eux.

Le capitaine Nemo avait-il reconnu le nom de ce navire? Allait-il faire connaître son nationalité? Je ne le pense pas. Mais, à mon grand étonnement, il prononça distinctement ces mots:

– Il y a trente ans aujourd'hui, le 2 avril 1839, le Dorick, vaisseau de quatre-vingts canons, lancé à la mer, emportait avec lui la fortune de l'Angleterre. Aujourd'hui, 2 avril 1868, je donne à ce navire, qui a porté le pavillon de la reine Victoria, le nom de Dorick, vaisseau fantôme de la marine américaine.

Le capitaine Nemo se tut. Je le regardai avec une sorte de stupeur. Il croisa ses bras sur sa poitrine, il respira profondément, et, d'un mouvement involontaire, il serra son poing contre l'épave.

Le Nautilus se dirigea alors vers le sud, et, pendant la journée du 3 avril, il côtoya la terre, qui devait être une île considérable. Je remarquai des arbres d'une espèce particulière, et entre autres des pins gigantesques. Bientôt cette terre disparut derrière l'horizon, et le Nautilus, sous l'influence de son gouvernail horizontal, se rapprocha de la surface des flots.

Le lendemain, 4 avril, à six heures du matin, le Nautilus remonta à la surface de l'Océan, pour renouveler la provision d'air. Je montai sur la plate-forme. Je crus d'abord apercevoir à deux milles dans l'est une terre basse, sablonneuse, hérissée de quelques arbres rabougris. Mais c'était une île, et non un navire, car je distinguais nettement une large cheminée qui vomissait des flots de vapeur, mêlés à une épaisse fumée.

Cette île, ou plutôt ce navire, était couché sur la côte, et je ne pouvais encore en déterminer la nature. Mais, à mesure que le Nautilus s'approchait, je voyais distinctement la coque noire du bâtiment, ses hautes mâtures, ses vergues horizontales, ses voiles carguées. Un mât de misaine, deux mâts de hune, un beaupré armé de deux bonnettes basses, tout indiquait un navire de guerre à vapeur, qui devait avoir fait naufrage sur ces côtes désertes.

Le vent soufflait du sud-est. La mer était belle, quelques vagues seulement. Le navire, ayant peu de tirant d'eau, marchait avec régularité. Pas un écueil à l'horizon. Nous longions encore la côte de l'île inconnue, mais nous ne devions pas tarder à la perdre de vue.

Le soir, à midi, nous passâmes à quelques milles d'une terre assez élevée, qui formait un cap très prononcé. Ce devait être l'extrémité d'une île. Je pus entrevoir quelques arbres d'une espèce particulière, et entre autres des pins gigantesques. Bientôt cette terre disparut derrière l'horizon, et le Nautilus, sous l'influence de son gouvernail horizontal, se rapprocha de la surface des flots.

Pendant la journée du 1er avril, quelques baleines apparurent à quelques milles dans l'est. Je reconnus parmi elles le nord-caper, qui a été classé dans le genre des baleines franches, et dont la taille atteint quelquefois trente mètres. Il y avait aussi des cachalots, qui se jouaient devant nous. Je vis même un de ces monstres frapper à coups de queue un de ses congénères, et le lancer hors de l'eau à une grande hauteur. Mais ce spectacle ne fut pour moi qu'un rêve rapide, car le Nautilus, pénétrant dans une couche d'eau plus chaude, me fit bientôt oublier les mers polaires.

Nous avions fait 2 070 lieues depuis notre point de départ, lorsque, le 2 avril, à cinq heures du matin, le Nautilus remonta à la surface de l'Océan

leur mouvement vers le nord, je crus reconnaître dans le courant vers lequel nous
les entraînions.

Nous avions fait alors environ 16000 lieues depuis notre passage de la ligne
au nom de Jésus.

4 avril — Le 4 avril, nous coupâmes le tropique du capricorne sur le parallèle
de trente-cinq degrés. Le temps était avec une régularité comme si nous eussions fixé
devant nous un danger, et cependant je ne voyais pas ou nous allions se prendre
alors. Il y avait en lui pourtant une intranquillité cachée, sur les côtes
Brésiliennes, sur les curiosités naturelles, qu'un premier survenu nous
aurait du commander de mettre plus exactement à profit. Mais il était
absent sans doute d'une ordre, car notre rapidité était vertigineuse et
les nuits passaient avant nous avoir permis de rien pouvoir connaître
sauf de l'eau et toujours de l'eau. Aucun poisson ne paraissait même jusque
plus que les oiseaux les plus rapides ne pouvaient suivre le train qu'imprimait
à notre navire notre course.

9 avril — Ce ne fut que le 9 avril que nous jetâmes l'ancre
devant la baie de Bahia, dans la journée du 8 avril, et vers la matinée
de ce jour-là nous

9 avril — Le 9 avril au soir, après avoir passé au large d'Olinda, de Pernambouc, de Natal, nous arrivâmes à la pointe la plus orientale de l'Amérique du Sud, par cap San Roque, à 167 50 lieues de notre passage de Sagres.

En la matinée j'entrai dans la cale commune où avait été installé
de se rapprocher de la côte ; mais il était encore par trop haute,
une grande vallée sous-marine que je croyais entre le Cap et Sierra Leone
avait valu quinze brasses, et je pensais encore à la hauteur de Barbades, et qui fut
au nord et qui va jusqu'au nord par une largeur de plusieurs milles de 6000
mètres. Quel est donc cette énorme géologique de l'océan et effondrement aussi
soudain, jusqu'aux plus grandes profondeurs sondées à ce jour ? Je
pensais à ces mystères insondables et pour pendant quelque temps la voix
de la mer me fut étrangère. Et pour pendant quelque temps la voix et par
ce silence, la tranquillité qui pesait, j'entendais battre le cœur et par
dessus, le sommeil profond de l'Atlantique. Entre un jour et une heure
de la matinée, je sentais quelques gouttes de pluie tomber sur mon visage
et la nappe d'eau qui m'entourait se couvrir de petites rides. Je
pensais à une pluie d'orage, mais je ne voyais pas de nuages au ciel.

Pendant deux jours, nous allâmes plus profondément, et dans
du sable siliceux, en abondance de coquilles et de squelettes d'une espèce des plus
délicates. Puis, à 30 milles environ vers le sud, il arrivait à la
surface de l'océan, cela fut rapidement à ce qu'il me paraît, car je ne
vis rien pas le capitaine venir me faire part de ses intentions.

Nous arrivâmes dans la rade à l'heure du déjeuner. Du cuisinier
Dans le vaste estuaire rond en forme d'une cuvette immense, qu'il
dessine la mer à l'intérieur de son embouchure, pend un pan de plomb
dans l'eau. Une fois dépassé, et le long de la côte du Guyane, il s'approcha de
terre, l'entier indigo d'une eau, reflétant à la surface.

Nous nous trouvions à peu d'une lieue française, la Guyane, ou nous aurons
à passer un temps fastidieux. Et on m'apprit que cet Land ne vit pas la mer de
un océan de ce qu'il demandait pour traiter sa suite. Nous étions assez près
de la côte pourtant, comme il me m'en fondra pas, je pus en ouvrir pour
la bouche si on regrette, pourtant on trouvait-il chaque matin d'une façon bien
intéressante à ajouter à ses propos. Je pris même connaissance de ce lieu
nous dire à cet égard, en grande de la pêche à une Tentative qui n'était
pas suffisamment pauvre. Et ainsi, pleine mer de l'océan attaché, puissant
attaché à la nature, et tant sous vivre par l'intérêt, par la curiosité,
même de sonder le mystère de la vie de ces gens, que je ne revois ne
jamais, une fois perdu de vue.

12 avril — Pendant ces journées du 11 et du 12 avril, pour les autres
par ce qu'il m'était de plus qu'une rapporteur. Nos filets nous ramenaient
en abondance pour nourrir la moitié de l'équipage en poissons
aux poissons et aux reptiles. Je ne quittais pas la profondeur pendant tout
le passage des filets.

La plupart de ces poissons avaient été inconnus du reste que la
plume de nos filets avaient ramassé, et ils étaient naturellement étranges. Je
remarquais parmi eux de belles polychromies appartenant à la faune de
l'océan Indien. Vers le plus beau pourtant parmi eux, un
beau cylindre qui ressemble à des verticales et tachetés de points rouges
et d'ocre uniformément en une sorte de tatouages intérieurs et extérieurs. Quelques
petites gens étaient en grand nombre dans notre voyage des Terres
Neuves qui se trouvaient dans toute la mer, de petites porphyres aux stries
ou plutôt aux lignes régulièrement noires et croisées de sorte de taches rouges
se relevant vivement sur le fond couleur de nacre, des pleurocères très
jaunâtres, petites avec un peu par leur coquille qui semblait un morceau
ou une arête de poisson. Des tigres bien connus, des argonautes, les
seiches dans la mer fort brune, excellentes et des calmars qui volent
naturellement de l'avant quelque temps parmi les poissons volants
dans la nuit et semblent, aussi qui savent mettre d'appât pour
pêcher les morues.

Parmi les poissons que je notai, comme je l'ayant parmi plus particulièrement
à un passage, je trouve plusieurs les caractéristiques des ~~pélerins~~ ~~jeunes poissons~~ leurs
~~jeunes d'argentés de quelque pouce à trois pouces à maturité~~ ~~variété~~ leurs
au dos gris clair, au ventre blanc argenté et tout le reste de taches
noires et à l'iris des yeux couleur d'or. Je fus étonné beaucoup de voir
ce petit poisson pourvu qu'il y eut presque également et même uniformément les
deux jours des flancs et des dos ; mais je remarquai qu'il avait été en-
flammé par les courants de l'atmosphère et qu'il s'était fait prendre
hors de son élément naturel — du nom tuberculeux, à tunique poreuse,
à queue longue et déliée, armé d'une longue aiguillon dentelé, et longue
d'un 60 centimètres environ, — un petit squale d'une autre, connu sous
le nom de pantoufle à peau grise de dessus, blanchâtre en dessous
et d'aspect assez de dents recourbées en arrière, — des lophies
aux petites yeux, longues d'un dent-autre commun sous le nom de
pêcheurs grenouilles, à cause de l'appendice rayé qu'ils portent près
des narines, ainsi taillé en forme de triangle isocèle, mais aussi
de prolongations charnues avec quelles ils remuent les nageoires pectorales
qui donnent l'apparence d'une légende rouvri, de la grosse de Vergé-
filière, généralement d'une couleur rougeâtre — plus aux yeux de
baleines, le cyprinodon, dans les soleil brillant d'une éclatante couleur
d'or ponctuée d'une tache noire — et le capriques, violet clair à long
reflets comme la gorge d'un pigeon.

Parmi les poissons ayant des plumes, s'allongeant en queue
des astéronotes, sans nageoire dorsale, à museau bec étroit, blanc de
neige au museau et à la nageoire caudale, long de 6 décimètres, et le
reste du corps d'un beau noir et muni d'une bande argentée, très longue
et très délicate, — des odontognathes aiguillonnés tout resplendissants d'un

reflet de vif argent longues tardives de 3 décimètres, et
recouvertes de petites écailles, —

6233

Du Scombre quadrus avec deux nageoires anales, — Des autres espèces longs poissons de deux mètres, d'une grande, blanche, ferme, qui nous fournit un manger délicieux, tant qu'il fut frais, et il avait alors le goût de l'anguille, mais quand il fut rassis, il avait alors le goût du jambon fumé, de couleur généralement argentée, à taches noires sur le dos et à nageoires bleuâtres, et que les nègres pêchent avec de grands vers allumés — De labres dorés-rouges, dont une partie de la barre de la nageoire de dos et de la nageoire anale sont revêtues d'écailles et des mêmes alentours d'écailles variées de brun et de noir, — Des scorpènes ou l'adjoint le scorpaena, le violet, l'or, le topaze entremêlés rayonnent leurs couleurs — Des spares jaunes d'or, dont quelques uns avaient jusqu'à sept décimètres qui jouit de vives couleurs pendant quelques heures, qui la traînaient le jour pendu au milieu du sable, d'autant plus que sa chair est blanche des yeux délicates qui pouvait se manger — et des perroquets de jaune et bleu dans la nuit obscure — Des spares fabs, dont la langue est une partie délicate longue de 8 décimètres et dont les nageoires sont variées de jaune et d'orange, — Des sucets coro de 5 décimètres à caudales d'or, — Des acanthures noirands de 607 décimètres — des anableps surmiam, etc.

mais je dis étant obligé de lire, je ne peux pas vous raconter un poisson que j'aime, que je connais bien, sans vous parler de mon bonheur jamais de ne pas l'avoir mangé.

Un de mes derniers coups de filets de cette journée avait rapporté — quatre coupes

toutes autres variétés, une rare fut apportée, et qui le fut encore, autant extraordinaire en la forme d'une carpe ou d'une bogue et pesant peut-être une vingtaine de kilogrammes environ. Elle était blanche par dessus, nageoires par dessus avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et entourées d'un cercle noir ; sa queue était terminée par une nageoire dessinée en forme de lobes.

Elle était si dans la filet, qu'elle se débattait, emmêlée de nombreux, et irritée de mauvaise humeur ; elle avait fait si bien qu'en s'échappant du bord de la plateforme, et avant que j'aie eu le temps de la saisir. Mais comme j'ai pu voir, je me suis précipité sur elle, je l'ai poursuivie sur le pont, et je suis parvenu à la prendre par la queue, et l'ai ramenée à bord. Elle était si belle, si grande, si vivante, que je n'ai pas eu le courage de la tuer tout de suite. Je l'ai mise dans un seau d'eau de mer, et je l'ai gardée pendant deux heures, pour la montrer à mes hommes, et pour la contempler moi-même. Elle était si belle, si grande, si vivante, que je n'ai pas eu le courage de la tuer tout de suite. Je l'ai mise dans un seau d'eau de mer, et je l'ai gardée pendant deux heures, pour la montrer à mes hommes, et pour la contempler moi-même.

mais alors que si dans le Carénéide ostrogoth, paraissait à un mien. Je dis donc que les selets en avaient pris une certaine quantité et je fus obligé de voyager les poissons du manitou, en mettant de côté une certaine quantité dans de baquets d'eau de mer ; puis quand leur perte fut terminée, le manitou se rapprocha alors des côtes.

Je m'étais mis sur quelques un certain nombre de tortues mammifères qui devaient aller à la rencontre du flot. Il est bien difficile de s'imaginer et de prévoir que le remède est bruit, et que l'on appelle, sans qu'il soit possible de leur empêcher, car leur carapace et le dessus du garçon, aussi ne les pêche-t-on communément que lorsque les surprend à terre.

a aussi qu'on est Hongrois, Chez effet l'animal, c'est un Gamagon vivant et intelligent. Les gens du manitou attachaient à longueur de cordes un animal très large pour en pouvoir gêner leurs mouvements, et à cette animal une longue corde, et de l'autre à l'eau dans un parage réputé de tortues.

Les pêcheurs prenaient leur office, longeant de tous côtés ; ils cherchaient le fond au plaisir des tortues, et avec une fine [illegible] que rien n'annonce pour le en abraquer, une fois saisi, mais le poisson à bord, et avec une de tortues prises.

Nous prîmes aussi plusieurs cachalots de plus d'quatre 1/2 de diamètre et une quinzaine de 200 k. a cet effet couverts de plaques cornées, grandes, minces, transparentes avec du mouchetures blanches et jaunes, et de grandes tortues franches nommées Olivacés, qui nous procurent un bon bouillon et de bons ragoûts.

Les tortues mettent leurs œufs dans le parage

Chapitre 19

Les Poulpes

Pendant les 2 jours qui suivirent, le manitou descendit de la côte américaine, et je vérifiai qu'il n'avait pas l'intention d'entrer dans le golfe du mexique. Il n'est pas la profondeur de trois quarts mètres, car alors il aurait touché une perpendiculaire marquant 1800 mètres. Mais, il me paraîtra que cette mer intérieure, selon Selet, et s'étonnait de ne rencontrer pas de capitaine Nemo.

Les jours qui nous apportèrent le plus, et aucun dit nous de dix milles pour la journée, que de la grandeur, dans laquelle nous mettant les gabiers élevés dans la matinée du 16 avril. Plus aperçu avec son pouvoir la présence d'une, le manitou rentra sous l'eau. — 16 avril

Il me certain que n'entrons pas dans les eaux du golfe du mexique, nous avons pendant de nombreuses occasions qu'il manquait. Il était certainement facile de gagner l'une de mille, [illegible] et était remplie par les nombreux bateaux du golfe. Je crois toujours qu'il était malade de l'impasse du canal à l'huile de [illegible], mais pendant la nuit ; mais ces faits, plus clair à admettre qu'un fait par probable.

Quoi qu'il en soit, nous nous pendant cette matinée une autre longue conversation à ce sujet. Depuis plus de six mois, nous étions à bord du manitou, et nous avions parcouru plus de 15000 lieues depuis notre départ de nos japonaises. Et aucun le Grand Land, et il y avait peu de doute au fond que cela fut.

Aussi voyons que le manitou s'écartait de notre route où il aurait voulu pour nous, il fut encore un fois très inquiété, et une fois plus prononcé à la fuite, je ne m'attendais guère. Ce fut de pour nettement et catégoriquement des capitaine Nemo lui demander quelques renseignements, il nous répondit très sèchement, d'un ton et d'un air qui me surprit et nous rendre réservés.

Une semblable demande me regardait, et me semblait ne devoir [illegible] à rien ; il me paraissait que dans les circonstances, nous ne pouvions rien affirmer de rapidement, aussi de nous-mêmes. D'ailleurs, depuis quelques jours déjà le capitaine paraissait devenir plus sombre, plus retiré, moins communicatif. Je ne trouvais plus avec lui ou quelques étaient ensemble, et ces longues d'amitié que j'avais reçu de lui. Il semblait plutôt me fuir, et quand aussi, à prendre plaisir à me faire admirer les merveilles de son vaste domaine maritime, il me laissait seul, ne paraissant presque jamais dans le salon.

Que pouvait-il penser ? rien de ma part. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle, mais il n'était pas au moins me faire connaître ses intentions à cet égard ? Je ne savais que penser.

Je demandai à mon ami de me donner son opinion sur toute cette étrange affaire. Il était très intrigué, mais cela ne faisait pas de doute pour lui, après avoir été [illegible] ; mais il n'avait pas de raisons à donner. Il pensait comme moi que nous avions pas notre parole de rester à bord, et comme nous n'avions pas été [illegible] à cet égard, nous étions libres de nos actions. Cependant il pensait que nous devions attendre quelque temps encore avant de prendre un parti définitif.

Je répondis que je ne pensais aucun inconvénient de notre part, ni de mal, ni comme, ni même, mais je ne voulais jamais mettre personne dans une fausse position. Mais aussi, nous étions à bord, et nous étions [illegible] à bord du manitou, et nous avions parcouru plus de 15000 lieues depuis notre départ des mers

argenté — une [illegible] rouge de rouleau long de 16 Dominicains
d'une circonférence d'un mètre à deux corps et aigues à angeons caudale
en forme de croissant et au corps couvert de petites écailles. De cette que l'on
appelle albicore ou albicore — des nuées de surmulets, brillantés par des
raies d'or longitudinales, de la tête à la queue qui est d'un rouge éclatant
avec de rapides jaunâtres d'or, tête qu'on croyait être [illegible] une vraie
merveille de bijouterie — mureaux se retirant des rochers et debout une
fables des anciens et qui avait donné lieu au proverbe, ne mange pas qui le
prend et d'ailleurs consacré à Diane — parmi les spares, des spares operonnés
dont le nom est dû à la conformation de la nageoire thoracique;

Parmi les gades rangés en cercle par mes, à reflets argentés en
passant au pomacanthe [illegible], au poisson chevre très beau et qui a l'air
d'être en velours, et en soie des lambris d'or avec des bandes d'émeraude comme
une exquise peinture de la grande époque, — des scènes argentées, qui me valent
leur nom à une certaine distance, semblaient mêlant de temps en temps
et l'harengalbe qui se balançait dans l'eau comme un rayon vert-doré.
De la gueule de topaze. — Des corégones, rouges dont les nageoires pectorales,
semblaient flamber la mer en s'agitant, — des rougets plumiers à grosse queue
charnue — des chrysophrys de 15 pouces dont le dos [illegible] est
percé de dents et qui [illegible] d'une sorte de lumière phosphorescente,
etc. Ces faits de vous plaire, je ne vous en rapporte guère qu'une trompe remarquable
de galeos, semblable en volume sous le nom de prionotes pelagiques, sorte de
grande scène étrange, qu'on devait au nacre, recueillie d'une sorte de remora ou
qui fait voile au vent, et garnie de tentacules, bleus qui pendent dans les
eaux comme des fils de soie. Charmante animal mais au milieu duquel
il devait être prudent de se baigner, car autant vaudrait se mêler aux dents
ou se baigner dans un liquide corrosif. Heureusement nous en étions
loin.

Je puis dire pendant plusieurs jours, jusqu'au point de perdre chaque
de vue; mais après être restés dans la mer de Nubie à une profondeur
graduellement, dans des profondeurs moindres, et je perdis bientôt de vue les
poissons car les plaines sous-marines ne tardèrent pas à [illegible] à une
profondeur de 2000 mètres.

Et pendant longtemps dans ces profondeurs entre 2000 et
environ 3700 mètres, que je remontrai dans ces parages. Le 17, 18, et
19 de février nous n'eûmes pas un pied de fond sous nous malgré
des et malgré plusieurs sondages à de grandes profondeurs, entre
[illegible] et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
— [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
— [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
—

Dutton, dans un puits non loin de la même rivière, et quand la mère fut prise, le monstre se mit en travers et retourna à la mer. Le requin était un femelle

— Ah bien! franchement j'en suis, et j'aurais été très surpris si j'avais été un autre américain. Et puis

— Et puis, ~~car aucun autre naturaliste du siècle dernier~~ encore un requin de Bengale, pondu dans un bocal sur lequel un négrillon de Caroline aurait pu travailler

— Il vous faut les évêques

— Enfin, ces naturalistes des anciens temps on voit qu'ils parlent de tout. Dans la gueule est semblable à une golfe, et qui ne pourrait jamais dans le détroit de Gibraltar.

— Et la femme jeune

— Mais qu'est ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

— Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il y a eu un peu d'exagération des temps géologiques de pétrifications, de calcaires de grande époque, mais on finit par se fondre aux grands résultats acquis, on étudie époque, aristote, page soixante-neuf d'un calcaire de cent cinquante, vol. 3 in 12, ce qui n'a rien d'impossible. Parmi les faits modernes qui vont venir à ma connaissance, je cite que dans nos mers, sur de petits récifs de 1,65 et 1,82; que dans la mer de Trieste et de Montpellier, j'ai vu des squelettes de pieuvres de cette taille, ce qui ne naturellement une salade que pour un animal de 12 pieds, les pieds proportionnellement bien entendu gardés le corps serait assez joli

— Mais tout cela, des animaux marins. Mais moi je vois de rivière

— Oui. J'ai eu de mon ami le capitaine Paul Bos du Havre qui m'affirma avoir vu un monstre de cette taille dans les mers de l'Inde, il y a quelques années, et enfin en 1861, le fait le plus étonnant de tous.

— Parlez-nous le raconter.

— Oui, je vous en prie, cher Conseil,

et il alla à la table, mit sa bouche

— Eh bien, en 1861, dans le N.E. de Terre-Neuve, à peu près par la latitude de nous venons de nommer, chaque jour de l'année à cette époque apparaissait un vaste banc de calmars que naturalistes avaient baptisé du nom de Bouguer s'appelle; ces animaux mesuraient généralement trente pieds de long, sans compter les tentacules, qui atteignaient le double de cette longueur; ils étaient moins redoutés pour leur force que pour leur stupidité. Le navire à bord duquel je me trouvais, le Governor Higginson, en croisait au milieu de ces légions de mollusques. Nous les regardions passer avec une sécurité profonde, quand le matin du 5 août, un calme plat immobilisa le navire. Le temps était lourd, orageux. Nous étions à 47° de latitude et 45° de longitude. Il y avait à craindre que ces monstres ne nous abordent pendant la nuit, et nous fassent quelque avarie grave. Mais rien de tel ne se produisit, et le lendemain, dès l'aube, nous nous retrouvions sur notre route, au milieu de ces légions de calmars.

— Et quelle longueur avaient-ils, demanda Ned Land.

— Mais il y en avait de 5 à 6 mètres, répondit Conseil, que je tenais toujours en observation près de la tête

— précisément Ned-je

— Je vois n'était-ce pas pour vous de tuer ces animaux que d'apercevoir dans leur milieu naturel de redoutables serpents fabuleux.

— pardonnez

— Je pense n'avez-vous pas aperçu, ni fleuve de tête, et n'avez-vous pas pu développement que je prétends donner de terrible.

— Oui, répondit.

— Et ces bonnes n'étaient-elles pas faites comme une tête de serpent

— Parfaitement répondit, je vois que tu es au courant.

— Eh bien, n'en déplaise à monsieur Pierre Arronax, je ne pas le calmar de Bouguer, mais bien un animal qui ne peut figurer je regarde comme, Ned Land s'était précipité à la vitre

— Ah! quelle formidable bête, dit-il

s'était à mon tour, et je ne pus retenir une véritable surprise. Devant de mes yeux, j'avais d'abord cru un monstre horrible de figure à figurer dans les traditions fantastiques.

C'était en effet un énorme calmar de huit à dix mètres de long; il nageait avec une extrême rapidité dans le sens des navires qu'il accompagnait en se maintenant à des distances égales, et paraissait plein d'appétit. Ses huit bras, ou plutôt les trois pieds implantés sur la tête qui me valu à ces mollusques le nom de céphalopodes, avaient une longueur au moins égale à celle du corps et s'agitaient comme la chevelure des furies de la fable, ne tordant mes sous leurs serpents, et on voyait distinctement les rangées de ventouses disposées sur la face intérieur de leurs tentacules. Quand ils venaient à ouvrir leur bouche, leur langue, quand ils vaincus s'appliquait contre celle du calmar en faisant le vide.

Alors ce monstre nous suivait pendant plusieurs heures. Le danger était moins dans l'attaque que dans la crainte de le voir briser contre les flancs du navire. Mais la nature a donné à ces animaux une force musculaire proportionnelle à leur courage. Un coup de leur puissante queue suffit à briser la plus solide embarcation.

Nous observions avec une attention facile à comprendre ces monstres marins. Je remarquais que leur yeux, placés latéralement, avaient une vision binoculaire, et que leur bec corné, semblable à celui des perroquets, était implanté non pas dans la mâchoire supérieure, mais dans la mâchoire inférieure, contrairement à ce qui existe chez les autres mollusques. Enfin, la nature avait donné à ces animaux une force de morsure proportionnelle à leur taille gigantesque, car j'ai vu entre leurs mandibules un requin coupé en deux comme par un coup de hache.

Cependant la mer était devenue très mauvaise, le navire roulait violemment. Il fallait songer à manœuvrer. Le capitaine Farragut donna l'ordre de mettre en panne, mais à peine la misaine fut-elle hissée, que déchirée en lambeaux par la violence du vent. Le navire, n'obéissant plus à son gouvernail, présenta le travers aux lames, et nous fûmes exposés à de terribles roulis. Plusieurs matelots, montés dans les haubans pour serrer les voiles, furent jetés à la mer et ne reparurent pas. Il était évident que le navire ne résisterait pas à une nuit de tempête. Le capitaine Farragut le comprit sans doute, car il ordonna de virer vent arrière, et nous commençâmes à fuir devant la bourrasque.

Pendant deux jours, nous filâmes avec une rapidité excessive, poussés par les vents du sud-est, nous nous tenions à une grande distance des côtes américaines et européennes. Nous ne pouvions songer à entrer dans la Manche, encore moins à remonter la mer du Nord. Nous prîmes donc le parti de contourner l'Écosse par le nord, et nous nous engageâmes dans les mers du Groenland.

Le 20 mars, nous étions par 67° 30' de latitude et 16° 30' de longitude. Le froid était vif, le thermomètre marquait 7° au-dessous de zéro. Des glaces flottantes, des montagnes de glace apparaissaient de tous côtés. Le navire, tantôt passait entre deux îles de glace, tantôt était forcé de virer de bord devant un cul-de-sac infranchissable. Mais ce qui était plus dangereux encore, c'était la rencontre des grandes masses de glace détachées des pics, qui, obéissant à l'impulsion des courants, venaient heurter le navire de leurs angles aigus. Souvent, on était forcé de fuir devant un groupe de montagnes flottantes, dont le moindre choc eût été fatal à notre frêle navire. Souvent aussi, nous nous trouvions arrêtés par un barrage infranchissable, et il fallait chercher une issue à droite ou à gauche. Mais le temps s'écoulait, les provisions diminuaient, et ce qu'il y avait de plus à craindre, c'était de se voir emprisonné par les glaces pour l'hiver.

Le 27 mars, nous étions par 67° 30' de latitude et 14° 30' de longitude, à la hauteur du détroit de Davis, mais nous ne pouvions songer à le franchir. Le navire était littéralement pris dans une ceinture de glaces qui se resserrait de plus en plus. Le 28, la pression devint si forte que deux de nos mâts craquèrent et tombèrent sur le pont. Le 29, la glace commença à monter à bord, et nous fûmes obligés de nous réfugier sur les glaces avec nos provisions et nos instruments. Le navire, soulevé, retourné, broyé, s'enfonça définitivement dans les flots glacés.

Ce fut un spectacle navrant que celui de ce brave navire, qui avait fait tant de fois le tour du monde, et qui, après avoir résisté à tant de tempêtes, succombait misérablement, non pas sous la fureur des flots, mais sous l'étreinte des glaces. Nous le regardions, muets, immobiles, sentant que notre tour viendrait bientôt, et que le navire ne nous manquerait pas à nous-mêmes.

Le 30 mars, nous étions par 67° 30' de latitude et 7° 30' de longitude, à la hauteur du détroit de Davis, mais nous ne pouvions songer à le franchir. Le navire était littéralement pris dans une ceinture de glaces qui se resserrait de plus en plus. Le 28, la pression devint si forte que deux de nos mâts craquèrent et tombèrent sur le pont. Le 29, la glace commença à monter à bord, et nous fûmes obligés de nous réfugier sur les glaces avec nos provisions et nos instruments. Le navire, soulevé, retourné, broyé, s'enfonça définitivement dans les flots glacés.

Ce fut un spectacle navrant que celui de ce brave navire, qui avait fait tant de fois le tour du monde, et qui, après avoir résisté à tant de tempêtes, succombait misérablement, non pas sous la fureur des flots, mais sous l'étreinte des glaces. Nous le regardions, muets, immobiles, sentant que notre tour viendrait bientôt, et que le navire ne nous manquerait pas à nous-mêmes.

Le 30 mars, nous étions par 67° 30' de latitude et 7° 30' de longitude, à la hauteur du détroit de Davis, mais nous ne pouvions songer à le franchir. Le navire était littéralement pris dans une ceinture de glaces qui se resserrait de plus en plus. Le 28, la pression devint si forte que deux de nos mâts craquèrent et tombèrent sur le pont. Le 29, la glace commença à monter à bord, et nous fûmes obligés de nous réfugier sur les glaces avec nos provisions et nos instruments. Le navire, soulevé, retourné, broyé, s'enfonça définitivement dans les flots glacés.

Ce fut un spectacle navrant que celui de ce brave navire, qui avait fait tant de fois le tour du monde, et qui, après avoir résisté à tant de tempêtes, succombait misérablement, non pas sous la fureur des flots, mais sous l'étreinte des glaces. Nous le regardions, muets, immobiles, sentant que notre tour viendrait bientôt, et que le navire ne nous manquerait pas à nous-mêmes.

– Est-ce que vous avez trouvé ?
– Ce fut si vite, mon révérend père, que nous flottons.
Nous flottons oui ; mais la panthère ne s'arrêtait plus. Quelques minutes se passèrent, pendant le capitaine nous entra dans le salon suivi de son monde.
Sans nous voir, il alla aux vitres, regarda les animaux, revint au milieu dans son langage inintelligible, qui sortait, lui resta, regardant.
Il y avait plus un seul animal que je ne l'avais vu. Je les trouvai l'un après, et fabuleux.
Ces animaux, les panthères se refermèrent ; la dernière se replia dans le salon.
Je m'avançai vers lui.
– Voilà une police admirable de pouvoir formidable capitaine nemo, dis-je. Je vous dépose d'une entière qui les servent aux agissements
– Oui ! répondit le naturaliste, et nous allons les attaquer corps à corps.
Je regardai. Je ne comprenais pas.
– Oui ! corps à corps. Nous devons être armés ; il faut que l'un ou plusieurs de ces animaux se soit engagé dans la peau, avec leur mandibule crochue, et nous ne en arrêterons pas.
– Et alors
– alors, nous reconnaîtrons à la personne, et nous allons engager de nouveau pendant un temps le panthère avait disparu par le vestibule de récompense
Jacques a vu
Et nous vîmes le capitaine nemo se jeter résolument au milieu de la cage, et faire face à l'animal. Les panthères se précipitèrent sur lui, et se dressèrent sur leurs pattes de derrière, comme deux jaguars prêts à engager un combat corps à corps.
Un des animaux, le plus grand, le plus fort, le plus terrible, s'approcha de lui, le flaira, et d'un bond se jeta sur lui.
Mais le capitaine nemo, avec une rapidité incroyable, avait déjà frappé le fauve de son poignard, et le tigre, se roulant sur lui-même, tomba à ses pieds.
Deux autres panthères, noires comme l'ébène, parurent aussitôt, et se précipitèrent sur le capitaine nemo, qui, debout, les attendait.
Mais déjà le tigre, se relevant sur ses pattes de derrière, avait saisi entre ses dents la gueule de la première panthère, et la déchirait avec fureur.
Les deux autres, voyant leur compagnon mort, se jetèrent sur lui. Mais le capitaine nemo, d'un coup de poignard, ouvrit le ventre de la panthère qui était à sa droite, et, de l'autre main, étranglait la dernière.
Ce fut un combat horrible, et dont les spectateurs ne pouvaient détacher leurs yeux.
Le capitaine nemo, debout, attendait les deux bêtes qui restaient, et qui, après avoir reconnu leur ennemi, semblaient avoir peur de lui. Leur rage se changea en terreur, et, forcées de reculer devant le regard de cet homme, elles se réfugièrent dans le fond de leur cage.
Le capitaine nemo les suivit, et, se tenant face à face avec elles, il les fascina de son regard, prêt à les anéantir.
Alors, levant sa main droite, il montra à ces animaux vaincus le chemin de leur prison, et l'une après l'autre, elles rentrèrent dans leur cage, où il les enferma.
Ce combat avait duré cinq minutes.
Le capitaine nemo, se retournant vers nous, nous regarda.
– Maintenant, dit-il, nous pouvons visiter les forêts de l'île Crespo.

Chapitre 10
La Forêt sous-marine

Cette journée du 20 avril se termina pour moi sans autre incident. Je veux parler de ces rencontres dangereuses dont j'ai déjà tant raconté. Depuis que j'habitais le Nautilus, nous avions vu bien des choses étranges, rencontré bien des animaux terribles, et nous avions été forcés de nous défendre contre quelques-uns d'entre eux. Mais on ne peut pas toujours chasser, et, souvent, le devoir succédait à la nécessité. Je ne parle pas de ces combats de cachalots, dont j'ai déjà parlé, mais de ces attaques d'hommes, de ces luttes contre les sauvages de la Papouasie, dont nous avions heureusement échappé. Je ne parle pas de ces forêts vierges, de ces sables parsemés de pièges, de ces tribus plus féroces encore que les bêtes fauves, qui nous avaient forcés à faire feu sur elles. Je ne parle pas de ces naufragés du Cachalot, que nous avions sauvés, et qui, pendant quelques jours, avaient été nos hôtes. Je ne parle pas de ces pêches sous-marines, de ces chasses aux requins, de ces effrayantes représailles des hommes des Kerguelen, de ces scènes de massacre dans les profondeurs de la mer, de ces cadavres qui remontaient à la surface, flottant sur les eaux, de ces barques attaquées et abordées par le Nautilus, de ces canonnades dont un seul équipage devait sortir, de ces navires coulés à pic, dont quelques débris, marqués d'une lettre ou d'un chiffre, nous révélèrent la nationalité européenne, américaine ou asiatique, et enfin de ces malfaiteurs, de ces scélérats, dont le châtiment était dû, et dont j'ai parlé comme le devait un homme qui avait abandonné pour quelque temps la loi commune de la civilisation.
Non ! ce jour-là, je racontai des choses toutes différentes, des choses d'horreur, causées par un être supérieur à l'homme, par un cachalot monstrueux, irrité, furieux, exaspéré, et armé de deux mâchoires formidables dont il était armé.
Ce jour-là, la nature avait donné rendez-vous à ses plus puissants modèles de cruauté, et, pour les combattre, elle avait mis en présence de ces monstres le capitaine nemo, qui, dans la légitime conscience de son droit, devait se faire leur implacable justicier.
Ce cachalot, ce fut le seul que je vis pendant ces six mois, et, certes, il aurait fait bonne figure dans la collection de ses congénères. Sa force était évidente, et, quant à sa taille, elle dépassait celle des plus grands cétacés. Il était aussi gros qu'un éléphant, mais sa tête, plus volumineuse, était armée d'une mâchoire inférieure qui, munie de quarante-deux dents, longues de six pouces, pouvait se mouvoir de bas en haut, et non de droite à gauche, comme chez les autres animaux. Il était donc armé terriblement, et, avec une force de propulsion dont on ne peut se faire une idée, il se précipitait sur les navires, et les perçait comme un boulet de canon.
Je venais de monter sur la plate-forme, lorsque je vis le cachalot à deux encablures du Nautilus. Je le reconnus parfaitement à la lueur du fanal électrique qui éclairait sa tête monstrueuse. Je devinai tout de suite les combats auxquels il allait se livrer, et, quelque rares que fussent ces animaux dans ces mers, je ne voulais pas qu'ils fussent troublés dans leurs sanglantes représailles. Je descendis donc dans le salon, où je trouvai le capitaine nemo, qui, sans doute, n'avait pas encore été prévenu de l'approche de son ennemi.
Je voulais lui rendre la liberté qu'il m'avait donnée ; je voulais lui dire que le Nautilus était à sa disposition, et que, si quelque navire devait être sacrifié, je ne balancerais pas à faire feu sur lui. Mais, quelque grave que fût ma résolution, je ne pus prononcer une parole, et, sans doute, il devina ce que je voulais dire.
Le capitaine nemo, qui était fixé sur la position de chaque navire, me répondit :
– Un cachalot ! un cachalot de la plus grande espèce ! Il a déjà brisé une de nos hélices, et il va nous attaquer corps à corps.
Je regardai. Je ne comprenais pas.
– Oui ! corps à corps. Nous devons être armés ; il faut que l'un de nos plongeurs se soit engagé dans la peau, avec leur mandibule crochue, et nous ne en arrêterons pas.
– Et alors
– alors, nous reconnaîtrons à la personne, et nous allons engager de nouveau pendant un temps le panthère avait disparu par le vestibule de récompense
Jacques a vu
Et nous vîmes le capitaine nemo se jeter résolument au milieu de la cage, et faire face à l'animal. Les panthères se précipitèrent sur lui, et se dressèrent sur leurs pattes de derrière, comme deux jaguars prêts à engager un combat corps à corps.
Un des animaux, le plus grand, le plus fort, le plus terrible, s'approcha de lui, le flaira, et d'un bond se jeta sur lui.
Mais le capitaine nemo, avec une rapidité incroyable, avait déjà frappé le fauve de son poignard, et le tigre, se roulant sur lui-même, tomba à ses pieds.
Deux autres panthères, noires comme l'ébène, parurent aussitôt, et se précipitèrent sur le capitaine nemo, qui, debout, les attendait.
Mais déjà le tigre, se relevant sur ses pattes de derrière, avait saisi entre ses dents la gueule de la première panthère, et la déchirait avec fureur.
Les deux autres, voyant leur compagnon mort, se jetèrent sur lui. Mais le capitaine nemo, d'un coup de poignard, ouvrit le ventre de la panthère qui était à sa droite, et, de l'autre main, étranglait la dernière.
Ce fut un combat horrible, et dont les spectateurs ne pouvaient détacher leurs yeux.
Le capitaine nemo, debout, attendait les deux bêtes qui restaient, et qui, après avoir reconnu leur ennemi, semblaient avoir peur de lui. Leur rage se changea en terreur, et, forcées de reculer devant le regard de cet homme, elles se réfugièrent dans le fond de leur cage.
Le capitaine nemo les suivit, et, se tenant face à face avec elles, il les fascina de son regard, prêt à les anéantir. Il leur montra de la main droite

1er mai

Le 1er mai vers le 1er midi que le navire repère une dérive marquée au navarque vers le nord. au sortir des courants, après avoir passé au large de l'ouverture du canal de Bahama, j'avais observé plus au sud dans les fleurs d'eau, dans les vases flottantes, des caractères particuliers, la température a été, ce matin particulière. J'ai nommé le Gulf stream.

C'est bien un fleuve au effet, qui coule librement au milieu de l'océan un fleuve de la mer dont les eaux ne se mélangent point aux eaux environnantes, même un fleuve salé, plus salé même que les eaux environnantes. Il a 3000 pieds de profondeur sur 60 milles de large, on compte dans la colonne d'eau qui est au-dessus de lui 2000 à 2500 gouttes d'eau qui est nécessaire, ce qui est peu comparé à celui de tous les fleuves du monde.

Sa marche verticale, établie par le commandant Maury est la suivante de Gascogne; c'est là que les eaux commencent à se former, sortent comme en entier et en longues colonnes; il descend au sud, longe la Espagne et l'Afrique équatoriales, va la vallée du Gouf Ferrida s'enfonçant de plus en plus dans les eaux tropicales, l'Atlantique, arrive au cap S. Roque dans le Brésil, se bifurque en 2 branches, dans la plus large va encore se charger de molécules ayant dans la mer des antilles; la seconde remonte vers nord de pouvoir calorique, car il va ayant de rétablir l'équilibre entre les températures et de mêler les eaux ayant des longitudes aux eaux froides du Gouf nord; après s'être réchauffé à Cuba dans le golfe du Mexique il revient au nord sur les côtes de l'Amérique, s'avance jusqu'au Texas, monte dans un peu sous la pression des hautes pressions du Mississipi, entre dans le golfe du Mexique, sort par le détroit de Floride, remonte le long de la côte jusqu'à la hauteur des Antilles, traverse l'Océan, se dirige au E vers le 45e de lat. puis remonte vers le nord, et longe les côtes de Gascogne et d'une flèche va rejoindre les côtes de l'Irlande et de la Norvège et se perdre jusqu'au Spitzberg, à la Nouvelle Zemble. Ainsi ce courant forme un grand circuit.

C'est ici que le navire se trouve actuellement; car dans un cas particulier que nous n'avons, et quand nous serons à la hauteur des Bermudes, je ferai remarquer à Monsieur que la température de la mer est plus élevée que partout ailleurs.

– Et pourquoi

– Parce que la température de ce courant au sortir du golfe du Mexique est plus élevée de celle du nôtre. C'est un fait très important que jusqu'à présent on ne connaissait que très vaguement. J'ai pu le constater à bord. Je mesurais qu'une fois arrivé dans les parages des Bermudes, je trouverais une température plus élevée que celle que j'ai observée jusqu'à présent. Ce fait est très important, car il explique comment les côtes de Gascogne et d'Irlande ne sont pas glacées comme celles du Labrador, situées sous la même latitude. Ce courant est comme un fleuve d'eau chaude qui coule au milieu de l'océan, et qui maintient autour de lui une température plus élevée que celle des eaux environnantes.

Voici aujourd'hui une nouvelle observation que je fais. Le courant est plus chaud que l'eau environnante. Il a 2 m. 2/ par seconde, dans l'Atlantique, dans ce courant merveilleux, car il est tellement spécial qu'il est comme une rivière dans l'océan, comme un fleuve qui coule entre des rives, et ces rives sont d'eau plus froide, plus salée, plus bleue que lui. Ces eaux sont très riches en matières salines, et leur densité est plus grande que celle des eaux environnantes. Aussi, quand nous sommes dans le courant, je fais remarquer à Monsieur que la température de la mer est plus élevée que partout ailleurs.

Le navire que je monte arrive enfin à sortir complètement du courant, et

– cependant, monsieur, vous devez ce pauvre ami, il faut que cela finisse
– mais monsieur
– je vous en supplie encore. Votre nom me paraît avoir une résonance du côté, et nous a rendus très heureux. mais je crois Judas, c'est assez du petit juif, et je ne veux pas parler du pauvre enfant.
– devant moi, c'est toujours le jeune dieu qui parle
– j'en reviens à mon idée, il faut me parler du capitaine. Nous ne devons pas faire quand nous étions dans le nom de votre père, je vous le dis en admettant que nous jouions dans le même jeu! quand je pense que dans quelques jours à Nantilus, que deux hommes quand nous n'y serons plus, va se retrouver dans cette salle à manger, et que la cuisine la nuit sera très triste, je trouve une large baie, et que dans cette baie se jette la Loire, et que la Loire traverse, et que dans cette salle à manger, le fleuve de quelque de ma ville natale, quand je pense à cela, la colère me monte à la tête, mon sang se gonfle, je serais un meurtrier. voyez vous monsieur, je me jetterai pardon d'Ulm, je ne retarderai pas ici! Retournez y immédiatement.
nu, je voyais bien, parfois très distinctement. Et chaque fois comme au bruit de la fusillade. Sa forte et vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder d'un emprisonnement prolongé; je voyais sa physionomie s'altérer, son caractère devenir de plus en plus hautain. Je tremblais tous, si mon séjour a qui il devait souffrir, car je doutais encore que j'aurais jamais pu de certaines en bonnes nostalgiques. Parfois j'avais d'étranges lassitudes. Mes oreilles se remplissaient dans l'immense silence d'étranges rumeurs, puis mes yeux s'éclaircissaient, mes membres du dernier engourdissement, mes sens s'aiguisaient, toute ma personne vous les divers sons qui me arrivaient de l'extérieur. Je me rappelais alors que j'étais prisonnier, et je prêtais l'oreille à tous les bruits de la vie. Mais ces bruits étaient si affaiblis, si lointains, si mystérieux, que je ne pouvais rien en distinguer. Quelquefois, j'entendais des pas sur ma tête, des pas d'hommes, des pas de femmes, des pas d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts marchaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des voix, des voix d'hommes, des voix de femmes, des voix d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts parlaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des cris, des cris d'hommes, des cris de femmes, des cris d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts criaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des pleurs, des pleurs d'hommes, des pleurs de femmes, des pleurs d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts pleuraient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des rires, des rires d'hommes, des rires de femmes, des rires d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts riaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des chants, des chants d'hommes, des chants de femmes, des chants d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts chantaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des prières, des prières d'hommes, des prières de femmes, des prières d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts priaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des blasphèmes, des blasphèmes d'hommes, des blasphèmes de femmes, des blasphèmes d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts blasphémaient au-dessus de moi. Quelquefois encore, j'entendais des silences, des silences d'hommes, des silences de femmes, des silences d'enfants. Il me semblait alors que j'étais dans un cimetière, et que les morts se taisaient au-dessus de moi.
– Eh bien, monsieur, vous voulez que je vous raconte mon séjour, alors quelque au capitaine Nemo.
– oui.
– quand même cela pourrait être un supplice
– Bon! je vous crois, pour savoir ce qui m'a tenu
– mais je ne le vous dis pas, il ne faut à l'écrire. Il serait trop long, il vous ennuierait
– Rien de plus, j'aime l'histoire vraie.
– je le ferai vite
– quand, dès vous en serez
– Mais bien vite, mon ami, je le ferai, – j'attends votre réflexion à ce que je dois dire
– C'est bien réfléchi – Voyez, voyez que je suis parle.
– non. Laissez moi faire – Jamais.
– mais! aujourd'hui.
– Aujourd'hui

12 mai

- symptômes : quelques vertiges, agacer de cheveux
- aucun phénomène électrique et lointain
- peu connu de cumulo-nimbus et l'orage
- et cependant semblent très fréquents rapidement
- mer grosse, et longues houles
- vitesse forcée.
- baromètre en 1860, tombé à 710 à la remonté pendant un cyclone

Pendant que la situation se rétablissait dans l'Indien je rapportais mon courrier chinois à mon bord et continuais ma route vers le Sud

Il nous n'y avons rien gagné nous avons toujours gagné de savoir qu'il ne fallait rien attendre de cet ouragan de la Réunion ; il faut aussi, la vérité je dirige vers les approches de Long Island, quelque soit le temps, nous serons

Quelque soit le temps, avait été très beau, mais le temps devenait très mauvais ; dès le 12 mai, nous eûmes une forte alerte d'ouragan.

Je passais dans la journée depuis quelques jours, le petit déjeuner de 9 heures et demie était fini et les pendules étaient retournées à l'heure. Le baromètre baissait depuis plusieurs jours, il était arrivé à 760 et indiquait une tempête très forte. Je m'attendais donc à un orage, et je ne me trompais pas.

Il éclata dans la journée du 12 mai et se violent rien moins. Je peux en parler savamment car au lieu d'aller le faire dans la profondeur de l'Océan avec mon navire bien calé, bien lesté dans les profondeurs de la mer, je m'amusais à faire naviguer mon vaisseau à sa surface du côté de la terre : à l'heure indiquée pour le commencement de l'ouragan, je me trouvais à 100 milles environ de la côte, par 31° de latitude Sud et 33° de longitude Est, à peu près à la hauteur de Port Natal. Le ciel était très beau, le soleil brillait d'un éclat merveilleux, la mer était belle, mais le vent soufflait du Sud avec une violence inaccoutumée. Il avait déjà fait tomber le baromètre à 730 millimètres, ce qui est très bas, et la violence de propagation de l'ouragan était telle que les lames avaient déjà 15 mètres de hauteur, ce qui est très grand pour elles, et se succédaient à une distance de 150 à 175 mètres, et la vitesse de propagation de ces lames était de 15 mètres par seconde, près de la vitesse de celle du train express. Le vent soufflait du Sud avec violence ; mais il ne soufflait pas d'une manière régulière, il variait à chaque instant, et je remarquais à chaque instant que le baromètre, avec une rapidité inconnue de moi jusqu'à ce jour, remontait à vue d'œil. Nous, la mer nous, le bateau, nous nous trouvions sous le vent qui ne pouvait le passer, et les lames glissaient majestueusement sous nous, et nous soulevaient avec une facilité incroyable, qui m'étonnait beaucoup, qui m'effrayait. Il y avait aussi pour augmenter encore l'épouvante, un bruit épouvantable, un mugissement continuel, qui ne cessait pas un instant, et qui était produit par le choc des lames contre les rochers de la côte, et par le sifflement du vent dans les cordages. Je montai sur la dunette, et je me mis à regarder avec une certaine anxiété, mêlée d'un peu d'effroi, ce spectacle nouveau pour moi. Je ne pouvais me rendre compte de la hauteur des lames, mais elle me paraissait énorme. Plus de cinquante navires étaient en vue, mais tellement éloignés que je ne pouvais distinguer que leurs mâts. Ils étaient tous à l'ancre, et ils avaient tous leurs feux de position allumés, car la nuit commençait à tomber. Quelques-uns avaient déjà disparu dans les profondeurs de la mer, et ne reparaissaient que lorsque la lame les soulevait sur sa crête. Ils avaient l'air de petits bateaux de pêche, et ils semblaient bien petits, bien faibles, bien misérables au milieu de ces montagnes d'eau qui les menaçaient de toutes par

J'ai vu venir vers le navire deux ou trois canots français, tandis que je prenais du rafraîchissement, j'ai aperçu au-dessus de mon lit, suspendue à la poutre de la cabine, une cage

Chapitre 20.

Par 47°24' de latitude et 17°28' de longitude

A la mise de cette journalière tempête nous avions été rejetés dans l'est, et le pays de sud fond de l'Amérique sont sur les 47 degrés de New York sont sur cette du Saint Laurent, d'environ neuf cents lieues. Si j'interroge que nous pouvons supposer tombés dans un tourbillon pareil, qu'il [illegible] cependant le capitaine nous, et que je ne vois point plus d'une que l'Acteon... Tout nous paraît d'accord, et nous emportons à toute vue à pied sur.

15 MAI

Mais dès que nous avons été rejetés dans l'est, dans le nord est vrai plus puis, et le 15 mai, nous étions sur l'extrémité sud du Banc de Terre Neuve.

On sait que ce banc si connu de tous les pêcheurs de la grande morue, un amas prodigieux de détritus organiques, [illegible] l'eau est peu profonde sur le point culminant, [illegible] Sur ce banc un nombre prodigieux de bancs de poissons, [illegible] Depuis que [illegible] pendant quelques jours, la profondeur n'est pas moindre [illegible] quelques instants de brume ou de pluie, la profondeur n'est pas moindre [illegible] pendant une nuit, pendant deux nuits, pendant quelques jours, pendant nous avons [illegible] Des oiseaux [illegible] capturent [illegible] [illegible] [illegible]

20,000,000

Norvégiens ne font une construction effrayante, il y a dans cette
pensée de grand : j'en ai de la passion, les mots me manquent pour dépeindre
plein, comme l'on dirait ici ; il y a en anglais et en
américain plusieurs 5000 navires montés par 3/000 marins, et chacun
de ces navires rapporte 40000 francs, soit 40000 × 5000, quelque chose de
prodigieux, et qu'aucun coin de terre ne songe autant.
— Allons, je vous vois venir, vous me direz que ne les empêchera pas
— qu'ils
— les onze millions d'ours, mais je remarque une chose
— la guerre
— c'est que je leur les vois entre eux, il y a trois de la même peau
à vingt-cinq livres sterling !

Aucun vaisseau ne pourra jamais passer sur le pont sur la barre de terre sous
sous [illegible] ces grandes lignes de fond, que chaque bateau trouble
peu et la mer y remet bientôt son ordre à la fois, les quelles lignes portent quelquefois
jusqu'à 200 brasses ; les lignes sont entraînées par les 2 bouts au fond
de deux petites pyramides, et ces amers sont reliés à la surface de
la mer par une croix qui s'amarre à une bouée de liège.

Comme c'était alors le moment de la pêche, le chantier des
macaroons habituellement bons ne fut abandonné aucun [illegible] ces lignes,
et ne subit [illegible] d'intérêts temps-temps ne se passaient [illegible], et
on me mit une pirogue avec quatre, pour voir le 42e degré de latitude, à peu
près à la hauteur de Saint-Jean de Terre Neuve, et de Hearts' content où abordait baie de la Trinité.
l'extrémité de cette presqu'île antique.

Je comme la grand'mère y était, à mes yeux du matin, il était
peut-être 4 heures.

Je me demandais si le Gentilhomme allait enfin continuer sa route
vers le Nord, quand je vis avec satisfaction qu'il prenait son [illegible]
Est, et je compris qu'il allait suivre ce plateau télégraphique pour le quel
séparent les eaux, et dont les sondages multipliés ont fourni le relief actuel avec
toutes les [illegible] de l'Atlantique.

Je n'ai pensé à revenir sur cette gigantesque entreprise que depuis la
grande inondation, et que j'ai vu comme [illegible] que quand la vie reviendra
l'homme obligé d'habiter ses [illegible] hauts, il n'y aura plus rien à
faire, mais vrai je fus content de voir l'univers [illegible] de gaîté parler
encore dans ses légendes comme de la dévastation sur les appétits de ce
pauvre vieux monde.

Il me parut que l'univers venait de revoir le vrai visage de son
Rédempteur et le vrai, car il en aurait l'obligation

Le [illegible] 17 mai, à 500 mètres environ de Hearts' content, que le 17 mai
vaisseau était descendu par 2400 mètres sur notre [illegible] de
le sol. Comme il avait mené le vieux parfaitement à travers les récifs de
Salem, et comme je n'avais pas perdu le brave garçon, il commença par
le prendre pour un vrai ingénieur de mer qu'il s'appelait [illegible]
de [illegible] Gabrielle.

Je le mis au courant de la question, et je dois avouer que cela
l'intéressa encore peut-être que si c'eut été un amiral [illegible]
Gentilhomme.

Je ne m'attendais pas à trouver sur le cable grand dans son état
[illegible], mais on doit [illegible] mutilé par quelque
[illegible] quelle pêcherie
[illegible] par un matelot de matières [illegible] la gutta percha
isolante le faisceau de fils de cuivre qui conduisent l'électricité en 92
[illegible] le faisceau de fils de cuivre qui conduisent l'électricité en 92
centièmes de seconde d'une borne à l'autre, ce qu'on appelle justement
[illegible] de seconde d'une borne à l'autre, ce qu'on appelle justement
l'onde du cable.

En effet, le serpent était recouvert par des débris agglomérés de coquilles
et [illegible] par des hameçons du genre des zeloppages, dont nous ne parlons
mettons en tête des entailles. Il était pour mi-partie dans des anfractuosités
pierreuses comme une [illegible]. Il reposait sur [illegible], en [illegible]
de tous les mouvements, de la mer et certainement aucune [illegible] d'une [illegible]
[illegible] on me a remarqué que les enveloppes de gutta percha [illegible]
dans l'eau, je me mis en [illegible] de les détériorer.

D'ailleurs grâce au plateau où le cable se trouvait, [illegible] 20 mai
se trouva jamais immergé à des profondeurs telles que celle où [illegible]
la rupture et fut peu après. Il [illegible] n'allait pas vite, et marquait
au Roland sur tous les sondages [illegible] mètres comme un ballon [illegible]
chaîne à la plus grande profondeur obtenue par 6431 mètres, profondeur
qu'il pût supporter impunément, et au [illegible] qu'il supporte [illegible]
[illegible] favorables à la transmission électrique.

On sait que le premier cable fut posé dans les années 1857 et
1858 mais qu'il [illegible] transmit peu plus de 400 télégrammes, et qu'il ne
fonctionna plus. On sait aussi que le premier télégramme de la jeune Amérique
[illegible] à la vieille Europe était une recommandation que cette dernière
[illegible] à la vieille Europe était une recommandation que cette dernière
fasse en sorte, [illegible] à Dieu dans le ciel et paix aux hommes de bonne
volonté sur la terre. On sait aussi, que le [illegible] nouveau câble en 1865,
que la [illegible] un câble de 3400 kilomètres pesant 4500 tonnes, que
[illegible] câble [illegible] dans le Great Eastern disposé à cet effet, et dans lequel le
câble fut [illegible] complètement et bien [illegible], dans [illegible] grande
cuve. [illegible] 25 mai.
[illegible] profondeur, jamais chaîne [illegible] à une [illegible] [illegible] 3836 mètres, à 2 heures de l'après-midi
de profondeur, jamais chaîne arrêtée à une [illegible] [illegible] de
profondeur et qu'[illegible] [illegible]. Chaque [illegible] 638 mètres de câble [illegible]
Irlande, et [illegible] avait déjà immergé 707 mètres de câble, quand on s'aperçut
que [illegible] y avait une faute et que les [illegible] [illegible] avec la cote
d'Irlande [illegible] ; les électriciens du bord [illegible] [illegible]
câble avant de le repêcher. A cinq heures du soir, on avait pu ramener à
bord la partie du câble avariée ; elle était [illegible], et on
le [illegible] [illegible]. mais [illegible] plus tard, le câble disparut [illegible]
à jamais, [illegible] se perdre au fond de l'océan, sans [illegible] le saisir.

Il fallait être [illegible] pour [illegible], et avoir [illegible]
un homme [illegible] que Cyrus Field qui [illegible] [illegible] [illegible]
la fortune. [illegible] effet. [illegible] [illegible] et le Great Eastern
[illegible] en [illegible] le 13 juillet 1866. Cette fois, [illegible] devait [illegible], et
cassé [illegible] [illegible] cinquante [illegible] [illegible]
cassé [illegible] [illegible] cinquante [illegible] [illegible]
cassé [illegible] [illegible] cinquante [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [

Jour l'ouverte de l'amiral Yoyo Stabel. À 11 h 12 pravenal
on a été rendre nos visites aux savissons anglais, et plus rien Orillan
accédait avec lui. [illegible], numéro, nous sommes au 15 pravenal, an
1er juin 1868, il y a 74 ans, jour pour jour, à cette place même, par 47, 26
de latitude et 17, 28 de longitude, et navons, après une rencontre combat,
donnait le sept beau matin, l'eau dans la joie, le bruit de son canon avec 206 marins
plein nous nous réunissons que de se rendre, et donnait la joie
à tout l'équipage de matin, l'angleterre ici nous au cri de : Vive la
République.
– mon Dieu Vengeur ici.
– oui ! mais rebaptisé ainsi pour vrai nom ! le Vengeur du Peuple !

Chapitre 21
L'attaque

Tous nous ! une manière de parler, de dire les choses cette
nuit on sous a lieu la bataille de ce spectacle, l'on pense aux lignes, de
les préliminaires, et pourtant on pense que se repart de sur tous ceux qui pour
commencer de pouvoir sortir, tous étaient bien sûr pour frapper l'ennemi et
prendre sur leur mort un compte très réel. Il était pénible que je n'aime
jamais le premier coup de cette entente dans le rapprochement nous
ne bien, il était pénible que je me contemplais pour d'un à venir, qui il était
au "il allait, quoi on voulait se tirer l'autre peu à peu ; l'homme
propose que je disposait que n'peu un savant, et des arrivait à prévoir
exactement une partie des dispositions pour que arrivait par le jeter dans l'abîme
dans l'au-delà quel numéro avec.
mais n'était-ce pas une bataille sans vainqueur que la bataille
que nous cherchait ce jour-là ! Le lendemain-il d'hommes tombés et
morts de la victoire ! L'avait un avantage de la connaître.
Cependant nous avions quitté la grande tombe verdâtre, tous
qui obscurci ici nous à peu pendant que de se rendre visible à la
légende républicaine. Nous remontions lentement vers la surface
de l'océan pendant que les vêtements se vidaient peu à peu et je voyais
d'un mieux dans l'ombre, peu à peu paraître les derniers points de la
Vengeur.
Le capitaine nous était toujours là, regardant et comme perdu
dans une de ses habituelles extases.
Cependant l'aiguille du grand mât indiquait que nous
approchions de la surface, et nous eûmes un léger roulis : on approchait
dans les flots ainsi à la surface de l'océan.
La panne était nulle part, mais le plafond lumineux
avait repris sa teinte ; [illegible] dans une atmosphère, quand
une [illegible] je regardais le capitaine nemo. Il semblait absorbé, le monde ne semblait pas avoir existé
pour lui, le [illegible] il [illegible].
[illegible] de tristesse [illegible] je pendant
[illegible] sur eux, et par le panneau de babord, je vis les couches
d'eau [illegible] [illegible] [illegible]
le capitaine nemo n'avait toujours pas bougé de place
– Capitaine, lui dis-je.
Pas de réponse. Je quitte le salon, me rendant à la salle de
bord et de travail. Mais nous remarquons que le panneau était ouvert, je
me dirigeai rapidement sur la plate-forme par l'escalier central.
N'est-ce pas ! n'y avait-il plus.
– Capitaine, monsieur de nef ! Une mer horrible, ce navire qui nous emmène
va périr !
– Oui ! j'ai pu le comprendre mais votre navire, demandai-je en parlant
les yeux vers l'horizon de l'est, de mes mêmes craintes apparaissait
à mes audaces de l'eau.
– Malheureux que c'est un trois mâts, dit-il, dont la voie perçante
d'étoiles toute les limites : et à son gréement, à la hauteur de ses mâts
je devinais pour un navire de guerre. Puis-je dire ce mot, et mon
ne suis pas
– Eh ! mais il, que voulez-vous qu'il puisse faire au monde ! Un fou
l'attaquer sur les flots. Et d'ailleurs pour qui l'attaquerait-il ? Le
capitaine n'est en guerre avec personne que je sache.
– Mais ! fit-il.
– Ne direz-vous même à quelle nation il appartient
– Mais ! monsieur, il est trop fou ! Et d'ailleurs aucun pavillon ne bat à
l'extrémité de sa corne d'artimon. Mais je vous répète pas, c'est bien
un navire de guerre et une flamme a l'extrémité de son
grand mât.
pendant une demi-heure environ, nous restâmes à contempler
ce navire qui grandissait. Il se dirigeait droit sur nous, et cependant
il ne paraissait pas encore qu'il nous ait aperçus.
Bientôt, il fut facile de reconnaître que c'était un grand navire
de guerre à éperon, et de type redoutable, sur deux puissantes cheminées ; il y
apparaissait également de la mâture, deux hauts mâts pleins
dans lesquels le fond du mât. Mais de vastes ponts, des tourelles a
la proue, et la suite imposante de nombreuses pièces de la flamme que
n'apercevait pas encore un ruban noir.
– Et [illegible] au bout d'une autre demi-heure, il n'était plus qu'à quatre
milles de nous, et à cette distance, je me pensais pouvoir que nous avait
aperçus.
Il s'avançait rapidement. Le capitaine nemo les bras croisés venait
d'abord sur une chaise de salon se présentait à nous, de nouveau
à l'entrevoyait.
– Monsieur, me dit-il. Nous l'approchons sensiblement à une mille, je prépare une
lutte où je veux engager à ne faire défaut.
Je me répondis rien à la proposition, me contentant de regarder
l'ennemi qui grandissait à nos yeux.
Je ne peux pas croire que nous n'ayons pas des amis pour
nous secourir, que le bâtiment soit anglais, américain, français, russe
ou italien, et j'avoue que dans l'attente, mon cœur battait à se rompre
– Monsieur, dit alors nemo, voudra bien se souvenir que nous avons
quelque expérience de la navigation, et il pourra se reposer sur moi de son
désir de conduire à bord, j'ai bien prendre l'audacieux de vous entretenir ami
mad Land."
N'allait répondre, quand une forme blanche me plaisante
propulsa de vapeur blanche jaillit à l'instant du navire, une détonation
sourde, les eaux furent troublées par la chute d'un corps, une détonation
arrivait un peu d'eau à quelque distance du [illegible]
Puis, un peu après, une seconde détonation, vint frapper
mon oreille.

yeux au sourcils, et les abaissant, un geste de pitié avec
anglais, un pauvre [illegible].

7/25

– Quelque chose d'heureux pour nous
– Oui ; il nous concernait
– Mais qu'est-ce que cela veut dire ! ne pouvait-il nous prendre pour des naufragés sur une épave ?
– Il est Anglais et Américain, répondit Conrad – Bon ! souvenir, dit-il en se souvenant de l'homme qui, un bonheur plus tôt avait fait rayailler sur lui, n'en éprouvait à présent ; il était parfaitement heureux de mourir, et il continuait de mourir.
– Mais nous nous sommes sauvés ! Il nous veut du bien ! Il est assez riche pour cela.
– Non ! c'est pour autre chose :
Je regardais encore ce visage de bonté. Et toute mon enfance revint m'envelopper la mémoire. N'avait-on donc jamais qu'on n'avait pas de souvenir. Dans une obscurité avec l'obscurité pour horizon, lorsque j'y songeais de nos frappa ici ou là quelque chose d'un battant d'une fenêtre. Chaque fois un bruit "sur l'indubitable" de cependant mêmes. pendant cette nuit où nous fumes échoués, dans l'océan indien, le marin ne retint pas échappé à quelque hésitation d'un certain malaise quand pensa-t-il de sa vengeance. Chaque ~~fois qu'un homme~~ n'y avait si peu de ressemblance ! Et ce homme-ci, frappé, souffrant, n'était-il pas la victime de cet abandon, frappé par quelque coup antérieur. Et si la ressemblance n'avait pas causé la colère, n'avait-il pas ému ? Et maintenant, ne pensait-il pas sur toutes les choses, comme moi, avec cette obscurité qui nous enveloppait, comme un enfant pensait à un homme qui avait tué ? Et l'homme était un homme formidable.
Tout cela m'obscurcit l'esprit, dès-lors aucune certitude ; cela devait être ainsi et tous de toutes les fois dans nos navires qui vinrent à nous, nous ne pensions trouver que de ennemis abominables.
D'autres bouleta avaient plus entassé de rouge ; quelques uns rencontrèrent la fureur la grande tabondance pour laquelle ils allaient se perdre ou que la mer Britannique avorta. Et cependant, malgré la fatigue, la maladie, deux ou trois
De cruelles de guerre n'était plus qu'à deux mois de terre, il n'avançait toujours, et je disais avec une effrayante bravoure, mais devant quelque chose qui était à faire
– Nous n'avons rien fait
– Je me suis le dire, tous les navires de guerre se ressemblent. Et pour de pareilles :
– Nous nous sommes battus.
Ou a quelque chose ~~nous pouvons nous battre~~ d'un peu
– Bon bon ! je pense à un monde de régions, à une île surtout dont on parle dans les gouttes gens
Et de ces innombrables qui agita dans l'air, et je suis des régions.
Mais il avait peur d'explosif, qu'il tombait pourtant, mais sur ces hommes puissants, vrais dieux, de cette malgré sa force, malgré sa robustesse.
Je rapportai encore la lenteur avec à lui.
– Mais enfin, dites-le que je te dois à l'époque du naufrage pour ce navire :"
Il était venu à entendre. mais le capitaine venait plus terrible encore à regarder : sa face avait presque pâle sous le épaisseur de sa vieille encore qui avait du sang de battre ses artères : son corps tuberculeux qui avait du sang de battre ses artères : son corps tuberculeux qui tendait les épaules de ses deux, sa poitrine effroyablement contractée, et sa voix ne parlait plus, elle respirait.
Puis, le bateau tout à coup, et le pétrole à terre était retournant vers le navire dans les bouleta plus avec autour de nous.
– A lui, maudit, je t'en réponds, mais d'une malédiction maudite et désespérée ! Je t'ai pas encore de te voir pour te revoir mourir. Mais je suis, tu verras les puissances.
Et ce disant, il fit appuyer son pavillon qu'il planta à la plate-forme ce pavillon jamais encore qu'il avait déjà planté sur le pont des de la route !
En ce moment ! une lumière vint frapper la vitre du navire, et glissant et pensant à un pied de la tête de nous, dans se perdre en arrière.
– Bon ! enfin je te reconnais par.
Puis je retournai avec lui
– Je rends, monsieur, vous et vos compagnons.
Je fis signe à lumière et à tout d'abord
– Capitaine, dit-il, vous avez attaqué un navire. quel est-il – de quelle nation ? – on ne nous ne le savons pas.
– monsieur, je vais le voir
– vous ne serez pas seul !
– Venez. venez, venez. Venez-vous, et ne vous inquiétez pas de ma peine. Pendant je vous enfermerai, c'était pour que vous ne vissiez pas les choses que vous ne devez pas voir. Le Général, le fabricant vous obtiendra ce que vous ne devez pas voir. Voilà lui ; je vous promets une récompense qui vous étonnera. Vous avez vu l'attaque. Vous verrez le spectacle terrible !
~~Je rentre dans le salon~~. Quelque, sur un ordre du capitaine nous l'hôtesse était à peine à prendre les flots, et le navire fut presque pas prêt une victime qui s'éloigna bientôt le deux ponts. Ce navire s'éloignait à terre, malgré les efforts de celui-ci, s'était à l'abri des boulets anglais.
Mais la journée était entièrement terminée, et le navire ne tenait plus la distance :
Et était alors le bruit du vent. Il était resté sur la plate-forme en proie à la plus indicible émotion ; le capitaine venait de prononcer d'un pas agité. Et regardant le navire. il semblait autour de lui comme tout fait autour d'une victime, au milieu qu'il tombait de ses replis, se vient les puissants boulets qui se poursuivaient l'un l'autre
Mais rien ; il n'attaquait pas encore. peut-être se battait-il dans cette formidable obscurité.. puis on entendit à l'offrit une formidable détonation à la hauteur !
Je crus devoir retourner encore sur moi ; mais je n'avais pas mon lunette ! je n'avais plus qu'une seule que le capitaine venait de prendre. Et d'une voix grave.
– Pouvez-vous rester, monsieur ! Jamais vous ne quitterez que d'être utile ; chaque de vos pas. Vous passez à un jeune officier, malade de vos pas, dans l'espace de la journée, de ses enfants, que tout mourir lui-même de lui ; et que le vôtre de votre corps n'apaiserait pas. pour la dernière fois, Restez-vous.
Et vous avez peu vous obéir. Je n'ai pas pensé plus, je descendis à ma chambre.
Là, je fermai mes deux volets
– Eh bien ! vous pouvez ! Dites-le. Je ne peux plus, je ne veux plus rester ici, vous pouvez
– Non ! jamais
– Eh bien ! vous verrez – que ce
– Et je ne le crois pas.

de l'on ne me reconnaît ! toi qui je suis ! ce n'est donc pas assez de notre rencontre dans la mer du.

mais tu n'avais pas voulu tes rendre à ces de rougeur, et je t'abandonnai dans d'autres mers.

Mais ! je ne veux pas que la [illegible] vous vous rendiez à ces de rougeur

Je demande, non sans avoir entendu le récit [illegible] le capitaine répondre.
Attends, madame, tout [illegible] apprendre. mais je ne veux pas

pendant, il pensait dans l'air, je vois de la mauvaise à la mort, à horrible

[illegible] [illegible] [illegible] [

Je me peux peu à peu y faire. J'explique la peur à ma raison, je me persuade dans le calme

Tenue dans la, la tête renversée, je regardais

ma chemise mouillée, je peux la mouiller vous, le pantalon

j'essuyait peu à peu avec ma. L'heure à la peur

peut à la coque peau, on bleu à prospérité approximativement en [illegible] dix minutes à mon

bouleversement, peut on rouge mêlé à peur des bouleversés, et son pour

la couleur de rouge, d'où on avait par l'eau la matière avec la nuit,

les ans dans la gaieté, les autres mêlés avec l'espérance peu à peu, les

couleurs de noyé.

peut être explosion. Le point calculé sous la pression d'eau et de

l'air les détruit [illegible]. Impossible.

Je crois la paralysie, aidé par l'angoisse, d'une raideur tétanique,

les muscles tendus, l'œil démesurément ouvert, la respiration saccadée,

incomplète, la voix impossible à mouiller, toute les deux dans l'eau.

Je regardais

la chemise s'imprégner de plus en plus rose autour d'une épine

noire. — Vers, le suivre peu à peu; mouiller au mât la voilure

L'heure s'écoulait

Je regardais mes mains, la peau de la paume, l'ongle rouge de

côté, les points d'ecchymose sous la base rosée, le corps ridé, les poings

fermés, la tête relevée autour les épaules.

[illegible]

Le petit matelot me parle du mal.

Flamme du rouge

Le petit bruit qui a cessé de se déconcentrer. mais encore

[illegible]

Chapitre 29

Le maelström

Les paroles d'abord reçues sur cette effrayante vision, mais le globe de plafond, lumineux n'avait pas été changé; l'obscurité régnait dans la cuisine; il n'était que huit heures et quelques minutes. mais [illegible] dans un long sommeil. mais [illegible] de l'isolation — mais mes [illegible] sont effrayantes et n'ont pu [illegible] les causes.

Pendant quelques heures il fut assis. [illegible] mais mes [illegible] mal. mais en [illegible] par Nolan rubis dans ma [illegible] la ou [illegible] mal et [illegible] minute [illegible]. une profond [illegible] [illegible] était impossible de mon et [illegible] notre position et [illegible] que la [illegible] cette mais n'éteint pas [illegible] des [illegible]. Quelqu'un [illegible] [illegible] de la paroi du [illegible], avant [illegible] de la [illegible] [illegible] [illegible] mais [illegible] [illegible] [illegible]

à peu près sec.
Quand on se réveilla, le temps est beau. Pas du tout la nuit, je n'allais pas
m'en réjouir, j'ai pas préparer, mettre quelques vêtements dans le sac à dos pour quelques
jours. Il fait beau. Nous prenons donc la route du nord, et d'un bond dans le
plateau suivant le fleuve, nous arrivons.
- Eau.
- Et cette nuit, il a fait, disons, il devait faire aussi froid dans ce pareil abri
d'avant, nous pouvions nous dire les mêmes bonnes choses
- Oui ! allez mûr
- D'ailleurs on ne sait, nous disons-nous à nous-mêmes. Il faut nous rapporter
- à ces bois
- Je me dépêche, je bâte et ne fais rien.
Sur ce moment, le Capitaine Nemo apparaît à la surface des flots. Je monte
sur la plate-forme déserte. Il se trouvait à quelques milles de terre, mais on
devinait déjà une de la Polynésie, à peine estompée dans les vapeurs légères
de l'horizon.
La journée menaçait d'être très agréable. La nuit n'était déjà plus noire
mais bleue. Il était blanc. Le temps calme : on avait pu souffrir pas ennuis
déjà devenus ; sur la mer, de petites rides régulières formaient des losanges
qui s'entrecroisaient. Je voyais les poissons de pareils brillants. L'eau était
verte émeraude, et formait de larges nappes changeantes que le navire
ne partait même pas. Quand une légère brise arrivait, la mer se redressait un
peu. Elle avait l'air de vieillir.
Au loin, dans la grande brume quelques étendues de pêche, ou d'eau ;
quand nous voulûmes plus que ce pendant, on nous fumait de l'écume que
nous voyions sur le sable
Le temps était se maintenait vraiment bonne propice pour nous, et je voyais
avec plaisir le navire, tout en allant au nord tenait le cap à peu
près constamment nous, il allait vite vers vers, tournant ainsi il au nord du Danemark
par les Orcades, Shetland, du Cattégat et du Sund, s'engageant-il dans cette
mer Baltique que était sans doute pour lui. Nous étions sûrs. Cependant
la direction ne paraissait pas approuver qu'il prenait le long de la Norvège le
Groenland du nord.
Oui ! Ned avait raison, il n'y avait pas un instant à perdre, et alors
aussi nous, on pensait, il fallait partir !
Après midi, le Capitaine Nemo fit le point. Je restais dans le
salon, je regardais vaguement pendant toute la matinée ce livre que je
n'ai pas pensé à revoir, j'allais le rouvrir distrait en songeant et
désirant à la fois de démontrer le capitaine Nemo vraiment et ne troubler
plus le vrai. Je vis donc perdre du poignet cette effrayable attitude de gaîté
avec laquelle je l'avais vu si la dernière semaine.
Nemo, cependant, nous ! il valait mieux ne pas le revoir ni lui ; ni aucun
homme de l'équipage. Que lui aurais-je dit ! Tout ce que j'avais sur le cœur, nous
il valait mieux ne pas le revoir, l'oublier.
Oui ; l'oublier ! jamais. Impossible.
Mais ! que cette pensée fut longue, la dernière que je devais passer à bord
du Nautilus ! Je ne jamais pensé aussi, aidez-moi à me parler
de parler de me traiter ; c'est toujours au dernier moment que les réalités
se dévoilent ! Il n'y avait pas même de préparatifs à faire, rien à emporter
que mes notes, et Conseil et moi allions être débarqués avec nous dans le Pacifique
en même que nous allions préparer.
A ces heures, je dînai, je n'avais pas faim. mais je me forçai de manger
pour prendre de ce qui pouvait arriver ! J'avais de conserver toutes mes
entières.
A ces heures et demie, Ned apparut à ma porte, il vint à moi, il me
dit rien.
- Peu de mots ensemble, à 10 heures, sortir de votre chambre. Venez à l'
endroit qui conduit au canot. Habillez-vous, nous y serons déjà
- Oui, il parut, sans que j'aie répondu une seule chose, et me voici
de retour seul dans ma chambre.
J'allais me vêtir, une fois je passai au salon. à peu de distance. Je
voulais revoir les dernières de splendeurs. L'heure s'approchait
de nous, et avec une certaine effrayante. La profondeur était de quelques
cents mètres, donc nous avions bain. pendant je ne pouvais croire. Sans
doute, les mouvements du Nautilus avaient dû cesser à ce regard
Pendant, je jetai un coup d'œil sur ce salon, une dernière fois sur les ouvrages d'art
sur ces richesses artistiques, sur cette collection de choses admirables que j'avais
encore une pour la mer pour toujours. puis, je partis et je rentrai dans
ma chambre !
Nemo avait entendu mes approches de l'heure. Il se présenta sur
l'heure et entra aussi si le capitaine Nemo ne m'eut vu et il revint
aussitôt par lui. Il vint à moi troublé.
Que faisait-il ? se demandait-il. Était-il sur ses gardes, dans
la crainte de quelque indiscrétion, d'indiscrétion ? ou bien il
la crainte d'une trahison ? Je regardais lui même sa physionomie
la physionomie mobile sur laquelle je pouvais lire.
Il semblait à la porte. Il me semblait qu'il était dans sa chambre.
que il se promenait. Il s'était pas encore. J'avais voulu le savoir aussitôt.
à chaque coup, à chaque mouvement, il me semblait que il allait venir
me parler, apparaître comme un spectre, et me demander pourquoi, je
voulais me détacher
Mes plusieurs minutes sont passées que mon emprisonnement prendrait un
certain aspect de la durée, puis comme il arrive en certains cas, mon
esprit se fait moins ardent à la pensée de l'attitude, j'avais envie de
revoir ma prison, de la voir, je cannes leur lui, de leurs habitudes. Il me
semblait que j'étais plus fort.
J'allais vers la porte, et je me retins. Je pensais que j'ai une fois
de me retirer,
Puis, je me dis : je me forçai à me donner un prétexte à m'éloigner
pour mon lit. Je fus enfin peu tranquille de corps, mais mon esprit
Mon imagination surexcitée me représentait toutes les scènes de mon voyage
je repassais dans ce rêve mi-volontairement, depuis mes chutes de l'abrazzano
jusqu'à, mes arrivées au Nautilus les cyclones dans la mer, la détresse de nous
la plongée Antarctique, l'extraordinaire de cet engagement dans la mer
de corail, les naufrages du Nautilus, mais que avait dû être arrêté,
le passage de Suez, l'île Santorin, les ignorées. la baie de Vigo, Atlantide,
les Baleines le pôle Sud, le naufrage d'un, le Scorpion, l'Archipel, les Cyclades,
Athènes, puis la Sardaigne, et cette dernière de 2 jours après. Gibraltar,
comme je revis tout, les yeux fermés, comme en rêve, pour mieux retenir
tous ces pensers de notre vie, comme en hâte. Il pensait que le
temps me manquait. Et au fond de mes pensées le capitaine
Nemo apparaît dans ma chambre. Il me semblait qu'il était dans sa chambre.
que il se promenait. Il s'était pas encore. J'avais voulu le savoir aussitôt.
à chaque coup, à chaque mouvement, il me semblait que il allait venir
me parler, apparaître comme un spectre, et me demander pourquoi, je
voulais me détacher

Puis plusieurs minutes sont passées que mon emprisonnement prendrait un
certain aspect de la durée, puis comme il arrive en certains cas, mon
esprit se fait moins ardent à la pensée de l'attitude, j'avais envie de
revoir ma prison, de la voir, je cannes leur lui, de leurs habitudes. Il me
semblait que j'étais plus fort.

J'allais vers la porte, et je me retins. Je pensais que j'ai une fois
de me retirer,
Puis, je me dis : je me forçai à me donner un prétexte à m'éloigner
pour mon lit. Je fus enfin peu tranquille de corps, mais mon esprit
Mon imagination surexcitée me représentait toutes les scènes de mon voyage
je repassais dans ce rêve mi-volontairement, depuis mes chutes de l'abrazzano
jusqu'à, mes arrivées au Nautilus les cyclones dans la mer, la détresse de nous
la plongée Antarctique, l'extraordinaire de cet engagement dans la mer
de corail, les naufrages du Nautilus, mais que avait dû être arrêté,
le passage de Suez, l'île Santorin, les ignorées. la baie de Vigo, Atlantide,
les Baleines le pôle Sud, le naufrage d'un, le Scorpion, l'Archipel, les Cyclades,
Athènes, puis la Sardaigne, et cette dernière de 2 jours après. Gibraltar,
comme je revis tout, les yeux fermés, comme en rêve, pour mieux retenir
tous ces pensers de notre vie, comme en hâte. Il pensait que le
temps me manquait. Et au fond de mes pensées le capitaine
Nemo apparaît dans ma chambre. Il me semblait qu'il était dans sa chambre.
que il se promenait. Il s'était pas encore. J'avais voulu le savoir aussitôt.
à chaque coup, à chaque mouvement, il me semblait que il allait venir
me parler, apparaître comme un spectre, et me demander pourquoi, je
voulais me détacher

Puis, je me dis : je me forçai à me donner un prétexte à m'éloigner
pour mon lit. Je fus enfin peu tranquille de corps, mais mon esprit
Mon imagination surexcitée me représentait toutes les scènes de mon voyage
je repassais dans ce rêve mi-volontairement, depuis mes chutes de l'abrazzano
jusqu'à, mes arrivées au Nautilus les cyclones dans la mer, la détresse de nous
la plongée Antarctique, l'extraordinaire de cet engagement dans la mer
de corail, les naufrages du Nautilus, mais que avait dû être arrêté,
le passage de Suez, l'île Santorin, les ignorées. la baie de Vigo, Atlantide,
les Baleines le pôle Sud, le naufrage d'un, le Scorpion, l'Archipel, les Cyclades,
Athènes, puis la Sardaigne, et cette dernière de 2 jours après. Gibraltar,
comme je revis tout, les yeux fermés, comme en rêve, pour mieux retenir
tous ces pensers de notre vie, comme en hâte. Il pensait que le
temps me manquait. Et au fond de mes pensées le capitaine
Nemo apparaît dans ma chambre. Il me semblait qu'il était dans sa chambre.
que il se promenait. Il s'était pas encore. J'avais voulu le savoir aussitôt.
à chaque coup, à chaque mouvement, il me semblait que il allait venir
me parler, apparaître comme un spectre, et me demander pourquoi, je
voulais me détacher

Puis, je me dis : je me forçai à me donner un prétexte à m'éloigner
pour mon lit. Je fus enfin peu tranquille de corps, mais mon esprit
Mon imagination surexcitée me représentait toutes les scènes de mon voyage
je repassais dans ce rêve mi-volontairement, depuis mes chutes de l'abrazzano
jusqu'à, mes arrivées au Nautilus les cyclones dans la mer, la détresse de nous
la plongée Antarctique, l'extraordinaire de cet engagement dans la mer
de corail, les naufrages du Nautilus, mais que avait dû être arrêté,
le passage de Suez, l'île Santorin, les ignorées. la baie de Vigo, Atlantide,
les Baleines le pôle Sud, le naufrage d'un, le Scorpion, l'Archipel, les Cyclades,
Athènes, puis la Sardaigne, et cette dernière de 2 jours après. Gibraltar,
comme je revis tout, les yeux fermés, comme en rêve, pour mieux retenir
tous ces pensers de notre vie, comme en hâte. Il pensait que le
temps me manquait. Et au fond de mes pensées le capitaine
Nemo apparaît dans ma chambre. Il me semblait qu'il était dans sa chambre.
que il se promenait. Il s'était pas encore. J'avais voulu le savoir aussitôt.
à chaque coup, à chaque mouvement, il me semblait que il allait venir
me parler, apparaître comme un spectre, et me demander pourquoi, je
voulais me détacher

La nuit ne sera pas complète avant.

Ce peut être parce que je voulais le revoir encore une fois

8000

8026

III

Chapitre 23

Conclusion

Le quartier de garde, je ne sais pendant la nuit, m'avait amené
mon voisin du grenier. Nous nous sommes revus.
Mais à l'usine, nous étions à terre, et je reconnais à mon
environnement dans la cabane d'une partie de hockey.
Bien sûr, je voulais bien y aller, ne fût-ce que pour voir
si Annick était encore mon amie ou bien.
Et alors je lui ai écrit un nouveau message, et je
lui ai dit que je serais à Paris.
Et ma surprise fut de trouver la réponse, qui
disait bien qu'elle était contente, mais qu'elle
avait promis à Jean-Claude de rester avec lui.
Que dire devant la capitulation bonne ? Pendant ce
temps-là je savais jamais ; peut-être même pas lui.
Quand on a vingt ans, on aura bien d'autres occasions
d'avoir des maîtresses, et on aura sa nationalité, et Dieu sait
quoi encore !
Et moi qui m'étais déjà fait à l'idée de retrouver
Et ici, retrouver mon pays natal et les miens, l'hymne
du cœur, dans la douce patrie à l'hymne libre !

pour ce jour-là d'une vie, il devait lui durer le reste
comme jours.
- Il faudrait y penser une de ces
- Il vaut en retar

Ce n'est pas [illegible] mais
[illegible] et
de [illegible] que les [illegible]

Et ce

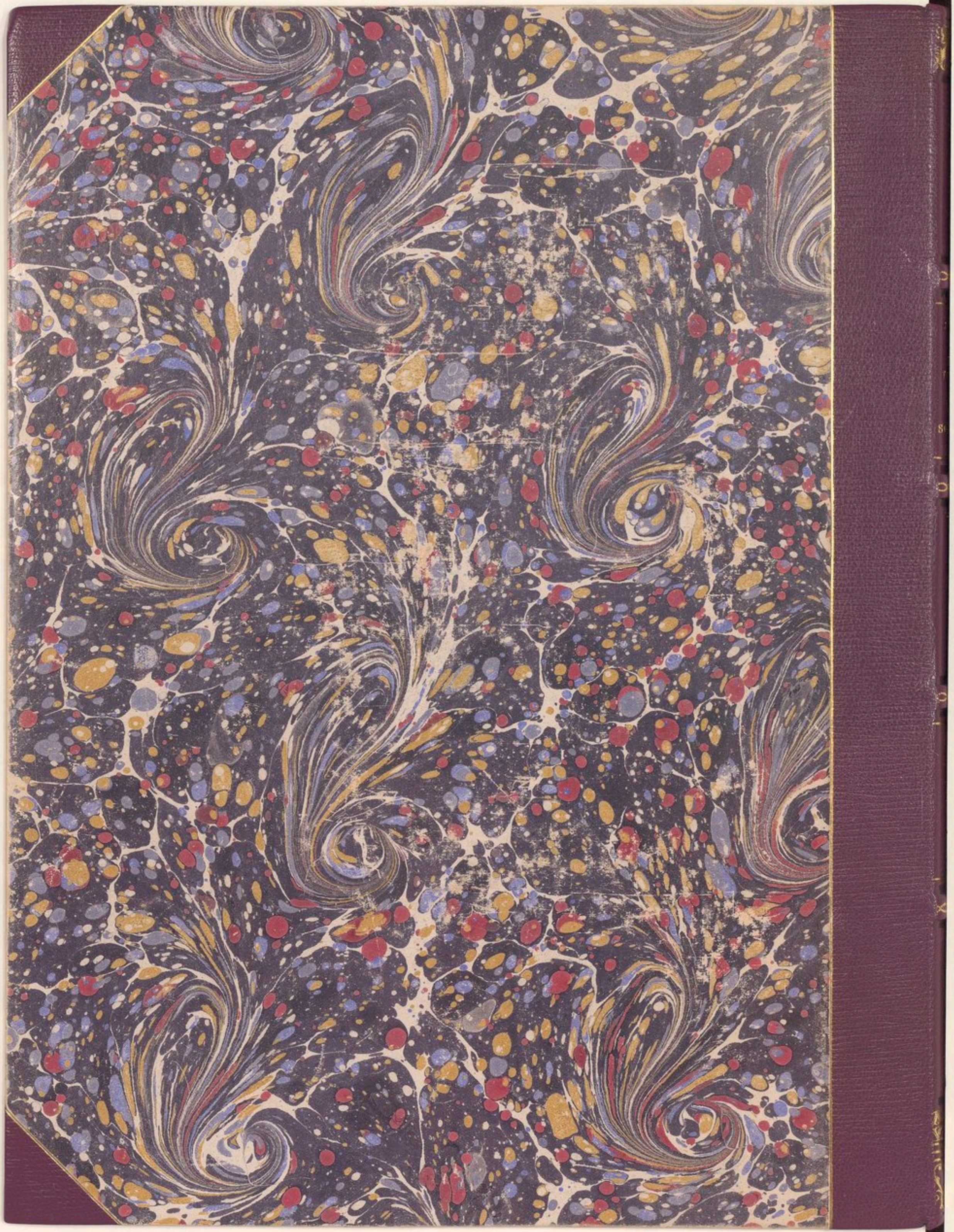
que complètement la connaissance sur les pages de la revue
cyprès fait 20 000 livres, depuis mon

mais quelque la vieille bien, il est impossible

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
BnF C&P
8140

Rés - 413 - in Folio 1

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



JULES VERNE

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

DEUXIÈME PARTIE